

# Bulletin de la Société de Linguistique de Paris

U. I. C. C.

JAN 30 1975

TOME LXIX — 1974

FASCICULE 1

LIBRARY

Pages

I	Procès-verbaux des séances de l'année 1973.
1-53	Françoise BADER. Persée, $\pi\epsilon\rho\theta\omega$ et l'expression archaïque du temps en indo-européen.
55-61	Claude SANDOZ. Une classe résiduelle du verbe indo-européen.
63-68	Michel LEJEUNE. Hittite <i>hatrai-</i> et les témoignages italiques.
69-71	Giuliano BONFANTE. Hittite <i>idalus</i> , allemand <i>eitel</i> .
73-83	Charles MALAMOUD. Sur deux noms védiques de la « peau ».
85-97	Jean KELLENS. Les noms-racines avestiques.
99-107	Jean-Louis PERPILLOU. Comparatifs primaires et loi de Sievers.
109-119	Ernst RISCH. A propos de l'origine des masculins grecs en $-\alpha\varsigma$ .
121-154	Xavier MIGNOT. Sur les alternances dans les thèmes consonantiques de la 3 <sup>e</sup> déclinaison latine.
155-157	Fredrik Otto LINDEMAN. Note sur le latin <i>aiō</i> .
159-189	Haim Vidal SEPHIHA. Problématique du judéo-espagnol.
191-204	Joseph TUBIANA. Passé et futur des emprunts lexicaux : l'exemple de l'amharique.
205-224	Lionel GALAND. Défini, indéfini, non-défini : les supports de détermination en touareg.
225-246	Aurélien SAUVAGEOT. Le problème du sujet.
247-253	Andrée TRETIAKOFF. Transcription automatique des textes turcs écrits en caractères arabes.
255-286	Christian LEROY et Catherine PARIS. Étude articulatoire de quelques sons de l'oubykh d'après film aux rayons X.
287-310	Claude HAGÈGE. Les pronoms logophoriques.
311-323	Michel FERLUS. Problèmes de mutations consonantiques en thavung.
325-340	Jean-Claude RIVIERRE. Tons et segments du discours en langue pāicj (Nouvelle Calédonie).

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK



Digitized by the Internet Archive  
in 2024

BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE  
DE PARIS

---

TOME SOIXANTE NEUVIÈME  
(1974)

FASCICULE 1

---

*Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique*

---

PARIS VII<sup>e</sup>  
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK  
11, RUE DE LILLE

---

1974





# PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

(ANNÉE 1973)

---

SÉANCE DU SAMEDI 20 JANVIER 1973

Présidence de M. R. L'HERMITTE, Président

**Membres présents :** M<sup>mes</sup> Caillat, Catach, L. Deschamps, Roth-Laly, Sokoloff, Tchekoff ; MM. Caprani, D. Cohen, Decaux, Drenovac, Faublée, Ferlus, Feydit, Galand, Gouffé, Gsell, Hagège, Haudricourt, Hubert, Lazard, L'Hermitte, Margueron, Perrot, Petrov, S. Sauvageot, Sephiha, Sznycer, Tarabout.

**Invités :** MM. Argaw, Denais.

**Excusés :** MM. Lejeune, Ruhlmann.

**Élection.** Est élue membre de la Société : M<sup>me</sup> Eugénie HENDERSON.

**Présentations.** Sont présentées en vue d'une prochaine élection :

M<sup>me</sup> Laurence LENTIN, chargée de cours à l'Institut d'Études Linguistiques et Phonétiques de l'Université de Paris III ; 180, rue de la Convention, 75015 Paris (présentée par MM. D. Cohen et Perrot).

M<sup>me</sup> Marie-Claude PORCHER, maître-assistante à l'U.E.R. de Philologie Classique et Sanskrit de l'Université de Lyon II, 69000 Lyon (présentée par M<sup>me</sup> Caillat et M. Haudry).

M. Don STEWART, professeur de phonétique à l'Université de Groningen (Pays-Bas) (présenté par MM. Haudricourt et Gsell).

ISTITUTO DI GLOTTOLOGIA DE L'UNIVERSITÉ DE GÈNES, via Balbi, 4 P. III, Gènes (Italie) (présenté par MM. Margueron et S. Sauvageot).

**Annnonce.** M. Perrot signale la présence à Paris de notre confrère Malmberg. Celui-ci dispensera un enseignement jusqu'à la fin de l'année universitaire à l'Institut d'Études Linguistiques et Phonétiques de l'Université de Paris III, 19, rue des Bernardins.

**Communication I.** M. J. TUBIANA, *De quelques emprunts italiens récents en amharique.*

[Voir plus loin, dans le présent fascicule, cette communication développée en article.]

Prennent part à la discussion MM. Galand, Hagège.

M. Galand s'interroge sur le traitement des pluriels. M. Tubiana fait valoir que le pluriel est très rarement utilisé, les formes de singulier ayant valeur de collectif.

M. Hagège demande comment il y a lieu d'expliquer la finale dans *lominát* laquelle n'est pas conforme aux faits italiens où il n'est pas relevé de consonne en finale absolue. Il se demande si la forme amharique *sobagó* provient bien de l'italien standard et non de dialectes italiens utilisés par les travailleurs italiens stationnés en Éthiopie, car en ligurie et en vénète il est attesté *il sobágo* pour « ficelle » au lieu de *lo spágo*.

M. Hagège fait observer que le déplacement de l'accent constaté dans *gamballe* peut rendre compte de la gémiation. Il évoque le cas de certaines langues africaines où la présence du ton haut entraîne la gémiation. — M. Tubiana note que si ce n'est pas le cas généralement, l'hypothèse est à retenir. Enfin, M. Hagège ajoute que ce phénomène est susceptible d'affecter uniquement les emprunts.

**Communication II.** M. D. PETROV, *Sur le problème de la parenté entre les langues austronésiennes et les langues indoeuropéennes.*

Plusieurs linguistes ont signalé, au XIX<sup>e</sup> siècle (HUMBOLDT, BOPP) et au XX<sup>e</sup> siècle (BRANDSTETTER, FREGAR, MACMILLAN BROWN), des ressemblances frappantes entre les langues austronésiennes et les langues indo-européennes, qu'ils expliquaient par une parenté génétique. Bien que soutenue par des savants d'une réelle valeur, cette thèse n'a jamais été acceptée par la science officielle. Pourquoi?

D'une part, leurs ouvrages présentaient de nombreuses fautes de détail, inévitables dans un travail de pionnier. Mais



beaucoup plus grave est le fait qu'ils n'ont pas su ou n'ont pas voulu donner un tableau des correspondances phonétiques régulières, ni des reconstructions des formes communes. Il faut encore ajouter que Bopp supposait à tort une parenté particulièrement proche entre l'austronésien et l'indo-iranien ; tandis que Fregear et Macmillan Brown cherchaient à établir directement des rapports entre le polynésien et l'indo-européen commun.

D'autres objections qu'on pourrait avancer contre la thèse en question (l'éloignement géographique, la différence de race) ne sont aucunement insurmontables.

En l'état actuel de nos connaissances, la patrie d'origine des Austronésiens se situait dans la Chine méridionale. Il suffit de supposer qu'une branche séparée de la communauté indo-européenne y était arrivée du nord-ouest, par une autre voie. Un mélange de races se produisit par la suite sur le continent et sur les îles où ce groupe se transplanta.

Ce qu'il importe de voir, c'est s'il est possible d'établir un tableau des correspondances phonétiques entre les deux groupes en question et de proposer des reconstructions de l'austronésien commun qui les justifient.

On procédera à l'examen de quelques exemples concernant les voyelles brèves et longues, les consonnes aspirées, les consonnes simples, enfin quelques combinaisons de consonnes et de voyelles.

La discussion n'a pu être engagée en raison d'une part de la longueur de la communication, d'autre part de l'heure avancée.

---

### Séance du samedi 24 février

Présidence de M. R. L'HERMITTE, Président

**Membres présents :** M<sup>mes</sup> Hocquenghem, Macorigh, Meder, Sokoloff, Szurek-Wisti, Tretiakoff ; MM. Bernard, D. Cohen, Decaux, Galand, Gouffé, Haudricourt, Hérault, Hubert, Lazard, Lejeune, L'Hermitte, Margueron, Mignot, Perrot, Ruhlmann, Sephiha, Tarabout, Veyrenc.

**Invités :** M<sup>mes</sup> Guerrier, Schenker, Škarić ; MM. Furshl, Hung, Plangy, Pognan, Rastoul, Škarić.

**Excusés :** M<sup>me</sup> Martinet ; MM. Martinet, S. Sauvageot, Sirat.

**Élections.** Sont élus membres de la Société : M<sup>me</sup> Laurence Lentin, M<sup>me</sup> Marie-Claude Porcher, M. Don Stewart ; l'Istituto di Glottologia de l'Université de Gênes.

**Présentations.** Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M<sup>me</sup> Denise FRANÇOIS, maître de conférences à l'Université de Paris V, 26, rue des Plantes, 75014 Paris (présentée par M<sup>me</sup> Cloarec-Heiss et par M. Bouquiaux).

M. Frédéric FRANÇOIS, maître de conférences à l'Université de Paris V, 26, rue des Plantes, 75014 Paris (présenté par M<sup>lle</sup> Thomas et M. Haudricourt).

M. Jean HASENOHR, assistant à l'Université de Paris IV, 51, rue Monsieur-le-Prince, 75006 Paris (présenté par M<sup>me</sup> Bader et M. Chantraine).

M. Jean-Pierre LEVET, maître-assistant à l'Université de Paris X, 25, rue Farman, 87100 Limoges (présenté par M<sup>me</sup> Bader et M. Chantraine).

M<sup>me</sup> Suzanne PLATIEL, attachée de recherche au C.N.R.S., 70, rue du Parc, 94230 Cachan (présentée par M<sup>me</sup> Cloarec-Heiss et M. Bouquiaux).

**Annonces.** M<sup>me</sup> Hocquenghem annonce une série de 3 conférences organisée par l'A.T.A.L.A. les 15 et 17 mars.

**Exposé.** M. E. DECAUX, *Le corpus lexical mécanographique polonais du Laboratoire de slavistique de Paris.*

Le corpus lexical polonais en cours d'établissement au Laboratoire de slavistique de Paris (associé au C.N.R.S.), dont les services centraux se trouvent à l'Institut d'études slaves, veut répondre à un double besoin : faciliter la réalisation de répertoires lexicographiques et l'analyse de la langue.

Le premier travail, commencé en 1969, a été de porter sur cartes perforées les 35.000 vedettes du *Petit dictionnaire de la langue polonaise* (unilingue) et environ 15.000 de compléments, empruntés surtout au dictionnaire polonais-anglais de la Fondation Kościuszko (l'origine de ces ajouts et certaines indications supplémentaires relatives à l'essence même des vocables sont portées aussi sur les cartes selon un code spécial). Cela a été possible grâce à l'hospitalité de l'Institut de statistique de la Halle-aux-Vins, puis du Centre de calcul



de la Maison des sciences de l'homme. Dès que sera terminée la vérification actuelle, on obtiendra mécaniquement l'index rétroverse de la langue polonaise actuelle dont nous avons tant besoin.

La seconde étape, réalisée expérimentalement pour 0,5 % du corpus, est l'enregistrement sur les cartes, sous une forme réduite et donc aussi codée, de toutes les « irrégularités » grammaticales, et avant tout flexionnelles, ce qui permettra d'abord la composition automatique d'un index flexionnel, ensuite, après enseignement des règles de la grammaire à la mémoire centrale, la génération au moins théorique de toutes les formes existant dans la langue (limitée aux mots enregistrés) et donc aussi la composition d'index d'homonymes, d'index phonétiques (de rimes entre autres), etc. Ensuite, l'analyse automatique de la langue, condition de l'établissement mécanique par exemple de dictionnaires de fréquence de vocables (et non seulement de mots) ou de caractéristiques grammaticales, sera grandement facilitée, l'existence des homonymes précités appelant seule, et sans doute de moins en moins avec l'avancement des études, une intervention humaine.

D'autres utilisations de ce corpus sont encore possibles.

Depuis le début de ces travaux a été créé à Cracovie un Centre de recherches grammaticales dont les buts et les méthodes générales sont partiellement semblables aux nôtres. Nous essayons d'instaurer une collaboration visant à accélérer nos travaux en faisant bénéficier nos collègues de notre acquis et de nos possibilités mécaniques, tandis qu'eux-mêmes mettent à notre disposition leur personnel qualifié.

Les 50.000 vocables enregistrés à la main ne sont qu'un point de départ, le corpus devant par la suite s'enrichir lui-même des mots nouveaux rencontrés au cours de l'analyse des textes. D'ores et déjà est prévue l'insertion automatique des données d'autres corpus sur cartes, comme celui de l'index des génitifs masculins singuliers entrepris par l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales.

Prennent part à la discussion : M<sup>lle</sup> Meder, M. Pognan.

M<sup>lle</sup> Meder juge regrettable que le point de vue adopté en ce qui concerne la prononciation n'ait pas été moins normatif et plus descriptif et signale ce qui a été fait dans ce sens à l'occasion d'une récente enquête. M. Decaux objecte la difficulté que présenterait une enquête sur la prononciation réelle de 50 000 mots. M<sup>lle</sup> Meder évoque ensuite des problèmes d'enregistrement et d'interprétation du donné phonique.



M. Pognan s'attache à certains aspects techniques du travail, critiquant notamment le déplacement d'un indicateur d'une colonne à une autre colonne ; à quoi M. Decaux répond qu'il avait travaillé d'abord dans l'optique d'une absence d'ordinateur. Quant aux compilations morphologiques, M. Pognan préférerait qu'il soit fait référence à des modèles de paradigmes plutôt que d'enregistrer le détail des formes pour chaque mot : un indice sur la fiche et un jeu de règles fourniraient une meilleure solution. M. Decaux rappelle à ce propos son principe de n'inscrire que ce qui est pertinent et irrégulier, la règle s'entendant du point de vue statistique (maximum de fréquence).

---

### SÉANCE DU SAMEDI 17 MARS 1973

Présidence de M. R. L'HERMITTE, Président

**Membres présents :** M<sup>mes</sup> Cartier, Chanet, Csécsy, Tchékoff ; MM. D. Cohen, Drenovac, J. Faublée, Ferlus, L. Galand, Gouffé, R. Gsell, Hagège, Haudricourt, Lampach, Lazard, Malmberg, Margueron, Perrot, Petrov, Ruhlmann, Sephiha, Touratier.

**Invités :** M<sup>me</sup> Faublée ; M. D. Graham Stuart.

**Excusés :** MM. Lejeune, S. Sauvageot, M. Serbat.

**Élections.** Sont élus membres de la Société : M<sup>me</sup> Denise François, MM. Frédéric François, Jean Hasenohr, Jean-Pierre Levet, M<sup>me</sup> Suzanne Platiel.

**Présentations.** Sont présentées en vue d'une prochaine élection :

M. C. BAYLON, maître-assistant de linguistique générale à l'Université de Montpellier III, 3, boulevard Pasteur, 34150 Gignac (présenté par M<sup>me</sup> Bader et M. Mignot) ;

M<sup>lle</sup> Michèle FRUYT, chargée de cours à l'Université de Paris III, 27, rue Saint-Jacques, 75005 Paris (présentée par MM. Prat et Serbat).

**Annonces.** M. Decaux indique que le 7<sup>e</sup> congrès international des slavistes se tiendra à Varsovie entre le 15 et le 25 août 1973.

**Notule.** M. J. FAUBLÉE, *Un cas de non opposition des préfixes vua- et tafa- en malgache.*

Le préfixe *vua-* indique le résultat obtenu par un agent extérieur, tandis que *taf(a)-* marque un état sans agent étranger, ou, si cet agent joue un rôle, une participation des êtres vivants en question. Cette participation n'est plus sentie actuellement, ce qui mène à confondre parfois *taf(a)-* et *vua-*.

**Communication.** M<sup>me</sup> A. CARTIER, *Les suffixes verbaux en indonésien.*

[Cette communication développée en article sera publiée dans le t. LXX du *Bulletin*.]

Prennent part à la discussion MM. Lazard, Gsell, Hagège, Faublée, Séphiha, Ruhlmann et M<sup>me</sup> Tchékoff.

M. Lazard demande si le préfixe *ber-*, plutôt que l'indice de verbes d'état, ne serait pas celui d'une sorte de voix moyenne. Il remarque d'autre part que la notion de transitivité doit être définie pour chaque langue étudiée. En indonésien, on peut distinguer les verbes qui n'admettent pas de « complément direct », ceux qui en admettent un, ceux qui l'exigent, et ceux qui, l'exigeant, admettent en outre un second complément (« bénéficiaire »), soit quatre « degrés de transitivité ». On obtient ainsi une classification syntaxique, qu'il est aisé de comparer à la classification morphologique fondée sur les préfixes et les suffixes, ce qui permet de préciser les relations entre la structure morphologique et le degré de transitivité, sans référence à la signification. L'étude sémantique est méthodologiquement distincte : elle consisterait à chercher pour chacun des affixes une valeur propre qui expliquerait tous les effets de sens.

M. Gsell souligne l'intérêt du complexe décrit d'éléments suffixés et d'éléments préfixés. Il voit dans *ber-*, *me-*, *di-*, *ter-*, plutôt des marques de la fonction verbale elle-même. Il pense d'autre part que la notion de transitivité pourrait n'être pas applicable ici. Il croit enfin que *-kan* n'est pas incompatible avec un verbe d'état et cite un exemple ; mais M<sup>me</sup> Cartier précise qu'il s'agit d'un autre dialecte.

M. Hagège insiste sur la distinction entre malais et indonésien. Dans le cas de la forme 4 (préfixe+suffixe), il voit un morphème de type « circumfixe » plutôt que discontinu. A propos de l'opposition entre *-i* marque de transitivité et *-kan* dit aussi marque de transitivité, il évoque le cas du

géorgien, du grec (même marque pour le datif et pour l'agent) et même du français (*faire faire à/par*).

M<sup>me</sup> Tchékoff montre l'intérêt de la séparation pratiquée entre les notions de transitif/intransitif d'une part et d'actif/passif d'autre part. M. Faublée fait quelques observations de détail et demande quelques précisions sur la façon dont le corpus a été constitué. Le fonctionnement de *-kan* suscite des questions de la part de MM. Séphiha et Ruhlmann.

---

### SÉANCE DU SAMEDI 28 AVRIL 1973

Présidence de M. R. L'HERMITTE, Président

**Membres présents :** M<sup>mes</sup> Cartier, Dobias, Galand-Pernet, Roth-Laly, Tchékoff, Trétiakoff ; MM. Campagnolo, D. Cohen, Coquet, Decaux, F. François, Galand, Gauthier, Gentilhomme, Gouffé, Hérault, Hubert, Johannet, Lampach, Lazard, Lejeune, L'Hermitte, Margueron, Millet, Moinfar, Olah, Perrot, Ruhlmann, S. Sauvageot, Séphiha, Touratier.

**Invités :** M<sup>mes</sup> Guerrier, Peh Guat-Tooï ; MM. Aslanoff, Pognan, Sin Hung.

**Excusés :** M<sup>mes</sup> Lentin, Martinet ; M. Martinet.

**Élections.** Sont élus membres de la Société : M. C. Baylon et M<sup>lle</sup> Michèle Fruyt.

**Présentations.** Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M. Sigismond CZERNY, Vice-recteur de l'Université Nicolas Copernic de Torun (Pologne) (présenté par MM. L'Hermitte et Pieczara).

M. Stanislaw GNIADK, directeur de l'Institut de philologie romane de l'Université de Poznan (Pologne) (présenté par MM. L'Hermitte et Pieczara).

M. Patrice POGNAN, docteur en linguistique, 10, rue Villebois-Marcueil, 93330 Neuilly s/Marne (présenté par MM. Decaux et Millet).

UNIVERSITÄTSBIBLIOTHEK DÜSSELDORF, Grabbeplatz 7, 4 Düsseldorf 1 (présentée par MM. L'Hermitte et S. Sauvageot).

BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES DE L'UNIVERSITÉ DE METZ, Ile du Saulcy, 57000 Metz (présentée par MM. L'Hermitte et S. Sauvageot).

**Annonces.** M. Johannet retrace la carrière de Boris Unbegaun (1898-1973), éminent russisant, décédé à New York le 4 mars dernier. Dès 1935, sa thèse de doctorat (*La langue russe au XVI<sup>e</sup> siècle*) le met au premier rang des spécialistes de l'histoire de la langue russe. Tous ses nombreux travaux ultérieurs (*Grammaire russe* 1951, *A Bibliographical Guide to the Russian Language*, 1953, *La versification russe*, 1958), en particulier ses nombreux articles, réunis dans le recueil *Selected Papers on Russian and Slavonic Philology*, 1969, font de lui un véritable maître de la philologie russe, dont la notoriété s'était étendue au monde entier, y compris l'U.R.S.S. Particulièrement remarquables sont les études qu'Unbegaun a consacrées à de nombreux problèmes de lexicologie historique, certainement une de ses matières de prédilection. Boris Unbegaun avait été professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg (1937-1953), aux Universités d'Oxford, de Bruxelles, de New York. Pendant la guerre, ainsi que de nombreux membres de l'Université de Strasbourg, il avait été déporté en 1943 à Buchenwald.

M. A. Vaillant fait part à la Société du décès, survenu le 6 décembre 1972, de notre confrère M. Josef Kurz, professeur à l'Université Charles de Prague. Spécialiste très apprécié du vieux slave, il a en particulier donné une édition nouvelle de l'*Assemanianus*, manuscrit glagolitique de l'Évangile vieux-slave. Il fut le rédacteur principal du *Grand Dictionnaire* de la langue vieux-slave de l'Académie de Tchécoslovaquie, dont il fit paraître 23 fascicules, de A à O, depuis 1958 jusqu'à 1972.

M<sup>me</sup> Hocquenghem communique les dates pour le mois de mai des conférences organisées par l'A.T.A.L.A.

M. Margueron informe la Société de la tenue en avril 1974 (15-20 avril) à Naples du *XV<sup>e</sup> Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes*.

M. Perrot évoque la situation de l'enseignement de la linguistique dans le cadre de la réorganisation des études supérieures instituant le D.E.U.G.

Un débat s'engage auquel prennent part successivement : MM. Lejeune, Perrot, Johannet, Decaux, Gentilhomme, Hubert, François, Ruhlmann.



Lecture est alors donnée de la motion ci-après, laquelle doit être adressée à M. le Ministre de l'Éducation Nationale.

« La Société de Linguistique de Paris, fondée en 1866, reconnue d'utilité publique en 1876, et qui est fière d'avoir eu comme secrétaires Michel Bréal de 1866 à 1915, Antoine Meillet de 1915 à 1936, Joseph Vendryes de 1936 à 1948, Émile Benveniste de 1949 à 1970, consciente non seulement d'être la plus ancienne Association de Linguistes du monde, mais aussi de demeurer (grâce à ses publications annuelles : Mémoires, puis Bulletin, et à sa collection d'ouvrages) la plus écoutée, son audience internationale se manifestant par l'adhésion de linguistes du monde entier, croit devoir soumettre à Monsieur le Ministre de l'Éducation Nationale la vue suivante, adoptée à l'unanimité par ses membres au cours de la séance du 28 avril 1973.

La Société de Linguistique de Paris, ayant pris connaissance des textes qui, dans le cadre d'une réorganisation des études supérieures conduisant aux diplômes nationaux, instituent un diplôme d'études universitaires générales et définissent le cursus des deux années universitaires débouchant sur le D E U G, constate que la linguistique n'apparaît nulle part et sous aucune forme, ni sous la mention « Sciences humaines », ni sous la mention « Lettres », et qu'elle n'est représentée que comme l'un des groupes de matières optionnelles prévus par le D E U G mention « mathématiques appliquées et Sciences Sociales ».

La Société s'étonne de cette absence presque totale, dans les cursus nouvellement définis d'une discipline que tout le monde s'accorde aujourd'hui à considérer comme une science humaine fondamentale et qui fait figure de science pilote pour les autres sciences humaines, qui ont largement fondé leur effort de renouvellement sur une application des concepts élaborés par la linguistique. Il n'est pas exagéré de dire que les sciences humaines tirent pratiquement de la réflexion méthodologique conduite par les linguistes autant de bénéfice que de l'application des concepts mathématiques. A ces considérations doit s'ajouter le fait que l'objet de l'analyse linguistique, le langage, est, en tant que véhicule privilégié de la communication, indissociable de diverses sciences humaines.

Loin de pouvoir être limitée aux études de 2<sup>e</sup> et de 3<sup>e</sup> cycles, la linguistique doit faire l'objet d'une initiation engagée dès le début des études supérieures, de façon à apporter les bases



méthodologiques indispensables à toute étude sérieuse des langues, qu'il s'agisse du français, des autres langues vivantes ou des langues éteintes. L'apport de la linguistique est assimilable à tous les niveaux, et il est permis de penser que c'est précisément ce qui justifie les efforts faits par des organismes officiels comme l'IN R D P pour développer la formation linguistique des maîtres du second et même du 1<sup>er</sup> degré.

La Société estime donc indispensable que parmi les aménagements possibles auxquels font allusion les textes émanant de l'autorité ministérielle, figurent les mesures suivantes :

1<sup>o</sup> création d'une section « linguistique » sous la mention « sciences humaines » (la Société est prête à collaborer à la définition des études correspondant à cette nouvelle section) ;

2<sup>o</sup> adjonction de la linguistique générale aux options proposées sous la mention « Lettres » pour les sections « Lettres » et « Lettres et civilisations étrangères ». »

La motion est adoptée à l'unanimité par les membres de la Société de Linguistique de Paris réunis en séance le samedi 28 avril 1973.

**Exposé.** M. D. HÉRAULT, *A propos du « spectre sémantique » du discours scientifique indo-européen.*

1<sup>o</sup> Le but ultime de l'entreprise dans lequel s'insère ce travail sur le « spectre sémantique » est l'analyse, en particulier par des moyens uniquement automatiques, du contenu sémantique de textes scientifiques écrits dans les langues naturelles les plus variées. Cette analyse, et sa mise en forme, seront indispensables dans de très nombreux domaines, documentation et traduction automatiques, en particulier. Or, il apparaît clairement que des traitements, aux niveaux morphologique et syntaxique traditionnels ne sauraient apporter d'informations suffisantes : il est donc indispensable d'introduire, d'une façon ou d'une autre, une composante sémantique, uniquement liée à la chaîne des signifiants.

2<sup>o</sup> Parmi les nombreuses possibilités envisageables, nous avons choisi d'étudier de façon systématique, essentiellement sur les langues slaves dans un premier temps, la réalité discursive du système préverbe+racine (sans tenir compte, pour le moment, de la partie suffixale). Les résultats obtenus par l'examen détaillé de textes russes et bulgares, et également tchèques et polonais, représentant plus de 300.000 mots, sont, en première analyse, très frappants : il existe une très grande

stabilité dans l'utilisation des racines et dans l'association préférentielle des groupes préverbaux. De plus, très peu de racines verbales sont effectivement présentes (250 env.), avec un indice de préverbation voisin de l'unité (sauf pour une vingtaine de racines où il est beaucoup plus fort). Quant aux racines nominales, leur nombre est variable selon la nature des textes, mais demeure généralement assez faible (100 env.).

3° Ces considérations permettent de poser de très nombreux problèmes, par exemple :

— rejet probable du mot lexical comme support fondamental de la composante sémantique.

— définition plus ou moins diachronique de la racine, selon le résultat cherché.

— existence d'un noyau notionnel minimal sans lequel il est pratiquement impossible de construire un texte scientifique cohérent.

— cohérence sémantique des textes scientifiques, aux deux niveaux de l'énoncé et de l'énonciation.

— détermination, pour une phrase donnée, de l'information à stocker (cette information n'étant ni de nature morphologique, ni de nature syntaxique).

— construction d'un méta-langage syntaxico-sémantique, descripteur et interrogateur (pour les systèmes de D.A. et de T.A.).

— utilisation pédagogique des résultats obtenus : simplification radicale de l'enseignement du langage des textes scientifiques.

4° Plusieurs études du même type sont en cours sur des langues indo-européennes romanes (français et espagnol) et non indo-européennes (arabe et japonais), afin de vérifier certaines hypothèses générales de nature à permettre la fondation d'une véritable théorie comparatiste.

5° Cette recherche, qui se prolonge par la mise en place de procédures automatiques, est, en particulier, née de la collaboration de divers organismes français et de l'Académie des Sciences de Bulgarie (Groupe de Linguistique mathématique et de Traduction automatique du Professeur A. LJUDSKANOV).

Prennent part à la discussion MM. L'Hermitte, Johannet, Perrot.

M. L'Hermitte exprime sa perplexité quant à une opposition du type imprévisibilité pour les mots et prévisi-

bilité pour les racines. Il estime qu'il ne s'agit pas d'une opposition radicale, mais bien d'un problème de niveau. M. Hérault confirme qu'aucune prévision n'est possible quant aux mots. Les statistiques opérées sont formelles sur ce point ; par contre l'axiome n'est pas violé au niveau des racines.

M. Johannet demande quel est l'axiome fondamental du calcul des probabilités qui est violé dans les travaux actuels relatifs aux calculs de fréquence? — M. Hérault fait valoir que le calcul des probabilités doit prendre en considération les événements indépendamment les uns des autres, ce qui n'est pas le cas des événements linguistiques que sont les diverses apparitions d'un mot donné dans un texte. C'est la raison pour laquelle les dictionnaires de fréquence sont en réalité incapables de prévoir l'avenir, ils ne font que rendre compte d'un certain passé.

M. Perrot s'interroge sur ce que l'on doit entendre par l'organisation interne du stock de racines.

---

#### SÉANCE DU SAMEDI 19 MAI 1973

Présidence de M. R. L'HERMITTE, Président

**Membres présents :** M<sup>mes</sup> Bader, Cartier, Fruyt, Galand-Pernet, Meder, D. Mercier, Nantet de Servant, Paris, Platiel, Roth-Laly, Sokoloff, Tchekoff, Tretiakoff ; MM. Bonnard, Bouquiaux, D. Cohen, Decaux, Drenovac, Faublée, Ferlus, François, Gouffé, Hagège, Haudricourt, Hubert, Lazard, Lejeune, L'Hermitte, Margueron, Ruhlmann, S. Sauvageot, Séphiha, Tarabout, Veyrenc.

**Invités :** M<sup>me</sup> Dedieu ; MM. Anscombe, Lucas, Nguyễn Phu Phong, Nicolas, Shintani.

**Excusés :** MM. Bernard, Galand, Perrot.

**Élections.** Sont élus membres de la Société : MM. Sigismond Czerny, Stanislaw Gniadek, Patrice Pognan, Universitätsbibliothek Düsseldorf, la Bibliothèque de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Metz.

**Présentations.** Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M. Jean-Claude ANSCOMBRE, responsable de la rubrique « Sciences du langage » du Bulletin signalétique du C.N.R.S., 54, boulevard Raspail, 75006 Paris (présenté par M. Coyaud et M<sup>me</sup> Paris).

M. Alain LUCAS, Centre de Recherches linguistiques sur l'Asie Orientale, École Pratique des Hautes Études, VI<sup>e</sup> Section, 14, rue X.-Privas, 75005 Paris (présenté par MM. Coyaud et Haudricourt).

M. Georges REBUSCHI, agrégé d'anglais, assistant à l'Université de Nancy II, Le Clos de Médreville, tour O, 2, boulevard Charlemagne, 54000 Nancy (présenté par MM. Brixhe et Hodot).

M. Tadahiko SHINTANI, Maison de Norvège, 7, boulevard Jourdan, 75690 Paris CEDEX 14 (présenté par MM. Coyaud et Haudricourt).

M. François TROUILLET, maître-assistant de grec à l'Université de Poitiers, 20, rue Croix-Pasquier, 37100 Tours (présenté par M<sup>me</sup> Bader et M. Minard).

**Annnonce.** L'Administrateur fait part à la Société du décès de notre Confrère René Langumier, survenu le 17 mars 1973.

**Exposé.** M. M. COYAUD, *Sur la typologie de quelques pronoms indéfinis.*

La typologie n'est pas considérée ici comme une fin, mais comme un moyen afin de découvrir d'éventuels universaux d'une part, et d'autre part afin d'élucider la structure sémantique des formes étudiées.

On s'intéresse ici aux formes exprimant l'idée de « n'importe... » : *quiconque, n'importe où, n'importe quand, what so ever, wo auch immer, qualsiasi, quicumque, quisquis, quivis*, etc. dans diverses langues. Un peu plus de 70 langues ont été examinées, ce qui constitue un assez bon échantillon. Dans toutes ces langues, les formes exprimant l'idée de « n'importe... » peuvent être construites par composition avec des mots interrogatifs. La proposition précédente peut constituer un universal présomptif.

Ce lien formel entre interrogatifs et indéfinis était bien prévisible dira-t-on. Encore fallait-il le vérifier dans les faits.

Les mots du paradigme sémantique « quiconque... » sont formés sur des interrogatifs dans les langues énumérées dans le tableau suivant. On distingue 6 types : adjonction à l'interrogatif d'un mot signifiant 1) « aussi », 2) « même si », 3) « redou-



blement », 4) adjonction à l'interrogatif d'un mot signifiant « vouloir », 5) « ou », 6) « être » au subjonctif. Pour le latin, nous avons par exemple le type 3 : *quisquis*, le type 4 : *quivis*, le type 2 : *qui cumque*. Le détail des faits a été présenté dans ma communication au Congrès des Linguistes, Bologne, 1972. Mon collègue logicien Kaled AIT HAMOU a intégré cette typologie dans un système formel (à paraître dans les Actes du Congrès).

Prennent part à la discussion MM. Lejeune, Lazard, M<sup>me</sup> Cartier, MM. Faublée, Hagège, Gouffé, Séphiha, Decaux, L'Hermitte.

M. Lejeune se demande si dans le principe une telle étude peut être individuelle. Il constate que les informations sur lesquelles elle se fonde sont de deuxième ou troisième main, et partant de valeur incertaine. Il souhaiterait savoir dans cet inventaire, qui se veut général, s'il a été relevé une rubrique « divers » où l'interrogatif ne jouerait aucun rôle dans ces expressions ? A quoi M. Coyaoud répond qu'il en est ainsi dans les langues voltaïques. — M. Lejeune se demande si les mots avec lesquels il est opéré sont à interpréter comme des interrogatifs ou s'il ne s'agit pas d'une transposition à partir du cadre latin ? Il fait observer que dans certaines langues indo-européennes interrogatifs et indéfinis sont les mêmes (*quisquis* plutôt qu'interrogatif redoublé, n'est-il pas un indéfini redoublé ?). De plus, il en est qui fonctionnent comme indéfinis, d'autres comme relatifs. Aussi certaines analyses paraissent-elles douteuses dans la mesure où l'on veut y voir des interrogatifs. Dans le cas de *quicumque*, il fait remarquer tout d'abord que le point de départ ne peut être le français, qu'ensuite il s'agit d'un relatif et non d'un interrogatif. Enfin, il s'interroge sur la validité de la distinction établie entre le type 1 « aussi » et le type 2 « même si », celle-ci lui paraissant tributaire de la traduction française.

M. Lazard fait observer qu'il faudrait sans doute distinguer les relatifs indéfinis des indéfinis qui ne sont pas relatifs. Le pronom persan *har ke* est un relatif indéfini « quiconque ». L'élément *ke* est relatif ; c'est *har*, morphème prénominal signifiant « tout, chaque », qui donne la valeur indéfinie ; il entre dans d'autres locutions telles que *har kas* « chacun », « n'importe qui », *har ja* « n'importe où », etc. La présence de *ke* (relatif ou interrogatif) ne paraît donc pas pertinente pour la valeur étudiée.



M<sup>me</sup> Cartier aimerait savoir si dans les langues citées le rapport entre interrogatifs et indéfinis est systématique. Évoquant les faits malgaches, M. Faublée conteste la valeur des sources utilisées et s'étonne de l'absence de certaines formes. Il fait valoir que certains indéfinis n'ont aucun rapport avec les interrogatifs.

Selon M. Hagège l'interrogatif est une modalité d'énoncé, dont le rôle est toujours très spécifique, en tant qu'elle transforme tout énoncé non interrogatif en le modalisant. L'élément de composé qui entre dans la formation du quantificateur universel signifiant « n'importe qui, quoi, etc. », n'y entre évidemment plus en tant qu'interrogatif, puisqu'il ne modalise nullement pas lui-même l'énoncé. Il s'agit donc de savoir si l'on fait ici de la syntaxe ou seulement de la reconstitution étymologique. D'autre part, il existe un procédé qui pourrait s'ajouter aux six qui ont été mentionnés : en chinois, en vietnamien, etc., on peut former un indéfini du type ici étudié à l'aide des éléments correspondant en français à « je ne sais ». En français même, ce procédé existe. Pourrait-on le traiter avec les autres, en prenant pour critère de la formation d'un nouvel « indéfini » le degré de figement manifesté, en français par exemple, par l'absence de flexion ? Ainsi, on dit : « il est parti avec je ne sais qui », mais l'enquête devrait établir si, et dans quelles circonstances, on dit : « il est parti avec tu ne sais qui, vous ne savez qui, etc. ». Enfin, beaucoup de remarques sur diverses langues citées seraient à faire. Pour ne parler que des langues scandinaves, les éléments « som helst » (litt. « qui (est) le mieux ») qui s'ajoutent, en danois et en suédois, à l'interrogatif, n'illustrent-ils pas un nouveau type, se ramenant à aucun des modèles présentés ?

M. Gouffé signale que *so* a pour sens « vouloir » en hausa et non en kanouri. A propos du hausa *ko* (classé dans les catégories 2 et 5), il évoque une filiation sémantique complexe dont le sens premier « peut-être » aurait abouti à « est-ce que, si, peut-être, même ».

M. Séphiha constate que l'interrogation ouvre un champ de virtualité comme le fait l'indéfini. On saisit dès lors les affinités existant entre champ notionnel du *hasard*, voire du *vague*, et celui du *pluriel*. En effet dès que l'on se pose une *question*, on envisage plusieurs réponses ; dès que l'on pose l'*indéfini* ou le *vague*, l'imprécis, plusieurs *définis* se présentent

à l'esprit. *L'interrogatif* et *l'indéfini* sont gros de *plusieurs* possibilités. Le *hasard* fait que l'une d'elles se réalise.

M. Decaux fait remarquer que le polonais *bqdź* et le russe *-nibud'* ne sont pas des subjonctifs, mais des 3<sup>es</sup> pers. du sg. de l'impératif, ce qui explique peut-être le français *qui que ce soit* comme optatif. Il y a d'ailleurs en polonais d'autres universaux plus employés et plus difficilement analysables. En ce qui concerne le *ne-* du russe *nekto* « quelqu'un », il n'est pas sûr qu'il soit une ancienne négation.

M. L'Hermitte rappelle qu'au niveau des quantificateurs en vieux slave, les interrogatifs sont d'anciens relatifs dans les langues de l'Ouest alors que la situation inverse est attestée dans les langues de l'Est.

---

## SÉANCE DU SAMEDI 16 JUIN 1973

Présidence de M. R. L'HERMITTE, Président

**Membres présents :** M<sup>mes</sup> Bader, Delaporte, de la Fontinelle, Galand-Pernet, Nantet de Serrant, Roth-Laly, Sokoloff ; MM. Bouquiaux, Dez, Drenovac, Faublée, Galand, Gouffé, Hagège, Haudricourt, L'Hermitte, Margueron, Perrot, Petrov, Rivierre, S. Sauvageot, Sephiha, Sindou, Tubiana.

**Invités :** M<sup>mes</sup> Vidal.

**Excusés :** M<sup>me</sup> Martinet ; MM. Lejeune et Martinet.

**Élections.** Sont élus membres de la Société : MM. Jean-Claude Anscombe, Alain Lucas, Georges Rebuschi, Tadahiko Shintani, François Trouillet.

**Présentations et élections.** Sont présentés et élus :

M<sup>me</sup> Anne-Marie FERRAND-VIDAL, docteur de 3<sup>e</sup> cycle, chargée de cours à l'Université de Vincennes (Paris VIII) (présentée par MM. Pottier et Sephiha).

M. NGUYỄN Phu Phong, pavillon du Liban, 9<sup>E</sup>, boulevard Jourdan 75014 Paris (présenté par MM. Haudricourt et Rygaloff) ;

LE CENTRE INTERDISCIPLINAIRE DE RECHERCHES LINGUISTIQUES de la Faculté des Lettres de l'Université de Lille (présenté par MM. L'Hermitte et S. Sauvageot).

**Notule I.** M. P. FORCHHEIMER, *Distinction entre possession aliénable et possession inaliénable en anglais*<sup>1</sup>.

Des systèmes variés de distinction entre plusieurs relations possessives sont largement répandus, notamment sous forme d'une variété de pronoms et d'adjectifs possessifs. Parmi d'autres expressions d'une classification de possédés, on trouve une dualité de verbes ou de syntagmes en géorgien et un verbe restreint en anglais.

*have* et *possess*, « avoir » et « posséder », n'ont pas de passif<sup>2</sup> (cf. E. Benveniste, BSL, LV, 1, 1960). Mais il y a un autre synonyme en anglais : *own*. Tandis que des mots comme *nose* « nez », *brother* « frère » et *house* « maison » peuvent tous les trois être déterminés par un possessif tel que *my* « mon », et sont tous admis comme objets de *have*, seul *house* peut fournir un objet à *own*. Les possessions inaliénables telles que les parties du corps ou les noms de parenté en sont exclues. D'autre part, *own* se laisse tourner au passif, par exemple, *the house is owned by these people*.

**Notule II.** M. P. FORCHHEIMER, *Une anomalie phonémique en anglais parlé*<sup>1</sup>.

En général on accorde un seul phonème *l* à l'anglais. Mais quand *l* suit une voyelle, le point d'articulation de cette voyelle (d'avant ou d'arrière) engendre une variation allophonique comme dans les oppositions *full* : *fill* ou *fall* : *fell*.

Le futur dans la langue parlée est la plupart du temps indiqué par un suffixe *-l* qui s'attache au pronom ou au nom, créant ainsi presque des pronoms de temps comme en haoussa, ex. : *aj kam*, *ajv kam*, *ajl kam* « je viens, je suis venu, je viendrai ». Les formes *I'll*, *he'll*, *we'll* sont des homophones de *isle*, *heal* ou *heel* et de *wheel* respectivement, c'est dire que tant que la voyelle précédente est réalisée comme une voyelle d'avant, il n'y a aucune anomalie. Mais la qualité du morphème suffixé du futur semble être toujours celle de l'allophone de *l* qui suit une voyelle d'avant. De la sorte, on se sert de l'allophone inattendu dans les phrases *you'll come* ou *the canoe'll sink*.

1. Textes lus par M. C. Hagège.

2. Il y a toutefois une exception idiomatique : *a good time was had by all* « tout le monde s'est bien amusé ».

Alors les deux phrases suivantes dont les significations sont bien différentes ne se distinguent sur le plan de la prononciation l'une de l'autre que par la réalisation du *l* final :

*I shan't celebrate Easter, but Yule*

« je ne vais pas célébrer Pâques, mais Noël »

*I shan't celebrate Easter, but you'll*

« je ne célébrerai pas Pâques, mais vous le ferez ».

**Exposé.** M. C. GOUFFÉ, *Redoublement et reduplication en haoussa : études des formes et des fonctions.*

Dans le chap. IV de son livre sur le *Langage*, Ed. Sapir rappelle que « toutes les langues montrent une inclination bizarre pour le développement d'un ou plusieurs procédés grammaticaux particuliers aux dépens des autres... ». De fait, l'un des six procédés qu'il énumère — le redoublement — donne lieu en haoussa (langue « tchadienne » du Nigéria et du Niger) à une prolifération remarquable de formes et de fonctions.

En haoussa, le redoublement (lato sensu) peut concerner des segments de longueur très variable, et ses manifestations vont de la gémation d'une consonne à la répétition d'un syntagme plus grand que le mot. Il sera commode de distinguer entre la répétition partielle (Rp), ou redoublement proprement dit, portant sur un segment inférieur au radical, et la répétition totale (Rt), ou reduplication, portant sur un segment au moins égal au radical. On notera que tous les faits de Rp et certains de Rt sont normalement conjoints à d'autres traits formels tels que la suffixation et l'infexion vocaliques, et le schème tonal de l'unité qu'ils caractérisent.

La Rp et la Rt sont susceptibles d'affecter presque toutes les parties du discours (y compris certains morphèmes), mais plus particulièrement le nom, le verbe et l'idéophone. Dans le cas des idéophones, la répétition contribue, avec le choix et l'agencement des phonèmes ainsi qu'avec le schème tonal, à l'expressivité propre au code particulier qu'ils constituent.

Pour tenter de classer les fonctions qu'assument la Rp et la Rt, on distinguera d'abord entre deux situations différentes en synchronie. Quand une forme n'est attestée qu'avec une répétition, celle-ci sera considérée comme un trait « lexical ». Mais quand une forme à répétition s'oppose à une forme « simple », on observe que la Rp ou la Rt assume, seule ou conjointement à d'autres marques, une des nombreuses fonctions dont l'étude fait l'objet des divisions traditionnelles

de la grammaire : morphologie, formation des mots (dérivation), syntaxe, voire même stylistique. A la présentation dispersée qu'imposerait ce point de vue conventionnel, on préférera ici un classement raisonné des fonctions correspondant à des procédés formels analogues. Précisons que la liste suivante (où ne figurent pas les faits purement « lexicaux ») ne prétend pas être exhaustive, mais seulement donner, de façon nécessairement schématique, un premier aperçu de l'extension du procédé étudié.

1° Pluriels nominaux : a) Rp diverses et parfois complexes, conjointes à un suffixe et à un schème tonal spécifiques. — b) Rt : cas de 'yaa 'yaa « enfants » ; cas de *mánya-mánya* « grands » ; cas de certains emprunts récents (spécialement à l'anglais et au yorouba).

2° Pluriels idéophoniques et plur. des adjectifs augmentatifs et diminutifs (idéophoniques) : Rt.

3° Singulier des adjectifs augmentatifs et diminutifs : Rp.

4° Verbes dérivés d'un radical verbal ou nominal par Rp.

5° Thèmes verbaux dits « intensifs » (répétitifs-dispersifs) dérivés d'un thème simple par Rp d'un segment initial ou nom.

6° Noms d'action répétitifs-dispersifs, dérivés d'un radical verbal : Rt.

7° Noms de structure idéophonique dérivés d'un radical nominal par Rt (dans une construction particulière à valeur concessive).

8° Adjectifs verbaux (noms verbaux dépendants) dérivés d'un radical verbal non intensif : Rp.

9° Noms d'action à valeur réciproque, dérivés d'un radical verbal : Rp.

10° Adjectifs dérivés de noms de qualités sensibles : Rp d'un segment initial (sing.) ou de la dernière consonne radicale (plur.).

N. B. — Les verbes dérivés de ces mêmes noms se rattachent au type 4°.

11° Noms adverbiaux à la forme intensive : Rt.

12° Rt (avec abrégement de la voyelle finale) d'un nom indépendant ou dépendant : valeurs simulative, approximative, atténuative.

13° Rt d'un nom adverbial : valeur tendancielle.



14° Rt d'un numéral (d'un verboïde) ou d'un nom indépendant : valeur distributive.

15° Rt d'un nom indépendant (ou adverbial) : valeur de diversité ou d'intermittence.

16° Rt (sous forme copulative) d'un nom indépendant, ou adverbial, ou d'un idéophone : valeur de « correspondance » (?).

17° Rt de la particule d'actualisation *nee/cee* après certains interrogatifs : valeur d'insistance et de « stabilisation » (cf. franç. « qu'est-ce que c'est ? », « qui est-ce qui ... ? »).

18° Rt d'un nom, d'une forme verbale « libre » ou d'un interrogatif : certains types de phrase nominale.

19° Rt d'une forme verbale conjuguée : locutions à valeurs stylistiques diverses : continuité, effort, impatience, mépris ; « prétérition » (pour éviter d'avoir à répéter un récit déjà connu de l'auditeur ou du lecteur).

20° Rt d'une portion d'énoncé : effet stylistique de « symétrie » ou d'« écho ».

Cette énumération est surtout destinée à faire ressortir la diversité des emplois de la répétition. Elle ne tend nullement à établir que ce procédé se serait, en haoussa, développé « aux dépens des autres » (Sapir). Pour en juger avec rigueur, des recherches ultérieures devraient s'efforcer *a)* de comparer le rendement de la répétition à celui des autres procédés grammaticaux du haoussa ; *b)* de relever les fonctions normalement exprimées par la répétition dans des langues géographiquement, typologiquement ou génétiquement proches du haoussa, et que ce dernier exprime autrement ; *c)* plus précisément, de comparer à celle du haoussa la situation que présentent, de ce point de vue, les langues « tchadiennes » les mieux décrites.

Prennent part à la discussion MM. Bouquiaux, Perrot, Hagège, Tubiana.

M. Bouquiaux note qu'il n'a pas été fait état du redoublement dans l'expression de la négation. — M. Gouffé répond que les faits concernant l'expression de la négation ont été délibérément laissés de côté. Il apporte les précisions suivantes, à savoir que pour tous les aspects, sauf l'inaccompli, la négation est rendue au moyen d'un morphème discontinu. Ex. : *bà kà yi ba* « tu n'as pas fait (accompli négatif) » à côté de *kaa yi* « tu as fait (accompli affirmatif) ».

M. Perrot se demande si la reconstruction proposée \**gaawa-*

*àk-w-akii* pour rendre compte de la forme *gaawawwakii* (ex. n° 14) est bien fondée et s'il n'y a pas lieu d'envisager une autre interprétation. Il suggère une reduplication par *wa*. — A quoi M. Gouffé répond que cette reconstruction précédemment avancée par M. Parsons s'appuie sur une proportion telle que *gaawàwwakii* (sg. *gaawaa* « cadavre ») : *kʷàanàkii* (sg. *kʷaanaa* « nuitée ») : *jakunkunàa* (sg. *jàkaa* « bourse ») : *jaakunàa* (sg. *jàakii* « âne »).

M. Perrot demande s'il est avéré qu'il n'y aurait aucun lien entre le sémantisme et la fonction ? — M. Gouffé fait valoir qu'il existe au moins un cas où le sémantisme intervient, cas qui n'a pas été évoqué car il a trait à la reduplication lexicale. C'est l'exemple des alternatifs *zuzzugèe* \**zug-zug-èe*, variante *zug-àa-zug-ii* « soufflet de forge », pl. *zùg-àa-zùg-ay*.

M. Perrot rappelant certains cas de changement de classes, type « fumée » et « fumeux » par exemple, demande si ce procédé est neutralisé en situation « attributive » ? — M. Gouffé réplique que d'une part en face du syntagme *hayaaki-n wulaa* « la fumée du feu », on ne peut avoir \**hayaaki-hayaaki-n wulaa* et que d'autre part on peut avoir le syntagme *wani* ?*àbù hayaaki-hayaaki* « quelque chose qui ressemble à de la fumée » alors que \**wani* ?*àbù hayaakii* « une chose de la fumée » n'est pas concevable.

M. Hagège souligne l'intérêt didactique qu'il y aurait à établir un index des formes. Il fait observer que ce que M. Parsons dénomme nominaux obliques doit être compris dans l'acception latine du terme, c'est-à-dire cas oblique. Se référant aux exemples 67-68, M. Hagège admet ne pas voir un lien de cause à effet entre le phénomène de la reduplication et la phrase nominale. — M. Gouffé fait ressortir qu'il ne s'agit en effet que d'un cas particulier de phrase nominale fondée sur la juxtaposition de deux syntagmes nominaux.

M. Tubiana évoque la situation du haoussa par rapport au chamito-sémitique : il ne peut être parvenu actuellement à aucune conclusion ; le seul fait constaté est que la distribution est exprimée par la reduplication. En couchitique parmi les faits haoussa signalés peu se retrouvent ; toutefois, il y est relevé des éléments plus spécifiquement africains qu'en chamito-sémitique. — M. Gouffé réplique que tel n'était pas le but qu'il se proposait d'atteindre dans le cadre de cet exposé ; toutefois, dans une pareille perspective, il conviendrait

d'aborder l'étude des langues tchadiennes avant de tenter de résoudre ou même de reconsidérer le problème.

M. Perrot observe que ce genre de faits ressortit tant à l'affinité qu'à la génétique.

---

## SÉANCE DU SAMEDI 17 NOVEMBRE 1973

Présidence de M. D. COHEN, 2<sup>e</sup> Vice-président

**Membres présents** : M<sup>mes</sup> Bader, Cartier, D. Mercier, Szurek-Wisti, Tchekoff ; MM. R. Bernard, D. Cohen, Culioli, Decaux, Drenovac, Faublée, Feydit, Hasenohr, Haudricourt, Horálek, Lazard, Lejeune, Millet, Pinault, S. Sauvageot, Sephiha, Sindou, Veyrenc.

**Invités** : M<sup>mes</sup> Paret, Truschowska ; MM. Aslanoff, Favok, Domanski, Osaywe, Troupeau, Yanus Bieri.

**Excusés** : M. et M<sup>me</sup> Galand, MM. Gouffé, Hagège, Hubert, L'Hermitte, Margueron, Perrot.

**Présentations.** Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M. Michel BELLOT, maître-assistant à l'Université de Clermont-Ferrand, 49, rue Châteaubriand, 63000 Clermont-Ferrand (présenté par MM. Eskénazi et Sindou).

M. Philippe EPRON, 95, rue Chardon-Lagache, 75016 Paris (présenté par MM. Hubert et Lejeune).

M. David GAATONE, directeur du Département de Langue et Littérature françaises à l'Université de Tel-Aviv (Israël) (présenté par MM. Perrot et Wagner).

M. Jean KELLENS, 60, rue des Joncs, Seraing-Liège (Belgique) (présenté par MM. Duchesne-Guillemin et Lazard).

M. Pierre LECOQ, 64, quai de la Boverie, Liège (Belgique) (présenté par MM. Duchesne-Guillemin et Lazard).

M. Lucien PERNÉE, assistant de grec à l'Université de Provence II, 1, avenue Maurice-Blondel, 13100 Aix-en-Provence (présenté par MM. Mounin et A. Sauvageot).

M. Dimitar TILKOV, directeur de recherche à l'Académie bulgare des Sciences, « Hipodroma », 23 A, Sofia (Bulgarie) (présenté par MM. R. Bernard et Veyrenc).

M. Brent H. VINE, docteur, 205 B Harvard Street, Cambridge, Massachussets 02139 (U.S.A.) (présenté par MM. Lejeune et Watkins).

THE LIBRARIAN, INDIAN INSTITUTE OF ADVANCED STUDY, RASHTRAPATI NIVAS, Simla - 5 (India) (présenté par MM. D. Cohen et S. Sauvageot).

SEMINAR FÜR VERGLEICHENDE SPRACHWISSENSCHAFT DER Johannes GUTENBERG-UNIVERSITÄT, Postfach 3980, 65 Mayence (R.F.A.) (présenté par MM. D. Cohen et S. Sauvageot).

**Annonces.** M. Lejeune fait part du décès de M. Alfred Ernout, Membre de l'Institut, l'un des plus anciens membres de la Société, contemporain d'A. Meillet, qui après avoir reçu une formation générale de comparatiste s'était spécialisé dans les études latines et italiques. Il évoque les travaux tant du linguiste (étude des aspects dialectaux du latin, étude sur le vocabulaire latin, dictionnaire étymologique, etc.) que du philologue, animateur de l'Association Guillaume Budé, qui procéda à l'établissement et à la traduction de nombreux textes latins (Plaute, Pétrone, Salluste, etc.).

M. Lejeune informe la Société de la disparition de Mgr Gardette, romaniste et spécialiste de dialectologie française (franco-provençal), directeur du nouvel atlas linguistique édité par le C.N.R.S. Très grand savant, il fut aussi un grand animateur de la recherche.

M. Troupeau rappelle le décès, survenu cet été, du grand arabisant que fut Régis BLACHÈRE, et il souligne le rôle important qu'il joua dans trois domaines des études arabes qui touchent de près à la linguistique : la grammaire (en introduisant dans son enseignement les acquisitions de la linguistique moderne), la philologie (en donnant une traduction du Coran basée sur les meilleurs commentaires des exégètes musulmans), la lexicologie (en entreprenant la rédaction du premier dictionnaire qui distingue les notions de base fondamentales à l'intérieur d'une même racine).

L'Administrateur fait part à la Société de la disparition de notre Confrère, l'abbé Cadiou, professeur honoraire à l'Institut Catholique, membre depuis 1948.



L'Administrateur informe la Société de la tenue du 2 au 6 juin 1974 à Milan du premier Congrès International de Sémiotique. Il communique en outre le programme des conférences organisées par le Centre de Linguistique Quantitative de Paris VI pour le premier semestre de la présente année universitaire.

**Élection de la Commission des finances.** Sont élus membres de la Commission des finances MM. Faublée, Feydit, Haudricourt.

**Notule.** M. F. SŁAWSKI, *De quelques problèmes d'étymologie slave.*

Il y a encore beaucoup à faire dans le domaine de l'étymologie. On ne peut absolument pas être d'accord avec l'ancienne conception sceptique que « toutes les bonnes étymologies sont déjà trouvées et celles qui ne le sont pas encore ne sont pas bonnes ». Une analyse morphologique et sémantique approfondie de nouveaux matériaux tant historiques que dialectaux, nous impose simplement de nouvelles et justes explications, rend possible la reconstitution de la motivation primitive, nous permet de reconstruire des mots nouveaux du slave commun, inconnus jusqu'ici.

**Exposé.** M. F. FEYDIT, *Sur le système du verbe arménien classique et les problèmes d'ordre plus général qu'il soulève.*

Le système du verbe arménien classique comprend des verbes forts et des verbes faibles. Par verbes forts, j'entends des verbes dont le thème aoriste est semblable au thème présent. A l'époque classique, certains verbes forts passent déjà à la conjugaison faible.

Toujours du point de vue de la formation, il existe de nombreux verbes avec le suffixe *-n-*, d'autres, moins nombreux, avec le suffixe *-ç-* (sans doute semblable au suffixe *-sk-*, malgré les difficultés apparentes soulevées par la phonétique) et de rares verbes avec les deux suffixes à la fois (*-n-ç-*). L'emploi de préverbes est exceptionnel.

Il y a des verbes actifs transitifs, des verbes neutres, des verbes « communs » (selon la terminologie arménienne), c'est-à-dire qu'ils peuvent être employés indifféremment comme transitifs ou comme neutres (*hetu* : « il verse » (un liquide), (un liquide) « coule »), une voix passive encore en formation et une voix causative de formation ancienne.

Au thème présent, il y a quatre conjugaisons caractérisées respectivement par les voyelles *e*, *i*, *a* et *u*. Ces quatre conju-

gaisons se répartissent en trois groupes ou unités, à savoir : les deux premières forment un groupe avec des caractéristiques communes, la conjugaison en *i* s'opposant par son sens neutre à la conjugaison en *e* de sens actif ; la conjugaison en *a*, « commune », est isolée ; la conjugaison en *u*, également « commune », est elle aussi isolée.

*Au thème aoriste, c'est-à-dire pour l'aoriste et le futur* (aoriste du subjonctif), il n'existe que deux séries de désinences : l'une, active, en *i*, l'autre, neutre, en *a*, employées selon le sens qui est donné au verbe, et, en principe, indépendamment de la conjugaison du thème présent. (Remarquons en passant que c'est à l'aoriste et au futur, que l'on éprouve le besoin d'exprimer le plus clairement le sens du verbe.)

Les verbes en *e*, étant actifs, avaient un aoriste actif en *i* et les verbes en *i*, neutres, un aoriste neutre en *a*. Ainsi s'est créé un système de conjugaisons régulières dans lesquelles les temps aoristes ont cessé d'être indépendants de ceux du thème présent. Pour les deux conjugaisons communes, l'indépendance de l'aoriste restait complète.

L'opposition *formelle* actif/neutre était binaire, alors que les critères qui devaient servir à la répartition étaient beaucoup plus complexes : pour être parfaitement actif, un verbe devait être transitif, mouvementé et volontaire ou simplement conscient. Un verbe neutre idéal devait être intransitif, sans mouvement, involontaire et inconscient. La plupart des verbes comprenant des caractéristiques de l'une et de l'autre catégorie. Il devait se produire une estimation de la caractéristique la plus importante.

Dans le premier groupe (au sens propre du terme), la conjugaison en *i* étant sentie comme conjugaison neutre en opposition à celle en *e*, sentie comme active, elle a servi à cette dernière de conjugaison passive : il suffit dès lors pour mettre un verbe au passif de le conjuguer suivant la conjugaison en *i*. Cependant, pour les verbes en *a* et en *u*, tous deux « communs » mais sans relation entre eux, l'expression du passif ne trouvait pas de solution. On tenta, à époque plus tardive, de leur donner un passif en les conjuguant, moyennant intercalation d'un suffixe, sur la conjugaison en *i* : le système primitif étant devenu : *helu* « il verse », « il coule », « il est versé (par qqn.) », on fit un passif *hel-an-i* « il est versé ». On chercha une autre solution en partant du passé composé et du plus-que-parfait passifs, semblables au latin « amatus sum », « amatus eram » ; il suffisait de détruire l'aspect parfait

du participe passé au moyen de l'aspect inchoatif de l'auxiliaire ; on fit ainsi un « *amatus fio* » = « *amor* » et un « *amatus fiebam* » = « *amabar* ». Ces tentatives restèrent infructueuses et on changea le système en exprimant le passif au moyen d'un suffixe.

L'indépendance que présentent les temps aoristes quant au sens (actif ou neutre) par rapport aux temps du présent peut s'expliquer par la différence entre les manières de considérer une même action suivant le temps ou la modalité de son accomplissement : à l'aoriste, qui sert de parfait, la notion d'action peut disparaître (cf. *ceno*, *cenabam*, descriptifs et *cenatus sum*, résultatif). En outre, un verbe comme « oublier », parfaitement inconscient, peut devenir conscient et volontaire à l'impératif : ce verbe a en arménien un impératif de deuxième personne du singulier de forme active alors que tous les autres temps sont de formes neutres.

La conjugaison comprend à peu près les mêmes modes et temps qu'en latin, à ceci près que l'indicatif a un passé composé en plus, le plus-que-parfait étant lui aussi composé ; le subjonctif n'a pas d'imparfait, le participe n'a pas de présent.

La formation des temps composés du passé ressemble, mutatis mutandis, à ce que nous trouvons à d'autres temps dans le latin archaïque ou populaire, à savoir :

actif : *est (erat) mihi colendum virtutem*,

passif : *virtus a me colenda est (erat)*.

Mais naturellement, en remplaçant gérondif et adjectif verbal par des formes correspondant au passé (infinitif actif passé et participe passif passé) formes qui se confondent du fait que l'arménien n'a pas de genre.

Prennent part à la discussion M. Lejeune et M<sup>me</sup> Bader.

Après avoir noté la richesse de l'exposé, M. Lejeune fait valoir le caractère un peu flou de la catégorisation effectuée en regard de paradigmes précis. Il évoque le travail de M. P. Flobert, sur le déponent latin, lequel montre combien l'étude de telles catégories est difficile et contestable. Quant à la forme *jacēre* (de : *jaceo*) elle ne peut être définie comme neutre par rapport à *jacēre* (de : *jacio*) puisqu'elle en est dérivée. Enfin, la référence pédagogique au latin n'est pas adéquate parce que risquant de fausser l'interprétation du système.

M<sup>me</sup> Bader demande s'il existe un lien entre l'emploi des suffixes *-n* et *-č*.

## SÉANCE DU SAMEDI 15 DÉCEMBRE 1973

Présidence de M. C. MARGUERON, 1<sup>er</sup> Vice-Président

**Membres présents** : M<sup>mes</sup> Bader, Lentin, Nantet de Serrant, Sokoloff, Tchekoff, Tretiakoff ; MM. Delaporte, Dez, Drenovac, François, Gauthier, Gentilhomme, Hagège, Haudricourt, Hubert, Lampach, Lejeune, Margueron, Nguyễn Phu Phong, Perrot, Petrov, Rousseau, S. Sauvageot, Sephiha, Sindou, Touratier, Veyrenc, Williams.

**Invités** : M<sup>mes</sup> Riahi, Vidal.

**Excusés** : M<sup>mes</sup> Galand, Martinet ; MM. Galand, Lazard, Martinet.

**Élections.** Sont élus membres de la Société : MM. Michel Bellot, Philippe Epron, David Gaatone, Jean Kellens, Pierre Lecoq, Lucien Pernée, Dimitar Tilkov, Brent H. Vine, The Librarian, Indian Institute of Advanced Study, Rashtrapati Nivas, Seminar für Vergleichende Sprachwissenschaft der Johannes Gutenberg-Universität.

**Présentations.** Sont présentées en vue d'une prochaine élection :

M. Jean-Louis BENEZECH, assistant à l'Institut Hispanique de l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV) ; 5, rue Flatters, 75005 Paris (présenté par MM. Pottier et Séphiha).

M<sup>lle</sup> Martine MAZAUDON, attachée de recherche au C.N.R.S., Dept. of Linguistics, 2337 Dwindle Hall, University of California, Berkeley 94720, Calif. (présentée par M<sup>me</sup> Bernot et M. Haudricourt).

M. Robert TILBY, assistant à l'Institut Hispanique de l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV) ; 28, rue Jeanne-d'Arc, 94160 Saint-Mandé (présenté par MM. Pottier et Séphiha).

**Annonces.** M. Lejeune signale la parution d'une nouvelle revue éditée par l'Université du Mississippi, le *Journal of Indo-european Studies*.

M. Hagège informe la Société de la tenue de la 5<sup>e</sup> Conférence des Africanistes les 29 et 30 mars prochains à Stanford University.



*Assemblée générale*

**Rapport financier concernant l'exercice 1973.** Au nom de la Commission des Finances M. J. Faublée donne lecture du rapport (comptes arrêtés au 30 novembre 1973).

Après avoir pris connaissance des comptes du Trésorier, la Commission des Finances a arrêté les comptes de la Société pour l'exercice 1973 selon les plans suivants :

## RECETTES

1.1. Vente des Publications.....	46.242,84
1.2. Cotisations et rappels.....	43.312,51
1.3. Droits versés par la Maison Dawson.....	1.556,60
1.3. Subvention du CNRS.....	9.000,00
1.5. Intérêts versés par la CASDEN.....	10.318,41
1.6. Coupons.....	55,00
Total des recettes.....	110.485,36

## DÉPENSES

2.1. Facture BONTEMPS pour le tome LXVII.....	69.954,89
2.2. Expédition des bulletins aux membres.....	10.995,15
2.3. Frais divers réglés par l'intermédiaire de la Maison KLINCK-SIECK.....	1.927,39
2.4. Facture SERVANT-CROUZET.....	516,00
2.5. Remboursement pour le tome 66 de la Collection linguistique (M <sup>me</sup> Alice CARTIER).....	8.000,00
2.6. Versement pour les frais d'impression d'un nouveau volume de la Collection linguistique (n° 67, M. Aurélien SAUVAGEOT).....	26.234,91
2.7. Participation aux <i>Acta Linguistica Hafniensia</i> .....	1.500,00
2.8. Cotisation au CIPL.....	1.500,00
2.9. Indemnités de fonctions.....	3.000,00
2.10. Frais de fonctionnement et secrétariat des séances.....	1.620,00
2.11. Frais d'administration, de bibliothèque et de trésorerie.....	1.578,36
2.12. Frais engagés pour la constitution du nouveau fichier de la Société.....	500,00
2.13. Taxes, droits de garde.....	25,36
Total des dépenses.....	127.352,06

<i>Excédent des dépenses sur les recettes</i> .....	127.352,06
	—110.485,36
	16.866,70

*Balance actuelle des comptes :*

Disponible de 1972.....	10.992,51
Dépôts et titres à la date du 30.XI.72.....	204.981,34
Déficit au présent exercice.....	— 16.866,70

Avoir total..... 199.107,15

*Cet avoir est représenté par :*

Comptes chèques postaux.....	679,54
Compte bancaire à la Société Générale.....	293,08
Titres en banque.....	808,50
Part nominale à la CASDEN.....	50,00
Dépôt et intérêts à la CASDEN.....	199.107,15

C'est par un déficit de 16.866,70 F que se soldent cette année les comptes de la Société, déficit encore plus lourd qu'en 1972 (10.514,94 F).

L'examen du bilan appelle les deux commentaires suivants.

1) Le chiffre des cotisations, qui comprend une proportion de rappels d'environ 10 %, est important (43.312,51 F). Néanmoins la différence entre ce chiffre et le montant de la facture réglée à l'imprimerie BONTemps (69.954,89 F), qu'il faut majorer des frais d'expédition et d'emballage (10.995,15 F) pour deux ans, se maintient à un niveau alarmant : 37.637,53 F. La subvention du CNRS ne couvre même plus le quart de cette différence, tandis que les frais généraux restent élevés.

L'augmentation constante des coûts de réalisation et d'expédition du Bulletin précipite la détérioration de nos finances : la facture du prochain Bulletin se monte à 76.209,71 F, somme à laquelle s'ajouteront, comme cette année et l'an dernier, les frais d'expédition.

2) On constate une augmentation sensible des chiffres de vente des Publications de la Société (46.242,84 F contre 35.990,00 F en 1972). Cette augmentation est due surtout à la majoration du prix de vente des exemplaires du Bulletin en magasin. Elle tient pour une moindre part à l'amélioration des ventes de la Collection linguistique (30.484,60 F) relativement à 1972 (21.712,00 F, mais 32.176,00 F en 1970), sommes dont il faut rappeler que la Société perçoit seulement une part d'environ 46,5 %.

Il s'en faut donc de beaucoup que les ventes de la Collection linguistique parviennent à équilibrer les investissements engagés par la Société pour l'impression de nouveaux titres : à des dépenses qui ont été respectivement de 15.000,00 F en 1972 (partie du n° 66) et de 34.234,91 F en 1973 (partie du n° 66 et n° 67) correspondent des recettes d'environ 10.000,00 F pour 1972 et 15.000,00 F pour 1973. L'ouvrage qui s'est le mieux vendu ces dernières années (n° 38) ne rapporte à la Société, après cinq ou six ans, qu'environ son prix coûtant (prix de réimpression) : or, dans le même temps, le prix de la feuille d'imprimerie a doublé.

Dans une situation de plus en plus difficile, étant donné par surcroît les dépenses budgétaires exceptionnelles prévues au prochain exercice (volumes nos 68 et 69 de la Collection linguistique, Mélanges offerts à E. Benveniste), le bureau insiste auprès des membres de la Société qui ont tendance à oublier ou à différer leurs obligations financières pour qu'ils se mettent en règle stricte-

ment avant le 31 mars. Il recommande qu'en application des statuts le Bulletin cesse désormais d'être servi à tout sociétaire distrait ou négligent.

La seule mesure envisagée pour 1974 concerne le relèvement de 140 F à 160 F du tarif d'abonnement au Bulletin pratiqué par la Librairie Klincksieck et de 150 F à 180 F pour la vente des deux fascicules en magasin. Mais la Société devra décider dès l'année prochaine un relèvement important de la cotisation, mesure qui apparaît dès maintenant comme inéluctable.

La Commission des Finances exprime sa reconnaissance au Trésorier pour la compétence et le zèle qu'il a manifestés dans l'accomplissement de sa tâche.

Les membres de la Commission des Finances

Signé :

MM. J. Faublée, F. Feydit, A. Haudricourt.

M. Lejeune commente alors les conclusions du rapport financier. Il constate que les réserves de la Société s'amenuisent par suite d'une situation déficitaire qui à la limite deviendrait malsaine. Les causes de cette situation sont imputables à la seule inflation, devenue constante depuis quelques années, des coûts de l'impression et des frais de service. De toute évidence, la Société ne peut admettre le maintien d'une telle situation. Aussi conviendra-t-il de prévoir un relèvement important des cotisations pour l'an prochain. M. Lejeune signale que la Société aura à prévoir de supporter la dépense occasionnée par la publication des « Mélanges offerts à E. Benveniste », qui constitueront un assez gros volume, les participants étant nombreux, bien que la contribution de chacun ait été limitée à dix pages. En outre, si l'on veut conserver le rayonnement de la Société, il convient de maintenir l'augmentation de la « Collection linguistique » par de nouveaux volumes ou par des reproductions, ainsi que la corpulence du « Bulletin ». En résumé, la situation financière de la Société ne doit pas être considérée comme alarmante, mais il ne faut pas se dissimuler que l'année 1974 sera difficile.

Le rapport financier est mis aux voix : il est adopté à l'unanimité des présents.

### Élection du Bureau et du Comité de Publication pour 1974.

Élection du Bureau : sont élus par 24 voix et un bulletin nul :

Président : M. C. Margueron.  
 1<sup>er</sup> Vice-président : M. D. Cohen.  
 2<sup>e</sup> Vice-président : M. J. Faublée.  
 Secrétaire honoraire : M. E. Benveniste.  
 Secrétaire : M. M. Lejeune.  
 Secrétaire-adjoint : M. J. Perrot.  
 Administrateur : M. S. Sauvageot.  
 Bibliothécaire : M<sup>me</sup> F. Bader.  
 Trésorier : M. J. Veyrenc.

Élection du Comité de Publication : sont élus par 23 voix et un bulletin nul :

MM. P. Chantraine, C. Hagège, Ch. Haguenauer, A. Haudricourt, G. Lazard, A. Vaillant, L. Wagner.

### *Séance ordinaire*

**Exposé.** M. H. V. SEPPIHA, *Problématique du judéo-espagnol : judéo-espagnol calque (Ladino) et judéo-espagnol vernaculaire (Djudezmo)*.

[Voir plus loin, dans le présent article, cette communication développée en article.]

Prennent part à la discussion MM. Margueron, Hagège et Hubert.

M. Margueron signale l'utilisation toute différente qui est faite par Ascoli du terme *ladino* pour désigner les parlers rhéto-romans de l'Italie du Nord. Il demande ensuite si le judéo-italien, ferrarais et piémontais en particulier, recourt au participe présent apocopé ?

M. Hagège remarque que le terme apocopé pour désigner des participes présents aragonais sans *-te* final, a l'inconvénient d'être déjà utilisé en linguistique sémitique pour un aspect du verbe. Il demande si la ladinisation du *djudezmo* a d'autres



exemples dans les judéo-langues, s'il existe des calques en yiddish et en judéo-arabe et l'hébreu qui aient eu un effet sur les langues parlées par les juifs? Quant à l'hébreu *haïm*, c'est un pluriel mais aussi un masculin. Dans ces conditions, *las vidas* au lieu de *\*los vidos* ne montre-t-il pas les limites du calque morphologique?

M. Hubert fait valoir que dans le cas du latin médiéval, le souci de suivre scrupuleusement l'ordre des mots, hérité des traductions ou exégèses de la Bible, a été reporté sur les œuvres scientifiques, philosophiques ou théologiques (Aristote, Pseudo-Denys, etc.) et qu'on aurait bénéfice à confronter la manière de faire des médiévaux avec celle des traducteurs juifs présentés par M. Sephiha. Les différences constatées et les points communs dégageraient des leçons qui, par-delà les langues étudiées, auraient une portée plus générale : ainsi les procédés de fabrication des mots jugés nécessaires, les modifications de syntaxe, la conservation des idiotismes. Quant aux soucis liturgiques, il conviendrait de se décider à étudier statistiquement la répartition des accents dans les traductions latines du Psautier, ce qui ne manquerait pas de réserver des surprises. Cela rejoindrait les problèmes évoqués à propos de la ponctuation dans le B.S.L. t. 66 (1971), p. vii. Mais il reste qu'à l'encontre des langues étudiées par M. Sephiha, les traductions médiévales demeurent le fait d'un groupe restreint de locuteurs et ne peuvent présenter des faits qualifiables de « populaires » ; le jargon des scolastiques ne peut être assimilé à une langue « vernaculaire » qui apparaît par-delà la langue « calque ». Quoi qu'il en soit, il est montré que l'on a sous-estimé le rôle des traductions dans la vie et l'évolution des langues.

---



## PERSÉE, ΠΕΡΘΩ ET L'EXPRESSION ARCHAÏQUE DU TEMPS EN INDO-EUROPÉEN

SOMMAIRE. — Après avoir établi l'étymologie de περσε-, πέρσω, ἔπερσα en grec (hitt. paršzi, moyen paršha), parallèlement à κείρω /karš-, on examine les procédés archaïques d'expression du temps en i.e. Les plus anciennes désinences ne marquant que la diathèse (\*-t active/\*-e moyenne), les plus anciennes formes temporelles sont bâties sur un thème radical élargi, à désinence zéro (type \*dhēs temporel, par opposition à \*dhē-t actif), et sont indifférenciées quant à leur valeur précise de présent ou de prétérit. La formation des premiers présents différenciés est obtenue par l'adjonction au prédicat d'une particule pronominale qui le situe « hic et nunc » dans l'énoncé. Elle a pour conséquences la constitution de couples présent/prétérit, et l'expression du temps au niveau des finales, et non plus du thème (présent \*-ti/prétérit \*-e, \*-to). La position centrale du présent dans le système des temps a deux effets : d'une part, tout ce qui n'est pas présent est rejeté vers l'expression du prétérit (il en est ainsi pour l'ancienne forme temporelle indifférenciée, qui peut alors prendre les désinences prétéritales \*-e/\*-to, et pour l'ancienne forme de diathèse de la valeur prétéritale de laquelle naît l'emploi de désinences « secondaires actives » pour marquer le passé); d'autre part, les procédés destinés à marquer le présent par opposition à l'ancienne forme temporelle devenue prétéritale se diversifient : emploi de la désinence de présent (karš-zì), d'un thème différent (πέρθω/ἔπερσα), d'une thématisation (κείρω) ou d'une suffixation (tokh. kārst-, hitt. karš-ija-) pour bâtir un présent sur la forme temporelle; et, pour le former sur la forme de diathèse active, emploi du redoublement ou de l'infixe (dádḥāti, pṛṇāti), les formes ainsi obtenues ayant une double diathèse caractérisée par une connexion entre l'actif et la rection transitive. Sur la forme temporelle en \*-s- ont été bâtis les premiers membres de composés régissants nominaux en -σι- du grec, qui ont le même \*-i- que ceux du type τερπι-κέραινος. Ces composés en \*-s-i- se sont confondus avec ceux en \*-ti-, les uns et les autres concurrençant les premiers membres régissants verbaux en -σε-.

## PLAN

- § 1. Composés grecs en -τι-, -σι-, -σε-.
- § 2. Composés en -σε- bâtis sur un thème de présent (ἀλεξ-, κερσε-).
- § 3. Περσέπολις, Περσεύς et l'étymologie de πέρθω.
- § 4. περσ- et κερσ-.
- § 5. Les couples πατέομαι/πά(σ)σατο, δατέομαι/δά(σ)σατο, ματέω/μάσσαι.
- § 6. Valeur ancienne des désinences et expression du temps.
- § 7. Expression du temps par une forme élargie.
- § 8. Indifférenciation présent/prétérit dans la forme temporelle.
- § 9. Apparition du présent, et constitution d'un couple présent/prétérit.
- § 10. Couples aoriste actif/présent à double diathèse.
- § 11. Paradigme « hétéroclitique » de l'ancienne forme temporelle devenue prétéritale.
- § 12. Désinences prétéritales de l'ancienne forme temporelle.
- § 13. Expansion de l'ancienne forme temporelle.
- § 14. Formations de présents.
- § 15. Présents en \*-sk- et \*-st-.
- § 16. Conclusion sur l'expression du temps.
- § 17. Les désinences secondaires actives prétéritales, et les diverses sortes d'aoristes.
- § 18. Rapports entre περσε- et les formes verbales apparentées.
- § 19. Autres composés en -σε-.
- § 20. Double origine des composés en -σι- (\*-ti-, \*-s-i-).
- § 21. Formes en \*-i- et en \*-ti-.
- § 22. Conclusion générale.



1. Le grec a deux séries vivantes de composés à premier membre régissant.

Le premier membre se termine, dans l'une, par  $-\varepsilon^{-1}$ , lorsqu'il se trouve à côté d'un présent thématique, le plus souvent radical (type  $\acute{\epsilon}\lambda\kappa\epsilon-\chi\acute{\iota}\tau\omega\nu$  :  $\acute{\epsilon}\lambda\kappa\omega$ ), parfois aussi dérivé ( $\chi\alpha\iota\rho\epsilon-$ , dans des noms propres<sup>2</sup>), dans l'autre, parfois par  $-\tau\iota-$  ( $\beta\omega\tau\iota-\acute{\alpha}\nu\epsilon\iota\rho\alpha$ ), beaucoup plus souvent par  $-\sigma\iota-$  ( $\tau\epsilon\rho\psi\acute{\iota}-\mu\delta\rho\sigma\tau\omicron\varsigma$ )<sup>3</sup>.

Or, à côté de ces composés en  $-\sigma\iota-$ , qui font problème, étant de deux origines ( $*-ti-$ ,  $*-s-i-$  : § 20), mais qui sont productifs, existent de très rares composés à premier membre en  $-\sigma\epsilon^{-4}$ . Ils ne dépassent guère la demi-douzaine, et, parmi eux, les noms propres ( $\acute{\alpha}\lambda\epsilon\zeta\epsilon-$ ,  $\acute{\alpha}\rho\sigma\epsilon-$ ,  $\Delta\epsilon\zeta\epsilon-$ ,  $\omicron\iota\sigma\epsilon-$ ,  $\omicron\rho\sigma\epsilon-$ ) sont plus nombreux que les appellatifs ( $-\kappa\epsilon\rho\sigma\epsilon-$ ,  $\pi\epsilon\rho\sigma\epsilon-$ ). Ils coexistent parfois avec des composés en  $-\sigma\iota-$  ( $\acute{\alpha}\lambda\epsilon\zeta\iota-$ ,  $\acute{\alpha}\rho\rho\iota-$ ,  $\Delta\epsilon\zeta\iota-$ ,  $\omicron\rho\sigma\iota-$ ,  $-\kappa\epsilon\rho\sigma\iota-$ ,  $\pi\epsilon\rho\sigma\iota-$ ), mais non toujours ( $\omicron\iota\sigma\epsilon-$ ), et ont une autre structure : alors que les composés en  $-\sigma\iota-$  ont un premier membre régissant nominal (§ 20), le premier membre des composés en  $-\sigma\epsilon-$  est verbal : nous allons interpréter les composés en  $-\sigma\epsilon-$  comme un cas particulier des composés du type  $\acute{\epsilon}\lambda\kappa\epsilon-\chi\acute{\iota}\tau\omega\nu$ . Ils sont tous bâtis sur des formes de présents thématiques dérivés (comme  $\chi\alpha\iota\rho\epsilon-$  en regard de  $\chi\alpha\acute{\iota}\rho\omega$ ), qui sont des présents en  $*-s^e/o-$ .

Si nous accordons ici une importance spéciale aux peu nombreux composés en  $-\sigma\epsilon-$ , c'est en tant qu'ils conservent le témoignage de thèmes verbaux sigmatiques, qui, en grec, ne subsistent comme présents qu'à l'état de vestiges, mais ont été vivants comme futurs, et, surtout, comme aoristes. C'est donc le problème de la valeur temporelle des thèmes verbaux dont ils sont les lointains héritiers qu'ils vont nous amener à poser.

1. Schwyzer, *Griech. Gramm.* I, p. 441-442.

2. F. Bechtel, *Die hist. Personennamen des Griechischen bis zur Kaiserzeit*, p. 462.

3. Sur ces composés, voir Schwyzer, *Griech. Gramm.* I, p. 442-445. Le problème des composés dits du type  $\tau\epsilon\rho\psi\acute{\iota}\mu\delta\rho\sigma\tau\omicron\varsigma$  (d'après la dissertation de T. Knecht, *Geschichte der griechischen Komposita vom Typ  $\tau\epsilon\rho\psi\acute{\iota}\mu\delta\rho\sigma\tau\omicron\varsigma$* , Biel 1946) est abordé, ici, aux paragraphes 20-21.

4. La doctrine de T. Knecht (cf. n. 3) sur ces composés est confuse :  $\pi\epsilon\rho\sigma\acute{\epsilon}\rho\omicron\lambda\iota\varsigma$  (p. 33) serait fait sur  $\Pi\epsilon\rho\sigma\epsilon\phi\acute{o}\nu\epsilon\iota\alpha$  interprété par étymologie populaire par  $\pi\acute{\epsilon}\rho\sigma\alpha\iota$  ;  $\delta\rho\sigma\epsilon-$  aurait un  $\epsilon$  pour  $\iota$  après  $-\rho\sigma-$ , qui se distinguerait du  $-\epsilon-$  de  $\acute{\alpha}\lambda\epsilon\zeta\acute{\epsilon}\delta\iota\omicron\varsigma$ , emprunté au type  $\acute{\epsilon}\chi\acute{\epsilon}\pi\omega\lambda\omicron\varsigma$ . Les composés en  $-\sigma\epsilon-$  semblent donc être pour lui des sortes d'altérations de composés en  $-\sigma\iota-$ .

2. Certains de ces composés sont clairement faits sur un présent. Ainsi 'Αλεξέ-θιος sur ἀλέξω<sup>5</sup>, en regard des nombreux composés en 'Αλεξι- (§ 20). 'Ακερσεκόμης, Hom. (ἀκειρεκόμῃς, Pd.; ἀκερσικόμης, Nonn.)<sup>6</sup>, privatif d'un \*κερσε-κόμης « qui se coupe les cheveux », a un premier membre en rapport étymologique avec κείρω.

De ce présent, plusieurs analyses sont possibles : soit à partir d'une forme \*ker- (\*κέρ-γω), soit à partir d'une forme \*kers- (avec, ici, deux possibilités : \*κέρσ-ω ou \*κέρσ-γω)<sup>7</sup>. Mais, si κερσε- est fait comme ἀλεξε-, il permet de les départager : ce premier membre de composé amène à préférer la forme de présent \*κέρσω (cf. ἀλεξε-/ἀλέξω), d'un radical \*ker-s-, que conservent, par ailleurs, le présent hittite karš-, ainsi que des formes nominales du grec, comme κουρά « action de couper, tondre » et κοῦρος « bûche, branche » (cf. κορός · κορμός, Hsch.)<sup>8</sup>. Dérivés à vocalisme \*-o- en regard du présent à vocalisme \*-e- κείρω, comme φορά, φόρος en regard de φέρω, ces noms sont archaïques : le \*korso- par lequel s'explique κοῦρος a un correspondant en celtique (m. irl. gall. *corr* « verkümmert, zwerghaft »)<sup>9</sup>, et ils sont précieux : la présence de \*-s- dans ces noms garantit qu'un thème de présent \*kers-n'a pas de suffixe de désidératif à proprement parler, mais que le \*-s- y est un élargissement radical de la racine \*ker- (κέρμα, skr. *carman-*, av. *carāman-* « peau », κορμός « souche, bûche », etc.)<sup>10</sup>.

Sur ce thème \*ker-s- sont bâtis des présents radicaux : en hittite *karāš-zi* < \**kars-li*, athématique; en grec κείρω < \*κέρσω, thématique, ainsi que les prétérits correspondants : hitt. *karāš-la*, gr. (ἀπ-)εκείρατο, Ψ 141 (\**kers-lo*), et ἔκερσε (Hom.), ἔκειρε (Pd.), qui se répondent comme πᾶ(σ)σατο à *pahḫaš-la*, δαμά(σ)σατο (et δάμασσε) à *tamaš-la*, καλέ(σ)σατο (et κάλε(σ)σε) à *kalliš-la* (§ 12). Gr. κείρω est donc un présent du type ἀλέξω, ἀέξω, αὔξω<sup>11</sup>, ce dernier bâti lui aussi sur un thème dont l'élargissement \*-s- est conservé dans des noms (cf., à

5. Bechtel, *Hist. P.N.*, p. 3.

6. T. Knecht, *Komposita*, § 44, p. 32-33.

7. Voir P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, II, p. 510, et E. Risch, *Gnomon* 37, 1965, p. 3.

8. Pour d'autres formes nominales apparentées, voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u.

9. Pokorny, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, p. 945.

10. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u. κείρω; Pokorny, *I.E.W.*, p. 938.

11. Schwyzer, *Griech. Gramm.*, p. 706.

côté de got. *aukan* « accroître », lit. *áugti* : lit. *áukslas*, tokh. A *okšu*, B *aukšu* « haut », lat. *auxilium*, etc.<sup>12</sup>). Et c'est de ce présent qu'est tiré κερσε,- premier membre de composé du type de έλκε-(χίτων) à côté de έλκε (et cf. όλκή, comme κουρά).

3. L'on proposera de voir un composé de même structure dans περσέ-πολις « qui détruit les cités », Esch., etc.), composé à ordre progressif, auquel correspond un composé à ordre régressif, πτολί-πορθος (Hom.), et un hypocoristique, Περσεύς<sup>13</sup>.

Ces composés appartiennent à la famille de πέρθω (πέρσω, έπερσα), qui ne possède pas d'étymologie convaincante<sup>14</sup> : l'on rapproche des termes médiocrement satisfaisants pour le sens, comme skr. *bhardaka-* « coupant », et des mots germaniques désignant une « planche » ou une « table » (e.g. a.sax. *bred*, *bord*), ou encore comme lat. *forfer*, rapprochement repoussé avec raison par Walde-Hofmann<sup>15</sup>.

Or il existe en hittite, parallèlement à *karš-*, un présent *parš-*, dont le sens « rompre, briser » peut s'accommoder d'un rapprochement avec πέρθω « détruire, ravager ». En hittite, en effet, l'on classe sous deux rubriques distinctes<sup>16</sup> :

a) un *parš-* « rompre » (3<sup>e</sup> p. sg. présent *par(a)š-zi*, prétérít *par(a)š-la*), aux emplois et transitif (« Personne ne rompra la frontière ni la route ... Si quelqu'un rompt la frontière, il fatigue les genoux du dieu de l'orage », KUB XVII 29 II 8 sqq.), et intransitif « s'enfuir » (« Et il se retira (*arḫa par(a)šla*) de Marasantiya », K Bo VI 29 II 19; « le pays d'Arzawa tout entier s'enfuit », K Bo III 4 II 33; « les colons qui s'étaient enfuis devant moi », KUB XIV 15 III 28)<sup>17</sup>.

b) un *parš-(iia)-* « briser, rompre, fendre », dont la forme la plus ancienne paraît être un moyen transitif<sup>18</sup>, 1<sup>re</sup> sg.

12. Pokorny, *I.E.W.*, p. 85.

13. Περσεύς est donné comme hypocoristique « à titre d'hypothèse » par J. L. Perpillou, *Les Substantifs grecs en -εύς*, Paris 1973, § 246, pour qui le nom serait le « survivant d'un groupe dans lequel l'élément -σι- aurait fourni secondairement des composés en περσι-, soit grâce à l'existence des formes verbales έπερσα, πέρσω, soit grâce à celle de πέρσις » : § 253 (mais cf. notre § 21); l'auteur rappelle (§ 265) qu'il faut évidemment dissocier le groupe de περσέπολις et le nom des Perses.

14. Voir Frisk, *G.E.W.*, s.u.

15. Voir E. Benveniste, *Origines de la formation des noms*, p. 192.

16. Formes, références, traduction, interprétation nous ont été obligeamment communiquées par E. Laroche, que nous remercions vivement.

17. Verbe « s'enfuir » de J. Friedrich, *Heth. Wörterbuch*, p. 163.

18. Voir E. Neu, *Das hethitische Mediopassiv und sein indogermanischen Grundlagen*, Wiesbaden 1968, p. 23 pour la 1<sup>re</sup> p. ; p. 16 et n. 6 pour la 3<sup>e</sup> p.

*parš-ḥa(ri)*, à côté duquel se sont développées des formes intransitives, plus récentes (3<sup>e</sup> p. sg. indic. *paršitta-ri*, impér. *paršidda-ru*), et des formes dérivées, à suffixe déverbatif \*-yo- : *parš-iḥ(a)-a-(ri)*, et son prétérit *paršiḥal*, et, avec flexion active *paršiḥazi*<sup>19</sup>; et un factitif *paršanu-* « faire éclater ».

Ces deux rubriques peuvent, en dernière analyse, appartenir au même verbe<sup>20</sup>. Pour l'actif *parš-*, il peut s'agir simplement de la flexion radicale *parš-* « rompre », la valeur intransitive « s'enfuir » étant comparable à celle de fr. « rompre » = « se reculer » en langue d'escrime et en style militaire, ou d'all. *abbrechen* (« fuir » se dit proprement *peta-/petiḥa-* en hittite). Le moyen *parš-(iḥa)-* en représente une spécialisation : s'appliquant presque exclusivement aux pains et pâtisseries, il signifie « s'émietter », ce qui peut-être s'explique à partir d'une valeur proprement moyenne (« rompre pour soi »); en ce cas, l'on notera l'opposition de diathèse sensible dans ce présent : le présent est le seul thème temporel qui, anciennement, puisse connaître, en opposition, des formes de flexion active et des formes de flexion moyenne<sup>21</sup>.

Parmi les divers dérivés nominaux correspondants (cf. *paršul(i)-* « miette », avec son dénominatif *paršulai-*; *paršur* « plat cuisiné », littéralement « morceau »), l'on notera tout particulièrement *parša-* (sg. nomin. *paršaš*, acc. *paršan*; dénominatif *paršai-/paršiḥa-* « morceler un pain », qui a croisé ses formes avec celles de *parš-(iḥa)-* « rompre »), parce qu'il a la même structure morphologique que \**korso-* (§ 4).

4. Si le rapprochement étymologique entre gr. *πέρθω* et hitt. *parš-* est acceptable, *περσε-* et *parš-* sont dans le même rapport que *κερσε-* et *karš-*. Et les deux familles ont des formes nominales symétriques : les dérivés dénominatifs en -εύς, *Περσεύς*, et *κουρεύς* (cf. *κορσεύς* : *κουρεύς* Hsch., et *κορσωτεύς* « barbier »)<sup>22</sup>, sont comparables au vocalisme près, le vocalisme de *Περσεύς* étant identique, par exemple, à celui de *ῥοση* « rosée » (cf. skr. *varšá-* « pluie », *vārṣati* « il pleut »),

19. Voir E. Neu, *Heth. Mediopassiv*, p. 48 ; p. 116 pour les formes intransitives ; p. 57 pour l'actif. Voir aussi C. Watkins, *Idg. Gramm.* III/1, § 85, p. 102 pour *paršiya-*, et § 56, p. 74 pour le tropisme moyen de \*-yo-.

20. C'est là l'opinion de E. Laroche (cf. n. 16).

21. Voir *R.Ph.* 44, 1970, p. 286-291.

22. *κουρεύς* est un dérivé de *κουρά* pour J. L. Perpillou, *Subst. en -εύς*, § 344.



et ἔρσαι<sup>23</sup> « jeunes animaux, agneaux », en regard de ὀρσοί · τῶν ἄρνῶν οἱ ἔσχατοι γενόμενοι, Hsch., ou à celui de v. irl. *err* < \**ersā* « queue » en regard de gr. οὐρά < \**orsā*. Et toutes deux ont eu des dérivés primaires, les uns en \*-o- (*parsa-*, κοῦρος)/ \*-ā (κουρά), les autres en \*-i-.

Il en est de même pour les dérivés en \*-o-<sup>24</sup>, qui ont eu valeur et de noms d'agent et de noms d'action, et pour les dérivés en \*-i-.

L'on a, en valeur de nom d'action, πέρις, qui ne peut phonétiquement reposer sur \*περθ-τι-<sup>25</sup>, mais est muni du suffixe \*-i- qui a fourni, notamment, un infinitif au sanskrit, en -*aye*<sup>26</sup>, et subsiste en grec dans quelques vestiges (ἄγυρις, etc.<sup>27</sup>; au nombre de ceux-ci, certains, à radical terminé par \*-k-, loin d'avoir un suffixe \*-li-, dont l'assibilation n'est pas constante (cf. λάκτις « pilon », φλυκτίς « pustule »), pourraient être des dérivés en \*-s-i- comme les premiers membres correspondants (§ 21), par exemple ἄλεξις EM 59, cf. ἀλέξω; δέξις Eur., cf. δέξομαι, en rapport étroit avec \**deksi* (cf. note 169); αὔξις; αὔξησις Hsch.; et, avec radical terminé par \*-p-, τέρψις qui se trouve à côté de τέρψομαι comme ὄψις à côté de ὄψομαι; etc. (cf. § 21).

En valeur de nom d'agent, le suffixe \*-i- apparaît dans κουρίς, ἴδος « rasoir »<sup>28</sup> : le rapport entre noms d'agent et noms d'instrument, connu pour les noms en \*-*ter*<sup>29</sup>, peut avoir existé dans d'autres séries de dérivés, comme ceux en \*-i- (cf. κοπίς « couteau »; τροπίς « quille d'un navire », etc.). Et ce nom du « rasoir », muni de l'élargissement \*-d-, souvent ajouté à ces dérivés en \*-i-<sup>30</sup> se trouve à côté du nom d'action κουρά, comme γραφίς « stylet » à côté de γραφή. L'on comparera alors le nom d'instrument κουρίς et le nom d'agent (adjectif) hitt. *karšiš* « loyal, franc », qui peut être un \**kors-i-* dérivé

23. Sur ἔρσαι, voir E. Benveniste, *Le Vocabulaire des Institutions indo-européennes*, I, p. 24.

24. Voir P. Chantraine, *Formation*, p. 7.

25. Voir M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, § 119, n. 4, pour qui le -s- est récent.

26. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.* II/2, p. 297-298.

27. P. Chantraine, *Formation*, p. 33.

28. L'on a peut-être \*κουρι dans κούρι-μος (du type τρόφι-μος sur τρόφι), et dans κουριάω « avoir les cheveux qui ont besoin d'être coupés », qui est considéré par P. Chantraine, *Dict. étym.*, p. 574, comme comportant le suffixe -ιάω des noms de maladies (mais cf. κοπιάω à côté de κοπίς, etc.).

29. Cf. E. Benveniste, *Noms d'agent*, p. 55.

30. Voir P. Chantraine, *Formation*, p. 338 (qui tire κουρίς de κουρά).

de *karas̥-zī*<sup>31</sup>, ainsi que d'autres dérivés en \*-i- de la racine \**ker-* : sur une forme différemment élargie \**ker-t-*, le nom d'instrument véd. *kr̥ti-*, av. *karəti*-<sup>32</sup> « couteau », sur la forme radicale elle-même, le nom d'animal (ancien nom d'agent) *κόρις* « punaise », russ. *korī* « mite »<sup>33</sup>. La formation en -i- garde sa valeur d'adjectif au premier membre de *πέρσι-νοος*<sup>34</sup> (à côté du simple, substantif, *πέρσις* : cf. § 20).

Le problème qui se pose alors est celui des rapports entre *περσε-* et les formes verbales apparentées en grec. Par symétrie avec *έλκε-/έλω*, *άλεξε-/άλέξω*, *κερσε-/κείρω*, l'on attend, à côté de *περσε-* un présent radical thématique *πέρσω*. Or une telle forme existe, mais est un futur, tandis que le présent est *πέρθω* (sans premier membre \**περθε-*), et qu'il n'existe normalement pas en grec de composés sur un thème de futur. En réalité, comme nous allons le voir, *περσε-*, est bien bâti sur un thème verbal *πέρσω*, de même structure que \**κέρσω* et qui est dans le même rapport avec hitt. *parš-* que ce dernier avec *karš-* : si *πέρσω* est devenu un futur en grec, c'est parce que la forme qui a servi de présent a été bâtie sur un thème radical muni d'un élargissement autre, \**per-dh-*. Les deux thèmes \**perdh-* et \**pers-* ont été associés pour constituer un couple présent/prétérit, selon un procédé très archaïque de formation de la conjugaison, qui n'est pas sans rappeler l'hétéroclisie nominale (§ 11), et dont nous commencerons par donner des exemples grecs empruntés à d'autres conjugaisons, dans lesquels le présent est bâti sur un thème à élargissement \*-t-.

5. L'un, *πατέομαι* « manger », appartient à la racine \**pā-* qui mériterait d'être étudiée du point de vue sémantique : c'est une racine de sens « veiller sur », d'où « garder, protéger », qui s'est spécialisée pour l'expression de la surveillance appliquée au troisième niveau de l'idéologie tripartite dumézilienne, en distribution complémentaire avec \**swer*-<sup>35</sup>, spécialisée pour les premier et second niveaux (observance religieuse ;

31. Cf. Sturtevant, *Language* 10, 1934, 264, qui rapproche pour le sens angl. *cleancut* « clearly defined, free from obscurity ».

32. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.* II/2, p. 296.

33. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u.

34. Selon J. L. Perpillou, *Subst. en -εύς*, § 253, p. 231, *Περσί-νοος* pourrait être récent (cf. note 13).

35. Voir *B.S.L.* 66, 1971, p. 139-211 pour \**swer-* ; n. 172 a, p. 211 pour \**pe₂-*.

garde militaire); elle signifie « surveiller les troupeaux », « paître », ainsi que « manger, nourrir »<sup>36</sup>, à côté de \**wes-*, racine qui signifie spécifiquement « paître » (hitt. *weštara-*, av. *vāstar-*), tout en étant elle-même employée pour la troisième classe fonctionnelle<sup>37</sup>. Mais nous nous limiterons ici à des problèmes morphologiques.

Cette racine<sup>38</sup> apparaît dans des formes radicales, verbes (skr. *pāti*, av. *paili* « garder, protéger »), et noms (skr. *go-pā-* « berger », arm. *hoviv* < \**owi-pā-*, lat. *pā-bulum*, etc.), et a reçu des élargissements divers, parmi lesquels \*-*t-* et \*-*s-*, qui ont été associés dans le couple grec πατέομαι/ἐπασάμην.

Le thème en \*-*t-* de πατέομαι apparaît non seulement dans des formes verbales de sens « manger » (en grec), et, causatif, de « nourrir » (got. *fōdjan*, v.h.a. *fuoten*, a. sax. *fēdan*, etc.), mais dans des noms de la « nourriture » (a. sax. *fōda*, angl. *food*), ce qui montre que \*-*t-* est un élargissement radical, et il en est de même pour la forme en \*-*s-*, sur laquelle sont formés lat. *pāstus*, *pāstor*, le gr. (ǰ)-*παστος* étant phonétiquement ambigu (\**pat-lo-* sur le thème de πατέομαι? \**pas-lo-* comme *pastus*?). Le thème sigmatique apparaît, de plus, dans des formes verbales à valeur temporelle variée : — de présent : hitt. *paḥš-*, tokh. A *pās-* « garder », à côté duquel le tokharien B a, de manière particulièrement intéressante pour ce qui est de la constitution du suffixe \*-*skō*, *pāsk-*; de ce couple tokharien, l'on rapprochera lat. *pascō*, avec \*-*sk<sup>e</sup>/o-*, en regard de la forme de prétérit en \*-*s-* *pās-tī* (§ 12)<sup>39</sup>, auquel répond formellement hitt. *paḥḥašta*, seconde p. sg. moyenne qui est dans le même rapport avec *pāstī* que skr. *dade* avec *dedī*<sup>40</sup>; — de prétérit, non seulement dans *pās-tī*, mais dans

36. Pokorny distingue à tort deux racines : « protéger » (p. 839) et « paître » (p. 787).

37. Cf. E. Benveniste, *Hittite et indo-européen* (1962), p. 97-101.

38. A l'étymologie de E. Benveniste, *Origines*, p. 168, par \**pea<sub>3</sub>-*, nous préférons celle de R. S. Beekes par \**pea<sub>2</sub>-* (*The Development of the proto-I.E. Laryngeals in Greek* (1969), p. 173).

39. Suffixe en \*-*sk-* dans le domaine nominal dans arm. *haç* < \**pāski-* ou \**pāski-*. Voir Ernout-Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, s.u. *pānis*, qui posent \**pas-ni-*, tandis que Leumann-Hofmann, *Lat. Gramm.*, p. 162, Walde-Hofmann, *L.E.W.*, s.u., posent \**pastnis* en raison de *pastillus*. Nous penchons pour la première interprétation : \**pas-* existe ailleurs que dans le nom du « pain », et \*-*ni-* est un suffixe bien connu (cf. *mūni-a*, *immūnis*, etc.). Quant au dor. *πανία* = *πλησμονή*; *πάνια* = *τὰ πλήσμια* Hsch., il a un α de quantité inconnue, et peut reposer sur \**pasn-* ou sur \**pān-*.

40. Voir B.S.L. 63, 1968, p. 173.

hitt. *paḥḥašta*, 3<sup>e</sup> p. sg. active (< \**pea<sub>2</sub>-s-to*), homographe de la 2<sup>e</sup> p. sg. moyenne, et auquel correspond le grec πᾶ(σ)σατο (ἐπάσαντο A 464; πασσάμενος, α 124, etc.).

Les rapports morphologiques entre ces prétérits et les présents correspondants varient : *pāscō* est dans le même rapport avec *pās-lī* que ἔεσα avec ἔεσκω (§ 15), et, formellement, que tokh. A *pās-* avec B *pāsk-*; *paḥḥašta*, 3<sup>e</sup> p. sg., est un prétérît fait par opposition de désinences (cf. § 9) sur le présent *paḥs-*, comme (ἀπ-)εκέιρατο sur κείρω; πᾶ(σ)σατο, qui lui est exactement superposable, forme couple avec πατέομαι : l'opposition des deux thèmes radicaux \**pa-t-/pa-s-* est associée à une opposition temporelle entre un présent et un aoriste, tout comme l'opposition entre πέρθω (\**per-dh-*) et ἔπερσα (\**per-s-*), avec, là, au présent, un autre élargissement radical.

Un exemple comparable est celui de δατέομαι/δάσσατο : de la racine \**dā-/dā<sub>2</sub>-* de δᾶμος, δαίωμαι « partager, diviser » (cf. skr. *dāli* « couper », *diti-* « répartition »<sup>41</sup>), l'on a, avec l'élargissement \*-*p-* de δαπάνη « dépense » (lat. *daps* « banquet de magnificence », *damnum*<sup>42</sup>), des formes verbales employées avec les deux valeurs de présent (δάπτω « dévorer », skr. *dāpayali* « partager ») et de prétérît (tokh. *tāp-* « manger »<sup>43</sup>), comme celles de \**pā-s-* (présent : hitt. *paḥš-*, tokh. A *pās-/*prétérît : lat. *pās-lī*, gr. πᾶ(σ)σατο), de \**ker-s-* (présent : hitt. *karš-*, gr. κείρω/prétérît : ἔκερσα<sup>44</sup>, -εκέιρατο), ou de \**per-s-* (présent : hitt. *parš-* [et cf. gr. πέρσω § 18]/prétérît ἔπερσα). En grec, les formes de \**dā-* comme celles de \**pā-* sont distinctes par leur élargissement, l'un en \*-*t-*, l'autre en \*-*s-*; parmi les formes nominales, certaines sont ambiguës (δαστήρ : \**dal-ter-?* \**das-ter-?*), d'autres non (δασμός : \**das-mo-*).

Les faits sont analogues pour ματέω, doublet de ματεύω, de la famille de μάτομαι, d'étymologie incertaine<sup>45</sup>, à la conjugaison duquel le thème \**ma-t-* a fourni le présent (et des formes nominales : μάτος nt., ματήρ · ἐπίσκοπος, ἐπιζητῶν

41. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u. δαίωμαι.

42. Pour le sens de cette famille de mots, voir E. Benveniste, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes* (1969), II, p. 226-229.

43. Voir Fränkel, *I.F.* 50, 1932, p. 7.

44. Pour E. Risch, *Gnomon* 37, 1965, p. 3, ἔκερσα peut venir de \*ἔκερσ-σα ou de \*ἔ-κερτ-σα.

45. On trouvera les attestations des formes (rares) de ματέω réunies chez Frisk, *G.E.W.* II, p. 184, s.u. ματεύω; pour l'étymologie, voir Frisk, *G.E.W.*, s.u. μάτομαι.



ἐρευνήτης), le thème \**ma-s-* l'aoriste (μάσσαι, (ἐσ)-μά(σ)σασθαι), les formes nominales (μαστύς, μαστήρ, Μάστωρ, μαστρός, μάστιξ) étant ambigües elles aussi (\**ma-t-?* \**ma-s-?*); mais l'on remarquera que des noms en ...σ-το- sont souvent associés à des thèmes verbaux sigmatiques qui ne possèdent pas de doublet en \*-*t-* (cf. γνωστός et ἔγνωσα, skr. *ajñāsam*, lat. (*g*)*nōs-lī*, hitt. *ganeš-* (§ 16); ἄμνηστος « oublié » et ἔμνησα, skr. (*a*)*maṃsta*<sup>46</sup>; ζωστός « ceint », av. *yāsta-*, lit. *júostas*, et ἔζωσα, lit. *júosmi*, *júosiu*<sup>47</sup>; ἄδραστος et ἀπέδρασα, etc.), si bien qu'il y a présomption de vraisemblance pour que -παστος, δαστήρ ou μαστύς soient bâtis plutôt sur le thème sigmatique (comme l'est δασμός). Ce qu'on retiendra ici, c'est l'association, dans la conjugaison de πατέομαι/πά(σ)σατο, δατέομαι/δά(σ)σατο, ματέω/μάσσαι, de deux thèmes différents, qui institue un rapport temporel entre un présent et un prétérit.

6. L'association de deux thèmes radicaux différents en une conjugaison ne peut se comprendre que par référence à l'histoire de la conjugaison indo-européenne, dominée par le fait que les plus anciennes formes personnelles n'expriment que la *dialthèse* (soit active soit moyenne), si bien que l'expression du *temps* a posé des problèmes.

En effet, une racine i.e. ne fournit à l'origine qu'une seule forme verbale radicale athématique non affixée, soit (en termes grecs, et pour nous borner à la troisième personne [cf. note 93]) :

- une forme à désinence \*-*t*, d'« aoriste » (ἐθῆ)<sup>48</sup>
- une forme à désinence \*-*e*, de « parfait » (οἶδε)<sup>49</sup>
- une forme à désinence \*-*ti*, de « présent » (ἐστί).

Cette forme fondamentale est située à l'origine par sa désinence dans le système des *voix*, mais non dans celui des *temps* : les deux séries de désinences les plus anciennes ont l'une valeur active (c'est \*-*t*, d'où sortira \*-*ti*, qui est la désinence à valeur temporelle la plus largement répandue : § 9), l'autre valeur moyenne (c'est \*-*e*, qui sera employée pour le

46. Voir J. Narten, *Die sigmatischen Aoriste im Veda*, Wiesbaden 1964, p. 122, pour *ajñāsam* ; p. 187 pour (*a*)*maṃsta*.

47. Voir F. B. J. Kuiper, *Acta Orientalia* 12, 1934, p. 199.

48. III sg. ἀνεθῆ, Schwyzler 472 B 14 (cf. skr. *adhāt*).

49. Sur la désinence \*-*e*jo et ses avatars, voir *Mélanges P. Chantraine* (1972), p. 12-13.

parfait et le présent thématique<sup>50</sup>, et que nous appellerons « désinence de médio-parfait ». Aussi, toute forme verbale fondamentale appartient-elle à l'origine à la catégorie soit des *activa tantum* soit des *media tantum*<sup>51</sup>.

Ainsi, la forme fondamentale de \**dheā*<sub>1</sub>-, l'« aoriste » \**dhē*-*l* (skr. *á-dhāt*, arm. *ed*, gr. *ἔθῃ*, etc.), est active, mais non temporelle : toutes les formes à désinence secondaire \*-*l* sont actives, mais, d'une part, elles n'indiquent pas nécessairement le temps (ainsi, l'injonctif<sup>52</sup> ou l'optatif), et, d'autre part, quand elles l'indiquent, ce temps n'est pas nécessairement passé : en témoignent les formes de présent conjoint du celtique<sup>53</sup>, de présents thématiques du balte<sup>54</sup>, et peut-être du tokharien<sup>55</sup>.

Quant à la forme fondamentale de \**weid*-, elle a une désinence \*-*e* originellement moyenne, qui a donné naissance d'une part au parfait, dont on connaît les affinités avec le moyen<sup>56</sup>, ainsi que le sens présent, perceptible dans des formes comme *οἶδα*, *meminī*, ou les perfecto-présents du germanique<sup>57</sup>, d'autre part des présents proprement dits, présents thématiques, qui présentent une flexion particulière en grec, tout comme les présents en -*hi* du hittite, qui leur sont apparentés<sup>58</sup>. Dans les langues qui distinguent deux thèmes temporels (du type infectum/perfectum qu'a le latin), le parfait a pu prendre valeur prétéritale (cf. *uīdī*, et § 13). Mais le parfait a pu rester hors du système des temps proprement dits, dans les langues qui distinguent, outre un présent, un parfait et un aoriste : il en est ainsi en grec, où le parfait a avant tout valeur aspectuelle (mais non en sanskrit<sup>59</sup>). C'est

50. Voir C. Watkins, *Idg. Gramm.* III/1 (1969), ch. VIII : « Thematisches Konjugation, athematisches Medium und Perfekt ».

51. Sur la diathèse soit active soit moyenne de certains verbes, voir E. Benveniste, *Actif et Moyen dans le verbe* = *Problèmes de linguistique générale*, notamment p. 171-172.

52. Sur l'injonctif, voir C. Watkins, *Idg. Gramm.* III/1, § 24, p. 45.

53. Voir W. Meid, *Die indogermanischen Grundlagen der allirisch absoluten und konjunkt Verbalflexion* (Wiesbaden, 1963) ; et en dernier lieu, W. Cowgill, *The Origins of the Insular Celtic Conjunct and Absolute Conjunct and Absolute Verbal Endings*, à paraître dans les *Proceedings of the V Fachtagung of the Indogermanische Gesellschaft*, Regensburg, Sept. 1973.

54. Voir Chr. Stang, *Vergleichende Grammatik der baltischen Sprachen* (Oslo, 1966), p. 410.

55. Discussion chez C. Watkins, *Idg. Gramm.* III/1, § 194, p. 204.

56. Cf. *Mélanges Chantraine*, p. 11, n. 100.

57. *Mélanges Chantraine*, p. 16.

58. Voir note 49.

59. En védique, le parfait est un temps du récit prétérit pur et simple : voir L. Renou, *La valeur du parfait dans les hymnes védiques* (1925), p. 40.

pourquoi nous n'en tiendrons guère compte dans les problèmes que nous allons examiner concernant la constitution d'un couple présent/prétérit. En revanche, le présent issu de la forme fondamentale en \*-e- (présent thématique; présent en -*hi* du hittite) est l'une des données de ce problème. En témoigne clairement le hittite, où conjugaison en -*mi* et -*hi* s'opposent non seulement au présent mais au prétérit :

3<sup>e</sup> sg. présent *kuenzi* « frapper » (cf. skr. *HAN-ti*)/prétérit *kuenta* (gr. ἀπέφατο · ἀπέθωνεν, Hsch.)

3<sup>e</sup> sg. présent *šipandi* (gr. σπένδει)/prétérit *šipandaš* (gr. ἔσπεισε).

L'on a là de véritables conjugaisons, faites d'un couple présent/prétérit, et caractérisées par une hiérarchie des thèmes verbaux, puisque la formation du prétérit dépend de celle du présent : l'un de ces thèmes, le présent, est premier par rapport à l'autre, et la situation du hittite reflète l'importance du présent dans le développement du système des temps (cf. § 9).

Les couples présent/prétérit, dont la formation a déterminé celle de la conjugaison<sup>60</sup>, se sont constitués selon des procédés divers, dont on peut suivre le développement dans le temps : comme nous allons essayer de le montrer, c'est d'abord sur des thèmes à élargissement radicaux (d'où sortiront les affixes de présent et de prétérit) qu'ont été bâties les plus archaïques des formes temporelles (type \**dhēs*, \**dhēu*, \**dhēk*), formes sans désinences personnelles entrant dans des paradigmes « hétéroclitiques », par opposition à la forme non élargie (\**dhē-l*) dont la désinence a valeur de diathèse. Ces formes d'abord indifférenciées quant à leur valeur précise de présent ou de prétérit, sont antérieures à la naissance du présent proprement dit et du prétérit faisant couple avec lui ; après la création de ce couple, elles seront affectées d'une valeur temporelle différenciée. En raison de la position

60. Nous renvoyons : pour l'emploi des désinences de médio-parfait au prétérit de présents radicaux athématiques aux *Mélanges Chantraine*, notamment p. 17-18 ; et pour une esquisse de l'histoire de la conjugaison i.e. à *R. Ph.* 45, 1971, p. 311, où, à tort, nous ne mentionnons pas l'utilisation de thèmes radicaux élargis pour la formation de formes temporelles, et ne distinguons pas les deux types d'affixes que sont les suffixes temporels issus d'élargissements radicaux, d'une part, et, de l'autre, l'infixe et le redoublement, dont l'emploi est en rapport avec la diathèse et la construction du présent qu'ils servent à constituer.

centrale du présent dans le système des temps, toute forme non marquée comme présent sera rejetée vers l'expression du prétérit : l'ancienne forme de diathèse pourra prendre une valeur prétéritale (d'où les désinences « secondaires » actives tireront la faculté d'indiquer le passé) et un présent, caractérisé par son affixe du point de vue de la diathèse, être formé sur elle (type  $-\acute{\epsilon}\theta\eta/\tau\acute{\iota}\theta\eta\mu\iota$ ) ; l'ancienne forme temporelle indifférenciée subira le même sort (et — mais cela rarement — sa finale, ancien élargissement radical, pourra donner une désinence à des formes du passé, comme v.p. (imparfait) *akunauš* : cf. note 159, ou lép. TETU : cf. note 67), mais elle pourra également donner naissance à un présent, marqué comme tel par sa désinence (type hitt. *karaš-zi*), sa structure thématique (gr.  $\kappa\epsilon\acute{\iota}\rho\omega$ ), ou un affixe (tokh. *kārst-*, hitt. *karši-ja-*).

7. Le plus ancien procédé d'expression du temps a consisté en effet à opposer une forme fondamentale caractérisée par sa désinence du point de vue de la voix, comme *\*dhē-l* ou *\*plē-l*, une forme temporelle (seconde), caractérisée du point de vue de la voix par son degré radical, identique à celui de la forme active à côté de laquelle elle a été bâtie (type *\*dhēs*, *\*dhēt*, *\*dhēu*, *\*plēs*), et, du point de vue du temps, par l'adjonction d'un élargissement radical (avec désinence zéro). Ces élargissements sont divers : l'on a vu un exemple de *\*-p-* (*\*dap-*; § 5), quelques exemples de *\*-t-* s'opposant à *\*-s-* (§ 5), et  $\pi\acute{\epsilon}\rho\theta\omega$  fournit un exemple de *\*-dh-* (§ 18). Mais les plus productifs ont été *\*-k-*, et surtout *\*-u-*<sup>61</sup>, et (plus encore) *\*-s-*<sup>62</sup>, qui ont été employés en distribution complémentaire en fonction de la personne dans les plus anciens paradigmes temporels (type *plēu-ī/ plēs-tī* : § 11).

Aux formes actives *\*plē-l* et *\*dhē-l* se sont en effet opposées des formes temporelles ; dans le premier cas :

*\*plēs* (dont l'élargissement *\*-s-* apparaît dans des formes nominales : cf.  $\pi\lambda\acute{\eta}\sigma\mu\iota\omicron\varsigma$ ,  $\pi\lambda\acute{\eta}\sigma\mu\eta$ ,  $\pi\lambda\eta\sigma\mu\omicron\nu\acute{\eta}$ ) : skr. *āprās* III sg.<sup>63</sup>, gr.  $\xi\pi\lambda\eta\sigma\alpha$ , lat. *plēs-tī* (§ 11) ;

61. Sur le rapport entre formes élargies par *\*-u-* et parfait latin en *-uī*, voir W. Krause, *Corolla Linguistica, Festschrift Sommer* (Wiesbaden, 1955), notamment p. 141-142.

62. Sur les élargissements *\*-u-* et *\*-s-*, voir C. Watkins, *Idg. Gramm.* III/1, § 32 et 33 respectivement.

63. Voir J. Narten, *Sigm. Aoriste*, p. 173.



\**plēu* (d'une racine qui a eu des formes nominales en \*-u- : πολύς, skr. *puru-*, got. *filu*) : skr. *paprau*, lat. *plēuī*<sup>64</sup>; ou, dans le second :

\**dhēk* (formes nominales : skr. *dhākā-* « réservoir », gr. θήκη) : lat. *fēced*, gr. ἔθηκε, phryg. αδ-δακετ, peut-être tokh. A *tāka* « ich würde »<sup>65</sup>;

\**dhēu* (formes nominales : gr. \*θόφακος > ion. θῶκος, \*θαφακος > att. θᾶκος cf. θάβακον · θᾶκον ἢ θρόνον, Hsch.<sup>66</sup>; thrace -*dava* « Siedlung ») : skr. *dadhau* (parfait); v. sl. *sŭ-děvati* « faire », *o-děvati* « vêtir » (présents itératifs), lit. *deviú*, *dėvėti* « porter des vêtements »<sup>67</sup>;

\**dhēs* (formes nominales [à valeur religieuse], du type arm. *dik* (\**dhēs-es*) « les dieux », lat. *festus*, *fēriae* (*fēsiae*, Festus 76, 17 et 323, 6), etc.<sup>68</sup>, et cf. gr. θεός [θέσ-φατος, θέσ-κελος], s'il vient de \*θεσ-<sup>69</sup> : cette forme à élargissement sigmatique donne un présent (tokh. A *tās-*, *tas-*, B *tes*-<sup>70</sup>), et un prétérit : III sg. (à désinence zéro) skr. *dhās*<sup>71</sup>, mess. *hi-pa-des*<sup>72</sup>, phryg. εδαεσ « posuit »<sup>73</sup>, hitt. *daiš*<sup>74</sup>.

L'emploi d'un thème à élargissement radical peut être lié à certaines personnes. Une forme comme le verbe hittite « voir » (apparenté à véd. *uvé* « je vois »<sup>75</sup>) n'a de \*-s- au présent qu'à la troisième p. sg., *auš-zi*, forme athématique de même structure que *karaš-zi*, mais qui, à la différence de ce dernier (1<sup>re</sup> p. sg. *karaš-mi*; 3<sup>e</sup> plur. *karš-anzi*), n'a pas de \*-s- aux autres personnes (1<sup>re</sup> sg. *uḥḥi*, 2<sup>e</sup> sg. *aulli*, 3<sup>e</sup> plur. *uwanzi*), de manière particulièrement intéressante. Cela donne en effet à penser que c'est à la troisième p. sg. qu'est né l'emploi des formes temporelles élargies; l'élargissement a pu ensuite

64. Voir W. Krause, *Festschr. Sommer*, p. 141.

65. Mais cf. H. Pedersen, *Toch.*, p. 194.

66. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u.

67. Voir W. Krause, *Festschrift Sommer*, p. 141; Pokorny, *I.E.W.*, p. 237. L'on ajoutera ici lép. ТЕТУ, s'il est à interpréter comme \**dhe-dhē-u*, et non comme une forme de la racine \**dō-*, \**de-dō-u* [voir M. Lejeune, *Lepontica*, § 41].

68. Pokorny, *I.E.W.*, p. 259.

69. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u.

70. H. Pedersen, *Toch.*, p. 186 sq.

71. Voir T. Burrow, *I.I.J.* 1, 1957, p. 65 pour la désinence.

72. \**ghi-po-dhēs-t* pour J. B. Hofmann, *K.Z.* 63, p. 267.

73. M. Lejeune, *Mélanges Meriggi*, p. 185.

74. C. Watkins, *Idg. Gramm.* III/1, § 34, p. 55.

75. Voir C. Watkins, *Idg. Gramm.* III/1, § 65 pour la parenté de hitt. *uḥḥi*, *uškizzi*, et de skr. *uvé*, *ucchati*.

s'étendre à d'autres personnes, notamment à la seconde<sup>76</sup>, et c'est ainsi que le prétérit correspondant à *aušzi* a non seulement une 3<sup>e</sup> p. *auš-la*, de même structure que *karaš-la*, mais une seconde, homographe, *auš-la*, de même structure que *plēs-lī*. Et si, dans les paradigmes les plus anciens, les diverses personnes du singulier s'opposent les unes aux autres par leurs thèmes (§ 11), l'élargissement a pu s'étendre aux trois personnes du singulier (ainsi, dans le type gr.  $\xi\theta\eta\kappa\alpha$ )<sup>77</sup>, puis, aussi, du pluriel (type lat. *fēcī*). Mais, anciennement, l'élargissement temporel est absent du pluriel : et, par exemple, en latin, si *nōs-tis* est fait sur *nōs-lī*, ni *nō-mus*, ni *nō-runt* n'ont l'élargissement \*-s- : le premier est mal caractérisé dans sa forme du point de vue du temps, et, si le second l'est bien, c'est au moyen de l'ancienne désinence \*-r- de médio-parfait (cf. hitt. *auer*, III plur., en regard de *aušta*).

8. Comme le montre l'exemple de \**dhēu-*, parfait en sanskrit, mais présent en balte, ou celui de \**dhēs-*, présent en tokharien, mais prétérit en sanskrit, hittite, phrygien, messapien, la forme ainsi constituée sur un thème radical élargi ne contient qu'un embryon d'expression du temps : elle est à l'origine indifférenciée quant à la valeur précise de présent ou de prétérit.

Cette indifférenciation première des formes temporelles bâties sur un thème élargi se reflète dans les emplois des suffixes qui en sont issus, puisque les mêmes suffixes peuvent apparaître et dans des présents et dans des prétérits<sup>78</sup>. Ainsi :

\*-u donne au slave des présents itératifs en -va-, du type v. sl. *znavali* « apprendre à connaître » (cf. *znati*)<sup>79</sup>, au germanique des présents (v. angl. *cnāwan* « connaître ») et des prétérits (v. angl. *cnēow*)<sup>80</sup>, des prétérits au latin, au hittite, au tokharien, où le morphème est tantôt en distribution

76. Voir J. Kuryłowicz, *The Inflectional Categories of Indo-European*, Heidelberg 1964, p. 148-149, pour le rapport entre les troisième et seconde personnes.

77. Sur ce type, voir Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 741 (avec bibliographie).

78. Sur la nature originelle d'élargissements radicaux qui est celle de ces affixes, voir W. P. Lehmann, *Language* 19, 1943, notamment p. 23, 26.

79. Cf. W. Krause, *Festschrift Sommer*, p. 143 ; et A. Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves*, III (1966), p. 484-486.

80. Voir H. Hirt, *I.F.* 35, 1915, p. 142-147, pour la parenté des formes latines et germaniques en \*-u-.

complémentaire avec \*-s- (type tokh. B *nekwa/nekša* : § 11), tantôt généralisé (lat. *nocuī*), comme il l'est aussi au prétérit albanais en -*va*<sup>81</sup>;

\*-s est morphème de prétérit, tantôt en distribution complémentaire avec \*-u- dans des paradigmes latin, hittite, tokharien (cf. ci-dessus), et généralisé dans l'aoriste sigmatique (non connu du germanique, du balte, ni peut-être d'une partie de l'italique<sup>82</sup>); et morphème de présent dans les formes du type de gr. ἀλέξω, skr. *rakṣati*<sup>83</sup> (présent d'où est issu le désidératif, mais qui n'est pas désidératif à l'origine).

\*-sk-, développé à partir de \*-s- (§ 15), est également affixe de présents, en \*-sk<sup>e</sup>/<sub>o</sub>-, bien connus, et de prétérits, ainsi dans l'aoriste arménien en -c<sup>e</sup>-, du type *lc<sup>i</sup>i* « il a rempli » (\**plē-*)<sup>84</sup> ou dans les prétérits itératifs de l'ionien du type ἐφασκον<sup>85</sup>.

\*-t- (cf. πατέομαι) apparaît dans des présents en \*-t<sup>e</sup>/<sub>o</sub>-<sup>86</sup>, et a pu donner des prétérits au germanique<sup>87</sup>, sinon au celtique<sup>88</sup> et à l'italique<sup>89</sup>.

81. Voir M. Lambertz, *I.F.* 60, 1952, p. 302-305 (« *Der alb. Aorist auf -va* »).

82. L'ombr. a *sesust* « sedit », qui a été diversement interprété : aoriste sigmatique pour R. v. Planta, *Gramm. der oskisch-umbrische Dialekte* II (Strasbourg 1897), p. 337 ; forme reposant sur un participe \**sessō-* avec \*-ss- < \*-dt- pour C. D. Buck, *A Grammar of Oscan and Umbrian* (Boston 1904), p. 170 ; le vénète a *vha.g.s.to, dona.s.to* (voir M. Lejeune, *B.S.L.* 61, 1966, p. 201) ; la première de ces deux formes (sinon la seconde, qui appartient à un verbe dénommatif) a la même structure que λυσάτο.

83. Ayant l'intention de reprendre le problème des formes sigmatiques, nous ne donnons pas de bibliographie, nous contentant de renvoyer, pour les formes sigmatiques en général à J. Kuryłowicz, *Inflectional Categories*, p. 109-122 ; pour le présent à Brugmann, *Grundriss* II<sup>2</sup>/3, p. 366-370 (et, pour le grec, à Schwyzler, *Griech. Gramm.*, p. 706, et l'indo-iranien à F. B. J. Kuiper, *Zur Geschichte der indoiranischen s-Präsentien*, *Acta Orientalia* 12, 1934, p. 190-306) ; pour l'aoriste à C. W. Watkins, *Indo-European Origins of the Celtic Verb I The sigmatic Aorist*, Dublin 1962 (ouvrage dans lequel l'on trouvera des indications sur le présent en \*-s<sup>e</sup>/<sub>o</sub>-, notamment p. 61-63).

84. Voir note 138.

85. Voir Schwyzler, *Griech. Gramm.*, p. 710-722.

86. Brugmann, *Grundriss* II<sup>2</sup>/3, p. 362-372.

87. Voir W. Streitberg, *Urgermanische Grammatik*<sup>3</sup> (1963), § 218. On trouvera une bonne bibliographie à la date de 1951 sur le prétérit germanique en \*-t- (qui a été expliqué comme reposant sur une forme périprastique de \**dhē-*, comme issu d'une personne à désinence en dentale [III p. \*-tai ; II p. \*-tha], comme contenant un participe en \*-to-, comme forme en \*-dh-, ou comme apparenté aux présents en \*-t<sup>e</sup>/<sub>o</sub>- chez G. Must, *Language* 27, p. 121-124. Voir en dernier lieu W. Meid, *Das germanische Präteritum*, Innsbruck 1971.

88. Le prétérit en \*-t- du celtique a été rattaché aux formations de présents en \*-t<sup>e</sup>/<sub>o</sub>- par A. Meillet, *B.S.L.* 26, 1925, p. 6, puis par A. Sommerfelt, *Symbolae*

(note 89 page suivante)

\*-dh- figure dans des présents comme  $\pi\acute{\epsilon}\rho\theta\omega$  et dans des prétérits, s'il entre dans la constitution de l'aoriste en  $-\theta\eta$ <sup>90</sup>.

Avant d'examiner le sort de cette ancienne forme temporelle indifférenciée, nous devons nous interroger sur la notion même d'indifférenciation, qui peut sembler difficile à accepter. Mais, d'une part, des sciences autres que la linguistique la mettent en jeu, et, d'autre part, en grammaire comparée, elle n'est pas inconnue hors du verbe.

Loin de nous l'idée de transférer à l'embryologie verbale ce qui est connu dans le monde animal, quel qu'en soit l'intérêt épistémologique. Mais l'on sait que les embryons des mammifères sont d'abord sexuellement indifférenciés, et que la différenciation entre mâles et femelles se fait ensuite en deux étapes : les premiers à acquérir une spécificité sexuelle sont les mâles ; les autres embryons, conservant encore pour un temps leur indifférenciation première, ne deviennent femelles que plus tard<sup>91</sup>. Tout se passe donc comme si ne devenait féminin que ce qui n'est pas d'abord marqué comme masculin : cela évoque la situation du verbe, pour lequel tout se passe comme si ne devenait prétérit que ce qui n'est pas auparavant marqué comme présent (cf. § 9)<sup>92</sup>.

Rozwadowski (Cracovie 1927), p. 255 sq. (= *Diachronic and Synchronic Aspects of Language* [La Haye 1962], p. 241-248), tandis que H. Pedersen le fait sortir d'une III sg. athématique (cf. Lewis-Pedersen, *A concise comparative Celtic Grammar* I, Göttingen 1937, p. 300), et C. Watkins, *Celtic Verb*, p. 156-174, de l'aoriste sigmatique. Sur l'ép. *karite*, *kalite*, gaul. *karnitu*, voir M. Lejeune, *Lepontica* (Paris 1971), p. 95.

89. Faut-il y rattacher le prétérit faible en *-lt-* de l'osque, dont la géminée demeure inexpiquée ? Voir Brugmann, *Grundriss* II<sup>2</sup>/3, p. 367, n. 1 ; Meillet, *B.S.L.* 26, 1925, p. 2 sq.

90. Sur les présents en \*-dh<sup>e</sup>/o-, voir Brugmann, *Grundriss* II<sup>2</sup>/3, p. 372-375 ; et, sur les présents grecs en  $-\theta\omega$ , P. Chantraine, *Mélanges Vendryes* (1925), p. 93-108 ; E. Benveniste, *Origines*, p. 190-197 ; sur l'aoriste en  $-\theta\eta$ -, A. Prévot, *L'aoriste grec en  $-\theta\eta$*  (1935), p. 98-100 ; E. Benveniste, *Origines*, p. 196 ; Schwyzler, *Griech. Gramm.*, p. 762 ; pour le prétérit germanique (qui reposerait sur une forme en \*-dh- pour W. P. Lehmann, *Language* 19, 1943, p. 19-26), voir note 87. Nous n'abordons pas ici le problème de l'origine du morphème *-xa* de parfait grec (sur lequel voir Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 775-776).

91. Voir A. Jost, A new look at the mechanisms Controlling Sex Differentiation in Mammals, *The Johns Hopkins Medical Journal*, January 1972, Vol. 130, p. 38-53.

92. A cet égard, les faits sont analogues à ceux que définit pour les gonades J. Gillman, The Development of the gonads in man..., *Carnegie Institute of Washington Contribution to Embryology*, n° 210, 32 : 81 ; 1948 : « actually the gonad is an ovary, not because it has that structure, but rather because it is not a testis ».



Hors du verbe, un indo-européen très archaïque a connu des faits d'indifférenciation, notamment dans les domaines du genre et des classes des noms. Pour ce qui est du genre, les langues anatoliennes témoignent d'une indifférenciation complète entre masculin et féminin à l'intérieur du genre animé<sup>93</sup>. Et l'on a des raisons de penser que les deux classes en lesquelles se distribuent des noms, substantifs et adjectifs, ont été à l'origine indifférenciées. C'est à juste titre que H. Pedersen écrit<sup>94</sup> : « Die uridg. Kompositionstypen stammen aus einer Zeit, wo der Unterschied zwischen Substantiven und Adjektiven noch nicht scharf ausgebildet war. Daher fungiert ein Substantivstamm als letztes Kompositionsglied nicht selten adjektivisch. » En fait, comme le montrent avec une netteté particulière certains thèmes en \*-i-, un même thème nominal a pu être à la fois substantif et adjectif (*e.g.* lat. *mūni-*, substantif neutre « charge », et adjectif animé « qui accomplit sa charge ») : un tel dérivé est à l'origine un *neutre*, non seulement au plan du genre, mais à celui de la distinction entre les deux classes de noms, en d'autres termes une forme à l'origine ambivalente<sup>95</sup>, refoulée au rang de neutre, alors substantif (type ἄρτι, adverbialisé en grec), lorsqu'il n'a pas été marqué comme animé (d'abord adjectif : ἄρτι-πους « qui agence bien ses pas »; puis substantif : cf. skr. *ṛlī-*, féminin); de même la forme verbale indifférenciée a été refoulée au rang de prétérit chaque fois qu'elle n'a pas été marquée comme présent.

Les caractérisations d'animés sont diverses (tout comme celles de présents : cf. § 14). Les unes valent à la fois pour les deux séries d'animés que sont les adjectifs et les substantifs issus d'anciens neutres : il s'agit de l'oxytonaison, et de la flexion à alternances<sup>96</sup>, qui, l'une et l'autre, sont inconstantes : un adjectif (ayant, en tant que tel, comporté un animé) comme τρώεις a en grec l'accentuation radicale et la flexion immobile de l'ancien neutre<sup>97</sup>; et l'oxytonèse des substantifs animés comme ceux en \*-i- ou \*-ti- n'est pas générale, ni en gotique (cf. *gabaurþs*, ancien baryton, mais *gakunds* ancien

93. Sur les problèmes du féminin en anatolien, voir E. Laroche, *R.H.A.* 28, 1970, p. 50-57.

94. *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen* II (1913), p. 4.

95. Voir *B.S.L.* 65, 1970, p. 130. et sur l'ambivalence de \*-mo-, nos *Suffixes grecs en \*-m...* (1974), § 4.

96. Cf. E. Benveniste, *Origines*, p. 52.

97. E. Benveniste, *Origines*, p. 75.

oxyton, dans le cadre de la loi de Verner), ni en védique<sup>98</sup> (*arci-* « rayon »; *ráji-* « direction »), tandis qu'en grec ces noms ont sans exception la barytonèse, qui est l'accentuation ancienne<sup>99</sup> des neutres.

Les autres marques d'animés sont spécifiques soit des adjectifs, soit des substantifs. Il en est ainsi pour l'emploi en composition, qui marque le nom comme adjectif (type *commūnis*), ou pour l'emploi de certains morphèmes de dérivation, qui, à l'intérieur de la classe des animés (oxytons) permettent de distinguer, par opposition au neutre ambivalent en *\*-i-*, un adjectif, en *\*-ó-*, et un substantif, en *\*-ā-*. L'on a, de cette façon : *τρόφι*, ambivalent, mais *τροφός* adjectif, et *τροφή*, substantif; hitt. *warri-*, ambivalent (substantif neutre « Hilfe »; adjectif « hilfreich »<sup>100</sup>) mais un adjectif en *\*-ó-* *\*wōró-* (*βῶροι* · *ἑφθαλμοί*, avec l'accent récessif des adjectifs substantivés, Hsch.; *-ωρός*, en second membre de composé), et un substantif en *\*-ā-*, *\*wōrā*, gr. *ὄρα* « soin, souci »<sup>101</sup>, auquel correspondent d'intéressants mots anatoliens : louv. *warrahi-* « secours »<sup>102</sup>, avec une formation en *-aḫi-* analysée par C. Watkins<sup>103</sup> comme comportant un élargissement *-i-* (qu'ont par exemple les adjectifs en *-u-i-*) ajouté au morphème d'abstrait *-aḫ-* < *\*-eə<sub>2</sub>* (gr. *-ᾱ*); hitt. (*anda*) *warrai-* « venir au secours », qui en est le dénominatif, en *\*-ā-ye*<sup>104</sup>; gr. *ἀρχι-*, qui a pu être ambivalent, mais est marqué comme adjectif par son emploi en composition, en regard de *ἀρχός* adjectif, *ἀρχή* substantif, etc.

9. Pour ce qui est du verbe, la différenciation d'un présent et d'un prétérit est consécutive à la formation d'un *présent*, qui est la première forme à avoir eu une valeur temporelle différenciée : « le présent est proprement la source du temps ... On pourrait montrer par des analyses de systèmes temporels en diverses langues la position centrale du présent »<sup>105</sup>.

98. Voir Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.* II/2, p. 298 sq. pour *-i-*; 631 pour *-ti-*.

99. Voir J. Kuryłowicz, *Accentuation*, p. 62-63.

100. J. Friedrich, *Heth. Wtb.*, p. 245.

101. Sur ces formes grecques, voir *R. Ph.* 46, 1972, p. 219-220.

102. E. Laroche, *Dict. de la langue louvite*, p. 107.

103. *NSF Special Report Harv. Ling.* 01-72, p. 11-17.

104. Voir C. Watkins, *l.c.*, p. 24 pour le rapport entre louv. *warrahi(t)-* et hitt. *warrai-*.

105. E. Benveniste, *Langages* 17, 1970, p. 15.

Celui-ci s'est constitué bien autrement que l'ancienne forme temporelle : il a été caractérisé, non pas, comme cette dernière, par son thème radical, mais d'abord par sa finale.

En effet, alors que dans l'état le plus archaïque de la conjugaison, les deux catégories de la diathèse et du temps s'expriment au moyen de formes différentes, l'une active intemporelle (\**dhē-t*), l'autre indifférente à la voix, mais temporelle (et indifférenciée du point de vue de la valeur de présent ou de prétérit), elles se sont conjointes selon un procédé d'origine non pas morphologique (comme l'est l'emploi d'un thème élargi pour bâtir la forme temporelle \**dhēs*, ou l'association de deux thèmes pour bâtir un paradigme du type tokh. *nekw-a/nek-s-a*), mais syntaxique : l'emploi d'un thème pronominal situant « hic et nunc » dans l'énoncé le prédicat verbal défini par sa désinence du point de vue de la voix.

C'est ainsi que \**so* et \**no* se sont ajoutés en tokharien à une forme en \*-*e* (e.g., de « briller », A *pālkā-s*, B *palkā-m*), et que, surtout, \**i* a connu en cet emploi une grande fortune, dans des langues diverses (à l'exception du tokharien) : on le trouve ajouté soit à une forme originellement moyenne en -*e* (skr. *śāye*, présent moyen ; gr. *σπένδει*, présent thématique ; hitt. *šipandi*, présent en -*hi*, avec -*i* < \*-*e*/<sub>o</sub>-*i*<sup>106</sup>, soit à une forme active en \*-*t* (lat. *stat* < \**stāt* [gr. *ἕσται*, etc.] + \*-*i*). Et c'est de la coalescence de la désinence \*-*t* et du thème pronominal \*-*i* qu'est sortie la désinence \*-*ti*, qui est ignorée du tokharien, mais est la désinence active temporelle la plus répandue dans le domaine indo-européen (\*-*e-i* n'a pas eu la même extension : le plus souvent, le présent tiré d'une forme en \*-*e* est caractérisé par l'adjonction de \*-*ti* : type *bhar-a-ti*, en regard de *φέρ-ε-ι*). Une fois devenue autonome, cette désinence apparaît dans des présents qui, loin d'être tirés de formes fondamentales en \*-*t* (comme lat. *stat* par exemple), sont eux-mêmes des formes fondamentales de présents actifs (\**es-ti* « être » ; \**ei-ti* « aller » ; \**g<sup>w</sup>hen-ti* « frapper » ; etc.).

L'apparition d'une forme caractérisée à la fois du point de vue de la diathèse et du temps, et cela dans sa finale, aura pour conséquence que le temps pourra s'exprimer dans la désinence (et non plus, comme auparavant, dans le thème seul).

106. Voir C. Watkins, *Idg. Gramm.* III/1, p. 204 pour le tokharien ; p. 88 pour l'indo-iranien ; p. 122 pour le grec ; p. 80 pour le hittite.

D'une part va se constituer un couple présent/prétérit, les deux paradigmes s'opposant par le seul jeu de leurs désinences. Ayant déjà étudié ce procédé, nous ne ferons que le rappeler<sup>107</sup> : au présent radical athématique non affixé (forme fondamentale en \*-ti) s'opposera un prétérit bâti à l'aide de désinences empruntées à la seule autre série disponible, celle de médio-parfait, \*-e/\*-to [type εἴσι, *il* < \*ei-ti/ε, *iil* < \*ie-(t)], mais à valeur uniquement prétéritale, non de diathèse. D'autre part, les formes antérieures à la création de ce présent tendront à s'insérer dans le nouveau système temporel, caractérisé par l'existence d'un couple présent/prétérit : toute forme non marquée comme présent (forme de diathèse ; forme temporelle indifférenciée) sera volontiers rejetée vers l'expression du prétérit.

10. C'est ainsi que l'ancienne forme de diathèse pourra être affectée à l'expression du passé : les « aoristes » actifs du type εἶθι tendent à devenir prétéritaux. L'acquisition, pour ces formes, d'une valeur prétéritale, a eu deux conséquences : d'un côté la possibilité pour leur désinence d'indiquer le passé, et de devenir ainsi des désinences « secondaires » au sens traditionnel du terme (§ 17) ; de l'autre côté, leur insertion dans un couple présent/prétérit, en d'autres termes la création, à leurs côtés, d'un présent, par un mouvement inverse de celui qui aboutit à la formation d'un prétérit à côté d'un présent fondamental (§ 9). Mais, contrairement aux présents fondamentaux, ces présents, parce qu'ils sont bâtis sur une forme dont la valeur originelle est de diathèse, sont caractérisés non seulement du point de vue du *temps*, par leur *désinence* de présent faisant couple avec le prétérit qu'est devenue l'ancienne forme active, mais aussi du point de vue de la *voix*, et cela par des *affixes*.

Nous nous contenterons de mentionner ici qu'il s'agit du redoublement et de l'infixe, allomorphes employés en distri-

107. Voir *Mélanges P. Chantraine*, p. 17. Nous n'opérons qu'avec la « troisième personne » (non-personne : E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, p. 228). Pour les autres personnes, les faits ne sont pas nécessairement symétriques. Ainsi, à la première p., une opposition a joué, anciennement, entre \*-m actif et \*-ō temporel (présent) : \*-mi, postérieur (et dont le latin n'a aucune trace certaine), est fait sur \*-ti, par une extension d'emploi de la particule -i, qui, en tant qu'appartenant au thème d'anaphorique, est à l'origine limitée à la troisième personne. Sur le fait que \*-ō est plus ancien que \*-mi, voir G. Bonfante, *B.S.L.* 33, 111 sq. ; *I.F.* 25, 1934, p. 223.



bution complémentaire, selon que la forme fondamentale est tirée d'une racine, ou d'un thème élargi : sur *\*dhē-l* (*\*dhe<sub>1</sub>-*) > véd. *ádhāt*, arm. *ed*, gr. *ἐθῆ*), et sur *\*plēt-* (*\*pl-e<sub>1</sub>-*) > véd. *áprāt*, ont été bâties non seulement une forme temporelle (à désinence zéro), indifférenciée du point de vue de sa valeur précise de présent ou de prétérít, et dont la diathèse (active) ne se marque que dans le degré radical, plein (type *\*dhēs* : § 7), mais des présents, respectivement à redoublement (*τίθημι/τίθεμαι*) ou à infixe<sup>108</sup> (*πρῆνᾱτι/πρῆνῆτε*<sup>109</sup>), à désinence temporelle active *\*-tī*, mais caractérisés aussi, par leur affixe, du point de vue de la voix, et de la construction. Ils ont en effet une double diathèse et un actif à rection toujours transitive (au contraire des présents fondamentaux du type *\*esti*). Cette caractéristique a pour corollaire l'expression de l'intransitif soit par une forme athématique, mais moyenne-déponente (*πλήτο* → *πίνναμαι*) — sans que, de manière réciproque, le moyen soit nécessairement intransitif : cf. *δάμναμαι*, etc. —, soit par une forme indifféremment active ou moyenne, mais thématique<sup>110</sup> : cf., sur *\*stā-l*, skr. *tiṣṭhati*, lat. *sistō*, actifs thématiques intransitifs, en regard de *ἵστημι*, actif athématique factitif; sur *\*bhū-t* (>skr. *ābhūt*, gr. *ἐφύ*), *bhavalī*, *φύομαι*, qui, pour être l'un actif, l'autre moyen, sont tous deux intransitifs (l'actif factitif *φύω* est fait secondairement sur le moyen).

Dans la chaîne du mot, ces affixes de voix se trouvent devant l'élément radical (redoublement), ou à l'intérieur de ce dernier (infixe), et s'opposent en cela aux morphèmes temporels qui, eux, se trouvent après le radical, et sont au nombre de deux : emploi en valeur prétéritale de l'ancienne désinence de médio-parfait en *\*-e/\*-lo*, type *εἵσι/ἔε*, *kuenzi/kuenla*; emploi d'un affixe tel que *\*-s-*, issu d'un élargissement radical, et accompagné d'une désinence zéro à l'origine (type

108. Voir Kl. Strunk, *Nasalpräsentien und Aoriste* (Heidelberg 1967) et le compte rendu que nous en avons donné, *B.S.L.* 68/2, 1973, n° 51.

109. *πῖμπλημι* a un redoublement, mais aussi une nasale qui fait problème (cf. Schwyzer, *Griech. Gramm.* I, p. 689).

110. Il y aurait lieu de mettre en relief la valeur intransitive de la formation thématique non seulement aux présents redoublés, mais aux présents en nasale (cf., à côté de *sistō*, *tiṣṭhati*, les formes comme v. sl. *stanq* « se mettre debout », v. pr. *po-stānimai* « nous devenons » : Pokorny, *I.E.W.*, p. 1005), notamment en balte, slave, germanique (voir A. Vaillant, *Gramm. comparée* III, p. 179-180 ; 224 ; F. B. J. Kuiper, *Die Idg. Nasalpräsentia*, Amsterdam 1937, p. 218-222), ainsi qu'à l'aoriste thématique (cf. *ἐγενόμην*, *ἔτραφε*, etc. : voir P. Chantraine, *Morphologie*, p. 172).

*šipandi/šipandaš*), puis d'une désinence prétéritale, d'abord redondante : cf. ἐπλήσε, ἐπλήσατο en regard de véd. *aprás*.

**11.** Pour ce qui est de l'ancienne forme temporelle indifférenciée, elle aussi va s'insérer à l'intérieur d'un couple présent/prétérit. Mais comme au départ elle indique déjà le temps, au contraire de la forme fondamentale de diathèse (*\*dhē-t*), les problèmes que cause cette insertion sont différents : elle peut donner naissance à deux formes différenciées, l'une de présent l'autre de prétérit, dont chacune pose elle-même des questions bien différentes.

L'emploi prétérit de l'ancienne forme temporelle s'explique comme celui de l'ancienne forme de diathèse : c'est en tant que non marquée comme présent que, elle aussi, elle devient apte à exprimer le passé. C'est le *paradigme* de l'ancienne forme ainsi devenue prétéritale qu'il est intéressant d'étudier : ce paradigme (type tokh. 1<sup>re</sup> p. sg. *nekwa*/3<sup>e</sup> p. sg. *neksa*) est en effet obtenu par le jumelage de deux thèmes différents.

L'association de deux thèmes différents est le procédé morphologique le plus archaïque qui ait été employé pour la constitution des paradigmes i.e. C'est lui qui fonde les plus anciens paradigmes pronominaux, où sont réunis deux thèmes qui diffèrent partiellement (hitt. *ka-š* animé/*ki* neutre), ou entièrement (*\*ego*/*\*me*, *\*so*/*\*to*, etc.), et les plus anciens paradigmes nominaux, de neutres « hétéroclitiques », où sont conjoints deux dérivés munis de suffixes distincts, l'un, en *\*r*, *\*i*, ou *\*l* qui sert aux cas directs, l'autre, en *\*n*, aux cas obliques. Dans la conjugaison, il a laissé des vestiges que, par commodité, l'on pourrait qualifier d'hétéroclitiques eux aussi. D'une telle association, en tout cas, résultent les couples comprenant :

— deux formes, dont l'une (radicale) indique la voix grâce à sa désinence, l'autre (élargie) le temps (indifférencié) grâce à son thème (*\*dhē-t*/*\*dhēs*) ;

— deux formes temporelles à élargissements différents, et à valeur distincte, l'une de présent, l'autre de prétérit, type πέρθω/ἔπερσα (§ 18) ;

— deux formes à élargissements différents, associées à l'intérieur d'un paradigme de prétérit (type lat. *plēu-ī*/*plēs-lī*).

C'est qu'à l'origine, les formes de prétérit singulier bâties sur un thème élargi, ayant des désinences zéro (cf. skr. *dhās*

[§ 7 et note 71], *aprās*, *paprau*), sont mal caractérisées du point de vue de la personne. C'est la raison pour laquelle le thème élargi par *-u* qui apparaît dans skr. *paprau* (intégré au système du parfait par le redoublement)<sup>111</sup>, et le thème élargi par *-s-* qu'ont skr. *aprās* ou gr. ἐπλησα sont associés, en distribution complémentaire du point de vue de la personne, dans des paradigmes de prétérits du latin, du hittite, du tokharien (les élargissements radicaux en occlusives qui ont fourni des formes temporelles, tels que *\*-k*, n'entrant pas dans le jeu « hétéroclitique »).

Ces paradigmes ont au singulier :

I *\*-u* (...)

II *\*-s* (...)

III soit *\*-u* (...) (latin, cf. sanskrit), soit *\*-s-* (hittite, tokharien)<sup>112</sup>.

Nous en faisons figurer quelques-uns ci-dessous en donnant plusieurs exemples pour le hittite, où la flexion de ce prétérît (prétérît de verbes en *-hi* [cf. § 6, 13] et non pas prétérît de verbes en *-mi*, lequel est fait par opposition de désinences) a suivi plusieurs modèles (*paḥš-* « protéger »; *dā-* « prendre »; *pāi-* « donner »; *au(š)-* « voir »), ainsi que pour le latin, pour lequel figurent un paradigme à *\*-u-* généralisé, choisi pour son rapport étymologique avec tokh. *nekwa*; un paradigme à *\*-s-* généralisé; deux paradigmes en *\*-s-/-u-*, choisis, l'un (*plēuī*) pour son rapport étymologique avec skr. *paprau*, l'autre (*pāuī*) pour son rapport étymologique avec hitt. *paḥš-*. Ayant pris pour point de départ de cette étude des faits grecs, nous ajoutons un paradigme grec, choisi pour son rapport étymologique avec lat. *plēuī*, en mettant entre parenthèses la seconde personne, qui pose des problèmes<sup>113</sup>.

111. *paprá* (avec *-ā* provenant de la contraction de *\*ā* radical + *\*-a* désinence pour L. Renou, *Grammaire de la langue védique* (1952), § 335), est une forme sans élargissement *\*-u* : C. Watkins, *Idg. Gramm.* III/1, p. 53.

112. Pour les paradigmes tokhariens, voir W. Krause, *Westtocharische Grammatik* I, Heidelberg 1952, p. 179; Krause-Thomas, *Tocharisches Elementarbuch*, Heidelberg 1960, p. 247; F. O. Lindeman, *Bemerkungen zu dem toch. s-Präteritum*, *Die Sprache* 18, 1972, p. 44-48, reconstruit (à tort) des formes en *\*-s-* pour le paradigme entier; nos paradigmes « hétéroclitiques » du hittite sont pour E. H. Sturtevant, *Language* 8, 1932, p. 119-132, des aoristes sigmatiques (« The s-Aorist in Hittite »).

113. Les formes grecques du type ἐφησθα, considérées comme analogiques de οἶσθα, ᾗσθα (cf. Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 662; P. Chantraine, *Gramm. homérique* I, p. 469-470), pourraient avoir la même finale *\*-s-itha/* que tokh. *nekasta*, hitt. *aušta*, lat. *pāstī* (cf. § 11).





L'on voit que sont associés en un même paradigme, et parfois en une même personne (cf. *nocuistī*), les deux élargissements employés en valeur temporelle, \*-s- et \*-u-, qui en sanskrit se sont dissociés pour fournir deux paradigmes distincts, l'un de parfait (redoublé), *paprau*, l'autre d'aoriste, *aprās*, et que le latin a également dans des paradigmes distincts du point de vue de la forme (*nocuī/lūxī*), mais non de la valeur temporelle ou aspectuelle. De manière générale, le paradigme en \*-s- a connu grâce à l'aoriste sigmatique une vitalité beaucoup plus grande que celui en \*-u-.

12. Avec des variations d'une langue à l'autre, il a donc existé deux types de paradigmes de prétérits : les uns, formés par opposition aux présents fondamentaux, sont pourvus de désinences personnelles, celles de la série du médio-parfait (εἴσι/ἔε ; φησὶ/φάτο) ; les autres, issus de l'ancienne forme temporelle indifférenciée non munie de désinences personnelles, sont bâtis par association hétéroclitique de deux thèmes à élargissements radicaux différents, type I skr. *paprau* ; II hitt. *dās* ; III skr. *aprās*, *paprau*.

Ces deux paradigmes ont dû coexister au moment de la formation du présent, qui a entraîné la formation d'un prétérit du type ἔε/φάτο, et le rejet, vers le passé, de l'ancienne forme temporelle, en tant qu'elle était non marquée comme présent. En témoignent les doublets comme hitt. (« mourir ») III *akla* (prétérit par opposition de désinence, en \*-to)/*akkiš* (forme temporelle sur thème élargi à désinence zéro) ; de même, à la seconde personne, des paires comme *paitla* (désinence \*-tha)/*dāš* (forme temporelle à désinence zéro) sont susceptibles d'une interprétation analogue. Mais, parce que le temps s'est exprimé au niveau des désinences, et non plus du thème, à partir de la naissance du présent, les désinences du plus ancien prétérit différencié (\*-e/\*-to) ont fini par s'adjoindre à la forme temporelle à désinence zéro employée en valeur prétéritale, d'où à la seconde personne, à côté de *paitla*, *dāš* : *aušta* ; et, à la troisième, à côté de *prās* : *ἐπλησε*, *ἐπλήσατο*<sup>115</sup>. Le caractère originellement redondant de la dési-

bâti sur le même thème radical à élargissement \*-s- que lat. *noxa*, qui est un nom d'agent à vocalisme \*-o-, répondant (comme *toga* à *tegō*, ou, comme *rola* à *rethid*, ou, mieux, comme *\*korso-* à *κέρπω* [§ 2]), à *\*neksē/o-* (tokh. B *nakšām*). Cf. C. Watkins, *Sigm. Aorist*, p. 64.

115. Le problème des désinences de l'aoriste sigmatique mériterait d'être repris. Cf. *R.Ph.* 45, 1971, p. 313-315 (et pour la désinence zéro de *dhās*, Burrow, *I.I.J.* 1, 1957, p. 65).

nence au prétérit issu de l'ancienne forme temporelle apparaît dans des doublets du type hitt. *paiš/pešta* (*pai-* « donner »), *memaš/memišta* (*me(m)mai-* « parler »).

En se généralisant, l'emploi des désinences permet à la forme de prétérit de s'intégrer à un paradigme dont les diverses personnes sont distinguées par leurs finales, type

I. lat. *-u-ī*, hitt. *-u-n*

II. lat. *-s-lī*, hitt. *-s-la*, tokh. *-s-la*

III. lat. *-u-it*, hitt. *-s-la*

A cet égard, les diverses personnes se comportent différemment :

— la 1<sup>re</sup> p., qui a eu une désinence zéro (skr. *-u*), a reçu ultérieurement une désinence, dont le caractère relativement non ancien se marque par la divergence entre le hittite, qui a la désinence secondaire (*-u-n*<sup>116</sup>), et le latin, où la désinence est celle de médio-parfait, *\*-a(-i)* : *-u-ī*;

— la 2<sup>e</sup> p. est ou bien radicale avec la désinence de médio-parfait, *\*-tha* (skr. *paprātha*, hitt. *pailla*), ou bien élargie, avec anciennement la désinence zéro (hitt. *dāš*), à laquelle a été ultérieurement substituée la désinence de médio-parfait en valeur prétéritale (lat. *pās-lī*, hitt. *auš-la*, tokh. *nekasta*);

— la 3<sup>e</sup> p., qui a la désinence zéro (skr. *paprau*, *aprās*), notamment dans les langues où elle s'oppose par son élargissement *\*-s-* à une première personne à élargissement *\*-u* (hitt. *dāš*, tokh. *neksa*), peut avoir la désinence de médio-parfait en valeur prétéritale (*\*-c/\*-to*) en latin, où les première et troisième personnes ont le même élargissement *\*-u* (*pāuil*), mais non en hittite, où l'on trouve à la fois *paiš* et *pešta* (avec la désinence qu'ont aussi *pahḫašta*, *tamašta*, *kallišta* ... auxquels correspondent en grec *πά(σ)σατο*, *δαμύ(σ)σατο*, *κἀλέ(σ)σατο*).

**13.** Le prétérit ainsi formé à partir de l'ancienne forme temporelle à élargissement a connu une grande fortune aux côtés des présents thématiques et des présents dérivés.

Il a en effet été employé en quelque sorte en distribution complémentaire avec le prétérit radical du type *ἔε, φάτο*, formé par seule opposition de désinences avec le présent. Alors que ce dernier ne se trouve qu'à côté d'un présent

116. Voir E. Benveniste, *Hitt. et I.E.*, p. 17-18.

radical athématique (ni redoublé, ni infixé) fondamental, en \*-li, et avec cela une valeur qui flotte entre celles de l'aoriste (prétérit) et de l'imparfait, c'est le prétérit à affixe (et le plus souvent désinence) qu'on trouve dans les autres cas, à savoir à côté des présents issus de l'ancienne forme en \*-e, en regard desquels un prétérit fait lui-même, par opposition de désinences, au moyen de \*-e (\*-lo) était naturellement impossible : présents hittites en -hi (type *šipandi/šipandaš*), présents radicaux thématiques des autres langues (σπένδει/ἐσπεισε), cf. \*wegh-ō (*Ἔχω* [chypr. *Ἐχέτω*], lat. *uehō*, skr. *vahati*, av. *vazaiti*, v. sl. *vezō*, etc.)/prétérit \*weghs- (chypr. *ἔφεζε*, lat. *uēxī*, skr. *avākṣam*, v. sl. *vesu*<sup>117</sup>).

A l'origine, ce prétérit est encore hétéroclitique (e.g. de *pāi-* « donner » hitt. *peḥhun*, *paila*, *paiš*). Mais une fois développé l'emploi prétérital des anciennes désinences moyennes, chacun des deux affixes \*-s- et \*-u- pourra être généralisé dans un paradigme. L'affixe est étendu d'abord du singulier au pluriel (d'où *nocuerunt* avec le -u- de *nocuīt*, en regard de *nōrunt*, forme à désinence de médio-parfait, mais dépourvue des élargissements de *nō-u-ī*, *nō-s-īlī*). Puis chacun des deux affixes \*-s- et \*-u- pourra être employé dans un paradigme donné indépendamment de l'autre, \*-s- dans l'aoriste sigmatique, \*-u- au parfait latin du type *nocuī*, et dans l'aoriste albanais en -va (cf. note 81), et cela, notamment, pour fournir un prétérit (faible) à un présent dérivé (dénommatif : types *plantāuī*, ἐτίμησα; ou autre, par exemple causatif : cf. *lūceō/lūxī*, et *noceō/nocuī*) : si W. Krause a eu raison d'insister sur la correspondance entre lat. *nocuī* et tokh. *nekwa*<sup>118</sup>, il n'a pas souligné la différence des deux paradigmes, dont l'un (*nekwa/nekasta*, etc.) est encore un prétérit fort, qui conserve l'opposition \*u/s, mais l'autre un prétérit faible, qui a généralisé à toutes les personnes le -u- d'origine « hétéroclitique » (*nocuīslī*, différent de *nōslī* et de *dīxlī* [ces deux derniers de structure identique]), de même que *lūxī* a généralisé \*-s- : *monuī* n'a pas servi de modèle à *flāuī*, *plēuī*, *nōuī*<sup>119</sup>. Au contraire, c'est l'élargissement \*-u-, originel dans ces derniers, comme Krause l'a bien vu<sup>120</sup>, qui s'est étendu comme mor-

117. Voir C. Watkins, *Sigm. Aorist*, p. 35-37, pour la discussion du vocalisme de lat. *uēxī*.

118. *Festschrift Sommer*, p. 139.

119. *Festschrift Sommer*, p. 144.

120. *Ibid.*, p. 141-142.

phème d'un prétérit faible de verbe dérivé comme *monuī*, et est à la base du parfait latin en *-uī*<sup>121</sup>.

Alors rien, dans la forme, ne distinguera plus l'ancien prétérit (caractérisé comme tel, à l'origine, par son élargissement) et l'ancien parfait non redoublé (caractérisé comme tel, à l'origine, par ses désinences). C'est la raison de la confusion, dans des langues comme le tokharien<sup>122</sup> ou le latin, du parfait et du prétérit (« aoriste »), confusion qui s'est opérée non seulement au niveau des finales, mais des valeurs : si *plēu-ī* a reçu (secondairement) les désinences de médio-parfait, *uīdī* a une valeur prétéritale. Au contraire, dans une langue comme le grec, si *ἐπλήσσε* et *οἶδε* ont la même désinence, ils restent absolument distincts du point de vue de la valeur : celui-ci a valeur essentiellement aspectuelle, celui-là temporelle.

**14.** Ainsi affectée à l'expression du prétérit, soit sous une forme à désinence zéro entrant dans des paradigmes hétéroclitiques (hitt. *paīš*), soit ultérieurement munie des désinences personnelles empruntées aux prétérits faits par opposition de désinences (*pešla*), l'ancienne forme temporelle va, comme l'ancienne forme de diathèse, prendre place dans un couple présent/prétérit. La question qui se pose alors est celle de la formation du présent correspondant.

Ou bien ce dernier est bâti sur l'ancienne forme temporelle, et marqué comme tel par sa désinence (hitt. *karaš-zi*), ou par une thématisation (gr. *κείρω*), ou par une suffixation (tokh. *kārsl-*, hitt. *karš-iṣa-*), volontiers thématique elle-même : les suffixes de présents issus d'élargissements (et qui ont pu prendre, au cours de l'histoire, des valeurs sémantiques ou aspectuelles diverses : *\*-s<sup>e</sup>/o-* de désidératif, *\*-dh<sup>e</sup>/o-* d'état, *\*-sk<sup>e</sup>/o-* d'itératif-intensif, etc.), se distinguent des suffixes des prétérits correspondants (cf. § 8) par leur caractère thématique (le suffixe d'autre origine *\*-y(o)-* ayant au contraire une

121. Plusieurs types d'explication ont été proposés pour le parfait latin en *-uī* : analogie de *fuī* (Sommer, *Handbuch*, p. 558 sq.) prononcé *fu(u)ī* avec semi-consonne de transition ; désinence de parfait (E. Benveniste, *Hittite*, p. 18) ; particule (H. Wagner, *T.Ph.S.* 1969, p. 218), élargissement radical (cf. L. Renou, *Gramm. ... védique*, § 335 ; W. Krause, *Festschrift Sommer*, p. 141 ; C. Watkins, *Idg. Gramm.* III/1, § 32, p. 53) ; évolution phonétique de *\*-e<sub>2</sub>-* en *-āv-* devant voyelle pour A. Martinet, *Word*, 9, 1953, p. 253-267.

122. Le prétérit tokharien serait issu de la contamination d'un aoriste et d'un parfait pour C. Watkins, *Idg. Gramm.* III/1, § 183, p. 19.



forme tantôt thématique, tantôt athématique : *fac-iō*, mais *fac-ī-s*). Comme les autres morphèmes temporels, et au contraire des affixes de diathèse que sont l'infixe et le redoublement dans les présents athématiques, ces morphèmes se trouvent après le radical.

Ou bien le présent est tiré d'une forme élargie différente de celle qui a fourni le prétérit (πέρθω/ἔπερσα). Ce procédé peut être lui-même qualifié d'hétéroclitique : il aboutit à fonder une conjugaison dont les deux formes temporelles, présent et prétérit, sont distinctes par leurs thèmes. Il est employé dans des couples comme, non seulement πέρθω/ἔπερσα, mais πατέομαι/πά(σ)σατο, δατέομαι/δά(σ)σατο, ματέω/μάσσαι, avec une opposition entre le \*-s- de l'ancienne forme temporelle affectée au prétérit et la dentale du présent correspondant. Nous n'insisterons pas sur ce mode de formation, nous bornant à signaler qu'un cas particulièrement intéressant à étudier serait celui de l'association, pour former un couple présent/prétérit, des éléments \*-s- et \*-u-, que l'on a vus associés dans des paradigmes de prétérits : le présent peut être en \*-s- et le prétérit en \*-u- (type *albescō*, avec un suffixe -*scō* reposant sur \*-s- (§ 15), le type étant en dernière analyse comparable au type hitt. *harkeš-* « devenir blanc »<sup>123</sup>/*albuī*), ou, inversement, le présent en \*-u- et le prétérit en \*-s- (ce qui rappelle le cas où le présent est en \*-t- (ou \*-dh-) et le prétérit en \*-s- : cf. § 5) : cf. τάνυται/ἔτεινα<sup>124</sup>; δείκνυμι (qui paraît être un présent infixé sur un thème \**deik-u-*, peut-être conservé dans hitt. *tckkuššai-* « montrer », comme ὀρνυμι pourrait être fait sur un thème \**ær-u-*, cf. ῥορόω, lat. *ruō*, etc.)/ἔδειξα (cf. lat. *dīxī*, skr. *adikṣi* [moyen], av. *dāiš* « tu as montré »), et, par extension, le type ζεύγνυμι/ἔζευξα.

Quant à la formation de présents sur l'ancienne forme temporelle, nous l'illustrerons, avant de revenir à \**ker-s-* et \**per-s-*, par l'exemple de la racine \**a<sub>2</sub>eu-*, parce que cette dernière a connu :

— les deux élargissements \*-s- et \*-t-, mais sans les associer en une conjugaison comme πασ-/πατ-, pas plus que \**kers-* et \**kert-* [skr. *kr-ṇ-tāti* « réparer »] n'ont été jumelés);

123. Cf. C. Watkins, *Sigmatic Aorist*, p. 76.

124. On en fait souvent un présent à infixe; mais \**ton-u-* existe dans des formes nominales (gr. τανυ-, skr. *tanu-*, lat. *tenuis*, etc. et est un dérivé en \*-u- parallèle au dérivé en \*-i- gr. τανι-(σφυρος, -φυλλος), interprété à tort comme résultant d'une dissimilation (cf. Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 258): τανι- est comparable à skr. *ā-*, *saṃ-tani-* (comme ἀλεξι- à -*rakṣi-* : § 20).

— un couple présent radical-prétérit élargi ( $\iota\alpha\upsilon\omega/\check{\alpha}\varepsilon\sigma\alpha$ );

— un couple prétérit tiré de l'ancienne forme temporelle élargie/présent bâti par adjonction à cette forme temporelle d'un second élargissement ( $\check{\alpha}\varepsilon\sigma\alpha/\acute{\alpha}\acute{\varepsilon}\sigma\alpha\omega$ ), ce qui pose le problème de l'origine des suffixes complexes en \*-s- (\*-sk-, \*-st-), seuls suffixes de présents à comporter plus d'une consonne.

La racine \* $\partial_2$ eu- « gîter » (arm. *ag-anim* « passer la nuit », *aw-t* « gîte », gr.  $\alpha\upsilon\lambda\acute{\eta}$  « gîte, lieu où l'on passe la nuit », etc.<sup>125</sup>) a pu recevoir des élargissements \*-s- et \*-t-.

Le thème II \* $\partial_2$ w-es- apparaît dans des formes nominales : en hittite, *huiš-u-* « vivant », et ses dénominatifs (*huišwai-* « être en vie », *huišnu-* « rendre vivant »<sup>126</sup>), et, ailleurs, formes bâties sur la pseudo-racine \*( $\partial_2$ )w-es-<sup>127</sup> : mess. *vastei*, irl. *feiss* « séjour », tokh. A *wast*, B *ost* « maison », véd. *vāstu* « résidence », vieux neutre en \*-tu, comme gr.  $\check{\alpha}\sigma\tau\upsilon$ , qui, apparenté, pose des problèmes de vocalisme (on attend \* $\check{\alpha}\acute{\varepsilon}\sigma\tau\upsilon$  ou \* $\check{\alpha}\check{\varepsilon}\sigma\tau\upsilon$ <sup>128</sup>), etc.

Le louvite a, non pas *hweš-*, comme le hittite, mais *hwet-* (\* $\partial_2$ w-et-) : un \**huitu-* « vivant », parallèle à hitt. *huišu-*, est supposé par *huidwali-* « vivant »<sup>129</sup> (d'où est tiré l'abstrait *huitwalaḥi-* = hitt. *huišwatar-*), et par *huitum(ma)naḥi* « vitalité », abstrait du participe en \*-mno-. Le -t- de ce radical a été rapproché par Otten<sup>130</sup> de hitt. *šiu-*, *šiuat-*, louv. *tiuat-*, mais Polomé<sup>131</sup> propose d'y voir un élargissement radical, tout en donnant une étymologie différente pour cette famille de mots, qu'il rattache à \* $\partial_2$ w-ey- « être vigoureux » (hom.  $\Phi\acute{\epsilon}\varsigma$  « force, vigueur, skr. *vayaḥ* « force vitale, vigueur juvénile », lat. *uīrēs*). L'identité de sens de hitt. *huišu-* et de louv. \**huitu-* nous invite à y voir deux formes de la même racine, l'une reposant sur \* $\partial_2$ w-es-, l'autre sur \* $\partial_2$ w-et-.

125. Voir Pokorny, *I.E.W.*, p. 72. Nous laissons de côté  $\acute{\epsilon}\nu\iota\alpha\upsilon\tau\acute{o}\varsigma$  « année révolue, anniversaire », dont l'étymologie n'est pas claire.

126. Sur les dénominatifs de ce type, voir E. Benveniste, *Hittite*, p. 20-26.

127. Étymologie proposée par J. Kuryłowicz, *Symbolae Rozwadowski*, p. 101. On trouvera la racine chez Pokorny, *I.E.W.*, p. 1170.

128. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u.

129. Dérivé en -wali pour Otten, *Zur grammatikalischen und lexikalischen Bestimmung des Luvischen. Untersuchung der luvischen Texte*, Berlin 1953, p. 32, n. 80, 86 ; mais dérivé en -ali de \**huitu-* pour N. van Brock, *Dérivés nominaux en 1 du hittite et du louvite* (= R.H.A. 1962), p. 113, Polomé, *Oriens* 9, 1956, p. 109.

130. Otten, *Luvischen*, p. 51, 86.

131. Polomé, *Oriens* 9, p. 109.

Au contraire de *\*pat-/pas-*, etc., ce doublet radical n'a pas été utilisé dans la conjugaison, car les thèmes temporels ont été obtenus autrement.

Il a existé un couple comprenant deux formes, l'une élargie, l'autre non. La forme non élargie donne le présent hom. *ιαύω* « dormir, passer la nuit », présent radical thématique redoublé, caractérisé, par là, comme intransitif (du type *tišthati* : § 10). Par opposition à ce présent, qui porte, dans sa forme, des marques de sa construction, et pas seulement de sa valeur temporelle, l'ancienne forme à élargissement sigmatique a pris valeur de prétérit : c'est *ἄεσα* qui, loin d'être un aoriste bâti à côté d'un présent thématique (comme *ἔφεζε* à côté de *φέχω* : § 13), est issu de l'ancienne forme temporelle. L'indifférenciation première de celle-ci se manifeste dans le fait qu'elle a pu, par ailleurs, s'orienter vers le présent.

Les présents bâtis sur *\*ə<sub>2</sub>w-es-* sont divers.

L'un est un présent radical athématique, caractérisé comme présent par sa désinence *\*-ti* : hitt. *hweš-zi* (sans prétérit attesté), avec lequel *ἄεσα* est dans le même rapport que *ἐκερσα* avec *karaš-zi*. D'autre sont des présents caractérisés comme tels par une thématisation : présent radical thématique *\*(ə<sub>2</sub>)wes-<sup>e</sup>/o-*, attesté par skr. *vasati*, av. *vañhaiti*, etc.<sup>132</sup>, avec lequel hitt. *hweš-u-* est dans le même rapport de formation que skr. *dhṛṣ-ū-* (gr. *θρασύς*) avec *dhárṣati*, et à côté duquel *ἄεσα* se trouve comme *ἐκερσα*, *ἐπερσα* à côté de *κείρω*, *πέρσω* ; enfin, le présent peut être obtenu par suffixation : *ἄέσκω* (Hdn., *Gr.* 1, 436, EM 20, 11, cf. *ἄέσκοντο* · *ἀνεπαύοντο*, *ἐκοιμῶντο* Hsch.), qui est attesté tardivement, mais a la diathèse moyenne ancienne des présents en *\*-skō*<sup>133</sup>.

15. Les rapports entre *ἄεσα* et *ἄέσκω* sont intéressants même si *ἄέσκω* n'est pas ancien en grec. L'on connaît en effet la fréquence des liens qui unissent *\*-s-* et *\*-sk-*<sup>134</sup>. Si seul *\*-s-* se trouve dans des adjectifs en *\*-to-* (*γνωστός*, *mixtus*, etc.), *\*-s-* et *\*-sk-* sont tous deux morphèmes de présents, et peuvent apparaître pour une même racine. C'est ainsi qu'en tokharien B des présents en *\*-sk-*, et pas seulement en *\*-s-*, peuvent répondre à des présents en *\*-s-* du tokh. A<sup>135</sup>, et qu'en

132. Pokorny, *I.E.W.*, p. 1170-1171.

133. C. Watkins, *Idg. Gramm.*, § 55, p. 74.

134. C. Watkins, *Idg. Gramm.*, § 35, p. 56.

135. W. Krause, *Westtoch. Gramm.*, p. 76.

regard de A *pās-* (cf. hitt. *paḥš-*), l'on a en B *pāsk-* (cf. lat. *pāscō*). Cet exemple montre que les deux morphèmes peuvent apparaître pour une même racine, ce qui est encore le cas, par exemple, pour la racine « mêler », dont on a *\*meik-s-* (skr. *mekṣayati*), cf. lat. *mixtus*, et *\*meik-sk-* (lat. *misceō*) ou, pour la racine « entendre », qui offre *\*kleu-s-* (skr.) *śrōṣati*, v.h.a. *hlosen*) et *\*kleu-sk-* (m.h.a. *luschen* « écouter »), etc.<sup>136</sup>, ou, encore, à côté de ἀλέξω, skr. *rākṣati*, tokh. *alāsk-* « écarter, éloigner »<sup>137</sup>. Tous deux sont aussi morphèmes de prétérits : si, en cette valeur, *\*-s-* est plus fréquent, c'est *\*-sk-* qui donne à l'arménien des aoristes, dont certains correspondent à des aoristes en *\*-s-* d'autres langues : cf., de *\*plē-* (présent *lnum > linum*), *lc'i*, *elic'* qui contiennent *\*(e)-plē-ske*<sup>138</sup>, en regard de ἐπλησα, *aprās*, *plēs-(tī)*; et le grec a des prétérits en -σκον (à valeur aspectuelle itérative)<sup>139</sup>.

Mais, surtout, il peut arriver que, dans la conjugaison d'un même verbe, les deux thèmes temporels, l'un en *\*-s-*, l'autre en *\*-sk-*, s'opposent comme prétérit à présent : l'on a non seulement ἔεσσα et ἄεσκω, mais ἔμνησα et μινῆσκομαι, ἔγνωσα et (γιν)γνώσκω, et, de même *nōs-(tī)/nōscō*, *pās-(tī)/pāscō(r)*. Et en tokharien, *\*-s-* qui est en distribution complémentaire avec *\*-u-* au prétérit fort du type *nekwa* (§ 11), est généralisé au prétérit (en -ss-) correspondant aux présents en *-sk-*<sup>140</sup>.

Le rapport temporel entre *\*-s-* et *\*-sk-* se laisse définir de la manière suivante : quand les deux formes coexistent pour un même radical, la forme en *\*-s-* garde de son indifférenciation temporelle première (§ 8) la capacité de fournir un présent et un prétérit, mais la forme en *\*-sk-* correspondante n'est que présent. C'est ainsi que *\*a₂w-es-* est présent (*hweš-zi*) et prétérit (*ḫessa*), mais ἄεσκω, seulement présent, et qu'il en est de même, par exemple, pour les formes de « connaître » (dont la forme fondamentale est active : gr. ἔγω), et dont la forme temporelle *\*gn-ē/ō-s-*<sup>141</sup> a eu la valeur de présent (hitt. *ganeš-*<sup>142</sup>;

136. Voir P. Persson, *Beiträge zur Indogermanischen Wortforschung*, Uppsala 1912, p. 315.

137. Pokorny, *I.E.W.*, p. 32.

138. R. Godel, *Revue des Études arméniennes*, N.S. 2, 1965, p. 37.

139. Voir note 84. Ces prétérits ont été rapprochés de l'aoriste arménien en -c' par R. Godel, *l.c.*

140. Krause, *Westtoch. Gramm.*, p. 188; Krause-Thomas, *Toch. Elementarbuch*, p. 251.

141. Voir F. O. Lindeman, *Hethitisch ganeš- und Tocharisch A kñāsāst*, N.T.S. 24, p. 7-12.

142. Voir E. Laroche, *R.H.A.* 19, 1961, p. 27-29, qui souligne l'étroite parenté de *ganeš-* et des présents hittites de même structure *kalleš-* « inviter ».



cf. v. p. *xšnāsāliy*, subjonctif<sup>143</sup>, skr. *jijñāsale*, av. *ziṣnāṇha*, désidératif), et de prétérit (gr. ἔγνωσα, skr. *ajñāsam*<sup>144</sup>, lat. *nōs-lī*), mais la forme en *\*-skō* (lat. *(g)nōscō*, gr. (γ)γνωσκω, tokh. A [II sg.] *knasäst/\*knēs-äsk*<sup>145</sup> seulement de présent.

Tout se passe donc comme si l'ancienne forme temporelle indifférenciée était affectée à l'expression du prétérit, et le présent spécifié comme tel par l'adjonction à la forme bâtie sur un thème élargi d'un second élargissement, *\*-k-* (qui a servi, lui aussi, d'affixe temporel : cf. *\*dhēk*), d'où *\*-sk-* < *\*-s-* + *\*-k-*<sup>146</sup>. L'indépendance originelle des deux éléments ainsi combinés apparaît bien dans le fait qu'ils se succèdent en ordre inverse (*\*-k-* + *\*-s-*) par exemple dans les formes de *\*dhē-* que sont les présents hitt. *dakkeš-zi* (athématique), lat. *facessō* (thématique), ou le prétérit vén. *vha.g.s.to* [*faxto*].

Si *\*-sk-* a connu une vitalité exceptionnelle, il y a d'autres exemples de formation de présents par coalescence de deux élargissements. Nous évoquerons seulement ici, parce que nous les avons déjà rencontrés, le cas de hitt. *tekkuššai-*, qui semble avoir le *\*-u-* de δεικνύμι et le *\*-s-* de ἐδείξα, sans aborder les problèmes environnants<sup>147</sup>, et, un peu plus longuement, celui de tokh. *kārsl-*, parce qu'il est en rapport étymologique avec hitt. *karš-*, gr. κείρω, qui ont fourni le point de départ de notre discussion.

*ia(m)meš-* « forcer » (et *hweš-* « vivre ») avec les aoristes grecs ἔγνωσα, ἐκάλεσα, ἐδάμασσα, ἔεσα. Sur le rapport entre *damaš-zi* et ἐδάμα(σ)σα, voir E. Benveniste, *B.S.L.* 51, 1955, p. 23, et C. Watkins, *Sigmatic Aorist*, p. 81.

143. Sur le subjonctif en *\*-se/o-*, voir C. Watkins, *Idg. Gramm.*, § 23, p. 44 ; § 111, p. 126.

144. J. Narten, *Aoriste*, p. 122.

145. F. O. Lindeman, *N.T.S.* 24, p. 10.

146. Analyse *\*-s-* + *\*-ko-* chez P. Persson, *Beiträge*, p. 315 sq. ; 340 ; Brugmann, *Grundriss*, II<sup>2</sup>/3, p. 350 ; C. Watkins, *Idg. Gramm.* III/1, p. 56, *Sigmatic Aorist*, p. 63 ; 75 ; *T.Ph.S.* 1971 [1973], p. 70 sq.

147. Il ne manque pas de racines élargies par *\*-u-* puis par *\*-s-* (e.g. *\*ar-eu-s-/ar-u-s-*, de la racine de ἄρνυμι [Pokorny, *I.E.W.*, p. 332] ; *\*pr-u-s-*, de la racine de πίμπρημι [Pokorny, *I.E.W.*, p. 809] ; *\*kl-eu-s-/kl-u-s-*, de la racine de κλυτός [Pokorny, *I.E.W.*, p. 606-607] ; etc.). On laissera naturellement de côté le futur antérieur osque du type *dicust*, expliqué soit comme analogique de *fust*, soit comme forme périphrastique comprenant un participe parfait en *\*-us-* (C. D. Buck, *Oskisch-ombrisch Dialekte*, Heidelberg 1905, § 193). Quant aux présents grecs en -ύσσω, on les considère comme dénominatifs en *\*-yō* de thèmes en gutturale (type κηρύσσω : κήρυξ) : voir Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 725 ; mais il y aurait peut-être lieu de rechercher si des formes comme αἰθύσσω ou comme χανύσσω à côté de χανύω ne sont pas bâties comme hitt. *tekkuššai-*, et si une analyse du même type n'est pas applicable à des formes à *\*-s-* « inorganique » comme ἀνυστός « qui peut être accompli ».

Il a, en effet, existé des présents en *\*-sto-* : les langues baltiques ont des présents en *-sta*<sup>148</sup>, qui donnent, en distribution complémentaire avec *-na-*, des intransitifs aux verbes bâtis sur des racines en *\*r*, *\*l*, *\*m*, *\*n*+occlusive ou *s* (phonèmes après lesquels l'emploi de *-na-* eût fait difficulté), et ont été rapproché des présents germaniques en *-sta-* du type v.h.a. *brestan* (*brastōn*), « craquer, crépiter », got. *kriustan* « craquer » par Chr. Stang<sup>149</sup>. Mis en rapport par W. Schulze<sup>150</sup> avec le suffixe de désidératif (c'est-à-dire, en dernière analyse, avec le suffixe sigmatique de présents), ce suffixe peut être issu de la combinaison de *s+t*, comme l'a bien vu Persson<sup>151</sup>, qui le met en parallèle avec *\*-sk-*, en citant des exemples comme lit. *pa-žįslu* « connaître » (*\*gñ-s-tō*) en regard de *gnōsco*, ou lette *sa-mistu* « emmêler » (*\*mik-sto*) en regard de *misceō* (*mizlus*), etc.<sup>152</sup>. Cette analyse nous paraît recevoir un appui non négligeable de tokh. *kārst-*, formé par adjonction de *\*-t-* (lui-même affixe temporel : § 8) à la forme sigmatique qui a donné les présents hitt. *karas̄-zi* (athématique), gr. *κρίρω* (thématique) et l'aoriste *ἐκρῶ* : tokh. *kārst-* est à hitt. *karš-*, gr. *κρῶ-* ce que lit. *žįstu* (v.h.a. *konsta*) est à *\*gnōs-* (*nōstī*, *ἐγνωσα*, *nōscō*, etc.) ; et l'on peut supposer que c'est le suffixe *\*-st-* (et non le suffixe *\*-sk-* pourtant vivant en tokharien) qui a été employé dans ce verbe en raison de la nature phonétique de l'initiale : un *\*kārsk-* aurait pu faire difficulté.

Si une forme temporelle a pu ainsi être orientée vers le présent au moyen des élargissements *\*-k* ou *\*-t-*, elle a pu l'être également à l'aide du suffixe *\*-yō* de présents déverbatifs bien connu par ailleurs<sup>153</sup>. Ce suffixe a en effet servi à transformer en présents des formes déjà pourvues d'un élargissement temporel, ainsi, pour nous limiter à des exemples déjà vus, *\*dap-yō* > *δάπτω* (§ 5) ou, sur la forme à élargissement *\*-u-* de la racine *\*dhē-*, lit. *dėviù*, *dėvēli* « porter des vêtements », ou, encore, sur des formes à élargissements *\*-s-*, hitt. *karš-iia-*

148. Voir Brugmann, *Grundriss* II<sup>2</sup>/3, p. 370-371 ; Chr. Stang, *Vgl. Gramm. d. balt. Sprachen*, p. 341.

149. Chr. Stang, *Das sl. u. balt. Verbum*, p. 135.

150. W. Schulze, *Berl. Sitz. Ber.* 1904, p. 1434 sq. = *Kleine Schriften*, p. 101 sq.

151. Voir P. Persson, *Beiträge*, p. 340-348 pour les formes baltes et l'analyse de leur suffixe. Explication adoptée par Brugmann, *Grundriss* II<sup>2</sup>/3, p. 368 sq.

152. Mais pour Leumann, *I.F.*, p. 118, *pažistu* < *\*gñ-scō*.

153. A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues i.e.* (8<sup>e</sup> éd.), p. 219.

(*kar-aš-ši-i-e-iz-zi*), *parš-iĭa-*, à côté des présents radicaux athématiques *kar(a)š-zi*, *par(a)š-zi/parš-ĥa* (§ 2, 3). L'on ne peut savoir si *καλέω* à côté de *kalles-* (présent non attesté; prétérit *kallišta*, cf. *καλέ(σ)σατο/καλέ(σ)σε*), ou *δαμάω* à côté de *lamaš-* (présent athématique *damaš-zi*, prétérit *lamaš-la* : cf. *δαμά(σ)σατο/δάμα(σ)σε*) sont bâtis de la même façon : *καλέω* pourrait être une réfection d'une forme athématique, si *κάλημι* était ancien, et *δαμάω* comme présent n'est pas attesté avant Quintus de Smyrne<sup>154</sup>. Si *κερσε-* donne à penser que *κείρω* est plutôt un \**κέρσω* fait comme *πέρσω* qu'un \**κέρσ-γω* fait comme hitt. *karš-iĭa-* (cf. § 2), *μαίωμαι*, de la famille de *ματέω* (§ 5), pourrait être un \**μάσ-γω-μαι*, spécifié ainsi comme présent par son suffixe, et non, comme *ματέω*, par son thème « hétéroclitique »; et il pourrait en être de même pour *δαίωμαι*, qui a été analysé en \**δάσ-γω-μαι*<sup>155</sup>.

Il y a en effet concurrence, parfois, entre diverses formes de présents : entre présents tirés ainsi par suffixe et présents à thème « hétéroclitique » (cf. *ματέω*, *δατέομαι*); entre présents tirés par suffixe du radical qui a donné la forme fondamentale active (cf. de \**dhē-* [*\*dhē-t*], skr. *dhāyate*, v. sl. *dějo*, etc.), et présents tirés par suffixe de la forme temporelle (*fac-iō*); entre présents fondamentaux et présents obtenus par spécialisation de l'ancienne forme temporelle (cf. skr. *pā-ti* et tokh. *pās-*; v. p. *θātiy* et skr. *śāsti* « instruire, commander »<sup>156</sup>; tokh. A *yār- = yārs-* « baigner »).

**16.** La catégorie du temps s'est donc exprimée en indo-européen soit par des affixes, soit par le jeu des désinences. Si l'on voulait schématiser son histoire, telle que nous venons de la voir se dérouler, on la découperait en plusieurs épisodes :

1) la forme fondamentale est caractérisée seulement du point de vue de la diathèse, et son paradigme obtenu par le jeu des désinences personnelles (\**dhē-t*, actif, etc.).

2) La plus ancienne forme temporelle faisant couple avec elle est bâtie sur un thème à élargissement radical, un petit nombre seulement d'élargissements radicaux étant employés

154. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u.

155. Voir Frisk, *G.E.W.*, s.u., pour *μαίωμαι*; et, pour *δαίωμαι* < \**δάσ-γω-μαι*, J. Schmidt, *K.Z.* 27, 294; Schulze, *Qu. Ep.*, p. 366, n. 2 (contra : Brugmann-Thumb, *Griech. Gramm.* 4, 348).

156. Voir F. B. J. Kuiper, *Acta Orientalia* 12, 1934, p. 191-210, sur « Ap. *θātiy* und ai. *śāsti* ».

à cet effet. Les plus productifs, \*-s- et \*-u-, ont été les seuls, non seulement à fournir des désinences de passé (§ 6), mais à s'associer dans le paradigme de cette forme temporelle qui, à désinence zéro, est « hétéroclitique » (\**plēs*/\**plēu*). Cette forme reste indifférenciée jusqu'à l'apparition d'une forme de présent fondamental.

3) Il se constitue en effet un présent par adjonction au prédicat (à désinence de diathèse) d'une particule pronominale, qui le situe « hic et nunc » dans l'énoncé (\**stāt-i*). L'apparition d'une forme temporelle dont la valeur est différenciée, et s'exprime par la finale, a deux conséquences : la constitution de couples présent-prétérit, et l'expression du temps non plus au niveau du thème, mais à celui des désinences. Aussi, à côté du présent (radical athématique), caractérisé par sa finale (\*-*t-i*) à la fois du point de vue de la voix et du temps, naît un prétérit bâti au moyen des désinences de la série du médio-parfait (\*-*e/-lo*), employées avec valeur non de diathèse, mais seulement de temps.

4) La formation de formes temporelles différenciées et la constitution de couples présent/prétérit entraîne des transformations pour les formes d'âge plus ancien :

a) l'ancienne forme temporelle se spécialise soit comme présent, soit comme prétérit : sous sa forme ancienne (à désinence zéro et paradigme hétéroclitique), elle est, en tant que non marquée comme présent, affectée à l'expression du prétérit (recevant ultérieurement, comme telle, les désinences prétéritales), et fonctionnera à côté de présents thématiques et de présents dérivés. Sous des formes marquées, elle est transférée dans le domaine du présent, que ce soit : au moyen de la désinence de présent fondamental (*hweš-zi* comme *eš-zi*) — le prétérit correspondant étant alors formé comme dans le cas de *eš-zi/eš-la* par opposition de désinences (*karaš-zi/karaš-la*); — par thématisation : *vasati* (§ 14); *κείρω* — le prétérit correspondant ayant les désinences prétéritales (-*εκείρωτο*, *ἔκερσε*) — ; par emploi d'un second élargissement (*kārst-*, *ἄεσχ-*); par emploi du suffixe de présent déverbatif \*-*yo-* (*karš-iȳa-*, *parš-iȳa-*). Des *membra disjecta* recueillis dans des langues diverses font apparaître des couples comprenant un présent et un prétérit tous deux issus de l'ancienne forme temporelle indifférenciée : on a non seulement

*hweš-zi* (athématique), *vasati* (thématique), *ἄεσχω* (affixé)/  
*ἔεσχα*



*karaš-zi* (athématique), *κείρω* (thématique), *kārsl-* (affixé)/*ἐκέρσα*

*paraš-zi* (athématique), *πέρσω* (thématique)/*ἐπερσα*  
 mais skr. *dveṣ-ṭi* (présent athématique)<sup>157</sup>, *ἔδδεια* (à côté de *δεῖδω* < *δεῖδφο* γα, sur forme non élargie, toutes proportions gardées comme *ἰαύω* à côté de *ἄεσα*); hitt. *ganeš-zi*/gr. *ἐγνώσα*; etc.

b) l'ancienne forme active sert, elle aussi en tant que non marquée comme présent, à exprimer le prétérit, surtout dans les langues à augment (*ádhāl*, *áprāl*). Naît en couple avec elle une forme caractérisée non seulement du point de vue du temps comme présent, mais aussi du point de vue de la voix, en raison de la valeur de diathèse qu'a originellement la forme fondamentale sur laquelle le présent est bâti : les présents du type *dadhāli*, *prṇāli* ont une double diathèse, caractérisée, de plus, par une connexion entre l'actif et la rection transitive.

17. Ayant acquis la possibilité ainsi d'exprimer le passé, les anciennes désinences actives deviendront des désinences « secondaires » au sens traditionnel du terme.

L'emploi prétérital des désinences secondaires (actives), postérieur à l'emploi prétérital des désinences de médioparfait, paraît avoir pris source dans deux séries de formes.

La principale, et la plus ancienne, est l'*imparfait*, plus récent que les formes que nous avons examinées, et dont la formation consacre en quelque sorte l'importance du couple présent/prétérit dans la conjugaison. Au contraire des plus anciens prétérits, qui se distribuent en fonction de la structure du présent radical (présent athématique [*εἶσι*, *φησι*])/prétérit par opposition de désinences [*ἔε*, *φάτο*]; présent thématique [*\*weghe-*]/prétérit par affixation [*\*weghs-*]), mais ne sont pas faits sur le thème du présent (*ἔε*, par exemple, n'a pas le degré radical de *εἶσι*), l'imparfait est bâti sur ce thème, dont il comporte toutes les caractéristiques, double diathèse éventuellement, valeur aspectuelle<sup>158</sup>, et marques formelles, thématisation (type skr. *abharat*), ou suffixation. Il n'est probablement pas fortuit que le hittite, qui emploie clairement les deux procédés de l'opposition de désinences et de l'affixation,

157. Voir F. B. J. Kuiper, *l. c.*, p. 242.

158. Sur les rapports entre aspects et temps, voir J. Kuryłowicz, *Apophonie*, p. 25 et sq.; et sur le caractère flou de la frontière qui sépare l'aoriste et l'imparfait, notre article de *Word* 24, 1968, p. 36.

selon que le présent est en *-mi* ou en *-hi* (cf. § 6), ait les désinences secondaires aux prétérits des présents dérivés, qui en termes grecs ou indiens, seraient des imparfaits (*paršiiazi/paršiiaṭ; uškizzi* « voir souvent »/ *uškil*): dans ces formes, le présent étant soit thématique (*bhar-a-ti*), c'est-à-dire issu d'une forme en *\*-e*, soit affixé (*paršiia-*), le procédé de l'emploi prétérital des anciennes désinences du médio-parfait en *\*-e/ \*-to*, et celui de l'affixation n'étaient guère possibles<sup>159</sup>.

Puis les désinences secondaires ont été employées en valeur prétéritale dans certains aoristes : aoristes thématiques du type skr. *avidat*, arm. *egit*, gr. *εἶδε*, dans le domaine, géographiquement limité, où ce type d'aoriste, relativement récent<sup>160</sup>, apparaît (il est propre à une partie de l'aire à augment : indo-iranien, arménien, grec [mais non phrygien]); aoristes sigmatiques en indo-iranien (av. *dārast*, skr. *avāṭ* de VAH<sup>161</sup>).

L'on voit en tout cas que les divers types d'aoristes attestés à époque historique ont tenu des rôles variés dans la conjugaison, et que la diversité de leurs formes répond à une diversité de fonctions et, si l'on peut dire, d'ancienneté prétéritale :

— les *aoristes fondamentaux* (« radicaux athématiques » actifs) sont situés par leur désinence (*\*-t*) dans le système de la *dialthèse*, et non dans celui des temps, et n'acquerront de valeur prétéritale qu'après la naissance du présent fondamental en *\*-li* parce qu'ils ne sont pas marqués eux-mêmes comme présents, et que le présent occupe une position centrale dans le développement du système des temps,

159. Cet exposé très sommaire est loin d'épuiser les problèmes concernant l'imparfait : nous y négligeons, entre autres, le fait qu'il existe, d'une part, des imparfaits dérivés, en *\*-ā-* (type lat. *eram*), ou *\*-ī-* (W. Krause, *Westtoch. Gramm.*, p. 103), et, d'autre part, des imparfaits à désinence de 3<sup>e</sup> sg. en *\*-s* (v. p. *akunauš* « il faisait » : voir Brandenstein-Mayhofer, *Handbuch des altperischen*, Wiesbaden 1964, p. 79).

160. Voir C. Watkins, *Idg. Gramm.* III/1, § 83, p. 100.

161. Cf. C. Bartholomae, *Handbuch der altiranischen Dialekte*, p. 152 ; L. Renou, *Gramm... védique*, § 345, pour l'indo-iranien. Les formes celtiques du type irl. *-bert* ont été diversement interprétées : comme formes à désinence « secondaire active », radicale, *\*bher-t* (R. Thurneysen, *K.Z.* 37, 1900, p. 111-120), ou sigmatique, *\*bher-s-t* (C. Watkins, *Ériu* 19, 1962, p. 35), ou à désinence « moyenne », radicale, *\*bher-to* (J. Strachan, *Bezz. Beitr.* 13, 1887, 128-131) («-ort « il a tué » étant alors comparable à hitt. *ḫarkta* : Ivanov, cité par C. Watkins, *l. c.*, p. 26), ou sigmatique, *\*bher-s-to* (H. Zimmer, *K.Z.* 30, 1880, p. 198-217). C'est évidemment à cette dernière hypothèse que nous nous rallions pour ce qui est des prétérits de présents thématiques comme *\*bher-* (cf. myc. *dekasato* [δέξαστο : δέχομαι]).

— les *aoristes affixés* (essentiellement sigmatiques) sont situés non pas dans le système de la voix, mais dans celui du *temps* (ἔθηκε et ἔθη s'opposent comme forme temporelle à forme active), et cela non par leur désinence, zéro à l'origine mais par leur *affixe*, issu de l'élargissement radical du thème sur lequel est bâtie la plus ancienne forme temporelle. Mais si leur valeur temporelle est originelle, leur valeur prétéritale ne l'est pas : comme les aoristes actifs, ils ne sont devenus prétérits que parce que la forme (temporelle indifférenciée) qui leur a donné naissance n'est, pas plus que la forme active, marquée comme présent ;

— deux types d'aoristes ont dès l'origine une valeur de *prétérits* : a) les aoristes radicaux athématiques du type ἔε, φάτο [qu'on appelle à tort moyen], qui sont les plus anciens prétérits différenciés par opposition aux présents fondamentaux, à côté desquels on les trouve ; mais ils sont encore, dans une certaine mesure, indifférenciés, à l'intérieur même du prétérit, en ce que leur valeur flotte entre celle d'imparfait et d'aoriste. Ils ne sont pas marqués du point de vue de la diathèse : c'est en tant que les *désinences de l'ancienne série de médio-parfait* ont été employées en valeur prétéritale qu'ils en sont munis ;

b) les aoristes radicaux thématiques du type *ávidat*, relativement récents, dont la valeur prétéritale est précisée par l'emploi de l'*augment* dans toutes les langues où ils apparaissent, et qui ont les *désinences secondaires* actives en valeur de passé ; ils sont, dans leur forme et leur valeur, distincts des imparfaits correspondants (ἔλειπον/ἔλειπον), et se sont développés en liaison avec des présents eux-mêmes thématiques (λείπω), et cela en concurrence avec les aoristes sigmatiques (*\*weghs-*), mais tandis que ceux-ci sont souvent transitifs (et factitifs), ceux-là sont volontiers intransitifs (cf. note 110).

L'on tentera de rassembler ces diverses données dans le tableau ci-dessous, où les formes premières sont en caractères gras, les formes secondes en italiques :





18. Au terme de cette analyse, où nous avons tenté de dégager les principaux procédés de constitution d'un couple présent/prétérit, l'on peut mieux apprécier les rapports entre  $\pi\epsilon\rho\sigma\epsilon-$  et les divers thèmes qui s'assemblent dans la conjugaison de  $\pi\acute{\epsilon}\rho\theta\omega$ .

D'une racine de sens « mettre en pièces », non identifiée<sup>162</sup>, a existé une forme temporelle  $*per-s$  qui, à époque historique, a pu donner un présent et un prétérit.

Les présents ont été bâtis différemment en hittite et en grec.

Le hittite (cf. § 3) a un présent radical athématique ( $par(a)\check{s}-zi$ , d'où le prétérit  $par(a)\check{s}-la$ ), spécifié comme présent à l'actif par sa désinence; quant au moyen correspondant, spécialisé au sens de « émietter » (« rompre pour soi »), il conserve la flexion ancienne du médio-parfait (I  $par\check{s}-ha$ , auquel le grec ( $\check{\epsilon}$ ) $\pi\epsilon\rho\sigma\alpha$  est, au vocalisme près, formellement superposable), et n'est précisé comme présent que par l'adjonction de  $*-yo-$ , qui donne le doublet  $par\check{s}i\dot{a}-$  (déverbatif du type  $faci\ddot{o}$ ).

En grec, la forme en  $*-s-$  apparaît avec ses deux emplois de présent et de prétérit, comme  $*gn^{\check{e}}/\acute{o}s-$  (hitt.  $gane\check{s}-$ , gr.  $\check{\epsilon}\gamma\nu\sigma\alpha$ ) ou  $*kers-$  ( $\chi\epsilon\acute{\iota}\rho\omega$ ,  $\check{\epsilon}\chi\epsilon\rho\sigma\alpha$ ). Mais le couple présent/prétérit est constitué par opposition de deux thèmes différemment élargis, puisque, à côté de l'aoriste  $\check{\epsilon}\pi\epsilon\rho\sigma\alpha$  ( $*per-s-$ ), le présent proprement dit est bâti sur  $*per-dh-$  : c'est  $\pi\acute{\epsilon}\rho\theta\omega$ , qui n'est pas un présent en  $-\theta\omega$  comme les autres : alors que dans ces derniers « l'affixe  $*-dh-$  exprime l'état... et que les racines auxquelles il s'attache montrent une valeur neutre ou intransitive »,  $\pi\acute{\epsilon}\rho\theta\omega$  (comme hitt.  $par\check{s}-$  en certains de ses emplois) est au contraire transitif<sup>163</sup>. En tout cas, le présent de ce verbe ayant été tiré d'un thème autre que celui du prétérit, selon le procédé qui oppose  $\pi\alpha\tau\acute{\epsilon}\sigma\mu\alpha\iota$  et  $\pi\acute{\alpha}\sigma\sigma\alpha\tau\omicron$ ,  $\delta\epsilon\acute{\iota}\chi-\nu-\nu-\mu\iota$  et  $\check{\epsilon}\delta\epsilon\iota\zeta\alpha$ , le présent tiré par thématization de la forme à élargissement sigmatique est devenu disponible comme présent d'un type particulier, le désidératif qui est à la base du futur<sup>164</sup>  $\pi\epsilon\rho\sigma\epsilon\acute{\omega}/\omicron-$ , de même structure que  $*\chi\epsilon\rho\sigma\epsilon\acute{\omega}/\omicron-$ .

162. S'agirait-il du  $*per-$  « schlagen » de Pokorný, *I.E.W.*, p. 818 (skr.  $prt-$ ,  $prtana-$  « Kampf, Straf », arm.  $hari$  « ich schlage », lit.  $pesi\ddot{u}$ , lett.  $peru$ , v. sl.  $per\check{e}$  « schlagen », etc., et, avec élargissement  $*-g$ , arm.  $harkanem$  « tailler, hacher » ?

163. Voir E. Benveniste, *Origines*, p. 189 et 192, n. 1.

164. Sur le futur, voir notamment H. Pedersen, *Les formes sigmatiques du verbe latin et le problème du futur i.e.*, Copenhague 1921; H. Hirt, *Griech. Laut-*

>κείρω, mais qui occupe une place différente dans la conjugaison du verbe auquel il appartient<sup>165</sup> : on soulignera ici l'apparition d'un temps autre que le présent ou l'aoriste, et qui est lui-même directement issu du présent. C'est là le dernier avatar temporel de l'élargissement \*-s-.

19. De l'emploi comme présent de περσε-/ο-, l'archaïque περσε-πολις porte témoignage : il est fait sur ce présent comme ἐλκε- sur ἔλκω, ou, mieux, comme Ἀλέξε- sur ἀλέξω (§ 2), κερσε- sur κείρω. Et le grec a d'autres composés à premier membre verbal régissant tiré d'un présent sigmatique entré dans le système du futur.

On laissera de côté le Λισσε- dont Bechtel suppose l'existence à partir de Λισσίδας, Λισσας, parce qu'en tout état de cause, le présent λίσσομαι n'est pas un présent en \*-s-, mais en \*-yo- (\*λιτ-yo-μαι<sup>166</sup>) : c'est donc une forme du type Χαιρε- (§ 1). Mais l'on a :

— Δεξε-(νίκα)<sup>167</sup> qui a à ses côtés le futur δέξομαι de δέχομαι auquel correspond en sanskrit un présent, *dakṣati* « ist tüchtig, macht es einem recht, ist gefällig » (et cf. alb. *ndieh* « sich befinde », s'il vient de \**dek-skō*), formes thématiques bâties sur \**deks*-<sup>168</sup> (et Δεξι- est bâti sur le dérivé en \*-i- de ce thème radical<sup>169</sup>) : le rapport entre δεξε-, δέξομαι, skr. *dakṣati* est le même qu'entre περσε-, πέρσω, hitt. *parš-*.

— des formes dont le premier membre est bâti sur des thèmes verbaux d'étymologie incertaine : Ἀρφέ-(νους)<sup>170</sup>, et cf. Ἀρσέας, fait sur le futur ἄρσω de ἄρδω<sup>171</sup>, tandis que Ἀρρι-, Ἀρσι- sont des dérivés en \*-i- de \**ard-s-*; Οἰσε-ζειά<sup>172</sup>, I.G. XII/2, 74.1 (nom de territoire lesbien), fait sur οἶσω, qui a servi de

u. *Formenlehre*<sup>2</sup> (1912), p. 560 ; Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 787 ; J. Kuryłowicz, *Apophonie*, p. 33 ; C. Watkins, *Idg. Gramm.* III/1, § 57, p. 75, et § 111, p. 126.

165. Futur κερῶ, κερῶ analogique des futurs de thèmes en \*-r- comme φθερῶ de φθείρω pour E. Risch, *Gnomon* 37, 1965, p. 3.

166. Voir F. Bechtel, *Hist. P.N.*, p. 286 pour Λισσε- ; Frisk, *G.E.W. s.u.* λίσσομαι.

167. Bechtel, *l. c.*, p. 118.

168. Sur cette forme radicale, qui a donné les noms de la « droite », voir Pokorny, *I.E.W.*, p. 190.

169. Sur \**deksi*, voir E. Benveniste, *Origines*, p. 98.

170. Bechtel, p. 76-77.

171. Voir P. Chantraine, *Dict. étym. s.u.*

172. Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 442 ; 445.

futur à φέρω, et qui, s'il est dépourvu d'étymologie, a un \*-s-que présentent aussi οἰστός et ses composés;

— des formes de la famille de ὄρνυμι : Ὀρσέ-(λαος)<sup>173</sup>, en béotien de Thespies, composé à premier membre verbal régissant fait sur le futur ὄρσω (en regard du composé à premier membre nominal régissant Ὀρτί-λοχος, cf. § 21); et peut-être εἰρεθύρη · ὄρσοθύρα, ὁ στροφεύς, Hsch. : peu claire, cette forme ionienne pourrait être faite sur un \*ἔρσω correspondant à l'aoriste conservé par les gloses ἔρσεο · διεγείρου; ἔρση · ὀρμήση, forme à vocalisme -e- (au contraire de ὄρνυμι, ὄρτο, ὄρσω), que présentent aussi l'aoriste radical ἔρετο · ὠρμήθη Hsch., et ἐρέθω,<sup>174</sup> présent soit en -θω, comme πέρθω, soit en -έθω; en tout cas, un présent bâti sur une forme en \*-dh- existe en arménien (*yordorem* « ermuntere, wecke, reize », etc.), où ce radical a donné des formes nominales comme *ordi* « fils » <\*ordhiio-, et peut-être en balte (lit. *rindà*, lett. *randa*, désignant une cavité où coule l'eau); et, si εἰρε- était fait sur \*ἔρσω, il serait dans le même rapport avec \*Ἐρτι- (myc. *etirawo*, *etimedei* (dat.) Ἐρτί-λαος, Ἐρτι-μῆδης<sup>175</sup>), premier membre nom d'agent (à côté de Λαέρτης, dans lequel le nom d'agent se trouve au second membre), que Ὀρτι- avec ὄρσε-<sup>176</sup>.

— Un premier membre de composé de même structure pourrait être Θαρσε-<sup>177</sup> (cf. Θαρσι-), s'il était fait sur le présent thématique correspondant à skr. *dhārsali*, présent que le grec a perdu<sup>178</sup>, et qui est bâti sur la forme \*dher-s-, dont θάρσος est un dérivé en \*-u-; mais Θαρσε- se trouve à côté de θάρσος, comme Καλλε-, Καρτε-, Μενε-, Σθενε-, Τελε- à côté de κάλλος, κράτος, μένος, σθένος, τέλος (avec une forme en -ε- qu'on ne peut raisonnablement expliquer que comme provenant d'une forme antévocalique en -ε(σ)-).

**20.** Si les composés à premier membre verbal régissant en -σι- sont si peu nombreux à subsister, c'est parce qu'ils ont été concurrencés par les composés en -σι- qu'on doit analyser autrement : ces composés, qui ont, comme les composés en -σε-, un premier membre régissant, mais nominal et non

173. Bechtel, p. 353.

174. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u.

175. Voir H. Mühlestein, *Studia Mycenea* (Brno 1968), p. 113.

176. Nous laissons ici de côté les premiers membres à finale -σο- (αὔξο-; ἐλιξο-; λειψο-; μιξο-; μισο-; οἶσο-; ὀρσο-; σεισο-; στρεψο-).

177. Bechtel, p. 198.

178. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u. θάρσος.

verbal, sont d'origine double, les uns en \*-*ti*-, les autres en \*-*s-i*- ensuite confondus, si bien qu'on n'a pas à prendre parti pour ou contre l'une des deux explications qu'on a données de ces formes<sup>179</sup>, comme dérivés en \*-*ti*-<sup>180</sup>, ou comme formes bâties sur un thème de « désidératif »<sup>181</sup> : elles sont loin d'être incompatibles.

L'ancienneté des formes à dentale découle de l'existence, en grec de formes comme ὀρεσί-λαχος, βωπι-άνειρα, et, en indo-iranien, comme *dāti-vāra*- « qui donne des trésors »<sup>182</sup>. Ces formes sont des noms d'agent en \*-*ti*- qui, en composition, peuvent apparaître en second membre (cf. gr. νῆστις < \**n-əd-ti*-), skr. *havya-dāti*- « qui procure l'offrande ». Et les composés à premier membre en \*-*ti*- sont à mettre en rapport avec les syntagmes dans lesquels un nom d'agent en \*-*tor* a une rection verbale<sup>183</sup> : par exemple, *dāti-vāra*- est le reflet, en composition, d'un syntagme comme *dātā vāsu* (à côté du syntagme nominal dans lequel le nom est en \*-*ter*, *dātā vāsūnām*). C'est donc à un nom d'agent simple en \*-*tor* plutôt qu'en \*-*ter* que répond la forme en \*-*ti*- conservée, en valeur de nom d'agent, dans des composés plus souvent que dans les simples (cf. μάντις), où elle a en général, valeur de nom d'action<sup>184</sup>. Et les composés à premier membre en \*-*ti*-, dont l'ordre progressif a servi à marquer les noms propres (type Δωσί-θεος) par opposition aux appellatifs (type χερσι-δότης) pour les distinguer des sobriquets<sup>185</sup>, offrent la même aptitude

179. Nous jugeons donc maintenant insuffisantes les données que nous avons résumées dans *R.E.G.* 81, 1968, p. xvii-xix.

180. Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 445 (avec bibliographie).

181. A. Meillet, « Le nom de Calypso et la formation désidérative », *R.E.G.* 32, 1919, 384-387.

182. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.* II/1, p. 320.

183. Sur la rection verbale des noms d'agent en \*-*tor*, voir Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.* II/3, p. 680 ; E. Benveniste, *Noms d'agent*, p. 62 ; et sur le fait que les composés nominaux peuvent refléter des types de syntagmes i.e., W. P. Lehmann, *Acta Linguistica Hafniensia* 12, p. 1-20.

184. Voir *B.S.L.* 65, 1970, p. 128-136 pour les emplois du suffixe \*-*ti*-.

185. E. Benveniste donne (*B.S.L.* 62, 1967, p. 21-24) une interprétation des appellatifs à premier membre régissant qui est implicitement en rapport avec son analyse des noms d'agent : le type φερει- (comme les noms en \*-*tor*) désigne pour lui un individu accomplissant effectivement, ou ayant accompli l'acte dénommé, mais le type -φορος (comme les noms en \*-*ter*) un être ou un objet comme porteur d'une fonction. Il n'en reste pas moins que, dans ces séries, les appellatifs semblent plus récents que les noms propres d'une part, et que, de l'autre, l'ordre inversé est propre à toutes les classes de composés dans les noms propres, et apparaît, non seulement dans les noms d'agent, mais dans



que les noms en *-tor* à donner des noms propres<sup>186</sup> : cf. *Καστι-άνειρα/Κάστωρ*, myc. *\*Nesiti-ánōr/Néstōr*, etc.

Si certains premiers membres de composés sont des noms d'agent en *\*-ti-*, d'autres, en *\*-s-i-*, sont des dérivés en *\*-i-* de formes en *\*-s-*, du type de hitt. *karši-*, cf. gr. *κουρίς* (§ 4) : *τερψί-(μῦροτος)* est, en composition, un nom d'agent de même structure que *karši-*, correspondant au simple nom d'action *τέρψις*, de même structure que *πέρσις* (§ 4).

Trois arguments peuvent être invoqués à l'appui de l'analyse *\*-s-i-* de certains premiers membres de composés :

a) si l'assibilation de *\*-ti-* suffisait à rendre compte de l'existence de *\*-si-*, l'on s'expliquerait mal les doublets du type *Ὀρτι-/Ὀρσι-* car le propre d'une loi phonétique est d'être générale.

b) Le dorien, dialecte non assibillant, a possédé, à côté de formes à dentale (e.g. *Σωτίων, Ηιστιάρχος*), des formes à sifflante (e.g. *Ηαγῆίστρατος, Ὀρριπος*)<sup>187</sup>.

c) De plus, la grammaire comparée enseigne qu'il a existé, hors du grec, des dérivés en *\*-i-* adjectifs : l'indo-iranien a des simples du type skr. *tātṛpi-* (à redoublement), av. *darši-* « hardi », skr. *dādṛṣi-*, v. p. *dādr̥ṣi-*<sup>188</sup> et des composés du type *pathi-sādi-* « qui s'assied sur le chemin »<sup>189</sup>. Or, du point de vue du sanskrit, un composé *pathi-rakṣi-* ne diffère pas d'un composé *pathi-sādi-*, ni d'un simple comme av. *darši-* : il est fait, comme *pathi-sādi-* sur *SAD-*, ou comme *darši-* sur la forme qui a donné au sanskrit le présent radical thématique *dharṣati*, sur le radical qui a donné *rakṣati*.

Les faits grecs sont en tout point comparables, à ceci près que les dérivés en *-i-*, rares comme adjectifs simples (type *τρόγχις*) et comme seconds membres de composés (type *θέσπις*)<sup>190</sup>, ne sont productifs qu'en premier membre de composés, qu'ils soient tirés d'une forme non sigmatique (type *τερπι-(μέρχωνος)*, cf. *tātṛpi-*), ou d'une forme sigmatique : *ἀλεξι-* en regard de *ἀλέξω* est directement comparable à *-rakṣi-* en regard de

les composés possessifs (cf., e.g., *Ἀλέσ-ιππος* [Bechtel, p. 36]); voir pour les « umgekehrte bahuvrīhi » K. H. Schmidt, *Die Komposita im gallischen Personennamen*, Tübingen 1957, p. 80-90.

186. Voir E. Benveniste, *Noms d'agent*, p. 54.

187. Pour les formes citées, voir F. Bechtel, *Griech. Dial.* II, p. 451, 399, 324, 178, respectivement.

188. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.* II/2, p. 292.

189. *Ibid.*, p. 294-295.

190. Voir P. Chantraine, *Formation des Noms*, p. 112-113. Sur les dérivés en *\*-i-* ; *θέσπις* a un second membre *\*-sk<sup>w</sup>-i-* en rapport hétéroclitique avec le dérivé en *\*-ro-* skr. *ā-skra-* « qui tient ensemble ».

*rakṣali*, et Θερσί-λοχος (qui peut être soit un composé progressif de même structure que Ὀρσί-λοχος, ou un composé possessif) conserve, au premier membre, le même dérivé que av. *darši-*; et le premier membre τανι- est identique au simple v.h.a. *dunni* et au second membre de composé skr. *-tani-* (cf. note 124).

Du point de vue formel, ces formes en *-i-* peuvent entrer dans le cadre de la loi de Caland-Wackernagel (type κυδι-άνειρα/κυδρός), ce qui revient à dire qu'elles sont d'origine hétéroclitique : par exemple, τερπι-/τερπνός/τερπωλ-ή offrent une alternance *\*-i-/\*-n-/\*-l-*, ἀρχι-/ῥρχαμος une alternance *\*-i-/\*-m-*, Ἐλδι-/ἐέλδωρ une alternance *\*-i-/\*-r-*<sup>191</sup>; du point de vue de la structure, ces composés ont en général un premier membre régissant. A époque historique, ces deux traits ne sont pas nécessairement liés l'un à l'autre : tous les composés pour lesquels joue cette loi ne sont pas progressifs, il s'en faut puisque la plupart sont des composés possessifs (e.g. ἀργι-κέραυνος), et tous les composés progressifs à premier membre en *\*-i-* n'obéissent pas nécessairement à cette loi : le type Ἐχί-λαος (ἔχω)<sup>192</sup> est non seulement assez fréquent dans l'onomastique grecque, mais ancien : il a des correspondants dans l'onomastique slave (e.g. *vladivoj* « qui combat (*vladoj*) les guerriers »<sup>193</sup>, iranienne (*vindi.x<sup>v</sup>arənah-* « qui obtient (cf. skr. *vindati*) le H. »), celtique et germanique (gaul. *Aui-*, v. h. a. *Awi-*), anatolienne (*Asi-tarhui-*). On a là des formations de noms d'agent en *\*-i-*, qui sont dérivés de thèmes temporels plutôt que de racines<sup>194</sup>. Et des séries comme τερπι-/τερπνός/

191. Pour le cadre hétéroclitique dans lequel entre la loi de Caland-Wackernagel, voir *Mélanges Benveniste*.

192. Bechtel, *Hist. P.N.*, p. 183.

193. Traditionnellement, on voit au premier membre des composés slaves de ce type des formes d'impératif (voir A. Vaillant, *Gramm. comparée* III, p. 35-36). Mais, en tout état de cause, on remarquera que grec et slave s'accordent pour l'emploi de *-i* au second membre d'adverbe composés : cf. ἀμισθί et *strimoglavī* « la tête la première », de *strimū* et *glava* qui offrent la même formation, tout comme le type (en *\*-ti*) gr. ἀστακτι/sl. *očivistī* « avec évidence » (sur ces types slaves, voir A. Vaillant, *Gramm. comparée*, II, p. 684-685). De plus, de même que le grec a des absolutifs en *\*-ti* (voir B.S.L. 65, 1970, p. 85-136), le slave a des « adjectifs invariables en *-i* » (Vaillant, *Gramm. comparée*, II, § 277) qui ne sont autres, eux aussi, que des absolutifs. Sur les formes iraniennes, voir J. Duchesne-Guillemin, *Les composés de l'Avesta* (1936), § 25 ; 238 ; sur *\*Aui-*, *\*Awi-*, Pokorny, p. 77 ; sur *asi-tarhui-*, E. Laroche, *Les noms des Hittites* (1966), n° 167.

194. La même chose est vraie pour *\*-u-* : voir R. Gusmani, *Il Lessico ittito*, 91-119.

τερπωλ-ή, ἀρχι-/ῥρχαμος, ἑλδι-/ἐέλδωρ à côté de τέρπομαι, ἄρχω, ἔλδομαι montrent que les premiers membres en \*-i- régissants sont d'origine hétéroclitique, et par conséquent étymologiquement en rapport avec les premiers membres en \*-i- des composés possessifs du type ἀρχι-κέραινος.

Ce double emploi des dérivés en \*-i- au premier membre de composés s'explique par le fait que, en tant qu'adjectifs, ils sont aptes à figurer au premier membre de composés possessifs, et en tant que dérivés ayant possédé une rection verbale (comme les noms en \*-li- : § 20), dans des composés à premier membre régissant. Le sanskrit ne manque en effet pas d'exemples comme *jāghnir vrtrām* « qui frappe Vrtra »<sup>195</sup> (où l'on remarquera l'ordre des mots, identique à celui des composés nominaux du type *τερπι-κέραινος* en grec, par opposition à l'ordre inverse d'un syntagme à rection nominale comme *sapātnānām viṣāsahīḥ* « vainqueur de chaque région ».

**21.** Formes en \*-i- et formes en \*-li- sont comparables. Toutes deux donnent des premiers membres régissants nominaux, et non verbaux, à des composés issus de la nominalisation de syntagmes dans lesquels un nom a une rection verbale. Toutes deux peuvent apparaître en composition, en premier et en second membre : il en est de ἀλεξι-, premier membre en regard de -rakṣi-, second membre, comme de τανι- en regard de -tani- (§ 20), ou *havya-dāli-* en regard de *dāli-vāra-* (§ 20). Toutes deux peuvent apparaître en simple également, dans des adjectifs et dans des substantifs, les adjectifs (type *τρόχης, μάντις*) étant beaucoup plus rares dans les deux séries, et ayant pu donner des noms d'instruments (cf. gr. *τρόπις* « quille d'un bateau », etc. (§ 4), *κουρίς*, passé au type en -d- à côté de hitt. *karši-* (§ 4), et le type lat. *uestis*). Toutes deux entrent dans un schéma bien connu, dans lequel un membre composé (ici le premier, et non, comme il est habituel dans les composés régressifs, le second) s'oppose à un simple comme substantif à adjectif (type *Περσι-/πέρσις, τερψι-/τέρψις, βωτι-/cf. βόσις*).

Les premiers membres de composés en \*-i- et ceux en \*-li- diffèrent sur un point cependant : ceux en \*-li- sont bâtis sur la racine, indépendamment des formes verbales qui en sont issues : *βωτι-, Ὀρτι-* sont autonomes par rapport aux formes

195. Voir Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.* II/2, p. 293 (avec bibliographie).

de βόσκω, ὄρνυμι. Au contraire, ceux en \*-i-, qui donnent au sanskrit des dérivés bâtis sur n'importe quelle forme temporelle, de présent, parfait ou aoriste<sup>196</sup>, sont en relation avec un thème temporel : Ἰσχι-([λ]ṣi)<sup>197</sup>, τερπι-(κέραινος) sont bâtis sur un thème de présent (ἴσχω, τέρπομαι), λαθι-(κηδής) sur un thème d'aoriste (ἔλαθον) — et l'on remarquera le caractère thématique de ces thèmes —, jaghni-, sur un thème de parfait (*jaghāna*). Et les premiers membres du type τερψι-(μῆροτος) sont tirés, non pas exactement du thème désidératif, comme le pensait Meillet<sup>198</sup>, mais de la forme temporelle indifférenciée.

Aussi n'a-t-on pas à décider si Ὀρσι- est bâti sur ὄρσω ou sur ὄρσα : il l'est sur la forme en \*-s- qui a donné les présents tokh. B *ersā-m* (3<sup>e</sup> sg.) « faire sortir, susciter », et (au sens spécialisé de « couler », hitt. *arāšzi*, skr. *ārṣati*<sup>199</sup> (qui sont dans le même rapport l'un avec l'autre que *hwešzi* et *vasati* [§ 14]), ainsi que des prétérits : tokh. A *arsāt* (moyen) de *arā-s* (correspondant à B *ersā-m*, ce qui indique que le vocalisme radical de ce dernier doit être \*-o-), et hitt. *arāš*, prétérit de *ari* « parvenir »<sup>200</sup>; cette forme en \*-s- est celle qui apparaît dans le futur (ancien présent) gr. ὄρσω, thématique comme tokh. *ersā-m* (dont il peut avoir le vocalisme, ce qui ne préjuge en rien du vocalisme des autres formes de ὄρνυμι), et comme le skr. *ārṣati*, ainsi que dans la forme athématique qu'est l'aoriste ὄρσα; τερψι- n'est bâti ni sur τέρπομαι ni sur ἔτερψα, mais sur la forme \**terp-s-* qui, en grec a été rejetée vers l'expression du prétérit sous sa forme athématique (ἔτερψα), et thématisée, a donné un présent devenu ensuite futur (τέρπομαι), et qui est à la base de skr. *atārpsīt*, *tarpsyati*<sup>201</sup>. Les premiers membres de composés en -σι- ne constituent donc qu'un cas particulier de dérivés en \*-i-, bâtis sur la forme temporelle élargie (dérivés dont les féminins du type Καλυψώ conservent le souvenir). Et si l'on se souvient qu'un dérivé en -i- a pu, en sanskrit, être élargi en -in-<sup>202</sup> (cf. *paśu-rakṣin-*),

196. Voir L. Renou, *Gramm. ... védique*, § 203.

197. Bechtel, *Hist. P.N.*, p. 228.

198. Voir note 167.

199. Sturtevant, *Language* 8, 1932, a rapproché le radical de ces verbes « couler » de la racine de ὄρνυμι.

200. Voir Pokorny, *I.E.W.*, p. 329.

201. Gr. -τερπής est intéressant, si l'on songe au rapport entre les formes verbales en \*-s- et les dérivés nominaux sigmatiques, bien mis en lumière par F. B. J. Kuiper, *Acta Orientalia* 12, 1934, notamment p. 216.

202. Voir Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.* 11/2, p. 350.



l'on mettra en rapport, non seulement ἀλεξι- et -rakši(n)-, mais τρεψι- et drapsin- (\*dhrebhs-i-), δεισι- et dvešin- (\*dweis-i-), cf. θρέψω, ἔθρεψα ; dvešti, divīati, ēddēisa.

Le jeu des divers premiers membres de composés tels que ceux qu'offrent les familles de ὄρνυμι ou de τέρομαι est donc clair. Les uns, nominaux régissants, sont faits tantôt sur le radical (ὄρτι-, sans \*τερπι-, mais cf. le simple nom d'action skr. *tṛpti-* « rassasiement »), tantôt sur un thème temporel (τερπι- sans \*ὄρι-, ce qui peut tenir à la formation, respectivement thématique/athématique des présents correspondants, τέρομαι, ὄρνυμι ; ὄρσι- et τερψι-) ; les autres, verbaux régissants, sont bâtis sur la forme temporelle spécifiée comme présent (τερπε-, ὄρσε-<sup>203</sup>). Les premiers membres régissants verbaux et nominaux peuvent se trouver en concurrence : cf. Ἰσχι-/Ἰσχε-, ἀρχι-/ἀρχε-, ἀγχι- (cf. lat. *angi-*<sup>204</sup>)/ἀγχε-, Ἀλεξι-/Ἀλεξε-, Ὀρσι-/Ὀρσε-, περσι-/περσε-, etc.

Évidemment, les problèmes relatifs aux composés appartenant à ces types devraient être repris en détail. Mais nous nous bornerons, pour finir, à indiquer les conditions dans lesquelles les premiers membres nominaux régissants en \*-ti- (formations primaires sur la racine) et en \*-s-i- (dérivés de la forme verbale temporelle indifférenciée) se sont confondus en grec pour donner un type vivant où, en dehors de quelques cas privilégiés comme βωτι-, ὄρτι-, ou ἀλεξι-, δεισι-, τρεψι-, on ne sait plus guère ce qui revient à l'un ou à l'autre.

L'opposition entre les deux a été neutralisée et devant consonne (où \*-ti-, s'il s'est assibilé en \*-si-, est venu se confondre avec \*-s-i-), et devant voyelle, où \*-ty->-s- est venu se confondre avec \*-s(i)->-s- par élision. Comme, par surcroît, devant voyelle, il y a eu neutralisation de l'opposition \*-s(i)-/\*-s(e)-, lorsque l'un de ces composés a un second membre à initiale vocalique, l'on ne peut absolument pas déterminer le prototype auquel il remonte : Ἀλεξάνδρᾱ a-t-il au premier membre \*Ἀλεκτι- (cf. ἀλέκτωρ) ? Ἀλεξι- (cf. ἀλεξι-κακος) ? Ἀλεξε- (cf. Ἀλεξέβιος) ? Et le grec offre de nombreux cas d'ambiguïtés de ce genre, ainsi, pour nous borner à des

203. Lui-même concurrencé par ὄρσο-, dans des conditions qui resteraient à définir.

204. Il y aurait lieu de montrer qu'un premier membre de composé comme celui de lat. *angi-portus* (à côté du thème en \*-s- *angustus* et du thème en \*-n- *angīna*, cf. gr. ἀγγών-η), ou de lat. *horri-ficus* (à côté du thème en \*-s- *horror*) entrent dans le cadre de la loi de Caland, qui a donc pu exister hors du grec et de l'indo-iranien.

noms propres Ἀξανδρος (ἄξω)<sup>205</sup>, cf. Ἀξι-λεως, etc.; Ἀλξήνωρ (le thème I \**a<sub>2</sub>el-k-* [ou III \**a<sub>2</sub>l-k-*] de ἄλ-αλκεῖν, etc., par lequel il pourrait s'expliquer, est attesté dans ἔπ-αλξίς avec un élargissement \*-s-<sup>206</sup>, à côté du thème II \**a<sub>2</sub>l-ek-s-* [ἄλέξω, skr. *rakṣati*]; comme nom d'agent ἄλκτῆρ existe mais non \*ἄλκτωρ); Θήσανδρος, s'il existait bien<sup>207</sup>, pourrait avoir pour premier membre (plutôt qu'un \**Θητι-*, \**θήτωρ* n'existant pas) un \**Θησε-* ou \**Θησι-*, fait sur la forme verbale sigmatique qui, thématisée, a donné le futur θήσω de τίθηναι; en ce cas, *Θησεύς* pourrait être un hypocoristique comparable à *περσεύς*. Quant au nom de Perséphone<sup>208</sup>, l'étymologie, et même la forme (*Φερσέφωνα*, *Πηριφόννα*, *Πηρεφόνεια*, *Φερέφαττα*, etc.), en sont trop incertaines pour qu'on puisse en tirer quelque chose.

22. En tout cas, les composés en -σε-, et ceux des composés en -σι- qui s'expliquent par \*-s-i-, et non par \*-ti-, gardent le témoignage de thèmes verbaux sigmatiques, dont les uns sont des présents en grec et ailleurs (ἄλέξω : skr. *rākṣati*; κείρω : hitt. *karašzi*), d'autres des futurs en grec, mais des présents ailleurs (πέρσω : hitt. *parašzi* actif/*parša* moyen; δέξομαι : skr. *dakṣati*; ῥρσω : tokh. B *ersä-m* (et cf. hitt. *arašzi*, skr. *arṣati*; θήσω : tokh. A *täs-*, B *tās-*), d'autres — mais qui n'ont pas d'étymologie — des futurs en grec seulement (οἶσω, ἄρσω), des aoristes pouvant se trouver à côté de ces thèmes de présent et/ou de futurs (ἐκερσά-(μην), ἐδεξά-(μην), ἔπερσα, ὤρσα).

Tous sont des vestiges de formes verbales temporelles bâties sur un thème élargi, par opposition à des formes radicales que leur désinence situait dans le système des voix, formes temporelles indifférenciées à l'origine, mais qui, après la naissance d'un présent, et la constitution d'un couple présent/prétérit consécutive à cette naissance, ont été spécifiées soit comme préterits, par le jeu des désinences (\*-e/-to : ἐκερσε, -εκείρατο, hitt. *karašta*), soit comme présents, par des procédés plus nombreux : emploi d'un thème « hétéroclitique » (πέρθω/ἔπερσα); emploi de la désinence à valeur temporelle la plus ancienne \*-li (hitt. *karašzi*, *parašzi*); thématisation (gr.

205. Bechtel, *Hist. P.N.*, p. 61.

206. Sur les formes de cette racine, voir P. Chantraine, *Dict. étym. s.u.*

207. Conjecture dans une inscription de Naukratis : voir J. L. Perpillou, *Subst. grecs en -εύς*, § 246.

208. Voir Frisk, *G.E.W.*, s.u.

κεῖρω < \*κέρσω); affixation (tokh. *kärst-*; hitt. *karš-iḫa-*, *parš-iḫa-*); et, en grec, parce que la formation la plus vivante de présents d'origine sigmatique a été celle des présents en \*-skō, ces présents ont pu être hypostasiés en futurs (πέρσω).

Françoise BADER.

8, Bd de Courcelles, 75017 Paris.

---





## UNE CLASSE RÉSIDUELLE DU VERBE INDO-EUROPÉEN

SOMMAIRE. - *Divers vestiges font soupçonner que, parmi les présents athématiques infixés de l'indo-européen, ont existé des formations en \*...-n-ei- à côté des formations en \*...-n-eu-.*

Les classes verbales des grammairiens indiens comprennent, en fait de présents à nasale, les types *sunómi* (5<sup>e</sup> cl.), *ruṇádhami* (7<sup>e</sup> cl.) et *krīṇāmi* (9<sup>e</sup> cl.). Ces formations à caractéristique *n* remontent à la période indo-européenne. Cela ressort, dans le cas des formes en *\*-neu-/\*-nu-*, de correspondances entre le sanskrit védique et le grec homérique. A skr. *slṇóti* (av. *slarānaoti*) répond gr. *στέρνυμι*, à skr. *sanóti* gr. *ἄνυμι*, à skr. *tanóti/tanulé* gr. *τάνυμαι*; — remontant respectivement à *\*slṇneuti*, *\*sṇneuti* et *\*lṇneuti/\*lṇnutoi*<sup>1</sup>. Parfois, l'un des termes du rapprochement appartient à la conjugaison thématique. Ainsi gr. *φθίνω* < *\*φθίνω* (cf. *φθινύθω*) s'apparie avec skr. *kṣiṇóti*. De même, en face de verbes du type skr. *ruṇádhami*, le latin présente la voyelle prédésinentielle *e/o* dans un groupe hérité : *linguo* (skr. *riṇákti*), *iungo* (skr. *yunákti*), *findo* (skr. *bhinákti*), *scindo* (skr. *chinákti*), *pinso* (skr. *pináṣti*), *fungor* (skr. *bhuñkté*). En l'occurrence, le grec ne conserve pas aussi fidèlement la structure ancienne. En regard de *linguo* : *riṇákti* le présent usuel est en grec *λείπω*<sup>2</sup>, et la base *\*iunĝ-/ \*iuneĝ-* de *iungo* : *yunákti* est remplacée par le thème *\*ieugneu-/\*ieugnu-* de *ζεύγνυμι*, avec un degré radical plein de caractère anomal et secondaire. En revanche, des faits grecs archaïques jouent un rôle important pour l'histoire du type *krīṇāmi*. Le verbe homérique *μάρναμαι*, notamment, avec son pendant sanskrit *mṛṇāti* « broyer » (RV)<sup>3</sup>, continue un présent

1. Voir K. Strunk, *Nasalpräsens und Aoriste*, Heidelberg 1967, 72-74.

2. L'infixe s'observe dans la forme hypercaractérisée *λιμπάνω* (Sappho 96, 2.6 D ; Hippocrate, *Morb.* 4, 55 ; etc.).

3. Nous admettons l'identité de gr. *μάρναμαι* et de skr. *mṛṇāti*, en dépit de l'écart sémantique. Pour *μάρναμαι*, H. Frisk envisage le sens premier « sich zermalmen, zerschlagen » (*Gr. etym. Wb.* II, 177).

indo-européen. La différence de diathèse s'observe aussi, mais inversée, dans l'équation gr. κάμνω : skr. *śamñāte*. Comme l'opposition thématique/athématique (cf. lat. *sterno* : skr. *stññāti*), le changement de voix apparaît lié aux conditions d'évolution des langues particulières et ne compromet pas la restitution d'une forme préhistorique. Au total, la comparaison interdialectale révèle donc un contingent de verbes à nasale de la plus haute antiquité<sup>4</sup>.

Au point de vue indo-européen, les types *sunómi*, *ruṇádhami* et *krīṇāmi* forment une seule et même classe. En effet, ces thèmes à infixé présentent en définitive des structures superposables. Skr. *stññóti* s'analyse en *\*stñ-n-eu-ti*, c'est-à-dire racine au degré zéro + infixé + suffixe radical au degré plein + désinence. Ces constituants se retrouvent, identiques, dans *yunákti* < *\*iu-n-eḡ-ti* et *prñāti* < *\*pñ-n-ea-ti*. L'insertion de *n* s'observe donc dans des bases variées : radicaux en *u*, en consonne occlusive, en *a*. Dans le cas du schwa, A. Meillet introduit une limitation : seul i.-e. *\*ā* (< *\*ea₂*) s'attacherait à une nasale précédente et constituerait le type en *-nā-* du sanskrit<sup>5</sup>. L'indien n'est ici d'aucun secours puisque *\*ea₁* (> *\*ē*), *\*ea₂* (> *\*ā*) et *\*ea₃* (> *\*ō*) aboutissent également à *ā* en védique. En revanche, le témoignage du grec est important. Tous les présents à nasale bâtis sur une racine *seṭ y* sont de type en *-vā-/vā-*, à l'exclusion de *\*-vñ-/vñ-* et *\*-vω-/vω-*. D'ailleurs, le reflet *a* de *\*a* se rencontre souvent en dehors du présent : δάμνημι coexiste avec δαμάσαι, πέρνημι avec περάσαι, κίρνημι avec κεράσαι, πίλναμαι avec πελάσαι (Meillet, *l.c.* 277). Corollairement, les aoristes à radicaux disyllabiques en *-ε-* et en *-ο-* ne s'opposent pas à des présents en *\*-vñ-* et en *\*-vω-* : ὀλέσαι se rapporte à ὀλλυμι (< *\*ōllyumi*), σπορέσαι à σπόρῃμι, ὁμόσαι à ὁμῃμι. Dans la perspective comparative, des relations du

4. La présente collection de faits ne se veut pas exhaustive, mais sert seulement de base à la démonstration. S'autorisant de considérations sur une relation intraparadigmatique, K. Strunk verse au dossier indo-européen des présents isolés. Les formations *jānāti*, *prñāti* et *śññāti*, par exemple, n'ont pas de correspondants exacts ailleurs, mais s'articulent à de vieux aoristes radicaux athématiques. Or, des affinités morphologiques relient *jānāti* à *ajñāt*, *prñāti* à *aprāt* et *śññāti* à *ásrot*, car les deux membres de l'opposition reposent sur le degré plein du thème II de la racine. Il y a donc, dans ce parallélisme, une présomption en faveur de l'ancienneté du système, et non seulement de l'un de ses termes. K. Strunk reconstruit ainsi *\*ḡññāti*, *\*pññāti* et *\*kññāti*, à côté de *\*eḡñāt*, *\*eplāt* et *\*ekleut* (l. c. 40, 42 et 85).

5. *Des présents grecs en -vā-/vā-* : Mélanges J. Vendryes, Paris 1925, 275-285.

genre skr. *mṛṇāti* : gr. *μάρναμαι*, ou skr. *śamnīle* : gr. *καμα-*, parlent également en faveur d'une origine unique du type sanskrit en *-nā-*. D'où la conclusion de Meillet « que le seul type de présent à infixé nasal connu de l'indo-européen pour les racines dissyllabiques étant le type en *-nā-*, ce type se rencontrait et pouvait se rencontrer seulement dans les racines dont la voyelle finale est du type *-ā-* » (l. c. 284). Cette assertion est pour le moins audacieuse, car s'il est vrai que le grec ne réfléchit que la formule *\*-neā<sub>2</sub>-* (présents en *-vā-*/*-vā̃-*), jamais *\*-neā<sub>1</sub>-*, ni *\*-neā<sub>3</sub>-*, cette situation n'est pas forcément celle de l'indo-européen commun. De fait, les observations de Strunk sur les affinités particulières entre le présent à nasale et l'aoriste radical bâti sur le thème II de la racine conduisent à une appréciation nouvelle. En dépit des remarques de Meillet (l. c. 282-283), skr. *prṇāti* se dénonce comme une forme ancienne par sa relation paradigmaticque avec *aprāt*. Abstraction faite de l'infixe, le présent repose, comme l'aoriste, sur *pr-ā-*. Or, d'après le témoignage de gr. *πλήτο* (cf. lat. *plē-*), l'élément *ā* de cette forme remonte à *\*ē*, ce qui justifie la reconstruction *\*p<sub>1</sub>neā<sub>1</sub>ti*/*\*ep<sub>1</sub>leā<sub>1</sub>t*. Symétriquement, l'opposition skr. *jānāti* (av. *-zanāti*)/skr. *ajñāt*, gr. *ἔγνω* plaide en faveur d'un prototype *\*ǵ<sub>h</sub>neā<sub>3</sub>li*. L'indo-européen a donc possédé des présents en *\*-nē-* (<*\*-neā<sub>1</sub>-*) et en *\*-nō-* (<*\*-neā<sub>3</sub>-*) (voir K. Strunk, o. c. 59).

L'infixe, on le voit, apparaît dans des conditions variées : devant *u*, devant une consonne occlusive et devant les laryngales *ā<sub>1</sub>*, *ā<sub>2</sub>*, *ā<sub>3</sub>*. On juge par là de l'extension des formations à nasale dans le système verbal primitif. A l'origine, la caractéristique *n* intervient librement dans le thème II de la racine, sans égard à la nature du suffixe. C'est pourquoi les bases radicales en *\*-i-* permettent théoriquement la constitution d'un présent en *\*-ni-*. Dans les faits, cependant, le type en *\*-ni-* ne s'observe directement nulle part et n'a pas de place dans les grammaires de l'indo-européen. Cette absence est une anomalie. En effet, l'élément *u* ne se présente généralement pas seul, mais s'oppose à *i* au sein des catégories morphologiques. Ainsi, à côté des neutres en *-u* (cf. *\*pēku*), E. Benveniste reconnaît un groupe parallèle en *-i* (cf. *\*oyi*)<sup>6</sup>. Dans le genre animé, *-tu-* et *-ti-* forment des noms abstraits déverbatifs. Enfin, des morphèmes à composante *u* et *i* fonctionnent comme désinences verbales. La 3<sup>e</sup> personne du

6. *Origines de la formation des noms en indo-européen* I, Paris 1935, 60.

singulier s'exprime par *-tu* à l'impératif, par *-ti* à l'indicatif. On ne s'étonnerait donc pas de l'existence de présents en *\*-ni-* en regard de ceux en *-nu-*. Les langues historiques en conservent peut-être des traces. Le grec, en particulier, a un groupe notable de verbes thématiques à nasale dans la langue homérique<sup>7</sup>. Ces présents en *-νω* proviennent en grande partie d'anciennes formes en *-νυμι* et s'analysent alors en *\*-νλω*. Ainsi *τίνω*, pour *\*τινλω*, coexiste avec *τείνυμαι* (*τίνυμαι*), *ἀνεται* avec *ἥνυτο*. En face de *φθίνω* (cf. *φθινύθω*) et de *θύνω*, le sanskrit a les formes athématiques *kṣiṇōti* et *dhūnōti*. La finale *-νύω* représente aussi une réfection de *-νυμι* dans *τανύω* à côté de *τάνυμαι*, et dans *ἀνύω* à côté de *ἀνεται*, *ἥνυτο*. La tendance à la thématisation conduit donc tantôt à *-νλω*, tantôt à *-νύω*. Mais cette variation n'a pas d'importance ici. L'essentiel est la transformation morphologique de *\*-neu-mi* en *\*-nyō*. Ce phénomène suggère un procès analogue *\*-neimi* > *-niō*. Comme la plupart des verbes du type skr. *ruṇádhami* passent en grec à la conjugaison thématique (cf. la réfection *λιμπάνω* de *\*λιμπω* = lat. *linquo*, en face de skr. *riṇákti*; (F)*ινδᾶλλομαι*, partiellement comparable à skr. *vind-āti* et v. irl. *find*, en face de *vinasti* de l'avestique; *σχινδαλμός*, d'accord avec lat. *scindo*, en face de skr. *chinálli*), de même la formation en *\*-nei-mi* connaît un rajeunissement par la généralisation de la forme faible *\*-ni-* et l'introduction de la voyelle *\*e/o* dans tout le paradigme. Ce n'est pas qu'une hypothèse. Un prototype en *\*-neimi* fournit la meilleure explication de gr. *ύφαίνω*, dont l'aspiration initiale, sans valeur étymologique, représente une addition relativement récente<sup>8</sup>. Le radical est *\*ubh-* (cf. skr. *ubhnāti*), degré zéro de *\*uebh-* « tisser » (cf. v.h.a. *weban*). La finale *-αίνω* < *\*-αννω* se décompose en *-ον-* (infixe) + *-i-* (suffixe de racine) + *-ō* (désinence). Pour des raisons de chronologie, H. Frisk écarte à juste titre l'explication de *ύφαίνω* comme dénominatif de *ύφή*, *ύφος* (*Gr. etym. Wb.* II, 977). Le verbe apparaît dès l'*Iliade*, les substantifs seulement au v<sup>e</sup> siècle, *ύφή* chez Eschyle, *ύφος* chez Phérécrate. D'ailleurs, les formes védiques *ubhnás* (2<sup>e</sup> sg. inj. prés.), *aubhnāt* (3<sup>e</sup> sg. ind. impf.) et *unap* (2<sup>e</sup> sg. inj. prés.) indiquent sans équivoque une origine préhistorique de

7. Voir E. Risch, *Wortbildung der homerischen Sprache*, Berlin/Leipzig 1937, 236-238.

8. Voir M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris 1972, § 320.



la nasale. La situation se résume donc ainsi : à un présent athématique en *-nā-* du sanskrit (*ubhnāti*) répond une formation thématique en *\*-nīō* du grec homérique. A première vue, la donnée indienne témoigne en faveur d'une racine *seṭ* (suffixation en *ə*), mais l'ensemble du dossier plaide pour le contraire. L'adjectif verbal *ubdhā-* (RV), en particulier, suppose une base *\*ubh-*, non *\*ubhə-*. L'indépendance du thème du présent et de la forme en *-la-* trahit le caractère récent de ce représentant de la 9<sup>e</sup> classe. En effet, les verbes en *-nā-* anciens attestent la laryngale en dehors de la formation à infixe : *prñāti/pūrñā-*, *mṛñāti/mūrñā-*, *stñāti/stīrñā-*, *mināti/mīlā-*, *jināti/jītā-*, *krīñāti* (pour *\*krīñāti*, cf. pali *kīṇāti*)/*krītā-*, *punāti/pūtā-*, *skabhnāti/skabhitā-*, *stabhnāti/stabhitā-*, *śamnīte/śamīṭ-*. L'opposition *ubhnāti/ubdhā-* se range dans une autre série. Le rapport entre une forme radicale lourde au présent et une variante légère dans l'adjectif verbal caractérise le type en *-nu-*. Tandis que *stñāti* s'articule à *stīrñā-*, *stñōti* se trouve en relation paradigmatique avec *stītā-*. Cf. *kṛñōti/kītā-*, *ṛñōti/ītā-*, *vṛñōti/vītā-*, *spṛñōti/-spītā-*, *cinōti/cītā-*, *minōti/mītā-*, *hinōti/hītā-*, *dabhnōti/-dabdhā-*, *ṛdhnōti/ṛddhā-*, *ṭpññōti/ṭpītā-*. L'exception de *śṛñōti/śrūtā-* confirme la règle : à la différence de *ə*, le suffixe de racine *u* s'ajoute à la racine proprement dite d'une manière facultative et manque généralement dans l'adjectif verbal (voir K. Strunk, *o. c.* 61). Ce trait s'appliquait probablement aussi à *i*, étant donné le parallélisme des traitements de *i* et de *u* dans différentes catégories morphologiques. La forme théorique *\*ubh-n-ei-ti* s'accorde donc sans difficulté avec un adjectif *\*ubh-tō-* (>skr. *ubdhā-*).

Un point capital demande encore une explication. Si l'élimination de *\*-neimi* au profit de *\*-nīō* se comprend bien en grec par une forte tendance à la thématisation, la disparition complète du type en sanskrit pose un problème. Dès le début de la tradition, l'indien possède une grande variété de formes athématiques. Une conjugaison en *\*-némi* (<i.-ir. *\*-naimi* <i.-e. *\*-neimi*) ne surprendrait donc pas à côté des classes traditionnelles *sunómi*, *ruṇádhami* et *krīṇāmi*. Mais un fait particulier de phonétique indo-iranienne rend peut-être compte de l'absence de verbes en *\*-ni-* en védique et en avestique. Le traitement *i* du schwa vocalique entraîne en indo-iranien une homonymie partielle des types en *\*-neimi* et en *\*-neāmi*. A la 1<sup>re</sup> pl., par exemple, *\*-ni-mes* et *\*-nə-mes*

se confondent en *\*-ni-mas*<sup>9</sup>. Dans les temps du présent, la neutralisation de l'opposition intéresse a) à l'actif : le duel, la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> pl. de l'indicatif ; la 2<sup>e</sup> sg., le duel et la 2<sup>e</sup> pl. de l'impératif ; l'optatif ; le duel, la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> pl. de l'imparfait. b) au moyen : la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> sg., la 1<sup>re</sup> duel, la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> pl. de l'indicatif ; le singulier et la 2<sup>e</sup> pl. de l'impératif ; l'optatif ; la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> sg., la 1<sup>re</sup> duel, la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> pl. de l'imparfait. Avec autant de formes communes, l'hypothèse de la fusion de deux classes en une seule se recommande. L'unification se réalise au bénéfice de *-nā-* en raison de la supériorité numérique des racines suffixées en *ā*. Le type concurrent en *i*, sans doute résiduel dès la période indo-européenne, ne s'observe en dehors des formations à nasale que dans le petit groupe des bases à diphtongue longue : *\*pō-i- < \*peā<sub>3</sub>-i-* « boire » (cf. le causatif skr. *pāy-āyati*), *\*pō-i- < \*peā<sub>3</sub>-i-* « surveiller (le bétail) » (cf. gr. *πῶϋ* et *ποιμῆν*), *\*dhē-i- < \*dheā<sub>1</sub>-i-* « sucer ; allaiter » (cf. skr. *dhāyas-*, *dhāyú-*, *dhenú-*) (voir E. Benveniste, *o. c.* 167-169). La rareté des racines en *i* explique donc l'absorption de *i*-ir. *\*-nai-/-ni-* par *i*-ir. *\*-nā-/-ni-*.

Ainsi, les verbes sanskrits de la 9<sup>e</sup> classe ne sont pas homogènes ; ils comprennent, à côté de nombreux présents en *\*-neā-*, un faible contingent de formes en *\*-nei-*. L'indice d'une relation étymologique entre skr. *-nā-mi* et *i*-e. *\*-nei-mi* se trouve dans la correspondance de termes indiens en *-nā-* avec des partenaires grecs en *-iνω* (*< \*-niō*). Outre *ubhnāti* : *ὕφαινω*, on enregistre *iṣṇāti* : *ἰαίνω*. Dans le *R̥gveda*, *iṣṇāti* coexiste avec *iṣanyati*, qui recouvre exactement l'homérique *ἰαίνω* (*< \*is-<sup>0</sup>n-iō*). L'hapax *iṣáni* (RV 2, 2, 9) n'offre pas nécessairement la base d'un *iṣanyati* dénominatif, car *iṣṇāti* atteste la nasale dans une formation verbale indépendante. On verra donc plutôt dans *iṣáni* un dérivé rétrograde d'*iṣa-nyati* (cf. *ὕφῃ* de *ὕφαινω*)<sup>10</sup>. Au total, l'équation *iṣṇāti* : *ἰαίνω* permet la restitution d'un prototype *\*is-nei-mi*. Enfin, une situation plus complexe se présente avec *mṛṇāti* : *μαραίνω*. Une racine set *\*mṛ-ā-* est garantie par l'adjectif verbal *mūrṇa-* et par l'équation *mṛṇāti* : *μάρναμαι*. En grec, *μαραίνομαι* et *μάρναμαι* apparaissent dès l'*Iliade*, mais avec des sens diffé-

9. La finale *\*-ni-mas* passe à *-nī-mas* en sanskrit (type *krīṇīmaḥ*) dans des conditions peu claires. Voir J. Wackernagel, *Ai. Gr.* I, 20, § 18 et les remarques de Debrunner dans les *Nachträge zu Band I*, 13 (20, 4-6).

10. H. Frisk envisage les deux analyses, *Gr. etym. Wb.* s.v. *ἰαίνω*.

rents. Le verbe thématique signifie « s'épuiser » en parlant du feu, le présent en  $-να-$  s'applique à l'activité du combattant. L'écart sémantique témoigne peut-être en faveur de deux variantes radicales :  $*m\check{r}-\partial-$  et  $*m\check{r}-\check{i}-$ . En tout cas,  $\mu\alpha\rho\alpha\acute{\iota}\nu\omicron\mu\alpha\iota$  ne procède pas simplement de  $\mu\acute{\alpha}\rho\nu\alpha\mu\alpha\iota$  par thématisation, car  $-ν\eta\mu\iota/-να\mu\alpha\iota$  se prolonge dans le type en  $-ν\acute{\alpha}\omega$  (cf.  $\delta\acute{\alpha}\mu\nu\eta\mu\iota > \delta\alpha\mu\nu\acute{\alpha}\omega$ ,  $\kappa\acute{\iota}\rho\nu\eta\mu\iota > \kappa\iota\rho\nu\acute{\alpha}\omega$ ). En dernière analyse, la reconnaissance des doublets  $*m\check{r}-\partial-$  et  $*m\check{r}-\check{i}-$  s'appuie sur des parallèles comme skr.  $sl\check{r}\eta\acute{\alpha}ti$  :  $sl\check{r}\eta\acute{o}ti$  et skr.  $min\acute{\alpha}ti$  : gr.  $\mu\iota\nu\acute{\upsilon}\theta\omega$  (réfection d'un ancien  $*\mu\iota\nu\upsilon\mu\iota$ )<sup>11</sup>. L'existence d'une classe en  $*-neimi$  en indo-européen reçoit donc des éléments de confirmation à la lumière de faits grecs et indiens. Le dossier n'est pas riche, mais les pièces à conviction concordent.

Claude SANDOZ.

78, ch. de la Caille  
2000 Neuchâtel (Suisse).

11. Sur la coexistence de thèmes verbaux en  $*-ne\partial-$  et en  $*-neu-$ , voir K. Strunk, *o. c.* 109-113.





## HITTITE *HATRAI*- ET LES TÉMOIGNAGES ITALIQUES

SOMMAIRE. — *Examen critique d'une récente étymologie de E. Peruzzi (par le latin) et d'une déjà ancienne étymologie de l'auteur lui-même (par le vénète) pour hitt. hatrai- « mander par un message écrit »; ni l'une ni l'autre ne peut être tenue pour acquise.*

1. Dans un article récent (*Studi micenei ed egeo-anatolici* XI, 1970, 103-108), Emilio Peruzzi (ci-dessous, EP) enseigne qu'à Rome d'une part, en pays hittite d'autre part, l'écriture peinte sur bois (en l'espèce, à l'encre noire) remonterait à la même haute antiquité que l'écriture incisée sur matières molles (cire, argile avant cuisson) ou dures. Il fait état (105 sv.) de traditions (Servius, Cicéron, Tite Live) assignant à la Rome des rois l'usage des *tabulae dealbatae*; il se fonde, d'autre part, pour le Proche-Orient, sur un article de Helmut Bossert (*Minoica = Festschrift ... Sundwall*, 1958, 67-79) qui, cependant, est loin d'être décisif à cet égard en ce qui concerne le domaine proprement hittite.

Cette doctrine est, pour EP, la condition nécessaire des considérations lexicales auxquelles l'article est consacré. Dans l'un et l'autre domaines, il y aurait eu, à l'origine, *deux* verbes « écrire », liés chacun à une technique spécifique : un verbe « encrer » et un verbe « inciser ». Mais, des deux côtés, l'évolution linguistique aurait généralisé le second aux dépens du premier, ceci dès avant nos premiers textes; en sorte que l'ancien verbe « écrire à l'encre » serait, à date historique, ou bien (hittite) porteur d'une signification déviée (en l'espèce, « mander »), ou bien (latin) totalement disparu. Mais une heureuse circonstance en permettrait aux comparatistes la restitution : il s'agirait, dans les deux langues, d'un *même* verbe « noircir (à l'encre) » dérivé de l'adjectif \**ātro-* « noir ».

L'élimination d'un vieux verbe « écrire à l'encre », contemporain et concurrent du verbe « écrire en incisant », est, en

soi, une hypothèse non nécessaire. *A priori*, on peut aussi bien considérer la technique par gravure comme primordiale, et admettre que « inciser » a signifié « écrire » dès l'institution des écritures hittite ou romaine, ce verbe ayant été ensuite, par extension, appliqué aux techniques secondaires. Tout repose, en définitive sur la valeur et la portée de l'étymologie proposée par EP.

Elle sera discutée ci-dessous. E. Laroche (qui partage mes vues sur cette question) a bien voulu confirmer ou préciser mon information sur les données anatoliennes.

2. Les termes que rapproche EP sont : d'une part le verbe hittite en *-mi* de thème de présent *hatrai-*, lequel a la structure d'un dénominatif et impliquerait un nom *\*hatra-* (cf. *irha-* « limite »/*irhai-* « délimiter », etc.); d'autre part, lat. *ālramētum* « encre », qui procéderait d'un présent *\*ālṛāre* (cf. *armāre/armāmentum*, etc.), lui-même dénominatif de *āler* « noir ».

On fera, ici, deux réserves. D'une part, l'orthographe hittite ne nous garantit pas que, dans *hatrai-*, la voyelle de première syllabe soit longue plutôt que brève, ni que l'occlusive dentale qui suit soit sourde plutôt que sonore. D'autre part, en hittite, les dénominatifs du type *irhai-*, etc. dérivent normalement de substantifs; à partir d'adjectifs, on attend des dénominatifs en *-ah-* (*newah-* « renouveler », de *newa-* « nouveau »; etc.) ou en *-nu-* (*dankunu-* « assombrir », de *dankui-* « sombre »; etc.).

Sous ces réserves, l'hypothèse de EP est *formellement* satisfaisante. Elle conduirait à asseoir l'indo-européanité de *\*ālro-* « noir » (jusqu'ici confiné à l'italique : latin et osco-ombrien). Elle mettrait d'autre part, en évidence, en latin et en hittite, des développements indépendants mais parallèles (EP 108) : adjectif « noir » > verbe dénominatif « écrire à l'encre ». A ces deux titres, elle enrichirait la liste des isoglosses hittito-italiques (cf. R. Gusmani, *Il lessico ittito*, 1969, 63 sv.).

3. Il n'en subsiste pas moins des difficultés que EP a d'ailleurs discernées et ingénieusement discutées, mais sans les abolir pour autant, et surtout sans pouvoir empêcher que leurs effets ne se cumulent. Elles concernent à la fois le latin et le hittite (l'un et l'autre assez richement documentés, on le rappellera, pour que, même en hittite, un *argumentum ex silentio* ait du poids).

a1) Le latin n'a pas de verbe *\*\*ātrāre*, même sous forme de traces indirectes. Pour justifier *ātrātus* (« enduit, couvert, vêtu, de noir », sans jamais aucune référence à l'écriture) est suffisante l'existence d'une classe d'adjectifs en *-ā-lo-* (*argentātus* « recouvert d'argent », *caeruleātus* « peint en bleu », etc.). Pour justifier *ātrāmentum* (« substance noire » : non seulement encre, mais liqueur de seiche, etc.) est suffisante l'existence d'une classe de substantifs en *-ā-mento-* (*pulpāmentum* « préparation à base de viande »; etc.). Il n'est pas nécessaire de poser l'existence d'un verbe *\*\*ātrāre*<sup>1</sup>. Eût-il d'ailleurs existé, que rien ne prouverait que du sens de « noircir » il fût jamais passé à celui d'« écrire ».

a2) Le latin n'a d'autre verbe « écrire »<sup>2</sup> que *scrībō*, qui, par même évolution qu'en osco-ombrien, procède de *\*skrībh-* « érafler » (*IEW* 946).

b1) Le hittite n'a pas d'adjectif *\*\*hatras*<sup>3</sup>.

b2) On sait, en revanche, que « noir », « sombre », s'y expriment<sup>4</sup> par *hanzas*, *dankuis*.

c1) Il n'y a pas de contexte hittite dans lequel *hatrai* signifie, techniquement, « tracer des signes »<sup>5</sup>. Son seul

1. Contre cette position (qui est, notamment, celle de Jean Perrot, *Dérivés latins en -men, -mentum*, 1961, *passim*), argumentation de EP : 107 sv., lequel n'admet pas de dérivés en *-ālo-*, *-āmento-* sans existence (attestée ou non) d'un verbe correspondant en *-āre*.

2. Désireux d'illustrer le caractère plausible d'une pluralité de verbes « écrire » dans une même langue à une même époque (puisque c'est dans une telle situation que le verbe supposé *\*ātrā-* aurait trouvé place), EP (107) donne, quelque peu abusivement, comme concurrent historique de *scrībere*, le verbe *signāre* (dont le sens vrai est « apposer une marque »).

3. Dans un article destiné au t. LXXIX, 1975, des *Harvard Studies in Classical Philology*, Calvert Watkins fait état (§ IV) d'un texte (KBo XI 14 I 6) énumérant des grains ou autres denrées analogues, à usage sacrificiel, comprenant une denrée appelée *ha-at-tar* ; « one might hazard the guess that this word designated a dried legume like black beans ». Pure devinette étymologique, il le souligne lui-même. Mais qui présuppose ce qui, justement, reste à démontrer : l'existence de *\*\*hatra-* « noir » en hittite.

4. Mais EP fait observer (105) que le lexique des couleurs est, par nature, foisonnant et instable. Il fait état, pour le latin, de *furuus*, *niger*, *pullus*, à côté de *āter*, voire aussi d'un *\*cālus* disparu qui ne survivrait que dans le dérivé *cālīgō*. Pourquoi, dit-il, le hittite, à côté de *hanzas* et *dankuis*, que nous livrent les textes, n'aurait-il pas eu un *\*hatras* (que nous n'apercevions que dans le dérivé *hatrai-*) ?

5. EP (104) est seulement allusif quant aux glissements de sens auxquels sont sujets les verbes « écrire ». Il eût pu, par exemple, explicitement rappeler : que lat. *scrībere* a, à la fois, le sens de hitt. *gulas-* (ci-dessous, c2 : matérialité du

emploi<sup>6</sup> est au sens de « transmettre un message », « mander », l'accusatif objet désignant le contenu du message (« amitié », « guerre », etc.); de même l'abstrait neutre *hatressar* signifie « mandement ». On notera, d'ailleurs, que si de tels « mandements » nous sont connus, c'est sous forme d'écrits sur argile<sup>7</sup>.

c2) En revanche, c'est un verbe *gulas-* ou *GUL-as-* (selon qu'on considère l'élément initial comme phonétique ou comme idéographique) qui signifie « inciser des signes », « écrire ».

Au total, sur les quatre termes de l'équation :

{	adjectif latin <i>āter</i> « noir »	→	verbe latin « écrire » dérivé de cet adjectif
	adjectif hittite répondant à lat. <i>āter</i>	→	verbe dérivé de cet adjectif et signifiant « écrire »

il n'y en a qu'un (*āter*) dont l'existence soit établie. Que les trois autres soient imaginables, c'est ce que s'emploie à montrer EP. Mais, pour être imaginables, ils n'en demeurent pas moins imaginaires. Or, en matière de probabilité étymologique, les incertitudes ont un effet cumulatif. Si habile et séduisante que soit la construction de EP, elle ne dépasse pas le seuil du possible pour atteindre celui du probable.

4. Il existe, en vénète, une dédicace<sup>8</sup> gravée sur un grand linteau de calcaire lequel a dû appartenir à l'enceinte d'un lieu de culte (peut-être un *lūcus*) de la région de Vicence. Pas de contexte archéologique connu; époque probable : III<sup>e</sup> s. ?; écriture indigène sinistroverse, avec ponctuation

message écrit; *scribere lineam*, etc.) et de hitt. *hatrai-* (contenu du message écrit; *scribere historiam*, etc.); que ce même verbe, emprunté par le germanique, y apparaît dans certaines langues avec le même contenu sémantique qu'en latin (all. *schreiben*, etc.), mais est restreint dans d'autres au contenu du message et même (dans le cadre de la langue d'église qui, là, seule le conserve) à un contenu très particulier (confession et pénitence : angl. *to shrive*, etc.).

6. Comme celui de l'akkadien *šapāru* avec quoi il alterne dans l'écriture, et que les lexicographes hittites traduisent par *hatrai-*.

7. C'est (à Assur) sous forme d'écrits sur plomb, donc eux aussi gravés, que se présentent les « mandements » dont la désignation en louvite hiéroglyphique est *hatur-*; louv. hiér. *hatur-* et hitt. *hatrai-* situent le problème ici discuté au niveau de l'anatolien.

8. N° Vi 2 dans le recueil de G. B. Pellegrini et A. L. Prosdocimi, *La lingua venetica*, 1967; n° 125 dans notre *Manuel de la langue vénète* (sous presse; éd. Carl Winter, Heidelberg).



syllabique, mais sans séparation des mots; texte (avec, ici, séparations interprétatives) :

.o..s.t..s. *kalus.ia.i.io.s. dona.s.to .a.tra.e..s. te.r.-mon.io.s. de.i.vo.s.* (« Ostius Catusiaeī f. dōnāuit ..... Terminālēs dīuōs »).

Coupes et significations des mots sont assurées sauf pour *.a.tra.e..s.* ou *.a.tra .e..s.*, qui demeure en discussion.

Je pencherais aujourd'hui (sans certitude) pour *a(n)trā ēs* en deux mots, avec une seconde proposition (« intrā usque ad Terminālēs dīuōs ») suivant, en asyndète, la phrase de donation, et notifiant l'existence d'un ἕκτον à l'intérieur de l'enclos sacré.

Mais, puisque l'interprétation du texte reste controversée, je me dois de préciser ici ma présente position sur une hypothèse que j'avais formulée<sup>9</sup> en 1950 : lecture en un seul mot comme forme verbale apparentée à hitt. *halrai-*, plus précisément comme prétérit 3<sup>e</sup> sg. évoquant le prétérit 3<sup>e</sup> sg. hitt. *halraes* (qu'on trouve alternant avec *halraet*).

Du point de vue du sens, un tel verbe devrait satisfaire à un contexte dans lequel il serait en asyndète avec *dona.s.to*, avec sujet commun à l'un et à l'autre (nom du dédicant), l'objet (nom de divinité) étant soit commun aux deux verbes<sup>10</sup>, soit propre au second; en d'autres termes, il devrait être intégrable dans une structure « Ostius *.a.tra.e..s.* deōs ». Si l'on veut évoquer hitt. *halrai-*, ce ne pourrait être, dans la perspective définie par EP, qu'en amont ou en aval de la position sémantique du verbe hittite; en amont, au sens de « tracer une inscription » (« Ostius a fait une donation, et a inscrit le nom des dieux Termes »); en aval, au sens de « assigner » (« Ostius a fait une donation et a requis, pour sa sauvegarde, les dieux Termes »); soit, donc « inscripsit » ou

9. BSL XLVI, 43 sv. — A cette époque, on ne disposait que de la mauvaise édition de Conway (*PID* I), avec une leçon fautive, *.a.tra.e..s.t.e.r.monio.s.* comportant un point entre *t* et *e*, ce qui conduisait à isoler *.a.tra.e..s.t.* — D'autre part, on ignorait alors que \*-yōs postconsonantique ne subsiste pas en vénète, ce qui laissait le choix, pour les deux derniers mots du texte, entre nomin. sg. (aujourd'hui exclu) et acc. pl. — On ignorait aussi que les occlusives originellement finales de mots ne sont pas conservées par le vénète, situation qui, aujourd'hui, ouvre le choix, pour une finale écrite *-e.s.*, entre *\*-es* et *\*-est* anciens.

10. On a des exemples vénètes de *dona.s.to* + accusatifs de théonymes (parallèlement à, mais indépendamment de, la construction latine *dōnāre aliquem*).

« iussit ». Le rapprochement avec *hatrai-* serait donc au prix d'un certain décalage sémantique.

Mais (en supposant que hitt. *hat-* et vén. *at-* puissent se répondre phonétiquement), il subsiste une sérieuse difficulté formelle. Si mal que nous connaissions le verbe vénète, il paraît improbable que les prétérits sigmatiques des verbes dénominatifs de première conjugaison puissent être indifféremment les uns en *-as-*, les autres en *-aes-*; or *-as-* est fourni par des témoignages indubitables (*dona.s.lo* « dōnāuit », *donasan* « dōnāuerunt »), *-aes-* par un exemple isolé d'interprétation douteuse, et même d'existence incertaine.

La solution de rechange (*.a.trā .e. .s.* en deux mots) est donc, au total, préférable (voir plus haut). Et l'on ne peut qu'approuver EP (108) de s'être abstenu de tirer argument du vénète.

5. Finalement donc, il n'y a pas de témoignages italiques (ni latins, ni vénètes) sur quoi l'on puisse fonder présentement une étymologie de *hatrai-*.

Un progrès n'est espérable que du côté anatolien : quand, d'une part, auront été mieux précisés les rapports formels du verbe hittite et du verbe louvite hiéroglyphique (voir n. 7); si, d'autre part, quelque texte vient à nous fournir le nom d'où dérivent l'un et l'autre.

Michel LEJEUNE.

25, rue Gazan, 75014 Paris.

---

## HITTITE *IDALUS*, ALLEMAND *EITEL*

SOMMAIRE. — Les adjectifs signifiant « méchant » sont l'objet de fréquents renouvellements, entre autres à partir de termes signifiant « vain », etc. Cette observation justifie un rapprochement étymologique entre hitt. *idalus* et les mots germaniques occidentaux du groupe de all. *eitel*, entre lesquels existe une correspondance phonétique inattaquable. C'est en germanique que se conserverait la signification la plus ancienne.

Le hittite cunéiforme a un adjectif *idalu-s*<sup>1</sup> qu'on traduit par « schlecht », « böse », « übelgesinnt »<sup>2</sup>, par « böse », « schlecht »<sup>3</sup>, ou encore par « malicious », « bad »<sup>4</sup>, et qui a fourni de nombreux dérivés<sup>5</sup>. La dentale<sup>6</sup>, outre qu'elle est notée par *-da-* (non par *-ta-*)<sup>7</sup>, a une graphie simple (non géminée), ce qui, régulièrement, implique pour le hittite<sup>8</sup> une sonore (\**d*) ou une sonore aspirée (\**dh*) de l'indo-européen. Quant à la voyelle initiale du mot, elle peut continuer<sup>9</sup> soit un \**i* de l'indo-européen, soit un \**i̯*, soit (mais c'est une correspondance plus rare) un \**ei*.

1. La prétendue quantité longue (graphie double) des voyelles hittites n'existe pas, ou du moins ne correspond absolument pas à la quantité i.e. (cf. H. Pedersen, *Hittitisch und die anderen i.e. Sprachen*, Copenhague 1938, p. 4); aussi n'est-il pas ici tenu compte de la (rarissime) graphie *idālus* (mentionnée par Friedrich; voir n. 2, 3).

2. J. Friedrich, *Heth. Elementarbuch* II, Heidelberg 1946, p. 89.

3. J. Friedrich, *Heth. Wörterbuch*, Heidelberg 1952, p. 93.

4. E. Sturtevant, *A hitt. glossary*, Philadelphie 1936, p. 65.

5. Voir les lexiques mentionnés ci-dessus.

6. Lorsque l'initiale du mot n'est pas représentée par l'idéogramme *ḫUL-*.

7. Choix qui a peut-être une valeur étymologique : cf. Pedersen, *op. cit.*, p. 9 sv.

8. Sturtevant-Hahn, *A comparative grammar of the Hittite language*, New Haven 1951, pp. 26 sv., 61 sv.

9. Id., *ibid.*, p. 35 sv.

Immédiatement évidente me paraît la comparaison avec l'allemand *eitel*, v.h.a. *ītal*, v. sax. *īdal*, angl. *idle*<sup>10</sup>, etc. (le mot est exclusivement germanique occidental). Le vocalisme de l'allemand (*ī*, puis *ei*) peut provenir soit d'un \**ī* indo-européen (cf. lat. *suīnus* : v.h.a. *swīn*, all. *Schwein*), soit d'un \**ei* (cf. gr. στεῖχω : v.h.a. *slīgan*, all. *steigen*). Le -*t*- de l'allemand continue très régulièrement un i.e. \*-*dh*- (cf. gr. θύρα, lat. *forēs* : angl. *door*, all. *Tür*). All. *eitel* et hitt. *idalu-s* peuvent tous deux continuer un i.e. \**eidh*- ou \**īdh*- avec suffixation en -*l*-, seule la qualité de la voyelle suffixale demeurant incertaine : le -*a*- hittite et germanique continue-t-il<sup>11</sup> un \**ō* ou un \**ā* ?

Si l'équation est à mes yeux inattaquable du point de vue formel, elle l'est aussi du point de vue sémantique. En regard d'un mot hittite *idalu-s* signifiant « méchant », le v.h.a. *ītal* signifie « leer », « uacuus », « ledig », « nichtig », « eitel », « uanus », « unnütz », « vergeblich » (toutes significations plus ou moins conservées en allemand moderne). Mais il y a lieu de considérer que, pour « méchant », les expressions linguistiques changent (par interdiction linguistique, par euphémisme, ou pour d'autres causes) avec une extrême rapidité, si bien qu'elles divergent entre langues étroitement apparentées et qu'elles ont besoin d'un constant renouvellement : cf.<sup>12</sup> angl. *bad*, all. *schlecht*, got. *ubils*, ou encore it. *cattivo*, fr. *méchant*<sup>13</sup>, esp. *malo*, etc. Que, du reste, le mot *eitel* (qui aujourd'hui signifie surtout « vain », « vaniteux », « présomptueux ») ait une connotation péjorative est indiqué clairement par F. Kluge<sup>14</sup>. Le passage de « vide » à « méchant » se fait sans doute à travers des significations telles que « inutile », « vain », « sot », etc. (cf., à côté de l'all. *schlecht* « méchant », le doublet *schlicht* « simple », « simplet », qui a conservé le sens ancien ; cf. aussi le sens de l'all. *simpel*, it. *sempliciollo*). Le germanique occidental aurait donc conservé une signification plus ancienne que le hittite.

Si ces vues sont justes, on a là une isoglosse germano-hittite, s'ajoutant à d'autres que j'ai proposé ailleurs<sup>15</sup> de

10. L'étymologie proposée par Webster pour *idle* (racine \**aidh*- de lat. *aedēs*, gr. αἶθω, etc.) me paraît tout à fait inacceptable.

11. A l'exclusion de *šwa primum* ou de *šwa secundum*, qui auraient donné *u* en germanique.

12. C. D. Buck, *A dictionary of selected synonyms*, Chicago 1949, p. 1177.

13. Plutôt que *mauvais*, que donne Buck (voir n. 11).

14. *Etymologisches Wb. der deutschen Sprache*, s.u.

15. V<sup>e</sup> Congrès International des linguistes (Bruxelles, 1939), brochure « Réponses aux questions... » (Bruges, 1939), p. 45-47.



reconnaître, comme le datif sg. en *-i* des thèmes consonantiques, en regard de *-ei* des autres langues, ou comme les noms de l'« eau » et du « feu » (hitt. *watar*, *pahhur* : all. *Wasser*, *Feuer* : angl. *water*, *fire*, en regard de lat. *aqua*, *ignis*).

Giuliano BONFANTE.

Istituto di glottologia  
via S. Ottavio 20.  
10124 Torino, Italie.

---



## SUR DEUX NOMS VÉDIQUES DE LA « PEAU »

SOMMAIRE. — Les noms védiques pour « peau » se répartissent en deux groupes : les uns désignent la peau comme dépouille, les autres comme organe vivant. On examine ici, dans le cadre de la *R̥kṣaṃhitā*, deux termes qui, parce qu'ils sont les plus usuels, peuvent servir de chefs de file à chacune de ces séries ; respectivement *cārman* et *tvāc*. On essaie de préciser les zones d'emploi et de montrer le parti que les auteurs des hymnes ont tiré de cette complémentarité.

1. La situation de *cārman*, dans le système de la formation des noms du védique, est moins limpide que ne le donnent à croire les dictionnaires étymologiques. Ce mot a des correspondants exacts dans l'avestique *čarəman* « peau » et le grec *κέρμα* « petit morceau », et un correspondant approximatif dans le vieux-prussien *kērmens*, masculin, « corps ». Il s'agit d'une forme héritée qu'il faut, selon toute vraisemblance, rapporter à la racine i.-e. *\*(s)ker* « écorcher, détacher en coupant »<sup>1</sup>. Cette racine a pour particularité d'être représentée essentiellement, dans la dérivation primaire, par des formes nominales, qui désignent soit la « peau » ou l'« écorce », soit des objets de cuir : « outre », « tente », « cuirasse », ou bien encore « ventre » ; cette dernière acception illustre le procédé familier, peut-être argotique, qui consiste à désigner une partie du corps par le nom d'un objet usuel, ici l'outre ou le sac de cuir<sup>2</sup>.

1. Cf. W-P. s.v. *(s)qer* 4 et aussi la liste fort utile donnée par W-H. s.v. *corium*. La présence ou l'absence du « s- mobile » est déterminée par des conditions mal discernables. On notera la coexistence en latin même de *scortum* d'une part et de *corium*, *cortex* de l'autre. La base *\*(s)ker* est le « thème II » qui développe la racine proprement dite *\*sek* (latin *secāre*). Cf. Persson, *Würzelerweiterungen*, pp. 29, 62, 77, 88.

2. Le glissement de « outre » vers « ventre » rappelle celui de « cruche » vers « tête » que l'on observe entre le latin *testa* et le vieux-français *teste*. Sur ce point, toutefois, voir les restrictions et les précisions d'E. Benveniste, *Linguistics to-day*, p. 135 sq.

Tous ces dérivés ne sont pas, au point de vue sémantique, sur le même plan, car ils n'entrent pas dans le même rapport avec le sens de la racine. Le point de départ est « peau » en tant que « dépouille », « produit de l'écorchement » ; les autres valeurs se déduisent de cette valeur initiale, et l'impliquent, même si celle-ci n'est pas attestée dans toutes les langues en cause. Or cette racine verbale qui préexiste de façon immédiate aux noms signifiant « peau », et de façon médiate aux autres acceptions énumérées, n'est représentée en védique que par *cárman*. Il est vain d'alléguer, avec des dictionnaires (Mayrhofer KEW, s.v., Bailly s.v.  $\kappa\epsilon\rho\omega$ ), la forme *kṛṇāti* : ce verbe (= 4. *Kar-* de PW.) n'est connu que par les lexiques<sup>3</sup> ; l'unique exemple littéraire (MBh. I 7022) doit sans doute être porté au compte de *kṛ-* « faire ». Tous les autres dérivés dont on peut faire état se ramènent à une base élargie *kṛt-* « couper », qui fonctionne en sanskrit comme une racine distincte<sup>4</sup>. De toute manière, pour faire sortir *cárman* de son isolement morphologique, c'est-à-dire pour l'associer à des formes, qui, à des titres divers, attestent une racine *kṛ-(t)-*, il faut réduire la différence *c/k*, ce qui, en l'occurrence, n'est pas possible dans les limites de l'indien<sup>5</sup>. Il n'est pas étonnant, dans ces

3. Au sens, assez peu satisfaisant pour l'emploi étymologique qu'on souhaite en faire, de « tuer, anéantir ». Cette même racine fournit un présent *kṛṇoti* rangé parmi les *vadhakarman*, Naigh. II 19.

4. Y compris *kṛtī* « poignard », interprété quelquefois comme *kṛ-ti*, mais que Liebert, p. 143, a plus correctement analysé en *kṛt-i*.

5. Bien que */k/* et */c/* se neutralisent en de nombreuses positions, au profit de l'une ou de l'autre forme, ce sont cependant deux phonèmes distincts, issus de la phonologisation, d'époque indo-iranienne, des variantes *[k']* et *[k]* d'un phonème unique */k/* : leur autonomie se fonde sur l'existence de paires comme *cetú* : *ketú*, *cirá* : *kira* et aussi *cárman* : *kárman*. L'alternance *k/c* est d'ordre morphologique : dans les verbes à *k-* initial, la syllabe de redoublement se signale comme telle par le fait qu'elle remplace *k-* par *c-* (*karoti* : *cakāra*) : dans les verbes à *c-* initial, l'adjonction d'un redoublement peut entraîner la transformation du *c-* initial de racine en *k-* (*cetati* : *ciketa*). Cette alternance se manifeste comme une différenciation dans la chaîne à l'intérieur d'une même forme verbale. Mais elle ne s'observe pas dans le système, comme procédé de dérivation nominale : il n'y a pas de relation régulière entre la présence de tel suffixe et l'aspect palatal ou guttural de l'« archiphonème » *K*. Le plus souvent, en effet, la racine impose un consonantisme initial unifié au nom qui en dérive, et il arrive que le résultat soit différent de ce que les alternances préhistoriques exigeraient : les neutres en *\*-men* de l'indo-européen étant, en règle générale, construits avec le degré *e* de la racine, c'est-à-dire au stade indo-iranien, avec le vocalisme *a* qui entraîne la palatalisation de la gutturale précédente, on attendrait, pour le verbe *kṛ-* « faire », un nom de l'« acte » qui serait *\*cárman* ; mais ce dérivé a été créé, ou reconstitué, après la séparation phonologique de



conditions, que les *Roots* de Whitney ignorent *cárman*, puisqu'elles ne possèdent pas de rubrique à quoi le rattacher. Nous sommes donc en présence d'un « dérivé », qui, malgré la richesse de l'ensemble étymologique auquel il renvoie, n'est « motivé » qu'au regard du comparatiste. A l'intérieur du sanskrit, *cárman* ne se prête à aucune commutation qui permette de délimiter à coup sûr racine et suffixe. Le mot signifiant « peau » se présente comme un bloc inanalysable au point de vue morphologique. Cette circonstance n'est pas étrangère, croyons-nous, au fait que le sémantisme de ce mot ne puisse non plus être conçu comme un « Satzinhalt » : à la différence de la plupart des neutres en *-man*, celui-ci fonctionne uniquement comme un nom de chose et n'a jamais la valeur d'un nom d'action (dont le sens pourrait être « écorchement »).

Ce qui, en revanche, permet de reconnaître dans *cárman* la racine indo-européenne dont ce mot procède, ce sont des caractéristiques d'emploi que nous allons maintenant examiner.

Dans le *R̥gVeda*, *cárman* désigne toujours la peau séparée du corps auquel elle appartenait, dépouille inerte et non plus organe vivant. Les emplois se laissent répartir en trois groupes.

1. Il faut reconnaître d'abord les passages où le mot, pris dans son acception primaire, est introduit explicitement dans une comparaison. Ce sont les formules constituées par les expressions *cármeva*, *cármaṇīva* ; tel geste divin, telle attitude, sont assimilés à une phase particulière du travail du tanneur<sup>6</sup>. Ainsi, l'aspersion du cuir, I 85, 5 d :

*cármevodábhīr vy ùndanti bhāma*

« comme (le tanneur le fait avec) une peau, ils (les Maruts) arrosent de leurs eaux la terre ». En IV 13, 4 cd, c'est le trempage :

[k'] et de [k] : aussi a-t-on la relation directe *karoti* (*kṛṇōti*) : *kárman* (cf. Renou, *GV.* § 54). A s'en tenir à l'analyse synchronique, le dérivé *cárman* n'oriente pas vers une racine KAR, mais vers CAR : telle est, du reste, la démarche du *Nirukta* (II 5), bien que ce rapprochement soit absurde au point de vue sémantique. En avestique et en vieux-perse, la tendance à l'unification est beaucoup moins forte et corrélativement la fidélité aux alternances anciennes plus grande.

6. Cf. Zimmer, *Altindisches Leben*, pp. 228 et 253 ; Macdonell-Keith, s.v. *cárman*.

*dāvidhvaṭo raśmāyaḥ sūryasya  
cārmevāvādhus tāmo apsv āntāḥ*

« les rayons de Sūrya, secouant les ténèbres, les ont plongées dans l'eau comme une peau ». On remarquera qu'ici, comme souvent, la comparaison est amenée par la ressemblance extérieure des deux gestes, et suppose que leur finalité respective est oubliée. L'image du cuir qui trempe se double d'ailleurs de l'allusion au serpent qui se débarrasse de sa vieille peau en la secouant, par quoi les pāda cd prolongent b :

*avavyāyann āsitam deva vāsma*

« te dépouillant, ô dieu, du noir vêtement ».

En V 85, 1, la peau est la surface que découpe le *śamitṛ*<sup>7</sup> :

*prā samrāje bṛhād arcā gabhīrām  
brāhma priyām varuṇāya śrūtāya  
vī yó jaghāna śamitéva cārma  
upastīre pṛthivīṃ sūryāya*

« Faites retentir pour le souverain universel un chant sublime, profond, (un chant) qui agréé à Varuṇa le fameux, lui qui, comme le corroyeur (le fait d')une peau, a découpé la terre en tapis pour le Soleil. »

Le verbe qui signifie proprement « tanner » est *mlā-*, qui n'apparaît qu'une fois dans la *Rksamhitā*, mais qui forme avec *cārman* une locution dont on trouve le parallèle dans l'Avesta : à véd. *cārmāṇi mlātāni* de VIII 55, 3 = Vāl. 7 (dans une énumération hétéroclite de richesses) correspond la séquence av. *mrātəm čarəma*, Yt. 17, 12; *čarəmanəmča*; ... *mrātənanəm*, N. 58. L'unique composé auquel *cārman* donne lieu est le nom même du tanneur, *carmamná* (VIII 5, 38). Sur le problème posé par le membre ultérieur, voir les hypothèses envisagées par Geldner, *ad loc.*, et Persson, *Würzelerweiterungen*, p. 75; *Beiträge*, p. 562.

La peau ainsi apprêtée peut se rouler ou se plier. Agni, VI 8,3, sépare les moitiés de l'univers, disperse les ténèbres de l'entre-deux et déploie, comme des peaux qu'on étale, les deux mondes :

*vī cārmaṇīva dhiṣāṇe avarlayat*<sup>8</sup>

7. Geldner, *ad loc.*, hésite entre « corroyeur » en général, et officiant chargé de dépouiller et de dépecer la victime. Sur les fonctions du *śamitṛ*, voir Renou, VRV, p. 146; Minard, 3 E. I, § 146a; 3 E. II, § 209a.

8. Sur *dhiṣāṇā*, cf. Renou, EVP. IV, p. 54 et p. 60 et EVR., p. 52 sqq. A la bibliographie citée dans EVP., ajouter : Pischel, *Ved. Stud.* II, p. 82 sqq.

L'opération inverse est invoquée VIII 6, 5bc :

*ubhé yāt samāvarṭayad*  
*īndraś cármeva ródasī*

« quand Indra eut roulé ensemble, comme une peau, les deux mondes ». Les ténèbres se prêtent à la même image VII 63, 1 cd :

*cákṣur mītrāsya váruṇasya devás*  
*cármeva yāḥ samāvivyak tāmāṃsi*

« il (Sūrya) est l'œil de Mitra et de Varuṇa, le dieu qui a plié les ténèbres comme une peau ».

2. Dans la formule *sasāsya cárma* III 5, 6 et IV 5, 7, le mot désigne par métonymie l'outre de cuir emplie de nourriture, qui figure elle-même le pis mystique de Pṛṣṇi<sup>9</sup>. L'outre commune à laquelle les dieux s'abreuvent IV 7, 7 (où à la place de *cárman* figure le mot propre *ūdhan* « pis ») est la réserve de « matière »<sup>10</sup> sacrificielle dont Agni est l'intendant. C'est aussi (III 5, 6) le symbole de l'« abondance » si souvent exaltée ou réclamée dans les hymnes, et plus spécifiquement<sup>11</sup> de la verve poétique qui va de pair avec la sûreté et la rectitude de l'invention :

*sasāsya cárma ghṛtāvaḥ padāṃ vés*  
*tād id agnī rakṣaty āprayuchan*

« l'outre de nourriture, plein de ghṛta, la trace<sup>12</sup> de l'oiseau, sur cela Agni veille sans relâche ». C'est bien par métonymie seulement que *cárman* signifie « outre ». Le mot propre est *dṛti*, employé dans la prose rituelle<sup>13</sup> et aussi dans la Ṛksamhitā : la grenouille qui attend la pluie est comparée à une outre desséchée (VII 103, 2) ; l'homme vacillant, boursoufflé comme une outre, implore le pardon de Varuṇa (VII 89, 2,

9. Et le contient ou le supporte (IV 5, 7).

10. *sasá* est purement ṛgvédique. On dispose pour son interprétation de deux traditions indigènes. L'une (Naigh. 2, 7), suivie par Geldner, donne le sens de « repas ». L'autre (Nir. 5, 3 ; Naigh. 4, 2) comprend « dormeur » (de la racine *sas-*), cf. Bergaigne II, p. 79 sq. Il nous paraît impossible de séparer *sasa* de *sasya* « Saatfeld », AV. + Bartholomae, *Altir. Wb.*, et Geldner, *Glossar*, rapprochent avestique *hayhuš-* nt. « Gewinn », et *hahya-* adj. « frumentarius ».

11. Voir en particulier (à propos de *púramdhi*) les remarques de L. Renou, EVR., p. 6 sqq. ; EVP. I, p. 4 ; III, pp. 58 et 67 ; IV, p. 42 avec la bibliographie.

12. Sur *padá* « trace », cf. EVP. I, p. 11 ; EVR., p. 21 sq.

13. Voir notamment 3 E. II, § 157a et Heesterman, *Royal Consecration*, pp. 58 et 206 sq.

sur quoi voir EVP VII, p. 27); les Ásvins transportent dans leur char l'outre gonflée de liqueur (IV 45, 3; VIII 5, 19) etc.<sup>14</sup>.

3. Enfin, *cárman*, dans les hymnes aux Ṛbhus, est la pièce de cuir que ces divins artisans métamorphosent en vache, I 110, 8 :

*nís cármaṇa ṛbhave gām apiñśala  
sām valśénāsrjātā matáram pūnaḥ*

« de la dépouille, ô Ṛbhus, vous avez formé<sup>15</sup> une vache, vous avez fait partir à nouveau la mère avec le veau ». Le thème est repris I 161, 7 a (= IV 36, 4 b) :

*nís cármaṇo gām ariṇīta dhīlībhir*

où le verbe *ariṇīta* rassemble les valeurs de *piś-* et de *srj-*. Une expression équivalente figure III 60, 2 b avec le même verbe *ariṇīta* (tandis que *apiñśala* décrit, au pāda a, la confection et la multiplication des coupes, *camaśa*, autre manifestation de l'habileté des Ṛbhus.)

2. Il nous paraît utile, pour préciser le sens de *cárman*, d'en confronter les emplois avec ceux de son synonyme *tvác*. Pas plus que *cárman*, *tvác* n'est véritablement « motivé » en sanskrit. Ce mot se présente comme un nom-racine, base d'un dérivé en *-as*, *tvácas* (cf. grec *σάξος*) attesté en fin de composé : ainsi *sūryatvacas* « dont la peau a l'éclat du soleil ». Mais cette forme primaire n'est pas une racine verbale : le verbe *tvanakti* « contracter », qui implique une « racine » *tvāñc* dont *tvac* pourrait passer pour le degré zéro, n'est qu'une invention tardive des lexicographes.

14. A la différence de la majorité des dérivés en *-ti*, *dṛti* est masculin (et accentué sur la racine). Cette particularité de forme est peut-être à mettre en rapport avec le sens uniquement concret de ce nom, cf. (W)D. II, 2, p. 631 et Liebert, pp. 45 et 125. La racine *dṛ-* est évidemment celle de *δέρμα*, dont le sens équivaut à celui de *cárman*.

15. Le verbe *piś-* semble désigner un travail plus menu et plus artistique que *takṣ-* (cf. EVR., pp. 23 sq.). Dans notre strophe, la séquence *piś- ... srj* exprime le paradoxe d'une construction matérielle qui s'anime en création vivante. Telle est bien d'ailleurs la caractéristique des Ṛbhus : leur savoir-faire est artisanal, et non magique ni miraculeux ; mais leurs techniques (*śáci*), leur inventivité (*dhī*, *dhīti*) suscitent les processus typiques de la (re)génération biologique. C'est par cet écart de nature entre moyens et résultats que les Ṛbhus s'opposent aux Ásvins, dont l'activité, avant tout fécondante ou thérapeutique, s'exerce tout entière dans le domaine du vivant. Sur la personnalité des Ṛbhus, voir Bergaigne II, p. 403-413 ; et III, p. 51-55.



Toute une série d'exemples nous conduisent à poser pour *tvác* le sens de « peau » en général, sans spécification (*tvác* dans ces conditions est en mesure d'être le substitut moins précis de *cárman*) ; mais d'autres passages nous révèlent pour *tvác* un sens complémentaire de celui de *cárman* : c'est la peau qui adhère à un organisme vivant, qui porte la carnation et constitue la limite sensible de l'individualité corporelle<sup>16</sup>. Il y a donc, d'une part, les domaines contigus mais distincts de *tvác* et de *cárman* et, d'autre part, pour *tvác*, une frange extérieure qui recouvre l'aire d'emploi de *cárman*. En revanche, il n'y a pas d'exemple, on l'a vu, de *cárman* signifiant autre chose, directement ou indirectement, que dépouille. Les interférences entre les deux mots sont d'ailleurs plus rares qu'on ne l'attendrait dans un texte où les glissements sémantiques sont si nombreux, et où les vocables sont aussi fréquemment employés comme signal de leur série synonymique que pour leur valeur propre.

Examinons d'abord rapidement les passages où *tvác* s'oppose indubitablement à *cárman*. Ce sont en premier lieu les strophes où le poète exhorte Agni à fendre la peau du sorcier (X 87, 5) ou, au contraire, le conjure de ne pas brûler, de ne léser ni la peau ni le corps de l'ami (X 16, 1). D'autre part, avec les adjectifs *ásiknī* (IX 73, 5) ou *kṛṣṇá* (I 130, 8 ; IX 41, 1), *tvác* désigne la masse noire des rebelles impies (*avratá* I 130, 8), matés et réduits en esclavage pour Manu (*ibid.*). En deux autres passages, *tvác* est la surface de la terre, sur laquelle

16. Mais ce n'est pas l'organe du toucher, sauf peut-être en V 33, 7 :

*ulá tvácam dádato vājasātau*  
*pīprīhi mādhvah sūśutasya cároḥ*

« et ceux qui donnent, au moment du prix, la *tvác* de la liqueur-douce, bien pressée, plaisante, sois-leur agréable ». D'après Geldner, note *ad loc.*, *tvác* est ici, comme dans d'autres passages que nous examinerons plus loin, la peau dont on se sert lors du pressurage du soma. Mais le verbe *dā-* est étrange dans ces conditions : car enfin, ce qu'on offre à Indra, c'est la liqueur elle-même, non l'un quelconque des instruments nécessaires à sa préparation. A notre avis, *tvác*, quasi explétif, signifie à peu près ici « sensation ». En dehors de cet exemple, qui, si notre interprétation est valide, préfigure l'emploi ultérieur de ce mot, il ne semble pas que la physiologie du ṚgVeda reconnaisse un « sens » autonome du toucher. La racine *spṛś-*, qui fournit dans les Br. et les Up., tous les termes se rapportant à cet *indriya* (cf. notamment Praśnop. 4, 2 et BĀU 2, 4, 11), et qui, dès l'Atharvaveda, est mise en relation avec *tvác* (par exemple I 33, 4), semble signifier le plus souvent « atteindre » dans la Ṛksamhitā : elle y désigne le contact mécanique tel qu'il peut être constaté de l'extérieur, et non comme sensation éprouvée (toutefois I, 62, 11).

Agni vient se poser (I 145, 5) et que Bṛhaspati a fendue, comme eût fait un déluge (*údan*), en délivrant les vaches du rocher qui les tenait prisonnières (X 68, 4). En IX 707, Soma, comparé à un taureau mugissant, aux cornes aiguisées, prend place dans le *yóni* bien préparé à le recevoir; et, dit le pāda c :

*gavyáyī tvág bhavati nirṇīg avyáyī*

« sa peau est d'un bœuf; son habit de fête, d'une brebis ». S'il s'agit de saisir les réalités matérielles — en l'occurrence rituelles — qui sont à la fois exprimées et masquées par ces mots, il est évident qu'il faut interpréter *tvác* comme la peau de bœuf placée sous le Soma qui s'écoule (voir *infra*), et la *nirṇīg avyáyī* comme le tamis de laine. Mais il convient de ne pas perdre de vue l'image qui donne sa couleur particulière à cette strophe : c'est le taureau qui a pour peau la *tvác* rituelle : elle lui appartient organiquement, tandis que le tamis de laine, externe et hétérogène, n'est qu'un vêtement<sup>17</sup>. Le même jeu se remarque, nous semble-t-il, en X 31, 8 cd :

*tvácam pavítram kṛṇūta svadhāvān  
yád īm sūryaṃ ná harito vāhanti*

« lui dont la force est autonome, il a fait de sa peau un tamis, quand ils l'emportent comme les cavales (entraînent) le soleil ». Si le sens global de la strophe est obscur, il est vraisemblable cependant que le pāda c, considéré isolément, signifie : « il a fait de sa propre peau un tamis », ce que pourrait confirmer l'imparfait moyen *kṛṇūta*<sup>18</sup>.

17. Sur la parure de Soma, cf. IX 71, 1 (*opaśá, upastir, nirṇīj*, à quoi correspondent respectivement *nábhas, páyas* et *bráhman*).

18. Autre interprétation possible : « il a fait lui-même, de la peau, un tamis pour se clarifier ». Cf. pour un emploi analogue du verbe *kṛ* au moyen, et dans un contexte semblable, IX 95, 1 c :

*nṛbhir yatáḥ kṛṇute nirṇījam gāḥ*

« attelé par les hommes, il fait (du lait) des vaches son habit de fête ». Il faut faire état ici de IV 17, 14 cd :

*ā kṛṣṇá īm juhurāṇó jighartī  
tvacó budhné rájaso asyá yónau*

que Geldner, *Ved. Stud.* II, p. 170, traduit : « er (Indra) sprengt ihn (Etasa), in der schwarzen Abgrund des Schlauches, in den Schoß dieses Dunkels ». Nous comprenons mal comment cette traduction de *tvác* par « Schlauch » s'accommode du commentaire qui lui fait suite — et auquel nous souscrivons : « *kṛṣṇé budhné tvacáh* wäre dasselbe wie *rájaso yónau* und erinnert an die *kṛṣṇá tvák* der Dämonen (I 130, 8) ».

Enfin, il faut mentionner ici la strophe X 171, 2, où *tvác* désigne la totalité de la personne comme corps :

*tvám makhásya dódhataḥ*  
*śíró 'va tvacó bharaḥ*

littéralement : « tu as séparé de la peau la tête de Makha le rebelle »<sup>19</sup>, c'est-à-dire, comme le comprend Geldner à la suite de Sāyaṇa, « de son corps »<sup>20</sup>.

A cet ensemble cohérent s'opposent, dans les hymnes consacrés à Soma ou décrivant le sacrifice somique, les nombreux passages où *tvác*, accompagné des génitifs *gōḥ*, *gávām*, désigne tout uniment la peau de bœuf rouge tendue sous la liqueur qui s'égoutte à travers le filtre de laine<sup>21</sup> : *gór ádhi tvaci* (I 28, 9; IX 65, 25; 79, 4; 101, 11), *ádhi tvaci/gávām* (IX 66, 29); sans déterminant, IX 69, 3 :

*ávye vadhūyūḥ pavate pāri tvaci*

« lascif, il se purifie dans la laine sur la peau (de bœuf) »<sup>22</sup>.

Or la littérature ultérieure (VS 8, 39 cité par Geldner *Ueb.* III p. 8; Ap. XII 2, 14 cité par Renou, VRV, p. 8) nous apprend que *tvác* n'est pas ici le mot propre : l'objet cultuel auquel il est fait allusion a pour nom technique *adhiṣavaṇa-*

19. Sur le mythe de Makha, figure ambiguë et imprécise, tantôt rangée parmi les démons, tantôt présentée comme le modèle du sacrifiant et assimilée au sacrifice, cf. Hillebrandt, *Vedische Mythologie* III, p. 427, n. 6; Oldenberg-Henry, p. 74, n. 8; Hopkins, *Trans. Conn. Acad.* XV, p. 41 sq.; rien chez Bergaigne.

20. Cette valeur de *tvác* rejoint celle que le correspondant étymologique de *tvác* a en hittite. Cf. Mayrhofer, KEW. et Friedrich sv. *tuekkas*. Notons aussi qu'en français familier, à peine argotique, « peau » peut signifier « corps » ou, plus précisément, « corps animé » : par exemple, dans l'expression « avoir quelqu'un dans la peau ».

21. Sur le rôle de cette même peau de bœuf rouge dans les rites de mariage, AV. XIV 2, 22, cf. Oldenberg-Henry, p. 395; sur le dispositif de pressurage tel qu'il est décrit dans le *ṚgVeda*, cf. Hillebrandt, *Ved. Myth.* I, p. 181 sqq.

22. Il n'y a pas lieu d'invoquer ce passage, comme le fait Grassmann, Wb. 564, pour l'existence d'un *tvác* masculin : le tamis est fait de la toison de la brebis, non de son cuir; *ávya* et *tvác* désignent donc deux objets distincts. Mais il semble difficile de considérer, en IX 101, 16, le locatif masculin ou neutre *gávye* comme autre chose que l'épithète de *tvaci* :

*ávyo vārebhiḥ pavate*  
*sómo gávye ádhi tvaci*

« le soma se clarifie au moyen de la toison de la brebis (pour tomber) sur la peau de bœuf » (Geldner « Stierfell »). Ou bien avons-nous, ici encore, un adjectif substantivé sans déterminant : « dans le bovin, sur la peau (de bœuf) » ? Sur le genre des noms-racines, cf. GV. § 193.

*cárman* (déjà AV XIV 2, 23 *úpa stṛṇīhi bálbajam cármaṇi róhile*). L'emploi de *tvác* à la place de *cárman* tient peut-être à la mention, dans la même locution, de l'animal vivant auquel cette peau appartenait (on notera que jamais, dans le R̥gVeda, *cárman* n'est accompagné d'un nom d'animal au génitif). Il procède en tous cas du mouvement essentiellement poétique qui vise à animer les objets matériels, ici les éléments du sacrifice.

En IX 86, 4, *tvác* désigne la vieille peau dont le serpent se débarrasse au moment de la mue :

*áhir ná jūrṇám áti sarpali tvácam*

La réalité décrite ici est le moment où la peau vivante devient dépouille. On ne s'étonnera donc pas que les deux passages ṛgvédiques où cette transformation est évoquée emploient chacun un mot différent : à *tvác* que nous avons ici (avec la mention explicite du reptile), correspond, on l'a vu, *cárman* en IV 13, 4.

Une dernière classe d'emplois de *tvác* est constituée par les strophes I, 129, 3 et IX 74, 5, où ce mot désigne une outre qui se gonfle — en forme de taureau dans le premier de ces passages. Il s'agit selon Geldner de la même représentation mystique que nous avons rencontrée plus haut en recensant les emplois de *cárman*. Y a-t-il une identité complète? Assez curieusement, le choix entre *tvác* et *cárman* s'opère ici en fonction des divinités auxquelles est attribué le mérite de cette métamorphose : quand il s'agit des R̥bhus, personnages familiers de ce type d'exploits, et qui ont pris rang parmi les dieux grâce à leurs talents d'artisans (III 60, 2), c'est le mot *cárman* qui apparaît; quand il s'agit d'Indra ou de Soma, le poète dit *tvác*. Cette variation nous fournit, pensons-nous, un assez bon exemple de la manière dont les ṛ̥ṣis élaborent, dans leurs méditations amplifiantes, les données traditionnelles. Nous avons d'un côté un thème mythologique initial, stable dans son contenu et dans les formules qui l'expriment. Les quatre passages en cause des hymnes aux R̥bhus ont un schéma identique : de la dépouille (*cármaṇaḥ*) vous avez suscité la vache (*gām ariṇīta*), grâce à votre ingéniosité (*dhiyá, dhītibhis*). D'autre part, nous voyons ce même motif affecté à des divinités, Indra, Soma, qui lui sont primitivement étrangères. Ce transfert s'accompagne d'un bouleversement de la terminologie : en face du schéma « *cárman* », on a I 129, 3

*dasmó hí śmā vṛṣaṇam pínvasi tvácam*

« car en maître (que tu es) tu as gonflé l'outre en forme de taureau »<sup>23</sup>. Là où nous avons *cárman - gó - ri -*, nous avons *tvác - vṛṣan - pī -*. En même temps que le thème est étendu hors de son domaine mythologique ancien, et qu'il s'énonce en un vocabulaire renouvelé, il gagne en richesse poétique et en profondeur, puisqu'il perd de sa singularité anecdotique et devient apte à se déployer en symbole.

Charles MALAMOUD.

7, rue de la Cité Universitaire,  
75014 Paris.

23. Interprétation toute différente chez Pischel, *Ved. Stud.* I, p. 109 : « du, ein Gewaltiger, lässt den Soma (*vṛṣaṇam*) auf das Fell strömen ». Le rapprochement avec IX 74, 5 *devāvyām mānuṣe pínvasi tvácam* est inopérant, puisqu'ici *tvácam* est le complément d'objet de *pínvasi*, tandis qu'en I 129, 3 le complément d'objet de *pínvasi* est *vṛṣaṇam*, et — dans l'interprétation de Pischel — *tvácam* un complément de but. Rien chez Oldenberg, *Noten*.

---





## LES NOMS-RACINES AVESTIQUES

SOMMAIRE. — *L'examen des noms-racines avestiques conduit à minimiser de façon notable, par rapport à Bartholomae, les divergences avec le védique. Il faut retenir, pour ce qui est du degré vocalique, l'extension du degré long permanent et la suppression quasi générale de l'apophonie. L'apparition de l'élargissement -t- est soumise aux mêmes conditions qu'en indien: il semble toutefois employé exceptionnellement avec des racines à degré plein en voyelle+laryngale. Un seul nom-racine simple a un sens d'agent à coup sûr original; c'est mad- « qui éniivre », désignant les filets de haoma. Aucun nom-racine second terme de composé n'a un sens passif sûr. La motion féminine en -i- n'a que des emplois secondaires, à l'exception, peut-être, de aymō. paidi- « qui a des crochets aux pieds ».*

### I. Le degré vocalique.

Il faut retenir, d'une part, le destin réservé à l'apophonie et, d'autre part, l'extension du degré long permanent.

L'alternance entre le degré zéro et le degré plein n'est plus représentée de manière certaine que par le nom-racine de *jan* « tuer », qui n'est jamais nom simple, mais qui apparaît au second terme de plus ou moins dix-huit composés. Le degré plein caractérise le nom. sg. (*°jā/°jǎ*), l'acc. sg. (*°janəm*) et le nom. pl. (*°janō*). Les autres cas devraient manifester le degré zéro. Ils ne le font pas toujours. Il faut cependant écarter l'instr. sg. *varəθrājana* que Bartholomae relève au Yt. 13, 47 (*haθra vāla varəθrājana*) : Thieme (BSOAS 23, 1960, 266 sq.) a bien montré qu'il fallait restaurer *varəθrājanō* (nom. pl.) qui est attesté unanimement, dans la même expression, au Yt 10, 9, 12, 4 et 13, 8 et, au Yt. 13, 47 lui-même, par J10 et les manuscrits du Xorda-Avesta iranien contre la famille de Fl. Le degré plein apparaît d'une manière irrégulière, mais sûre, à l'acc. pl. et au gén. sg. L'acc. pl. n'est attesté qu'une fois, avec *ašauuajanō* « les tueurs de

justes », au Yt. 10, 76. Le gén. sg. à degré plein l'est six fois pour un total de cinq composés : c'est toujours en avestique récent, mais dans des passages qui appartiennent aussi bien au *Yasna* qu'aux *Yašts* et au *Vidēvdāt*. Il subsiste une mention du gén. sg. original à degré zéro au Yt. 19, 95 : *aṛhe haxaiiō frāiienṭe asluuaḷ.ərəlahe vərəθraynō* « les amis du victorieux Astuuat.Ərəta s'avancent ». L'exemple de *\*jan-* montre comment a pu s'amorcer la liquidation de l'apophonie : les cas à désinence semblable (nom. pl., acc. pl., gén. sg.) tendent à harmoniser leur degré vocalique. Il faut pour cela que celui-ci ait cessé d'être utilisé comme trait distinctif entre divers cas de la déclinaison et qu'il ne constitue plus, à date historique, un mécanisme vivant. Le témoignage du Yt. 19, 95 enseigne que le nivellement n'avait pas entièrement fait son œuvre à la date de composition de l'*Avesta*, mais que, sans doute, il achevait de s'imposer.

L'alternance entre le degré plein et le degré long ne caractérise plus que la flexion de trois noms-racines, dont deux ne semblent pas directement apparentés à une racine verbale : *ap-* « l'eau », *pad-* « le pied » et *vac-* « la voix ». *ap-* se comporte comme *\*jan-* : les cas pourvus d'une même désinence tendent à harmoniser leur degré vocalique. Cela se traduit par l'extension, depuis le nom. pl., du radical à degré long au gén. sg. et à l'acc. pl.<sup>1</sup>. Ici encore, l'apophonie originale, en voie de liquidation, est parfois maintenue. Que le gén. sg. *apō* soit attesté au Vyt. 32 et au V. 21, 4, on ne peut en être trop sûr : au Vyt. 32, *apō* peut être fautif pour l'instr. sg. *apa*, auquel on s'attend, et, au V. 21, 4, le singulier ne laisse pas d'être embarrassant (*zraiīō vouru.kašəm apō asti hanjaymanəm* « la mer Vourukaša est le lieu de rencontre de l'eau »). L'acc. pl. *apō* n'est attesté qu'une fois et c'est le fait d'une strophe gâthique : il se trouve à l'abri de tout soupçon de corruption et révèle un état de langue indubitablement ancien. Le gâthique aurait-il, en général, conservé une apophonie intacte? Oui, si une seule forme suffit à en faire foi.

L'apophonie de *pad-* est attaquée d'une autre manière. On reconnaît que l'acc. sg. *pāḍəm* alterne régulièrement avec

1. Le dat. sg. *āpe* (N. 46 et 47) ne doit pas être surestimé : c'est une forme due à l'influence du nom.-acc. duel. L'extension du degré long ne concerne que l'acc. pl. et le gén. sg..

l'acc. pl. *paδō* et le dat.-abl. pl. *paδābiiias-ca*<sup>2</sup>. Mais tous les cas du duel, particulièrement usité, unissent degré long et désinences thématiques : *pādaēibiia*, *pādaūue*, *pādaīiā*. Il faut y voir une influence du nom. acc. *pāda*.

*vac-* « la parole » est fléchi avec une alternance vocalique entre degré plein et degré long. Le matériel rassemblé par Bartholomae laisse apparaître deux détails qui masquent cette évidence. L'instr. pl. et le dat.-abl. pl. sont représentés respectivement par *vayzibiš*, dont la voyelle radicale est toujours brève, et *vāγzibiiō*, où elle est tantôt longue, tantôt brève. Ces formes ont été construites, non sur le thème *vac-*, mais directement sur le nom. sg. *vāxš*. Dans ces conditions, l'incohérence dans le traitement du degré vocalique est sans valeur profonde : elle est due à l'hésitation entre une brève postulée par le système paradigmaticque de *vac-* et une longue fournie par le modèle nominatif.

Les formes *vācō* et *vacō* semblent indifféremment employées à l'acc. pl. et la forme attestée recueille chaque fois l'unanimité des témoignages de la tradition manuscrite. Ce seul détail suggère qu'il y a là quelque système. L'examen des contextes permet de poser le problème en termes plus précis. *vācō* est, par exemple, objet direct au Y. 71, 7 et au Y. 71, 14, où il est entouré de plusieurs déterminants et épithètes : *vīspaēca vācō mazdafraoxta* et *aēte zī vācō vahišla*. Il est clair que chaque terme de ces groupes de mots constitue un nom pl. en fonction accusative. Le problème qui se pose n'est pas celui d'une incohérence dans l'apophonie, mais celui de l'usage syntaxique du nominatif et de l'accusatif. Le N. 33 en fournit la preuve. On y trouve, en fonction accusative, les formes *aētāe vacō*. *aētāe*, que Bartholomae corrige en *\*aēte*, est évidemment fautif, mais voile l'accusatif pluriel original *\*aētō*. On constate ainsi que *vac-* est logiquement représenté par *vacō* quand son déterminant revêt une forme, approximative sans doute, mais fondamentalement accusative.

Le nom-racine *uek*<sup>w</sup>- s'est perpétué dans tout le domaine indo-européen sans qu'on puisse se faire une idée précise de son vocalisme original. Le latin, avec *vōx/vōcis*, atteste

2. Si du moins on entend faire de *paδō* un acc. pl. et non un acc. duel comme Bartholomae dans l'*Altiranisches Wörterbuch*. Auparavant (BB 9, 1885, 304), Bartholomae avait cependant bien vu qu'il ne pouvait être qu'acc. pl. : le degré plein est significatif, *-ō* ne peut représenter l'indien *-au* et le védique désigne plus d'une fois les pieds par une forme plurielle.

partout un vocalisme *ō*. Le grec homérique n'a conservé du nom-racine que trois cas qui témoignent d'un degré fléchi : acc. sg. ὄπα, gén. sg. ὀπός, dat. sg. ὀπί. Le védique a partout un *ā* dans son paradigme, mais on ne peut dire s'il s'accorde avec le latin pour plaider l'existence d'un vocalisme long initial ou si, comparable au grec, il a généralisé le vocalisme long à partir des cas où *o* devenait *ā* selon la loi de Brugmann. Il n'en reste pas moins que l'avestique, en maintenant une alternance, semble conserver un archaïsme que toutes les autres langues indo-européennes, à commencer par le védique qui lui est si proche, ont fini par éliminer et démontre que le nom de la voix a préhistoriquement fonctionné avec une apophonie. Celle-ci, parfaitement intacte, est d'autant plus remarquable qu'elle est attestée dans une langue qui ne l'a conservée que très exceptionnellement et en amorçant sa suppression lors même qu'elle la conservait. Elle ne se manifeste plus que dans quatre noms qui sont hérités et qui, à l'exception de *pad-*, ont acquis en avestique une valeur culturelle nouvelle et importante qui dictait un usage fréquent : c'est clair pour l'épithète *vrəθrajan-*, c'est clair pour *ap-*, qui s'inscrit au centre de tout un rituel nouveau, et pour *vac-*, qui désigne la parole liturgique et sacrée, voire l'enseignement d'Ahura Mazdā.

L'avestique, comme le védique, contient encore quelques formes qui témoignent que l'alternance entre degré plein et degré long a préhistoriquement caractérisé les noms-racines en *-ā-* issu de voyelle+laryngale. Les *Gāthās* mentionnent deux fois le dat. sg. *pōi*, de *pā* « protéger ». On s'entend à faire de cette forme un infinitif. On sait que l'infinitif est, en avestique, mal décelable : le plus souvent, aucun signe morphologique et syntaxique ne permet de l'identifier. Faut-il conclure que l'archaïsme s'est maintenu dans la mesure où il introduisait dans la flexion du nom-racine un élément aberrant qui pût servir de signe morphologique ? Mais cet argument ne peut rendre compte du dat. sg. *\*raθōište*, de *raθaēštā-* « le guerrier », mentionné deux fois au V. 14, 9, et du nom. pl. *\*arəmōišlō*, de *armaēštā-* « qui se tient en paix »<sup>3</sup>.

3. Bartholomae s'en tient respectivement au loc. sg. *raθōišti* et corrige *arəmōidō* en *\*arəmōiždō*, de *armaēšād-* « qui est assis en paix ». Dans le premier cas, le problème du degré zéro reste posé ; dans le second, on ne peut admettre le degré zéro pour un composé de *\*hād-* « s'asseoir » et on doit rejeter la correction. En dépit de toutes les hésitations, un degré zéro du second terme est



La catégorie des noms-racines à degré long manifeste un certain nombre d'incohérences malaisées à interpréter. Cinq noms-racines, *nās-* « le fait d'atteindre », *oyāz-* « qui sacrifie », *ovāxš-* « la croissance », *ohāc-* « qui accompagne » et *ohād* « qui est assis », attestent un degré long qui n'est pas étymologique. Il est utile de distinguer le cas de *\*hāc-* de celui des autres : en védique, le nom-racine de *sac* est soumis à une alternance entre le degré plein et le degré long, les autres ne connaissant que le degré plein<sup>4</sup>.

L'apparition de quelques formes à degré plein de ces mêmes noms-racines complique singulièrement la situation. Je n'ai pas cité le nom-racine *olac-* « qui court » : le composé *θraotō.stāc-* « qui court dans le flot » (*\*θraolas.lāc-*), fort bien attesté à plusieurs cas, révèle un degré long permanent dont l'authenticité ne peut être décidée, puisqu'il n'a pas d'équivalent védique<sup>5</sup>. Or *afrakatāc-* « qui n'a pas d'adversaire » est attesté, au Yt. 19, 42, sous une forme d'acc. sg. *afrakatacim* qui ne peut être suspectée. Il faut relever le nom. sg. *ānuš.haxš* « qui se tient dans le rang » au Y. 31, 12, dans les *Gāthās*, et le nom pl. *airime.aṇhadō* « qui sont assises en paix », au Yt. 13, 73, dans le *Fravardīn Yašt*, le mieux transmis des textes de l'*Avesta* récent. Ces formes sont d'autant plus embarrassantes qu'elles appartiennent à des noms-racines dont les équivalents védiques ont été traités d'une manière divergente et que ce sont justement celles qui, en cas de conservation d'une ancienne apophonie, auraient requis le degré long. Il est par conséquent exclu de les considérer d'emblée comme archaïques et exceptionnelles. On ne peut donner une interprétation de ces phénomènes, mais deux explications peuvent être entrevues et timidement proposées.

Si on postule l'existence d'une ancienne apophonie, on peut conclure que l'avestique a modifié le vocalisme de certains noms-racines en généralisant le degré long. Le védique, pour sa part, préservait l'apophonie dans la flexion du nom-racine

postulé par la graphie du phonétisme final du premier : *-ōi-* n'est employé de

préférence à *-aē-*, pour *\*-ai-*, qu'en syllabe fermée. *-aē-* apparaît quand un second terme *\*stā-* est identifiable, *-ōi-* quand l'apophonie l'a défiguré.

Sur le gén. sg. *cagədō*, de *cagədā-*, voir ci-dessous.

4. Le cas de *ovāxš-* est particulier : le védique a construit un nom-racine *oúks-* sur un autre degré de la racine verbale.

5. C'est le cas encore pour *vīmād-* « qui guérit », *vīuuāp-* « la destruction », *daēnō.sāc-* « qui s'y connaît en ce qui concerne la religion ».

de *sac*, généralisait le degré plein pour ceux de *naś*, de *yaj* et de *sad*. La difficulté est de rendre compte de *°tacim*, de *°haxš* et de *°aṇhadō*, qui ne peuvent être archaïques. Puisqu'on ne peut recourir à la chronologie, on invoquera la géographie. Ces trois formes seraient dialectales et appartiendraient à des parlers qui, à partir de l'ancienne alternance vocalique, auraient généralisé le degré plein.

Par ailleurs, le degré plein peut n'être qu'apparent : le *-ā*-du radical ne devrait pas être expliqué au niveau de la structure et de la flexion du nom-racine, mais dans le cadre de la phonétique générale de l'avestique. Ce qui se pose ici, c'est peut-être le problème de l'allongement de *a*. On sait que l'avestique substitue parfois *ā* à *a*, et vice-versa, dans des conditions qui sont loin d'être définies et qui n'ont pu jusqu'ici entrer dans le cadre d'une loi phonétique. Il est possible que nous nous trouvions devant une manifestation de ce phénomène. Les indices qui permettraient de préférer cette hypothèse à la précédente sont fournis par l'examen du nom-racine *nās-*. C'est un hapax du Y. 38, 5, où il est attesté au loc. pl. *nāšū*. Or les formes verbales de *nas* « atteindre » attestent toutes, par rapport au védique *nákṣa-maṇa-*, un degré long non étymologique de la voyelle radicale : *nāšāmā* (Y. 44, 13), *niš.nāšəmna* (Y. 61, 5), *nāšāite* (Yt. 19, 12), *nāšīma* (Y. 70, 4) et *nāšəmna* (Y. 9, 30 et Vyt. 29). Humbach (I 26) suppose un allongement de *a* devant une syllabe longue. Peut-on aussi imaginer qu'il y a eu réaction à la consonne suivante? En principe, *a* s'allonge devant *š* (résultant de *\*-rt-*) : voir *θβāša-* « rapide », *vāša-* « le char » et *x<sup>v</sup>āša-* « la nourriture ». Mais, à côté des formes verbales citées, je ne connais qu'un exemple d'allongement de *a* devant *š* représentant l'indien *kṣ*. C'est celui de l'infinitif *rāšaiieṇhē* (Y. 49, 3) pour *\*rakṣa-*. Cette hypothèse ne se recommande par aucun argument décisif, mais on ne peut l'exclure : simplement, le cas de *nās-* suggère une évolution essentiellement phonétique. Je ne sais ce qu'il en est des autres noms-racines. Il faut signaler la possibilité d'une explication séparée pour chacun de ces mots. Certains peuvent résulter du traitement avestique du vocalisme des noms-racines, les autres avoir été défigurés par allongement de *-a-*. *°tacim*, *°haxš* et *°aṇhadō* sont de toute manière exceptionnels.

## II. L'élargissement -t-.

La règle qui régit l'apparition de l'élargissement -t- est, en indien, selon Wackernagel-Debrunner-Renou (AiGr II 2 41 sq.), la suivante : le nom-racine au degré zéro issu d'une racine anī- à finale sonantique -r, -i, -u, et lui seul, est toujours muni de l'élargissement -t-. A l'exclusion du phénomène que nous allons mentionner, cette règle ne souffre, en avestique, aucune exception. Les aberrations relevées par Bartholomae peuvent être réduites :

a) Absence d'élargissement -t- avec degré zéro d'une racine anī-.

*xšnu-* « qui réjouit » : Humbach a bien vu que la forme *xšnāuš* était une 3<sup>e</sup> sg. aor.-inj. (II 67) et que *xšnūm* devait être corrigé en \**xšnēm*, acc. sg. de *xšnā-* « la reconnaissance, l'accueil » (II 94).

*ašauua.xšnu-* : Geldner avait bien vu qu'il fallait préférer la leçon de Mf3 *ašauua-xšnus* (= *ašauua-xšnu-t-s*) à *ašauua.xšnuš*.

*ašastū-* : le second terme de ce nom propre du Yt. 13, 106 (gén. sg. : *ašastuuō*) doit représenter \**slū* « être fort » (*slūra*, *°stauuah-*, *staoiiah-*, *stāuiišta-*, véd. *sthūrā-*, *sthūlā-*, *sthāvira-*, *sthāvira-*, etc.) et le composé tout entier signifier « qui est fort par Aša ».

b) Élargissement avec degré plein d'une racine anī-.

*carət-* : *carətqm*, du F. 19, doit être une forme verbale (Klingenschmitt, FiO § 602).

<sup>1</sup>*darət-* : *darəsca*, au Yt. 19, 94, est une faute pour \**darəš-ca*, de *dərəs-* « le fait de regarder ». Cette solution est sous-jacente aux traductions de Geldner (3 Yt 58), de Bartholomae (ArFo I 145), de Darmesteter (ZA II 640) et de Lommel (Yt 185).

<sup>2</sup>*darət-* : *darətəm*, au V. 2, 25, résulte d'une corruption. Le passage n'est pas compréhensible.

*°arət-* : le ā à la jonction des termes des composés *uyrārət-*, *huuārət-*, *vazārət-*, *taxmārət-* et *zaoiīārət-* ne permet pas de poser un second terme *°arət-*. Il résulte de la nature voca-lique de r voyelle initial en avestique (Duchesne-Guillemin, Krat 7, 1962, 12).

*cagəd-* : le gén. sg. *cagədō* (Y. 51, 20) représente, selon Benveniste (JA, 1934, 181 sq.), \**cag-t-*. Humbach (II 91) y reconnaît avec plus de vraisemblance un composé *cagədā-* « qui offre un cadeau ».

c) Élargissement *-t-* avec degré zéro d'une racine *seṭ*.

Ceci concerne essentiellement l'infinitif (*frǎ*)*mrū(i)lē*. *-lē* ne peut représenter ni le locatif (Bartholomae, Grdr 146) ni le datif (Geldner, KZ 26, 1883, 226) d'un abstrait en *-ti-*. Benveniste propose un nom-racine élargi (Inf 67), mais ce type serait si aberrant qu'il faut postuler une création tardive par laquelle on a adjoint à la racine verbale une terminaison *-lē* ressentie comme infinitive, mais sans fondement morphologique<sup>6</sup>.

Le dictionnaire de Bartholomae contient cependant un petit nombre de noms qui, issus d'une racine *seṭ* et manifestant le degré plein, sont malgré cela élargis. Tous ne peuvent être retenus : *cāt-* « la source » n'est pas utilisable, *dāmi. dātəm* (V. 19, 15 et 35) procède plutôt de *dāmi. dāla-* « ce qui est créé par le créateur » que de *dāmi. dāt-* « créateur de la création », *θraotō. stāt-* est toujours une faute pour *θraotō. stāc-* « qui court dans le flot ». Il reste *°dāt-* (*taradāt-* « qui s'établit avec supériorité »), *°spāt-* (*1fraspāt-* « le coussin » et *2fraspāt-*, nom d'une plante abortive), et *°stāt-* (\**har*<sup>v</sup>*harastāt-* « qui se tient caché ») : toutes racines en *-ā-* représentant *-eṣ-*. La philologie ne permet pas de les éliminer. Il s'agit de formes embarrassantes dont on peut rendre compte de trois manières.

1° Il s'agit d'un type indo-européen hérité. L'élargissement *-t-* avec degré plein d'une racine *seṭ* est solidement représenté par le latin *sacerdos* (= \**sakro-dō-t-*) qu'on explique généralement par \**°dhoo*<sub>1</sub>-<sup>7</sup>. La comparaison peut s'établir aussi avec les noms grecs du type *πρῶβλῆς* (Brugmann, VglGr II 1, 422; Hirt, IF 32, 1913, 272; Risch, Wortbildung 178 sq.), à condition de souligner deux divergences fondamentales : les noms de ce type procèdent toujours d'une racine disyllabique et, à quelque exception près, ont un sens passif.

6. Cette hypothèse est la seule qui puisse aussi rendre compte de l'infinitif *gaṭ .tōi/gaṭ .lē*.

7. A l'exclusion de Pariente (Emerita 35, 1967, 1 sq.) qui ne peut admettre le vocalisme *o* et qui préfère une étymologie par \**°deə*<sub>3</sub>-.



Les conditions dans lesquelles l'indo-iranien emploie l'élargissement *-t-* paraissent plus secondaires qu'héritées. Aucune langue indo-européenne ne révèle un phénomène semblable, un mécanisme aussi systématique. L'indo-iranien se serait singularisé en réservant l'élargissement à ce but précis : renforcer, en isolant la voyelle radicale, le degré zéro des noms-racines que la flexion risquait de défigurer jusqu'à les rendre méconnaissables. A cette fin, il a pu détourner un type de dérivation commode, à la fois relativement stérile et bien intégré dans la série des suffixes à élément dental.

2° Si on juge que *sacerdos* ne peut suffire à étayer tout un système comparatif, il est loisible de tenter une explication au niveau de l'indo-iranien commun. On vient de remarquer que le type avestique *°dā-*, véd. *°dhā-*, reposait primitivement sur une alternance *\*dheṛ-/dhṛ-*. Le degré zéro étant particulièrement vulnérable, on a pu recourir à deux systèmes de protection : d'une part, la généralisation du degré plein, qui subsiste seul à date historique, d'autre part, l'élargissement par *-t-* du degré zéro *dhṛ-* au même titre que celui des autres racines sonantiques. La laryngale tombant en syllabe intérieure, *\*°dhṛt-* serait devenu *°dāt-* en avestique comme le verbal *\*dhṛto-* est devenu *dāta-*. Cette reconstruction est certes cohérente, mais ne s'appuie que sur la conjecture.

3° Il n'est pas interdit de suspecter irrémédiablement le matériel avestique et de songer à des réfections tardives d'après les verbaux *°dāta-*, *°spāta-*, *stāta-*, voire à de simples corruptions dans le cas de *1-2fraspāl-* et de *\*haṇʰharəstāt-* qui ne sont pas attestés dans des passages sûrs.

### III. Noms d'agent et noms d'action.

Dès 1917, Meillet (JA, 1917, 198 sq. ; BSL 25, 1925, 122 sq.) et Wackernagel (SPAW, 1918, 380 sq. = KISchr I, 299 sq.) émettaient l'hypothèse fameuse selon laquelle le nom-racine simple a un sens d'action et le nom-racine second terme de composé un sens d'agent. En 1936, dans son livre sur *Les Composés de l'Avesta*, Duchesne-Guillemin a tenté une vérification sur le matériel avestique. Depuis lors, cette idée a été mise en doute, ou tout au moins nuancée, par Debrunner (IF 56, 1938, 147 sq.), Rysiewicz (Travaux de l'Académie des Sciences de Varsovie, sect. I, 4, 1952, 109 sq. = Studia Językoznawcze, Wrocław 1956, 263 sq.) et Duchesne-Guillemin (Krat 7, 1962,



12 sq.). La liste exhaustive dressée pour le védique par Debrunner (AiGr II, 2, 9 sq.) montre que l'hypothèse de Meillet et de Wackernagel constitue une vérité d'ordre général soumise à une série d'exceptions.

Il n'est pas possible d'avoir une idée claire de ce qui se passe en avestique à cet égard. Certains exemples relevés par Bartholomae doivent être rejetés :

<sup>3</sup>*gav-* « rufend, schreiend » : Gershevitch (Mi 232) a bien vu que le gén. sg. *gaoš-ciŋ* du Yt. 10, 85 était simplement celui du nom de la vache.

*carət-* « machend » : voir ci-dessus.

*jan-* : le simple est posé par Humbach (MSS 2, 1952, 28 ; MSS 4, 1954, 69) à la place du composé *varəθrəm . jā* (Y. 44, 16). Aucun signe morphologique et syntaxique n'est décisif.

<sup>1</sup>*darət-* « Acht gebend » : voir ci-dessus.

<sup>2</sup>*darət-* « festhaltend » : voir ci-dessus.

*dā-* « setzend » : le gén. sg. *dāṇhō* ne peut appartenir qu'à un thème *dāh-* (Humbach, MSS 2, 1952, 10 ; IF 63, 1957, 47 ; II 94).

*yau-* « haltend, festhaltend » : *yaoš* (Y. 46, 18) est l'équivalent du védique *yóh* « le salut » (Humbach, MSS 2, 1952, 6 n. 2 ; II 73).

*šā-* « froh » : il s'agit bien d'un nom d'action, « la joie ».

*dā-* « qui donne », reconnu par Humbach (II 54 et 74) au Y. 44, 16 et au Y. 47, 3, *bərət-* « qui apporte » et *frād-* « qui accroît » sont peut-être des seconds termes de composés : *ciθrā . dā-* « qui donne des choses brillantes » (Y. 44, 6), *rāmā . dā-* « qui donne la paix » (Y. 47, 3), *vāstrəm . bərət-* « qui apporte le fourrage » (Vr. 2, 11), *vaiiū . bərət-* « qui apporte avec le vent » (Y. 53, 6), *ašā . frād-* « qui accroît par Aša » (Y. 34, 14) et *gaēθā . frād-* « qui accroît les troupeaux » (Y. 46, 11).

*vīd-* « teilhaftig » est mentionné dans un contexte tellement complexe et ambigu (Y. 51, 18) qu'il est impossible de discerner sa fonction, son étymologie, son sens. Je crois pour ma part que *vīdō* doit être égalé au véd. *vidaḥ*, 2<sup>e</sup> sg. inj. : *taŋ xšaθrəm vaṇhēuš manañhō vīdō* « fournis ce pouvoir de Vohu Manah ».

Les trois noms de démons, *būjī-*, *būiḍī-* et *mūiḍī-* n'ont pas d'étymologie claire<sup>8</sup> et présentent vraisemblablement des

8. On ne voit pas comment rattacher, sémantiquement, *būjī-* à *buj* « expier ». Nyberg (Rel 340 sq.) fait de *būiḍī-* « celle qui a conscience », une déesse de l'oracle. *mūiḍī-* doit être « celle qui réjouit ». Les dérivés de \**mud* ont tous une

aberrations dues à leur appartenance au vocabulaire daevique. C'est le cas de *jahī-* « la rieuse, la prostituée ».

*spas-* (= véd. *spás-*) désigne l'épéur à date historique. Il définit une fonction de Miθra ou désigne ses serviteurs. C'est un terme technique qui exprime une part mal déterminée de l'univers divin, et rien d'autre. On ne peut jamais en faire un mot signifiant simplement « qui regarde » et disponible en tant que tel pour toutes les désignations. Il ne me paraît pas exclu qu'il ait d'abord été un nom d'action exprimant le pouvoir magique inhérent au regard de la divinité et qu'on aurait fini par personnaliser.

*mad-* « qui enivre »<sup>9</sup> est le seul exemple incontestable de nom-racine simple à sens d'agent en avestique. Il n'a pas d'équivalent védique.

#### IV. *Sens actif et sens passif.*

Le nom-racine à second terme régissant peut, en indien, avoir un sens actif ou un sens passif, ce dernier étant le moins fréquent (Wackernagel-Debrunner, AiGr II, 2, 7 sq.). Il n'y a aucune raison de douter qu'il en va de même en avestique. Il n'y a pourtant que deux composés dont le second terme puisse avoir un sens passif et tous deux sont ambigus. Il n'est pas possible d'établir que *ašaṇhāc-* signifie « accompagné d'Aša » ou « qui accompagne Aša »<sup>10</sup>. L'expression *yaθa ... nōiṭ asānō arəmō . šūlō auuasiiāṭ* « afin que les pierres mues par le bras ne l'atteignent pas » (Yt. 13, 72) n'offre aucune sécurité d'interprétation. Ou *asānō* est un nom. pl. régulier, *auuasiiāṭ* s'accorde avec le premier sujet (*karātō hufranharštō* « l'épée bien dirigée ») et *arəmō . šūlō* représente *arəmō . šul-* « mû par le bras »<sup>11</sup>; ou *asānō* est un nom sg., thématisé d'après l'acc.

valeur daevique en avestique : *ahēmusta-* « qui ne réjouit pas », ou « qui n'est pas réjoui », est épithète des *drəguuaṇt* au Y. 46, 4, et *maoḍanō . kairiīā-* « ayant pour action le plaisir » caractérise, au Y. 9, 32, la *jahikā-* « prostituée ».

9. *mad-* désigne les enivrants filets de haoma (Humbach, Kan 27) et non ceux qui les boivent (Bartholomae : « sich berauschend »).

Il faut noter que, dans l'expression *rənjiīō vazaiti maḍō* (Y. 10, 19) « l'ivresse fait se mouvoir plus légèrement », on a une attestation de *maḍa-* « l'ivresse » et non de *mad-*.

10. Bartholomae lui donne un sens passif lorsqu'il est épithète d'Ahura Mazda et actif lorsqu'il est épithète d'Aši. Mais n'est-ce pas un mazdacentrisme abusif ? Et *hac* implique-t-il une subordination ?

11. Le second terme est de toute façon apparenté à *šu* « mettre en branle ». *hū* « mettre en mouvement », que propose Bartholomae, ne peut convenir pour des raisons phonétiques. Voir Benveniste (Donum Nyberg 25).

sg. *asānām*, *auvasiīāṭ* est un singulier régulier et *arāmō* . *śūlō* représente *arāmō*, *śūla*-. Le védique offre des indices contradictoires. Le nom-racine *°cyūt*- peut avoir un sens passif (RV I, 51, 2 : *madacyutām indram* « Indra mû par le Soma »), mais dans le même contexte de guerre et d'armement, le RV IX, 11, 5 fait mention de *hástacyutebhir ádribhiḥ* « avec les pierres de fronde mues par la main. »

## V. Le genre.

### 1) Noms-racines masculins.

Les noms-racines simples à sens d'agent et ceux, simples ou composés, qui servent à désigner une chose concrète, peuvent être masculins. En général, la pauvreté des attestations ne permet pas de discerner le genre. Ne sont clairement masculins que *mad*- « qui enivre », *frauūāxš*- « la branche » et *varṣājī*- « qui fait vivre l'arbre, la racine ». *vac*- « la parole » est, contre toute attente, et sans qu'on puisse savoir pourquoi, masculin.

### 2) Motion féminine en -ī-.

Le nom-racine n'est pas régulièrement soumis à la motion. Il faut distinguer quatre cas spécifiques :

a) *vohuuarəz-ī*- « qui fait le bien », *haiṭhiīāuuarəz-ī*- « qui agit correctement » et *huuarślāuuarəz-ī*- « qui fait de bonnes actions » sont attestés au gén. pl. comme épithète de *aṣaoninqm* (Vr, 11, 15). Il s'agit d'une création savante et récente, directement amenée par le système énumératif du passage et reposant sur l'intention délibérée d'exprimer le féminin par la redondance.

b) *mas-ī*- « grande » est épithète de la terre (Yt. 13, 9 : *zqm ... masīm-ca*). Cet adjectif est directement comparable à l'indien *māh-ī*-, qui a fini par suffire à la désignation de la terre.

c) Quatre noms de démons, trois simples et un composé, ont la motion : *bājī*-, *bāiḍī*-, *mūiḍī*- et *xruuiṇī*- « qui frappe d'une manière sanglante »<sup>12</sup>. Ils figurent au sein de passages corrompus, ils sont mal transmis, ils ne sont apparemment pas déclinés et les deux premiers au moins n'ont pas d'éty-

12. *apaitiṇi* (FrD. 7) évoque l'indien *āpatighnī*- « qui ne tue pas le mari », mais le contexte est incompréhensible.

mologie sûre. Si on songe que *jahī-* « celle qui rit, la prostituée » connaît aussi la motion, mais que le seul nom de sainte radical qui soit attesté, *fraṇhād-* « qui mène droit au but » ou « qui est assise en avant », ne la connaît pas, on est tenté de conclure que la motion du nom propre radical constitue un trait daevique.

Les femmes appelées *arənauuacī-* « qui dit la dette »<sup>13</sup> et *saṇhauuacī-* « qui dit la doctrine » ne sont pas explicitement présentées comme des démons, mais ce sont les épouses de l'affreux Aži Dahāka.

d) *qymō.pa(i)δ-ī-* « qui a des crochets aux pieds » est attesté au nom. pl. (Yt. 17, 11 : *kaininō ... qymō. paidiš* « les jeunes filles ... qui ont des crochets aux pieds »). C'est le seul exemple d'une motion du nom-racine dans des conditions normales<sup>14</sup>. On remarque que *pad-* ne se rattache pas directement à une racine verbale.

### 3) Accord avec le neutre.

*aṇtarəstā-* « qui se tient entre (les deux) » est employé au nom.-acc. nt. pl. : *aṇtarəstā* correspond à l'Av. *prathamajā*.

Cinq composés à finale consonantique sont employés au nom.-acc. nt. sg., soit parce qu'ils ont une fonction adverbiale, soit parce qu'ils s'accordent avec un nom neutre. Il s'agit de *fraorət-* « le zèle », de *paitiaoj-* « la réponse »<sup>15</sup>, de *bərəziiaoj-* « qui parle à voix haute », de *ašiš . hāc-* « qui adhère à Aši » et de *armaitiš . hāc-* « qui adhère à Ārmaiti ». Ils sont dépourvus de désinence : *fraorət*, *paitiaogət*, *bərəziiaogət*, *ašiš . hāgət*, *armaitiš . hāgət*.

Jean KELLENS.

Avenue des Joncs, 60  
B - 4100 Seraing, Belgique.

13. Traduit d'après Duchesne-Guillemin (Comp 55).

14. Bartholomae a raison de poser *rāniō.skərəiti-*, contre Humbach (II 55), pour rendre compte de l'expression gâthique *rāniō.skərəitīm qm* « la vache donneuse de satisfaction ».

Bartholomae relève, au Y. 11, 2, un gén. f. sg. *pouru. nairiīd* (Pt4) de *pouru. nar-* « qui a beaucoup d'hommes ». En fait, S1, J3, Mfl.2, K5 et J2 imposent une leçon *\*naraiīd*.

15. Traduit d'après Humbach (II 70).





## COMPARATIFS PRIMAIRES ET LOI DE SIEVERS

SOMMAIRE. — Les comparatifs « primaires » du grec comme du sanskrit conservent les traces d'une distribution des formes en -yos- et -iyos- réglée par les conditions rythmiques décrites par la loi de Sievers. Mycénien et épopée réexaminée apportent plusieurs termes qui confirment l'ancienne distribution. Dans un couple γλῶσσων/γλυκίων ou rābh̥yas-/rābhīyas- la seconde forme est d'un type plus récent qui s'est développé au détriment de la forme régulière sans diérèse. D'autre part, l'analyse du ī sanskrit comme du ī attique conduit à supposer l'existence à un niveau archaïque de l'indo-européen d'adjectifs en i non réservés à la composition qui ont servi de base à des comparatifs dont le caractère primaire devient alors fort douloureux. Quant à la loi de Caland, plutôt qu'une alternance fonctionnelle, elle pourrait n'enregistrer que la subsistance dans des conditions privilégiées (vieux dérivés, composés) de ces thèmes en i partout ailleurs évincés par des finales thématiques et vivantes du type de ro.

1. Un livre récent<sup>1</sup> a présenté une nouvelle interprétation de la répartition entre forme en *y* et forme à diérèse pour les suffixes à *y* initial. Cette interprétation, qui prétend dépasser la loi de Sievers et d'Edgerton, fait intervenir comme circonstance déterminante la place de l'accent, pour ce qui est du grec du moins. Ce principe est appliqué globalement aux comparatifs primaires du grec, dont le modèle cité est le couple γλῶσσων/γλυκίων, et le raisonnement s'appuie sur l'« actual coexistence » des deux séries<sup>2</sup>.

1. G. Nagy, *Greek Dialects and the Transformation of an Indo-European Process*, Cambridge Mass., 1970 ; on s'étonnera que cet auteur ne cite pas l'importante étude de H. J. Seiler, *Die primären griechischen Steigerungsformen*, Diss. Zürich, 1950. Nous nous séparons de ce dernier sur plus d'un point, mais croyons indispensable de renvoyer une fois pour toutes à son travail qui demeure essentiel.

2. *Op. cit.*, p. 146.

Notre propos est de montrer que leur distribution, dans la très grande majorité des cas, repose non sur les déplacements de l'accent qui, en l'occurrence, n'existent pas autrement que comme conséquence secondaire de la syllabation, mais sur les bases rythmiques décrites par la loi de Sievers.

2. La loi de Sievers-Edgerton établit, on le sait, qu'une sonante, en l'espèce le yod, située après syllabe légère, donc après voyelle brève suivie de consonne simple, apparaît sous la forme consonantique (soit le schéma  $\check{V}CyV$ ), cas auquel semble s'ajouter celui de la syllabe longue ouverte ( $\check{V}yV$ ), tandis qu'après syllabe lourde elle se vocalise (schémas  $\check{V}CiV$ ,  $\check{V}C_1C_2iV$ ). Or, il se trouve que la distribution ancienne des comparatifs primaires du grec, confirmée par l'apparition de plusieurs formes mycénienes, illustre clairement ce principe de répartition ensuite neutralisé par l'extension des formes en  $-i\omega\nu$ . Dans la liste suivante on constatera que la forme en  $-i\omega\nu$ , lorsqu'elle existe, est toujours postérieure à la forme en  $-y\omega\nu$ , et qu'il est donc impossible d'invoquer une « actual coexistence » des deux types de formes, puisque ce qui est de fait, c'est une distribution historique.

$\pi\acute{\alpha}\sigma\sigma\omega\nu$  (Hom.), puis  $\pi\alpha\chi i\omega\nu$  (Arat. 785);  
 $\beta\rho\acute{\alpha}\sigma\sigma\omega\nu$  (Hom.), puis  $\beta\rho\alpha\chi i\omega\nu$  (Hsch.; Choerobosc.);  
 $\beta\acute{\alpha}\sigma\sigma\omega\nu$  (Epich. selon Hdn. II 384.15), puis  $\beta\alpha\theta i\omega\nu$  (Théocr.  $\beta\acute{\alpha}\theta i\omega\nu$ );  
 $\theta\acute{\alpha}\sigma\sigma\omega\nu$  (Hom., att.), puis  $\tau\alpha\chi i\omega\nu$  (prose récente);  
 $*\kappa\acute{\alpha}\sigma\sigma\omega\nu$  (myc. *kazo*), puis  $\kappa\alpha\chi i\omega\nu$  (Hom.);  
 $*\check{\alpha}\rho\gamma\omega\nu$  (myc. *aro<sub>2</sub>a*), puis  $\acute{\alpha}\rho\epsilon i\omega\nu$  (Hom.);  
 $\mu\acute{\epsilon}\zeta\omega\nu$  (myc. *mezo*);  
 $\kappa\rho\acute{\epsilon}\sigma\sigma\omega\nu$  ( $\kappa\rho\epsilon i\sigma\sigma\omega\nu$  dans la tradition homérique);  
 $\delta\lambda i\zeta\omega\nu$  (tardif, mais supposé par l'épique  $\acute{\upsilon}\pi\text{-}\sigma\lambda i\zeta\omega\nu\epsilon\varsigma$ );  
 $\mu\tilde{\alpha}\lambda\lambda\omega\nu$  (Hom., etc.), puis  $\mu\alpha\lambda i\omega\nu$  (Tyrt. 9.6 Diehl  $\mu\acute{\alpha}\lambda i\omega\nu$ );  
 $\mu\acute{\alpha}\sigma\sigma\omega\nu$  (Hom.);  
 $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\alpha}\sigma\sigma\omega\nu$  (Hom.);  
 $\gamma\lambda\acute{\upsilon}\sigma\sigma\omega\nu$  (Xénophane 38.2), puis  $\gamma\lambda\upsilon\chi i\omega\nu$  (attique; la forme est aussi épique, mais peut alors s'être substituée à  $\gamma\lambda\acute{\upsilon}\sigma\sigma\omega\nu$  v. § 4). On le voit, le mycénien comble heureusement plusieurs lacunes de la série, qui pouvaient éventuellement faire douter du bien-fondé de la loi de Sievers en ce qui concerne ces formes.

3. Ces comparatifs, qui supposent un suffixe  $-y\omega\nu$ , sont antérieurs à leurs doublets en  $-i\omega\nu$  dont l'apparition est le

plus souvent d'époque historique, et ils sont à l'évidence antérieurs au remaniement qui allonge souvent leur voyelle radicale, allongement qui, s'il avait été ancien, aurait dû empêcher le traitement consonantique de la sonante. Des formes telles que  $\theta\tilde{\alpha}\sigma\sigma\omicron\nu$ ,  $\mu\tilde{\alpha}\lambda\lambda\omicron\nu$ ,  $\mu\tilde{\alpha}\sigma\sigma\omicron\nu$ ,  $\mu\epsilon\acute{\iota}\zeta\omega\nu$ ,  $\kappa\rho\epsilon\acute{\iota}\sigma\sigma\omega\nu$ ,  $\omicron\lambda\epsilon\acute{\iota}\zeta\omega\nu$  ont une longue radicale postérieure à la constitution de ces comparatifs et parfois étroitement limitée dialectalement :  $\mu\epsilon\acute{\iota}\zeta\omega\nu$  et  $\kappa\rho\epsilon\acute{\iota}\tau\tau\omega\nu$  ne sont qu'attiques. En revanche sont constamment en  $-\acute{\iota}\omega\nu$  et sans aucun doublet en  $-\gamma\omega\nu$  celles qui correspondent au second volet de la loi de Sievers :  $\eta\delta\acute{\iota}\omega\nu$ ,  $\rho\acute{\epsilon}\gamma\acute{\iota}\omega\nu$ ,  $\alpha\acute{\iota}\sigma\chi\acute{\iota}\omega\nu$ ,  $\epsilon\chi\theta\acute{\iota}\omega\nu$ ,  $\kappa\epsilon\rho\delta\acute{\iota}\omega\nu$ ,  $\kappa\upsilon\delta\acute{\iota}\omega\nu$ ,  $\alpha\lambda\gamma\acute{\iota}\omega\nu$ ,  $\kappa\alpha\lambda\lambda\acute{\iota}\omega\nu$ ,  $\beta\epsilon\lambda\tau\acute{\iota}\omega\nu$ ,  $\beta\rho\alpha\delta\acute{\iota}\omega\nu$  pour  $\beta\alpha\rho\delta\acute{\iota}\omega\nu$ ? cf.  $\beta\acute{\alpha}\rho\delta\iota\sigma\tau\omicron\varsigma$ .

4. Il faut ajouter que quelques formes ne figurent pas dans la liste ci-dessus, pour des raisons diverses.

Il en est qui contredisent le principe de cette répartition :

$\eta\sigma\sigma\omega\nu$  (Hom. etc.),

$\tilde{\alpha}\sigma\sigma\omega\nu$  (Hom.),  $\tilde{\alpha}\sigma\sigma\omega\nu$  (att. etc.),

$\varphi\acute{\iota}\lambda\acute{\iota}\omega\nu$  (Hom. etc.).

Pour d'autres raisons ne sont pas cités non plus

$\chi\epsilon\acute{\iota}\rho\omega\nu$  et  $\chi\epsilon\rho\epsilon\acute{\iota}\omega\nu$  (Hom.), puis seulement  $\chi\epsilon\acute{\iota}\rho\omega\nu$ ,

$\lambda\acute{\omega}\omega\nu$  (Hom. uniquement neutre  $\lambda\acute{\omega}\iota\omega\nu$  ; etc.),

$\acute{\alpha}\mu\epsilon\acute{\iota}\omega\nu$  Hom. etc.

Les plus embarrassantes sont  $\eta\sigma\sigma\omega\nu$  et  $\tilde{\alpha}\sigma\sigma\omega\nu/\tilde{\alpha}\sigma\sigma\omega\nu$  qui, ayant une syllabe lourde, feraient attendre des formes en  $-\acute{\iota}\omega\nu$  du type de  $\eta\delta\acute{\iota}\omega\nu$  et  $\alpha\acute{\iota}\sigma\chi\acute{\iota}\omega\nu$ . Elles sont toutes deux anciennes et il faut probablement pour en rendre compte faire intervenir l'analogie de  $\kappa\rho\epsilon\sigma\sigma\omega\nu$  uel *sim.* et de  $\theta\tilde{\alpha}\sigma\sigma\omega\nu$  notamment au niveau de la constitution des formules où entrent  $\theta\tilde{\alpha}\sigma\sigma\omega\nu$  et  $\tilde{\alpha}\sigma\sigma\omega\nu$ . Quoi qu'il en soit, ces deux formes sont les deux seules exceptions, car, pour  $\varphi\acute{\iota}\lambda\acute{\iota}\omega\nu$  qui se singularise en sens opposé, on a le choix entre plusieurs explications.  $\Phi\acute{\iota}\lambda\omicron\varsigma$ , dont la voyelle radicale est brève, ferait attendre un comparatif  $*\varphi\acute{\iota}\lambda\lambda\omega\nu$  reposant sur la forme  $-\gamma\omega\nu$  du suffixe. On peut admettre que le comparatif  $\varphi\acute{\iota}\lambda\acute{\iota}\omega\nu$  n'a été constitué qu'à une époque où la finale  $-\acute{\iota}\omega\nu$  seule était productive. Mais on peut aussi se demander si, dans un rajeunissement des formules,  $\varphi\acute{\iota}\lambda\acute{\iota}\omega\nu$  ne s'est pas substitué à  $*\varphi\acute{\iota}\lambda\lambda\omega\nu$  : le début de vers  $\tau$  351 (=  $\omega$  268)  $\xi\epsilon\acute{\iota}\nu\bar{\omega}\nu$   $\tau\eta\eta\lambda\epsilon\delta\acute{\alpha}\pi\bar{\omega}\nu$   $\varphi\acute{\iota}\lambda\acute{\iota}\bar{\omega}\nu$  peut facilement se substituer à  $\xi\epsilon\acute{\iota}\nu\bar{\omega}\nu$   $\tau\eta\eta\lambda\epsilon\delta\acute{\alpha}\pi\bar{\omega}\nu$   $*\varphi\acute{\iota}\lambda\lambda\bar{\omega}\nu$ , à une place où dactyle et spondée étaient librement commutables. D'ailleurs, plusieurs formes secondaires en  $-\acute{\iota}\omega\nu$  peuvent s'être substituées aux vieilles formes en  $-\gamma\omega\nu$  dans l'épopée.

Ainsi *κακίων* peut tenir la place d'un ancien *κάσσων* :

β 277

οἱ πλεόνεζ κακίωνεζ = οἱ πλεόνεζ κάσσωνεζ (cf. ξ 56, σ 174, τ 120).

Ainsi encore *γλυκίων* peut remplacer un plus ancien *γλύσσων* :

Σ 109

θς τε πῶλῶ γλυκίων = θς τε πῶλῶ γλῶσσων (cf. A 249, B 453, A 13, ι 43)<sup>3</sup>.

Quant à *χείρων*/*χερείων*, *λφών* et *ἀμείνων*, ils ne sont probablement entrés que secondairement dans la catégorie des formes d'intensité. Parmi eux *λφών* est certainement un ancien thématique dont le neutre a été pris pour celui d'un comparatif. Pour *χείρων* et *ἀμείνων*, il peut en aller de même, car, étant apparemment pourvu d'un préfixe négatif, *ἀμείνων* ne peut guère être une forme d'intensité<sup>4</sup>, et *χείρων*/*χερείων* peut sortir d'un *χέρειος* thématique.

5. Restent *πλείων* et *μείων*. Pour le second, nous ne suivrons pas O. Szemerényi<sup>5</sup> qui pose un *\*meyyōs* issu du radical *\*mēi-/mī-* de *\*μῆκος/μικρός* et refait analogiquement en *\*mewjōs*. Ce n'est pas qu'un *\*meiyōs* soit impossible, puisqu'il répondrait au type à syllabe radicale ouverte longue du sanskrit *prāyas-*, *bhāyas-*, *śréyas-*, *sthéyas-*, etc. ; mais on voit mal quelle aurait pu être la source analogique : invoquer l'exemple de *\*perusino-* refait par le mycénien en *perusinwo-* sous l'influence de *newo-* est inopérant puisque myc. *mewijo* ne s'inscrit pas dans un couple antonymique comparable, et que la forme qui pourrait précisément être invoquée, *πλείων*, ne peut contenir de digamma, comme le montre l'auteur avec juste raison<sup>6</sup>. Malgré l'affirmation catégorique de cet auteur<sup>7</sup>, la lecture *\*mewjōs* de myc. *meujo/mewijo* ne s'impose nullement. En effet, outre que dans son hypothèse-même on ne voit pas pourquoi *\*meijōs* ou *\*mejōs* n'aurait pas été refait en *\*meiw(i)jōs*, le doublet graphique admet aussi bien la lecture *μει-* que la lecture proposée *με-*. La différence entre *meujo* et *mewijo* réside non pas dans le radical, qui est

3. Ces 11 références donnent la totalité des emplois des formes en question.

4. O. Szemerényi, *The Mycenaean and the historical Greek comparative and their indo-european background*, *Studia Mycenaea*, Brno, 1968, p. 24-36.

5. *Op. cit.*, p. 32-33.

6. *Op. cit.*, p. 33-36.

7. *Op. cit.*, p. 32.

certainement \**meiw-*, mais dans la notation de la finale, dont la forme fait alors problème. C'est ici que la loi de Sievers peut nous tirer d'affaire. En effet, si, conformément à l'analyse reçue, on pose  $\mu\epsilon\iota\omega\text{-}\iota\omega\nu$ , on a une forme qui répond au second volet de cette loi, celui qui concerne la vocalisation après syllabe longue fermée :  $\mu\epsilon\iota\omega\text{-}\iota\omega\nu$ , forme attendue<sup>8</sup>, est noté *mewijo*. L'autre forme *meujo* doit alors être un alternant purement graphique dont l'apparition est liée à la difficulté de noter tout un groupe de sonantes, et l'inconfort que trahit la graphie *meujo* plaide plutôt pour une diphtongue radicale. Pour  $\pi\lambda\epsilon\iota\omega\nu$ , dont nous n'avons pas de témoin mycénien (le superlatif  $\pi\lambda\epsilon\iota\sigma\tau\omicron\varsigma$  est-il attesté dans *pereilo* PY Wr 1327 v?), il faut, si la forme correspond à skr. *prāyas-*, admettre qu'elle repose sur \**plē-yōs* et répond aussi à la loi de Sievers, mais reconnaître que l'abrègement en  $\pi\lambda\epsilon\iota\omega\nu$  n'est pas phonétique, non plus que le maintien de *y* intervocalique : l'influence de  $\pi\lambda\epsilon\iota\sigma\tau\omicron\varsigma$  est ici certaine, et n'a d'ailleurs pas empêché l'apparition de  $\pi\lambda\acute{\epsilon}\omicron\nu$ . Il nous paraît que la double série ancienne des comparatifs primaires du grec se justifie immédiatement par la loi de Sievers dans sa presque totalité, et que parmi les formes qui paraissent y échapper, plusieurs peuvent être ramenées à la norme ancienne.

6. Si cette bipartition rythmique n'est pas représentée en sanskrit par une distribution complémentaire, du moins la langue du Rīgvēda offre-t-elle, avec ou sans doublets en *-īyas-*, plusieurs formes anciennes dont le suffixe est *-yas-* après brève radicale suivie d'une seule consonne : ce type correspond à la série archaïque du grec établie aux paragraphes précédents.

Tels sont *rābhyas-*, puis *rābhīyas-* dans le YV ;  
*vāsyas-*, puis *vāsīyas-* dans le YV ;  
*sānyas-*, puis *sānīyas-* dans la TS.

Tels sont aussi, mais avec des doublets en *-īyas-* dès le Rīgvēda :

*tāvyas-* à côté de *tāvīyas-* ;  
*nāvyas-* à côté de *nāvīyas-* ;  
*pānyas-* à côté de *pānīyas-* ;  
*sāhyas-* à côté de *sāhīyas-*.

8. Que l'on accepte ou non cette analyse, une base \**mei-u-* existe de toute façon (cf. skr. *minoti*, et, moins directement, grec  $\mu\iota\nu\acute{o}\theta\omega$ ).



A ces formes s'ajoutent celles dont le radical comporte une voyelle longue non suivie de consonne :

*jyāyas-*  
*prāyas-*  
*prēyas-*  
*bhūyas-*  
*śreyas-*  
*sthēyas*-<sup>9</sup>

Il ne s'agit dans ces séries que de survivances d'un état archaïque pratiquement effacé dès le Rigvéda, où le type en *-īyas-* est déjà prédominant même après brève radicale. Ces

9. Ces deux dernières formes, qui d'un point de vue purement descriptif font partie de la série, ne sont, non plus que *prēyas-*, pas sans poser de difficiles problèmes d'interprétation et doivent provenir, dès l'époque la plus ancienne, de remaniements ou de constructions analogiques. A leur propos L. Renou, *Grammaire Sanskrite*, p. 238, note « l'aspect suffixal est sans netteté dans *preyāms- śreyāms-* qui reposent sur *priya- śrī(mant)-*; dans *stheyāms-* et gr. *spheyāms-* qui reposent sur *sthi(ra)- sphi(ra)-*, et pour la forme sur *sthā- sphā-* », formule qui nous paraît assez obscure; en outre il nous semble que l'aspect radical est au moins aussi dépourvu de netteté. Dans le cas particulier de *stheyas-* on a l'impression d'avoir affaire au guṇa d'un thème secondaire *sthi-* comportant un *i* suffixal, et non à la forme directement issue de *\*stə₂-* (*sthitā-*). Ce thème *sthi-*, qui se trouve en fin de composé dans le RV, a pu provoquer une réinterprétation de toutes les formes à *i*. En faveur de cet *i* on retiendra l'observation de A. Debrunner dans J. Wackernagel, *Altindische Grammatik I, Nachträge*, p. 11 (18, 6) : « *-d(h)i- -st(h)i-* aus *d(h)ā- st(h)ā-* werden wie *i-Stämme flektiert* » qui fait douter, non peut-être de la véracité diachronique, mais de l'actualité synchronique de la distinction qu'il fait au t. II (*Nominal-suffixe*), p. 300 entre l'*i* suffixal et celui qui procède de i.e. ə, en conclusion d'un paragraphe qui les montre fonctionnant identiquement.

Quoi qu'il en soit, une analyse *\*steə₂-yos- > \*sthayyas- > stheyas-*, outre qu'elle suppose une aspiration analogique de *sthitā-* (mais il n'y a pas là de réelle difficulté), implique, comme d'ailleurs pour l'optatif *stheyāt*, un postulat concernant l'assimilation de la laryngale à un *y* subséquent puis la constitution d'une diphtongue *\*ai* : peut-on affirmer sûrement que *\*-eə₂y + voyelle* donne *\*-ayy + voyelle* puis *\*aiy + voyelle* plutôt que *\*-āy + voyelle* ? Oui si l'on prend ces formes pour preuve. Mais c'est elles qu'il s'agit d'analyser...

Quant à *śreyas-*, la grande difficulté est de le faire reposer sur le thème substantif *śrī-* (à moins qu'il ne s'agisse de la racine *śrī-* elle-même, auquel cas on a un guṇa régulier dans une forme *śre-yas-* comme *prā-yas-*). Le vocalisme de l'aveistique *śrayah-* n'enseigne rien étant donné le peu de crédit à accorder aux notations vocaliques. Et *κρεῖων*, si l'on peut surmonter aisément la difficulté du changement de flexion (voir P. Chantraine, *Dict. s.u.*), est tout à fait ambigu, puisqu'il peut répondre au type de *πλεῖων* comme à celui de *μεῖων* que le grec n'a plus les moyens de distinguer. En outre il est tout à fait dépourvu des appuis que *śreyas-* peut du moins trouver dans la langue même.

Enfin, l'homogénéité de la série est tout à fait extérieure, car la longue de *bhūyas-* est celle d'un degré zéro.

formes ont du moins l'intérêt de fournir une illustration du premier volet de la vieille loi rythmique réglant la distribution des formes sans diérèse ou soumises à cette dernière. Quant au second volet, il est ici peu probant, étant donné la prédominance précoce de *-īyas-*; néanmoins, on remarquera que des formes comme *ōjīyas-*, *kṣōdīyas-*, *kṣépīyas-* sont védiques sans doublets en *-yas-*, correspondant ainsi à la série ἡδίων, αἰσχύων, etc. du grec.

7. Quant à la quantité longue de *i*, qui est inattendue s'il résulte d'une diérèse, des explications de trois types en ont été proposées : l'une, celle de H. J. Seiler, la considère comme héritée, les deux autres y voyant une longue secondaire. Pour O. Szemerényi<sup>10</sup> il résulte du sentiment que la finale *-ων* devait être précédée d'une longue (d'où aussi la réfection attique de μεῖζων, κρείττων). La troisième de ces explications cherche à rendre compte de la longue par la rencontre du suffixe *-yos-* avec un *i* fourni par la base de dérivation. Ainsi K. Brugmann<sup>11</sup> qui posait que le « conglutinat » *\*-ī-ies-* était issu en sanskrit de l'addition de *-yas-* à des bases en *ī* :

*vārī-yas-* cf. *vārī-man-*;

*tārī-yas-* cf. *pra-tārī-tar-*, *tarī-ṣāṇi-*;

*kānī-yas-* cf. *kanī-nā-*.

Mais le grec présente lui aussi des formes en *-ίων* dont aucune ne peut être rapprochée d'un thème en *ī*. C'est pourquoi nous préférons, quant à nous, le rapprochement proposé par A. Debrunner<sup>12</sup> et repris par J. Kuryłowicz<sup>13</sup> : en grec comme en sanskrit ces formes à longue pouvaient trouver leur origine dans les cas où existait parallèlement un adjectif premier terme de composé en *i* :

*rjīyas-* cf. *rjī-śvan-*, *rjī-pyā-*;

κυδίων cf. κυδι-άνειρα ;

καλλίων cf. καλλι-πλόκαμος.

10. *Op. cit.* ; le problème de la longue radicale fait l'objet d'un paragraphe de J. Kuryłowicz qui accueille cette explication venue d'Osthoff dans *L'apophonie en Indo-européen*, Wrocław, 1956, § 33, p. 275-6. Il considère aussi que la catégorie de formes qui nous occupe obéit à la loi de Sievers.

11. K. Brugmann, *Grundriss*<sup>3</sup> II/1, p. 551.

12. A. Debrunner, *Die Nominalsuffixe*, in J. Wackernagel-A. Debrunner, *Allindische Grammatik* II/2, éd. 1964, § 269 b, p. 443.

13. J. Kuryłowicz, *The inflectional categories of indo-european*, Heidelberg, 1964, p. 232 : changement, donc, par rapport à 1956, cf. note 10 ci-dessus.

8. A ces exemples nous en ajouterons quelques autres, pour lesquels le thème d'adjectif en *i* n'est pas attesté en composition, mais est plausible, selon la loi de Caland-Wackernagel, à côté d'adjectifs en *-ró-*.

Ce sont pour le grec :

*αἰσχίωv* cf. *αἰσχρός* ;  
*ἐχθίωv* cf. *ἐχθρός*.

et pour le sanskrit :

*ójīyas-* cf. *ugrá-* ;  
*kṣódīyas-* cf. *kṣudrá-* ;  
*dāvīyas-* cf. *dūrā-* ;  
*sthāvīyas-* cf. *sthūrā-* ;  
*kṣépīyas-* cf. *ksiprá-*.

Certes les faits grecs et sanskrits peuvent être indépendants, mais le modèle est également vraisemblable dans les deux cas, reposant sur des formes archaïques de l'adjectif dans une série d'importance non négligeable. Nous admettons que ces formes archaïques de l'adjectif peuvent contribuer à rendre compte et du caractère morphologiquement secondaire de nombre de ces comparatifs dits primaires, puisqu'ils reposent alors non plus sur un radical mais sur un thème d'adjectif, et, en sanskrit du moins, de leur ancienneté.

Ce fait est lourd de conséquences d'un autre point de vue : il constitue un témoignage de l'existence ancienne en indo-européen d'adjectifs en *i* non réservés à la composition, plus tard concurrencés victorieusement comme formes libres notamment par une formation thématique nouvelle en *-ró-* (laquelle ne servira jamais de base à des formes d'intensité en *-yos-*) : la loi de Caland-Wackernagel, dont l'efficacité descriptive et pédagogique subsiste, pourrait alors résulter d'une sorte d'illusion optique et n'avoir rien de fonctionnel, des faits appartenant à des synchronies différentes se juxtaposant sur le tableau à peu près dépourvu de perspective diachronique qu'est notre indo-européen. Cette vue, nous le savons, ne s'accorde pas avec celle de E. Benveniste (*Origines*, p. 79-81) qui se contente d'admettre que cet *i* d'adjectif se substitue en composition à *-ró-* : corrigeant la loi de Caland et Wackernagel sur ce point qu'il s'agit bien d'adjectifs, il continue de situer les deux suffixes dans une même synchronie, alors qu'il s'agit pour nous de formations d'âge différent. Nous ne dirions donc pas que *i* se substitue à *ro* en composition,

mais que de ces formes d'intensité comme des composés où son absence ancienne de flexion ne devenait pas une gêne, il n'a pas été délogé par *ro*, forme qui est le vivant témoignage du développement de la flexion. Quant au caractère historiquement secondaire de l'invasion des formes d'intensité à *i*, il est pour nous certain : si elles se développent en sanskrit dès le Rigvéda au détriment des formes primaires à *y*, en grec elles sont propres à l'attique et, ne fût-ce qu'à cause de la possibilité d'un abrégement en hiatus, inconnues de l'épopée, dans laquelle les formes primaires à *y* sont encore dominantes dans les cas où la loi de Sievers les autorisait, les formes à diérèse ayant le *i* attendu.

9. Enfin, il faut rappeler que dans l'ensemble de ces phénomènes l'accent ne joue strictement aucun rôle et par conséquent ne détermine pas la syllabation du suffixe. En effet il s'agit de formations à intonation anciennement radicale, ce que montre encore le sanskrit et ce qui reste encore vrai en grec pour les formes à suffixe *\*-yōs-*. Pour les formes en *-ίων*, la loi de limitation fixe l'accent sur le *i* suffixal. Mais cet accent reste pratiquement columnal dans chacun des deux types et ne connaît pas les déplacements qui pourraient, selon G. Nagy, être responsables de syllabations différentes. Seules exceptions à cette accentuation columnale, le neutre singulier en *-ιον* et les génitifs pluriels *-ίωνων* et *-γόνων* ne peuvent fournir à leur époque la base de l'alternance accentuelle qui serait responsable de la distinction de deux thèmes. Dans la mesure où l'accentuation radicale n'est plus convenablement interprétée, l'accent se place en grec selon la syllabation du suffixe, loin qu'il la conditionne : il est attiré sur le suffixe par la loi de limitation lorsque celui-ci prend la forme à *i*, et reste sur le radical dans les formes à *y*, la distribution de ces deux séries de formes se faisant sur les critères qu'on a vus, qui sont tout autres.

Jean-Louis PERPILLOU.





## A PROPOS DE L'ORIGINE DES MASCULINS GRECS EN -ΑΣ

SOMMAIRE. — *Essai d'explication, au niveau du grec même, à partir de composés hérités où  $\bar{\alpha}$  dans le second terme était étymologique, p. ex. -στᾱ-, par réfection analogique de composés hérités dont le second terme était consonantique: -κτιτ-, devenant -κτιτᾱ- d'après -στᾱ-. La création d'un type -τᾱ- n'est pas un problème d'élargissement -ᾱ-, mais (1) de l'extension du paradigme -τᾱ-ς, -τᾱ-ν, gén. -τ-ος, et (2) de son remplacement par -τᾱ-ς, -τᾱ-ν, gén. -τᾱ-ο.*

En indo-européen, la flexion des substantifs distingue entre les genres animé et inanimé, mais uniquement au nominatif, à l'accusatif et au vocatif; à l'intérieur du genre animé, il n'y a aucune distinction entre le masculin et le féminin. Ce n'est que la forme de l'adjectif ou du pronom (y compris l'article), c'est-à-dire l'accord syntaxique qui marque si un substantif est masculin ou féminin. Cette règle est conservée très nettement en latin (p. ex. *taurus* m. et *alvus* f., mais *templum* n.; *homō* m. et *orīgō* f., mais *nōmen* n., *exercitus* m. et *porticus* f., mais *cornū* n.; *scrība* m. et *silva* f.; *diēs* m. et *aciēs* f., etc.) et en grec pour les déclinaisons thématique et athématique (cf. ὁ ταῦρος et ἡ παρθένος, mais τὸ ἔργον; ὁ πατήρ et ἡ γαστήρ, mais τὸ ἥπαρ; ὁ μάγισ et ἡ πόλις, mais τὸ πέπερι; ὁ στάχυς et ἡ πίτυς, mais τὸ ἄστυ, etc.). Dans ces deux langues, quelques substantifs sont également masculins et féminins (les substantifs dits 'communia'), p. ex. ὁ ἡ θεός, ὁ ἡ ἵππος, ὁ ἡ βοῦς, ὁ ἡ κύων, etc., *bōs* m.f., *canis* m.f., *comes* m.f., en vieux latin aussi *agnus* m.f., *lupus* m.f., *porcus* m.f. Dans les autres langues, la tendance à différencier les masculins et les féminins par les désinences est manifeste : p. ex. en sanskrit instr. sing. *kavinā* et acc. plur. *kavīn* de *kavi-* m., mais *matyā* et *matīh* de *matī-* f., en lituanien dat. *vāgiui* de *vagis* -iēs m. « voleur », mais dat. *ākiai* de *akis* -iēs f. « œil », et dans la plupart des langues i.-e., les féminins en -o- ont été éliminés, cf. A. Meillet, *Les dialectes indo-européens*, p. 116 ss. Le féminin

\**snusós* « bru » (cf. gr. *νύξ*, arm. *nu* gén. *nuoy*) est devenu un thème en *-ā-* en skr. (*snuṣā*), en slav. (*snŭxá*) et en germ. (v.h.a. *snura*); en latin l'analogie de *socrus -ūs* (<\**swekrūs*) a transformé ce mot en thème en *-u-*.

Il est surprenant que le grec, qui a conservé un grand nombre de féminins en *-ος* et qui connaît beaucoup d'adjectifs à deux désinences du type *ἄλλοτος -ος -ον*, *πάτριος -ος -ον* (cf. W. Kastner, *Die griechischen Adjektive zweier Endungen*, Heidelberg 1967), nous présente une exception très importante à cette règle générale de la flexion identique des masculins et des féminins : c'est que, dans la première déclinaison, les féminins ont *-ā* (ou *-ǣ*) au nom. sing. et *-āz* au gén. sing., tandis que les masculins ont *-āz* au nom. sing. et *-āo* au gén. sing. (devenu *-ā* dans la plupart des parlers grecs, *-ου* en arcado-chypriote, *-εω* en ionien, *-ου* en attique, cf. P. Chantraine, *Morphologie*<sup>2</sup>, p. 55). Il est évident qu'une telle distinction était très commode et qu'elle est le point de départ d'une évolution qui, au cours de l'histoire de la langue grecque, a transformé le système de la flexion nominale<sup>1</sup>. Mais l'origine de ce phénomène tout à fait étranger à l'ancien système grec hérité de l'indo-européen est restée — à mon avis — énigmatique.

\* \*

Avant de reprendre l'examen du problème des masculins grecs en *-āz*, il me semble nécessaire de jeter un coup d'œil sur les thèmes en *-ā-* en indo-européen. La langue-mère connaissait :

- (1) des féminins en *\*-iə<sub>2</sub>*, gén. *\*-yeə<sub>2</sub>s* (>*\*-yās*) qui indiquaient le sexe naturel pour les substantifs et le genre grammatical pour les adjectifs athématiques;
- (2) des féminins *\*-ā* (*\*-eə<sub>2</sub>?*) pour exprimer le genre grammatical des adjectifs et des pronoms thématiques (type *\*néwos - néwā* et *\*ályos - ályā*);
- (3) en outre, des collectifs en *\*-ā* (plus précisément en *\*-ə<sub>2</sub>*), qui, comme 'pluriels' de neutres, se sont intégrés dans les paradigmes flexionnels, et dont le genre originel était probablement non animé, mais inanimé.

1. Cf. H.-J. Seiler, *Zur Systematik und Entwicklungsgeschichte der griechischen Nominaldeklinaton*, Glotta 37 (1958), 41 ss., et Anna Morpurgo Davies, *Gender and Development of the Greek Declensions*, Transactions of the Philological Society 1968 (1969), 12 ss.

Mais si l'on essaie d'énumérer des féminins qui remontent sans aucun doute à l'époque indo-européenne, on constatera que leur nombre est très restreint. Le mot pour « la femme » avait probablement un nom.  $*g^wénā_2$  et un gén.  $*g^wónēā_2s$  : cf. véd. *jāni-* et *gnā*, gén. *gnās* (parfois disyllabique) dans *gnāspāti-*, v. irl. nom. *ben* (et *bé n.*) gén. *mná*, donc un paradigme du type protérodyname, tout à fait semblable au type  $*déiwiā_2$  gén.  $*diwyéā_2s$ <sup>2</sup>. La différence de la voyelle radicale du skr. *chāyā* et du gr. *σχιᾶ* rend l'hypothèse très probable que le paradigme indo-européen de ce mot ait été du même type, cf. Wackernagel-Debrunner, *Altindische Grammatik* III, p. 113 s. Un mot indo-européen en  $-\tilde{a}$  est sans doute  $*widhēwā$  « veuve » (peut-être un ancien adjectif), un autre  $*yēg^wā$  « force, force juvénile » (gr. *ῥῶγ*, lit. *jēgā*).

Dans les différentes langues indo-européennes, on retrouve des noms d'action en  $-\tilde{a}$  du type gr. *φορᾶ*, lat. *toga*, lit. *bradā* « gué » et du type gr. *δίκη*, etc. Mais il est évident que ces formations en  $-\tilde{a}$  sont parfois plus récentes que les noms-racines, p. ex. av. *f̥rasā-* « question » vis-à-vis de skr. *prās-*, lat. *prec-*, et gr. *φυγή*, lat. *fuga*, vis-à-vis de *φύγας* (allatif) cf. aussi gr. *ἄλκῃ*, mais dat. *ἄλκι*. Les formes parallèles peuvent donc être le résultat d'un développement indépendant dans les différentes langues. Par conséquent, il est très difficile de décider dans quelle mesure ce type des noms d'action en  $-\tilde{a}$  existait déjà en indo-européen<sup>3</sup>. En tout cas, on doit supposer pour un stade plus ancien un paradigme avec alternance vocalique du type protérodyname  $*g^wénā_2g^wónēā_2s$  et, peut-être, du type hom. *ἄλκῃ ἄλκι* (hystérodyname).

Dans quelques langues, on trouve des masculins en  $-\tilde{a}$  (avec la même flexion pour les masculins et pour les féminins). Par exemple, le latin connaît les composés comme *agricola*, *indigena*, etc., quelques rares exemples non-composés comme *scriba* et *verna* (ce dernier d'origine étrusque?) et des anthroponymes *Sulla*, *Calilīna*, *Agrippa*, etc., sans doute issus de

2. A propos de ces deux types, le type protérodyname et le type hystérodyname, cf. H. Pedersen, *La 5<sup>e</sup> déclinaison latine*, p. 24 avec note 1, F. B. J. Kuiper, *Notes on Vedic Noun-Inflexion*, en dernier lieu R. S. P. Beekes, KZ 86 (1972), 30 ss (avec bibl.) et Glotta 51 (1973), 228 ss. A propos de  $*déiwiā_2$   $*diwyéā_2s$ , cf. E. Risch, *Wortbildung der homerischen Sprache* 2. Aufl. (1974), p. 135.

3. Cf. (Wackernagel-)Debrunner, *Altindische Grammatik* II 2, p. 238 ss, surtout 249 ss, en outre W. Porzig, *Namen für Satzhalle*, p. 249 ss et 319 ss, J. Gagnepain, *Les noms grecs en -ος et en -ᾶ*, p. 1 ss.

sobriquets. Les masculins en *-a* sont très productifs en russe ; ce sont surtout des mots de la langue familière comme *d'ád'a* « oncle » et les nombreux hypocoristiques du type *Ván'a*, *Ván'ka* (de *Iván*), *Páša* (de *Pável*), etc. En vieux slave, les exemples sont beaucoup plus rares : on a *sluga* « ὑπηρετής » (identique pour la forme avec lit. *slauḡà* f. « service »), *vojevoda* « ἡγεμὼν » (peut-être un calque du got. \**harja-luga*, cf. v.h.a. *herizogo*)<sup>4</sup>. Le fait que ces langues connaissent des masculins en *-a* ne prouve pas, à mon avis, que ce type soit hérité. Les exemples ont peu de chose en commun, et il est plus aisé d'y voir des innovations parallèles, mais indépendantes.

\*  
\* \*

Après ces remarques préliminaires, passons à l'examen des masculins grecs en *-ās*, gén. *-āo*. On peut y distinguer les groupes suivants :

(1) Le groupe le plus important est formé par les noms en *-τās* avec comme sous-groupes<sup>5</sup> :

- (a) les noms d'agent du type κλέπτης, δικαστής, κυβερνήτης, etc. ;
- (b) les noms d'agent en *-έτης*, p. ex. ικέτης, ἐρέτης ;
- (c) les noms d'agent composés, p. ex. προ-δότης, συ-βώτης ;
- (d) les dénominatifs, p. ex. ναύτης, ἀγρότης, δαμέτās / δημότης, πολίτης.

(2) Les patronymiques en *-ίδās* et *-(ι)άδās*, p. ex. Κρονίδης, Ἀκρεισιάδης, cf. les dèmes attiques Παιονίδαί, etc.

(3) Les rares noms déverbatifs en *-λās*, p. ex. μαινόλās, δαμάλης<sup>6</sup>.

(4) Les composés déverbatifs du type Ἑλλᾶνο-δίκās, ὑψ-αγόρης, γεω-μέτρης<sup>7</sup>.

(5) Les composés surtout poétiques (en général du type *bahuvrīhi*), p. ex. ἱππιό-χαίτης, κλυτο-τέχνης.

(6) Les anthroponymes, p. ex. Αἰνείās, Ἀρχίās, Κηλλίās, Χαιρέās.

4. En outre, quelques masculins en *-ā* se trouvent en baltique et en arménien, cf. A. Meillet, *Les dialectes i.-e.*, p. 117.

5. Cf. Ernst Fraenkel, *Geschichte der griechischen Nomina agentis auf -τής, -τωρ, της (-τ-)*, I, II (surtout I, p. 18 ss, II, p. 123 ss).

6. Cf. E. Schwyzer, *Mus. Helv.* 3 (1946), 49 ss.

7. Cf. Eve Rüedi, *Vom Ἑλλανοδικας zum ἄλλαντοπώλης. Eine Studie zu den verbalen Reklionskomposita auf -ās/-ης*. Thèse de Zurich 1969.

- (7) Enfin quelques exemples isolés : ταμίᾱς m. — ταμίᾱ f., hom. νεηνίης (att. νεᾷνίᾱς) m. — νεῆνις f., ἀγγελίας (cf. M. Leumann, *Homerische Wörter*, p. 168 ss.), des mots techniques ἀράχνης m. et ἀράχνη f. « araignée », γύης « bois courbé de la charrue » (Hés. op. 427), πόρκης « goupille » (Z 320, Θ 495).

Le mycénien nous présente des exemples importants en -(e)ta- (noms d'agent simples e-re-ta, e-qe-ta, i-ke-ta, des composés déverbatifs su-qo-ta « συῶτης », ra-wa-ke-ta [lāwā-gelās], ku-na-ke-ta, etc., des dénominatifs ko-to-ne-ta [kloi-nelās], etc.), et un grand nombre d'anthroponymes en -a-, p. ex. e-ru-ta-ra, pu<sub>2</sub>-ti-ja, (gén.) e-te-wa-o, etc.<sup>8</sup>.

Au premier abord, les composés déverbatifs ressemblent aux types lat. *agricola* et slav. *vojevoda*. Mais Eve Rüedi a montré (voir note 7) qu'ils se sont développés en grec à partir, d'une part, des épithètes poétiques du type ἀργυροδίνης, et d'autre part, des anthroponymes du type Εὐαγόρᾱς. Dans les composés du type εὐμμελίας, αἰολομίτρης, le thème en - $\bar{\alpha}$ - est justifié par μελίη, μίτρη, etc. Il reste toutefois surprenant que cette forme se borne au masculin, tandis qu'un thème en -o- est possible pour tous les trois genres, p. ex. ἀκερσεκόμης m. — ἀκρόκομοι m., ἡύκομος f.; κυανοχαίτης m. — κρᾶτὸς πέρι πυρσοχαίτου n. Ba. 18, 51<sup>9</sup>. Dans d'autres composés, - $\bar{\alpha}$ - est un élargissement : voc. κυνῶπα A 159, στυγερώπης Hés. op. 196, cf. Κύκλωψ et les féminins γλαυκῶπις etc., ; ἑπταπόδης, etc., mais τρίπος (-πους) -ποδος, etc.

Le rôle 'masculinisant' de - $\bar{\alpha}$ - est encore plus clair dans les types (1), (2), (3), (4), p. ex. ικέτης m. — ικέτις f., ἀρτοπῶλης m. — ἀρτοπῶλις f., μαινόλᾱς m. — μαινόλις f., et d'autre part, Τανταλίδης m. — Τανταλίδης -ίδος f. (voir plus bas).

Dans la flexion, les masculins se distinguent des féminins au nom. et au gén. sing. L'orthographe mycénienne ne nous permet pas de décider si le nominatif était sigmatique ou

8. Cf. Alex Leukart, *Die frühgriechischen Nominal auf -τᾱς und -ᾱς*. Thèse de Zurich (pas encore publiée), voir les remarques préliminaires (« Zur Herkunft der griechischen Nomina vom Typus ἀγρότης, οἰκέτης und περι-κτίτης, κυν-ηγέτης ») dans les actes de la Indogermanische Fachtagung, Regensburg 1973 (1974).

9. Un féminin πρωθήγη (dans α 431 πρωθήγην ἔτ' ἐοῦσαν) est inattendu par la forme et par le sens (ἡγή d'une jeune fille !) : ce demi-vers est probablement transformé d'un \*πρωθήγην ἔτ' ἐόντα.



non. En tout cas, le génitif a déjà la forme  $-ao^{10}$ . Il est évident qu'il s'agit d'une innovation grecque (voir plus bas). On se demande si c'est le génitif en  $-\bar{a}o$  ou le nominatif en  $-\bar{a}\zeta$  qui est plus récent. Il me semble beaucoup plus simple de supposer que le génitif a été créé après le nominatif pour éviter la coïncidence du nominatif et du génitif en  $-\bar{a}\zeta^{11}$ .

Donc, du point de vue de l'indo-européen, ces masculins en  $-\bar{a}\zeta$  nous présentent deux grandes irrégularités, l'une qui est la flexion  $-\bar{a}\zeta$   $-\bar{a}o$  ; l'autre, le morphème  $-\bar{a}-$  avec une fonction 'masculinisante'. Une hypothèse satisfaisante ne peut pas se borner à expliquer seulement la fonction de  $-\bar{a}-$  ou la flexion inattendue. Il faudrait, à mon avis, essayer de trouver une explication pour les deux phénomènes à la fois. Mon hypothèse de travail est que le nominatif en  $-\bar{a}\zeta$  est plus ancien que le génitif en  $-\bar{a}o$ .

\*  
\* \*

Depuis longtemps, on a attiré l'attention sur deux points importants.

- (1) Une flexion nom.  $-\bar{a}\zeta$ , acc.  $-\bar{a}v$ , inusitée pour un thème dérivé en  $-\bar{a}-$ , est régulière en indo-européen pour les noms-racines en  $-\bar{a}-$  ; cf. les exemples védiques nom. *sthāh* RV 10, 35, 9, acc. *sthām* 9, 85, 11 « qui est debout » et surtout les composés comme *giri-ṣthāh* 1, 154, 2, etc., acc. *giri-ṣthām* 8, 94, 12, etc. « qui habite dans la montagne » : Wackernagel-Debrunner, *Allindische Grammatik* III, p. 125 ss. (bibl.).
- (2) Les mots dérivés des masculins grecs en  $-\tau\bar{a}\zeta$  (types 1b, c, d) n'ont aucune trace de  $-\bar{a}-$  :  
*ἰκέτης* — fém. *ἰκέτις*, adj. *ἰκέσιος*,  
*ῥέτης* — nom abstrait *ῥεσίη* (ει allongement métrique),  
*ῥέσσω/ττω* < \**ῥέτjω*,

10. Un génitif mycénien en  $-a$  (c'est-à-dire  $[-\bar{a}s]$ ) est très douteux. Les exemples d'un prétendu génitif en  $-\bar{a}\zeta$  dans les dialectes sont discutés (et éliminés) par Anna Morpurgo Davies, *Glotta* 39 (1961), p. 93 ss.

11. Les exemples dialectaux d'un nominatif asigmatique sont discutés par Anna Morpurgo Davies (voir note 10). Il n'est pas du tout sûr qu'ils continuent — directement ou indirectement — la forme plus ancienne, ni que leur  $\alpha$  soit long. La langue homérique nous présente quelques nominatifs en  $-\tau\bar{\alpha}$  (p. ex. *μητίετα Ζεύς*, *ἱππότα Νέστωρ*), issus probablement de vocatifs.

myc. *e-qe-la* — adj. *e-qe-si-jo*,

myc. *ra-wa-ke-la* — adj. *ra-wa-ke-si-jo*,

δημότης — adj. δημόσιος, etc.

Tout se passe comme si ces masculins étaient \*ixét-, \*xéēt-, \*lāF-āγét-, etc. Donc, ce dernier est, à l'origine, un composé du type skr. *go-jī-t-* « qui capture des vaches » et lat. *sacer-dōs -dōt-is*, *anti-sles -slit-is*, et on a identifié le véd. *pari-kṣīt-* et l'homérique περι-κίτται (myc. *me-la-ki-ti-la*), cf. Ernst Fraenkel (voir note 5), I p. 44, II p. 157.

Or, le problème est : (1) comment peut-on s'imaginer que le type hérité \*περι-κίτ-, dont le grec n'a conservé que quelques traces isolées<sup>12</sup>, ait été transformé, par l'influence du type skr. *giri-ṣthā-h*, en περικίτᾱς<sup>13</sup>, et (2) comment peut-on expliquer les nombreux dénominatifs en -τᾱς (type 1d)? La proposition d'Ernst Fraenkel n'est pas plausible dans tous les détails, mais, en principe, son idée me semble correcte.

Ce qu'il faut relever c'est que ces noms-racines avaient dans leur paradigme une alternance vocalique du type hystérodynamique (v. note 2), p. ex. skr. *giri-ṣthā-h*, acc. *giri-ṣthā-m*, mais gén. *giri-ṣth-āh*, etc. Il est vrai qu'en védique, les exemples pour les cas 'faibles', formés d'après la règle enseignée par Pāṇini, sont très rares : on cite *śucipé* RV 10, 100, 2, dat. de *śucipāh* « qui boit le (*soma-*) pur » (Wackernagel-Debrunner, III, p. 125, A. A. Macdonell, *Vedic Grammar*, p. 249 s., L. Renou, *Grammaire de la langue védique*, p. 212). Mais l'avestique a ce même paradigme nom. *raθaēštā*, acc. *raθaēštqm*, loc. *raθōišti* « guerrier » (littéralement « qui est debout sur le chariot »). Ce type est certainement hérité de l'indo-européen.

A une époque très ancienne du grec on aurait donc d'une part \*-στᾱς, -στᾱν, -στ-ος, -στ-ει, etc., et d'autre part \*(περι)κίς, -κίτ-α, -κίτ-ος, -κίτ-ει, etc. On se demande s'il y a des vestiges du premier paradigme. Ernst Fraenkel a pensé qu'un composé avec -στᾱς s'est conservé dans μετ-ανά-στης (l. c. II 158). Mais un ancien composé avec deux préverbes est peu probable, et l'interprétation μετ-νάστης (de \*μετ-ναίω, cf. M. Leumann, *Homerische Wörter*, p. 183, n. 30) est confirmée

12. Le type passif (ou intransitif) ἀγνώς -γνώτος « inconnu », puis les neutres πρόδατα, ὀδυνήφατα φάρμακα, cf. E. Risch, *Wortbildung der homerischen Sprache*<sup>2</sup> (1974), p. 195 s. ; à propos de δάμαρ et δασπλῆτ-α, voir plus bas.

13. Le vieux phryg. *lawagtaei* (= \**lawagetaei* ?), dat., est peut-être emprunté à un parler grec du 2<sup>e</sup> millénaire, cf. M. Lejeune, *Athenaeum* 47 (1969), 179 ss.

par le myc. *metaktilas*. Mon élève Alex Leukart a remarqué que Ὀρέστης (attesté déjà en mycénien : *o-re-ta*, anthrop.) pourrait être (\*)ὄρεσ-στᾱς, donc un ancien composé avec -στᾱς, tout proche du skr. *giri-śthāḥ* (v. note 8). Un vestige du thème faible -στ- semble s'être conservé et (généralisé) dans θέμις θέμιστος<sup>14</sup>. L'affinité sémantique de (\*)ὄρεσ-στᾱς « qui s'établit dans la montagne » et de \*περι-κτίτ-ες « qui se sont établis autour du village » (ou \**meta-klit-*) doit avoir facilité l'influence d'un paradigme sur l'autre.

Si par cette influence le thème consonantique \*(περι)κτίτ- a été transformé en (περι)κτίτᾱς, il faut supposer qu'alors le paradigme avec alternance vocalique (-στᾱς -στᾱ-ν/-στ-ος, etc.) était productif. En réalité, une opposition entre le nominatif et l'accusatif d'une part et le génitif, datif-locatif d'autre part est très répandue dans les paradigmes nominaux, p. ex.

Ζεύς Ζῆν	/ Διός Διεί
πατήρ πατέρα	/ πατρός πατρί
πόλις πόλιν	/ πόλεως πόλει
γλυκύς -ύν -ύ	/ γλυκέος -εῖ
μέγας -αν -α	/ μεγάλου -ωι
θεός θεόν	/ θεοῦ θεῶι
θῆρες θήρας	/ θηρῶν θηρσί

Un paradigme (\*)ὄρεσ-στᾱς -στᾱν / \*ὄρεσ-στος -σται/ι ne serait pas extraordinaire.

On peut ajouter qu'un tel paradigme existe dans la langue homérique. C'est le nom du dieu dont on ne parle pas : Ἀΐδης (4 exemples dans l'Iliade) Ἀΐδην (I 569) — Ἀΐδος (18 ll., y compris 5 avec -δε) Ἀΐδι (7 ll.). Outre le gén. Ἀΐδος, on lit dans l'Iliade 15 fois Ἀΐδᾱο (et une fois Ἀΐδεω Θ 16). Dans l'Odyssée, la forme -ᾱο devient plus fréquente : 18 -ᾱο, 3 -εω vis-à-vis de 12 Ἀΐδος (presque uniquement dans des formules qui se trouvent déjà dans l'Iliade). Le datif Ἀΐδῃ apparaît dans le vers κ 534 = λ 47 (formé d'après le modèle de I 569). Donc, on observe le remplacement successif du paradigme Ἀΐδης Ἀΐδην / Ἀΐδος Ἀΐδι par le paradigme 'régulier' Ἀΐδης Ἀΐδην Ἀΐδᾱο Ἀΐδῃ.

14. Cette explication ingénieuse de W. Schulze me semble, malgré quelques difficultés, préférable aux autres hypothèses (voir P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique* s.v.). Mais je me demande si θεμι- ne pourrait pas être un ancien locatif de \*χθεμ-, \*χθομ- (>χθον-), cf. skr. loc. *kṣāmi*.

Quand le paradigme ὄρεσ-στᾱς -στᾱν / \*-στος -σται/ι était encore productif, les composés du type \*περι-κτίτ- ont suivi ce paradigme par analogie : περι-κτίτᾱς -κτίτᾱν / \*περι-κτίτος -κτίται/ι. Autrement dit, il ne s'agit pas ici d'un élargissement -ᾱ-, mais de l'extension d'un paradigme aux dépens d'un autre, donc d'un changement morphologique, causé par une affinité sémantique. Dans le paradigme de ce type, un nominatif en -ᾱς, si étranger aux thèmes en -ᾱ- suffixal, est tout à fait normal.

Nous avons supposé qu'un composé comme (\*)ὄρεσ-στᾱς est le point (ou un point) de départ pour le développement des masculins en -ᾱς. On notera que, dans cet exemple, la structure morphologique est obscurcie par la structure phonétique : (\*)ὄρεσ-στᾱς, sans doute prononcé [ὄρεστᾱς], pouvait être interprété ὄρεσ-τᾱς. Le manque de clarté morphologique a facilité l'association de \*περικτίτ- à ce paradigme. Il avait encore d'autres conséquences : ὄρεσ-τᾱς était considéré comme dénominatif avec un suffixe -τᾱ-, comparable à ὄρεστερος. Ce dernier s'opposant à ἄγρότερος (tous les deux sont homériques), on a formé, par analogie, ἄγρότᾱς (-ης π 218 ; *a-ko-ro-la* est déjà attesté dans les tablettes cnossiennes et pyliennes, probablement anthroponyme). D'autres exemples appartenant sans doute à l'ancienne couche des dénominatifs en -τᾱς sont *ko-to-ne-la* (PY Ed 901, 1, cf. rhod. κτωιέτᾱς, dérivé de *ktoinā*) et hom. ἔται, dérivé du pronom réfléchi 'Fé (ou \*'Fét ?), cf. A. Leukart (voir note 8).

Le nom du dieu Ἀἰδῆς que nous venons de discuter n'entre pas mal dans le cadre des composés du type περικτίτᾱς. Quelle que soit l'étymologie de ce nom, on ne peut pas douter qu'il ait pu être interprété comme composé déverbatif (« que l'on ne connaît pas ? », « que l'on n'a pas encore vu ? »)<sup>15</sup>. Il est probable que le paradigme de ce nom ait servi de modèle à la formation des patronymiques en -ιδᾱς (plus anciens en -ιδ-)<sup>16</sup>.

\* \* \*

En général, le thème en -ᾱ- s'est étendu aux dépens du thème 'faible'. Ce que l'on observe dans le paradigme homérique de Ἀἰδῆς (voir plus haut) s'est développé quelques

15. La forme de ce nom a été changée en attique en Ἀιδῆς (ᾱι), peut-être pour des raisons de tabou.

16. Cf. Michael Meier, -ιδ-. *Zur Geschichte eines griechischen Nominalsuffixes*. Thèse de Zurich 1974.



siècles plus tôt dans la grande masse des masculins en  $-\bar{\alpha}\zeta$ . Par cette extension du thème  $-\bar{\alpha}-$ , le paradigme du pluriel devient identique au paradigme des féminins en  $-\bar{\alpha}$ . Au nominatif,  $*-\bar{\alpha}\varepsilon\zeta$  ou  $*-\bar{\alpha}\zeta$  est remplacé par  $-\alpha\iota$ , peut-être en même temps que dans le paradigme des féminins (p. ex.  $\nu\acute{\epsilon}\mathcal{F}\alpha\iota$  au lieu de  $*\nu\acute{\epsilon}\mathcal{F}\bar{\alpha}\zeta$ , cf. osque *scriflas* « scriptae », lit. *mólinos* « les mères », etc.). Le mycénien a déjà un nom. masc.  $-ai$  (*o-ka-ra<sub>3</sub>* PY An 519, 4, etc.,  $ra_3 = rai/lai$ ), un gén.  $-\bar{a}\bar{o}n$  (*e-re-la-o* PY Ad 684), et un dat.  $-\bar{a}hi$  (*ku-na-ke-la-i* PY Na 248). Au duel, la forme  $-ae$  attestée en mycénien de Cnossos semble être ancienne : *we-ka-la-e* [*wergatāe*] KN C 1044 a, *e-qe-la-e* KN Am 821, 1. Au singulier, le datif en  $-\bar{\alpha}\iota$  n'offre guère de problèmes<sup>17</sup>. Mais un génitif  $*-\bar{\alpha}\zeta$  aurait été identique (ou presque identique) avec le nominatif. Pour éviter une forme aussi inconvenue, on a créé un génitif en  $-\bar{\alpha}\bar{o}$ . Cette forme, qui est en principe commune à tous les dialectes grecs, est probablement un croisement du gén. sing.  $-\bar{o}\bar{o}$  ( $< *osyo$ ) des thèmes en  $-\bar{o}$  et du gén. plur.  $-\acute{\alpha}\omega n$  des thèmes en  $-\bar{\alpha}-$ . Mais les détails sont, malgré les efforts des linguistes, peu clairs, cf. Anna Morpurgo Davies, *Gender and Development* (voir note 1), p. 17 note 1<sup>18</sup>.

L'évolution inverse, c'est-à-dire l'extension du thème 'faible' aux dépens de la forme 'forte', est très mal attestée. Un exemple douteux est  $\theta\acute{\epsilon}\mu\iota\sigma\tau-$   $\theta\epsilon\mu\iota\sigma\tau-$  ? (voir plus haut), un autre est probablement  $\delta\acute{\alpha}\mu\alpha\rho$   $-\alpha\rho\tau\omicron\varsigma$  que l'on rapproche de l'homérique  $\pi\upsilon\lambda\text{-}\acute{\alpha}\rho\tau\eta\varsigma$  (épithète de  $\text{'}\acute{\text{A}}\tau\delta\eta\varsigma$  et anthroponyme), donc « qui a soin de la maison » ( $\acute{\alpha}\rho-$ ,  $\acute{\alpha}\rho\alpha\rho\iota\sigma\kappa\omega$ ). Ce mot est peut-être identique avec myc. *du-ma*, plur. *du-ma-te/da-ma-te* [*dumar -artes/damar -artes?*] « intendant » (en tout cas un fonctionnaire)<sup>19</sup>. En outre, on peut citer  $\delta\alpha\sigma\pi\lambda\tilde{\eta}\tau\alpha$   $\chi\acute{\alpha}\rho\upsilon\delta\iota\nu$  Simon. 522, 1 (étymologie inconnue); la forme élargie  $\theta\epsilon\acute{\alpha}$   $\delta\alpha\sigma\pi\lambda\tilde{\eta}\tau\iota\varsigma$   $\text{'}\epsilon\rho\iota\nu\acute{\upsilon}\varsigma$  o 234 est probablement plus moderne.

17. Le dat. *pe-ri-te* [*Peristei* vel sim.] PY Vn 130, 2 appartient peut-être au nom. *pe-ri-la* [*Peristās* vel sim.] KN K 875, 2, V 60, 5, cf.  $\text{'}\acute{\text{A}}\tau\delta\eta\varsigma$ , dat.  $\text{'}\acute{\text{A}}\tau\delta\iota$  chez Homère (voir plus haut).

18. Le vieux perse a une innovation plus ou moins parallèle : *Auramazdāha* ( $-a < *as$ ; plus tard  $-\bar{a}h\bar{a}$  et  $-ah\bar{a}$ ), gén. du nom. *Auramazdā*, acc. *Auramazdām*, *Xšayāršāha* (dans les textes récents  $-ahyā$ ), gén. du nom. *Xšayāršā*, acc. *Xšayāršām* «  $\Xi\acute{\epsilon}\rho\zeta\eta\varsigma$  » (ancien thème en  $-an-$ , devenu un thème en  $-\bar{a}-$ ).

19. Cf. C. J. Ruijgh, *Études sur la grammaire et le vocabulaire du grec mycénien*, p. 384 s.; d'autres propositions chez P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique* s.v.  $\delta\acute{\alpha}\mu\alpha\rho$ .



Excepté le [*damar* (?)] mycénien, tous ces exemples sont des féminins, tandis que tous les noms en -τᾱς sont masculins. La même distribution se retrouve dans les patronymiques, p. ex. Τανταλίδης « fils de T. » - Τανταλίδς -ίδος « fille de T. », et dans νεηνίης (νεᾱνίᾱς) m. — νεῆνις f.

On se demande d'où provient cette manière de différencier les deux genres. A l'origine, le genre des composés du type *giri-ṣthā-h*, ὀρεσ-στᾱς était aussi bien masculin que féminin. Par leur sens, les masculins étaient beaucoup plus fréquents, cf. p. ex. av. *raθaē-štā* « guerrier ». En grec, c'est l'emploi du genre masculin de ces formes qui est devenu obligatoire : à partir d'un certain point de l'évolution, tous les substantifs de ce type furent considérés comme masculins. Pour exprimer le genre féminin, on était forcé d'employer la forme sans -ᾱ-. Autrement dit, si la forme marquée exprime exclusivement le genre masculin, la forme non-marquée prend nécessairement la fonction du féminin :

(1) πυλ-άρτᾱς m. (forme marquée) — δάμ-αρ(τ) f. (forme non-marquée).

Plus tard, on a rendu le féminin plus clair en ajoutant le morphème -ις -ιδος :

(2) πυλ-άρτᾱς m. — éol. δόμ-ορτις f. (forme marquée),  
κυν-ᾱγέτᾱς m. — κυν-ᾱγέτις f. (forme marquée).

On remarquera que l'opposition τᾱμίᾱς m. — τᾱμίᾱ f. n'a joué aucun rôle dans la formation des noms, mais elle est devenue extrêmement importante dans l'évolution de la morphologie grecque, décrite d'une manière exhaustive par Anna Morpurgo Davies (voir note 1).

ERNST RISCH.



## SUR LES ALTERNANCES DANS LES THÈMES CONSONANTIQUES DE LA 3<sup>e</sup> DÉCLINAISON LATINE

SOMMAIRE. — *Pour faire avancer quelque peu la solution des problèmes classiques concernant les thèmes consonantiques de la 3<sup>e</sup> déclinaison latine, en particulier ceux que posent les thèmes en -s- neutres (genus generis vs. corpus corporis) et animés (honōs et honōr honōris), on propose une analyse fonctionnelle de l'état latin, aux niveaux phonologique et morpho-phonologique. Il ressort que les alternances de thème ayant une réalité linguistique sont en nombre plus réduit que ne le laissent croire les descriptions traditionnelles; ainsi le couple honōr/honōris ne constitue pas une alternance authentique. On en conclut que l'évolution pré littéraire de la morphologie manifeste une très forte tendance à l'immobilité des thèmes, dans la mesure où les alternances sont redondantes, et que, caractérisée selon les méthodes de la phonologie, l'évolution du système phonique apparaît comme partiellement conditionnée par celle de la morphologie.*

### I

Des déclinaisons latines, la troisième est certainement la plus complexe. Si comme les autres elle utilise avant tout les désinences segmentales, on y trouve aussi un procédé de flexion dont le principe est hérité : l'alternance dans la forme du thème. A vrai dire, ce procédé a laissé des traces autre part. Mais il convient, croyons-nous, d'examiner ensemble toutes les flexions dont le nominatif présente un thème à finale vocalique; du point de vue latin, elles incluent les thèmes anciennement sonantiques, et par conséquent non seulement les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> déclinaisons, mais aussi les « parissyllabiques » de la 3<sup>e</sup> déclinaison. Ces types donneront donc lieu à une autre étude. Nous nous bornerons ici aux types « imparissyllabiques », qui historiquement remontent dans leur très grande majorité à des thèmes consonantiques.

Pour rendre pleinement compte de l'état de langue attesté, il faudrait pouvoir retracer avec exactitude la genèse des faits. Mais le matériel morphologique en cause, dont l'origine indo-européenne est pourtant évidente, s'est organisé de façon originale sans que les phases et le conditionnement qui conduisent à la structuration historique se soient laissés reconstituer dans le détail. Les incertitudes portent, au plan des signifiants, sur l'histoire des variantes, dans un cadre fonctionnel qui paraît relativement stable et ancien, le système casuel du latin. D'emblée on rappellera quelques faits parmi les plus remarquables. Le premier a trait à une dualité dans la flexion des neutres en *-s-*, où le type à alternance vocalique (*genus/generis*) s'oppose à un type n'en comportant pas (*corpus/corporis*). D'autres concernent les thèmes de genre animé : pour beaucoup de ces thèmes, l'allongement morphologique qui, en l'absence d'une désinence segmentale, caractérisait antérieurement le nominatif singulier se retrouve dans toute la flexion, sauf à ce cas ; dans les thèmes en *-s-*, cette situation nouvelle va de pair avec la généralisation du consonantisme *r*.

Est-il utile de rappeler que de tels changements paraissent aller dans des directions contraires ? Les uns donnent priorité à la simplification, c'est-à-dire à la réduction des variantes, le thème du mot tendant à prendre la même forme dans toute la flexion ; d'autres introduisent des complications, tel celui qui au neutre différencie deux types sans raison apparente et manifeste une dualité *r/s* récente dans le consonantisme final du thème. L'histoire des langues connaît couramment des distorsions de ce genre. Dans la théorie traditionnelle, on rapporte à l'analogie les changements unificateurs, tandis que l'évolution phonétique est rendue responsable de la plupart des complications introduites au cours du temps. Sans remettre fondamentalement en cause cette dichotomie, fondée en dernière analyse sur la distinction de deux niveaux, celui des morphèmes et celui des unités phoniques, la linguistique contemporaine insiste davantage sur la dynamique des systèmes. Et surtout elle offre des techniques permettant peut-être de définir plus exactement les faits, à condition de faire à l'analyse synchronique la part qui lui revient : le primat accordé traditionnellement à l'histoire ne permet pas toujours d'apprécier pleinement l'impact des changements survenus.

Il semble en particulier qu'on gagnera à appliquer les

méthodes du fonctionnalisme<sup>1</sup> : faute de faire appel aux principes de la phonologie, mais aussi à ceux de la morphophonologie, qui la complète, il est en effet difficile d'éviter les confusions entre normes phonétiques et faits de structure. Ainsi, quantité mise à part, on aurait tort d'attribuer à *homō* et *hominis* un vocalisme différent, alors que d'après la phonologie la réalisation phonique de la voyelle médiane peut être rapportée à n'importe lequel des phonèmes vocaliques brefs et que, d'après la morphophonologie, l'interprétation la plus naturelle du thème de génitif consiste à poser //homōn-//<sup>2</sup>. Toute autre interprétation reviendrait à admettre une alternance de timbre. Or une alternance de timbre n'a de réalité linguistique que dans la mesure où elle s'oppose à l'absence d'alternance. Mais dans la position considérée, où la notation habituelle est *i*, les éventuelles différences de timbre sont dénuées de pertinence.

L'argument peut être présenté sous une autre forme : il faut mettre les faits ambigus en parallèle avec les faits clairs. Lorsque le timbre vocalique est conditionné par sa position, comme ici en syllabe intérieure, l'interprétation doit se fonder sur les cas où dans le même paradigme il est indépendant : pour *homō*, la longue en finale absolue est susceptible de recevoir tous les timbres grâce auxquels se différencient les cinq phonèmes vocaliques longs du système ; le timbre *o* est donc pertinent et c'est lui qu'on doit rechercher dans le reste de la flexion, en particulier là où la réalisation n'a pas ce timbre parce qu'elle est soumise à un conditionnement automatique. On a bien affaire à une alternance, mais elle porte uniquement sur la quantité sans affecter les autres paramètres morphophonologiques : il faut poser //ō ∞ ǝ//.

1. De ce point de vue, le manuel récent de Pierre Monteil, *Éléments de phonétique et de morphologie du latin*, Paris 1970, est correctement orienté.

2. On utilisera les doubles barres obliques pour les notations morphophonologiques. Rappelons que selon un usage répandu les barres obliques simples servent aux notations phonologiques, les crochets carrés aux notations purement phonétiques et les caractères italiques aux notations orthographiques. Pour le latin, les notations orthographiques, à condition d'être assorties d'indications sur la quantité, permettent souvent de se passer des notations phonétiques.

D'autre part nous symboliserons par ∞ la relation d'opposition et par des lettres majuscules les archiphonèmes. Par commodité, nous indiquerons les quantités sous leur forme traditionnelle (« ā », « ǣ »), car le signe en usage chez les phonologues (les « deux points ») n'indique que la longue et ne comporte pas de contrepartie permettant d'indiquer positivement la brièveté.



De plus il y a lieu d'interpréter *homō* comme //homōn//, puisque la réalisation [n] est impossible en finale absolue après [ō]; chaque fois qu'elle est possible, c'est-à-dire à tous les autres cas, elle est effective, ce qui rend l'extrapolation légitime : d'où une opposition //homōn ∞ homōn-//, qu'on peut sans peine comparer aux flexions à thème immobile comme *ratio*, morphophonologiquement //ratioṇ-// dans tout le paradigme. Comme on voit, ce n'est pas l'identité substantielle des éléments qui importe, mais leurs relations les uns avec les autres dans le cadre d'une structure déterminée.

Toujours dans un souci de clarté, il faut définir en termes rigoureux ce que nous entendons par phonologie et morphophonologie. Ce sont des « niveaux »<sup>3</sup> ou, si l'on préfère, des points de vue différents quoique complémentaires sur le donné linguistique. Le niveau phonologique est celui de l'éventail des possibilités offertes par la structure phonique de la langue : ce sont celles qui, ouvertes au choix du locuteur, permettent la réalisation des niveaux supérieurs, en particulier du niveau morphophonologique. Ainsi la description phonologique enregistrera qu'une consonne intervocalique ne peut en principe se réaliser sous la forme [s]; c'est pourquoi comme on le verra plus loin, le génitif *corporis* se décrit comme comportant, non un phonème /r/, mais un archiphonème /R/ qui correspond aussi bien à /s/ qu'à /r/. Le niveau morphophonologique, lui, tient compte des solidarités à l'intérieur des paradigmes morphologiques : comme *corporis* est membre du même ensemble que *corpus*, dont la consonne finale est phonologiquement /s/ et non /r/, on peut poser au plan de la morphophonologie un thème unique en //s//. Si nous parlons de morphophonologie et non pas de morphologie, quoique les deux soient liées, c'est que nous envisageons bien le niveau morphologique, mais seulement en tant qu'il domine le niveau phonologique, qu'il en commande le fonctionnement; les autres points de vue, par exemple le lien avec la syntaxe ou la sémantique, n'auront, sauf exception, rien à faire ici.

3. Le « niveau » est une notion particulièrement étudiée par la linguistique américaine. Sous d'autres noms, elle est fondamentale dans les travaux de l'école « stratificationnelle », dont le chef de file est Sydney M. Lamb.

## II

Il semble donc opportun, dans un premier temps, d'examiner systématiquement les moyens phonologiques dont dispose la langue classique, en nous limitant à ceux qui sont mis en œuvre dans la flexion des thèmes étudiés. D'après la phonologie pragoise, approuvée sur ce point par Hjelmslev<sup>4</sup>, il faut recourir à la commutation pour dresser l'inventaire des phonèmes, tant dans le système en général que dans les diverses positions où ils apparaissent. En latin comme en toute autre langue, la commutation fait en effet apparaître que tous les phonèmes ne figurent pas également dans toutes les positions. Pour la question qui nous occupe, nous aurons donc à nous intéresser aux ressources phonologiques en consonnes et en voyelles, mais il suffira d'envisager, pour les consonnes les positions intervocalique et finale, pour les voyelles les positions en syllabe intérieure ouverte et en syllabe finale fermée.

Ici quelques considérations théoriques sont encore nécessaires, si l'on veut apprécier correctement les différences qui se manifestent entre les phonèmes dans une position déterminée. Tout d'abord ils sont de fréquence inégale. Ainsi, parmi les consonnes latines non-occlusives, seules /s/, /m/ et /r/ terminent des désinences ; en finale absolue, /n/ et /l/ sont bien plus rares, parce qu'on ne peut les trouver qu'à la fin de mots invariables (*lamen, simul*) ou à des cas sans désinence segmentale (= à désinence zéro), c'est-à-dire au nominatif singulier (*cōnsul, lībīcen*), forme qui sert aussi d'accusatif singulier pour les neutres (*tribūnal, germen*). Lorsque la fréquence d'un phonème dans une position donnée tombe à zéro, la théorie distingue entre la neutralisation et la distribution lacunaire. D'après Troubetzkoy, on n'est en droit de poser une neutralisation qu'entre deux phonèmes en oppo-

4. L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, trad. fr., Paris 1968, p. 89-104.

Alors que l'école de Prague opère dans le cadre du mot en général, Hjelmslev ajoute cette contrainte supplémentaire que les mots commutables entre eux doivent appartenir à la même classe grammaticale ; on n'aurait donc pas le droit de faire commuter un nom avec un verbe. Pour le latin, cette exigence nous paraît trop forte : elle aboutit à raréfier à l'excès le nombre de paires disponibles pour la commutation.

sition bilatérale<sup>5</sup> et il entend par là la relation liant deux phonèmes dont tous les traits pertinents sauf un sont identiques et qui, dans le système, sont les seuls à comporter cette base commune. Mais c'est une attitude trop restrictive. Ainsi la définition de l'opposition bilatérale se révèle difficile à manier chaque fois que l'opposition visée n'est pas en même temps proportionnelle (= chaque fois que la base d'opposition, c'est-à-dire le ou les deux traits qui différencient les deux phonèmes, ne se rencontre pas ailleurs dans le système)<sup>6</sup>.

En latin, un tel problème se pose à propos de l'opposition /r ∞ s/ à l'intervocalique, où seul<sup>7</sup> [r] peut figurer. Bien qu'isolée (= non proportionnelle), mérite-t-elle d'être regardée comme bilatérale? Si on opère avec la notion de trait pertinent, il suffit d'attribuer à /r/ un trait de « roulement » pour l'opposer à tous les autres phonèmes du système, /s/ compris; or, contre cette façon de procéder, qui exclurait la bilatéralité, il n'y a pas d'objection décisive. On fera donc appel à d'autres arguments pour appuyer la conception qui voit dans /r ∞ s/ une opposition neutralisable en latin. Ainsi l'échange entre [r] et [s] dans les mêmes paradigmes (*corpus/corporis*) servira d'indice dénotant l'affinité des deux phonèmes auxquels ces réalisations correspondent habituellement. Et quand plusieurs façons de décrire les faits sont défendables en synchronie, rien n'empêche d'invoquer les données diachroniques, en l'espèce le rhotacisme : deux phonèmes qui se sont confondus en une position donnée devaient présenter dans le système une affinité particulièrement étroite. En revanche la rareté de /f/ en position intervocalique<sup>8</sup> et son absence en finale

5. Sur les réserves soulevées par la notion d'opposition bilatérale, voir A. Martinet, *La linguistique synchronique*, Paris 1965, p. 77-83.

6. Ici le terme de neutralisation désigne une relation biunivoque entre un segment phonique et un archiphonème, lequel unifie plusieurs phonèmes qui dans d'autres contextes sont en opposition paradigmaticque. Mais on pourrait aussi s'en servir à propos de faits évoqués plus loin, où une relation analogue s'instaure entre un segment phonique et diverses entités phonologiques incluant des séquences de phonèmes. Dans notre article, on constatera à plusieurs reprises les difficultés d'une phonologie exclusivement segmentale.

7. A quelques réserves près, dont Christian Touratier a essayé de rendre compte pour l'état de langue classique : *BSL* 66 (1971), p. 260-261. Selon lui, l'opposition peut se réaliser entre voyelles, mais seulement dans les rares mots où elle n'est pas au contact d'une frontière de morphèmes; s est donc possible dans *miser* (pas de frontière interne) ou dans *asinus* (*asin*+*us*), mais non dans *temporis* (*tempor*+*is*) ni dans *amāre* (*amā*+*re*).

8. Sauf après préfixe ou premier élément de composé. Mais ce sont des positions spéciales.

absolue seront interprétées comme des lacunes dans la distribution : s'il est comme /s/ une fricative sourde, on ne dispose pas d'autres arguments pour établir leur proximité phonologique, sinon l'évolution du groupe initial *sr-* vers *fr-*.

La discussion ci-dessus nous a permis d'établir théoriquement la neutralisation de l'opposition /r ∞ s/ à l'intervocalique, du moins lorsque la consonne précède une désinence ; nous adopterons pour l'archiphonème une notation /R/, puisqu'il se manifeste par une réalisation roulée. De même on a précisé le statut de /f/, dont nous n'aurons pas à tenir compte étant donné son absence dans les faits de flexion étudiés. Une fois ces difficultés levées, la commutation révèle, occlusives mises à part, l'existence d'un sous-système /R ∞ l ∞ m ∞ n/ à l'intervocalique<sup>9</sup>. On dispose en effet, parmi bien d'autres, des paires suivantes, où les réalisations sont toutes opposées deux à deux : *uorō* ∞ *uolō*, *gerō* ∞ *gemō*, *cārus* ∞ *cānus*, *uolō* ∞ *uomō*, *mālō* ∞ *mānō*, *bīmī* ∞ *bīnī*.

A la finale, où le sous-système est plus complet, /r ∞ s ∞ l ∞ m ∞ n/, on n'a aucune peine à trouver de bons exemples de paires commutatives pour les phonèmes fréquents /r/, /s/ et /m/ : *amāmur* ∞ *amāmus*, *amālus* ∞ *amālum*, *amer* ∞ *amem*, etc. Mais la rareté des formes terminées par /n/ — on a surtout des neutres en *-men* — et plus encore celle des formes terminées par /l/ obligent à se contenter, pour ces phonèmes, de paires peu satisfaisantes non seulement par leur petit nombre, mais aussi par les caractéristiques de leurs éléments : pour plusieurs, l'identité phonique des contextes est seulement partielle (dans ce cas, on mettra entre parenthèses les éléments différents, dont il ne faut pas tenir compte) : *procus* ∞ *procul* ∞ *procum*, *līmem* ∞ *līmen* ∞ *līmes*<sup>10</sup>, *s(ē)mel* ∞ *s(ē)men*, *(fe)mur* ∞ *(si)mul*<sup>11</sup>, *(audā)cler* ∞ *(pe)clen*. Il

9. On n'a pas tenu compte ici du phonème qui se réalise sous la forme [w] et dont les faits de morphologie étudiés dans cet article ne présentent guère d'exemples (*niuis*, de *nix*) ; [w] peut être considéré soit comme une variante combinatoire de /u/ en position intervocalique, ce qui le rapprocherait des voyelles, soit comme une variante du phonème dont [g<sup>w</sup>] est une autre réalisation, ce qui le rapprocherait des occlusives (voir la note 12).

10. La paire *līmen* ∞ *līmes* n'est recevable qu'en première approximation. On verra que les finales telles que (*līm*)*es* sont à interpréter comme représentant /-ēTs/ ; hors ce cas, il y a lieu d'admettre une neutralisation de l'opposition /ī ∞ ē/ en syllabe finale devant /s/ comme devant /n/, si bien que, malgré les apparences, la paire commutative correcte est du type *sēmīs* ∞ *sēmen*.

11. *Famul*, qu'on pourrait songer à opposer à *femur*, est une forme exceptionnelle, peut-être entachée d'influence osque (Niedermann, *Précis de phonétique historique du latin*, 3<sup>e</sup> éd., Paris 1953, p. 50).



faudra donc se contenter de ces justifications assez minces ; la preuve *a contrario* est qu'il n'existe pas, nous semble-t-il, d'arguments solides en faveur de la neutralisation de telle ou telle de ces oppositions. Assurément on a des raisons de penser qu'à époque préhistorique l'opposition /m ∞ n/ était neutralisée sous la forme d'une unique réalisation [m] : le latin se range parmi les langues qui généralisent le traitement labial des nasales indo-européennes en cette position ; mais à époque historique, la réalisation dentale n'est plus exclue de la finale, de sorte que l'opposition de point d'articulation y est phonologisée pour les nasales.

Dans quelques cas, nous aurons également affaire à des groupes terminaux. Ce sont d'abord ceux où les consonnes examinées précèdent directement /-s/. D'après les graphies *hiems* et *hiemps*, un groupe /-ms/ pouvait se réaliser avec le dégagement « épenthétique » d'une occlusion orale et même un assourdissement de la nasale ; mais les deux phénomènes n'ont aucune conséquence phonologique. Pour le groupe /-rs/, on dispose d'un seul bon exemple, *fers*, sur la base duquel, en synchronie, on serait fondé à interpréter comme des formes à désinence zéro les finales dues historiquement au *samprasārana* (*ager*, *ācer*) ; il faut souligner que la réalisation [-rs] représente aussi bien /-rs/ que /-rTs/ (*mors*, *cohors*, *discors*, etc. ; voir le paragraphe suivant sur la neutralisation de la marque glottale d'une occlusive devant /-s/). On est tenté d'analyser pareillement [-ls] : *puls* doit réaliser /-lTs/ et *uls* est ambigu (/-/s/ ou, en rapprochant de *ultrā*, /-lTs/) ; par conséquent *cōsul*, *exul* seraient des formes sans désinence segmentale. Pour /-ss/, il n'y a pas d'exemple net, sinon à la rigueur *es*, mais on peut affirmer sans crainte qu'à partir de l'époque classique, la réalisation en est confondue avec celle de /-s/ simple, soit [-s]. Le cas de /-ns/ ne semble pas devoir être séparé de celui de la séquence /-nTs/ ; si la graphie est généralement *-ns*, de nombreux indices font apparaître que la nasale n'était pas toujours prononcée ; la réalisation était donc [-s] comme pour /-ss/ et /-s/, mais avec cette différence importante que la voyelle précédente comporte une neutralisation quantitative sous la forme longue. Parmi les consonnes non-occlusives, nous venons de voir que /s/ pouvait constituer le second élément d'un groupe final. Ce n'est pas apparemment le cas des autres. La seule réserve à faire vise /r/, car si au plan phonique l'articulation roulée suit constamment un élément vocalique, des mots comme *pater*, *linter* et *ācer*,



ainsi qu'on le verra dans la troisième partie, se laissent expliquer de la façon la plus naturelle à l'aide d'un groupe final à second élément /r/; la réalisation [-ër] correspondrait donc selon les mots à /r/ en position postconsonantique ou à une séquence finale /-Ēr/; mais tant qu'on se situe, comme ici, au niveau purement phonologique, cette interprétation des données n'est pas la seule possible et on serait en droit de la récuser.

Sur les occlusives, nous nous contenterons de brèves indications, faute de place et parce que dans les flexions étudiées elles soulèvent moins de problèmes. Entre voyelles, elles se trouvent en position de pertinence, si bien que le système fonctionne pleinement, chaque phonème se caractérisant par son point d'articulation et sa marque glottale (sourdisse ou sonorité) : /p ∞ b ∞ t ∞ d ∞ k ∞ g/<sup>12</sup>. Comme aucun thème à occlusive ne présente de forme sans désinence segmentale, on laissera de côté la finale absolue. Restent les cas où la finale de thème se trouve devant /-s/; une neutralisation s'ensuit qui porte sur l'opposition sonorité ∞ sourdisse, de sorte que l'on a pour les dorsales une réalisation [ks] orthographiée *x* (*audāx*, *rēmex*), à interpréter phonologiquement /Ks/, et pour les labiales une réalisation [ps] valant /Ps/ (*auceps*, *plēbs* avec une variante orthographique *plēps* qui doit refléter la prononciation réelle); en revanche la réalisation de /Ts/ fait problème, parce qu'elle apparaît successivement sous les formes [-ss] et [-s] et surtout parce qu'elle intéresse aussi la voyelle précédente; on aura donc à y revenir.

\*  
\* \*

La question des voyelles est sensiblement plus délicate. Dans la position où la différenciation est maximale, c'est-à-dire

12. Nous avons laissé de côté les labiovélares. Elles nous auraient entraîné trop loin, car il aurait fallu se demander si le latin connaît une opposition /k<sup>w</sup> ∞ g<sup>w</sup>/ : Touratier, *BSL* 66 (1971), p. 229-266, pense que non ou plutôt que [g<sup>w</sup>] et [w] sont dans un rapport allophonique; il aurait fallu aussi envisager des cas de neutralisation, tel celui de *conculiō* face à *quatiō*. Or le latin ne présente jamais une occlusive de ce type en finale absolue et seul *nix* est sûrement un thème en labiovélaire. L'hypothèse de Touratier permet d'expliquer *nix*/*niuis*/*ninguit*; elle se heurte à *bōs* *bouis*, pour lequel on est tenté de poser un thème /bow-/; mais c'est un mot « irrégulier » (voir le flottement *būbus*/*bōbus*), qui ne se conforme peut-être sur ce point à aucune règle générale.

en syllabe initiale de mot, le latin dispose de dix voyelles simples /ă, ā, ě, ē, ǫ, ō, ĭ, ī, ŭ, ū/<sup>13</sup>, qui se répartissent en deux groupes sur la base d'une opposition quantitative; une opposition d'aperture à trois degrés se croise avec la précédente, ainsi qu'une opposition de localisation; cette dernière n'intéresse que les deux degrés les plus fermés. Mais dans les autres positions ce système subit en général des réductions plus ou moins importantes. Ici encore nous nous limiterons aux faits qui peuvent intéresser notre objet, c'est-à-dire à ceux qui concernent la position intérieure devant consonne intervocalique et la position finale en voyelle fermée.

En position intérieure, devant le sous-système de consonnes /R ∞ l ∞ m ∞ n ∞ p ∞ b ∞ t ∞ d ∞ k ∞ g/, tous les phonèmes vocaliques longs continuent à se distinguer. Pour en administrer exhaustivement la preuve, il faudrait présenter une centaine de paires commutatives, portant chacune sur une opposition différente dans chacun des dix contextes en question. Ce n'est pas possible, parce que la position étudiée concerne des mots qui ont au minimum trois syllabes; or plus les séquences dont on s'occupe sont longues, plus celles que la langue laisse inemployées sont nombreuses, ce qui diminue d'autant l'effectif des paires disponibles<sup>14</sup>. Cependant devant [r] représentant l'archiphonème /R/, on peut assez aisément établir le sous-système vocalique à l'aide des paires suivantes, dont on s'apercevra que certaines pourraient être multipliées : *amāris* ∞ *amēris*, *audire* ∞ *audēre*, *amārī* (de *amō* ou *amārus*) ∞ *amōrī*, *factōrī* ∞ *factūrī*, *praedīrus* (Ammien) ∞ *praedūrus*, *s(ō)pīris* ∞ *s(o)pōris*, *s(in)cērus* ∞ *s(ē)cūrus*. Devant les autres non-occlusives, on peut sans difficulté donner des exemples des divers timbres : *uītālis*, *loquēla*, *compīlō*, *cōnsōlor*, *adūlor*; *amāmus*, *audēmus*, *ferīmus*, *dēprōmō*, *cōnsūmō*; *humānus*, *serēnus*, *sobrīnus*, *colōnus*, *tribūnus*, etc. Si les paires commutatives ne permettent pas de les illustrer tous dans toutes les positions, il en reste malgré tout d'excellentes, grâce auxquelles on peut tenir pour justifié le point

13. Les diphtongues seront délibérément laissées de côté. Cette omission n'a aucune conséquence sur le problème étudié, car les diphtongues ne figurent jamais en position intérieure ni dans les désinences de 3<sup>e</sup> déclinaison.

14. En pareil cas, de nombreux linguistes, dont Hjelmslev, n'hésitent pas à opérer sur des signifiants « potentiels » quoique non réalisés. Mais ce n'est pas l'usage pragois. En outre la prudence s'impose quand il s'agit d'une langue morte, où par définition le recours à des informateurs (ou à la « compétence » du chercheur lui-même) est impossible.

de vue défendu ici : *amāmus* ∞ *amēmus*, *ferīmus* ∞ *ferēmus* ∞ *ferāmus*, *uīcānī* ∞ *uīcīnī* ∞ *uīcēnī*, etc.<sup>15</sup>. Devant occlusives, les paires commutatives sont encore plus rares, mais là aussi on peut trouver un échantillonnage complet des divers timbres devant les diverses consonnes : *audācis*, *imāgō*, *amālus*, *ērādīcō*, *sināpis*, *amābō*; *cōnfēcī*, *adēgī*, *dēlēlus*, *lorpēdō*, *recēpī*, *dēlēbō*; *nūtrīcis*, *rōbīgō*, *audīlus*, *cupīdō*, *cōnslīpō*, *cōnscrībō*; *atrōcis*, *recōgītō*, *sacerdōlem*, *custōdem*, *cōnsōpiō*, *immōbilis*; *festūca*, *aerūgō*, *secūlus*, *pulchritūdō*, *corrūpī*, *uolūbilis*<sup>16</sup>.

Lorsqu'il s'agit des brèves, la situation est toute différente. Le timbre de la réalisation est alors largement conditionné par le contexte phonique, surtout quand la consonne qui suit occupe une position intervocalique. Ainsi on serait tenté de considérer que devant /m/, /n/ et toutes les occlusives, les oppositions d'aperture et de localisation ont cessé de fonctionner à cause de l'apophonie : sur la base des couples comme *canō/cecīnī*, *teneō/adtīnēō*, des emprunts comme *Massilia* (de *Μασσαλία*), *Clīliphō* (de *Κλειτοφῶν*) et des flottements graphiques comme *māximus māxumus*, *recīperō recuperō*, ainsi que des renseignements fournis par les Anciens eux-mêmes<sup>17</sup>, la réalisation aurait un timbre fermé, certainement influencé par le contexte phonique, mais elle ne manifesterait plus les distinctions entre voyelles brèves; un hiatus précédent entraîne une réalisation plus ouverte et, semble-t-il, toujours antérieure (*hiemis*, *parietis*). Telle est la situation<sup>18</sup> à laquelle devait aboutir l'apophonie, à supposer qu'elle se soit appliquée à l'ensemble des mots. Mais à époque classique, l'apophonie

15. Mais nous n'avons trouvé pour /l/ aucun exemple de paire complète; il faut se satisfaire de paires approximatives comme *(pe)dālis* ∞ *(fi)dēlis*.

16. Ici encore la labiovélaire /kʷ/ a été laissée de côté (cf. note 12). On pourrait du reste fournir de bons exemples, à condition de faire appel à la particule *-que* : *rōsāque*, etc.

17. Par exemple Quintilien, *Inst.* 1, 4, 8.

18. Telle est bien la situation que Niedermann définit d'un point de vue historique en termes traditionnels, mais corrects : *Précis*, p. 18-25. Il faut toutefois observer que les exemples apportés à l'appui des changements intéressant les voyelles postérieures sont rares et assez peu convaincants.

D'autre part, n'étant pas pertinent, le timbre intérieur est soumis à toute sorte d'influences, ce qui se traduit par des flottements phoniques et graphiques. Ainsi l'action de la voyelle initiale expliquerait le phonétisme de *hebetis*, *segetis*, *uegetus*, *farfarum* (doublet *farferum*), *alacer*, *calamus*, *anatis* (doublet *anitis*), etc. Pour *pecudis*, on peut invoquer à la fois l'influence du nominatif *pecus*, à vocalisme postérieur, ainsi que le lien avec *pecū* et ses dérivés.

a cessé de jouer. En tous cas, on constate, en position intérieure, non seulement un certain nombre d'exemples où l'orthographe, parfois hésitante du reste, paraît noter d'autres réalisations que celles qui sont attendues, mais même des paires commutatives : *adamō* ∼ *adimō*, *commonētur* ∼ *comminētur*, *dēlonet* ∼ *dēlinet*, *ērogō* ∼ *ērigō*, *dēdocet* ∼ *dēdicet*, etc. Seulement ces exemples ne se rencontrent que dans les préfixés, c'est-à-dire dans des mots dont, quelle que soit la réalisation phonétique, l'interprétation morphophonologique est évidente, étant donné leur parallélisme avec des formes simples : //ad+amō// ∼ //ad+emō//, etc. La rephonologisation donne un moyen d'éviter l'homonymie. Hors le cas des préfixés, la neutralisation persiste. Doit-on donc parler d'influence de la morphophonologie sur la phonologie et poser en règle que la neutralisation intervient seulement si la syllabe en question n'est pas interprétée comme au contact d'une frontière morphologique? Il ne semble pas impossible de sauvegarder l'autonomie du niveau phonologique : en latin même, la neutralisation persiste dans de nombreux mots (*adlineō*, *recipiō*, etc.) où, du point de vue morphophonologique, cette frontière existe incontestablement; d'autre part certaines langues contemporaines, par exemple l'anglais, comportent un type particulier de frontière interne à incidence phonologique, la « joncture »; or elles enseignent qu'on trouve parfois des jonctures là où morphologiquement elles n'ont que faire, et inversement; on en déduira que les jonctures ont une existence autonome sur le plan phonologique et on suggérera qu'en latin la position intérieure se définit par l'absence d'une joncture ou d'une frontière de mot entre la voyelle en cause et la voyelle précédente<sup>19</sup>.

Devant /l/ la situation demanderait une étude approfondie, mais il n'est pas utile de la mener présentement, étant donné que les thèmes en -l- sont exceptionnels. On signalera seulement que, plus ou moins liée à la dualité des articulations de *l exilis* et *l pinguis*, une dualité des réalisations vocaliques

19. Ce point mériterait une étude attentive (voir aussi, pour /s/, la note 7). Ainsi il serait tentant de lier la présence de /f/ au contact d'une joncture précédente : cela permettrait d'expliquer la différence de traitement entre *cōnfligō* et *condō*. Malheureusement on a *cōnflciō*, qui comporte à la fois /f/ et l'apophonie.

Les composés du type *aliēnigena* sont à expliquer comme *adamō*, etc.



précédentes se traduit, entre autres exemples, par la différence de forme entre les suffixes *-bilis* et *-bulum*. Comme la graphie demeure constante dans chaque paradigme, on relève quelques paires du type *stabili*  $\infty$  *stabulī*, *exsili* « saute »  $\infty$  *exulī*<sup>20</sup>, qui pourraient être regardées comme commutatives. Mais l'interprétation des faits n'est pas évidente. Au lieu de reconnaître ici une opposition phonologique, on peut en effet soutenir que l'orthographe de *stabulī* et *exulī* répond à un souci d'unification des paradigmes et non à la prononciation; même ainsi, elle n'enfreint pas les principes d'une notation fonctionnelle : si le timbre de l'articulation vocalique est automatiquement déterminé par le caractère de l'articulation consonantique subséquente, laquelle serait elle-même tributaire de la voyelle qui la suit, rien n'empêchait d'adopter une orthographe unifiée pour le thème d'un mot, quelles que fussent les variantes de réalisation. Quant aux composés à second terme *cola*, dont le vocalisme s'oppose à celui des suffixes *-culum*, *-cula*, ils sont tributaires du principe d'explication par « joncture » proposé au paragraphe précédent; d'où des paires rarissimes comme *amnicolīs*  $\infty$  *amniculīs*<sup>21</sup>.

Avec les précisions qui ont été apportées sur la définition de la position intérieure (mais dans cet article, elles auront rarement l'occasion de s'appliquer), on peut donc continuer à poser, sous la dominance de la quantité brève, une neutralisation généralisée des traits vocaliques en position intérieure devant consonne intervocalique : à une exception près, qu'on va voir maintenant. Devant le représentant [r] de l'archiphonème /R/, on rencontre en effet les timbres [ǣ], [ĕ] [ǫ] et [ū]. Nous pouvons citer des paires commutatives pour /ǣ  $\infty$  ĕ/ (*imparēs*  $\infty$  *imperēs*, *neclaris*  $\infty$  *necleris*), /ǫ  $\infty$  ĕ/ (*frīgoris*  $\infty$  *frīgeris*, *lemporī*  $\infty$  *lempērī*, *pectoris*  $\infty$  *pecleris*, etc.) et même /ĕ  $\infty$  ū/ (*fulgere*<sup>22</sup>  $\infty$  *fulgure*). D'autre part l'existence de finales fléchies en *-aris* (*iubaris*), *-eris* (*generis*), *-oris* (*corporis*) et *-uris* (*fulguris*), que la tradition différencie nettement, plaide en faveur d'un sous-système vocalique à quatre membres, la neutralisation n'intervenant qu'à l'avant

20. Le verbe *exsiliō* est parfois orthographié *exiliō*, parce que la prononciation du groupe initial devait être, non [ekss-], mais [eks-], comme dans *exul*, lui-même orthographié aussi *exsul* dans les manuscrits.

21. *Amnicola* est attesté chez Ovide, *Mét.* 10, 96, *amniculus* chez Tite-Live, 36, 22 (avec variante *angulus*).

22. Pour ce verbe, habituellement en *-ē*, les formes de 3<sup>e</sup> conjugaison sont archaïques ou poétiques.



entre /ě/ et /i/ au profit d'une réalisation [ě]. Si la relative rareté des paires commutatives montre que le rendement de ces oppositions n'est pas considérable, il n'est certainement pas égal à zéro.

En syllabe fermée, les choses se présentent différemment. C'est seulement devant /s/ final qu'on rencontre une situation comparable à la précédente, c'est-à-dire où la quantité brève entraîne une importante réduction du système, tandis que la quantité longue le laisse intact. Avec la quantité longue, on pourrait multiplier les exemples comportant *-ās*, *-ēs*, *-īs*, *-ōs* et *-ūs*, puisque ces séquences fournissent des finales flexionnelles; aussi les paires commutatives sont-elles légion (*gestās* ∼ *gestēs* ∼ *gestīs* ∼ *gestōs* ∼ *gestūs*, etc.). Au contraire la quantité brève entraîne une neutralisation de l'opposition d'aperture, tant à l'avant qu'à l'arrière, au profit du timbre le plus fermé : [-īs] et [-ūs]. Les graphies *-as*, *-os*, *-es* ne figurent que dans les mots peu nombreux où, quelle que soit la prononciation de la consonne (elle semble avoir été successivement [ss] et [s]), il s'agit de la réalisation d'un groupe phonologique occlusive dentale + sifflante : *anas*, *compos*, *hebes*, *mīles* et quelques autres; on a vu plus haut que la marque glottale de l'occlusive perdait alors sa pertinence, si bien qu'il faut poser /-Ts/; la réalisation varie donc non seulement selon le phonème à réaliser, mais aussi selon le contexte phonologique : comme il faut tenir compte de *cuspis* *-idis*, *lapis* *-idis*, qui s'opposent à *mīles*, etc., de *pecus* *-udis*, qui s'oppose à *compos* *-olis*, on aurait une situation assez complexe, où [-ēs] et [-ōs] correspondent respectivement à /-ěTs/ et à /-ōTs/, tandis que [-īs] réalise soit /-Ēs/, soit /-īTs/ et [-ūs] soit /-Ūs/, soit /-ūTs/<sup>23</sup>. Quant au groupe *-as*, il n'est attesté

23. On aurait pu songer à attribuer la distinction entre les voyelles fermées de *lapis* et *pecus* et les voyelles plus ouvertes de *mīles* et *compos* au trait sonore ou sourd de l'occlusive terminant le thème : [-ēs] et [-ōs] correspondraient donc respectivement à /-Ēts/ et à /-Ōts/, tandis que [-īs] réaliserait soit /-Ēs/, soit /-Ēds/ et [-ūs] soit /-Ūs/, soit /-Ūds/. Mais alors les composés à deuxième élément *\*ses* (*praeses praesidis*) constituent des contre-exemples. De plus cette solution complique la description donnée plus haut des groupes *occlusive* + *s* en finale : la neutralisation n'interviendrait que pour les vélaires et les labiales, non pour les dentales.

Il n'est pas sûr que *compos* et *impos* soient des exemples pertinents : on notera en effet le parallélisme avec les autres formes de la flexion (*compotis*, *impotis*, etc.), dont le vocalisme ne connaît pas la neutralisation due à l'apophonie; il s'agirait donc de formes à joncture.

que dans *anas*, où il représente /-ǣTs/<sup>24</sup>. On en aura terminé avec les voyelles en position fermée quand on aura indiqué que devant les groupes /-Ps/ et /-Ks/, déjà signalés, les oppositions vocaliques qui paraissent subsister lorsque la quantité est longue (*audāx*, *interrēx*, *nūtrīx*, *uēlōx*; pas de mot polysyllabique en voyelle longue + /-Ps/) subissent, lorsqu'elle est brève, une neutralisation entre les timbres *e* et *a*; si -*ēx*, -*īx*, -*ōx* et -*ūx* sont inégalement, mais à peu près correctement attestés (*auspex*, *calix*, *praecox* et *coniux*<sup>25</sup>), -*ǣx* ne l'est jamais et les mots qui devraient présenter cette finale, sans doute *rēmex* et sûrement les composés à second élément -*fex*, comportent le timbre *e*. Comme il en est de même pour les composés du type *auceps prīnceps* et du type *praeceps*, on considérera que les mots à finale -*ps*, bien plus rares, connaissent la même neutralisation; si grâce à *inops* on a une indication sur la manière dont est réalisé un groupe /-ōPs/, on ignore, faute de bons exemples, à quoi aboutissaient, au plan phonique, les séquences /-īPs/ et /-ūPs/.

Devant consonne finale autre que /s/, c'est au contraire l'opposition quantitative qui est complètement neutralisée, au profit de réalisations brèves. Mais cette généralisation de la bréveté s'accompagne le plus souvent de faits analogues à celui que provoquait devant /s/ la dominance de la quantité brève, à savoir des réductions du système vocalique. Cependant, devant /l/, on pourrait soutenir que le système conserve toutes ses distinctions : -*al* (*tribūnal*), -*il* (*uigil*), -*ul* (*cōnsul*, *simul*), -*el* (*semel*) et -*ol* (*edepol*); mais on ne dispose d'aucune vraie paire commutative; pour -*el* et -*ol*, les deux exemples fournis constituent toute la documentation et on pourrait expliquer le degré d'aperture de la voyelle finale par un conditionnement à partir du vocalisme initial et intérieur; il vaut donc mieux s'abstenir de conclure. Devant /n/, la réduction est totale, puisque la réalisation [ĕ] est seule

24. Selon Devoto, *Riv. di Filol. Class.* 54 (1926), p. 518-522, l'entourage phonétique serait ici en cause : l'influence assimilante du vocalisme initial *a* expliquerait la présence du même timbre dans la syllabe suivante (voir note 18). Phonologiquement on aurait donc affaire à une variante conditionnée, mais le conditionnement ne jouerait qu'entre jonctures.

25. *Iūdex*, alors qu'on attendrait \**iūdiāx*, est généralement expliqué par l'analogie des nombreux mots en -*ex*. Si on admet une opposition /-IKs ∞ -ĕKs/, il faut conclure que *iūdex* cesse synchroniquement d'être lié à *dicere dicāre*.

Pour -*ox*, les exemples représentent /-ōKts/ (*pernox*) ou hésitent entre /-ōks/ et /-ōk<sup>ws</sup>/ (*praecox -cocis*, mais fém. *praecoquis*).

attestée; sur des bases purement phonologiques, il est donc impossible d'attribuer à une finale *-en* une autre interprétation que : archiphonème vocalique bref + /n/<sup>26</sup>, à moins de déborder le cadre d'une segmentation mécanique et de mettre en correspondance la séquence [-ən] avec le seul phonème /n/. Nous y reviendrons dans la troisième partie.

Devant /m/ et /r/, on a une situation intermédiaire : lorsque /m/ termine la syllabe, le système ne comporte qu'une seule réduction en ce sens qu'il y a à l'arrière neutralisation d'aperture entre /ũ/ et /õ/ sous la forme d'une réalisation fermée<sup>27</sup>; pour le reste, grâce aux finales verbales, on a de nombreux et bons exemples de commutation : *biberam* ∼ *biberem* ∼ *biberim*, *sīderam* (de *sīdō*) ∼ *sīderem* ∼ *sīderim* ∼ *sīderum* (de *sīdus*), *operam* ∼ *operum*, etc. Devant /r/, la neutralisation se produit à l'avant entre /ě/ et /ĩ/ au profit d'une réalisation [ě]; mais l'existence d'un sous-système /Ē ∼ ă ∼ ǒ ∼ ũ/ s'établit sans peine grâce aux paires suivantes : *calcar* ∼ *calcer*, *legar* ∼ *legor*, *amer* ∼ *amor*, *aliter* ∼ *alitur*, *fulgor* ∼ *fulgur*, *amātor* ∼ *amātur*, etc. Devant les occlusives, essentiellement /t/, il y a aussi des neutralisations, puisque, par exemple, on ne rencontre jamais la finale *-ol*, mais seulement *-al*, *-el*, *-il* et *-ul*; la seconde voyelle de *caput* réalise donc phonologiquement /Ŏ/; nous n'en dirons pas davantage, car dans la suite nous n'aurons pratiquement jamais affaire à un autre cas où une occlusive figure en finale absolue.

Cet exposé un peu long a paru nécessaire. De la sorte, les moyens phonologiques employés dans les flexions qu'on va maintenant décrire pourront être caractérisés plus sommairement : il suffira de renvoyer au cadre tracé ci-dessus. En outre il a été établi de façon autonome, sur la base d'exemples variés, ce qui, du point de vue méthodologique, prémunit contre le risque d'imaginer des solutions *ad hoc* et par conséquent sans portée générale.

26. Sur *liēn*, voir Ernout-Meillet (*Dictionnaire étymologique de la langue latine*, 4<sup>e</sup> éd., Paris 1959, p. 357), qui concluent à une prononciation monosyllabique.

27. La fragilité de la distinction entre les finales *-im* et *-em* dans la flexion des noms en *-is* manifeste-t-elle une tendance à une réduction semblable ? C'est douteux, tant que subsiste dans les verbes une opposition du type *biberim* ∼ *biberem*, *amārim* ∼ *amārem*. Il vaut mieux voir dans le remplacement progressif de la désinence nominale *-im* une simplification non pas phonologique, mais morphophonologique portant sur les variantes de morphèmes.

## III

Appuyé sur l'inventaire qui vient d'être donné des principaux moyens phonologiques, on peut maintenant se livrer à l'examen des paradigmes, ce qui suppose le passage au niveau morphophonologique. On procédera de la manière suivante : cette troisième partie commencera par l'étude de mots ou de types qui ne figureront pas dans le classement définitif parce qu'ils sont exceptionnels ou douteux ; après quoi il apparaîtra que sur la base des principes définis plus haut un certain nombre de types où on pourrait reconnaître des alternances doivent recevoir une autre interprétation ; l'évolution qui a conduit à l'état de langue attesté se présentera donc sous un jour quelque peu différent. Une fois éclaircis les points les plus importants, on pourra dans la quatrième partie établir le classement des paradigmes à partir du point de vue que nous avons retenu, celui de l'alternance ou de l'immobilité du thème.

\*  
\* \* \*

Parmi les mots dont il ne sera pas tenu compte, les deux premiers sont des formes qui en latin apparaissent vraiment hors système et qui, malgré leur parallélisme étymologique, ont connu un sort différent : il s'agit de *femur* et *iecur*. Pour le premier, la langue classique utilise une flexion *femur feminis* remplacée plus tard par *femur femoris*, pour le second une flexion *iecur iecoris*, mais *iecinoris* (*iocinoris*), bien attesté à partir de Tite-Live, prouve qu'on avait eu aussi *\*iecinis*. Synchroniquement dans *femur/feminis* le vocalisme n'est pas en cause : aux cas obliques, il figure en position de neutralisation phonologique, de sorte qu'on peut extrapoler à partir du cas direct, où il est clairement /u/, et poser partout morphophonologiquement //u//. L'alternance se manifeste donc sous forme consonantique : //femur ∞ femun-//. Son instabilité révèle qu'elle est structurellement anormale ; même en synchronie, elle ne se situe pas seulement au niveau morphophonologique, mais au niveau morphologique proprement dit : deux morphèmes sont employés concurremment (ou, pour *iecinoris*, successivement) dans la même flexion casuelle. Nous ne retiendrons pas davantage comme exemples



d'alternance vraie les mots où, à certains cas, le thème se caractérise par l'addition d'un élément supplémentaire : *iler itineris*, analogue aux mots ci-dessus, *praeceps praecipilis*, *supellex supellectilis*, *uīs uīrēs*, etc.

Avec *iēns euntis*, on a un exemple remarquable, mais tout à fait isolé en latin, de double alternance. Pour la voyelle présuffixale, le rapprochement pourrait être fait avec les neutres en *-us -eris* (*genus generis*), car en tenant compte des possibilités phonologiques de la langue, il y a lieu de définir comme /Ē/ et /Ō/ les termes de l'opposition ; seulement la répartition entre les cas est exactement inverse. Quant à l'alternance radicale  $i \infty e$ , elle oppose morphophonologiquement //ī// à //ē// : en s'appuyant sur les cas phonologiquement clairs du paradigme (*īmus*, etc.), on peut interpréter comme la réalisation d'une longue le [ī] de *iēns*, et par conséquent le [ĕ] de *euntis* ; [ī] et [ĕ] sont ici en hiatus, position où se neutralise la quantité vocalique.

Un certain nombre de monosyllabes font problème. On se borne souvent à citer *pēs pēdis*, parce que dans ce mot l'alternance paraît héritée. Mais une description synchronique doit aussi faire état de *far*, *lar*, *par*, *sal* et *mas*, mots dont la voyelle radicale est incontestablement brève aux formes polysyllabiques, mais dans lesquels on a des raisons, plus ou moins contraignantes selon les mots, d'attribuer une quantité longue à la voyelle *a* de la forme monosyllabique. Pour aucun d'eux, l'étude philologique n'exclut cette quantité et pour deux (*pār*, *sāl*), elle semble l'imposer<sup>28</sup>. Mais il n'existe à coup sûr une alternance fonctionnelle que si dans les monosyllabes de cette structure l'opposition  $\bar{a} \infty \check{a}$  est possible. Pour l'établir, il faudrait disposer d'exemples certains se terminant par *-ār*, *-āl* et *-ās*. Ce n'est le cas ni pour *-ār* ni

28. Pour *fār*, la quantité longue est déduite d'un seul texte (Ovide, *Fast.*, 1, 338). Les grammairiens se contredisent (cf. le *Thesaurus Linguae Latinae* VI<sup>1</sup> 276, 25 sq.). A l'appui de *lār*, on peut invoquer Priscien (*GLK* II 326, 7 ; mais si on lui fait confiance, il faut admettre non seulement *sāl sālīs* II 312, 14, mais aussi *uās uādīs*, *compōs compōtis*, ce dernier exemple étant métriquement controuvé : Ovide, *Ars Am.* 1, 486) et Ovide (*Fast.* 5, 141, à la césure ; un allongement métrique n'est pas impossible : Sommer, *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*, 2/3<sup>e</sup> éd., Heidelberg 1914, p. 361). Sur la quantité de *mas*, qu'on regarde généralement comme longue, on n'a en fait aucun renseignement.

Par contre la quantité de *pār* et *sāl* est assez bien établie. Cependant un grammairien anonyme (*GLK* VIII 113, 28 sq.) donne comme brefs *lar*, *far* et même *par*.



pour -*āl*. Pour -*ās*, on peut invoquer *as assis* et *uas uadis*, avec une double réserve : la quantité des formes monosyllabiques n'est pas clairement établie, puisqu'il n'y a pas d'exemple métrique, sinon pour *ās* un passage bien tardif d'Ausone (347, 14, éd. Peiper) et que Priscien (*GLK* II 326, 7) attribue à *uas* une voyelle longue ; d'autre part la réalisation porte sur une gémignée ou un groupe final : /*äss*/ et /*wāTs*/<sup>29</sup>. *Fēl* et *mēl*, eux aussi mal représentés en poésie (seulement *mēl* Ovide, *Pont.* 4, 2, 9)<sup>30</sup>, réalisent également un thème à gémignée ; pour les mettre en regard de *sāl* d'une façon significative, il faudrait être sûr que *far*, qui correspond à /*farr*/, comporte bien un *ā*, auquel cas la quantité vocalique resterait indépendante de la gémignée. Louis Havet<sup>31</sup> a du reste remarqué que la voyelle des monosyllabes tendait à prendre une quantité tributaire de leur schéma phonique ; en favorisant une neutralisation de l'opposition quantitative, cette tendance empêcherait de faire pleinement confiance aux rares exemples métriques ; elle expliquerait l'embarras des grammairiens anciens et modernes devant une situation brouillée. *Pēs* lui-même, qui est à première vue la forme la plus claire, présente des difficultés du même ordre : il n'autorise à poser /*pēTs*/ que si [pēs] est structurellement possible, ce qui est douteux sans être tout à fait exclu ; on pourrait encore supposer que dans cette position /i/ et /ē/ se neutralisent au profit de [ī] (cf. *quis*, etc.) et que le rapport s'établit potentiellement (l'un des termes n'étant pas attesté) entre [pēs] et [pīs]. Il y a donc vraiment beaucoup de questions sans réponse, encore que *uas uadis* (si *uas* a bien un *ā*) invite à voir dans *pēs pēdis* une alternance authentique.

Une alternance du même genre figurerait dans les trois substantifs *abies*, *aries* et *paries*, où la scansion de la syllabe finale atteste une longue ou un groupe consonantique ; l'opposition avec *mīles* et les mots de même type, qu'à partir

29. Sur le plan morphophonologique, il faut poser //*äss*// et //*wāds*//. Sur le plan phonologique, la situation est moins claire, au moins pour *ās* : ou bien une réalisation [ās] correspond à la fois à un potentiel /*ās*/ et à /*äss*/, ou bien il y a une opposition potentielle entre /*ās*/ réalisé par [ās] et /*äss*/ réalisé par [ās] ; dans la seconde hypothèse, à cause de *uās uāsīs*, une neutralisation s'établirait entre //*ās*// et //*ās*//, tous deux aboutissant phonologiquement à /*ās*/ ; mais on manque de données pour sortir de l'incertitude.

30. D'après Sommer (*Handbuch*, p. 379), *fēl* n'est pas attesté avant Fortunat, trop tardif pour mériter confiance.

31. Article des *Études romanes dédiées à Gaston Paris*, Paris 1891, p. 311. D'où l'allongement généralisé des finales vocaliques (*tū*, *dā*, *nē*).

de l'époque classique on scande avec une voyelle brève suivie d'une consonne simple, appuierait l'interprétation morpho-phonologique //abiēt- ∼ abiēt-//, tandis que dans le type *mīles* on posera sans hésiter un thème immobile //mīlēt-//. Malheureusement les indications qu'on possède ainsi sur la quantité de *e* dans *abies*, *aries* et *paries* sont sujettes à caution : si la scansion longue de la finale est attestée à une époque où la réalisation normale d'un groupe /Ts/ terminal ne saurait être responsable d'un allongement par position, on a depuis longtemps émis l'hypothèse qu'il pouvait s'agir d'une licence poétique<sup>32</sup> : ces mots, dont le schéma métrique s'accommode malaisément du rythme dactylique, ont de toute façon une scansion particulière, puisque *i* y reçoit souvent la valeur d'un yod. On laissera donc de côté toutes ces formes à problème, à l'exception de *pēs*.

\*  
\* \*

Il est temps de passer aux formations qui trouveront place dans notre classement. Pour le type *amālor -ōris*, l'attention doit être attirée sur la différence entre la présentation qui sera donnée dans ces lignes et la description traditionnelle. Selon cette dernière, l'évolution phonétique a fait que « le nominatif s'est différencié des autres cas, mais d'une manière exactement contraire à ce qu'on avait dans la flexion primitive »<sup>33</sup>, qui opposait *-ōr* à *-ōr-*. Du point de vue fonctionnel, cela n'est pas exact. Dans la flexion dite primitive, on a affaire à une alternance quantitative entre deux phonèmes /ō/ et /ō̄/ ; dans la flexion classique une réalisation [ō̄] est structurellement impossible devant *r* final ; on se trouve donc en position de neutralisation, c'est-à-dire que la quantité de la voyelle en syllabe finale est automatiquement conditionnée. Au niveau phonologique, il s'agit d'un archiphonème ; au niveau morphophonologique, le parallèle avec les formes obliques, où la voyelle est en position de pertinence, conduit à l'interprétation par une longue : //amātōr//. Toujours si l'on se place au point de vue fonctionnel, l'alternance a été éliminée à l'époque préhistorique où la quantité longue a été généralisée dans le paradigme ; l'abrégement intervenu ulté-

32. Cf. M. Leumann dans la *Lateinische Grammatik* de Leumann-Hofmann, München 1926-1928, p. 264.

33. A. Ernout, *Morphologie historique du latin*, 3<sup>e</sup> éd., Paris 1953, p. 44.

rieurement ne met pas en cause l'immobilité du thème, malgré les apparences. Un raisonnement du même type s'applique naturellement à la voyelle suffixale des anciens thèmes en *-s-* de genre animé : exactement comme *amātor*, *honor -ōris* comporte un thème immobile, //honōr-//.

Dans cette dernière formation, ainsi que pour *arbor -ōris*, il existe toutefois deux formes de nominatif singulier ayant statut de doublets, l'une en *-ōs*, l'autre en *-or*<sup>34</sup>. La seconde est une innovation qui tend à remplacer la première. Le phénomène s'accomplit sous nos yeux, non sans hésitations ni retours en arrière, à une cadence variable selon les mots : pour la plupart, seule la forme en *-or* est attestée ; pour d'autres, la coexistence des doublets persiste plus ou moins longtemps, parfois jusqu'à la fin de la latinité (cas de *labōs* face à *labor*) ; pour *lepōs*, elle ne s'instaure qu'à basse époque. Mais cette diversité n'a rien qui doive surprendre : depuis les travaux de Gilliéron, la linguistique sait bien que les changements, tant phonétiques qu'analogiques, ne s'opèrent pas d'un mouvement uniforme dans tous les mots qui en sont susceptibles ; en outre, l'existence d'une forte tradition littéraire ralentit considérablement l'évolution, de sorte qu'une situation qui autrement aurait été transitoire peut se pérenniser. Selon la méthode d'analyse que nous avons adoptée, le remplacement de *-s* par *-r* s'accompagne d'une nouvelle interprétation morphophonologique, à savoir // -ōr-//, pour tout le paradigme. La racine du changement se trouve justement dans l'ambiguïté des formes obliques, où la réalisation [r] à l'intervocalique se prêtait à deux interprétations phonologiques, par /r/ ou par /s/. Mais de soi cette ambiguïté ne suffisait pas ; la preuve en est que dans les neutres (type *corpus*) le *-s* final s'est fort bien maintenu, en dépit d'une situation tout à fait comparable aux cas obliques (*corporis*). Seulement sur les noms de genre animé une pression s'exerçait en provenance d'un type vigoureusement productif, celui des noms d'agent en *-tor*, où l'interprétation par //r// s'imposait partout sans aucune hésitation. Comme toujours, la régularisation, c'est-à-dire l'élimination de variantes morphologiques (ici *-ōs/-or*), s'est exercée au profit de la formation en développement.

34. Les données philologiques ont été soigneusement répertoriées par H. Quellet, *Les dérivés latins en -or*, Paris 1969, p. 59-61.

Les neutres en *-s-*, sans doute faute d'un modèle productif, ignorent donc la généralisation de *-r* : *corpus -oris*. Cette discordance se retrouve dans la flexion du comparatif, qui pour cette raison fait problème. Raisonnons sur les trois formes typiques du thème, *melior*, *melius* et *meliōr-*. Les difficultés concernent le timbre et la quantité de la voyelle suffixale ainsi que la nature de la consonne finale. La première est facile à lever : si *melius*, phonologiquement /meliŌs/, est ambigu quant au timbre vocalique, *melior* et *meliōr-* présentent le timbre *o* en position de pertinence, ce qui incite à poser partout //o// (long ou bref); par contre, alors que *melior* présente la quantité vocalique en position de neutralisation, il y a désaccord entre *melius*, où la voyelle est phonologiquement brève, et *meliōr-*, où elle est phonologiquement longue. Pour la consonne finale, *melior* atteste /r/, *melius* atteste /s/ et c'est *meliōr-* qui est ambigu. Par conséquent cette déclinaison combine celle des substantifs de genre animé et celle des substantifs de genre neutre : le nominatif-vocatif-accusatif singulier neutre *melius*, isolé, s'oppose par sa consonne finale au nominatif-vocatif de genre animé et par sa quantité vocalique à tout le reste de la flexion. Les deux types d'alternance sont donc utilisés concurremment, mais ils ne sont pas redondants, car ils opposent trois termes et non deux : même joint à l'utilisation des désinences, un seul procédé d'alternance n'aurait pas suffi, étant donné les neutralisations qui amoindrissent l'efficacité du système. De la sorte le neutre des cas directs est toujours nettement caractérisé par rapport au reste de la flexion, au singulier grâce à des alternances, au pluriel grâce à une finale segmentale (*meliōr-a*). Entre les cas obliques, la distinction n'est pas faite, ce qui est assez inattendu puisqu'elle aurait pu aisément se réaliser sous la forme *-ōris* ∼ *-ōris*. Mais cette confusion ne saurait être mise en doute; elle est en liaison avec la répugnance à user du neutre substantivé ailleurs qu'aux cas directs.

On saisit ici, croyons-nous, une constante de structure qui perdure dans la flexion des thèmes en *-s-*, malgré les avatars que subissent les procédés formels. Une distinction morphologique est en cause et aucun changement, phonétique ou analogique, ne la compromet. Dans la situation initiale, si on laisse de côté les formes à désinence segmentale, suffisamment caractérisées, neutre et animé se distinguaient par une marque propre au genre animé, la quantité longue de la voyelle suffixale : /-ōs ∼ -ōs/; ni la généralisation de la longue



aux formes à désinence, ni le rhotacisme intervocalique ne remettent en cause cette opposition. En revanche la généralisation de *-r* à toutes les finales aurait eu pour conséquence de l'abolir, dans la mesure où elle entraînait la neutralisation de la quantité vocalique précédente. Sans doute tient-on là un conditionnement morphologique qui rendait le neutre rebelle aux modifications subies par le genre animé<sup>35</sup>. Mais l'alternance qui s'institue ainsi fait appel non seulement à la quantité vocalique, / $\bar{o} \infty \check{o}$ /, mais aussi aux consonnes : / $s \infty r$ / : ce second procédé est une innovation.

En fait, quelques adjectifs présentent une indistinction des genres animé et inanimé. Outre *uetus*, *pauper*, *memor*, dont le consonantisme final est ancien, ce sont les mots tels que *bicorpor* et *dēgener*, où la consonne *r* a été généralisée ; l'unité du thème *y* a été renforcée au détriment d'une opposition traditionnelle. A cette anomalie, on peut proposer une série d'explications : il s'agit d'une formation très récente et, semble-t-il, assez artificielle de la langue poétique ; en principe, ce sont des composés ; or il n'existe pas d'adjectifs composés à alternance qui aient pu servir de modèles. De plus la poésie donne une place éminente au jeu sur les sonorités : une phonie, même si fonctionnellement elle n'a que statut de variante, y voit son importance majorée, si bien que le [r] intervocalique, malgré la neutralisation qu'il implique, a pu imposer plus facilement son articulation à l'ensemble de la flexion. De toute manière, l'effectif de la catégorie est très restreint.

Passons maintenant aux types où l'alternance n'est pas exclue. Parmi les neutres en *-s-*, déjà évoqués, certains présentent une alternance de timbre entre le nominatif-vocatif-accusatif singulier et le reste de la flexion : le type *genus -eris*, à interpréter sur le plan phonologique comme / $gen\bar{O}s \infty gen\check{E}s-$ /, se différencie du type immobile *corpus -oris*, où les ambiguïtés phonologiques, / $korp\bar{O}s$ / mais / $korp\check{o}R-$ /,

35. On pourrait objecter que cette résistance n'avait pas lieu de s'exercer tant que *-ōr* n'était pas passé à *-ōr*. D'après les renseignements qu'on tire de la scansion chez les comiques, ce changement ou plutôt la neutralisation qui lui est corrélatrice et fait perdre toute pertinence à la quantité de la réalisation doit remonter en gros au début du 11<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. De toute façon elle n'est pas postérieure à la longue période de flottement entre *-r* et *-s* au genre animé. Au neutre, même si, ce qu'on ignore, un flottement analogue s'est produit, les conditions du triomphe de *-s* étaient déjà réunies à l'époque pré littéraire.



se résolvent au niveau morphophonologique en //korpös(-)// (ce qui justifierait //genös  $\infty$  genës-//). Comme on l'a rappelé en commençant, le problème posé par la répartition entre les deux types est un des plus irritants que soulève la déclinaison latine : on le constate sans l'expliquer, c'est-à-dire sans savoir sur quels critères les mots se sont ainsi rangés en deux sous-classes. On peut toutefois s'interroger sur l'origine de l'alternance elle-même : faut-il y voir le maintien d'un procédé attesté par la comparaison (grec hom. γένος γένεος) ou bien une innovation due à l'apophonie devant *r*? Dans le premier cas, les formes à thème immobile (*corpus* -*oris*, etc.) ont toute chance de s'expliquer par l'élimination du procédé redondant, tendance qu'on a déjà vue à l'œuvre pour les thèmes de genre animé. Dans le second, l'immobilité du thème semblerait à interpréter plutôt comme la persistance d'un état antérieur à l'apophonie ; sinon, il faut admettre que l'apophonie s'est exercée seulement sur une partie des formes qui en étaient susceptibles ou bien qu'après avoir créé (ou généralisé) une alternance, elle a vu ses effets partiellement annulés par un nivellement analogique. Nous avouons notre préférence pour la première hypothèse, plus simple, compte tenu du fait qu'aucun exemple assuré n'établit le passage phonétique de *ō* à *ē* devant *r* en position intérieure. A supposer qu'il ait eu lieu, son relatif échec, quel qu'en soit le mécanisme, traduirait encore l'action de la tendance simplificatrice : considérée en synchronie dans l'ensemble du système latin, l'alternance de timbre apparaît comme un procédé très minoritaire ; or ni la situation reconstruite pour l'indo-européen, ni le changement phonétique qu'on peut imaginer pour l'époque préhistorique ne laisseraient attendre un tel état de langue. Le sens général de l'évolution ne fait donc aucun doute.

Elle s'accomplit de même, pensons-nous, dans le type *pater patris*, auquel on attribue traditionnellement une alternance *e/zéro* conforme aux données de la comparaison (même si dans le détail la répartition de l'alternance selon les cas n'est pas celle qu'on pourrait prévoir) : seule aurait disparu, à la suite des changements phonétiques affectant les finales, l'alternance entre longue et brève (grec πατήρ  $\infty$  πάτερ). Sur le dernier point, on ne peut qu'être d'accord ; mais sur l'existence même d'une alternance quelconque en latin, les doutes les plus sérieux doivent être émis. On partira des formes à désinence segmentale, qui sont claires : elles

comportent un thème /patr-/; or le même thème, sans désinence, ne peut aboutir qu'à une réalisation [pater], puisque [patr̥] est impossible en latin; si on préfère, il y a en finale neutralisation de l'opposition entre /e/ et zéro devant /r/, dans la mesure où après consonne [-er] est aussi bien la réalisation de /-r/ que de /-er/. Fidèle au principe selon lequel l'interprétation doit s'appuyer sur les formes sans ambiguïté, on conclura que le thème est //patr-// dans toute la flexion. La même solution s'applique à *linler* (ancien *linlris*) et, hors de la 3<sup>e</sup> déclinaison, au type *ager agrī*, pour lequel il faut poser un thème immobile //agr-//<sup>36</sup>. Sans ce raisonnement, on est contraint d'admettre que la 2<sup>e</sup> déclinaison connaît au moins une alternance de thème, ce qu'à notre connaissance, personne n'a encore prétendu. En réalité les divers changements intervenus à date préhistorique ont fait disparaître l'alternance du type *paler* sans en instaurer, malgré les apparences, dans *linler* ou dans le type *ager*. Aucune alternance du thème ne se manifeste donc non plus quand on considère l'opposition de *ācer* à *ācris*. Ici il s'agit de différencier non plus les genres animé et inanimé, comme pour le comparatif, mais le masculin et le féminin, sur le modèle de la 1<sup>re</sup> classe. Le procédé n'est alors nullement redondant : face à *ācris* et *ācre*, qui sont clairs (/ākrĒs/ et /ākrĒ/), *ācer* peut réaliser diverses séquences phonologiques, au moins /ākr/, peut-être /ākrŌs/; mais morphophonologiquement il correspond sans aucun doute à //ākr//. D'où une alternance entre absence de -s et présence de -s qui ne se manifeste ailleurs que pour opposer l'inanimé à l'animé (par exemple entre *ācre* et *ācris*!); ainsi s'expliquerait que l'opposition entre *ācer* et *ācris* soit toujours restée incertaine. En outre le procédé oppose dans la même flexion le type parisyllabique et le type imparisyllabique, alors qu'ailleurs la distinction n'est pas fonctionnelle puisqu'on a d'assez nombreux exemples de doublets. *Celer* est justiciable de la même interprétation. Étant donné que dans de tels adjectifs l'alternance ne porte pas avec évidence sur la forme du thème et qu'ils sont à cheval sur les types parisyllabique et imparisyllabique, ils seront écartés du classement.

36. Le nominatif *ager* pourrait donc être interprété comme une forme à désinence zéro. De toute manière, le Ē n'entre pas ici dans une alternance fonctionnelle.

La solution adoptée pour rendre compte de *pater* par //patr-// nous paraît susceptible d'une généralisation concernant la plupart des mots en *-en*. La phonologie a déjà montré que *-en/-in-* ne saurait être considéré comme une alternance fonctionnelle. La question est maintenant de savoir si, de la même façon que [-ër] réalise /r/, le groupe [-ën] n'est pas ici la réalisation du phonème /n/ en position finale. Pour *pater*, ce sont les formes comme *patrem*, alors que \**paterem* serait phonologiquement licite, qui tranche en faveur de la solution retenue. Ici la question est un peu plus délicate, mais on peut, croyons-nous, lui faire la même réponse. A première vue, la voyelle médiane de *flūminis* s'explique par un archiphonème vocalique bref, puisqu'une réalisation \**flūmnis* paraît possible, parallèlement à *omnis* et *damnum*. Mais il faut encore une fois partir des formes sans ambiguïté : pour *pectinis*, *carminis*, *germinis*, le même élément vocalique n'a aucun caractère de pertinence, puisqu'il ne saurait commuter avec zéro ; ni \**pectnis*, ni \**carmnis*, ni \**germnis* ne seraient conformes à la syntagmatique du latin. On peut traiter de la même façon les exemples où le suffixe *-men* apparaît après voyelle : comme cela a été fait ailleurs, il suffit de recourir à une joncture correspondant à une frontière morphologique ; on pose alors qu'entre joncture et voyelle, le groupe /mn/ se réalise constamment *-min-*, la réalisation [mn] ne se produisant que directement après voyelle : d'où *flū + min-* et *agi + minī*, mais *omnis*, *amnis*, *damnum* et *somnus*<sup>37</sup>.

Pour être complet, on notera une alternance de timbre nouvelle, mais débile, qui s'est introduite dans quelques neutres en *-r-*. Encore les flottements orthographiques qu'on relève dans la tradition la rendent-ils un peu suspecte. Il s'agit des très rares mots qui se déclinent comme *rōbur rōboris* ; ils se distinguent des mots à thème immobile, ceux du type *fulgur fulguris* d'une part, ceux du type *marmor marmoris* d'autre part<sup>38</sup>, entre lesquels la répartition semble conditionnée par le phonétisme radical : sont en *-ur/* les mots dont le radical comporte un élément noté *u*, qu'il s'agisse de la voyelle ou d'un second élément de diphtongue (*fulgur*, *gullur*, *murmur*, *lurtur*, *uullur* et *augur*, ancien neutre en *-s-*).

37. La difficulté est qu'on a aussi *fēmīna* et *alumnus* : la joncture n'apparaît ici que dans la forme qui, du point de vue latin, est la moins analysable. On pourrait cependant les poser toutes deux comme sans joncture, à condition d'admettre que [-mn-] est possible seulement après voyelle brève.

38. Mais *marmor* est attesté par Quintilien, *Inst.* 1, 6, 23.

Pour le type à alternance, il se peut que *rōbur*, ancien thème en *-s-*, ait connu à date récente la généralisation de *-r* à laquelle a échappé le type *corpus -oris*. *Ebur eboris* est phoniquement et sémantiquement proche du précédent. Restent *iecur iecoris* et *femur femoris*, examinés précédemment d'un autre point de vue ; des génitifs *\*iecuris* et *\*femuris* seraient-ils concevables ? D'une façon générale, on doit se demander si en position intérieure devant *r* intervocalique l'opposition /*ũ*  $\infty$  *ō*/ fonctionne réellement. Si aucune paire commutative authentique ne semble disponible — la meilleure approximation consiste à rapprocher *decuriō* de *decorō* — et si la plupart des exemples de [-u-] s'expliqueraient par le conditionnement radical décrit ci-dessus, on a toutefois *saturō*, *decuriō*, *centuriō* et surtout les verbes « désidératifs » en *-turiō -turīs*. On ne peut donc écarter totalement les exemples d'alternance /*ũ*  $\infty$  *ō*/, mais ils se réduisent à bien peu de chose.

Enfin l'alternance quantitative qui se manifeste dans un certain nombre de thèmes en *-n-* de genre animé a été caractérisée dans la première partie, à laquelle il suffit de renvoyer. Ici encore, il y a un problème de répartition entre le type à thème immobile (*raliō -ōnis*) et le type à thème alternant (*homō -inis*) ; si l'ordre est plus apparent que pour les neutres en *-s-* parce qu'on peut opposer deux formations vivantes quoique inégalement productives, celle des noms d'action en *-tiō* et celle des abstraits en *-dō*, il s'en faut de beaucoup que les raisons du classement soient toutes éclaircies ; *homōnem* (Ennius, *Ann.* v. 138 éd. Vahlen) révèle un flottement qui a dû être bien plus étendu à époque pré littéraire et rappelle non seulement l'hésitation entre *-ōs* et *-or*, mais surtout celle dont on a des traces entre neutres en *-us -oris* et neutres en *-us -eris*<sup>39</sup>. La tendance unificatrice a joué en généralisant la quantité longue comme dans les thèmes animés en *-s-*, mais elle a connu un échec partiel comparable à celui qui se traduit par le maintien du type *genus -eris* face à *corpus -oris*. Elle a même laissé subsister un cas, celui de *carō carnis*, où la longue alterne, non avec un élément bref, mais avec zéro.

39. Voir les données réunies par Graur, « Les noms latins en *-us, -oris* », *Revue de Philologie* 63 (1937), p. 265-279.



## IV

Il est maintenant possible d'établir un bilan en classant les divers types de flexion selon qu'une alternance de thème est ou n'est pas mise en œuvre. Dire qu'un thème est immobile, c'est affirmer son unité au plan morphophonologique. Admettre une alternance, c'est reconnaître au thème, de ce point de vue, deux formes différentes, entre lesquelles le choix est commandé, non par le contexte phonique, mais par les catégories morphologiques, en l'espèce le cas et le nombre (le genre ne joue un rôle que dans le comparatif) : l'une est propre au nominatif-vocatif singulier (auquel l'accusatif est identique dans les neutres), l'autre à tout le reste du paradigme. La variation porte exclusivement sur la dernière voyelle ou, exceptionnellement, sur la dernière consonne du thème. On effectuera la répartition entre les rubriques suivantes :

A. Thèmes immobiles.

B. Thèmes à alternance

1) de quantité ;

2) de timbre ;

3) composée, propre au comparatif.

#### A. THÈMES IMMOBILES.

Sous cette rubrique, on trouve des thèmes très variés. Ils seront représentés par un choix d'exemples, plus ou moins détaillé selon la difficulté des formes. Pour chaque verbe cité, l'exemple sera assorti de l'interprétation morphophonologique qui justifie son classement. Les remarques qui viendront ensuite pourront être réduites au minimum, puisque les problèmes essentiels ont reçu une solution dans la troisième partie.

Dans les « faux imparisyllabiques », le génitif pluriel se termine en principe par *-ium* et, à l'époque républicaine, l'accusatif pluriel de genre animé par *-īs*. Pour des raisons de commodité et sans que cette position soit définitive, la présentation donnée ici implique que *-ium* est une variante morphologique de *-um* et *-īs* une variante morphologique de *-ēs* (de même, à l'ablatif singulier, *-ī* et *-ē* entretiendraient un rapport allomorphique) : on évite ainsi le problème, pour nous



secondaire, que posent les exemples assez nombreux de flottement : c'est la forme du nominatif singulier qui importe, puisque l'alternance de thème, quand elle intervient, l'oppose à tout le reste de la flexion.

## 1<sup>o</sup> Substantifs

### a) de genre animé

#### α) Thèmes en occlusive

<i>auceps -upis</i> //aukap-//	<i>cliēns -entis</i> //kliēnt-//
<i>plēbs plēbis</i> //plēb-//	<i>lapis -idis</i> //lapid-//
<i>uelustās -ātis</i> //wetŌstāt-//	<i>pecus -udis</i> //pekud-//
<i>uirtūs -ūtis</i> //wirtūt-//	<i>glāns glandis</i> //glānd-//
<i>mīles -ilis</i> //mīlet-//	<i>nūlrīx -īcis</i> //nūtrīk-//
<i>seges -elis</i> //seget-//	<i>dux ducis</i> //duk-//
<i>anas -atis</i> //anat-//	<i>rēx rēgis</i> //rēg-//
<i>caput -ilis</i> //kapŌt-//	<i>rēmex -igis</i> //rēmag-//
<i>custōs -ōdis</i> //kustōd-//	<i>nīx niuis</i> //nig <sup>w</sup> -//

#### β) Thèmes en //l//, //r// et //s//

<i>pugil -ilis</i> //pugil-//	<i>honor -ōris</i> //honōr-//
<i>cōnsul -ulis</i> //kōNsul-//	<i>honōs -ōris</i> //honōs-//
<i>pater patris</i> //patr-//	<i>lepus -oris</i> //lepos-//
<i>augur -uris</i> //augur-//	<i>cīnis -eris</i> //kinĒs-//
<i>amātor -ōris</i> //amātōr-//	<i>tellūs -ūris</i> //tellūs-//

#### γ) Thèmes en nasale

<i>ratio -ōnis</i> //ratiōn-//	<i>tībīcen -cinis</i> //tībīkan-//
<i>flāmen -inis</i> //flāmn-//	<i>sanguīs -inis</i> //sāNg <sup>w</sup> in-//

### b) de genre neutre

#### α) Thèmes en occlusive

<i>lac lactis</i> //laKt-//	<i>cor cordis</i> //kord-//
-----------------------------	-----------------------------

#### β) Thèmes en //l//, //r// et //s//

<i>tribūnal -ālis</i> //tribūnāl-//	<i>fulgur -uris</i> //fulgur-//
<i>calcar -aris</i> //kalkar-//	<i>corpus -oris</i> //korpos-//
<i>marmor -oris</i> //marmor-//	

#### γ) Thèmes en nasale

<i>flūmen -inis</i> //flūmn-//	<i>glūten -inis</i> //glūtn-//
--------------------------------	--------------------------------

## 2<sup>o</sup> Adjectifs

#### α) Thèmes en occlusive

<i>inops -opis</i> //inop-//	<i>compos -otis</i> //kompot-//
------------------------------	---------------------------------

*caelebs -ibis* //kaelĔb-//  
*dīues -itis* //dīwet-//  
*hebes -etis* //hebet-//  
*nostrās -ālis* //nostrāt-//

*ferēns -entis* //ferĕnt-//  
*audāx -ācis* //audāk-//  
*duplex -icis* //duplĔk-//

β) Thèmes en //r//

*pauper -eris* //paupĔr-//

*memor -oris* //memor-//

### Remarques :

Les principes définis en commençant ont guidé l'interprétation des cas difficiles, c'est-à-dire que quand il y a neutralisation phonologique, l'interprétation morphophonologique est commandée par les cas non ambigus tirés du même paradigme. Ainsi l'interprétation //lepos-// est retenue parce que *leporis* a phonologiquement un thème /lepōR-/ , où le vocalisme est clair, et que *lepus* a phonologiquement un thème /lepōs-/ , où c'est le consonantisme qui ne donne pas lieu à hésitation. Dans *tribūnal*, la neutralisation affectant la quantité de la dernière voyelle ne s'oppose pas à une interprétation //tribūnāl-//, sur la base de *tribūnālis*. Pour *nix*, nous adoptons la solution évoquée dans la note 12. Toujours en vertu des mêmes principes, l'alternance de quantité est purement apparente dans *sanguīs -īnis* : si devant /s/ final [ī] s'oppose à [ĩ], on ne peut faire fi de la consonne finale du thème aux autres cas ; or on a vu qu'un groupe /-ins/ se réalise normalement [-īs], quelle que soit la quantité de /i/ ; cette façon de voir est corroborée par la morphophonologie, qui invite à poser //sāNgwin-s// (ou //sāNwin-s// : voir note 12 ; de toute manière, la nasale terminant la première syllabe est en position de neutralisation).

Pour des mots comme *auceps*, *pecus*, *rēmex*, *tībīcen*, l'interprétation morphophonologique gagne en précision quand on tient compte des formes apparentées : au lieu de //aukĔp-, pekŎd-, rēmĔg-, tībīkn- (ou) tībīkŨn-// (cette dernière forme comporterait un archiphonème vocalique bref), le rapprochement avec *capiō*, *pecū*, *agō* et *canō* permet de poser //aukap-, pekud-, rēmag-, tībīkan-//. La validité de cette procédure dépend de la réalité qu'avait gardée en synchronie le rapport étymologique. Elle a été utilisée aussi pour *compos*, dont le préfixe /kōN-/ doit représenter //kom-// à cause de *comedō* et de *comes* ; pour *cōnsul*, le rapprochement serait plus aléatoire.

## B 1. THÈMES À ALTERNANCE DE QUANTITÉ.

1<sup>o</sup> Substantifs

## a) de genre animé

*pēs pedis* // (?) pēd- ∞ pĕd-//    *arbōs -oris* //arbōs- ∞ arbōs-//  
*homō -inis* //homōn- ∞ homōn-//    *Cerēs -eris* //kerēs- ∞ kerēs-//  
*carō carnis* //karōn- ∞ karn-//

## b) de genre neutre

néant

2<sup>o</sup> Adjectifs

(Voir sous B 3.)

## Remarques :

Alors que le type *homō (nēmō)* est représenté en latin par plusieurs dizaines de mots, masculins ou féminins (les masculins *cardō, margō, ordō, turbō, Apollō* et les féminins autres que les abstraits en *-iō* et *-liō*), *carō, arbōs* et *Cerēs* sont isolés. *Arbōs* a le genre féminin, exceptionnel pour un nominatif en *-ōs*. Pour l'alternance, le cas de *Cerēs* est parallèle à celui de *arbōs*. Mais la différence de timbre (*e* et non *o*), jointe au caractère conservateur des noms divins (cf. la déclinaison de *Iuppiter*), explique que la forme en *-r* soit inconnue. De *Cerēs Cereris*, on pourrait rapprocher *pūbēs pūberis*, dont la flexion est assez flottante : le mot sert à la fois d'adjectif et de substantif, mais le nominatif singulier de l'adjectif est mal établi, il apparaît sous diverses formes (*pūber, pūbis*) et *pūbēs* se rattache plutôt au substantif, dont la déclinaison usuelle est *pūbēs pūbis*.

## B 2. THÈMES À ALTERNANCE DE TIMBRE VOCALIQUE.

1<sup>o</sup> Substantifs

## a) de genre animé

*uenus -eris* //wenŌs- ∞ wenĔs-//

## b) de genre neutre

*genus -eris* //genŌs- ∞ genĔs-//    *rōbur -oris* //rōbŭr- ∞ rōbōr-//

2<sup>o</sup> Adjectifs

*uetus -eris* //wetŌs- ∞ wetĔs-//

## Remarques :

Seul le type neutre *genus -eris* est correctement représenté (par une vingtaine de mots). *Venus* et *uelus* sont isolés : *uenus* est passé au genre féminin à cause de son emploi comme nom de divinité ; quant à *uelus*, son isolement confirme l'hypothèse selon laquelle il s'agirait d'un ancien substantif ; du point de vue diachronique, tous deux appartiennent en fait au type *genus*. Pour deux noms propres, *Aniō* et *Neriō*, on connaît des cas obliques en *ē* : *Aniēnis*, e. g. Ovide, *Mét.* 14, 329, *Neriēnem*, e. g. Plaute, *Truc.* 515 (où la scansion est du reste ambiguë) ; mais ce sont des formes non romaines, qu'on peut laisser à part.

## B 3. ALTERNANCE COMPOSÉE, PROPRE AU COMPARATIF.

Si on se fonde comme précédemment sur les oppositions de cas et de nombre, on a au genre animé une flexion à thème immobile et au neutre une flexion à alternance quantitative, conformément aux types qui viennent d'être passés en revue : *melior -ōris* //meliōr-// (cf. type A)

*melius -ōris* //meliōs- ∞ meliōs-// (cf. type B 1).

On est donc amené à interpréter différemment la consonne finale du thème *meliōr-* selon les flexions. Si c'est le genre qui sert de base au classement, on retrouve à l'accusatif singulier une alternance quantitative redondante, puisque le genre animé est caractérisé par une désinence : *meliōrem* ∞ *melius* //meliōs- ∞ meliōs-// ; dans le reste de la flexion, le thème est constamment /meliōR-/, quel que soit le genre ; la solution la plus simple consiste à admettre que le nominatif-vocatif-accusatif neutre singulier *melius* se caractérise doublement, vis-à-vis du genre animé grâce à la consonne finale, vis-à-vis de tous les autres cas grâce à sa quantité brève :

$$//meliōs// \infty \left\{ \begin{array}{l} //meliōr// \\ //meliōR-// \end{array} \right\}$$

Le comparatif se distingue donc des autres mots à divers titres : il présente au neutre une alternance de quantité et cette alternance est l'inverse de celle qu'on constate ailleurs, où la longue est (conformément au modèle hérité) affectée au nominatif ; en outre une alternance consonantique se manifeste dans le paradigme et elle est fonction, non du cas, mais du genre.

## V

Il est temps de conclure. L'examen auquel nous nous sommes livré met en lumière la prépondérance du type à thème immobile. Elle est plus étendue que ne le laisse croire la présentation traditionnelle, selon laquelle il y aurait, par exemple, une alternance de quantité dans le type en *-ōr -ōris* : fonctionnellement, il n'en est rien. Dans les substantifs, les seuls types où l'alternance demeure sont, mis à part des cas isolés, des thèmes en //n//, pour la plupart féminins, à alternance de quantité, et des thèmes neutres en //s//, à alternance de timbre vocalique.

Du point de vue diachronique, il y a donc tendance à l'immobilité du thème. Cette évolution se comprend sans peine : l'alternance dans la forme du thème est largement redondante puisque sa fonction s'identifie à celle d'un autre procédé, l'adjonction de morphèmes désinentiels, dont l'efficacité est bien plus grande. D'autre part, contrairement aux désinences, l'alternance ne se manifeste que dans certains types de flexion. La langue travaille donc à éliminer un procédé peu utile, en recul depuis des millénaires, au profit d'un procédé d'ores et déjà constant à l'époque de l'unité indo-européenne. Cependant l'inertie des structures linguistiques fait que la tendance n'a pas totalement abouti à époque historique. Le seul exemple d'alternance où apparaisse une innovation notable concerne la flexion des comparatifs : il combine une alternance quantitative dont le principe est hérité et une alternance consonantique de création latine. Mais c'est justement un cas où l'alternance n'est pas redondante, puisqu'elle sert à opposer le genre neutre aux genres animés là où les désinences ne fonctionnent pas. Encore l'innovation ne porte-t-elle pas sur le principe de l'alternance, mais seulement sur sa mise en œuvre : il s'agit de maintenir une distinction que les changements intervenus pouvaient compromettre.

Des tendances contradictoires qui avaient été signalées au début de l'article, simplification et diversification, un examen attentif montre que la première est largement dominante : l'évolution tend avant tout à réduire la redondance des procédés fonctionnels. Si des complications s'introduisent secondairement dans le système, il ne faut pas en exagérer



l'importance : la coexistence des neutres en *-us -eris* et en *-us -oris*, des animés en *-ō -inis* et en *-ō -ōnis* est d'un certain point de vue une indéniable complication, mais à un niveau plus profond elle traduit l'extension du type général, où les thèmes sont immobiles : en fait, pour des raisons mal connues, certains mots ou groupes de mots sont restés en dehors de l'évolution qui a régularisé la majorité des termes, en particulier les formations très productives comme celle des noms d'agent en *-lor* et celle des noms d'action en *-tiō*.

D'une certaine manière, cette évolution morphologique est sanctionnée par les innovations de la phonologie latine. Il est difficile en effet de ne pas établir un rapport entre l'abandon de certains procédés grammaticaux et l'établissement de certaines neutralisations phonologiques : en même temps que les alternances portant sur le timbre ou la quantité des voyelles cessent de fonctionner, les oppositions phoniques correspondantes s'abolissent et les phénomènes appelés traditionnellement faits d'apophonie, de syncope ou d'abrégement se produisent sans que soit altérée l'efficacité du système casuel. Il faut donc se demander si, comme nous venons de le suggérer, l'évolution des paradigmes grammaticaux doit être regardée comme un conditionnement de l'évolution phonologique : car l'inverse peut aussi se soutenir. La généralité de ces changements morphologiques, l'antiquité de leurs premières manifestations plaideraient pour la première solution. D'autre part, si les divers niveaux de la langue jouissent d'une relative autonomie, il semble réaliste d'admettre une certaine subordination des structures phoniques aux structures morphologiques. Cela dit, l'évolution grammaticale à laquelle nous nous référons ne constitue certainement pas à elle seule tout le conditionnement de l'évolution phonologique en cause : elle la favorise ou simplement elle ne lui fait pas obstacle. Il est même probable qu'il y a interaction, c'est-à-dire qu'à leur tour les changements affectant la structure et le fonctionnement du système phonologique ont eu une influence sur le système grammatical. Mais au stade où nous sommes parvenu, nous devons nous borner à affirmer le lien entre les deux phénomènes sans pouvoir préciser davantage le mécanisme des relations causales.

Xavier MIGNOT.

## NOTE SUR LATIN *AIŌ*

SOMMAIRE. — Si l'on admet que *aiō* a été refait sur un parfait (disparu)  $*\bar{e}g\bar{i}$  et si l'on pose, pour ce verbe « dire », une racine  $*\bar{a}_1eg-$ , une parenté, récemment contestée, peut être maintenue entre *aiō* (bâti sur  $*\bar{e}g\bar{i} < *a_1e-a_1g-$ ) et grec  $\tilde{\eta}$  (forme à augment  $*e-a_1eg-$ ).

Dans un récent article (« The Proterodynamic 'Perfect' », *KZ.* 87, 1973, p. 86 sqq.), R. S. P. Beekes, en traitant, entre autres, des formes grecques  $\tilde{\eta}$  ( $< * \tilde{\eta} \kappa - \tau$ ), ( $\tilde{\alpha} \nu -$ )  $\omega \gamma \alpha$  'je commande', maintient que latin *aiō* 'je dis', *adagium* 'proverbe' devraient être séparés, du point de vue étymologique, du grec  $\tilde{\eta}$  : « However,  $\tilde{\eta}$  has  $\eta$  as appears from Alkman  $\tilde{\eta} \tau \acute{\iota}$ , but Lat.  $*ag-$  can hardly represent  $*\bar{a}g-$ , i.e.  $*Hg-$ , because Latin did not vocalise a laryngeal in anlaut before consonant, as appears from the fact that Latin has no prothetic vowels. Therefore Lat.  $*ag-$  supposes full grade,  $*h_2eg-$ , which can only have had  $h_2$ . *Adagium* with long  $\bar{a}$  (a short one would have given *\*adigium*) confirms this : the word must derive from a root noun  $*h_2\bar{e}g-$  (cf. Lat. *ambāges*). Gr.  $\tilde{\eta}$  must then be separated from *aiō*,  $\tilde{\alpha} \nu - \omega \gamma \alpha$  might stand for  $*h_2\bar{o}g-$ , though other interpretations are not impossible ( $*oh_2g-$ ;  $*h_3e-h_3(o)g-$  when not cognate with *aiō*). » (*ibid.*, p. 94)<sup>1</sup>.

Mais on se demande s'il ne serait pas possible de reconcilier les faits latins en question avec ceux du grec (et ceux de l'arménien, cf. *asem* 'je dis', aoriste *asaçi*) en supposant une racine verbale indo-eur.  $*\bar{a}_1eg-$  'dire'. Comme l'a bien vu H. Rix, *Kratylos Jahrgang XIV*, Heft 2, 1969-1972, p. 181, le verbe grec ( $\tilde{\alpha} \nu -$ )  $\omega \gamma \alpha$  pourrait remonter à un parfait indo-eur., originellement pourvu de reduplication, d'une racine  $*\bar{a}_1eg-$ , soit  $*\bar{a}_1e-\bar{a}_1og-$ . La forme historique (gr.  $-\omega \gamma \alpha$ ) suppose une contraction des voyelles *e* et *o* après la chute des 'laryngales' pré-vocaliques. De même, la forme gr.  $\tilde{\eta}$  devrait représenter une formation augmentée ( $*\acute{e}-\bar{a}_1eg-$ ).

1. Pokorny, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, p. 290, restitue une racine verbale indo-eur.  $*\bar{e}g-$  /  $\bar{a}g-$  'dire'.

Aussi ne semble-t-il pas exclu que la racine verbale  $*\mathfrak{z}_1eg'$ - ait fourni, à l'italique, un présent en  $*-y-$ , à savoir  $*egy\bar{o}$ , et un perfectum, représentant le vieux parfait indo-eur. de cette racine, duquel le grec conserve, comme nous l'avons déjà noté, une trace dans le verbe  $(\mathfrak{z}\nu-)\omega\gamma\alpha$ . Des formes de perfectum du type de latin  $\bar{e}m\bar{i}$  (:emō),  $ded\bar{i}$  (:dō),  $s\bar{e}d\bar{i}$  (:sedeō, sīdō), qui représentent des formes de parfait indo-eur., s'expliquent cependant, selon l'analyse de M. Benveniste, *Archivum Linguisticum* 1, 1949, p. 16 sqq., à partir de formes redoublées à vocalisme zéro de la racine verbale :  $*\mathfrak{z}_1e-\mathfrak{z}_1m-$ ,  $*de-d\mathfrak{z}_3-$ ,  $*se-sd$ -<sup>2</sup>. Ce type de formation est également attesté en osco-ombrien, cf. osque DEDED, ombrien DEDE ( $*de-d\mathfrak{z}_3-$ ), osque PRUFFED ( $<*f\bar{e}fed$ ), lat. (con)didit ( $*dhe-dh\mathfrak{z}_1-$ ). Dès lors, on serait tenté de poser, dans le cas qui nous occupe ici, le système suivant pour l'italique commun : présent  $*egy\bar{o}$  et perfectum  $*\bar{e}g-$  ( $<* \mathfrak{z}_1e-\mathfrak{z}_1g'$ -, structuralement comparable à  $*de-d\mathfrak{z}_3-$  dans l'osque DEDED, etc.).

Ce système est semblable à celui que restitue M. Benveniste (*ibid.* p. 18) pour le latin  $api\bar{o}$  : (co-)ēpī, à savoir présent  $*epy\bar{o}$  (cf. le hittite *ep-mi* 'je prends') : perfectum  $*\bar{e}p-$  ( $<* \mathfrak{z}_1e-\mathfrak{z}_1p-$ ). Le présent  $*epy\bar{o}$  s'est transformé, en latin, en  $\bar{a}pi\bar{o}$  sur le modèle de  $f\bar{a}c(i-\bar{o})$  :  $f\bar{e}c(-\bar{i})$ . Le rapport latin  $f\bar{e}c-$  :  $f\bar{a}c-$  trouve cependant son pendant dans l'osque *hipid* (3<sup>e</sup> pers. du sing. du subj. perf.,  $*gh\bar{e}p-$ ) : osque *hafiest*, ombrien *habiest* (futur)<sup>3</sup>; cf. aussi le perfectum osque  $*f\bar{i}fiked$  (supposé par FIFIKUS, 2<sup>e</sup> pers. du sing. du fut. antér.), que M. Lejeune, *Corolla Linguistica*, Festschrift Ferdinand Sommer, 1955, p. 148 sqq., explique comme  $*f\bar{e}-f\bar{e}k-ed$  : présent  $f\bar{a}k-$  (p. ex. dans l'osque FAKIAD, 3<sup>e</sup> pers. du sing. du subj.)<sup>4</sup>. Ceci nous autorise à considérer le type en question (perfectum  $*(C)\bar{e}C-$  : présent  $*(C)\bar{a}C-$ ) comme italique commun. Si cela est correct,

2. Autrement C. Watkins, *Indogermanische Grammatik* III, 1, p. 153, qui dit : « Doch zeigt die einzige andere deutlich reduplizierte TeT- Wurzel im Lateinischen nicht Schwundstufe, sondern o-Stufe : *didicī* <  $*de-dok-$  (di- in der Reduplikation folgt dem Präsens *discō*). » Cependant, on s'attendrait, ici encore, à une formation redoublée à vocalisme zéro de la racine, soit  $*de-dk(ai)$  >  $*de-ik(ai)$ . Une telle forme aurait dû donner, par évolution phonétique régulière, latin  $*dekk(ai)$  >  $*deccī$ . Il devient alors possible de s'imaginer qu'un  $*dekk(ai)$  pré-historique se soit réduit à  $*dek(ai)$  par une simplification de la gémée -kk- sous l'influence du thème *dek-/dok-* (dans *decet*, *doceō*, *docuī*). Ensuite, ce perfectum  $*dek(ai)$  aurait été renforcé d'une syllabe de reduplication di- :  $*dek(ai) \rightarrow *di-dek(ai) > \text{lat. } didicī$ .

3. Voir pour ces formes H. Vetter, *Handbuch der italischen Dialekte*, p. 406.

4. Cf. C. Watkins, *ibid.*, p. 154.

rien n'empêche de supposer que le rapport (perf.) \**ēg-* : (prés.) \**egyō* se soit transformé, déjà au niveau de l'italique commun, en (perf.) \**ēg-* : (prés.) \**āgyō* (donnant latin *aiiō*<sup>5</sup>). En effet, l'ombrien *aiu* 'interpellationes' (nom. plur. n)<sup>6</sup> s'expliquerait bien comme ayant reçu le vocalisme radical du verbe \**āgyō*. Il en serait de même des formations latines *adagiō*, *adagium*, *prodigium* (< \**prōd-āgium*) 'Wunderzeichen, etc.', *axamenta* 'carmina Saliaria'<sup>7</sup>.

Si le perfectum \**ēg-*, supposé ici, n'a pas survécu dans les langues italiques, ce pourrait — au moins en partie — être dû à l'homophonie avec le perfectum \**ēg-* (latin *ēgī* : *āgō*<sup>8</sup>), qui, il est vrai, ne nous est pas connu en osco-ombrien (mais aucun parfait de *agō* n'y est attesté).

Notons que le latin *prodigium* montre l'affaiblissement régulier d'un -*ā-* bref médian. Le -*a-* médian du latin *adagium*, *adagiō* pourrait être attribué à l'influence du *a-* initial de ces formes, cf. à titre de parallèle latin *anas* gén. sing. *anatis* (∞ *anitis*), *alacer*, etc.<sup>9</sup>.

La pré-forme de l'arménien classique *asem*, aoriste *asaçi* ne se laisse pas déterminer avec certitude<sup>10</sup>. Cependant, arm. *asem* devrait représenter une forme indo-eur. à vocalisme réduit de la racine, à savoir \**ǵ<sub>1</sub>g'-*. On pourrait alors être tenté de chercher le point de départ de *asem* dans une formation médiale du type de grec *φάτο*, soit \**ǵ<sub>1</sub>g'-ló(i)*, d'où arménien \**as-* (avec une voyelle prothétique). L'étymologie du nom *aṛac* 'proverbe', que Meillet, *MSL.* 17, 1911/12, p. 356, a rapproché du latin *ad-agium*, reste incertaine, voir Solta, *Die Stellung des Armenischen im Kreise der idg. Sprachen*, p. 369.

Si ce que nous avons dit ci-dessus est correct, le rapprochement traditionnel du latin *aiō* avec le grec *ᾱ* ne devrait pas être abandonné.

Fredrik Otto LINDEMAN.

Baunevej 31. Nødebo  
3480 Fredensborg. Danmark.

5. Voir pour les détails de la flexion Sommer, *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*<sup>2</sup>, p. 545 sq.

6. Cf. Vetter, *ibid.*, p. 382. La formation de l'osque *angetuzel* 'proposuerint', qu'on analyse souvent comme \**an-ag-ei-* ne me paraît pas claire.

7. Cf. Vetter, *ibid.*, p. 382.

8. Latin *ēgī* (: *agō*) est, comme on le sait, analogue (d'après *fēcī*, etc.) pour \**āgī* (cf. le v. isl. *ólk*).

9. Voir Leumann-Stolz, *Lateinische Laut- und Formenlehre*<sup>5</sup>, p. 95 sq., et cf. Walde-Pokorny, *Vergleichendes Wörterbuch I*, p. 114.

10. Voir aussi pour les formes arméniennes W. Winter, *Evidence for Laryngeals*<sup>2</sup>, p. 112, G. Schmidt, *KZ.* 87, 1973, p. 59 sqq. (avec bibliographie).





## PROBLÉMATIQUE DU JUDÉO-ESPAGNOL

**SOMMAIRE.** — *On ne peut aborder l'étude du judéo-espagnol sans y distinguer au préalable deux modalités qui diffèrent essentiellement par leur syntaxe; l'une le judéo-espagnol calque ou LADINO, l'autre le judéo-espagnol vernaculaire ou DJUDEZMO.*

*Le ladino langue pédagogique puis liturgique calque le texte hébraïco-araméen qui le sous-tend et plus particulièrement sa syntaxe, alors que le djudezmo maintient la syntaxe de l'espagnol de 1492 dont il est issu et dont il s'est individualisé vers 1620.*

*Il y a donc deux judéo-espagnols ayant:*

a) *un dénominateur commun, le lexique et la morphologie espagnols;*

b) *une différence fondamentale, la syntaxe.*

*C'est là ce que les spécialistes du judéo-espagnol et des autres judéo-langues n'ont pas vu ou à peine entrevu.*

*Il fallait poser cette dichotomie pour comprendre en quoi et comment ces deux modalités pouvaient interférer.*

*Il fallait aussi insérer la théorie du judéo-espagnol dans celle plus vaste des judéo-langues, elles-mêmes, pour ce qui est de la modalité calque, à rapprocher des islamo-langues calques, et à la limite, de l'ensemble des confessionno-langues calques.*

*Le champ d'investigations est vaste. Il s'étend du XIII<sup>e</sup> siècle à nos jours et englobe l'histoire de la langue espagnole, l'étude comparée des biblias ladinas et des biblias medievales roman-ceadas, mais aussi l'histoire du djudezmo qu'il reflète (aux niveaux phonétique, morphologique et lexical) de 1620 à nos jours.*

*Le djudezmo, sa formation, son évolution et notamment son dernier-né, le judéo-fragnol, méritent toute notre attention.*

*L'une et l'autre modalités constituent un vaste chapitre de la linguistique de contact nécessairement pluridisciplinaire.*

*C'est à une mise au point et à un peu plus de clarté que vise le présent article.*

*Il faut apprendre à reposer et délimiter les problèmes de ce carrefour touffu et embrouillé parce que socio-psycho-ethno-historico-culturo-confessionno-, etc.-linguistique.*

*Une introduction, la problématique proprement dite, deux exemples, entre mille, largement développés, ainsi que d'abondantes remarques reportées en notes, y servent.*

*La problématique définie, on passera plus tard à la programmation qu'elle implique.*

## I. INTRODUCTION

Dans le vaste domaine de la *linguistique de contact* si riche en renseignements sur la *linguistique générale*, s'insère l'étude des *judéo-langues*<sup>1</sup>, dont le judéo-espagnol constitue un chapitre particulier<sup>2</sup>.

On ne peut aborder l'étude du judéo-espagnol, et de toute autre judéo-langue, sans y distinguer d'emblée deux modalités, l'une *calque*<sup>3</sup>, l'autre *vernaculaire*. Ne pas le faire, conduirait à des confusions qui n'ont que trop entravé l'étude des judéo-langues<sup>4</sup>.

### a) *Le judéo-espagnol calque ou LADINO.*

Le judéo-espagnol calque ou *ladino* résulte de la traduction mot-à-mot des textes liturgiques et bibliques hébreux, et,

1. Comme Uriel Weinreich, nous ne donnons aucune nuance partisane à ce terme, comme lui, nous considérons que « the phenomenon of Jewish language creation in various parts of the world is one of the most interesting topics in the study of Jewish and general culture », *College Yiddish*, p. 1.

2. C'est par économie et besoin d'harmonie que je désigne les langues juives par judéo-langues, cf. mon « Langues juives, langues calques et langues vivantes », *La Linguistique*, 1972/2, pp. 58 à 68.

3. Cf. *op. cit.* en note 2.

4. Même un chercheur aussi sérieux que M. Sala, *Phonétique et Phonologie du judéo-espagnol de Bucarest*, Mouton, 1971, affirme (p. 12), entraîné qu'il est par les mêmes redites qui circulent de livre en livre, « qu'à leur arrivée dans l'empire ottoman, les Séphardim avaient apporté les deux aspects de l'espagnol employés en Espagne : la forme écrite littéraire qu'ils nommaient *ladino*... », *littéraire* !, *ladino* ! l'un est assimilé à l'autre par notre auteur. Mais alors, les multiples documents espagnols en caractères hébreux antérieurs à 1492, seraient-ils en *ladino* ? et le *Proverbios Morales* de Sem Tob de Carrión aussi ? et, bien plus tard et jusqu'à ce jour, les œuvres (livres et journaux) écrites en judéo-espagnol vernaculaire ? On le voit, ce n'est pas là un critère valable. C'est dans de semblables erreurs que tombe l'auteur de l'article « *ladino* » de la dernière *Encyclopedia Judaica*, 1972. Cf. aussi note 5.

dans une moindre mesure, araméens, en un espagnol qui semble remonter au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>.

Cette traduction devrait répondre au schéma classique :  $L1 > L2$ ,  $L1$  et  $L2$  étant respectivement la langue à traduire (langue de départ) et la langue d'arrivée (dans laquelle on traduit). Toutefois, alors qu'en général la langue d'arrivée ( $L2$ ) et la langue traduisante ( $LT$ ) ne font qu'un, ici,  $L2$  (judéo-espagnol calque ou ladino) diffère de  $LT$ , l'espagnol du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>, dont elle exploite les ressources lexicales et morphologiques, parfois syntaxiques<sup>7</sup> pour calquer au mieux  $L1$  (hébreu + araméen)<sup>8</sup>.

On passe donc du schéma  $L1 > L2$  (où, *grosso modo*,  $L2 = LT$ ) au schéma  $L1 > LT > L2$ , où  $LT$  diffère de  $L2$ , essentiellement par sa syntaxe.

Il va de soi que  $L2$ , le ladino, nous renseignera sur l'état de la langue traduisante  $LT$  qui, bien que remontant au XIII<sup>e</sup> siècle pourra subir quelques réactualisations, à partir de la langue vernaculaire, tout au long de l'histoire. On en verra les étapes *infra*.

Les traducteurs se sont efforcés de coller le plus possible au texte original et sacré en faisant subir à  $LT$  des distorsions multiples que j'ai étudiées systématiquement dans *Le Ladino...*<sup>9</sup>.

5. Cf. H. V. SEPHIHA, *LE LADINO (judéo-espagnol calque)* : « DEUTÉRONOME », versions de Constantinople (1547) et de Ferrare (1553). Édition, *étude linguistique et lexicale*, Éditions Hispaniques (Sorbonne), Paris, 1973. Dans la suite de ces notes, abrégé en : LE LADINO... Voir lexicque, pp. 238 à 577, *passim*. Il me faut également expliquer ici pourquoi j'ai recouru à la terminologie *langue calque*. Je ne pouvais d'une part utiliser l'adjectif *littéral* déjà mobilisé ailleurs avec le sens d'écrit (cf. « arabe littéral »). Cela aurait introduit une confusion fâcheuse. Je ne pouvais pas non plus recourir à l'expression de I. S. Révah, *langue artificielle* (cf. « Résumés des cours et travaux de l'année scolaire », in *Annuaire du Collège de France*, années 1967, 1968 et 1969) qui contredit Saussure pour lequel une langue artificielle serait une langue créée de toutes pièces telle l'espéranto (*Cours de linguistique générale*, p. 111). Ce n'est pas le cas du ladino qui part d'une morphologie et d'un lexique déjà existants pour calquer l'hébreu et l'araméen. La notion de « calque » existant déjà en linguistique, il suffisait d'en étendre un peu le champ et de l'adjectiver.

6. Avec les précautions contenues dans LE LADINO... dans la note ci-dessus, cf. aussi H. V. Sephiha, « Ladino et Biblias Medievales Romanceadas », in *Hommage à Joucla-Ruau*, à paraître.

7. Nous verrons cependant que l'exploitation des ressources syntaxiques de  $LT$  est rarissime. Il faut également noter que l'espagnol de base peut être réactualisé (cf. *infra*, *vernacularisation* et *djudezmisation*, notes 25 et 26, et textes qui s'y rapportent).

8. Cf. note 5 *supra*.

9. Cf. LE LADINO..., « Introduction », pp. 17 à 116, ainsi que H. V. Sephiha, « Théorie du Ladino : Additifs » in *Hommage à Ch. V. Aubrun*, Éditions Hispaniques, Sorbonne, à paraître.

En Espagne, les juifs parlaient la langue de la province ou de la région où ils demeuraient<sup>10</sup>. Dans la plupart des communautés juives médiévales, les rabbins retinrent leurs fidèles, non hébreophones, dans le giron de la synagogue en recourant à des traductions littérales. C'était en quelque sorte, par un mot-à-mot fidèle, transmettre le message biblique à une clientèle toujours menacée d'assimilation aux populations-hôtes.

Dans un premier temps, donc, la langue calque eut une *fonction pédagogique* (comme jadis le *Targum* d'Onkelos pour les juifs araméophones), mais, se sacralsant au contact de la langue qu'elle recouvrait, elle finit par devenir une langue essentiellement *liturgique*.

D. S. Blondheim insiste tout particulièrement sur le caractère pédagogique de ces traductions<sup>11</sup>. Il en fait

10. Il pouvait bien entendu y avoir des transferts de traits régionaux au cours des mouvements migratoires internes. Souvent, ces traits régionaux étaient erronément attribués aux juifs, qui les véhiculèrent dans leurs déplacements, et devenaient curieusement des indices de judaïsme, un peu, comme si aujourd'hui, sous prétexte que de nombreux pieds noirs sont d'origine juive on attribuait à leur judéité les traits spécifiques (l'« accent » *sic*) au français pied noir. De semblables erreurs abondent dans les études consacrées aux judéo-langues. Cependant, Umberto Cassuto, tout en ne distinguant pas assez, à mon avis, les deux modalités du judéo-italien, a bien remarqué que « Les traductions ne sont pas rédigées en italien littéraire, mais dans le dialecte ou celui des dialectes italiens que les Juifs avaient accoutumés de parler » (cf. « Les traductions judéo-italiennes du Rituel », in *REJ*, 89, pp. 260 à 280 (ici, p. 263). Certes, Cassuto pouvait parler de traits régionalistes au niveau de la morphologie et du lexique, mais il devait éviter de recourir à la notion de dialecte, ce que ce judéo-italien calque ne peut être puisque sa syntaxe est hébraïque. Nous verrons plus bas qu'entraîné par le premier chaînon de ses recherches I. S. Révah qui avait aperçu la modalité calque qu'il appelait langue artificielle (cf. note 5, *supra*) continuait cependant de la classer sous le titre général (cf. ses conférences au Collège de France) de *Histoire des parlers judéo-espagnols*. C'est bien entendu la désignation *parlers* qui est en cause. Comment peut-on en effet considérer ainsi le judéo-espagnol calque, dont la fonction essentielle sera bientôt liturgique ? Cf. aussi note 11.

11. D. S. BLONDHEIM, *Les parlers judéo-romans et la « Vetus-Latina »*, Champion, Paris 1925. « Même dans les pays, comme la France du Moyen Age, pour lesquels nous n'avons pas de traduction écrite conservée, nous avons des textes qui démontrent l'existence de traductions écrites, de même que des glossaires qui proviennent d'une tradition scolaire de traduction orale. Bien qu'on ne semble avoir relevé aucun renseignement à l'égard d'une traduction orale régulière dans les synagogues antiques excepté en araméen, le fait qu'aussi tard que le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle on insiste sur la nécessité de traduire la Bible dans la synagogue « pour le peuple, pour les femmes et pour les enfants » ne laisse guère de doute que les juifs de langue latine auraient traduit la Bible dans leur langue. » (pp. xxxviii-xxxix, note 29). Le titre de l'ouvrage de



ressortir le caractère littéral<sup>12</sup>, mais, nulle part, ne fait une distinction nette entre les deux modalités des judéo-langues qu'il mentionne. Certes, son apport est considérable; ce fut là une approche nouvelle et intéressante du problème, mais, comme bien d'autres auteurs, il a été obnubilé par le caractère monolithique de chacun des « parlers judéo-romans » qu'il étudiait<sup>13</sup>.

b) *Le judéo-espagnol vernaculaire ou DJUDEZMO.*

Ce judéo-espagnol calque ou ladino est très différent (à y regarder de très près) du judéo-espagnol vernaculaire issu des langues de la péninsule ibérique que les juifs d'Espagne parlaient au moment de leur expulsion en 1492<sup>14</sup> et qui ne

D. S. BLONDHEIM, *Les parlers...*, nous donne la clef du titre général des Conférences de I. S. Révah (cf. *supra*, note 10). *Parlers* chez l'un, *parlers* chez l'autre. Il y a continuité malgré la lucidité de l'un et de l'autre. C'est là une leçon qu'il nous faut retenir. On est trop souvent prisonnier des mots.

12. « Les traducteurs juifs et chrétiens avaient pour but une littéralité qui nous paraît exagérée. Pour l'atteindre, ils essayaient autant que possible de traduire mot à mot, de traduire un même mot toujours de même, et de traduire par des mots homophones... », *op. cit.*, p. xi.

Le caractère pédagogique de la langue calque m'est apparu lumineusement lors de mon dernier séjour à Jérusalem. Mon hôte, tous les vendredis soir, après le dîner, récitait la péricope du lendemain de la façon suivante. Chaque verset était dit une première fois en hébreu, puis répété en araméen (version d'Onkelos destinée en son temps aux juifs devenus araméophones), et repris une seconde fois en hébreu. Soit, pour chaque verset trois lectures dans l'ordre H/A/H. On comprend la valeur pédagogique de cette méthode, mais mon hôte faisait cela automatiquement et rituellement. J'ai compris beaucoup mieux alors, sur le vif, comment de pédagogie la traduction devint liturgique.

13. Cf. *supra*, notes 10 et 11.

14. Il faudrait en effet parler de plusieurs vagues d'émigrations et ce, dès 1391, notamment de Majorque, lors de la série d'assauts que subirent les communautés juives d'Espagne. Je laisse ces problèmes à plus compétents que moi, mais il fallait leur réserver une place dans cette problématique du judéo-espagnol. Le gros des juifs Sephardim arriva aux environs de 1492.

En outre, il va de soi que les juifs d'Espagne pouvaient avoir quelques mots propres à leur religion et qui en cela pouvaient les différencier des chrétiens — cela est encore vrai de nos jours en France ou ailleurs, mais va-t-on sous prétexte qu'un juif de France dit *Roshashana*, ou *ce n'est pas très cachère*, pour le jour de l'an juif ou *ce n'est pas très catholique* (ce qui se dit d'ailleurs déjà en milieu non juif), va-t-on pour cela prétendre qu'il ne parle pas français ou la langue du pays dont il est citoyen ? — ce serait absurde ! — Ainsi en est-il des nombreux emprunts à l'hébreu qui désignent notamment les fêtes religieuses tout au long de l'année ou encore, du rejet de certains *christianismes* du type *Dios*, 'Dieu', trop senti, bien qu'erronément, mais activement comme toute étymologie « populaire », trop senti comme un pluriel. Ce qui allait contre la



commença à s'individualiser comme tel qu'aux environs de 1620. On répète en effet, et justement, dans la plupart des études consacrées au judéo-espagnol, que les chroniqueurs espagnols qui se trouvèrent au contact des descendants de leurs compatriotes juifs, de 1500 à 1600 environ, s'étonnaient de l'excellence de l'espagnol parlé par ceux-ci<sup>15</sup>.

profession de foi des juifs et des musulmans — unicité de Dieu —. D'où, réfection d'un faux singulier *el Dio* sur Dios < DEUS. Il faut d'ailleurs remarquer que *el Dio* avec l'article semble être un calque de l'arabe *allah*, littéralement 'le Dieu'. Je n'ai pas jusqu'à présent la preuve que les hispanophones musulmans disent *el Dio* au lieu de *Allah*, cela reste à prouver, mais, l'arabe étant la langue de prestige dans l'Espagne musulmane, et le monothéisme musulman interférant avec le monothéisme juif, c'est cette langue qui sert de référence pour le calque qui nous occupe, tout comme elle servit pour *alḥad* désignation du dimanche, tant en Espagne musulmane qu'en Espagne chrétienne. En effet, tant les musulmans que les juifs, ne pouvaient accepter cet autre *christianisme* qu'était le mot *Domingo* < (DIES) DOMINICUS, encore par trop motivé et senti comme le *jour du 'Seigneur'* ; lequel ? Nécessairement celui des chrétiens (pour les musulmans et les juifs). Ici encore, alors que les juifs auraient pu emprunter à l'hébreu *Yom 'eḥad* ou *Yom ri'son*, c'est à la langue de prestige, l'arabe qu'on a emprunté *alḥad*. Ces deux arabismes, le premier un calque, le second un emprunt, ont continué d'être utilisés par les juifs en Espagne chrétienne et au-delà, après leur expulsion de 1492. Tous deux sont encore sur les lèvres des descendants des Séphardim des Balkans et du Maroc, même si le judéo-espagnol n'est plus utilisé. On aurait pu croire qu'en Turquie les Séphardim utilisaient là un des nombreux arabismes qui subsistent en turc. Il n'en est rien pour *alḥad*, puisque dimanche se dit *pazar* en turc. Nous avons vu ainsi qu'il faut également réserver une place aux arabismes dans notre problématique, arabismes courants et arabismes rares qui subsistent dans les versions *ladinas* de la Bible.

Mais ces *arabismes* et le rejet des *christianismes*, voire le plus grand nombre d'hébraïsmes lexicaux permettent-ils d'affirmer qu'il s'agit d'une autre langue ? Ne sont-ce pas là des faits lexicaux propres à telle ou telle autre catégorie ou couche sociale. Parler de langue propre aux juifs ou aux musulmans nous obligerait à dire qu'aujourd'hui le français des juifs de France diffère de celui des chrétiens ou des musulmans de France, et, à la limite, des gaziers (« ça cube » nous vient des gaziers), des boulangers (« être dans le pétrin » nous en vient), etc. C'est absurde et irrecevable. Toute la confusion nous vient du couple mental qui veut qu'à une ethnie déterminée corresponde nécessairement une langue déterminée différente de celle des autres ethnies ; et, qu'au Moyen Âge, les tenants d'une religion étaient considérés comme les tenants d'une seule nation, d'où, des désignations comme *la nation musulmane*, *la nation juive*, etc. Il suffit qu'on confonde nation et ethnie et que joue la volonté particularisante pour que tout cela se brouille.

15. C'est ainsi que Gonzalo de Illescas, dans son *Historia Pontifical* en 1542 (?), dit : « Llevaron de acá nuestra lengua y todavía la guardan y usan de la buena gana, y es cierto que en las ciudades de Salónico, Constantinopla, Alexandria y el Cairo y en otras ciudades de contratación y en Venecia no compran ni negocian en otra lengua sino en español. Y yo conocí en Venecia hartos judíos de Salónico que hablaban castellano, con ser bien mozos, tan bien o

Ces langues et leurs variétés allaient connaître un autre sort que l'espagnol de la péninsule ou de l'Amérique latine. En dépit de leur indéniable parenté, *conservalisme* et *innovations*, souvent audacieuses, marqueront l'espagnol des juifs expulsés. On sait qu'en 1492 l'espagnol de la péninsule n'avait pas encore subi tous les changements phonétiques essentiels qui ont marqué le castillan « moderne », et, dans une moindre mesure celui d'Amérique. C'est ainsi qu'en judéo-espagnol ont été conservés [z], [ž], [š], [ǰ], [s], là où le castillan moderne a [s] ou [θ], [χ], [χ], [χ], [θ]<sup>16</sup>.

A côté de ces archaïsmes phonétiques subsistent aussi des archaïsmes morphologiques (*so, esto, vo* et *do*, etc., pour cast. *soy, estoy, voy* et *doy*, etc.), des archaïsmes lexicaux (*merkar, trokar, yanlar*, etc., pour cast., *comprar, cambiar, cenar*, etc., ainsi que des archaïsmes syntaxiques (*el mi hermano, el libro tuyo*, — surtout dans les « romances » —, la

mejor que yo. » (Cf. Raymond Renard, *Sepharad*, Annales Universitaires de Mons, 1966, p. 89. — R. R. reprend cette citation à M. L. Wagner, *Caracteres generales del judeo-español de Oriente*, Madrid, 1930). *Le Regimiento de la vida* de Moïse ALMOSENINO, prétendument en ladino, parce que en caractères raši (cf. M. MOLHO, *Literatura sefardita de Oriente*, Madrid 1960, p. 229), imprimé à Salonique en 1564 n'a rien de ladino, si ce n'est peut-être des citations bibliques (ce que je n'ai pas encore pu vérifier), mais tout ce que j'en ai vu rappelle la très belle prose espagnole du début du XVI<sup>e</sup> siècle. Tout ce qui est *hébraïco-espagnol* n'est pas nécessairement *judéo-espagnol*, mais tout texte *judéo-espagnol* en caractères hébreux est nécessairement *hébraïco-espagnol*. Tel est le fondement psychologique de cette erreur par trop courante. On assimile les concepts comme on assimile des sons en phonétique. En 1614, Bernardo Aldrete « écrit dans ses *Varias Antigüedades de España, Africa y otras provincias* (publié à Anvers), au sujet des juifs espagnols : « los quales en Italia, Salónica i Africa, los que fueron de España, hablan aún todavía el lenguaje que llevaron della i SE RECONOCE QUE ES DE AQUELLA EDAD, DIFERENTE DEL DESTA ». Je souligne à dessein pour bien montrer qu'alors déjà on remarquait un décalage entre l'espagnol des juifs et celui d'Espagne (Extrait de R. RENARD, *op. cit.*, p. 89). Voir aussi, Monique ELALOUF, *Les juifs du Bassin Méditerranéen vus par des Chroniqueurs espagnols et portugais des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Mémoire de Maîtrise dirigé par Michel DARBORD et Haïm Vidal SEPHIHA, Institut Hispanique, Sorbonne, 1972. Cf. notamment « Les langues », pp. 76 à 78.

16. En voici des exemples :

- a) [kaza] > [kasa], casa, ' maison '.
- [azer] > [aθer], hacer, ' faire '.
- b) [izo] > [iχo], hijo, ' fils '.
- c) [kaša] > [kaχa], caja, ' caisse et boîte '.
- d) [ǰente] > [χente], gente, ' gens, gent '.
- e) [sielo] > [θielo], cielo, ' ciel '.

Je ne puis bien entendu pas entrer dans tous les détails de la phonétique dans le cadre de cette communication.

*calor, la color, en medio de mar, por*, etc., pour cast. mod. *mi hermano, tu libro, el calor, el color, en medio de la mar, para*, etc.).

Subsisteront aussi de nombreux régionalismes, léonésismes (*luvia* pour *lluvia*), aragonésismes (*lonso, feguzia*, etc., pour *oso, fiucia*, etc.), catalanisms (*caler* pour *deber* ou *haber que*), etc.

Ce sont là des problèmes qui devraient être abordés résolument en vue d'une étude exhaustive. Il faudrait également y inclure le refus de certains « christianismes » évoqués dans la note 14 ainsi que les nombreux *ladinismes*, c'est-à-dire les hébraïsmes par *ladino* interposé<sup>16bis</sup>. Ces études devraient être menées systématiquement à chacun des niveaux et à chacune des étapes ici évoqués. C'est dire l'ampleur de la programmation qu'elles supposent.

A partir de cette confluence de variétés d'espagnol, se formera une koiné qui accueillera de nombreux termes italiens, grecs, et surtout tures. Ces emprunts seront versés dans la langue commune et y subiront une hispanisation tant phonétique que morphologique. Ainsi, le nom de la fourchette — probablement inconnue en 1492 — sera emprunté au néo-grec *πηροῦνο* et hispanisé sous la forme *pirón* (c'est là un fait de civilisation qui mérite d'être souligné). Le turc *batak*, 'boue, bourbier', s'hispanisera en un verbe *embatakar* sur le modèle de *enlodar*, 'salir, crotter, embouer' mais très probablement, au départ, avec le surcroît d'intensité qu'il y a dans 'se saloper' par rapport à 'se salir', intensification suivie d'une banalisation aboutissant tout simplement à 'se salir' et pouvant se substituer à *ensuziarse*<sup>17</sup>. On voit aussitôt

16 bis. Ainsi que les nombreux arabismes drainés par les juifs au cours de leurs pérégrinations et qui remontent à la coexistence de juifs et des musulmans, ainsi qu'à leur arabophonie, en Espagne musulmane (cf. *supra*, note 14).

17. Ainsi est posé le problème des emprunts, de leur mécanisme et de leur naturalisation. Ici aussi les structures de la langue emprunteuse sont en cause. Il y aura hispanisation phonétique (tc. *iütün* > *tulun*, 'tabac' — tc. *kömür* > kimur, 'charbon', cf. note 18), et morphologique (*en-batak-ar*), véritable emprisonnement de l'élément étranger *batak* par les affixes espagnols. Le plus souvent l'emprunt est verbalisé en *-ear*, désinence fréquentative et intensive (à la limite). C'est là encore aujourd'hui, en espagnol contemporain la façon la plus courante d'hispaniser des verbes étrangers; ainsi : *boycolear*, *chequear*, 'faire un check up', *telefonar*, etc.

Cette préférence de l'espagnol à verbaliser des emprunts par l'intermédiaire du fréquentatif/intensif est parallèle à celle d'une langue pourtant bien différente génétiquement et typologiquement, l'hébreu, qui a recours dans ce cas à la forme intensive dite *pi'el*. Ainsi en est-il déjà d'un vieil emprunt, *letargem*, 'traduire' mais aussi d'emprunts récents en hébreu israélien :

l'intérêt que présenteraient ces études pour la compréhension du mécanisme des emprunts.

On pourra également trouver des calques du turc : ainsi, *bever tutun*, (littéralement 'boire tabac', calque du turc *tütün içmek*) signifie 'fumer'<sup>18</sup>.

Ce judéo-espagnol vernaculaire qui a pu se diversifier selon les régions<sup>19</sup> — Bulgarie, Roumanie, Yougoslavie, Grèce, Turquie et Maroc —, voire selon les villes (on reconnaissait déjà jadis des traits distinctifs entre Istanbul et Izmir), va connaître une gallicisation galopante avec la création de l'Alliance Israélite Universelle (fondée à Paris en 1860), véritable ambassadrice et auxiliaire de la culture française en expansion, mais aussi de la langue française. Les bénéficiaires de ses écoles allaient s'ouvrir à la culture occidentale francophone et s'attacher au français, langue de prestige, à un point tel, que leur langue sera atteinte dans ses derniers retranchements, à savoir, sa syntaxe.

La gallomanie atteindra tous les niveaux de la langue et les Séphardim gallicisés imposeront au *djudezmo* le corset de

*lepatrel*, 'patrouiller' — *leqatleg*, 'cataloguer' — *letalgref*, 'télégraphier', etc. (J'emprunte ces derniers exemples à la communication de Michel Masson faite le 30.1.1974 au G.L.E.C.S. : *Remarques sur les verbes d'origine européenne en hébreu israélien*). Cf. aussi H. Vidal SEPHIHA, « Introduction à l'étude de l'intensif », *Langages*, n° 18, 1970, pp. 104 à 119.

On le voit, une étude comparée des mécanismes d'emprunts permettrait peut-être d'établir des règles générales.

18. Le calque n'est pas total puisqu'il y a inversion, *bever tutun* et non \**tutun beber*. En outre, il y a adaptation phonétique de *tütün* en *tutun* puisque [ü] est un son étranger à l'espagnol et au judéo-espagnol. Cependant, le judéo-espagnol de Turquie ou *judéo-turco-fragnol* (cf. *infra*, point n° 19) connaît actuellement une invasion irrépressible des sons [ü]et[ö], phonèmes en turc mais pour le moment sons en judéo-turco-fragnol. Il serait bon d'étudier ces emprunts et leur plus ou moins grande hispanisation au cours du temps et plus particulièrement de génération en génération, bref, y introduire la dimension générationnelle (cf. notes 41 et 42).

19. Il faut signaler ici la variété judéo-hispano-marocaine ou *hakitiya* étudiée par José BENOLIEL, « Dialecto judeo-hispano marroquí o hakitia », *BRAE* XIII (1926), pp. 209-233, 342-363, 507-538 — XIV (1927), pp. 137-168, 196-234, 357-373, 566-580, — XV (1928), pp. 47-61, 188-223 et XXXII (1952), pp. 255-289. Ici abondent les emprunts à l'arabe ainsi que les géménées, *mazzal*, *puzzo*, *kižžo*, etc., au lieu de *mazal*, 'chance' - *puzzo*, 'il mit' - *kižo*, 'il voulut', etc. en judéo-espagnol d'Orient. Comme en Orient les emprunts se verbalisent de préférence en *-ear*. Cette variété a pour ainsi dire disparu ; il est plus qu'urgent d'en relever les derniers vestiges. C'est volontairement que j'ai écrit ici deux variantes graphiques du nom de ce judéo-espagnol, *hakitia* et *hakitiya*, qui s'utilisent indifféremment.



la grammaire française, comme les grammairiens de Port Royal imposèrent au français le carcan de la grammaire latine.

Notons que jusqu'en 1928, année où Kemal Atatürk imposa l'alphabet phonétique actuel et rejeta l'alphabet arabe, la plupart des productions judéo-espagnoles étaient écrites en caractères hébreux, ce qui, il faut le dire, rendit cette langue imperméable à certains sons étrangers.

Actuellement, en France et en Turquie, où le courant gallicisant est irrépressible<sup>20</sup>, on ne peut plus parler de judéo-espagnol vernaculaire ou *djudezmo*. Il faut recourir à un nouveau terme pour en caractériser l'état présent. Il s'agit du *judéo-fragnol*<sup>21</sup>, qui fait actuellement l'objet de recherches dans mes séminaires<sup>22</sup>.

Voilà présenté à grands traits ce judéo-espagnol dont il faut absolument retenir les deux modalités ici définies — *judéo-espagnol calque* et *judéo-espagnol vernaculaire* (parlé ou vivant) — termes précis mais encombrants et peu économiques auxquels je préfère substituer les termes plus commodes de *ladino* et de *djudezmo* qui, parmi les judéo-hispanophones ont souvent servi à désigner ces deux modalités. Ici, une enquête devrait être menée pour retracer l'histoire de ces désignations et en établir une liste exhaustive.

Sans cette distinction préalable rien de bon ne pourra être fait en linguistique judéo-espagnole.

Peu me chaut qu'on les désigne par *ladino* et *djudezmo*, ou par X et Y — je refuse d'engager la discussion sur ce qu'on entendit par l'un et l'autre termes — car, ce qui dérouta le chercheur, c'est que l'on confonde allègrement — tant en Israël qu'aux États-Unis et de proche en proche ailleurs — le magma des deux modalités sous une seule et même appellation, le *ladino*. Cette étiquette unique pour les deux moda-

20. C'est ainsi que M. S. Uysal dénombre, en 1968, 5 600 emprunts au français. Cf. sa thèse : *Recherches sur les emprunts lexicaux du turc au français*, et la position de thèse qu'il en a publiée dans l'*Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études*, IV<sup>e</sup> section, Paris 1969-1970, pp. 779-780.

21. Il va de soi que je m'inspire du *franglais* d'Étiemble, le *franglais* étant à l'anglais et au français ce que le *fragnol* est à l'espagnol et au français.

22. Cf. H. V. SEPHIHA, « Ciclo de conferencias sobre el Judeo-español, el ladino y la lingüística en el Institut des Langues et Civilisations Orientales », *Sefarad*, 1972, fasc. 1, pp. 241 à 243. Cf. aussi H. V. SEPHIHA, « le judéo-fragnol », in *Ethnopsychologie*, N° 2-3/1973, pp. 239 à 249. J'ai également des séminaires de judéo-espagnol et de linguistique de contact, outre l'I.N.L.C.O., à l'Institut d'Études Hispaniques de Paris IV (Sorbonne) et à l'École Pratique des Hautes Études, IV<sup>e</sup> section.



lités conduit à des contresens regrettables. Il est toujours question de « parler ladino » alors que par définition, dans notre terminologie, le *ladino* désigne la langue liturgique qui ne se parle pas et ne sert qu'à un type de dialogue à sens unique, celui du fidèle s'adressant à Dieu.

## II. PROBLÉMATIQUE

Ces deux modalités posées, leur étude séparée, puis conjointe, facilite l'analyse du fait judéo-espagnol et permet d'ébaucher plus aisément la liste des problèmes qu'il soulève et que nous avons évoqués à chacune des étapes de cette introduction.

Reprenant la notion générale de judéo-langue<sup>23</sup>, je puis isoler le cas particulier du judéo-espagnol et y considérer la dichotomie de base suivante :

### JUDÉO-ESPAGNOL

I	II
JUDÉO-ESPAGNOL CALQUE (LADINO)	JUDÉO-ESPAGNOL VERNACULAIRE (DJUDEZMO)

et y poser les problèmes suivants :

1) date?	1) date?
2) nature?	2) nature?
3) antériorité de I à II	3) II postérieur à I <sup>24</sup>
4) Premiers témoignages	4) Premiers témoignages

23. Cf. *op. cit.* en note 2, où je présentais les judéo-langues de la façon suivante : (p. 63)

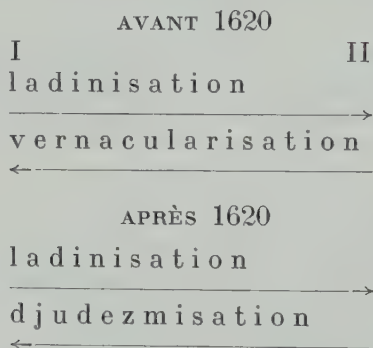
### JUDÉO-LANGUES

JUDÉO-LANGUES CALQUES	JUDÉO-LANGUES VIVANTES ou parlées ou vernaculaires
Judéo-grec calque	Judéo-grec vernaculaire (?)
Judéo-italien calque	Judéo-italien vernaculaire (?)
Judéo-allemand calque ou Humesh-Taytsh	Judéo-allemand vernaculaire ou yidisch
Judéo-espagnol calque ou ladino	Judéo-espagnol vivant ou djudezmo
Judéo-catalan calque (?)	Judéo-catalan vernaculaire (?)
.....	.....
.....	.....
JUDÉO-X CALQUE (?)	JUDÉO-X VERNACULAIRE (?)

C'est là une simple grille de recherches où (?) souligne le caractère hypothétique de la langue ainsi désignée.

24. Cf. note 23. C'est précisément l'antériorité du *ladino* sur le *djudezmo*

Il nous faut à nouveau interrompre ici ce tableau dichotomique, car, le ladino (I) étant antérieur au djudezmo (II) — nous l'avons dit plus haut —, il est nécessaire de s'interroger sur le ladino antérieur à 1492, mais aussi à 1620, date à laquelle commence à s'individualiser le djudezmo. Jusqu'à 1547 en effet, nous ne connaissons pas de témoins directs<sup>25</sup> du ladino en caractères hébreux; les témoins antérieurs (et indirects) sont les fameuses *Biblias medievales romanceadas* évoquées dans la note 5) et qui, pour la plupart sont des remaniements (cf. notes 5 et 6) de traductions littérales faites par des juifs. Il faudrait donc mener systématiquement une étude comparée des témoins indirects et des témoins directs qui, bien que postérieurs à 1547 drainent de très nombreux archaïsmes souvent réactualisés tout au long de l'histoire de la langue vernaculaire antérieure à la formation du djudezmo mais aussi postérieure à celle-ci. C'est dire que de 1200 environ à 1620 environ, il faudra entreprendre l'étude des interférences entre le ladino et la langue vernaculaire, et que de 1620 à nos jours devront être étudiées les interférences entre le ladino et le djudezmo. Ces interférences ne sont pas à sens unique. Il peut y avoir *vernacularisation* du ladino (de II vers I) celle-ci devenant *djudezmisation* à partir de 1620 environ — et, *ladinisation* (de I vers II) de la langue vernaculaire, celle-ci devenant le djudezmo à partir de 1620 environ. On peut schématiser ces deux mouvements de la façon suivante :



et l'existence dans le *Pentateuque de Constantinople* (1547) d'une version judéo-grecque calque, sans que soit assurée l'existence d'un judéo-grec vernaculaire, qui m'ont entraîné à poser ce principe sous-tendu d'ailleurs par le caractère pédagogique (dans un premier temps) de la langue calque.

25. J'emprunte cette terminologie (témoins directs et témoins indirects) à I. S. Révah, cf. *op. cit.*, en notes 5, 10 et 11.

La ladinisation se manifestera à différents niveaux (morphologique, lexical et syntaxique), la vernacularisation de même. Mais, si les *Biblias romanceadas* sont le produit d'une vernacularisation presque totale qui aboutit à la destruction du ladino, dont la nature et l'essence sont le respect servile de la syntaxe hébraïque, les témoins directs de 1547 à nos jours ne se vernacularisent (jusqu'en 1620 environ) ou ne se *djudezmisent* (au-delà de cette date) qu'aux seuls niveaux phonétique, morphologique et lexical, ce en quoi les bibles ladinées, aussi conservatrices soient-elles, nous renseignent sur l'état de la langue vernaculaire. Ce n'est qu'en 1873 que paraîtra une bible judéo-espagnole, œuvre de missionnaires de Constantinople, entièrement redjudezmisée, y compris la syntaxe, au point qu'il nous faut bien lui refuser la qualité de ladina<sup>26</sup> et dire qu'elle est écrite en djudezmo. (On trouvera ci-dessous un panorama des versions de *Genèse*, I, 1 à 6 des *Biblias medievales romanceadas* à la Bible en djudezmo de 1873/1931 en passant par celles en ladino de 1547, 1740 et 1813.)

Ceci posé, nous pouvons poursuivre l'étude systématique de la problématique du judéo-espagnol selon la dichotomie abordée ci-dessus.

## JUDÉO-ESPAGNOL

### I : LADINO

5) Permanence de H/A (hébreu + araméen) qui lui confère sa syntaxe.

6) Étude comparée de H/A et du ladino à tous les niveaux (phonétique, morphologique, lexical et syntaxique) évoqués ci-dessus.

— Moyens utilisés pour calquer H/A.

— Participes présents apocopés pour le rendement des participes présents singuliers

### II : DJUDEZMO

5) Formation des judéo-espagnols vernaculaires et étude de leurs variétés.

— Étude systématique des témoignages que l'on peut recueillir sur la langue de 1492 à 1620.

— A cet effet aussi étudier les épitaphes hébraïco-espagnoles<sup>27</sup> encore accessibles dans les Balkans et en Italie.

6) Dépouillement de tous les documents encore dispo-

26. Cf. H. V. SEPHIHA, « Une bible judéo-espagnole chrétienne », in *Hommage à André Neher*, à paraître.

27. Cf. la distinction que je fais entre hébraïco-espagnol et judéo-espagnol dans la note 15, *supra*.

de H/A (Ainsi, *io kantán* pour *io kantante*), formes puisées dans les ressources de l'ancien espagnol et plus particulièrement de l'ancien aragonais<sup>28</sup>.

— Rendement des formes hébraïques — pi'els, hif'ils, par rapport aux qals (formes banales). C'est ainsi que la forme banale de la racine ÇFR est, en 1547, rendue systématiquement par *konlar*, alors que le pi'el (forme intensive) y est rendu systématiquement par *rekontar* (remarquant l'intensité en espagnol)<sup>28bis</sup>,

— emprunts à l'hébreu et à l'araméen,

— homophones de H/A (*baldar*, pour la rac. BTL, etc.)<sup>28ter</sup>,

— créations de mots : ainsi, *akuniadar*, sur *kuniado*, 'beau-frère', pour H., YBM, 'respecter la loi du lévirat en épousant la veuve de son frère',

— calques génériques et numériques et les distorsions qu'ils entraînent (ex. : *non fueron haliados eskosedades* (Dt. 22, 20) car *BeThuLim*, 'virginité' en hébreu est masc. pl.).

On en trouve souvent des traces dans des *Biblias med.*

nibles pour pouvoir mieux étudier les problèmes suivants :

7) Le djudezmo langue en liberté.

— nature du djudezmo,

— développement des degrés de liberté de l'espagnol de 1492,

— étude des « vulgarismes », notamment le passage de *-rd->-dr-* (*gordo*, *verde*, *morder*, *por mor de*, *Córdova*, etc., *>godro*, *vedre*, *modrer*, *por modre*, *Códrova*, etc.

— distribution géographique et sémantique de ce changement (l'intensité notionnelle de *arder* et *verdad* entraîne le maintien de ces formes en *-rd-* ou leur coexistence avec les formes *adrer* et *vedrá*),

— datation de ce changement grâce à des emprunts récents qui n'ont pas subi cette métathèse (ainsi, *akordo* sur fr. accord, *perdé*, pris au turc, 'rideau', etc.<sup>28d</sup>,

— autre « vulgarisme » étudié plus en détail ci-dessous dans une analyse fonctionnelle du système judéo-espagnol : extension du *m* de *-mos* (1<sup>re</sup> pers. du plur.) à *nos* et *nozotros* qui passent à *mos* et *mozotros*. Ce qui facilite le

28. Cf. LE LADINO..., pp. 51 à 54.

28 bis. Cf. H. V. SEPHIHA, *op. cit.* dans la note 6.

28 ter. Cf. LE LADINO..., pp. 70 à 72.

28d. Cf. *op. cit.*, dans la note 22, *Ethnopsychologie*, et note 30.

*romanceadas*. C'est bien là une preuve supplémentaire de l'existence de versions en ladino remaniées par des copistes qui parfois oubliaient de redresser telle ou telle distorsion<sup>29</sup>.

7) Limites du littéralisme<sup>31</sup> au-delà desquelles LT et L2 éclateraient.

8) Si à un mot hébreu déterminé correspond presque toujours le même mot espagnol, voir dans quelle mesure les exceptions s'expliquent par l'exégèse<sup>32</sup>.

9) Renseignements livrés par le ladino sur LT, la langue traduisante (phonétique, morphologie, lexique, composition, dérivation, etc., notamment dans le rendement des formes hébraïques, *supra*, n° 6).

10) À la lumière du corps à corps L1/LT, à travers L2, le ladino, définir des synchronies sémantiques, tant au niveau des lexèmes qu'au niveau des affixes et formants (par exemple la valeur facti-

passage de *nuestro* à *muestro*, etc.

— généralisation de -í des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> conjugaisons de la 1<sup>re</sup> pers. du sing. du prétérit (*kantí* au lieu de *canté*). Rôle de *di*, unique exception, dans ce changement (*dar* devrait donner \**de*)<sup>30</sup>,

— généralisation de -s à la seconde pers. du sing. du prétérit (*kantales* au lieu de *cantale*), conséquences théoriques des points de vue de la systématique et de la sémiologie,

— sous- et sur-diphthongaisons (*ken* au lieu de *quien*, *mostro* au lieu de *muestro*... *piedrer* et *pueder* au lieu de *perder* et *poder*, etc.),

— les rapports qu'entretiennent ces différents changements et d'autres qu'il serait fastidieux de signaler ici, et ce, toujours du point de vue fonctionnel, tant en diachronie qu'en synchronie.

8) Archaïsmes phonétiques, morphologiques, lexicaux et syntaxiques.

29. Cf. LE LADINO..., pp. 61 et 62 et Pierre LOPEZ, *Établissement exhaustif du lexique de La « Fazienda de Ultra Mar »* éditée et annotée par M. LAZAR, pages 43 à 82, Mémoire de Maîtrise dirigé par M. DARBORD et H. V. SEPHIHA, Paris, Études Hispaniques (Sorbonne), octobre 1973.

30. Cf. H. V. SEPHIHA, *op. cit.* dans la note 28d et « The Present State of Judeo-Spanish in Turkey », *The American Sephardi*, Vol. VI, 1973, pp. 22 à 29.

31. Cf. LE LADINO..., pp. 85 et 86.

32. Cf. LE LADINO..., « Influences des Commentateurs », pp. 92 à 96, ainsi que H. V. SEPHIHA, « Versiones judeo-españolas del « Libro de Jeremias » impresas en Ferrara y Salónica en el siglo XVI: influencia de los comentaristas », *Sefarad*, 1971, fasc. 2, pp. 179 à 184.



tive de *a-* dans *alechar* (1547) déjà réexplicité en *fazer alechar* en 1553 (*Bible de Ferrare*), cf. *supra* n<sup>os</sup> 9 et 6).

11) Cela débouche sur une linguistique contrastive plus vaste, à savoir rendement comparé des formes hébraïques dans les diverses langues de la Concordance que je manipule<sup>33</sup>, H/A, allemand, anglais et latin<sup>34</sup>.

12) Diachronie du ladino et surtout étude de sa *djudez-misation*.

13) Étude diachronique de la graphie du ladino qui nous renseignera sur saphonétique.

14) Archaïsmes et arabismes<sup>35</sup>.

15) Problème de la *koiné graphique* que constitue le *Pentateuque de Constantinople* (1547) où coexistent des couches linguistiques diverses (des synchronies et des régionalismes)<sup>36</sup>. Ainsi, *ğuzgar* et *ğudgar*.

16) Rejet de christianismes du type *sacerdote* trop senti

9) Diachronie du djudezmo à travers ses impacts sur le ladino.

10) Ladinismes lexicaux ou syntaxiques, ainsi, *vidas largas ke tengas*, hébraïsme par ladino interposé, pour *vida larga que tengas*, *HaYYim*, 'la vie' en hébreu étant un pluriel. De même, *a las vezezes* pour *a la vejez*, le mot hébreu étant également un pluriel.

11) Exploitation littéraire des ladinismes, notamment dans les *romances* appelés *romansos* ou *romansas* en djudezmo<sup>37</sup>.

12) D'où, étude d'une erreur très répandue selon laquelle le ladino serait du judéo-espagnol littéraire ou, disent certains, écrit (ce qui n'est pas un critère valable).

13) Contribution à la psychologie des erreurs par l'étude des fausses étymologies (ainsi, *almendrez* en hakitiya — judéo-esp. du Maroc — pour *almirez*, 'mortier', mais un mortier où l'on écrase surtout des *almendras*, 'aman-

33. Gerhard LISOVSKY, *Konkordanz zum hebräischen alten Testament*, Württembergische Bibelanstalt, Stuttgart, copyright 1958. Cf. aussi LE LADINO..., « La Concordance », pp. 87 à 92.

34. Cf. ma communication au G.L.E.C.S., le 26.4.1972, *Linguistique contrastive: Traduction du hiph'il en ladino (judéo-espagnol calque)*, à paraître dans les *Comptes Rendus* du G.L.E.C.S.

35. Cf. H. V. SEPHIHA, « Biblia ladina y diccionario histórico », in *Hommage des Hispanistes français à Rodriguez Moñino*, à paraître.

36. Cf. LE LADINO..., pp. 110 à 115, ainsi que l'entrée *Khohen*, dans le lexique, page 417.

37. Cf. LE LADINO..., « interférences entre judéo-espagnol calque et judéo-espagnol vernaculaire », pp. 115 et 116.

comme appartenant à la sphère d'influence chrétienne. On y remédie par l'emprunt pur et simple à l'hébreu, *khohen* au sg. et *khohanim* au pluriel. Cependant *sacerdote* est réintroduit dans la bible judéo-espagnole de 1873. Nous sommes là en pleine confessionno-linguistique qui veut qu'aujourd'hui par exemple corresponde à *Croix Rouge*, *Croissant Rouge* en pays musulmans et *Magen David Rouge* en Israël.

17) Insertion du ladino dans le tableau général des langues juives ou judéo-langues (colonne I, modalité calque) et étude comparée des judéo-langues calques ce qui peut nous renseigner sur la nature de chacune des LT et la plus ou moins grande souplesse de celles-ci pour se plier aux exigences de la traduction littérale.

18) On peut prévoir et supposer que d'autres sphères religieuses aient engendré des langues calques, notamment l'Islam qui couvre tant de nations et de langues. Et en effet, M. G. Lazard m'a signalé qu'il existait une traduction calque du *Coran*

des'. La liste est longue et des plus édifiante.

14) Dans la même optique étude des variantes des lexies que constituent les *refranes* ou *reflanes* (proverbes) ainsi que celles des *romances* évoqués en 11.

15) Dans ce même domaine étude de la déchristianisation<sup>38</sup>. Un *romance* qui remonte au xve siècle et qui appartient en commun aux hispanophones peut en effet, en milieu juif, voir certains éléments chrétiens — par exemple *misa*, 'messe' — substitués par d'autres moins marqués.

16) Emprunts aux langues vivantes en contact. Degré d'hispanisation de ceux-ci. Polysémie qui en résulte et réorganisation des champs sémantiques qu'ils entraînent<sup>39</sup>. Emprunts phonétiques, graphiques (après l'abandon de l'alphabet hébreu), lexicaux et syntaxiques.

17) Formation du *judéo-fragnol*. Conditions socio-culturelles qui la sous-tendent.

18) En judéo-fragnol co-existence d'innovations audacieuses (cf. ci-dessous en Tur-

38. J'emprunte cette terminologie aux excellentes études de S. ARMISTEAD et J. SILVERMAN, cf. notamment leur article « Christian elements and dechristianisation in the Sephardic « Romancero », *Collected Studies in honor of Americo Castro's Eightieth Year*, 1965. *Alhad* et *El Dio* évoqués ci-dessus, étaient aussi à l'origine des déchristianisations (cf. *supra*, note 14).

39. Cf. *op. cit.*, *Ethnopsychologie*, note 28d.

en iranien, ce que je baptiserai *islamo-iranien calque* comme j'appellerais *islamo-turc calque* celle qui résulterait de la traduction mot-à-mot du *Coran* en turc. Aux spécialistes à nous dire si cela existe en turc comme ailleurs dans l'Islam.

19) Ainsi s'ouvrirait un vaste chapitre, celui des *confessionno-langues calques* qu'il serait intéressant de comparer. Ainsi aussi est dépassée la frontière des seules judéo-langues calques. Ainsi enfin est atteint un humain plus vaste. Ce qui prouve bien que tout problème humain particulier nous fait déboucher sur un humain plus large.

des judéo-hispanophones. Il est par contre plus facile de trancher en ce qui concerne les emprunts récents de mots contenant *-rd-* (*bordo, akordo, transbordar*, etc., cf. *supra*, n° 7).

19) Le judéo-fragnol de Turquie ou *judéo-turco-fragnol* présente un intérêt considérable par l'adoption des sons [ü], [ö], [ã] et [ê] transcrits selon les normes turques actuelles *ü, ö, an* et *en*. Il suffit d'ouvrir *ŞALOM* (§ = ş) dernier journal judéo-espagnol de Turquie<sup>40</sup> pour trouver des dizaines d'exemples (je les emprunte au numéro du 7/2/1974) : *profesör, kuaför* (en turc le mot plus à la mode, par conséquent plus

quie) et d'archaïsmes extrêmes. Il faut étudier les interférences entre apports divers. On ne peut toutefois toujours savoir si un trait déterminé est un archaïsme, un emprunt récent ou le produit de la confluence des deux. On ne peut par exemple trancher en ce qui concerne *la Espania* (cast. *España*, sans article). En ancien esp. l'article accompagnait les noms de pays. Est-ce, en djudezmo, la perpétuation de cet usage ou un calque du français, ou le renforcement de l'archaïsme par le calque? On ne pourra répondre à cette question qu'après avoir dépouillé tous les documents à notre disposition et avoir analysé le ou les mentalismes

40. Le 27 janvier 1972, avec son dernier numéro, disparaissait l'avant-dernier périodique (hebdomadaire) judéo-espagnol de Turquie, *La Vera Luz*. En outre, le dernier, *Şalom*, qui paraît chaque semaine semble battre de l'aile. Je lui souhaite encore longue vie. Le deuxième et dernier périodique (bi-hebdomadaire) judéo-espagnol qui paraisse encore dans le monde est *La Luz de Israel* de Tel-Aviv qui s'appelait encore *La Verdad* il y a environ 16 mois. Ce sont là les derniers vestiges d'une presse judéo-espagnole encore florissante il y a 50 ans et dont M. D. GAON a dressé la liste dans son *A Bibliography of the Judeo-Spanish (ladino) Press*, Jérusalem 1965. (Remarquez l'usage abusif de *ladino*). L'ouvrage est en hébreu et relève 296 titres.

expressif et intense, s'est substitué à *berber*), *sentlür*, 'ceinture', *sükseso*, *raportlör*, *la Ünion Sovietika*, *küllürel*, *oksidental*, 'occidentale' — avec marque du genre, tendance très opérante en judéo-espagnol — *sitüasion*, *Süez*, *süsenso*, *kontinüasion*, *konstrüksion*, *konstrüktiva*, *sirkülan*, *prensip*, 'principe', *a este süjeto* à côté de son synonyme espagnol *a propóxito*, *la guerra de üzür*, 'la guerre d'usure', *atilüd*, *furnisör*, etc.

En 1970<sup>41</sup> j'ai eu l'occasion d'interviewer, à Istanbul, le directeur de ce périodique. J'ai pu remarquer qu'il prononçait son judéo-espagnol exactement comme il est écrit ici. Il faut insister ici sur le fait que bien que moins âgé que ce Monsieur, je suis plus conservateur que lui du fait que mes parents émigrèrent en 1912 et emportèrent un état moins francisé du judéo-espagnol. Ce détail permet de mieux comprendre combien il est nécessaire d'étudier le judéo-espagnol dans ses changements générationnels<sup>42</sup>.

Les sons *ü* et *ö* sont absolument étrangers à l'espagnol. Jusqu'à présent je n'ai pas encore pu déceler une phonologisation de ceux-ci. Peut-être pourrions-nous en être les témoins si le judéo-espagnol de Turquie avait encore devant lui quelques décennies d'existence. Mais c'est là une vue très optimiste des choses. Les rouleaux compresseurs des civilisations occidentales et des nationalismes écrasent irrémédia-

41. Au cours d'une mission linguistique dont me chargea le C.N.R.S. et dans laquelle m'aidèrent considérablement M. Hugues Jean de Dianoux alors Consul de France à Izmir et M. David Asseo Grand Rabbin de Turquie. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma gratitude.

42. Cf. notes 17, 18, 22 et 30. En outre, pour la gallomanie turque, la note 19, la thèse de M. S. Uysal. Le paramètre générationnel sera particulièrement mis en évidence par l'anecdote suivante.

Une étudiante originaire d'Istanbul et judéo-espagnole, vient me voir pour faire une thèse sur la communauté juive de sa ville (elle l'a quittée pour faire une licence en France et y retourne chaque année) et la langue de celle-ci. « Mademoiselle », lui demandai-je, « comment dites-vous en judéo-espagnol : dis-lui de venir ? » Réponse : « *dizele de venir* ». « Et votre maman ? » Réponse : « *dizele de venir* ». « Et votre grand'mère ». Réponse : « *Mi grand maman dize*, oh, quelque chose de très bizarre, attendez..., oui, c'est cela, *mi grand maman dize : dizele ke venga*. » Voilà qui est parlant ! trois générations : 22, 44 et 65 ans. Les deux dernières ont définitivement calqué le français : *dizele de venir* (ce qui aurait valu un zéro à nos étudiants d'espagnol), la grand-maman — notez l'emprunt qui est venu se substituer définitivement à *la avuela* qu'elle ne comprend pas et à *la vavá*, qui lui semble péjoratif. On substitue de même, aujourd'hui à Istanbul, *la tante* à *la tia* — la grand-maman conserve le subjonctif espagnol.

Cette étudiante, M<sup>me</sup> Amzallag, prépare actuellement sa thèse intitulée *État actuel du judéo-espagnol vernaculaire d'Istanbul. Étude socio-ethnolinguistique d'une communauté*.

blement tous les particularismes, linguistiques ou socio-ethno-culturels.

Le judéo-espagnol se meurt. Il faut parer au plus pressé et en recueillir les dernières manifestations, souvent proto-plasmiques comme celles du yiddisch, voire ses dernières manifestations dans les nouvelles dispersions des Séphardim, en France, en Italie, aux États-Unis (où l'on peut entendre *begear*, *drivear*, etc.), en Amérique Latine, etc.

Ensuite, le judéo-espagnol aura vécu comme le dalmate mort à la fin du siècle dernier.

Cette liste de problèmes qui embrasse tant de siècles et recouvre tant de domaines est loin d'être exhaustive, mais elle permet d'en souligner la complexité, fait qui impose une approche multidisciplinaire (socio-psycho-ethno-historico-culturo-confessionno, etc.-linguistique), partant, un travail en équipe et l'établissement à tous les niveaux abordés ici d'une programmation, solidaire de cette problématique.

### III. EXEMPLES

#### DEUX PROBLÈMES ENTRE MILLE

#### A) Les *BIBLIAS MEDIEVALES ROMANCEADAS* et les bibles judéo-espagnoles.

Je voudrais présenter ici un panorama des versions espagnoles et judéo-espagnoles (ladino et djudezmo) des versets 1 à 6 du premier chapitre de la *Genèse* en donnant d'abord pour chaque verset la translittération — selon Hauptmann<sup>43</sup> — de l'original hébreu. Ceci permettra au lecteur de voir et déterminer le degré de littéralité de chacune des versions ici présentées et de mieux comprendre les problèmes que soulève l'étude des langues calques. Seront données tour à tour les versions de I.j.3 du xiv<sup>e</sup><sup>44</sup> et I.j.4

43. O. H. HAUPTMANN, *Escorial Bible I.j.4, Vol. I: The Pentateuch*, Philadelphia 1953.

44. Que j'emprunte à O. H. Hauptmann, *op. cit.*, note 43, p. 17.



du xv<sup>e</sup><sup>45</sup> pour les *Biblias medievales Romanceadas*, de 1547<sup>46</sup>, 1740<sup>47</sup> et 1813<sup>48</sup> pour les bibles en ladino, de 1931 (reprise pure et simple de celle de 1873) pour la bible en djudezmo établie par des missionnaires<sup>49</sup> et, celle de 1960 pour l'espagnol contemporain de l'Espagne et de l'Amérique Latine<sup>50</sup>.

45. Celle éditée par Hauptmann, *op. cit.*, note 43.

46. *Pentateuque de Constantinople* (1547), cf. « présentation » dans LE LADINO..., pp. 23 à 25.

47. Tout l'ancien Testament édité par Assa à Constantinople en 1740. Le texte du Pentateuque est en caractères hébreux vocalisés. Ce qui en assure le vocalisme. Par contre, le texte des bibles suivantes n'est pas vocalisé, mais, pour en faciliter la transcription et la lecture, je restitue la vocalisation la plus probable. Ce qui importe en effet ici, c'est la syntaxe générale des textes.

48. Imprimé à Vienne en 1813.

49. Je ne puis pas pour le moment donner plus de renseignements sur l'histoire de cette bible établie par des missionnaires et condamnée par le Rabbinate de Turquie. Elle fut souvent l'objet de réimpressions. Celle de 1873 imprimée à Constantinople est biblique ; elle fut réimprimée sans modifications, semble-t-il, en 1905 et reproduite en 1931, mais uniquement la partie judéo-espagnole. Chaque fois aussi à Constantinople.

50. *Santa Biblia, Antiguo y Nuevo Testamento*, antigua versión de Casiodoro de Reina (1569), revisada por Cipriano de Valera (1602). Otras versiones : 1862, 1909 à 1960, Sociedades Biblicas Unidas, 1960.

## Verset 1

H. :	Berēshīth	bārā'	'elōhīm	'ēth	hashshāmayim	w'e'ēth	hā'āreg
<sup>51</sup> E. :	In-beginning	created	God		the-heavens	and	the-earth
I.j.3 :	En (el) comienzo	crio <sup>52</sup>	Dios <sup>53</sup>		los cielos	e	la tierra
I.j.4 :	En comienzo	crio	Dios	a	los cielos <sup>54</sup>	e a	la tierra
1547 :	en prencípio	kri.o	el dio	a	los cielos <sup>54</sup>	i a	la tieña
1740 :	en preçipio	kri.o	el dio	a	loç cieloç <sup>54</sup>	i a	la tieña
1813 :	en preçipio	kri.o	el dio	a	loç cieloç <sup>54</sup>	i a	la tieña
1931 :	en (el) princípio	kri.o	el dio		loç cieloç <sup>55</sup>	i	la tieña
1960 :	En (el) principio	creó	Dios		los cielos	y	la tierra

## Verset 2

H. :	we-hā'āreg	hayethāh	thōhū	wābhōhū
E. :	and-the-earth	was	waste	and-void
I.j.3 :	y la tierra	era	vana	y vazia :
I.j.4 :	e la tierra	era	vana	e vazia
1547 :	i la tieña	era	uagua	i uazi.a

51. Mot-à-mot anglais de Hauptmann, *op. cit.*, pp. 9 et 10.

52. Je mets entre parenthèses ce qui est superflu par rapport à l'hébreu (H.).

53. *Dios* : on pourrait croire que c'est là un calque de l'hébreu où nous avons morphologiquement un pluriel généralement considéré comme un pluriel majestatique par l'exégèse juive. Cf. note 14, en ce qui concerne le rejet du christianisme *Dios* par les juifs et les musulmans d'Espagne.54. *alos* cielos et *ala* tieña, *alos* et *ala* en un seul mot dans l'original. Je détache afin de mieux suivre l'original H.55. On remarquera ce retour à une syntaxe plus hispanique comme dans I.j.3 et en 1960. Il y a vernacularisation, ici djudezmisation, plus grande qu'en I.j.4 qui suit la syntaxe hébraïque, mais rejette le judaïsme et *Dio*.

1740 :	i la tieña	era	uanedad	i guagedad <sup>56</sup>
1813 :	i la tieña	era	vana	i vazi. a
1931 :	i la tieña	era	vana	i vazi. a ;
1960 :	Y la tierra	estaba <sup>57</sup>	desordenada	y vacía,
H. :	weḥōshekh		ʿal-penēy	thehōm
E. :	and-darkness		on-face-of	deep
I.j.3 :	e (la)	escuridat	sobre (la)	faz <sup>58</sup>
I.j.4 :	e	tiniebra	sobre (la)	faz <sup>58</sup>
1547 :	i	eskoridad	sobre	façes
1740 :	i	eçkuridad	çobre	façeç
1813 :	i	eçkuridad	çovre	façeç
1931 :	i	eçkuridad (eçtava)	çovre (laç)	façeç
1960 :	y (las)	tiniebla(s) estaban	sobre (la)	faz
				and-spirit-of
				e spiritu de
				e (el) spiritu de
				i uiento de
				i uiento de
				i eçprito <sup>59</sup> de
				i (el) eçprito <sup>60</sup> del
				y (el) Espiritu de

56. On peut considérer que cette leçon nous révèle l'existence d'une forme phonétique *guagedad*, variante de *uanedad* et *uaguo*. Ailleurs, quand il s'agit vraiment de variantes lexicales il faut en rechercher les sources chez les commentateurs, cf. notes 32 et 33, *supra*.

57. Intrusion de la distinction entre *ser* et *estar*. C'est là un filon qu'il faudrait exploiter. Il pourrait certainement nous instruire sur ce problème épineux du castillan moderne.

58. Il faudrait *façes*, un pluriel, comme en H. et dans les versions de 1547, 1740 et 1813.

59. Variante lexicale très probablement due à l'exégèse.

60. Tout en réhispanisant, 1873/1931, maintient un ladinisme passé en djudezmo, *laç façeç*.

H. : 'elōhīm	m'eraḥepheth	'al-penēy	hammāyīm.
E. : God	moved	-on-face-of	the-waters
I.j.3 : Dios	ventiscaua	sobre fazes <sup>61</sup>	de las aguas
I.j.4 : Dios	auentaua	sobre (la) faz	de las aguas <sup>62</sup>
1547 : el dio	esmobiense <sup>63</sup>	sobre façes	de las aguas
1740 : el dio	abolaba <sup>64</sup>	çobre façeç	de las aguas <sup>65</sup>
1813 : el dio	abolava	çovre façeç	de las aguas <sup>66</sup>
1931 : dio <sup>67</sup>	çe movi. a	govre (laç) façeç	de laç aguas <sup>68</sup>
1960 : Dios	se movia	sobre (la) faz	de las aguas

H. : wayyōmer	'elōhīm	yehi	wayehi-'ōr
E. : And-said	God	be	and-there-was light
I.j.3 : E dixo	Dios :	Sea	e fue luz.
I.j.4 : Et dixo	Dios :	sea	e fue luz.
1547 : i dixo	el dio	sea	i fue luz
1740 : i dixo	el dio	çea	i fue luz
1813 : i dixo	el dio	çea	i fue luz
1931 : i dixo	el dio,	çea	i fue luz.
1960 : Y dijo	Dios :	Sea (la)	y fue (la) luz.

## Verset 3

61. Pluriel comme en H., hébraïsme maintenu, alors que plus haut, dans le même verset il y a réactualisation, *sobre la faz*, cf. note 58. Ne serait-ce pas précisément un indice de l'existence d'une version juive, voire ladina, antérieure et dont s'inspire le copiste qui dans ses moments de lassitude continue d'écrire automatiquement sans rectifier ?

62. *delas* en un seul mot dans l'original, cf. note 54.

63. Participe présent apocopé du verbe *esmoberse*. Le participe non apocopé serait *esmobiéntese*. Cf. LE LADINO..., pp. 51 à 54.

64. Très probablement sous-tendu par un commentaire.

65. 1740 comme 1547 et 1813 (moins) mêle les formes en *s* et en *ç*, ce qui révèle un *ceceo* antérieur. En 1873 l'unification en *ç* (en fait, *seseo* comme en Amérique Latine) sera définitive. Il est très probable qu'à partir de 1740 il se soit agi d'archaïsmes graphiques.

66. *Las aguas* avec *s* et non avec *ç* et *ce*, exactement comme en 1740. Cet indice et bien d'autres, nous permettent de reconnaître une filiation directe entre l'une et l'autre versions.

67. *Ena f. it. 44 f.*

H. : wayyare'	'elōhīm	'eth-hā'ōr	kī-tōbbh	wayyabhdēl
E. : And-saw	God	the-light	that good	and-divided
I.j.3 : E vido	Dios	la luz <sup>69</sup>	que (era) buena ;	e aparto
I.j.4 : Et vido	Dios	la luz <sup>69</sup>	que (era) buena ;	e aparto
1547 : i uido	el dio	ala luz	ke	i aparto
1740 : i vido	el dio	ala luz	ke	i aparto
1813 : i vido	el dio	ala luz	ke	i aparto
1931 : i vido	el dio <sup>70</sup>	la luz	ke (era) buena ;	i aparto
1960 : Y vió	Dios	que la luz	(era) buena ;	y separó
H. : 'elōhīm	bēyn	hā'ōr	ūbhēyn	hahōshekh
E. : God	between	the-light	and-between	the-shadow.
I.j.3 : Dios	entre	la luz	e entre	la tyniebla.
I.j.4 : Dios	entre	la luz	e ʔ	la tiniebra ;
1547 : el dio	entre	la luz	i entre	la escuridad <sup>72</sup>
1740 : el dio	entre	la luz	i entre	la egkuridad <sup>72</sup>
1813 : el dio	entre	la luz	i entre	la egkuridad <sup>72</sup>
1931 : el dio	entre	la luz	i ʔ	la egkuridad <sup>72</sup>
1960 : Dios		la luz	de ʔ	las tinieblas <sup>73</sup>

69. En toute littéralité, il aurait fallu avoir *a la luz*.

70. Tout en maintenant l'archaïsme *vido* et le judaïsme *el Dio* (sans majuscule, en fait parce que les caractères hébreux ne permettent pas de distinguer les majuscules des minuscules), éléments qui d'ailleurs appartiennent au djudezmo, 1873/1931, réactualise, redjudezmise, sans toutefois procéder à l'inversion de 1960, *que la luz era*.

71. Suppression partielle de l'hébraïsme *entre...* *entre* dans I.j.4 et 1873/1931, totale en 1960. Maintien dans I.j.3 (cf. note 55, modèle juif).

72. Constance dans 1547, 1740, 1813 et 1873/1931, alors que I.j.3 et I.j.4 ont tantôt *escuridat*, tantôt *tiniebla/tiniebra*. La constance est vraiment un trait distinctif majeur des versions juives.

73. 1960 homogénéise en revenant à *tinieblas*, pluriel non hébraïque, mais hispanique.



## Verset 5

H. : wayyiqrā'	'elōhīm	lā'ōr	yōm	w'elahōshekh	qārā'
E. : And-called	God	to-the-light	day	and-to-the-shadow	called-he
I.j.3 : E llamo	Dios	a la luz,	dia,	e a la escuridat <sup>72</sup>	llamo
I.j.4 : e llamo	Dios	ala luz	dia,	e ala tintebrā <sup>72</sup>	llamo
1547 : i llamo	el dio	ala luz	di.a	i a la eskuridat	llamo <sup>74</sup>
1740 : i iamo	el dio	ala luz	di.a	i ala eekuridat	iamo <sup>74</sup>
1813 : i iamo	el dio	ala luz	di.a	i ala eekuridat	iamo <sup>74</sup>
1931 : i llamo	el dio	a la luz	di.a,	i a la eekuridat	llamo <sup>75</sup>
1960 : Y llamó	Dios	a la luz	Día,	y a las tinteblas	llamó <sup>73</sup>

H. : lāylāh	wayehi-'erebh	wayehi-bhōqer	yōm 'ehādh
E. : night	and-it-was-evening	and-it-was-morning	day one.
I.j.3 : noche :	y fue tarde	y fue mañana	dia uno.
I.j.4 : noche ;	e fue tarde	e fue mañana,	dia vno.
1547 : nōge	i fue tarde	i fue maniana	di. a uno
1740 : nōge	i fue tadre <sup>76</sup>	i fue maniana	di. a uno
1813 : nōge	i fue tadre <sup>76</sup>	i fue maniana	di. a uno
1931 : nōge :	i fue (la) tarde <sup>77</sup>	i la maniana	un di. a <sup>78</sup>
1960 : Noche.	Y fue (la) tarde	y la mañana	un día

74. De 1547 aux autres versions, excepté celle de 1873/1931 on passe du *lleismo* au *yeismo*.75. *Yeismo* non respecté en 1873/1931.76. Intrusion de la phonétique du djudezmo, -rd- passant à -dr-, *tarde* passe à *ladre*, excepté en 1873/1931, et ce probablement par castillanisme ou cultisme. En effet, si *tadre* était généralisé à Istanbul, certains intellectuels considéraient cette forme comme vulgaire et disaient *tarde*. Cf. *supra*, le point 7 du djudezmo.77. 1873/1931 en retire par rapport à H. (le second *fue*), mais en rajoute aussi (*la*).78. Il faut relever cette réinterprétation — un *di.a* au lieu de *di.a uno* — leçon de 1960 qui remonte à 1569 (cf. *supra*, note 50).

H. : wayyōmer	'elōhīm	yēhī	rāqīa'	bēthōkh	hammayim
E. : And-said	God	be	expanse	in-midst-of	the-waters
I.j.3 : Et dixo	Dios :	sea	expandimiento	en medio	de las aguas,
I.j.4 : E dixo	Dios :	sea	firmamiento	en medio	de las aguas,
1547 : i dixo	el dio	sea	expandedura <sup>79</sup>	entre	las aguas
1740 : i dixo	el dio	sea	expandidura <sup>79</sup>	entre	laç aguaç
1813 : i dixo	el dio	çea	egpandidura <sup>79</sup>	entre	laç aguaç
1931 : i dixo	el dio	çea	egpandidura <sup>79</sup>	en medio	de laç aguaç <sup>80</sup>
1960 : Luego dijo	Dios :	Haya	expansión <sup>81</sup>	en medio	de las aguas,
H. : wihī	mabhdīl	bēyn	mayim	lāmāyyim	
E. : and-be	seperating	between	waters	to-the-waters.	
I.j.3 : e sea	apartamiento	entre	aguas	(e) aguas <sup>82</sup> .	
I.j.4 : e sea	apartamiento	entre		las aguas <sup>83</sup> .	
1547 : i sea	apartán <sup>84</sup>	entre	aguas	a aguas <sup>85</sup>	
1740 : i çea	apartán <sup>84</sup>	entre	aguaç	a aguaç <sup>85</sup>	
1813 : i çea	apartán <sup>84</sup>	entre	aguaç	a aguaç	
1931 : i	aparte <sup>86</sup>	entre	aguaç	i aguaç <sup>87</sup> .	
1960 : y	separe <sup>88</sup>		(las) aguas	de las aguas <sup>89</sup> .	

79. Il y a souvent, comme ici, accord entre I.j.3 et les versions juives.

80. 1873/1931 rejette *entre* et revient à la leçon des bibles non juives.81. 1960 réinterprète la conjonction *i* par *luego* et substitue *haber* à *ser*.82. I.j.3 répète comme H. *aguas*, mais rejette l'article devant le second *aguas*.83. I.j.4, par contre, ne retient qu'un seul *aguas*, mais avec son article.84. Participe présent apocopé du verbe *apartar* (*aparlante*) calquant exactement le participe présent hébreu.85. En toute littéralité il faudrait *a las aguas*, mais il arrive souvent en ladino que l'article défini disparaisse (cf. LE LADINO..., « Répétition de l'article », pp. 72 à 75).

86. 1873/1931 évite le participe présent apocopé peu vivant en djudezmo.

87. Cependant, il maintient deux fois *aguaç*, mais dans les conditions soulignées dans la note 85.

88. 1960 comme 1873/1931 ignore le participe présent apocopé.

89. *aguas* deux fois, mais chaque fois avec l'article.

On le remarque, malgré les divergences toutes ces bibles sont très apparentées. On pourra s'en rendre compte en lisant la version de la *Biblia de Jerusalén*<sup>90</sup>, beaucoup moins attachée à la littéralité :

« 1) En el principio creó Dios los cielos y la tierra. 2) La tierra era algo caótico y vacío, y tinieblas cubrían la superficie del abismo, mientras el espíritu de Dios aleteaba sobre la superficie de las aguas. 3) Dijo Dios : « Haya luz », y hubo luz. 4) Vio Dios que la luz estaba bien, y separó Dios la luz de las tinieblas. 5) Llamó Dios a la luz « día », y a las tinieblas llamó « noche ». Y atardeció y amaneció el día primero. 6) Dijo Dios : « Haya un firmamento en medio de las aguas que las esté separando de otras. » Y así fue. »<sup>91</sup>

### B) LA LANGUE EST UN SYSTÈME OÙ TOUT SE TIENT.

Nous allons illustrer ce principe par l'exemple du judéo-espagnol où *nos* et *nosotros* (*nozotros*) passent à *mos* et *mozotros* sous l'action analogique de *-mos*, désinence des premières personnes du pluriel, phénomène, qui s'étend de proche en proche et favorise le passage de *n-* initial à *m-* devant [w], les deux phénomènes interférant. Extension de proche en proche, mais aussi arrêt de celle-ci en certains points qui pour certains linguistes constituent des queues de système mais qui, nous le verrons s'expliquent facilement.

Ce phénomène considéré comme un vulgarisme est déjà latent en Espagne. Corominas<sup>92</sup>, Yakov Malkiel<sup>93</sup> et bien

90. *Biblia de Jerusalén*, Desclée de Brouwer, Bruxelles, 1967.

91. Au moment de remettre ce manuscrit à l'imprimeur me parvient de l'Institut Ben Zvi de Jérusalem le texte de la Bible judéo-espagnole imprimée à Vienne en 1841. N'ayant plus le temps de l'insérer dans cette étude, j'en donne ici les 6 versets en bloc. 1) *en preçipio kri.o el dio a loç çieloç i a la tieña* 2) *i la tieña era vana i vazi.a. i eçkuridad çovre façeç de abiçmo. i eçpiritu del dio çovre façeç de laç aguaç* 3) *i dixo el dio. çea luz.i fue luz* 4) *i vido el dio a la luz ke buena. i aparto el dio entre la luz i entre la eskuridad* 5) *i liamo el dio a la luz di.a i a la eçkuridad liamo noçe. i fue tarde i fue maniana. di.a uno* 6) *i dixo el dio. çea eçpandidura entre lac aguaç. i çea apartián entre aguaç a aguaç.*

92. J. COROMINAS, *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, Éd. Francke, 1954, article « nos ». Ce dictionnaire est vraiment un des plus beaux monuments de la philologie espagnole et un ouvrage permanent de référence.

Yakov MALKIEL, « Deux frontières entre la phonologie et la morphologie en diachronie », *Langages*, décembre 1973, pp. 79 à 87 (ici : p. 81, note 7).

d'autres le signalent, mais, dans la langue en liberté qu'était le judéo-espagnol il s'est considérablement étendu et est allé au-delà des limites atteintes en milieu rural espagnol.

1) Au départ il y a l'omniprésence de la désinence *-mos* à la première personne du pluriel de tous les temps en espagnol, ce qui n'est pas le cas des autres personnes<sup>94</sup>. Corominas y ajoute l'influence analogique de *me*.

2) Il y a en outre, le fait qu'en espagnol, à la différence du français, la personne est désinencielle et que les pronoms sujets sont emphatiques. Par conséquent, mentalement, *-mos* est le signe de la 1<sup>re</sup> du plur.

3) Restant mentalement au niveau de cette personne, l'analogie s'étend à *nuestro* > *muestro* (ce que déclare également Corominas), mais, ici collabore l'action labialisante de la labiovélaire *w* (ce que Corominas ne dit pas).

4) Il semble donc qu'il y ait interférence de deux phénomènes, l'un mental, l'autre phonétique, lesquels ouvrent ensemble la voie aux extensions suivantes que je ne connais qu'en judéo-espagnol (Corominas ne les signale pas).

5) *nuezes* ('noix') > *muezes* - *nueve* ('neuf, le chiffre') > *mueve* - *nuevo* ('neuf, nouveau') > *muevo*, voire au milieu du mot, *buñuelo* > *biñuelo* (forme signalée par Cuervo et Corominas) *bimuelo*, forme que je ne connais qu'en jud.-esp., dérivée de *binuelo* après dépalatalisation de *ñ* de *biñuelo*. On aura de même *mueveno*, au lieu de *nueveno* (*noveno*, 'neuvième') forme sur-diphtonguée par rapport à *noveno* du castillan.

6) Mais, me dira-t-on, les homophonies ne mettent-elles pas un frein à ce phénomène ? Non, pas en judéo-espagnol, car précisément, le verbe *mover* dont le sens principal et restreint par rapport au castillan est 'avorter, faire une fausse couche'<sup>95</sup>, ne diphtongue pas, d'où absence de concurrence entre *muevo*, 'nouveau' et *movo*, 'j'avorte' d'une part; et *mueve*, '9' et *move*, 'elle avorte', d'autre part<sup>96</sup>. De la

94. En effet, les désinences des 1<sup>res</sup> pers. du sing. diffèrent. Pour la seconde pers. du sing. la seule difficulté parce que l'unique exception est celle du prétérit *cantaste*, *comiste*, *recibiste*, repris en *cantates*, *comites* et *recibites*, tant en espagnol populaire qu'en jud.-esp. Sémiologiquement *-s* est devenu la marque de cette personne.

95. Sens qui existe aussi en castillan qui connaît en outre le dérivé *muévedo*, 'fœtus expulsé avant terme', jud. esp. *movito*.

96. *mover* donnerait en castillan *mueve*, 'il, elle meut' et *muevo*, 'je meus'.

même façon, il n'y a pas d'homophonie perturbante entre *muestro*, 'notre' et *mostro* et surtout *amostro* pour 'je montre', alors qu'en castillan on a *muestro*. On voit ainsi pourquoi et par où le phénomène a pu se développer en jud.-esp. au-delà des limites atteintes en castillan. Il y a certes le caractère populaire et relâché de l'espagnol emmené par les juifs d'Espagne en 1492, mais aussi les nouveaux paramètres de la koiné qui a engendré le *djudezmo*, langue en liberté, mais une liberté qui se limite à un certain nombre de *degrés de liberté* qui restent à définir.

Ces degrés de libertés apparaissent dans l'équilibre qui s'instaure entre les sur- et sous-diphthongaisons d'une part et les contraintes auxquelles elles peuvent donner lieu d'autre part. Il y a là un véritable micro-système qui a pu se créer à la faveur des nouvelles conditions apparues dans la koiné évoquée ci-dessus.

7) Il est cependant un mot qui ne supporte pas le passage de *n-* à *m-*. Il s'agit de *nuera*, 'bru, belle-fille' qui aurait dû donner *muera*. Une enquête récente m'a révélé deux solutions :

a) *nuera* avec le maintien de *n-*, même chez les sujets qui adoptent les solutions antérieures en *m-*<sup>97</sup>.

b) *ermuera* qui semble utiliser un préfixe en formation *er-*, analogique de *ermano* et *ermana* (?)<sup>98</sup> dont la fonction serait de signifier la parenté. C'est là une simple hypothèse de travail et qui mériterait une enquête poussée.

L'une et l'autre solutions évitent l'homonymie avec *muera*, subjonctif de *morir* si fréquent en jud.-esp., lorsque l'on jure et plus souvent encore, à la troisième personne du sing., lorsqu'il s'agit de soi. *Que se muera X*, ici le nom de la personne qui jure, soit 'que je meure si', etc. On voit sans peine le poids des superstitions qui empêchent pareille homophonie. On imagine mal, surtout dans les rapports entre belle-mère

97. Il faut dire que coexistent les formes en *m-* et en *n-* dont la distinction semble correspondre comme pour l'Espagne, mais à un degré bien moindre, aux registres populaire et cultivé. Bien entendu la plus grande fréquence est celle des formes en *m-*. La distinction en question n'est en fait qu'à l'état de vestige et semble avoir connu récemment un faible regain sous l'action du castillan péninsulaire. Il est vraiment difficile d'en débrouiller l'histoire.

98. En judéo-espagnol, *h-* de *hermano* et *hermana* (castillan) étant muette n'est pas représentée.



et belle-fille, l'utilisation d'un calembour aussi macabre. La contrainte cette fois est psychologique.

Voilà qui illustre le principe donné en titre. Il faudrait poursuivre cette enquête tant dans notre synchronie qu'à travers les documents encore accessibles et ainsi en définir les étapes.

Haim Vidal SEPHIHA.

62, rue de la Santé,  
75014 Paris.

---



## PASSÉ ET FUTUR DES EMPRUNTS LEXICAUX : L'EXEMPLE DE L'AMHARIQUE

**SOMMAIRE.** — *L'enrichissement du lexique au moyen d'emprunts étrangers a toujours intéressé les linguistes. C'est aujourd'hui un sujet de préoccupation pour les élites des pays qui ont évolué à l'écart de la civilisation industrielle moderne. En étudiant les termes de l'acceptabilité des emprunts lexicaux en amharique on voudrait montrer qu'il est possible de rechercher dans toute langue les règles de l'acceptation ou du rejet des mots d'emprunt. On n'a relégué pour argumenter que les formes dont on a pu directement observer qu'elles étaient entrées dans l'usage, à l'exclusion de tout emprunt livresque. Vu le petit nombre des exemples cités, on s'est abstenu d'énoncer des règles, bien que quelques-unes se laissent entrevoir nettement. On pourrait maintenant envisager de pousser plus loin, en enquêtant auprès des anciens élèves de l'enseignement secondaire pour rechercher quels sont les mots d'emprunt figurant dans les manuels scolaires qui sont restés dans leur vocabulaire, et sous quelles formes.*

La linguistique descriptive est par définition une science d'observation : le linguiste observe la langue telle qu'elle se manifeste sous forme de discours parlé ou écrit, et enregistre. L'expérimentation lui est interdite.

Pourtant l'étude des mots d'emprunt peut compenser partiellement l'impossibilité de l'expérimentation. L'utilisation d'un terme emprunté à une autre langue est bel et bien une expérience qui modifie les données de départ.

L'étude formelle des mots d'emprunt et de leurs transformations présente un double intérêt : rétrospectif et prospectif.

a) *Rétrospectif* : les constatations faites permettent de confirmer (ou d'infirmer) les caractéristiques de la langue étudiée ; éventuellement d'en découvrir d'autres.

b) *Prospectif* : pour les langues comme l'amharique, où le problème de l'enrichissement massif du vocabulaire se pose

avec acuité, on peut essayer de prévoir quelle serait la forme définitive prise par tel ou tel mot d'emprunt lorsqu'il aura été adopté dans la langue commune (par opposition à la langue savante). Cela représente une économie appréciable de temps pour la diffusion de la culture moderne dans un pays neuf.

Pour que cette étude soit fructueuse, il est nécessaire d'opérer à l'intérieur d'un laps de temps pouvant être considéré comme une synchronie : les mots d'emprunt sont encore sentis comme étrangers, et leurs transformations sont individuelles ; l'évolution des mots d'emprunt dans une diachronie est commandée *aussi* par les grandes transformations du système linguistique, elle ne s'écarte pas de celle des mots indigènes.

Pour qu'on commette le moins d'erreurs possible sur la forme sous laquelle le terme étranger a été emprunté il est nécessaire de traiter d'emprunts récents ou contemporains.

C'est ce que l'on se propose de faire avec les substantifs italiens : *carcassa* « carcasse », *firma* « signature », *gambale* « jambière », *limonata* « limonade », *macchina* « auto », *spago* « ficelle » et quelques autres.

Des contacts directs de langue à langue entre l'italien et l'amharique — supposant la présence en nombre d'Italiens en Éthiopie — n'ont pas pu avoir lieu avant les environs de 1890, date de la fondation de la Colonie d'Érythrée. Leur intensité est allée constamment en croissant jusqu'à l'époque de la conquête de 1935. Elle a atteint son apogée de 1936<sup>1</sup> à 1941, puis est allée en déclinant à partir de la libération. Il est vraisemblable que le déclin s'est brutalement accentué à partir des années 50. Aujourd'hui l'influence de l'italien sur l'amharique est pratiquement nulle<sup>2</sup>.

Du fait de l'existence pendant une cinquantaine d'années en Érythrée d'une zone de peuplement italien relativement dense, on peut se demander tout d'abord si la majorité des emprunts lexicaux de l'amharique à l'italien ne sont pas provenus du tigrigna, langue parlée en Érythrée.

1. 5 mai 1936 : entrée dans Addis Abeba.

2. En ce sens que l'italien n'exerce plus de pression d'aucune sorte sur l'amharique. Pour l'ampleur des contacts, et pour le prestige, c'est l'anglais qui l'a remplacé. Cependant, il est vrai, comme me l'a fait observer mon collègue *Abraham Dammoz*, que l'amélioration du niveau de vie d'une partie de la population urbaine a fait pénétrer dans un milieu plus vaste l'usage de termes italiens déjà adoptés, concernant l'ameublement, le vêtement, l'alimentation, l'automobile. De plus, des Érythréens connaissant bien l'italien se retrouvent aujourd'hui un peu partout en Éthiopie.

En fait dès le début de la pénétration italienne dans le nord de l'Éthiopie actuelle — autrement dit dans ce qui devait devenir l'Érythrée — les Italiens ont été très actifs au Choa (pays de langue amharique) auprès de Ménélik, dont ils recherchaient l'appui pour prendre à revers ou tout au moins isoler l'Empereur Jean IV qui régnait à *Maqale*. Après la mort de Jean IV en 1889, Ménélik lui succède. Il règne dans une nouvelle ville, *Addis-Ababa*, où l'italien n'est pas la seule langue étrangère influente.

Dans la préface de son *Dictionnaire amarigna-français* (imprimé en 1929) le Père Baeteman écrivait : « A la capitale, surtout, pullulent des néologismes empruntés à l'arabe, à l'italien, au français » (p. vi). Ce tableau est très exact. On en conclura qu'il faudra examiner chaque emprunt lexical supposé d'origine italienne afin de s'assurer qu'il ne provient pas du français ou de l'arabe.

Autre difficulté : les emprunts de vocabulaire n'ont pas toujours été faits à partir de la langue savante, de lettré à lettré. Ils peuvent avoir été introduits en amharique par des Éthiopiens illettrés dans les deux langues, au contact d'Italiens du petit peuple, parlant le dialecte de leur région. On pourra donc avoir affaire au départ à des mots dialectaux.

Enfin, des mots d'origine italienne peuvent être arrivés en amharique beaucoup plus tôt ; mais alors ils n'y sont pas arrivés directement : ils ont été pris à l'arabe. Il faudra donc être également attentif à cette possibilité. Considérons quelques exemples :

1. Le mot amharique *barneṭa* désigne les chapeaux européens.

On peut penser à l'italien *berrélla*, se demander s'il ne faut pas rechercher une forme dialectale avec un *a*. Mais un coup d'œil sur les dialectes arabes du Yemen et du Soudan nous montre que le mot amharique est sûrement venu de l'arabe : *bôrniṭah* au Yemen (Rossi p. 156), *burnēṭa* au Soudan (Hillelson) avec le *t* emphatique.

Il est inutile de pousser plus loin pour ce qui nous occupe ici. Peut-être d'ailleurs l'arabe n'a-t-il pas emprunté le terme à l'italien, mais au sabir méditerranéen des navigateurs (cf. provençal : *barrela*, « béret »/chapeau des marins?)

2. Un second exemple incite également à la prudence. Dans son *Dictionnaire* (col. 456), le P. Baeteman fait figurer le mot amharique *besa* : « (néologisme) pièce, petite monnaie en cuivre valant régulièrement une demi-piastre et la trente-



deuxième partie du thaler ». Il ajoute : « (Du français : « pièce »?). D'autres auront pensé à l'italien, où l'on a effectivement *pezza*. Or la pièce de monnaie éthiopienne nommée *besa* a été frappée sous le règne de Ménélik (entre 1897 et 1911). Elle a été retirée de la circulation par une loi du 12 juillet 1933 mais une pièce de même nom a circulé dans la région indépendamment et sans doute avant la monnaie frappée par Ménélik. Dans l'arabe du Yemen on l'appelait *bäyseh* (Rossi, p. 152). Son nom vient probablement du hindi *paisa* qui désigne une pièce valant le quart d'un *ana*, soit un soixante-quatrième de roupie. C'était sans doute cette monnaie de l'Inde qui était utilisée par les négociants d'Aden<sup>3</sup>.

Le nom amharique a été pris à l'arabe. Il n'a rien à voir ni avec le français ni avec l'italien. Le *b* initial de l'amharique existait dans la forme empruntée. Il ne peut donc illustrer la non-existence d'un phonème *p* dans le système consonantique de l'amharique.

J'ai choisi les emprunts lexicaux à partir desquels je compte argumenter, compte tenu des réserves que je viens d'énumérer et d'illustrer. Ce sont des mots italiens empruntés directement à l'italien par l'amharique et tous à date récente, *grosso modo* entre 1900 et 1950. J'y ai ajouté le mot italien *limonata* parce que son cas illustre les difficultés tenant à la proximité du français et de l'italien.

3. Il existe en amharique un mot *lominal* qui désigne la boisson gazeuse que nous appelons « limonade », en italien *limonáta*. Le premier à avoir signalé ce néologisme est le P. Baeteman dont le *Dictionnaire*, je le rappelle, a été publié en 1929.

Il y a tout lieu de croire que le mot et la boisson ont été introduits à l'époque où le français était la langue distinguée d'*Addis-Ababa* et, on peut dire, la langue de la petite colonie étrangère de la ville. Les principaux consommateurs du produit devaient d'ailleurs être des Européens. C'est en tout cas au français que nous ramène l'étude du terme. En effet, trois éléments sont à remarquer dans la forme amharique :

a) Elle se termine par une consonne, alors que c'est une finale vocalique qu'on rencontre le plus souvent. Pourquoi l'*a* final de l'italien aurait-il été éliminé? Si on part du français, la question ne se pose pas.

3. Je n'ai pas pu vérifier si le change de l'époque était de 2 thalers pour une roupie.

b) La finale est un *t* ordinaire, alors que le plus souvent, dans la période en question, un *t* d'une langue européenne est rendu par un *ṭ* emphatique — ce qui est normal pour les phonèmes étrangers en amharique, ex. : *salāṭa* «salade» (BAET. 240) de l'italien *insalata* et du français «salade», *boṣṭa* de l'italien *posta* et du français «poste» avec peut-être une influence arabe.

Ce *-t* final s'expliquera mieux si on part du *d* final du français «limonade» senti dans tous les cas comme différent du *d* de l'amharique.

c) Le rapport entre la boisson et le citron n'a pas échappé aux Éthiopiens : le mot étranger est venu chercher sa place aux côtés de *lomi* qui veut dire «citron» et du dérivé *lomita* qui désigne la petite boule ouvragée qui termine en l'ornant le fourreau du sabre. Ainsi s'explique la métathèse des voyelles, parce que l'amharique *lomi-* est venu remplacer, au début du mot, le français *limon-*.

Inutile de dire que le suffixe *-nat* n'est pas utilisé en amharique. Le terme *lominat* est bien intégré dans le système lexical, tout en étant aujourd'hui assez peu usité, vu la concurrence du *koko-kollá* (alias «Coca cola»)⁴.

En outre, si *lominat* était d'origine italienne, on pourrait en trouver des traces en Érythrée. Or l'enquête montre que la boisson n'est pas en grand usage dans la plus grande ville, Asmara ; que les Érythréens qui en usent utilisent purement et simplement le terme italien : *limonáta*. De plus aucun dictionnaire du tigrigna n'a de mot pour désigner cette boisson (on y trouve pour «citron» les formes *lāmūn* et *lāmin* selon les dialectes), tandis que les dictionnaires amhariques faits par des Éthiopiens ont tous *lominat*. Le dernier en date (DRW, 727) commente ainsi : «les Européens disent *lominad*» et ajoute que *lominat* correspond au pluriel guèze de *lomi* ou *lomin* ; ce n'est évidemment pas très sérieux.

Avec les exemples d'emprunts lexicaux à l'italien que j'ai retenus, on verra que lorsqu'un mot entre dans l'usage il est soumis aux règles communes, aux contraintes des systèmes du langage.

4. SPAGO désigne la ficelle. Les Éthiopiens n'en usaient pas et n'en fabriquaient pas : ils avaient du fil, des cordes plus

4. Cependant en 1973 on remarquait dans de nombreux villages abondance de panneaux publicitaires portant en gros caractères le mot *lominat*.

ou moins grosses, des courroies. Selon un informateur, ce sont les négociants étrangers de la fin du XIX<sup>e</sup> ou du début du XX<sup>e</sup> siècles qui se servaient de ficelles pour coudre les sacs, de café notamment. Cela paraît tout à fait vraisemblable.

En amharique le mot italien a pris la forme *sibagó*. Il n'a pas été relevé avant Baeteman. Il est dans tous les dictionnaires postérieurs. Curieusement le mot ne figure pas dans les dictionnaires tigrigna. Un informateur tigréen — mais qui sait très bien l'italien — dit toujours *spágo*, comme en italien. En amharique, le mot est usité dans tous les milieux, et normalement<sup>5</sup>.

a) On remarque qu'en amharique l'accent s'est déplacé en finale : *spágo*, *sibagó*. Ceci confirme ce que nous savons de la place de l'accent.

b) Les voyelles ont été conservées.

c) La labiale sourde *p* n'existant pas en amharique, elle est réalisée sonore : *b*. J'y vois une confirmation de ma description du système phonologique de l'amharique.

Les autres consonnes sont conservées.

Le groupe de consonnes *sb* est disjoint au moyen d'une voyelle « lourde » *i* (au lieu de la voyelle de disjonction habituelle *ə*).

d) La forme de la racine est une forme « canonique » trilitère, SBG. Le radical  $C_1iC_2aC_3o$  n'est pas d'une forme courante et indique l'emprunt. Mais la finale *-o* est très fréquente.

Le terme reste malgré tout fort peu intégré : aucune forme dérivée. Il est vrai que les verbes signifiant « attacher », « nouer » et par conséquent « ficeler » ne manquent pas. Au besoin on précise en disant « attacher avec une ficelle » : *ba-sibago*.

**5. GAMBALE** en italien (pluriel **GAMBALI**) désigne des guêtres, des jambières, des bandes molletières, toutes choses inconnues des Éthiopiens qui, le plus souvent, vont pieds nus. Les Européens, à cheval ou à mulet, portaient des bottes, des leggings. Les troupes érythréennes équipées par les Italiens, portaient des molletières, habituellement, semble-t-il, sans chaussures. Les troupes éthiopiennes allaient pieds nus, mais avaient des molletières. C'est ainsi que le mot italien se trouve en amharique, sous diverses formes.

5. Aussi comme insulte, pour injurier quelqu'un de très maigre. Dans ce cas-là on prononce *sibāgo* en allongeant et accentuant l'*a*.

La plus courante est *gamballé* qu'on trouve chez tous les auteurs de dictionnaires à partir d'Armbruster, dont l'ouvrage a paru en 1910. On trouve en même temps une forme *ganballé* chez *Tasamma Habla-Mikael*, chez Gankin, et chez DTW. Dans Armbruster on a aussi une forme *agumballó* inconnue des autres ouvrages et de mes informateurs comme de moi-même. Enfin Baeteman a aussi une forme *gamballé*.

Notons qu'en tigrigna seul un dictionnaire tigrigna-amharique (récent) donne la forme *gämballä*. Un informateur érythréen m'a donné la forme *gämballi*, qui vient du pluriel italien.

Cela étant, il est possible que le terme soit arrivé en amharique par le tigrigna, comme il est possible que l'amharique l'ait pris directement de l'italien, vu la date où a dû être préparé le *Vocabulary* d'Armbruster.

On remarque que :

a) L'accent s'est déplacé sur la finale : *gamballé*.

b) La voyelle finale est conservée et elle n'est pas, selon mes observations, réalisée diphtonguée (<sup>ve</sup>) ; la réalisation non diphtonguée du *e* est très fréquente après un *l*. Peut-être la gémination de la consonne qui précède a-t-elle fait obstacle à cette réalisation « longue ». L'*a* initial est conservé seulement dans une des deux formes notées par Baeteman : *gamballé*. Dans toutes les autres, à commencer par la plus ancienne notation, celle d'Armbruster, et chez Baeteman lui-même, cet *a* est passé à *ä*, voyelle centrale d'aperture moyenne, donc moins lourde que *a*. C'est statistiquement la voyelle la plus fréquente de l'amharique.

Il subsiste donc un seul *a* dans le mot amharique, celui de l'avant-dernière syllabe.

c) Toutes les consonnes ont été conservées telles quelles. Cependant l'*l* final est gémigné, ce qui n'est pas le cas en italien (mais peut-être y a-t-il une forme dialectale que j'ignore). Mais on constate que très souvent dans un mot étranger l'amharique introduit une gémination, pour l'étoffer en quelque sorte : le nom des Galla *karayu* est devenu *karrayu*. Le nom du coca-cola est *koko-kolla*.

Normalement en amharique un *n* suivi d'un *b* est labialisé et passe à *m* ; l'opposition *m/n* est neutralisée. Ici *m* est considéré comme la réalisation d'un *n* suivi de *b*. La graphie normale induite est donc *ganballe*, qui apparaît seulement dans le dictionnaire de *Tasamma Habla-Mikael* et les suivants. DTW la donne comme plus correcte.



d) La forme de la racine est une forme quadrilitère canonique : GNBL (il existe par exemple une racine GNFL). D'ailleurs DTW en tire avec audace un verbe quadrilitère *ganabbala* qu'il est le seul à mentionner et peut-être qu'il a fabriqué, avec le sens de : « porter des molletières ». Lui qui est soucieux d'étymologie, n'indique pas l'origine étrangère de *ganballe*.

Le radical  $C_1aC_2C_3aC_4C_4e$  n'est pas très fréquent mais n'est pas impossible. Il se trouve en couchitique, sans la gémation peut-être : témoin le volcan nommé *fantalle*.

Une séquence vocalique *a a e* est donc admise (assez largement). Cependant il faut remarquer que le schème quadrilitère le plus proche a la vocalisation *a a e*, ex *dangale*. « terreur » de *danagala* « être terrorisé ».

En tout cas la coupe syllabique est « canonique ».

6. Dans la Préface que je citais précédemment, le P. Baeteman ajoutait : « Quelques-uns de ces néologismes (ex. *farrama* « apposer sa signature », de l'italien *firma*) sont même devenus de véritables racines verbales ». Remarque très importante, surtout pour la date où elle a été faite.

On sait que les Éthiopiens n'avaient pas l'usage de la signature. Outre que souvent ils ne savaient pas écrire, l'habitude était d'authentifier un document par l'apposition du sceau du ou des signataires.

On peut affirmer que l'italien *firma* « signature » a été adopté par l'amharique avant d'entrer en usage en tigrigna. D'autre part alors que Baeteman le signale en 1929, Armbruster en 1910 démontre positivement qu'il est inconnu (il dit « écrire son nom » et explique qu'on ne signe pas mais qu'on scelle!). Baeteman signale *firma* : « signature » et en même temps *farrama* « signer », *tafarrama* « être signé », *asfarrama* « faire signer », ainsi que le nom de manière *affararam* « façon de signer ». Les dictionnaires postérieurs reprennent ces indications et même les augmentent. Gankin (1969) enregistre *tafararrama* « cosigner ».

a) Sur le mot *firmá* lui-même, il faut noter seulement le déplacement de l'accent en finale. Les phonèmes ont été conservés sans changements.

b) La racine trilitère FRM est de forme canonique. Elle a été intégrée à tel point qu'on en a tiré des verbes. Ces verbes sont du type B, c'est-à-dire avec gémation constante de l'avant-dernière consonne radicale. C'est assez normale-



ment le cas, semble-t-il, pour les dénominatifs, ce qui est une façon de marquer leur origine, les verbes sans caractéristiques particulières étant du type A.

c) Une forme nominale  $C_1iC_2C_3a$  avec ses voyelles et sa coupe syllabique n'est pas extraordinaire. On trouve en amharique une forme *garma* qui en est proche. En couchitique on a un terme *dirma* qui n'existe pas en amharique. Mais en amharique on a *dokma*.

La nécessité de créer des verbes signifiant « signer » n'a pas suffi à motiver la formation des *farrama*, *lafarrama*, etc. On a commencé par dire *firma şafa* « il a écrit sa signature », et on aurait pu s'en contenter.

Mais la racine trilitère FRM correspond si bien aux canons de l'amharique qu'elle a pu proliférer. On a formé *farrama*, traitant *firma* comme \**fërma* (cf. *garrama*), et pas \**fērāmā* (qui aurait été possible en tigré). A noter que *firma* et *fārāmā* n'apparaissent en tigrigna que dans le plus récent dictionnaire, celui d'*abba Yohannəs*.

7. Le cas de MACCHINA est à la fois plus compliqué et plus simple. Armbruster enregistre en 1910 une forme *makīna* au sens de « machine ». Il n'a rien pour « automobile ». Le même Armbruster en 1920 (*Amh.-English Voc.*) redonne *makīna* précisant « peu courant » et donne une nouvelle forme, plus courante, *makīna*, toujours au sens de « machine ». Il propose une origine arabe : les formes *makina*, *mākina*, *mākīna* (qui toutes viennent de l'italien).

En effet au Soudan on dit *mākina* (Hillelson), *mākina* (Lethem). Au Yemen on dit *makīniyah* (Rossi).

Baeteman en 1929 donne *makina* : « (néologisme) machine ». Il donne aussi la variante *makina*.

On trouve *makina* en 1940 dans le Supplément au Guidi, toujours au sens de « machine ». On ne trouve désormais plus que cette forme. Le sens d'« automobile » est enregistré pour la première fois par *Tasamma Habla-Mikael*. Mais dès 1949 je l'avais observé comme le plus fréquent.

L'automobile était devenue, avec l'occupation italienne, un objet banal. Et le nom qui lui avait été donné jusqu'alors est pratiquement réservé maintenant à la langue savante.

C'est que ce nom, le mot français « automobile », amh. *olomobil*, devenu dans la langue populaire *molomobil* (avec une consonne initiale répétée à l'avant-dernière syllabe, ce qui dessine une sorte de type quinquilitère) devenu ensuite *malo-*

*balla* « il en a mangé cent », était beaucoup trop peu conforme aux canons de l'amharique.

a) *máccchina*, entré directement en Éthiopie avec les troupes italiennes et leurs garages, en devenant *makiná* a vu son accent se déplacer en finale : ce qui est normal.

b) La voyelle finale *a* est restée : ce qui est normal. La voyelle initiale *a* est devenue *α*, ce qui semble indiquer une préférence pour cette voyelle « légère » en tête de mot — et pour n'admettre qu'une seule voyelle très « lourde » dans un mot trilitère.

c) La gémiation de l'avant-dernière consonne radicale, qui existait en italien, a disparu. Cela semble indiquer que la forme « canonique » dont on s'est rapproché ne comporte pas cette gémiation. Pour préciser, une recherche statistique devrait être faite dans cette direction. Le caractère inédit de cette constatation n'a pas à être souligné. Cependant, contrairement, il faut noter une tendance remarquable et quasi constante à introduire cette gémiation dans des noms propres galla de même type, lorsqu'ils sont assimilés en amharique ; par exemple *fatsa* est devenu en amharique *fayyisa*, et le cas n'est pas unique.

d) La forme de la racine est une forme trilitère « canonique » : MKN. Cette racine existe par ailleurs en amharique. Elle connote l'idée de stérilité. Le radical  $C_1\alpha C_2iC_3a$  n'est pas d'un type courant. L'existence antérieure de la racine MKN n'a pas permis de créer des verbes. Mais il n'y avait pas d'incitation égale à l'existence du couple *firma/firmare* en italien. « Conduire une automobile » se dit au moyen du verbe signifiant « conduire », *nadda* qui correspond bien à l'italien *guidare*. Mais *makina* aurait tout de même fourni un dérivé : *makinañña* « mécanicien »<sup>6</sup>, noté et sans doute inventé par *Tasamma Habta-Mikael*, ce qui confirme que le terme *makina* est bien intégré.

L'érudit DTW, passant outre à toute autre considération, rapproche même *makina* d'une racine guèze K Y N qui a donné en guèze *kin* : « art », « technique », « machine », « engin ». Mais le préfixe guèze *mā-* ne se joint pas à un schème  $C_1C_2C_3a$  !

Ce qu'il faut retenir du succès foudroyant avec lequel *makiná* a supplanté *otomobil* et ses divers avatars c'est surtout la facilité pour l'amharique d'accueillir une forme trilitère de préférence à toute autre.

6. C'est l'italien *autista*.

8. Le cas de l'italien CARCASSA, tout en étant très différent, est également instructif.

Le mot, qui signifie à l'origine « carcasse », faisait partie du langage familier des chauffeurs et des mécaniciens italiens, pour désigner un véhicule en mauvais état, une épave, un « clou ». Il est entré sans difficulté dans le langage également familier des automobilistes éthiopiens, avec le même sens, et de là dans la langue populaire avec des développements nouveaux.

En 1949, à Gondar, j'ai entendu pour la première fois la forme amharique *karkassá* avec le sens de « vieux, en mauvais état, dégingué », en parlant surtout d'une automobile, me fut-il précisé.

En 1969, j'ai noté, avec un informateur du Choa, la forme *karkassá*, au même sens, mais avec une voyelle du premier ordre cette fois à la première syllabe. L'informateur dit *karkassá makiná* « un vieux clou » (en parlant d'une voiture, bien entendu); *karkassá bét* « une maison délabrée, croulante, en ruines ». Mais il précise que *karkassá* ne peut s'employer ni pour les hommes, ni pour les animaux. Il ajoute qu'il existe un verbe *karakkasa* signifiant : « être dégingué, se déginguer » en parlant d'une automobile : *makinaw karakkasa* « la voiture est déginguée », « la voiture n'en peut plus ». Il s'agit toujours de langage familier, comme la traduction s'efforce de l'indiquer.

En 1971 un troisième informateur, homme qui a vécu dans diverses régions de l'Éthiopie, me donne les deux formes *karkassá* et *karkassá* pour lui toutes deux « argotiques ». Selon lui, la première forme est surtout utilisée à Asmara, pour les autos. Remarquons qu'il s'agit de la zone d'influence italienne maximale, et que le langage utilisant le mot emprunté est le tigrigna. A *Addis Ababa* et au Choa notre informateur a entendu utiliser *karkassá* en amharique non seulement pour les voitures mais aussi, familièrement, pour parler d'un vieillard branlant. Le terme est évidemment péjoratif. Le français d'aujourd'hui permet de traduire : « un croulant ». Enfin l'informateur connaît les verbes *karakkasa* (déjà noté) et *takarakkasa* (nouveau, dérivé du précédent, expressif). Les deux verbes sont d'un emploi familier.

Tout dernièrement, en 1973, à *Addis Ababa* j'ai entendu la phrase *sawiyyew karakkasa way?* « est-ce qu'il devient gaga? ». Lorsque je rapporte cette phrase à un autre Éthiopien il me donne l'expression *karkassá saw* « un bon à rien ».

Aucune des formes que j'ai citées ne figure dans aucun dictionnaire.

En ce qui concerne l'adjectif *karkassá* on remarquera :

a) Le déplacement de l'accent en finale, ce qui est normal.  
 b) Le maintien de la gémiation de l'avant-dernière consonne radicale, qui existait déjà en italien.

c) Le passage, dans un deuxième stade, de la voyelle de la première syllabe du quatrième ordre *a* au premier ordre *æ* (cf. les cas de *makina* et *gamballe*).

d) Ainsi transformé, le terme emprunté à l'italien se trouve posséder une forme « canonique » de quadrilittère péjoratif ou injurieux bien connue :  $C_1aC_2C_3aC_4C_4a$ . Comparer, par exemple : *karkaffá* « mal habillé, fagoté, mal fichu »; *karkammá* « brèche-dents, qui a perdu les dents de devant »; *kartallá* « vagabond, mendigot »; *karfaffá* « fainéant, négligent, plein de laisser-aller, débraillé »; etc.

Sous cette forme le mot emprunté se trouve parfaitement à sa place dans une série lexicale bien établie. Comme *firma* et *makina* il a proliféré, donnant naissance à des formes verbales toutes deux d'un type « canonique ». C'est là une confirmation de sa parfaite intégration au système de la morphologie lexicale de l'amharique.

La création d'un verbe quadrilittère simple et de formes dérivées éventuelles n'avait pas besoin d'une incitation venue de l'italien, et j'y vois un signe de la prodigieuse vitalité de l'amharique et de la cohérence du système lexical. En effet, la plupart des termes de la série  $C_1aC_2C_3aC_4C_4a$  sont en relation avec des verbes quadrilittères; par exemple : *karakkama* et *lakarakkama*, *tankarattala* et *ankarattala*, *tankaraffafa* et *ankaraffafa*, etc.

Il est possible d'autre part que l'existence d'un verbe *ṭaraṭṭasa* « devenir vieux, arriver à l'extrême vieillesse, être usé, émoussé » avec son adjectif *ṭarṭassa* ait facilité l'accueil du nouveau venu. Peut-être aussi, mais je serais plus prudent, une certaine assonance avec *rakkasa* « ne pas valoir cher » (aux deux sens de l'expression).

Nous sommes loin, on le voit, des emprunts français du début du siècle, qui continuent à constituer autant de corps étrangers, sauf peut-être des termes comme *lagár* « gare du chemin de fer »; ne revenons pas sur *otomobil*, qui est presque un mot fossile, mais pensons à *direktár* ou à *aeroplán*, qui

sont restés certes dans la langue des gens cultivés mais qui, en 1950, dans la langue des paysans des environs de Gondar, étaient devenus respectivement *damiflár* et *rabullá*. Ces deux formes mériteraient un commentaire, de même que « bouchon » devenu *buš*, ou « dame-jeanne » devenu *dambəžán*, *dambəğán*. Pensons aussi à « eucalyptus » devenu *qəlamintós*, qui fut heureusement supplanté par *barzáf* « arbre étranger ».

Mis à part le fait qu'en français l'accent de mot est à la même place qu'en amharique, pour les substantifs, je me bornerai à dire que tous ces exemples illustrent les difficultés de l'emprunt d'une langue sémitique (l'amharique) à des langues indo-européennes. Ils montrent aussi quels genres de règles on peut entrevoir, auxquelles il sera préférable de se conformer si on veut introduire avec succès des termes nouveaux en amharique.

Joseph TUBIANA.

9, rue Arnoux,  
92340 Bourg-la-Reine.

#### OUVRAGES CITÉS

ARMBRUSTER, Ch. H. — *Inilia Amharica. An Introduction to spoken Amharic. Part. II. English-Amharic Vocabulary with phrases.* Cambridge, 1910.

— Part. III. *Amharic-English Vocabulary with phrases.* Cambridge, 1920.

BAETEMAN, J. — *Dictionnaire amarigna-français suivi d'un Vocabulaire français-amarigna.* Diré-Daoua, 1929.

COULBEAUX, P. S. et SCHREIBER, J. — *Dictionnaire de la langue tigräi.* Wien, 1915.

Dasta Təklə-Wəld. — *Addis y-amarəñña mazgəbə-qalat.* Addis Ababa, 1970 (abrégé en DTW).

FRANCESCO DA BASSANO (Père). — *Vocabolario Tigray-Italiano e Repertorio Italiano-Tigray.* Roma, 1918.

GANKIN, Э. Б. — АМХАРСКО-РУССКИЙ СЛОВАРЬ. МОСКВА, 1969.

GUIDI, I. — *Vocabolario Amarico-Italiano.* Roma, 1901.

— *Supplemento al Vocabolario Amarico-Italiano.* Roma, 1940.



- HILLELSON, S. — *Sudan Arabic: an English-Arabic Vocabulary*. London (2nd ed.), 1930.
- LETHEM, G. J. — *Colloquial Arabic. Shuwa dialect of Bornu, Nigeria and of the region of Lake Chad*. London, 1920.
- ROSSI, E. — *L'Arabo parlato a Šana'á'*. Grammatica, testi, lessico, Roma, 1939.
- Təsəmma Habtə-Mikael. — *Kəsale Bərhan Təsəmma. Yə-amarəñña məzgəbə-qalat*. Addis Ababa, 1951 a.m. (1958-59).
- Yohannəs Gəbrə-əgziabəher (Abba). — *Məzgəbə-qalat təgrəñña-amharəñña*. Asmara, 1948-49 a.m. (1955-1957).
-

## DÉFINI, INDÉFINI, NON-DÉFINI : LES SUPPORTS DE DÉTERMINATION EN TOUAREG

SOMMAIRE. — *Le nom de « supports de détermination » est donné ici à des éléments qui assument un double rôle, à l'instar du français celui : ils représentent un référent et ils reçoivent une détermination, qui peut être un localisateur « démonstratif » (celui-là), un complément déterminatif (celui de l'homme) ou une proposition relative (celui que j'ai vu). Il importe de ne pas confondre les supports avec leurs proches voisins, les « démonstratifs » et les pronoms personnels de la troisième personne.*

*Le touareg de l'Ahaggar possède un système de supports que l'on essaie de dégager, tout en indiquant les emplois caractéristiques de chacun d'eux. Une série wa « celui », de valeur définie, s'oppose à une série i « un », de valeur indéfinie ; par leur forme ou par leur comportement syntaxique, tous les membres de ces séries participent aux distinctions de genre et de nombre. Face aux précédents apparaît un support a « ce », dont le référent n'est jamais une unité lexicale ; ce support est un « non-défini », étranger à l'opposition défini-indéfini. Le système est complété par quelques éléments secondaires.*

1. La plupart des signes linguistiques appartiennent au lexique et se réfèrent à un élément ou à un aspect de la réalité non linguistique : *chat, gris, courir*. La relation qui les unit à cet élément ou à cet aspect est « arbitraire », certes, mais, pour un état de langue donné, elle est stable. Bien que l'extension du signe lexical puisse varier considérablement : *le chat de ma concierge, le chat est un carnivore*, son champ d'application trouve toujours une limite au-delà de laquelle le signe ne serait plus à sa place et, en définitive, « j'appelle un chat un chat ». D'autres signes au contraire ne s'attachent à leur référent qu'au moment de l'acte de parole et dans une situation donnée. Avant ce moment et en dehors de cette situation, rien ne préfigure leur contenu : *ça*, dans *montre-moi*

*ça*, désigne selon le cas « le livre que tu tiens », « la coupure que tu viens de te faire », « la façon dont tu sais nager », etc. De tels signes peuvent évoquer directement une donnée non linguistique, comme le fait *ça* accompagné d'un geste et rapporté au livre. Ils peuvent aussi renvoyer à un énoncé (l'interlocuteur a dit par exemple *je suis devenu bon nageur*) ou à un signe lexical, ce dernier fût-il implicite : chez un marchand d'automobiles, *celle-ci* (*combien vaut celle-ci?*) sera rapporté sans hésitation à *automobile* ou à *voiture* (mais non à *véhicule*), même si aucun de ces noms n'a été prononcé. Dans tous les cas, les signes de cette seconde catégorie assument une fonction de représentation et celle-ci exige que l'auditeur reçoive le moyen, linguistique ou autre, de remonter au référent : le geste et l'accord (en genre, en nombre) sont deux de ces moyens. F. Brunot<sup>1</sup> a consacré à la « représentation » tout un « livre » de *La pensée et la langue* et il donne le nom de « représentants » aux signes chargés de cette fonction. Bien que l'étude des représentants relève principalement de la grammaire, leur ensemble ne se confond pas avec celui des éléments grammaticaux : les indices de genre ou de nombre, par exemple, se rangent parmi ces derniers sans être des représentants.

2. Les représentants ne peuvent être conçus comme des formes vides, disponibles en toute occasion. Ils se répartissent entre plusieurs classes qui ont toutes en commun la fonction primaire de représentation, mais qui s'opposent par un trait secondaire, propre à chacune d'elles. Ce trait peut être une certaine charge sémantique qui les situe à mi-chemin des signes lexicaux. Un bon exemple de ces représentants « impurs » est donné par les quantificateurs : *quelques-uns*, *trois*, dans *j'en ai vu quelques-uns*, *j'en ai pris trois*, se réfèrent à un donné (« poissons », « fruits », etc.) qui dépend de la situation et du contexte, mais en même temps ils sont liés aux concepts de « paucité » ou de « nombre trois ». D'autres représentants se distinguent par une fonction secondaire qui leur est propre : c'est ainsi que l'on recourt aux pronoms personnels pour localiser le référent dans l'ensemble triparti que pose tout acte de parole et qui réunit le locuteur, l'interlocuteur, et « ce qui n'est ni l'un ni l'autre ». Il existe enfin des représen-

1. F. Brunot, *La pensée et la langue*, Paris, 1936, Livre VI : La représentation, pp. 171-199.

tants auxquels on ne demande rien d'autre — en plus de leur fonction de représentation — que de soutenir un déterminant : c'est le cas du français *celui* dans *celui-là*, *celui de l'homme*, *celui que j'ai vu*. J'ai suggéré<sup>2</sup> de les appeler « supports de détermination ».

3. Il importe de les distinguer des démonstratifs, malgré une tenace tradition des grammaires, trompées par les interférences qui se produisent fréquemment entre les deux classes. Les formes romanes montrent que le latin *is*, qui est un support, « a été concurrencé par les démonstratifs<sup>3</sup> ». Inversement, *celui* est « un ancien représentant démonstratif diminué de valeur », selon l'expression de F. Brunot<sup>4</sup>, et dans l'état actuel de la langue la valeur démonstrative de *celui-là* n'est due qu'à l'adverbe *là*.

Les supports de détermination côtoient également les pronoms personnels et surtout ceux de la troisième personne, qui pour M. Benveniste<sup>5</sup> est une « non-personne » : *il* et *le*, tout comme *cela*, ne servent que de « substituts abrégatifs ». A cela s'ajoute que le pronom personnel peut être accompagné d'un déterminant, lui aussi, ce qui le rapproche encore des supports de détermination : comparer *lui qui connaît la France* et *celui qui connaît la France*. On voit le latin confier à un même élément *is* des fonctions qui en français reviennent tantôt à un pronom personnel, tantôt à un support de détermination : *eos noui* « je les connais », mais *eos noui qui* « je connais ceux qui ». L'opposition entre supports et pronoms personnels est pourtant assurée, non seulement par la morphologie (*les-ceux*), mais par des différences de fonctionnement et de valeur que révèlent aisément les essais de commutation. Si le pronom de la troisième personne comporte un aspect négatif, c'est dans la mesure où il note ce qui n'est « ni la première ni la deuxième » ; mais il ne sort pas d'un domaine où tout est organisé en fonction de la personne grammaticale. Le support de détermination, au contraire, reste comme le

2. L. Galand, « Types d'expansion nominale en berbère », *Cahiers Ferdinand de Saussure* (Genève), 25 (1969), pp. 83-100 : v. § 5.

3. A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, s.u. *is*.

4. F. Brunot, *ouvr. cité*, p. 192.

5. E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, 1966, p. 256.

nom<sup>6</sup> à l'extérieur de ce domaine : ce sont eux, me semble-t-il, qui appartiennent véritablement à la « non-personne ».

4. Une fois précisées les caractéristiques des supports de détermination et tracées les limites qui les séparent de leurs voisins, démonstratifs et pronoms personnels, on peut mesurer la place qui leur est faite en berbère et dont j'ai déjà eu l'occasion de souligner l'importance<sup>7</sup>. En réalité, c'est une série de systèmes qui se présente, car chaque parler a élaboré le sien à partir d'éléments communs. Si l'on retrouve souvent les mêmes oppositions, elles ne se manifestent pas partout de la même façon. Le touareg de l'Ahaggar fournit à l'étude un bon point de départ, car il offre le double avantage d'avoir bénéficié des descriptions méticuleuses du P. de Foucauld et de conserver aux supports, dans une large mesure, une autonomie et une souplesse d'emploi qu'ils ont souvent perdues ailleurs, sous l'effet du figement et de la grammaticalisation<sup>8</sup>. Dans ses *Notes*, le P. de Foucauld<sup>9</sup> a réuni de nombreux exemples de l'emploi des supports et il a bien dégagé certaines oppositions, mais, prisonnier des notions et de la terminologie traditionnelles, il n'a pas reconnu la fonction propre des supports et il s'est trouvé contraint de les répartir, non sans embarras, entre « pronoms relatifs (non démonstratifs) », « pronoms relatifs et démonstratifs » et « pronoms indéfinis ». Le seul fait, aujourd'hui établi, que le berbère n'a pas de pronoms relatifs, laisse pressentir les points faibles de cette description par ailleurs extraordinairement

6. Le nom échappe à l'opposition de personne. Dans les propositions nominales comme le kabyle (a) *nəkk d argaz* « moi c'est homme » = « je suis un homme », (b) *nəltəa d argaz* « lui c'est homme » = « il est un homme », on ne peut attribuer *argaz* ni à la 1<sup>re</sup> personne, à cause de (b), ni à la 3<sup>e</sup> personne, à cause de (a), et lui concéder un statut changeant n'aurait pas de sens. Le radical du verbe est dans la même situation : il échappe à l'opposition de personne, à laquelle participent au contraire les indices de personne, nécessairement présents dans la forme verbale : *bb wi-ġ* « j'ai emporté », *yə-bb wi* « il a emporté ».

7. L. Galand, *art. cité*, § 5.

8. Certains outils grammaticaux, même en touareg, peuvent être interprétés comme des supports de détermination plus ou moins figés : l'élément *a* des pronoms personnels « régimes indirects », la « conjonction » *as* « lorsque », la préposition *i* « à », etc. J'en ai déjà signalé quelques-uns (L. Galand, « Les pronoms personnels en berbère », *BSL*, LXI/1966, 1, pp. 286-298 — et *CFS*, 1969, *art. cité*). Je ne reviendrai pas ici sur ces emplois dérivés.

9. Le P. de Foucauld, *Notes pour servir à un essai de grammaire touarègue (dialecte de l'Ahaggar)*, Alger, 1920, pp. 33-34, 63-89, 145-156 et *passim*.



précise et utile. Une remise en ordre a donc été proposée, avec beaucoup de rigueur et de prudence, par M. C. Gouffé dans une communication<sup>10</sup> « à propos de la phrase relative et de la phrase nominale en berbère et en haoussa ». M. Gouffé a montré que le classement morphologique des « pronoms » en cause, déjà établi pour le kabyle par A. Basset et M. A. Picard<sup>11</sup>, doit être complété par les critères du « défini » et de « l'indéfini ». Il amorce la comparaison interdialectale et loge dans ce cadre les données kabyles à côté des matériaux touaregs. Mais son propos n'est pas d'étudier les supports de détermination en tant que tels, non plus que le détail de leur emploi. En dernier lieu, l'important *Manuel* de M. K. G. Prasse<sup>12</sup> consacre un chapitre aux « termes déictiques », au premier rang desquels figurent les supports. L'auteur les appelle « pronoms d'appui » et, rejoignant la tradition, il voit en eux « la forme la plus simple des pronoms démonstratifs ». Il en compte trois catégories, « le pronom singulatif, le pronom collectif et le pronom local », chacun d'eux « distinguant une forme indéfinie et une forme définie ».

5. Il est impossible d'aller plus loin sans considérer les faits. Les matériaux recueillis par le P. de Foucauld sont éprouvés. Je me contente de les transcrire dans une graphie plus moderne, généralement conforme à l'usage des berbérissants et des arabisants de l'Europe continentale<sup>13</sup>. Je me

10. C. Gouffé, « A propos de la phrase relative et de la phrase nominale en berbère et en haoussa », *Comptes rendus du Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques*, X (1963-1966), pp. 35-54.

11. A. Basset et A. Picard, *Éléments de grammaire berbère (Kabylie-Irjen)*, Alger, 1948, p. 172 et suiv. L'opposition entre défini et indéfini n'avait pas échappé à l'attention des auteurs : v. par exemple pp. 185-186, § 409. Cf. A. Basset, *La langue berbère*, London-New York-Toronto, 1952, p. 34.

12. K. G. Prasse, *Manuel de grammaire touarègue (tāhāggart)*, I-III, « Phonologie, Écriture, Pronom », Copenhague, 1972, pp. 185-197. — Deux autres ouvrages récents traitent de la question pour le touareg : Fr. J. M. Cortade, *Essai de grammaire touareg (dialecte de l'Ahaggar)*, Alger, 1969, pp. 86-89, résume les indications du P. de Foucauld sous la rubrique « démonstratifs et pronoms indéfinis » ; un progrès sensible est réalisé par l'élimination des pronoms relatifs ; — l'*Initiation à la langue des Touaregs de l'Aïr*, Agadès, Fraternité Charles de Foucauld, 1968, pp. 65-66 et 69-72, fait écho à mes cours en distinguant « supports de détermination » et « éléments déterminants » ; si la situation de base est la même, certaines données diffèrent de celles de l'Ahaggar.

13. Je n'ai pas cherché à trancher la question des voyelles centrales, qui n'a pas d'incidence sur la présente étude. Le P. de Foucauld distingue *e* et *ĕ*, que je transcris respectivement par *ə* et par *ā*. J'emprunte le signe *ā* à M. Prasse, mais, tandis que ce dernier réinterprète le système vocalique, je me contente de

suis efforcé de partir d'indices visibles et de rechercher les oppositions formelles, pour éviter les pièges d'un certain mentalisme. Rien n'est plus vague sans doute que le terme « défini », trop souvent employé. Je l'ai pourtant conservé, à l'instar de MM. Gouffé et Prasse, avec le sens qu'on lui donne quand on parle de l'article « défini » du français. Fidèle à une position que j'avais déjà prise<sup>14</sup>, je le distingue soigneusement de « déterminé », que je réserve au nominal (nom ou support) pourvu d'un « déterminant ». Trois types de déterminants sont à considérer ici : le « démonstratif » (*celui-là*), le « complément déterminatif » ou « complément de nom » (*celui de l'homme*), la proposition relative (*celui que j'ai vu*). Dans le syntagme de détermination, le support fonctionne comme « noyau » et le déterminant comme « satellite ». Certains supports n'admettent pas certains types de détermination (*ce que j'ai vu* est admis, mais non \**ce de l'homme*) : la description doit en tenir compte.

Il est naturel qu'un support soit employé en l'absence du référent qu'il a justement pour mission de représenter et qui a pu être énoncé auparavant ou simplement suggéré par la situation. Mais en touareg certains supports admettent aussi que leur référent soit présent immédiatement après ou, plus souvent, immédiatement avant le syntagme de détermination : on peut dire *celui-ci homme* ou *homme celui-ci* « cet homme ». Ainsi apparaît un syntagme de reprise<sup>15</sup> que le grec connaît bien : οὗτος ὁ ἀνὴρ, ὁ ἀνὴρ οὗτος. Le second terme reprend et précise le premier.

6. Trois supports constituent le système de base dans le touareg de l'Ahaggar : 1) *wa* « celui », *ta* « celle », *wi* « ceux », *ti* « celles », les consonnes distinguant le genre, les voyelles le nombre ; — 2) *i* « un » ou « des », *ti* « une » ou « des », l'accord révélant l'opposition de nombre que la morphologie n'assure pas : *i mällän* « un étant-blanc » (référent : *asəlsu* « vêtement ») — *i mällūlnin* « des étant-blancs » (référent : *iselsa* « vêtements ») (*Notes*, p. 77) ; — 3) *a* « ce ».

translittérer. Les exemples sont tirés de deux ouvrages du P. de Foucauld, les *Notes* déjà citées et le recueil paru sous les noms du P. de Foucauld et d'A. de Galassanti-Motyliniski, *Textes touareg en prose (dialecte de l'Ahaggar)*, Alger, 1922, VI et 230 pp. La page des *Notes* ou le numéro du texte, sans autre mention, sont indiqués après chaque exemple.

14. L. Galand, 1969, § 5.1, fin.

15. L. Galand, 1969, § 3.2.d.

D'autres éléments, que leur forme ou leur emploi permettent de considérer comme secondaires, seront examinés après les supports fondamentaux.

### *L'opposition wa - i*

7. Ces deux supports sont immédiatement comparables, parce qu'ils ont en commun l'obligation de représenter une unité lexicale au moins implicite, dont ils empruntent le genre et le nombre. Mais leurs valeurs diffèrent, *wa* étant défini, *i* indéfini, comme l'a bien vu le P. de Foucauld et comme l'ont admis MM. Gouffé et Prasse. F. Brunot a montré<sup>16</sup> combien il est difficile de définir le défini, qu'il appelle « détermination » : « il y a détermination, écrit-il, sitôt qu'il y a accord entre celui qui parle et celui qui écoute ou qui lit, sur l'individualité des êtres, des objets, des actions, des espèces dont il est question au propos ». *wa* « celui » désigne un être ou un objet précis, réel (même s'il n'est pas connu), déjà actualisé par sa présence dans le discours ou dans la réalité. *i*, c'est « un » parmi d'autres, non pas le nombre « un », mais un être ou un objet à l'identité imprécise, dont la réalité même n'est pas toujours assurée. Cette opposition reparait constamment dans les emplois des deux supports, à peine affaiblie par la neutralisation qu'elle subit au féminin pluriel (forme commune *ti*).

### 8. Support + démonstratif :

A. La série *wa* est à la base de tous les « pronoms démonstratifs », le support étant alors déterminé par un ou plusieurs éléments qui marquent le degré de proximité ou d'éloignement. Le système décrit par le P. de Foucauld distingue de nombreuses nuances qu'il est difficile de vérifier dans les textes, mais il n'y a pas lieu de contester les formes. Elles s'étagent ainsi (sauf exception, seul le masculin singulier est cité) : 1) *wa-rəġ* « celui-ci » (proximité absolue); — 2) *wa* = *wa-h* = *wa-i-dəġ* (pl. *w-i-dəġ*) « celui-ci/là » (proximité modérée); — 3) *wa-di* = *wa-di-h* « celui-là/ci » (éloignement modéré); — 4) *w-in* (pl. *w-in*) = *w-in-dəġ* (pl. *w-in-dəġ*) « celui-là » (éloignement absolu), avec élision de *a* et de *i* devant voyelle.

16. F. Brunot, *ouvr. cité*, p. 136.

Puisque le même support *wa* sert à former les démonstratifs de la proximité et ceux de l'éloignement, on ne peut lui accorder en propre aucune valeur démonstrative dans l'état actuel du parler, quelle que soit par ailleurs son étymologie. Seule son appartenance à une série du type *wa*+démonstratif permet de l'employer sans déterminant visible avec la valeur de « celui-ci/là » (cas n° 2) : il faut alors l'interpréter comme *wa-ø*.

Les éléments *di* « là » et *in* « là-bas » se rattachent visiblement aux particules d'orientation *d* « vers ici » et *in* « vers là-bas » qui accompagnent fréquemment les verbes. Ils peuvent déterminer directement le nom : *aləs-di* « homme-là » = « cet homme-là », *adrar-in* « montagne là-bas », mais plus souvent on préfère un syntagme de reprise : *aləs wa-di* « homme celui-là », *adrar w-in* « montagne celle-là ». Les deux constructions paraissent avoir le même sens, le localisateur suffisant à conférer au nom la valeur du défini. Avec les particules autres que *di* et *in*, la reprise est obligatoire : \**aləs-rəġ* « homme-ci » est exclu ; on dit *wa-rəġ aləs* « celui-ci homme » ou mieux *aləs wa-rəġ* « homme celui-ci » = « cet homme-ci ».

Les complexes comme *wa n di* « celui de là » au sens de « celui d'alors », notant l'éloignement dans le temps, diffèrent des précédents par la présence de la préposition *n* « de » et ne sont qu'un cas particulier de complément déterminatif.

B. La série *i* n'apparaît pas dans les formations démonstratives, l'association d'un indéfini avec un localisateur étant évidemment improbable, sinon impossible.

### 9. Support+complément déterminatif :

Le complément est le plus souvent un nom ou un pronom personnel, mais on trouve aussi à cette place un quantificateur (par exemple un nom de nombre), un support avec son propre déterminant, ou même un adverbe de lieu ou de temps. Introduit par *n* « de », ce complément caractérise le complété, dont il peut indiquer le possesseur, le lieu, l'époque, la matière, la qualité, un trait particulier, etc.

A. La série *wa* « celui » présente le référent comme défini et individualisé. Le syntagme de reprise est ici très fréquent, le référent précédant immédiatement le support : *imžad wa n diġin* (n° 58) « violon celui de(s) femmes » = « le violon des femmes » ; *əddunət wi n Ahaggar* (n° 126) « gens ceux de



Ahaggar », *ahəl wa n isəm* (n° 10) « jour celui de nom » = « le jour où on donne un nom (à l'enfant) », *aləs wa n tamart bāhawət* (Notes, p. 34) « homme celui de barbe étant-blonde » = « l'homme à la barbe blonde ». Selon une opinion répandue<sup>17</sup> et vraisemblable, l'élément initial de beaucoup de noms berbères (*a-* et *i-* pour les masculins, *ta-* et *ti-* pour les féminins) est un ancien « démonstratif » ou un ancien « article », qui s'apparente visiblement aux supports de détermination. Désormais soudé au nom, il a perdu sa valeur sémantique, laissant le nom libre d'exprimer le défini ou l'indéfini, selon le contexte et la situation. Quand ces derniers sont assez clairs, on peut se dispenser d'une marque spéciale. On reconnaît sans peine la valeur définie de *isəm* et de *amġar* dans *isəm n äkli Ewətet* (n° 142) « (LE) nom de (l')esclave (était) Ewetéti », *amġar n Ahaggar* (n° 106) « (LE) chef de (l')Ahaggar », ou la valeur indéfinie de *tesut* dans *tesərke eləm n tesut yufālən* (n° 91) « (la) *tesərke* (est) (une) peau de VACHE (qui a été) tannée ». Mais s'il paraît utile d'ajouter une marque du défini, on peut reprendre le nom par *wa* (*ta*, etc.), comme le montrent les exemples cités plus haut, dans lesquels le support répond en fait à l'article défini du français : LE *violon des femmes*, LES *gens de l'Ahaggar*, etc. Le P. de Foucauld<sup>18</sup> écrivait que ce procédé « détermine d'une manière plus précise » ; mieux vaudrait dire : « d'une manière plus explicite ». De nouveau on songe au grec : ἡ ἀρχὴ ἡ τῶν Περσῶν « le royaume le [= celui] des Perses » ou ἡ τῶν Περσῶν ἀρχή « celui des Perses royaume », avec un nom au génitif qui, même dans la seconde tournure, complète l'« article » ἡ plutôt que le nom ἀρχή. L'indéfini, lui aussi, peut être marqué par divers moyens, dont le plus courant est l'emploi du nom de nombre *iyən* « un » (fém. *iyəl*) : *awadəm iyən ən tāləqqe* (n° 71) « être-humain un de pauvre » = « un homme qui était pauvre ». L'absence régulière du support *wa* en pareil cas confirme son rôle de caractérisant et sa valeur de défini.

La fréquence de la reprise immédiate d'un nom par *wa* n'est pas l'indice d'une grammaticalisation. Le support conserve son autonomie, qu'il soit proche de son référent ou éloigné de lui. Les deux cas se trouvent parfois réunis dans la même phrase : *isalan wi m mægğəna miğ wi m məssukal*

17. V. notamment W. Vycichl, « L'article défini du berbère », *Mémorial André Basset (1895-1956)*, Paris, 1957, pp. 139-146.

18. Le P. de Foucauld, *Notes*, p. 33.



(n° 59; ici la préposition  $n > m$  devant  $m$ ) « nouvelles celles de guerriers ou celles de voyageurs » = « les nouvelles des guerriers ou celles des voyageurs ». Bien qu'il suive immédiatement *isalan*, le premier *wi* se substitue déjà à lui, en même temps qu'il le définit, et c'est aussi ce que fait le second. L'observation vaut également pour *ta* dans la phrase *tama! ta n Kəl-Ahənət lwāt la n Foğas* (n° 165) « la femme des Kel-Ahnet frappa celle des Iforhas ». Même si le référent est un nom propre ou un pronom personnel, déjà défini par nature, le support qui le suit, loin d'être pléonastique, en précise la définition : *Bəkkāta wa n ānəsləm* (n° 165) « Bekkata celui de marabout » = « Bekkata LE marabout » (et pas un autre), *nəkkaniḍ wi n tləqqewin* (n° 60) « nous ceux de pauvres » = « nous LES pauvres » (opposés aux riches). Les mêmes emplois de *wa*, définissant, et de *n*, explicatif, se retrouvent dans la construction *wa n Arab* « celui d'Arabe » = « celui qui est un Arabe », « l'Arabe ». Il n'y a pas lieu d'insister ici sur les diverses manières dont la langue exploite la tournure *wa n* « celui de » : *Moḥamməd wa n Akləssu* « Mohammed celui (qui a pour surnom) Aklessou », *Wa n Wadənki* « Celui (qui est enterré à) Wadenki » (l'expression devient le surnom du mort), *wa n əssin* « celui de deux » = « le deuxième », etc. Toutes sont des applications d'une même construction et le P. de Foucauld<sup>19</sup> les a bien décrites.

Autre cas remarquable : celui où le complément introduit par *n* est un pronom personnel. On recourt alors à la série des pronoms régimes des prépositions, mais quelques complications morphologiques se produisent au singulier<sup>20</sup> : la forme de 1<sup>re</sup> personne est (*h*)*in* « de moi » et non \**n-i* (cf. *ḡur-i* « chez moi ») ; la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> personnes demandent une variante tendue de la préposition : *ənn-ək* « de toi » ; enfin le pronom *s* de la 3<sup>e</sup> personne est supplanté (dans l'Ahaggar seulement) par *l* qui semble provenir de la série des pronoms régimes directs des verbes : *ənnit* « de lui », « d'elle ». Le complément pronominal correspond à nos adjectifs possessifs : *liḷlawin nəṣən* « (les) yeux d'eux » = « leurs yeux ». En substituant un support de la série *wa* au nom complété, on obtient l'équivalent de nos pronoms possessifs définis : *wa hin* « celui de moi » = « le mien ». La reprise immédiate du nom par le

19. Le P. de Foucauld, *Notes*, pp. 33, 34, 65.

20. Le P. de Foucauld, *Notes*, p. 40, cf. p. 61. V. aussi K. G. Prasse, *ouvr. cité*, pp. 170-172.

support n'est pas moins pratiquée avec le complément pronominal qu'avec les autres : *akli wa hin igla, wa nnək yəqqīm* (*Notes*, p. 65) « esclave celui de-moi est-parti, celui de-toi reste » = « mon esclave est parti, le tien reste ».

B. La série *i* « un », parallèlement à la série *wa*, est admise devant un complément déterminatif. Le référent est alors explicitement signalé comme indéfini et son individualité n'est pas précisée. Il arrive que *i*, comme *wa*, suive immédiatement son référent : *əknəsən middən əssin i n Kəl-Ahənət d i n Foğas full dīdīn ti-rəğ* (n° 165) « se-querellèrent hommes deux un des Kel-Ahnet avec un des Iforhas à cause de femmes celles-ci » = « deux hommes, l'un des Kel-Ahnet et l'un des Iforhas, se querellèrent à cause de ces femmes ». Toutefois le parallélisme avec *wa* reste imparfait, parce que l'emploi de *i* en reprise immédiate est beaucoup moins fréquent que celui de *wa*. Il est du reste probable que, dans l'exemple cité, une pause est observée entre *əssin* « deux » et le support *i*, ce qui caractérise une reprise d'un type légèrement différent<sup>21</sup>. Les supports de la série *i* apparaissent plus souvent loin du nom qu'ils représentent et qui peut même être absent du contexte : on le devine en filigrane, on hésite sur son identité, comme si l'on n'avait de lui qu'un signalement schématique auquel répondent plusieurs individus. Dans un nom de personne comme *I n təsahaq* « Un de (la) flaque d'eau », *i* représente-t-il *awadəm* « être humain », *aləs* « homme » ? L'incertitude est encore plus grande avec les toponymes en *I n-* « Un de — », *Ti n-* « Une de — », très nombreux au Sahara : *I n əməgʷəl* « Un de (la) couleuvre », *Ti n Tarabin* « une de femmes-arabes » (vallées et villages). Et pourtant ces référents si mal dessinés sont doués d'une existence virtuelle, puisqu'ils imposent au support un genre et un nombre qui ne sont pas indifférents.

Les supports *i* et *ti* assument des fonctions diverses, dont la plus remarquable est celle de prédicat d'une proposition nominale : *amis wa-rəğ i n aləs* (*Notes*, p. 73) « chameau celui-ci (est) un de (l')homme » = « ce chameau est à l'homme ». Le P. de Foucauld a raison d'opposer cette phrase à : *amis wa-rəğ wa n aləs* « chameau celui-ci (est) celui de (l')homme » = « ce chameau est celui de l'homme ». Avec *i*, on apprend que le chameau appartient à l'homme ; avec *wa*, on savait déjà que l'homme avait un chameau et l'on apprend que c'est

21. L. Galand, 1969, §§ 3.1 et 3.2.

justement celui-ci. Voici un autre exemple, au féminin pluriel : *linadin n amaḍal ti n amənukal* (n° 134) « les décisions de (la) terre (sont) DES de (l')amenokal (chef de l'Ahaggar) » = « les décisions en matière de terrain reviennent à l'amenokal ». Comme après *wa*, le complément peut être un pronom personnel. Les combinaisons de la préposition *n* avec les pronoms affixes sont alors les mêmes qui ont été décrites plus haut, sauf à la première personne du singulier, pour laquelle on dit *nnu* (*nn*+*w*?) et non (*h*)*in*. Cette construction revient plusieurs fois dans le texte suivant : (quand une femme se trouve enceinte après avoir quitté son mari, les gens disent :) « *awa i n mōdam* »; *e hasən yənn aləs* : « *ur əssinəḡ i nnu miḡ ur-g<sup>y</sup>iḡ i nnu* »; *e has ənnin* : « *i nnək*. » (n° 19) « cela (est) UN d'un tel »; leur dira l'homme : « je ne sais UN de moi ou pas UN de moi »; ils lui diront : « UN de toi » = « C'est l'œuvre d'un tel » — « Je ne sais s'il est de moi ou non » — « Il est de toi ». Dans les trois derniers cas, la proposition nominale est réduite au seul prédicat : *i nnu*, *ur-g<sup>y</sup>iḡ i nnu*, *i nnək*, l'indicateur de thème (« sujet ») n'étant pas exprimé. L'opposition de *i nnək* à *wa nnək* est celle de *tien* à *le tien*.

### 10. Support + proposition relative :

Les supports des séries *wa* et *i* sont employés devant les propositions relatives de la même façon que devant les compléments déterminatifs. Les deux cas n'ont été séparés ici que pour mettre en évidence les différents types de détermination. Il suffira donc de citer quelques exemples, sans répéter longuement le commentaire.

A. La série *wa* « celui » fournit à la proposition relative un antécédent de valeur définie, que le référent soit éloigné ou qu'il précède immédiatement le support, comme cela se produit très souvent : *imḡad, libaraḡin tiyoḡ lāmmədnət-l, tiyoḡ u t ləmmidnət*; *la təlāmmədət imḡad et-təkk tiḡiḡin ti ssənnin imḡad* (n° 11) « violon, filles certaines apprennent le, certaines ne l'apprennent pas; celle [définie par son appartenance au premier des deux groupes] apprenant violon irachez femmes celles sachant violon » = « certaines filles apprennent le violon, d'autres non; celle qui l'apprend va chez les femmes qui savent en jouer ». Par sa forme, *ti* pourrait être aussi le féminin de l'indéfini *i* (v. § 6), mais il est peu probable que l'indéfini soit employé en reprise immédiate (v. ci-dessous, B). Il se trouve que les verbes qui suivent *la* et *ti*, dans

l'exemple cité, sont au participe : ce n'est en berbère qu'un cas particulier de la proposition relative. Puisque le berbère n'a pas de pronom relatif, on doit dans tous les cas considérer le support comme l'antécédent de la proposition relative, même quand il accompagne son propre référent (*tiḍiḍin ti ssännin*). Il existe des indices formels du lien qui assujettit la relative à son antécédent, quel que soit ce dernier, mais le support de détermination ne fait pas partie de ces indices<sup>22</sup>. Réduire son rôle à celui d'un « pronom conjonctif »<sup>23</sup> serait méconnaître qu'il intervient comme marque dans l'opposition défini-indéfini.

Cette analyse est confirmée par l'existence de nombreuses propositions relatives construites sans le secours d'aucun support de détermination. Le caractère défini ou indéfini de leur antécédent ressort de la situation ou du contexte. On comparera de ce point de vue les deux exemples suivants : (dans une recette de médecine populaire) *aḥ an tiḡse təhā təmalle* (n° 14) « lait de chèvre (dans laquelle) est blancheur » = « le lait d'UNE chèvre qui a du blanc dans sa robe » ; — *tallit səḷḷāfət, əddunət u dəs tidawən* (n° 15) « mois noir [nom d'un mois de l'année musulmane], les gens ne se marient pas dans lui » = « pendant LE mois noir, les gens ne se marient pas ». Lorsque *wa* intervient, c'est pour annoncer explicitement la valeur définie de son référent : *isan wi n lawoqqast ta rāmməsən yaḍan* (n° 8) « viande [m. pl. en touareg, d'où la forme *wi* du support] celle de gibier [f. sg., d'où la forme *ta*] celui (que) prennent chiens » = « la viande du gibier que prennent les chiens ». On peut du reste ajouter *wa* à un référent déjà défini par nature (cf. § 9, A) : *kay wa ilän əlbaruḍ* (n° 76) « toi celui ayant fusil » = « toi qui as un fusil ». Paral-

22. Les marques formelles de la proposition relative en berbère sont : (a) dans tous les cas, l'ordre des termes (antécédent+relative) et l'absence de pause entre eux ; — (b) éventuellement, la place des satellites du verbe (pronoms affixes et particules d'orientation) qui passent devant le verbe, — l'emploi du participe quand l'antécédent correspond au complément explicatif (pseudo-sujet) d'une proposition non relative (*l'homme écrit* → *l'homme qui écrit*, en berbère « l'homme écrivant », par opposition à *je vois l'homme* → *l'homme que je vois*, en berbère « l'homme je vois »), — l'emploi, sans complément et en tête de la proposition, de la « préposition » qui régirait l'antécédent si l'on n'était pas en présence d'une relative (*j'écris avec le crayon* → *le crayon avec lequel j'écris*, en berbère « le crayon avec j'écris »).

23. J'extrais le terme « conjonctif » de l'article de M. Gouffé, mais l'auteur explique pourquoi il l'a choisi (p. 37) et il n'oublie pas que le berbère n'a pas de pronom relatif (p. 42).



lèlement, on note volontiers l'indéfini au moyen du nom de nombre *iyən* « un », f. *iyət* (cf. § 9, A) : *turna iyət s itāhawāl bədi* (n° 14) « maladie une à (laquelle) est-dit petite-vérole » = « une maladie que l'on appelle la petite vérole ».

B. La série *i* « un » fournit à la proposition relative un antécédent indéfini, dont on ne précise pas l'individualité. Comme on l'a déjà constaté pour le complément déterminatif, *i* ne s'emploie pas couramment en reprise immédiate de son référent, qui demeure généralement éloigné ou même implicite : *Imuhağ ur səssin taba ta n äbin ar i dərūsün*: [...] *tiđidin* [...] *ur səssinət taba ta n äbin ar ti wəššārnin* (n° 16) « Touaregs ne boivent [= fument] tabac celui de pipe sauf des [masc.] étant-peu-nombreux; [...] femmes [...] ne boivent tabac celui de pipe sauf des [fém.] étant-vieilles » = « les Touaregs ne fument pas la pipe, à l'exception d'un petit nombre; [...] parmi les femmes, [...] seules CERTAINES vieilles fument la pipe ». Toutefois le dernier exemple est ambigu, puisque *ti* pourrait être interprété comme le pluriel de *ta* (série *wa*) avec le sens de « celles qui sont vieilles », « LES vieilles ».

Si limité que soit le nombre des phrases citées, on aura remarqué la fréquence des verbes qui expriment une qualité, qu'ils appartiennent ou non à la catégorie morphologique des « verbes d'état ». Une construction qui connaît un grand succès consiste à faire de *i* (ou de *ti*) le prédicat d'une proposition nominale : *eləm ənnil i məllān* (n° 159) « peau [masc. en touareg, d'où la forme *i* du représentant] de lui (est) une étant-blanche » = « sa peau est blanche », *imžad i yulāğən* (*Textes*, p. 7) « violon (est) un étant-bon » = « le violon est bon ». Il n'y a pas reprise en pareil cas : le référent et *i* n'appartiennent pas au même membre de phrase, ce qui permet au référent d'avoir la valeur définie bien que *i* ne l'ait pas. Le P. de Foucauld<sup>24</sup> a très soigneusement relevé les diverses tournures qui servent à la « qualification ». La proposition nominale *imžad i yulāğən* « le violon est bon » s'oppose à *imžad wa yulāğən*, qui serait à considérer soit comme une proposition nominale à prédicat défini : « le violon est (justement) celui qui est bon (on en connaissait l'existence et, par exemple, on le cherchait) », soit, plus souvent, comme un groupe nominal : « le bon violon » (v. § 10, A). En face de ces deux

24. Le P. de Foucauld, *Notes*, p. 144 et suiv.



expressions, *imḏad iyān yulāḡān* (avec le nom de nombre *iyān* pris comme indéfini) signifierait « violon un étant-bon » = « un bon violon » et *imḏad yulāḡān* (nom + participe) pourrait être « le » ou « un bon violon ». Sans perdre pour autant sa valeur d'indéfini, le support *i* a donc tendance à fonctionner ici à la fois comme une marque de la proposition nominale et comme une marque du prédicat<sup>25</sup>. Son emploi avec un participe (*imḏad i yulāḡān*) concurrence, parfois victorieusement, des tournures qui font appel à d'autres éléments. On peut en effet recourir à la forme personnelle du verbe : *imḏad yulāḡ* « (le) violon est-bon » ; — au nom verbal mis en relief (v. § 13) : *imḏad, tulluq* [ < \**tulluḡl* ] *a igʷā* « (le) violon, (c'est) (le) fait-d'être-bon, ce (qu')il fait » ; — au nom-adjectif, quand il existe (ce n'est pas le cas pour la famille de *alāḡ* « être bon ») : *Musa amḏagʷ* « Mousa (est) (un) sourd ». D'après le P. de Foucauld, qui donne divers exemples<sup>26</sup>, la fréquence de chaque construction varierait d'une notion à l'autre.

### *L'opposition a - wa/i*

11. Le support de détermination *a* occupe une place à part dans le système de base. Il s'oppose à la fois à la série *wa* et à la série *i*, parce qu'il se présente toujours comme un masculin singulier, sans variation de genre ni de nombre. Cela ressort non seulement de l'accord du participe dans des expressions comme *a iššādān* (*Notes*, p. 85) « ce étant-mauvais » (le féminin et le pluriel du participe auraient d'autres formes), mais aussi de phrases telles que celle-ci, dans laquelle *a* est représenté par le pronom personnel *t* du masculin singulier : *a tākna mas, e t tākān akād ānta* (n° 11) « ce (qu')a-fait-sa-mère, elle le fera elle aussi ». La situation de *a* est donc très comparable à celle du français *ce* et l'appellation de « neutre », qu'on emploie parfois, ne pourrait être justifiée que par des considérations d'ordre sémantique. M. Prasse<sup>27</sup> décrit *a* comme un « collectif », en face de *wa* et de *i* qui seraient des « singulatifs ». Il ne précise pas sa pensée, mais les termes qu'il a choisis ne paraissent pas adéquats : il est difficile de considérer

25. J'emprunte cette distinction à l'enseignement de M. D. Cohen sur la phrase nominale en arabe.

26. Le P. de Foucauld, *Notes* p. 152 et suiv.

27. K. G. Prasse, *ouvr. cité*, p. 185 et suiv.

*a* comme un collectif dans la mise en relief, très fréquente : *iyān dawān a yammulān* (n° 76) « (c'est) un de-vous, ce étant-mort » = « c'est l'un de vous qui est mort ». Le propre de *a*, semble-t-il, c'est d'avoir un référent extérieur au lexique : en cela il diffère de *wa* et de *i*, qui renvoient à une unité lexicale assez réelle (fût-elle latente ou d'identité incertaine) pour leur imposer un genre et un nombre donnés. En somme, le référent de *wa* et celui de *i* sont nommés ou « nommables », si l'on me permet ce terme ; celui de *a* ne l'est pas, si bien que *a* reçoit le genre non marqué — le masculin — et le nombre non marqué — le singulier.

12. Les difficultés continuent quand on veut préciser la valeur de *a* et reconnaître sa place dans le système des supports de détermination. Le P. de Foucauld, qui s'est montré très attentif à ses emplois, l'a classé parmi les « pronoms indéfinis », avec *i* et *li*, et le traduit par « ce qui (la chose quelconque qui [...], une chose quelconque qui [...]), ce que [...] » etc. M. Gouffé<sup>28</sup> et, avec des réserves, M. Prasse<sup>29</sup>, tout en rangeant les données dans un cadre plus systématique, ont retenu le caractère d'indéfini attribué à ce support. Cette analyse peut sembler justifiée par une partie des emplois de *a*. Par exemple, dans la phrase déjà citée *a ləkna mas, e t ləkən akəd ənta* (n° 11) « ce (qu') a-fait sa mère, elle le fera elle aussi », *a* signifie « quoi qu'elle ait fait, tout ce qu'elle a fait » : la fillette imite sa mère en tout point. On peut citer encore : *talīd a təlsid?* (n° 155) « as-tu ce (que) tu-portes-comme-vêtements ? » = « as-tu de quoi te vêtir ? ». La valeur indéfinie est particulièrement sensible après négation : *ku has illāf, adi ul(a) a ighādən* (n° 19) « s'il l'a répudiée, cela [= alors] pas-même ce-quoi-que-ce-soit étant gâté » = « s'il la répudie, alors il n'y a pas de mal », ainsi que dans diverses locutions comme *a wiġ, a twid, a iwa*, etc. « ce-quoi-que-ce-soit je-suis/tu-es/il-est né » = « de ma/ta/sa vie » : *lamə! urət*<sup>30</sup> *təddiw a lwa* (n° 19) « (une) femme (qui) ne s'est mariée de sa vie ».

Mais il y a aussi des exemples qui ne permettent pas de considérer le support *a* comme un indéfini. Dans la mise en relief, il se réfère à quelque chose qui n'est pas n'importe

28. C. Gouffé, *art. cité*, p. 44.

29. K. G. Prasse, *ouvr. cité*, p. 185 et suiv.

30. J'adopte l'opinion de M. Prasse pour qui « c'est la négation elle-même qui assume la forme participiale » (*Manuel de grammaire touarègue*, VI-VII, « Le verbe », Copenhague, 1973, p. 12) : d'où la graphie *urət*, en un seul mot.

quoi : *Maladu*, *ənla a yerāwən Kənuwa* (n° 114) « Maladou, (c'est) elle, ce ayant-enfanté Kenouwa » = « c'est elle qui est la mère de Kenouwa ». De plus, si *a* portait en lui la valeur de l'indéfini, son association avec des déterminants qui précisément suppriment cette valeur serait inattendue : or il est souvent accompagné des localisateurs *rəǧ*, *di*, etc. ou du support défini *wa* : *arəǧ* « ceci », *adi* « cela », *awa* « ce (la chose définie) ». Si l'on observe que les singuliers *wa* « celui », *ta* « celle » ne sont autres que l'élément *a* pourvu d'indices de genre, on se demandera si de tels indices suffiraient à transformer un véritable indéfini en défini.

M. Prasse<sup>31</sup> a perçu cette apparente contradiction et il fait appel à l'histoire pour la résoudre : le support *a* aurait eu à l'origine « un sens défini », qui expliquerait encore une partie des emplois actuels. L'hypothèse ainsi formulée est vraisemblable et elle s'accorde avec la théorie qui fait de la voyelle initiale du nom un ancien « article » défini (v. ci-dessus § 9, A) : au masculin singulier, cet article *a* n'est autre que notre support. Mais comment admettre qu'il présente, dans un même état de langue, les deux valeurs opposées du défini et de l'indéfini ? L'explication historique ne suffit pas.

La seule solution est de reconnaître que le support *a* est aujourd'hui étranger à l'opposition défini-indéfini : il est « non défini », ayant cessé d'être défini, sans devenir indéfini. Dès lors les difficultés sont levées, *a* recevant du contexte une valeur, définie ou indéfinie, qu'il ne possède pas en propre : c'est précisément la situation décrite pour le nom au § 9, A. Et le même support *wa*, marque du défini, peut s'ajouter à *a* comme il s'ajoute au nom : *a* est alors traité comme une unité lexicale du masculin singulier, il devient le référent de *wa* et *awa* « ce (défini) » est rigoureusement parallèle, dans sa structure comme dans son fonctionnement, à *aləs wa*, « L'homme », *amis wa* « LE chameau », etc. Si *awa* peut être considéré dans certains cas comme un démonstratif<sup>32</sup>, c'est dans la mesure où *wa* lui-même, représentant alors *wa-ø*, prend une valeur démonstrative (v. § 8, A). Certes, il est utile de décrire les emplois de *awa* et de les opposer à ceux de *a*, d'autant que le français éprouve quelque difficulté à distinguer un *ce* défini d'un *ce* indéfini ; le P. de Foucauld a recueilli de nombreux exemples de l'opposition, comme :

31. K. G. Prasse, 1972, pp. 188 (avec la note 139) et 189.

32. Le P. de Foucauld, *Notes*, p. 67.

*a ig<sup>y</sup>a, nəğ wa-h* (Notes, p. 83) « ce-quoi-que-ce-soit (qu')il-a-fait, voici celui-là » = « voilà tout ce qu'il a fait » — *awa ig<sup>y</sup>a, nəğ wa-h* « ce celui (qu')il-a-fait, voici celui-là » = « voilà la chose qu'il a faite ». Mais *awa*, à la différence de ses composants *a* et *wa*, n'est pas un des éléments du système des supports; si fréquent qu'il soit, il ne représente qu'une réalisation du syntagme {nominal+support}, le nominal étant ici lui-même un support. S'il n'y avait pas quelque inconvénient pratique à trop segmenter les notations, la graphie *a wa*, parallèle à *aləs wa*, *amis wa*, etc. serait seule justifiée.

13. Le support *a* admet les types de détermination déjà décrits pour les autres supports. Il peut être suivi d'un démonstratif : *a-rəğ* « ceci », *a-di* « cela », *a-wa-ə* « cela », etc. ou même, dans quelques locutions consacrées par l'usage, d'un complément déterminatif exprimant l'éloignement dans le temps : *a n di(h)* « ce de là » = « ce d'alors », *a n din* « ce de là-bas » = « ce d'il y a longtemps », etc. On trouve ainsi : *a n dih ġurək əssänsəğ* (Notes, pp. 71-72) « ce de là (que) chez-toi j'ai déposé » = « ce que j'ai déposé chez toi à ce moment-là ». Mais le déterminant le plus courant après *a*, comme le montrent les exemples déjà cités, est la proposition relative et ce support trouve son emploi le plus remarquable dans la mise en relief<sup>33</sup>, qui souligne le prédicat d'une proposition nominale dont *a* indique le thème (ou « sujet ») : *ablal a yuḍən* (Notes, p. 85) « (c'est) pierre, ce étant-tombé » = « c'est une pierre qui est tombée » (c'est-à-dire : « ce n'est pas autre chose »). L'indicateur de thème peut venir le premier, mais l'usage de l'Aħaggar est alors de remplacer *a* par *awa* : *awa yuḍən ablal* (Notes, p. 83) « ce (défini) étant-tombé (est) pierre » = « ce qui est tombé est une pierre ». Cette répartition entre *a* défini par le contexte et *a* défini par *wa* trahit une certaine grammaticalisation; dans les parlers du Maroc et de la Kabylie, le support reste le même quand l'ordre des termes est inversé.

Par ailleurs, on peut comparer *Musa a məzəğ<sup>y</sup>ən* « (c'est) Mousa, ce étant-sourd » = « c'est Mousa qui est sourd » et

33. La même tournure sert à l'interrogation avec *ma*, *mad*, *may*, etc. la forme variant selon les parlers. *m-a yuḍən ?* « (c'est) quoi, ce étant-tombé ? » = « qu'est-ce qui est tombé ? » est rigoureusement parallèle à *ablal a yuḍən*. V. L. Galand, « Un cas particulier de phrase non verbale : « l'anticipation renforcée » et l'interrogation en berbère », *Mémorial André Basset* (1895-1956), Paris, 1957, pp. 27-37.

*Musa i məzzäg<sup>y</sup>ən* « Mousa (est) un étant-sourd » = « Mousa est sourd ». L'opposition des deux phrases ne se réduit pas à celle des supports *a* et *i*. Leurs structures sont inverses : dans le premier cas, on sait qu'il y a un sourd et l'on apprend que c'est Mousa ; dans le second, on sait que Mousa existe et l'on apprend qu'il est sourd ; le prédicat, porteur de l'information, est donc *Musa* dans la première phrase et *i* (*məzzäg<sup>y</sup>ən*) dans la seconde.

14. Dans l'état actuel du touareg de l'Ahaggar, le système des supports de détermination peut donc être représenté ainsi :

	Non défini	Défini	Indéfini
Masc. { sg..... pl.....	<i>a</i>	<i>wa</i> <i>wi</i>	{ <i>i</i>
Fém. { sg..... pl.....		<i>ta</i> <i>ti</i>	{ <i>ti</i>
Référent :	Non lexical	Unité lexicale	

### *Éléments accessoires*

15. Le tableau des supports de détermination doit être complété par quelques éléments dont les emplois sont beaucoup plus limités et qui posent surtout des problèmes d'étymologie.

*e* « ceux », « celles », pluriel traité comme masculin ou comme féminin, semble avoir la valeur du défini. Il est toujours accompagné de la préposition *d* « avec » (si c'est bien elle<sup>34</sup>), elle-même suivie de la désignation précise d'une personne, pour indiquer « ceux/celles (qui sont) avec [un tel] », « ceux/celles du groupe [d'un tel] » (cf. le grec οἱ περὶ Ἀριάϊον « l'entourage d'Ariée ») : *e d Āmdāg aḡlān* (*Notes*, p. 82) « ceux avec Amderh sont-partis » = « Amderh et les siens sont partis », *e d Tākammart usānəd-d* (*ibid.*) « celles avec Takammart sont-arrivées-ici ». La forme verbale garantit le genre ; toutefois

34. M. Prasse émet des doutes à ce sujet : *ouvr. cité* (1972), p. 187.



le P. de Foucauld traduit *e* par « les gens » même dans le second exemple.

*ere* « celui (quel qu'il soit) », toujours masculin singulier, ne se dit que des personnes et ne peut être déterminé que par une proposition relative; c'est un indéfini : *ere näyəğ yulāğ igrāz-i* (*Notes*, p. 81) « celui-quel-qu'il-soit (que) j'ai-vu il-est-bon il-me-plaît » = « toute personne dont j'ai reconnu la bonté me plaît ». *Ere* concurrence fortement *i* quand il n'y a pas lieu de marquer le féminin ni le pluriel, notamment dans les proverbes et dictons.

*e* « (un/le) lieu », toujours masculin singulier, fonctionne comme une variante de *a* quand il y a référence au lieu ou, par extension, au temps. C'est le « pronom local » de M. Prasse (v. ci-dessus § 4). Bien qu'il ne paraisse pas se prêter à la mise en relief, ses emplois sont exactement parallèles à ceux de *a*. C'est un « non défini », qui peut recevoir la marque *wa* du défini : *e ikk(a)*, *əkkīq-q* [*<əkkīg+t*] (*Notes*, p. 89) « (UN) lieu (qu')il-a-passé, je l'ai-passé » = « je suis allé partout où il est allé » — *ewa ikk(a)*, *əkkīq-q* « LE lieu qu'il a-passé, je-l'ai-passé » = « je suis allé au même endroit que lui ».

L'origine de ces supports en *e* n'est pas claire. *ere* repose vraisemblablement sur le verbe *ər* « vouloir » : cette hypothèse, déjà avancée par M. Prasse<sup>35</sup>, est appuyée par la présence du verbe signifiant « vouloir » dans les indéfinis de nombreuses langues<sup>36</sup>. L'élément verbal pourrait être précédé ici du support *i*, comme le suggère la prononciation *iri* du touareg méridional.

Le support *e* rapporté au lieu trouve lui aussi, mais au Maroc, un correspondant *i* : chleuh *i-lli* « le lieu (qui/que, etc.) », *i-nna* « un lieu (qui/que, etc.) », etc. La forme touarègue *e* repose-t-elle sur *i* ou sur un support *ay*, également attesté au Maroc (avec le sens de « ce »)? Il est difficile d'en juger. Il semble en tout cas que les valeurs prises par les supports de détermination dans un parler donné ne leur soient pas inhérentes : l'essentiel était d'assurer les oppositions fondamentales, mais la distribution des marques a varié au cours de l'histoire, comme le montrerait l'étude comparative des systèmes locaux.

Lionel GALAND.

12, rue André-Theuriet, 92340 Bourg-la-Reine.

35. K. G. Prasse, *ouvr. cité*, p. 189.

36. M. Coyaoud et Khaled Aït Hamou, « Un universel dans les quantificateurs indéfinis », *Al-Lisāniyyāt* (Alger), 1/2 (1971), pp. 5-20.

## LE PROBLÈME DU SUJET

SOMMAIRE. — *Le terme (mot ou séquence de mots) qui supporte l'expression du prédicat est-il nécessairement dépendant d'un sujet explicite ou implicite? Cette dépendance est manifeste dans un nombre appréciable de langues ressortissant à des familles différentes et parlées dans des pays éloignés les uns des autres. Existe-t-il une prédication indépendante de toute dépendance subjectale? Il semble que certaines langues aient développé des efforts pour se construire des assertions qui ne soient pas nécessairement liées à un sujet ou à un agent. Dans certains cas, il apparaît que cette émancipation du terme prédicat est une innovation plus ou moins récente.*

Les grammaires génératives proposées ces dernières années opèrent toutes avec la notion de sujet qui se trouve enrobée le plus souvent dans le complexe appelé *noun phrase* ou, si l'on préfère, segment nominal. Ce segment, distingué dans ces exposés du segment verbal (*verb phrase*), ne comprend que ce que les grammaires classiques appellent de leur côté le nom (substantif, adjectif, pronom). L'opposition segment nominal/segment verbal répondrait à ce qu'il est convenu d'appeler la « structure profonde ».

La question qui se pose au linguiste qui part des seuls faits constatés est de savoir en quoi consiste le « sujet » qui se trouve associé au verbe. Plus exactement, il s'agit de savoir en quoi consiste le terme qui se trouve lié au terme servant de support au prédicat. Par ce dernier mot, nous entendons tout mot qui sert à l'expression de l'assertion et sans lequel il n'est pas d'énoncé significatif. Réduire à la seule notion de « verbe » le terme qui assume la prédication peut paraître suffisant aux chercheurs qui analysent des langues à verbes mais c'est une procédure qui ignore ce qui se passe dans les idiomes, fort nombreux, qui ne reconnaissent pas dans leurs parties du discours ce qu'il est convenu d'appeler traditionnellement un « verbe ».

Une première question se pose, qui est celle-ci : un constat quel qu'il soit, se rapporte-t-il nécessairement à un sujet ? Si oui, faut-il concevoir ce dernier comme une dépendance du prédicat ou bien n'est-ce pas plutôt le prédicat qui est dans la dépendance du sujet ? Que ce problème se pose réellement résulte des observations faites dans de nombreuses langues où le terme sujet et le terme prédicat ne peuvent se construire ensemble pour former un énoncé que s'ils s'accordent, par exemple, en nombre et aussi très souvent en personne ou même en genre. Il n'est pas douteux, par exemple, qu'en français, la forme du verbe, et celle du prédicat nominal, dépendent du nombre et même du genre du terme qui sert de sujet. L'état du français est particulièrement frappant : le verbe ne peut s'employer seul, c'est-à-dire sous forme d'un thème nu, qu'à la 2<sup>e</sup> personne du singulier de l'impératif : *viens, vois, regarde, réfléchis, attends, parle*, etc. L'orthographe ne doit pas tromper, les formes ci-dessus sont autant de thèmes nus qui, en combinaison avec un sujet explicite, expriment la dépendance par rapport à un sujet de 3<sup>e</sup> personne soit du singulier (*il vient, elle voit, il réfléchit, elle attend*) soit du singulier et du pluriel (*il regarde/ils regardent, elle parle/elles parlent*, etc.). Il en ressort que la forme du verbe dépend du nombre du sujet. Il y aurait donc une sorte de subordination du verbe par rapport à son sujet. Dans ce sens, les choses sont parfaitement claires en français : le verbe ne peut être employé qu'associé avec un sujet dès qu'il ne s'agit plus d'un impératif de 2<sup>e</sup> personne du singulier. Une conséquence de cet état de choses est qu'il n'existe pas en réalité de verbe « impersonnel » et cela est si vrai que les formes verbales ainsi dénommées se présentent sous les espèces d'un syntagme composé du thème nu du verbe lié à un pronom (*il, ça*) baptisé « neutre » par les grammairres qui se trouvent embarrassées de justifier de la présence d'un pronom masculin de 3<sup>e</sup> personne du singulier ou d'un démonstratif : *il pleut, ça tombe, ça roule*, etc. D'ailleurs, quantité de phénomènes de la nature ne trouvent pas d'expression aussi réduite. On dit : *le jour point* (allemand *es dämmt*, russe *svelaet*, hongrois *hajnalodik*, etc.). Tout verbe français est personnel en ce sens qu'il est nécessairement associé à un élément exprimant la relation qu'il entretient avec une personne, même si cette personne ne s'inscrit pas dans des contours précis.

L'incapacité où se trouve le français de se servir d'un verbe qui n'est pas rattaché à un sujet provient en apparence de ce fait que la 3<sup>e</sup> personne du singulier des formes verbales ne porte pas de marque spéciale. Elle n'entre en relation avec le sujet que par l'intermédiaire d'un indice qui se réfère à celui-ci et qui est le pronom personnel ou ce qui en tient lieu.

Mais la situation n'est en réalité pas différente dans d'autres idiomes. Si le russe dit *svelael* « le jour point » tout comme le hongrois dit *hajnalodik* (même sens), cela ne veut pas dire qu'il se sert d'une forme sans sujet. La désinence du verbe, dans un cas comme dans l'autre, suggère une référence à une troisième personne du singulier. Tout se passe comme si l'on avait affaire à un énoncé incomplet ou à une expression verbale relative à un sujet déjà connu, soit qu'il ait été mentionné auparavant explicitement, soit que la circonstance dans laquelle l'énoncé est émis suffise à évoquer la nature du sujet en cause. Le *vréxi* « il pleut » du grec moderne n'est pas moins clair de ce point de vue : nous avons affaire à une 3<sup>e</sup> personne du singulier. Ce qui en est le sujet reste implicite mais ne cesse pas d'être pour autant. La meilleure preuve en est qu'en hongrois, l'énoncé complet reste en usage à côté de l'énoncé elliptique : *esik az eső* « il pleut »/ *esik* « il pleut ». Et cet exemple hongrois est symptomatique. Dans la formule *esik az eső*, le sujet (*eső* « pluie ») n'est autre que le participe présent du verbe *es-* « tomber, chuter » de telle sorte que l'énoncé revient à dire « tombe le tombant ». Une pareille tautologie ne s'expliquerait pas si la nécessité ne s'était imposée de lier le verbe à un sujet. L'emploi du participe présent n'a été qu'un expédient pour satisfaire à cette exigence. De plus, la marque *-ik* signale clairement de son côté que l'action exprimée par le verbe se rapporte à un sujet de 3<sup>e</sup> personne du singulier. Il n'y a donc pas d'impersonnalité dans tout cela. Le turk s'est comporté de la même façon. En osmanli, on dit *yağmur yağıyor* « il pleut » (= « il est en train de pleuvoir ») où le verbe *yağ-* est combiné avec son nom dérivé *yağmur* « pluie ». Le verbe *yağ-* en question ne s'emploie qu'en combinaison avec le mot *yağmur* ou le mot *kar* « neige » dans la formule *kar yağıyor* « il neige ». On retrouve donc l'expédient qui consiste à utiliser un dérivé déverbatif pour expliciter le sujet. Cet expédient n'est pas toujours nécessaire mais ce qui est indispensable, c'est d'indiquer le terme sujet explicitement. Le hongrois ne dit pas « il tonne » mais « le ciel tonne » (*dörög az ég* où *ég* « ciel » sert de sujet explicite).



On ne profère le terme *dörög* « gronder » tout seul que lorsque les circonstances rendent superflue la présence d'un sujet explicite : *zuhogolt az eső, dörgölt* « La pluie tombait à verse, il tonnait », etc. Bien mieux, la langue a hérité d'un composé *mennydörög* « tonner » où le sujet *menny* « ciel » s'est coagulé avec le verbe *dörög* pour former un tout qui contient le sujet explicite.

Qu'il soit explicite ou implicite, le sujet est toujours présent dans les énoncés qui viennent d'être mentionnés. S'ensuit-il qu'il soit impossible d'émettre un prédicat sans qu'il y ait référence obligatoire à un sujet ? Ne se rencontre-t-il pas des constructions où le mot qui supporte l'expression du prédicat échappe à cette sujétion ?

Les germanistes ont fait grand cas des « phrases sans sujet » qu'ils ont relevées en vieil-islandais. On lit ainsi *drífr hagla* « la grêle tombe dru » (mot à mot « cela jaillit avec de la grêle ») qui ne présente pas de sujet explicite. Pas plus qu'il n'en apparaît dans *lýstr vindenom í holet* « le vent s'engouffre dans le trou » (mot à mot « ça frappe avec le vent dans le trou »). Ni le verbe *drífr* « il, elle pousse » ni *lýstr* « il, elle frappe » ne se rapportent à un sujet explicite quelconque mais ces formes sont néanmoins marquées du sceau de la 3<sup>e</sup> personne du singulier (identique à la deuxième puisque la désinence *-r* affecte aussi bien l'une que l'autre au présent de l'indicatif en islandais). Ce qui est sûr, c'est que le verbe n'apparaît pas sans désinence, même si cette désinence est ambiguë. Et qu'on le veuille ou non, la désinence, selon l'interprétation qu'on lui donne, suppose un sujet implicite. Il ne saurait donc être question de phrases sans sujet. Il en est de même toujours en vieil-islandais, dans le cas des locutions du genre de *minner mik* « il me souvient » où *minner* (interprété comme une 3<sup>e</sup> personne du singulier de *minna* « souvenir ») n'a pas de sujet explicite. La locution française correspondante « il me souvient » aurait, elle, un sujet « apparent » sous la forme du pronom « neutre » *il*. Parallèlement, le regretté Andreas Heusler a pu traduire *syfiar mik* « j'ai sommeil » par l'allemand *mich schläfert* où il n'y a pas non plus de sujet explicite. Mais la forme *schläfert* est ressentie comme une 3<sup>e</sup> personne du singulier et elle a produit la locution *es schläfert mich* où le rôle de sujet explicite est assumé par le pronom neutre de 3<sup>e</sup> personne du singulier *es*.

Les grammaires russes signalent les constructions dites impersonnelles du type : *Artemev brosilśa vpered, no ego*



*tolknulo nazad, i on svalilsa na bok, poterjav soznanie.* (Constantin Simonov : *Tovarišči po oružiju*, 88) « Artemev se jeta en avant, mais il fut poussé en arrière et s'affala de côté, perdant connaissance. » Le verbe, au passé, *tolknulo* « poussa, bouscula » n'a pas de sujet explicite mais le sujet parlant le ressent comme un verbe actif à la 3<sup>e</sup> personne du genre neutre singulier. Ce qui fait évidemment défaut, c'est une indication évoquant l'agent de l'action car le verbe a un objet sous les espèces du génitif-accusatif masculin du pronom personnel de 3<sup>e</sup> personne du singulier (*ego*). Littéralement on pourrait traduire cet effet par « ça le poussa en arrière ». C'est un procédé très élégant pour se dispenser de déterminer le sujet ou l'agent de l'action. Le français use dans ce cas du « passif ». La personne affectée par l'action qui est évoquée est présentée comme subissant cette action sans qu'il soit utile ou possible de faire savoir qui a produit cette action ou quelle en est la cause, l'origine. Mais les faits russes présentent plus de complexité si l'on les regarde de près. Sans quitter le texte mentionné de Constantin Simonov, nous lisons (p. 81) : *Dvadca't minul nazad oskolkom snařada emu oľorvalo dva pal'ca na pravoľ noge.* « Vingt minutes avant un éclat d'obus lui avait arraché deux orteils du pied droit. » La traduction française pourrait être tout aussi bien : « Vingt minutes avant, deux orteils lui avaient été arrachés au pied droit par un éclat d'obus. » L'agent est exprimé mais la forme neutre de ce passé laisse dans le vague ce qui a pu être le sujet de l'action elle-même. Bien mieux, la construction à sujet implicite, classé neutre, est préférée à d'autres qui ne seraient pas moins claires. On lit ainsi (*id.*, p. 224) ... *nebo zaľanulo tučami* « le ciel se couvrit de nuées » qui s'analyse littéralement « ça couvrit le ciel de nuées » alors qu'il était possible de dire *nebo zaľanuloľ tučami*, en employant, comme en français, le verbe réfléchi. Mais il est plus inattendu encore de lire (*op. cit.*, p. 159) ... *on bil vľbriľ, i oľ nego pazľo oľekolonom.* «... il était tout rasé et sentait l'eau de Cologne (littéralement : « ça sentait l'eau de Cologne à partir de lui ».) Deux sujets s'offraient : l'homme (l'officier) qui s'était rasé et l'eau de Cologne qui émettait l'odeur. L'auteur a choisi de se servir du passé neutre du verbe actif, à la 3<sup>e</sup> personne du singulier. Ce recours au genre neutre n'est possible que si le verbe figure au passé, autrement il faut se contenter de la forme à désinence de 3<sup>e</sup> personne du singulier : *ľemneet* « il commence à faire sombre, cela s'assombrit » mais : *Eľšće*

*ne načinalo temnel'...* « Il ne commençait pas encore à faire sombre, la nuit ne tombait pas encore » (*op. cit.*, p. 224).

Le procédé russe tient de celui utilisé par le vieil-islandais. La différence est qu'au passé, le genre neutre confère plus d'indétermination au sujet. Mais comme la langue fait par ailleurs un usage constant du genre neutre dans l'emploi des noms, la marque du neutre affectant le passé de la 3<sup>e</sup> personne du singulier suggère quand même un lien plus ou moins défini avec un sujet. Rappelons que le russe emploie la forme neutre de l'adjectif pour exprimer la qualité abstraite : *dobro* « le bien », *čужoe* « ce qui est étranger », *prosloe* « le simple », *složnoe* « le complexe », etc. Quoi qu'il en soit, tout concept de sujet n'est pas écarté par l'emploi des formes neutres du passé du verbe. On ne peut donc pas dire qu'on ait affaire à des constructions où le terme jouant le rôle de prédicat serait sans relation avec un quelconque concept de sujet. De toute façon, les formes en question réclament un accord avec un substantif neutre, même si celui-ci ne figure pas dans l'énoncé. La structure de la langue impose cette demande.

L'obligation de respecter l'accord en nombre est si coercitive que, dans certains cas, cet accord se fait conceptuellement et en dépit de la forme même du mot assumant le rôle du sujet. C'est ainsi qu'en français, après des locutions telles que *la plupart*, *la plus grande partie*, *le plus grand nombre*, etc. on entend régulièrement le verbe accordé au pluriel. On a même pu entendre sur les ondes de la Radio et de la Télévision : « *la majorité* des ouvriers *se sont prononcés* pour la grève ». Dans un grand quotidien parisien féru de bonne langue on a pu lire (18/19-11-1972) : « Un *maximum* de travailleurs *doivent* pouvoir bénéficier de la loi », etc. Les répertoires, grammaires et dictionnaires d'usage rivalisent de conseils sur le point de savoir quand l'accord « logique » est licite et quand il est interdit. Dans la pratique, l'usager ne sait plus trop où il en est. Quand le verbe précède le sujet, il l'emploie souvent au singulier alors que le pluriel s'imposerait : « Il soulignait l'importance que *revêt les prochaines élections* législatives (Grand quotidien du Sud-Est, 21-11-1972). L'inverse n'est pas moins constaté : « Demain *paraissent tout un ensemble* de décrets et d'arrêtés. (Un ministre, devant le micro de la Télévision, 1<sup>re</sup> chaîne, 19 h 45, 4-1-1973.) Des « attractions » se produisent un peu partout ... « tout en ne méconnaissant pas les difficultés que *pourront* entraîner l'*application* de cette disposition (grand quotidien parisien, 23-3-1973), etc. Tout

cela montre que la notion de sujet s'impose à l'esprit de l'usager et qu'il ne croit pas pouvoir construire un verbe sans le faire dépendre de ce qu'il se représente devoir être son sujet. Or en français, la règle d'accord est coercitive et on ne peut s'y soustraire qu'en recourant à des expédients qui la « sauvent » ou bien on commet une faute comme dans les deux exemples cités ci-dessus. Ainsi, on a pu saisir au vol un énoncé tel que : « *Les hommes, ça ne comprend rien* ». Il est sémantiquement l'équivalent de « Les hommes ne comprennent rien » mais puisque la jeune femme qui avait proféré cet axiome n'avait pas suffisamment construit par avance son élocution, elle s'est trouvée contrainte, pour pouvoir produire une forme de 3<sup>e</sup> personne de singulier du verbe, de césurer son énoncé et d'utiliser le pronom *ça*.

L'accord en nombre « logique » est fréquent en français alors qu'il est ignoré d'autres langues. Il y a à cela des raisons d'ordre structural. Il est des langues où le verbe ne distingue pas le nombre, comme par exemple dans les langues nordiques modernes (danois, norvégien, suédois). Il en résulte que le problème ne s'y pose pas de savoir si un sujet collectif doit ou ne doit pas se construire avec le pluriel du verbe. Cet état de choses n'est pas ancien puisque le linguiste norvégien Ivar Aasen (*Norsk Grammatik*, parue en 1864) enseignait encore qu'on pouvait hésiter entre les deux solutions : *ein heil flokk ERO heimfarne* « tout un groupe est rentré chez soi » et *ein heil flokk ER heimfaren* (même sens). Par ailleurs, l'anglais emploie régulièrement le verbe au pluriel lorsque le sujet est fourni par un nom collectif (*people, government, etc.*). Ce qui est à l'origine des difficultés connues par l'usager français, c'est qu'une partie des formes des verbes ne distingue pas à la 3<sup>e</sup> personne le pluriel du singulier (*aime/aiment, parle/parlent, parlait/parlaient*, qu'il *vienn*e/qu'ils *vienn*ent, etc.). La distinction ne peut s'opérer que par l'emploi de la liaison (par *t*) et naturellement elle est marquée par l'orthographe.

Le verbe unipersonnel, c'est-à-dire celui qui ne distingue ni le nombre ni les personnes, comme c'est le cas en scandinavie moderne, dépend moins étroitement du sujet auquel il est associé. Son invariabilité le soustrait à l'attraction de ce sujet de telle sorte que le lien entre celui-ci et la forme verbale conjuguée apparaît plus lâche. La préformation de l'énoncé s'en trouve facilitée d'autant, que le sujet précède ou suive le verbe. Mais cette latitude ne s'étend pas aux syntagmes verbo-nominaux, c'est-à-dire aux trinômes composés d'un

sujet, d'un verbe et d'un élément nominal rapporté au sujet et que la grammaire classique française dénomme « attribut ». Dans ce cas, l'accord en nombre est demeuré en usage. Le même phénomène se constate en finnois de Finlande dans la langue parlée où les troisièmes personnes du verbe sont représentées désormais par la forme qui, dans la langue « normale », fait office de 3<sup>e</sup> personne du singulier. On entend (et on lit dans les textes qui prétendent reproduire la langue parlée) des formules telles que : *Ne on menneet jo*. « Ils sont déjà partis » (Veijo Meri : *Sata metriä korkeat kirjaimet*, p. 29). Le verbe, qui est ici un passé composé, se décompose en deux éléments : *on* « est » qui est la forme de la 3<sup>e</sup> personne du singulier, et *menneet* qui est le pluriel du participe passé actif (la forme correspondante du singulier est *mennyt* « parti »). Parallèlement on a, dans les cas où le prédicat est lié à un attribut du sujet : ... *niillä on ihanat lapset*, *NE on niin vältömiä*. « Ils ont des enfants magnifiques, ils sont si spontanés. » L'attribut est accordé en nombre avec le sujet alors que le verbe demeure à la 3<sup>e</sup> personne du singulier. Il en est de même quand le terme attribut est, en finnois moderne, au cas nominatif : *Komerot on isot ja mulla on vähän kamaa*. (Lassi Sinkkonen : *Mutta minulla ei olisi rakkautta*, p. 98) « Les placards sont grands et j'ai peu d'affaires. » L'attribut *isot* (pluriel d'*iso* « grand ») est accordé avec le sujet pluriel *komero* (*komero* « placard ») par-dessus la tête, pourrait-on dire, du verbe *on* « est ».

L'indétermination du sujet est indiquée, entre autres procédés, par l'emploi de ce que les grammairres finnoises appellent le verbe « passif » ou « unipersonnel ». Ce dernier terme a été souvent préféré parce qu'il évoque l'histoire de cette forme qui est caractérisée par une désinence en *-n* dont on a tout lieu de supposer qu'elle est le vestige d'un ancien démonstratif ayant fait fonction de pronom personnel de la 3<sup>e</sup> personne du singulier. Mais le sujet parlant n'a plus conscience de cette étymologie de telle sorte que l'attribut construit avec un verbe « passif » prend la forme du pluriel si le sujet indéterminé auquel il se rapporte est conçu comme un pluriel : *Täällä ollaan huolimattomia, hän sanoi, ja meni*. « Ici, on est négligent, dit-il et il partit. » Le partitif pluriel *huolimattomia* (*huolimaton* « négligent, sans souci, sans soin ») suppose que l'on a affaire à un constat qui s'applique à plusieurs personnes.



L'indétermination totale du sujet est surtout exprimée par l'emploi de la 3<sup>e</sup> personne du singulier du verbe actif, sans référence aucune à un nombre : *Kun nousi seisomaan ja RYHTYI työhön, tuntui vilu.* « Quand on se levait et qu'on se mettait au travail, le froid se sentait. » (Eino Säisä, *Kukkivat roudan maat* 2, p. 209). Le contexte fait apparaître qu'il s'agit de deux jeunes gens mais le constat émis est présenté comme pouvant s'appliquer indifféremment à une, deux ou plusieurs personnes et plus généralement à quiconque peut se trouver dans une situation semblable. La notion de sujet n'est pas détachée complètement du verbe mais elle ne le gouverne plus puisque tous les sujets sont devenus possibles.

Un tout autre phénomène se constate dans l'expression empreinte de dialectalisme. Le verbe actif tend à être employé sans référence à un quelconque sujet ; sa forme est alors celle de la 3<sup>e</sup> personne du singulier et l'agent de l'action qu'il exprime est explicité à un autre cas que le nominatif. Il figure le plus souvent à l'ablatif : *Opettajalla jää äänestämällä* (*op. cit.*, p. 234) « L'institutrice restera sans voter. » Le sujet ou tout au moins l'agent de l'action est l'institutrice, qui est explicitement mentionnée, mais le mot *opettaja* figure ici au cas ablatif (en *-lla*). Le verbe est actif : *jää* « reste » et il est complété par le déverbatif en *-mä* affecté de la suffixation casuelle de l'abessif (indiquant la carence ou le manque). Littéralement « De l'institutrice, reste, sans voter ». Il est évident que la forme *jää* n'est plus rattachée grammaticalement à rien dans l'énoncé en question. L'agent est exprimé mais il figure sous les espèces d'un complément à l'ablatif. Certains théoriciens y verraient un ergatif. C'est ce que confirme, 6 pages plus loin dans le même texte, cet autre énoncé : *No, sitten jää muillakin tytöillä tulemalla* (*op. cit.*, p. 240) « Eh bien, d'autres jeunes filles aussi resteront sans venir. » Cette fois, le complément à l'ablatif est un pluriel (*-illa*) mais le verbe demeure au singulier, complètement isolé puisque le segment (plus exactement le syntagme) *muilla tytöillä* « à partir d'autres jeunes filles » ne peut être intégré dans cette phrase finnoise qu'en qualité de complément circonstanciel de provenance ou de cause. Cette fonction de complément du verbe apparaît plus franchement encore dans un troisième exemple, toujours prélevé dans ce même texte d'Eino Säisä : *Sillä vain ei tule lähetyksi* (p. 240) « Elle ne sera seulement pas partie » (littéralement : D'elle - seulement - ne pas venir - à être partie). Le prédicat est supporté cette



fois par le verbe de négation *ei* « il nie » qui figure à la 3<sup>e</sup> personne du singulier, complété par le thème négatif *tule* du verbe *tule-*« venir », lequel est à son tour complété par le participe passé passif du verbe *lähte-* « partir » (ici avec un traitement dialectal de l'alternance consonantique). Or ce participe, dans ce genre de construction, se rapporte à un sujet indéterminé ! La situation est donc celle-ci : une forme verbale supposant un sujet indéterminé est utilisée pour exprimer une action accomplie (ici non accomplie) par une personne nettement définie.

Ces exemples proviennent du même texte du même auteur, dont nous savons qu'il est né à Iisalmi, dans le nord du Savo, et qu'il recourt volontiers à des formes dialectalisantes qui lui sont familières puisqu'il est issu d'une famille de cultivateurs de cette région. Ces phrases sont d'ailleurs mises dans la bouche des personnages de ce même secteur dialectal.

Toujours dans le même texte (p. 247), on relève encore l'énoncé *Ovesta tuuli sisään ja työnsi savua silmiin*. « Le vent entrainait par la porte et poussait de la fumée dans les yeux. » Aucun sujet ne s'y trouve explicité. Cela ne surprend pas trop pour ce qui est du verbe *tuuli* « venta » qui s'emploie couramment sans sujet mais il en est autrement de la forme *työnsi* « poussa » dont on devine, évidemment, qu'il s'agit d'un effet provoqué par le vent. Ce verbe a pour complément « partiel » le mot *savua* « de la fumée » (partitif de *savu* « fumée »). On peut y voir une anacoluthie quelconque mais il est curieux que cette construction puisse évoquer la construction comparable attestée en vieil-islandais, et que nous avons signalée plus haut, après Andreas Heusler : *lystr vindenom í hól* « es schlägt den Wind in die Höhlung » (Altisländisches Elementarbuch, p. 166).

Ce qui est commun à ces constructions, c'est que le verbe est soustrait à l'obligation de l'accord en nombre et, pour cette raison, se trouve partiellement émancipé de la dépendance du sujet.

L'emploi du « sujet partiel » aboutit souvent au même résultat. Comme on sait, le finnois distingue deux sortes de sujets : le total (représenté par le nominatif) et le partiel qui figure au cas dit partitif. Ce cas (dont le suffixe était originellement en *-ta/-tä*) était primitivement un ablatif, acception qu'il a gardée dans certains clichés. Le terme associé au verbe sous cette forme n'est donc pas à considérer autrement que comme une sorte de complément circonstanciel d'origine

ou de provenance. Ce qui fait clairement apparaître le phénomène, c'est que le « sujet partiel » ne se construit qu'avec la troisième personne du singulier du verbe, qu'il soit lui-même un singulier ou un pluriel. On lit ainsi d'une page à l'autre (Lehväslaiho, Sissit, pp. 240-41) :

... *sen kurkusta kuului tasaista uhkaavaa murinaa* ... « de sa gueule sortait un grognement menaçant, uniforme... »

... *kuului mahtavia jysähdyksiä* ... « on entendait de puissantes détonations »...

Le même passé *kuului* « s'entendait, se faisait entendre » est associé dans le premier énoncé à un partitif singulier (*murinaa* de *murina* « grognement, grondement ») et dans le second à un partitif pluriel (*jysähdyksiä* de *jysähdys* « bruit de craquement, de détonation, etc. »).

J'ai montré ailleurs que la langue a exploité à des fins expressives la possibilité de construire le verbe tantôt avec le partitif, tantôt avec le nominatif (exprimant le sujet total) et il ne saurait être question de reprendre ici cette démonstration. Il suffira d'avoir rappelé que le verbe construit avec ce que les grammaires finnoises appellent le sujet partiel, au partitif, ne se trouve pas par rapport à ce sujet dans la même dépendance que le verbe construit avec le nominatif du sujet. Dans le premier cas, il n'y a pas d'accord en nombre alors que cet accord est rigoureusement obligatoire, dans la langue « normale », quand le sujet est supporté par un nominatif. Que la langue parlée se comporte ici autrement est une autre affaire. Il y a lieu même de se demander si la généralisation des formes verbales de singulier n'est pas due en grande partie à l'influence du suédois où la langue parlée a depuis longtemps banni toute forme de pluriel du verbe. De ce point de vue, le comportement du finnois parlé diffère de celui du français où le sujet partiel s'accorde en nombre avec le verbe chaque fois que cet accord est réalisable formellement : « Des gens se tenaient dans la rue » / *Ihmisiä seisoi kadulla* (Eila Pennanen, Tilapää, p. 200). Dans ce cas précis, le français parlé et le finnois (même normal) se comportent identiquement puisque la 3<sup>e</sup> personne du pluriel de l'imparfait a en français même prononciation que celle du singulier.

Le sujet finnois d'aujourd'hui, éclairé mais surtout abusé par l'enseignement grammatical en vigueur, conçoit le partitif construit avec un verbe intransitif comme le sujet de ce verbe. Ainsi dans l'énoncé *Hänessä heräsi uulla toivoa* (Aarni

Penttilä, Suomen kielioppi, p. 624) « En lui s'éveilla un nouvel espoir », le partitif *toivoa* (de *toivo* « espoir ») est analysé comme étant le sujet du verbe intransitif *heräsi* « s'éveilla », 3<sup>e</sup> personne du singulier du passé de *heräa-* « s'éveiller » mais si le verbe associé à un partitif est d'acception transitive, le même partitif est congu comme l'objet de ce verbe : *silmiä kirveli* « (cela) brûlait les yeux » (Lehväslaiho, Sissit, p. 147). Or le verbe de ce dernier énoncé est rapporté à un sujet implicite plus ou moins vague (situation, état du personnage, émotion qui l'étreint, etc.). Ce qui en décide, c'est le sens intrinsèque du verbe.

Dans certaines circonstances, le sujet parlant, ou l'écrivain, répugne à fournir les précisions concernant tant le sujet que l'objet d'une forme verbale. On lit ainsi (Lehväslaiho, *op. cit.*, p. 61) : *Mulla kun seisoi vain, vaikka HEIKOTTI, niin, jälleen NÄKI*. « Mais quand on s'arrêtait seulement, bien qu'on fût pris de faiblesse, on voyait à nouveau. » Les verbes *seisoi* « se tenait debout », *näki* « voyait » se rapportent aux soldats du corps franc dont l'auteur conte les aventures tandis que *heikotti* « rendait faible » n'a pas de sujet défini et a par contre, comme compléments d'objet implicite, les soldats en question. Ce qui le suggère, c'est ici encore le sens intrinsèque du verbe et, essentiellement, l'opposition entre verbe transitif et verbe intransitif. Le partitif ne peut être que complément d'un verbe transitif et que « sujet » d'un verbe intransitif. Voilà l'extrémité où l'on en vient quand on s'obstine à plaquer sur la réalité finnoise un « modèle » emprunté à un autre type de langue !

Dans une certaine mesure, les grammaires finnoises pratiquent une analyse qui revient à substituer à la structure formelle du finnois une sorte de structure « profonde » dans laquelle il n'est pas difficile de retrouver la silhouette de la grammaire classique.

Les faits, assez complexes, qui viennent d'être examinés, montrent que le finnois, du moins dans ses manifestations dialectales et parlées, a essayé de s'affranchir de la nécessité de lier l'expression de l'action supportée par le prédicat verbal à un sujet dont il dépendrait en nombre et même en personne. Pour s'affranchir de cette dernière sujétion, il s'est mis aussi à utiliser la forme dite « passive » du verbe. Ainsi, on relève (Lehväslaiho, *op. cit.*, p. 277) *Nyt KUOLLAAN kaikin, Pennanen ajalleli...* « Maintenant on va mourir tous, pensa Pennanen... » Littéralement on a : « On meurt à tous ».

Toutefois, le passif ainsi employé suppose toujours un sujet, si vague qu'en puisse être le concept : une seule personne, plusieurs personnes comprenant le locuteur (ce qui est le cas de l'exemple ci-dessus), etc. Pratiquement, ce passif correspond au français *on*, comme le signale la traduction que nous avons proposée.

La forme de 3<sup>e</sup> personne du pluriel est rare dans l'usage finnois mais il arrive quand même qu'on l'entende : *Minä sain määräyksen. KÄSKIVÄT lähteä, Rahikainen sanoi*. « J'ai reçu un ordre. Ils ont commandé de partir, dit Rahikainen. » (Seppo Lappalainen, *op. cit.*, p. 71). On sait qu'en français parlé l'emploi du pluriel de la 3<sup>e</sup> personne est courant dans cette même acception : « Ils ont fait ça ! » « Ils se moquent du monde », etc. Mais ici encore, tout comme en russe, en anglais, en néonorvégien, en hongrois, il s'agit d'un expédient pour exprimer un prédicat dépendant d'un sujet indéterminé. L'indétermination ne supprime pas le sujet, elle dispense le locuteur d'être plus précis.

Tous les cas qui viennent d'être sommairement passés en revue confirment qu'un prédicat verbal ne peut être émis sans référence à un sujet, si indéterminé que puisse être ce dernier. Il semble donc bien que la phrase verbale ne puisse être dissociée du sujet. A cet égard, le schéma favori des « structuralistes » de certaines écoles qui symbolisent tout énoncé par la formule NP+VP (Noun phrase+Verb phrase) ne reflète pas la véritable articulation de l'énoncé puisque le groupe S+V (Sujet+Verbe) est indissociable, même si S est implicite. L'énoncé verbal minimum est donc S+V.

Mais n'existe-t-il pas quelque autre mode d'expression où le prédicat ne serait plus lié à un sujet quel qu'il soit ? Pour que cette liaison soit abolie, il faut réaliser deux conditions : 1) qu'il n'y ait aucun accord en nombre ni en personne, ni en genre entre le mot servant de prédicat et celui qui supporte le sujet, 2) que le mot prédicat s'émette en dehors de toute référence, même implicite, avec une personne quelle qu'elle soit.

Dans les langues distinguant le nom du verbe, la phrase nominale ne remplit pas ces conditions. Dans la mesure où la forme des mots le permet, l'accord y est obligatoire. Bien mieux, le plus souvent, la phrase nominale n'existe que dans la mesure où le sujet se trouve explicité : *CURIEUSE, celle conception, Sa femme, UNE écervelée*, etc. Dans une langue comme le hongrois, le nom peut être employé seul en fonction



de prédicat : *Szóke* « Elle (il) est blond(e) », *Szókék* « Elles (ils) sont blond(e)s », etc. L'indication du nombre est obligatoire car le locuteur a toujours dans l'esprit une référence à un sujet, de singulier ou de pluriel. Dès que l'accord en nombre devient impossible, le sujet est explicité : *A kapu zárva* (Sziládi János, Kortárs XV, 575) « La porte est fermée ». Le mot *zárva*, invariable dans la langue courante, ne peut être employé seul en fonction de prédicat que dans la mesure où l'interlocuteur est censé pouvoir le rapporter à un sujet, faute de quoi, le sujet doit être explicité. L'usage russe est analogue. Pour dire « il est ici », on se trouve dans l'obligation de dire *on zd'es* « il - ici » ou *ona zd'es*, « elle est ici » ou encore *oni zd'es* « ils, elles sont ici ». L'emploi de *zd'es* tout seul n'est possible que si la situation est telle qu'aucune méprise ne peut en résulter.

La phrase nominale n'étant pas à même d'offrir des expressions où l'événement se trouve indiqué sans relation avec un quelconque agent, il ne reste qu'un seul recours : utiliser un substantif, ce qui ne vaut évidemment que pour les langues où le substantif se distingue en tant que partie du discours. Le français se sert volontiers de cette facilité, surtout dans le langage parlé : SURPRISE, *le gouvernement a retiré son projet de loi*. DISCUSSION, *on n'est pas tombé d'accord*. DÉSACCORD, *les pourparlers sont rompus*, etc. Ce procédé n'est naturellement pas propre au français. Témoin ce texte hongrois, relevé au hasard d'une récente lecture (Élet és irodalom, 5-5-1973, Lengyel Péter) : *Akkor egyszerre megbillen a pince. Sötét lesz. RECSEGÉS, DÖRÖMBÖLÉS.* « Alors tout d'un coup, la cave chavire. L'obscurité se fait. Déchirement. Craquement. » Et plus loin on lit encore : *Azulán VÁRAKOZÁS...* « Ensuite, attente... ». Les mots *recsegés*, *dörömbölés*, *várakozás* sont tous les trois des déverbatifs qui ont pour acception commune d'être des noms d'action. En tant que tels, ils sont conçus comme des substantifs et ils échappent à la nécessité de comporter une indication se référant à un sujet quelconque. Il s'agit de trois événements qui sont signalés sans qu'il y ait eu lieu de préciser leur origine ou leur cause. Dans la structure de la langue, ils n'évoquent ni le nombre ni la personne mais seulement un événement détaché pour ainsi dire de tous liens, de tous rapports avec ce qui précède ou ce qui suit. Ce sont des prédicats purs. Pour les situer par rapport au reste de l'énoncé, il faut les faire entrer dans un autre type de constructions : un syntagme nominal ou verbal



mais alors, ils cessent d'assurer l'expression pure du prédicat. Dans la mesure où le nombre est exprimé, il ne reflète plus le nombre du sujet mais celui de l'action : *Plusieurs BONDS en avant et puis, IMMOBILISATION contre un mur. Des CRÉPITEMENTS.* Une pareille description ne relate que des mouvements, des attitudes, des actions sans les soumettre à la dépendance de quoi ni de qui que ce soit. En hongrois (*ibid.*) : MOCORGÁS, *gyerek jön csodálkozni.* « Remuement. Un enfant s'en vient voir ce qui se passe. » Qui a remué? L'auteur n'a pas voulu le préciser; il a seulement noté le fait mais pour ne s'en tenir qu'au fait, il s'est servi d'un substantif déverbatif qui sert de nom d'action. La catégorie du substantif est la seule qui échappe à la nécessité d'associer un sujet au prédicat.

Les substantifs déverbatifs ci-dessus ne sont pas les seuls qui soient utilisés en hongrois pour échapper à la nécessité d'indiquer le sujet de l'action ou, pour être plus précis, le sujet du prédicat. L'infinitif sert également à cette fin, avec cette restriction qu'il s'y ajoute alors une nuance de possibilité : *Nem löni vele, csak ijesztlésül* (Móricz Zsigmond, Rózsa Sándor I, p. 23) « On ne peut pas tirer avec, si ce n'est pour faire peur » (*löni* « tirer »). L'infinitif figure seul, sans aucune dépendance subjectale mais l'usage veut qu'on l'applique à tout sujet possible, en même temps qu'on y sous-entend une acception de possibilité. On n'a donc pas affaire à un emploi comparable à celui de l'infinitif allemand en fonction d'impératif ou d'injonctif : *Einsleigen!* « En voiture », émis sur un ton de commandement. Il ne s'agit pas non plus de l'emploi, avec valeur d'impératif d'un substantif, comme en français dans : *Attention!* ou encore : *Feu!*, etc.

La relation entre le sujet et le prédicat (trop souvent dénommé « verbe ») a retenu l'attention de bien des chercheurs. Le regretté Maurice Leenhardt, qui m'avait honoré de son amitié, s'était demandé en quoi elle consistait au juste chez les Canaques parmi lesquels il avait vécu et dont il avait acquis la langue avec tant de soin qu'il s'exprimait pour ainsi dire spontanément en houaïlou, pour le plus grand émerveillement de ses ouailles de Nouvelle-Calédonie. Ayant examiné et comparé entre elles les tournures par lesquelles s'exprimaient de son temps les indigènes des différentes régions de la Nouvelle Calédonie et aussi des îles Loyalty, il en était venu à cette conclusion que l'expression de l'action était en quelque sorte détachée du sujet ou, pour être plus précis, de son agent. Il a signalé notamment en De'u (langue de l'île de Lifou), des constructions du type :

*'nei angat 'na xomepi la elö*

« Ils ont enlevé la pierre » (*'nei* « par », *angat* « eux, ils », *'na* « concept d'accomplissement », *xome* « action de porter », *pi* « accention d'extraire », *la* « article », *elö* « pierre ») (Langues et dialectes d'Austromélanésie. Travaux de l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris, vol. XLVI, p. 221). Cette locution lui avait paru receler une construction évoquant le fameux ergatif cher à tant de théoriciens (*op. cit.*, p. XLIV, note 1). Sur le moment, je n'avais pas réagi mais en revenant sur les documents communiqués par Leenhardt (et traduits par notre confrère Lenormand), on découvre que les choses ne se présentent pas en réalité sous cet aspect. Nous lisons en effet successivement (*op. cit.*, p. 226) :

*Ame 'nei ñöne 'na 'ma la kele elö*

« Alors il jeta une pierre »

et

*... ñöne 'na, 'ma la kele elö*

« ... il jeta l'autre pierre ».

Dans la première phrase, l'agent de l'action est indiqué à l'aide de la particule *'nei* « par, de », de telle sorte que le mot à mot est : « de par lui, accomplissement, jet, la pierre » tandis que dans la seconde, on a seulement : « il, accomplissement, jet, l'autre pierre ».

Le « sujet » n'est pas ici le terme qui désigne l'agent mais bien celui qui vient après le prédicat (*'ma* « action de jeter »), ce qui est conforme aux règles de l'ordre des mots dans ces idiomes. L'agent est indiqué par l'emploi d'une particule ou simplement par la présence du pronom personnel jeté en avant. Il n'y a donc pas de construction à l'ergatif. Ajoutons ce détail que le mot *kele* figurant avant le vocable *elö* « pierre », rendu par « autre » dans la seconde phrase mais resté intraduit dans la première désigne un objet qui est en corrélation avec un autre objet de même nature (il aurait fallu dire : « l'une des pierres » et ensuite « l'autre pierre »). C'est, si l'on veut, un distributif. Cette précision acquise, il demeure que la construction suppose comme une sorte de signification passive du prédicat (*'ma* « action de jeter, jet »). C'est ce détail ou, si l'on veut, cette déduction qui avait embarrassé Leenhardt. Comme il n'était pas linguiste et qu'il était formé à la logique occidentale, il n'avait pu, en dépit de ses efforts, se soustraire aux catégories grammaticales auxquelles il était accoutumé. Et pourtant, il était très conscient du fait constaté par lui-

même que ces catégories ne « collaient pas » aux phénomènes devant lesquels il se trouvait. Il s'en est expliqué souvent et ses explications doivent rester pour nous un avertissement. Quand nous avons interrogé avec lui les informateurs qu'il avait pu trouver, il est apparu que le lien entre le prédicat et le prétendu sujet ne s'établissait pas dans les langues qu'il étudiait sous les espèces où nous le concevons par suite de notre éducation. C'est ainsi que Leenhardt avait été frappé par les locutions houaïloues du type : *Čere ye ara na čere* « Ils mangeront (= ils - à venir - manger - le - ils »). Le prédicat *ara* « action de manger » est encadré entre le pronom *čere* « ils, elles » et le syntagme *na čere* où *na* est un déterminatif à acceptions multiples. Cette disposition des termes constituant l'énoncé lui a même inspiré certaines réflexions sur la nature de la personnalité de l'homme mélanésien. Mais les textes qu'il a recueillis et publiés (Documents néo-calédoniens. Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie de l'Université de Paris, vol. IX) contiennent de nombreux énoncés où cet encadrement ne se produit pas : *Čuru bori ja bori moa ma kî bori mōu ...* (Documents... p. 193) « Ils (les deux) prirent des taros et arrachèrent des ignames... » Les prédicats *ja* « arracher (un tubercule) » et *kî* « creuser et déterrer » sont reliés au sujet *čuru* « eux deux, elles deux » mais aucun élément pronominal ou autre ne vient après comme dans le cas précédent. Il y a donc deux façons d'exprimer le lien entre le sujet et le prédicat et il convient de se demander ce que signifie l'encadrement. Dans le même récit, quelques lignes plus loin on lit : *Na bori poa visue na boē a* (p. 193-94) que Leenhardt a rendu en mot à mot par « Elle alors arriver déposer, elle femme-ci ». La phrase ayant été introduite par le déterminatif très vague *na*, les prédicats *poa* « action d'arriver, de venir » et *visue* « action de déposer un fardeau » restaient pour ainsi dire en l'air et il a fallu préciser que l'action ou plus exactement la suite d'actions relatée était liée à la femme dont il avait été question déjà dans le récit. La position respective des termes a été choisie par le narrateur pour marquer les différents moments de sa relation. Est-ce lié à la « mentalité » mélanésienne ? Ou bien plus simplement à la structure de la langue houaïloue ? Ce qui ressort de tout cela, c'est que le sujet grammatical se trouve exprimé avec insistance dans cette langue mélanésienne et que, plus généralement, on semble porter le plus grand intérêt à nettement définir les dépendances personnelles du prédicat.

Dans ce même monde océanien, Mgr. Dordillon a lui aussi été frappé par l'indépendance relative du mot prédicat par rapport au sujet. Il a écrit à ce propos (Grammaire et dictionnaire de la langue des îles Marquises, Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie de l'Université de Paris, vol. XVII, p. 56) : « Très souvent, lorsque le nom ou le pronom sujet du verbe peut être aisément suppléé, on le retranche, afin de donner plus de vivacité à l'expression : *ena 'a fiti* « voici que je monte, au lieu de *ena 'a fiti au, aia 'a male* « il va mourir », au lieu de *aia 'a male ia*. » Cela revient à dire que le mot qui sert de prédicat peut se passer de toute dépendance subjectale explicite : *'Ua hao 'i te henua* « Ils ont ravagé, dévasté le pays » (*op. cit.*, p. 150) qui s'analyse en : « Il y a dévastation (*hao*) dans le pays (*henua* « terre, pays »). » La traduction proposée par Mgr. Dordillon pourrait être remplacée par « Le pays a été ravagé » ou « On a ravagé le pays ». La dépendance subjectale n'est pas exprimée, elle est implicite à moins de considérer que le vocable *hao* « idée de ravage, de dévastation » sert de sujet grammatical au mot *'ua* qui est employé pour signaler l'accomplissement ou le résultat d'un accomplissement. Le syntagme *'i te henua* « dans le pays, dans la terre » ajoute une information au constat défini par le syntagme *'ua hao*. La prédication ou, si l'on préfère, l'assertion est supportée par le premier élément, qui est ici *'ua*. Mais d'autres vocables peuvent tenir le même rôle : *He kahu pe ta 'u* » (*op. cit.*, 421) a été traduit par « Ma robe est usée » alors que l'élément prédictatif est *he* dans lequel Mgr. Dordillon a vu tantôt un article défini tantôt un « infinitif du verbe être ». Il s'agit en réalité d'un déterminatif qui peut assumer la fonction de prédicat. L'énoncé ci-dessus s'articule en « Ceci-robe usée - à moi » et c'est le mot *kahu* « vêtement, habit, robe » qui se trouve lié à *he* en fonction de sujet grammatical, complété à son tour par le vocable *pe* « idée d'usure » et le groupe *tu'u* « à moi ». Le patron de cet énoncé est : P(rédicat) + S(ujet) + Q(ualifiant) + C(omplément) de possessivation.

Par contre dans la phrase *'Ua pe tu 'u kahu* (*op. cit.*, p. 316) que Mgr. Dordillon a traduite par « Mon habit est usé », c'est le mot *pe* « idée d'usure » qui sert de sujet à *'ua* « idée d'accomplissement », complété par le syntagme possessif *tu 'u kahu* « mon vêtement ».

Ces exemples montrent que le prédicat est associé à une dépendance subjectale, explicite ou implicite, mais le plus



souvent explicite. C'est du moins ce qui ressort de l'examen attentif des faits marquisiens.

Ce problème de l'expression du sujet par rapport au terme servant de prédicat avait également intéressé le regretté Henri Maspéro et il s'en est expliqué dans le premier volume de l'Encyclopédie Française permanente où l'on peut lire (I 40-8) : « Dans toutes les langues de l'Extrême-Orient, tout procès est toujours exprimé de façon impersonnelle, c'est-à-dire d'une façon générale, sans être d'emblée, dans son énoncé même, particularisé, rapporté à un agent ou à un patient. Naturellement, l'agent ou le patient n'en existent pas moins dans la réalité et il est souvent utile de les exprimer, de sorte que le caractère impersonnel du verbe est fréquemment masqué par le fait même que la phrase mentionne des personnes et des choses qui sont avec le procès dans le rapport de notre sujet avec notre verbe. » A l'appui de cette interprétation, il a cité les constructions suivantes :

- *ló yé* « il tombe des feuilles » (*ló* « tombe »)
- ló 't'eoû-fà* « il (me) tombe des cheveux »
- ló 'kiá* « il y a baisse de prix »

qui s'opposent à :

- wo ló 't'eoû-fà* « je perds mes cheveux »
- choû-tseu ló yé* « l'arbre perd ses feuilles »
- leang-che ló 'kiá* « le prix du grain baisse ».

Le mot *ló* « idée de chute » se trouve lié dans la première série à un second terme qui a tout l'air d'être sa dépendance subjectale. Dans la seconde série, le mot *ló* se trouve précédé par un terme qui, dans notre conception grammaticale classique, semble bien se présenter sous l'aspect d'une dépendance subjectale, ce dont font foi les traductions proposées par Maspéro. Toujours selon notre conception, le mot *ló*, support de l'assertion, acquiert pour nous (dans les deux premiers énoncés de la seconde série) la valeur d'un verbe transitif. Mais le cas des deux énoncés *ló 't'e-ou-fà* et *wo ló 't'eoû-fà* nous rappelle que la dépendance personnelle est quelque chose de surajouté. Elle fait figure d'un complément d'information qui n'est pas absolument nécessaire du seul point de vue structural. Il reste alors que le terme suivant le mot *ló* a bien l'air de faire fonction d'un sujet grammatical.

Cette dernière expression nous amène à préciser qu'il n'est question ici que de relations grammaticales, c'est-à-dire de



relations exprimées soit par l'ordre des termes dans l'énoncé soit par les phénomènes d'accord, soit par les marques grammaticales proprement dites. A quoi il convient d'ajouter les effets de débit : modulations, césures, répartition des accents. En d'autres termes, nous n'avons affaire qu'à la mécanique de la langue. Tout autre est le problème sémantique. C'est ainsi que dans la phrase marquisienne empruntée à Mgr. Dordillon : *'Ua hao i te henua* « Il y a eu dévastation dans le pays » qui a été traduite par « Ils ont ravagé, dévasté le pays » mais qui pourrait aussi bien être rendue par « Le pays a été ravagé, dévasté », on pourrait arguer que le sujet est fourni par le syntagme *i te henua* « dans le pays » alors que le procès relaté est supporté par *'Ua hao*. Une pareille analyse ne serait déjà plus celle du linguiste. Elle procéderait d'une certaine conception des relations logiques supposées entre les termes exprimés par l'énoncé en question. Telle qu'elle se formulerait, elle refléterait notre conception occidentale des démarches rationnelles de notre esprit. Autant qu'on puisse inférer des déclarations ou explications obtenues des informateurs qu'il nous a été donné d'interroger, le mouvement de la pensée polynésienne ne répond pas à une analyse de ce genre. L'informateur explique généralement que se présente à son esprit d'abord un concept d'accomplissement (en marquisien dans l'exemple mentionné, c'est le mot *'ua*), ensuite il situe le procès (supporté par le mot *hoa* « dévastation, ravage ») et, enfin le tout est plaqué sur le concept de « pays » (*henua*). L'énoncé est logé pour ainsi dire dans l'espace. La référence personnelle n'est exprimée que lorsqu'il s'agit de sortir de l'ambiguïté. C'est que nous avons affaire à des langues exclusivement parlées. Pour qui s'ensert, il n'est pas indispensable d'indiquer les relations qui vont de soi en telle ou telle circonstance connue à la fois du locuteur et de l'interlocuteur. Un Marquisien qui pose la question : *'Ua pao 'i te kai?* « Y a-t-il terminaison dans l'action de manger »? (traduit par « Est-ce que tu l'as mangé? ») n'a pas besoin de préciser la dépendance personnelle puisque la présence de l'interlocuteur suffit à en fournir l'équivalent. Où les choses se compliquent, c'est quand on projette la langue dans l'écriture. Dans ce cas, force est de recourir à des expédients divers plus ou moins efficaces. Comme l'a signalé, par exemple, notre confrère soviétique G. D. Sanžeev (*Sravnitel'naja grammatika mongol'skix jazikov*, Glagol, p. 83), l'Histoire secrète des Mongols abonde de phrases où le sujet

de 3<sup>e</sup> personne se trouve indiqué en fin de phrase, en appendice, comme si le scribe s'était ravisé et avait jugé nécessaire de fournir cette précision pour échapper à toute ambiguïté.

La brève revue que nous venons de passer ne concerne qu'un bien petit nombre de langues, si éloignées soient-elles les unes des autres. Mais le peu qu'il nous a été loisible d'observer permet déjà de formuler les propositions suivantes :

1) Presque partout, une assertion se trouve liée à un terme que l'on peut dénommer sujet grammatical.

2) Cette dépendance subjectale peut être implicite dans certaines langues (hongrois, tahitien, marquisien, chinois, etc.).

3) L'assertion affranchie de toute dépendance subjectale n'existe que dans un petit nombre d'idiomes (comme le russe, le finnois, l'ancien nordique). Il semble que ce soit le résultat ou, si l'on préfère, l'aboutissement d'un développement plus ou moins long. Le locuteur a désiré être en mesure de relater un événement sans avoir à préciser ou spécifier son origine ou sa cause. Il s'agirait d'un effort pour noter et par conséquent exprimer un phénomène dont on ignore la cause ou dont on estime que la provenance n'a pas à être évoquée.

4) Cet effort a amené Russes et Finnois, par exemple, à utiliser des constructions où l'agent du procès est représenté par un complément du prédicat, lequel ne reconnaît aucun terme de la phrase comme son sujet grammatical. Ces constructions font penser à celles dites à ergatif signalées dans d'autres langues, par exemple dans certains idiomes caucasiens.

5) Les constructions russes et finnoises sont autant d'innovations alors que plus d'un théoricien a supposé que la construction avec l'ergatif serait une sorte de primitivisme ou tout au moins un archaïsme.

6) Dans la mesure où la forme de la langue le permet, le terme support de l'assertion est accordé en nombre, personne et genre avec le terme qui exprime sa dépendance subjectale. Dans ces conditions, c'est ce terme prédicat qui se trouve dans la dépendance grammaticale du terme sujet. Cette dépendance ne se desserre que si le terme prédicat devient invariable.

7) Il n'est pas de la compétence du linguiste de décrire les opérations mentales qui actionnent le mécanisme linguistique. Leur étude est de celle des psychologues et des cérébralistes.

Une dernière constatation est à retenir. Alors que le concept d'objet est dépourvu de toute homogénéité et se saisit avec difficulté même dans les langues où il se trouve exprimé en apparence le plus clairement, le concept de dépendance subjectale s'impose presque partout sous des formes relativement faciles à discerner. Il se dégage de l'analyse purement grammaticale inspirée des données réelles de chaque langue examinée en elle-même et pour elle-même. Ce qui a causé la confusion, c'est qu'on a souvent voulu interpréter les données fournies par une langue selon les catégories connues dans d'autres langues. Et surtout, ce qui a mis le comble au désordre, c'est qu'on a procédé à des analyses *a priori*, en fonction de données logiques dont on ne s'est même pas demandé si elles pouvaient s'appliquer aux phénomènes observés.

Si les analyses sommairement présentées dans ce qui précède ne sont pas totalement erronées, le concept de sujet grammatical en tant que tel est presque toujours associé explicitement ou implicitement à celui de prédicat. Le terme qui supporte ce dernier est généralement dans la dépendance grammaticale du sujet et cette dépendance trouve une expression formelle quand la structure de la langue considérée en offre les moyens (accord en nombre, en personne, en genre). Toutefois, dans les langues qui ont distingué la forme du prédicat de celle du sujet, plus précisément dans celles qui ont affecté le terme prédicat d'une marque spécifique, les mots non marqués ou porteurs d'autres marques morphologiques peuvent, dans certaines circonstances, assumer l'expression d'une assertion indépendante de toute relation avec un sujet. Nous avons mentionné plus haut quelques cas d'emploi du substantif dans cette fonction.

La relation sujet/prédicat apparaît donc comme la relation syntagmatique fondamentale dans une grande quantité de langues d'origines diverses, exprimant des civilisations différentes, à des époques successives de l'histoire de l'esprit humain.

Aurélien SAUVAGEOT.

1, av. Maurice-Blondel,  
13100 Aix-en-Provence.

---

## TRANSCRIPTION AUTOMATIQUE DES TEXTES TURCS ÉCRITS EN CARACTÈRES ARABES

SOMMAIRE. — *Premier essai d'une méthode statistique (dont les résultats sont probants, mais qu'il reste à affiner) pour une transcription automatique du turc noté en écriture arabe.*

Ayant étudié la structure phonologique de textes turcs anciens afin de les comparer à des textes turcs modernes, on s'est demandé dans quelle mesure la transcription donne une image fidèle de la langue.

Dans une première étape on a analysé l'œuvre turque « Kutadgu Bilig » transcrite en 1947 par M. ARAT. Les 75 000 mots de cette œuvre ont déjà été mis sous forme de glossaire.

Actuellement on complète ce glossaire en y ajoutant les mots pris dans les deux versions de Kutadgu Bilig en caractères arabes (Version du Fergana et version d'Égypte).

Le problème fondamental de la transcription des textes turcs écrits en caractères arabes est qu'à un même mot arabe peuvent correspondre plusieurs transcriptions différentes.

On peut observer en comparant les mots translittérés et les mots transcrits, que les consonnes des deux alphabets se correspondent, bien que quelques irrégularités méritent une étude spéciale. La principale difficulté vient des voyelles; en effet les huit voyelles du turc peuvent être représentées de cinq façons différentes dans le mot translittéré : Rien (omission de la voyelle), Elif, A, İ, U.

Chaque transcription possible peut être affectée d'une probabilité déterminée à partir d'une étude statistique portant à la fois sur la phonologie des mots turcs et sur les transcriptions effectuées par les différents auteurs.

Dans certains cas, malheureusement rares, on peut substituer aux probabilités des certitudes, c'est-à-dire énoncer des règles de transcription.

Dans le travail présenté, on utilisera à la fois des « règles » et des probabilités, et on donnera en général pour chaque mot arabe plusieurs transcriptions classées par ordre de probabilité décroissant, le choix final, en fonction du sens, appartenant au lecteur.

Les lettres arabes seront écrites en minuscules et les lettres turques en majuscules.

## I. RÈGLES DE TRANSCRIPTION.

### I. 1 — *Transcription du i et du u.*

Pour déterminer quand i et u sont des consonnes (respectivement Y et V), on a utilisé les règles suivantes, résultant de l'étude statistique effectuée sur la transcription :

A/ i et u sont considérés comme des consonnes :

1. En début de mot
2. N'importe où dans le mot s'ils sont suivis d'une voyelle (i, u ou elif).
3. S'ils sont précédés d'une voyelle sauf en début de mot.

B/ Si après application de cette règle subsiste en début de mot un groupe de 2 voyelles consécutives (elif i ou elif u), ce groupe est condensé en une voyelle unique.

Voici quelques exemples :

(elif est translittéré par x, vav par u, ye par i)

ir	devient YR	(Règle A 1)
ufx	devient VFX	(Règle A 1)
bixt	devient BYXT	(Règle A 2)
iul	devient YUL	(Règle A 2)
xiur	devient AYUR	(Règle A 2)
ai	devient AY	(Règle A 3)
qulxuz	devient QULAVZ	(Règle A 3)
xiçx	devient IÇX	(Règle B)

### I. 2 — *Détermination des voyelles manquantes.*

Pour déterminer la position de la (ou des) voyelle(s) manquante(s), on a utilisé les résultats d'une étude statistique de la phonologie du Kutadgu Bilig.



C/ On ajoute une voyelle entre deux consonnes consécutives :

1. Si ces deux consonnes constituent le début du mot.
2. Si ces deux consonnes constituent la fin du mot et que de plus leur degré de corrélation est négatif. Le degré de corrélation de deux caractères consécutifs est négatif lorsque la probabilité d'apparition de ce groupe dans le texte est inférieure au produit des probabilités d'apparition de chacun des caractères du groupe pris isolément.
3. N'importe où dans le mot si la seconde consonne est un NG, transcription du groupe NK dans le mot arabe.

D/ Lorsqu'après l'application de cette règle on rencontre un groupe de trois consonnes consécutives, on ajoute une voyelle entre les deux consonnes dont le degré de corrélation est le plus faible.

Voici quelques exemples :

blkuluk	devient BvLGÜLÜG	(Règle C 1)
snmt	devient SvNMT	(Règle C 1),

il reste alors le groupe de trois consonnes NMT ; le degré de corrélation du groupe MT étant inférieur à celui du groupe NM, on ajoute une voyelle entre M et T (Règle D), ce qui donne SvNMvT.

birliknk	devient BİRLİKvNG	(Règle C 3)
turimş	devient TURİMvŞ	(Règle C 2)

tandis que

qılnc	devient QILvNÇ	(Règle D)
-------	----------------	-----------

## II. PROBABILITÉS.

### II. 1. Probabilités de transcription.

Une statistique effectuée sur 340 mots du glossaire (représentant environ 22 000 mots du texte) donne les résultats indiqués sur le tableau I. On a distingué dans ce tableau trois positions différentes de la voyelle dans le mot, mot commençant par une voyelle, voyelle de la 1<sup>re</sup> syllabe, voyelle des autres syllabes.

On voit par exemple qu'en début de mot U peut être transcrit

O (1300)	U (157)	Ö (1034)	Ü (5) fois.
----------	---------	----------	-------------

On peut ainsi éliminer pour chaque position et chaque type de voyelle un grand nombre de solutions et calculer une probabilité de transcription pour chaque voyelle turque possible.

Ainsi pour U en début de mot, la probabilité de transcription en O est de :

$$\frac{1300}{1300+157+1034+5} = 0,52$$

La probabilité de transcription en U est de

$$\frac{157}{1300+157+1034+5} = 0,064 \text{ et ainsi de suite.}$$

## II. 2. *Probabilité d'apparition d'une voyelle dans le mot turc.*

On a relevé pour l'ensemble de la transcription du Kutadgu Bilig les fréquences de tous les groupes du type consonne-voyelle-consonne, ce qui permet de calculer la probabilité d'apparition d'une voyelle entre deux consonnes données.

Par exemple, entre les consonnes B et R, on trouve İ 1551 fois, A 729 fois, E 79 fois, O 38 fois, U 27 fois, Ö 16 fois, Ü 3 fois et I 3 fois. Ainsi la probabilité d'apparition de la voyelle İ entre B et R est de :

$$\frac{1551}{1551+729+79+38+27+16+3+3} = 0.62$$

et ainsi de suite.

## II. 3. *Harmonie vocalique.*

Une étude faite sur les lois de succession des voyelles dans le Kutadgu Bilig montre que les rares exceptions sont dues à des mots arabes ou persans. Donc pour la transcription des mots turcs, la loi d'harmonie vocalique est rigoureusement respectée.

Les voyelles de l'arabe ne donnent aucune indication sur le groupe antérieur ou postérieur auquel appartient une voyelle du turc.

On s'est demandé si les consonnes apportaient une indication. On sait que la présence d'un Kaf ou d'un Kief indique la catégorie à laquelle appartiennent les voyelles du mot.

L'étude systématique effectuée sur les groupes consonne-voyelle-consonne du Kutadgu Bilig montre que sur 594 combi-

naisons différentes de 2 consonnes, 181 ne peuvent encadrer qu'une voyelle postérieure et 134 ne peuvent encadrer qu'une voyelle antérieure.

On voit ainsi que dans plus de la moitié des cas, les consonnes adjacentes à une voyelle déterminent la catégorie à laquelle cette voyelle appartient.

### III. MÉTHODE DE TRANSCRIPTION UTILISÉE.

L'ensemble des règles et des probabilités établies précédemment a permis la constitution d'un programme de transcription automatique qui a été essayé sur les 340 mots du glossaire déjà utilisés pour l'étude statistique.

Ce programme donne pour chaque mot arabe, les différentes transcriptions possibles rangées par ordre de probabilité décroissant.

Par exemple : pour le mot arabe  
xiur

le programme donne : AYUR probabilité 1.0  
EYUR probabilité 0.003  
UYUR probabilité 0.000003

(la probabilité la plus élevée est prise pour unité).

Les résultats obtenus sont les suivants :

Transcription correcte seule :		67 mots
—	—	1 <sup>re</sup> position : 189 mots
—	—	2 <sup>e</sup> position : 57 mots
—	—	3 <sup>e</sup> position : 6 mots
—	—	4 <sup>e</sup> position : 1 mot
—	—	5 <sup>e</sup> position : 1 mot.

15 transcriptions sont incorrectes : 11 parce que le mot transcrit ne respectait pas l'harmonie vocalique, et 4 à cause des règles de transcription de Ġ et U en consonnes.

Le pourcentage de réussite supérieur à 95 % montre que le principe de la méthode proposée est valable, mais qu'elle doit encore être améliorée, en particulier en ce qui concerne la transcription du Ġ et du U et la transcription des mots étrangers au turc.

Les méthodes utilisées pour l'élaboration de ce programme de transcription automatique seront appliquées à différents ensembles « texte original-transcription ». Elles permettront

une étude critique des différentes transcriptions, et nous espérons que la comparaison systématique des résultats permettra d'obtenir :

1. Une méthode de transcription possédant le minimum de défauts.

2. Une meilleure connaissance de la phonologie des textes connus seulement par leur transcription.

Bien qu'essayée ici sur le turc, cette méthode peut naturellement s'appliquer à d'autres langues.

Andrée TRETIKOFF.

43, av. Lulli,  
92330 Sceaux.

TABLEAU I

*Fréquences de transcription observées sur 340 mots du glossaire  
représentant 22 000 mots du texte*

VOYELLE ARABE		VOYELLE TURQUE							
		A	I	O	U	E	İ	Ö	Ü
1 <sup>er</sup> caractère	a	994							
	ye						553		
	vav			1300	157			1034	5
	elif	1148			6	1322			
1 <sup>re</sup> syllabe	Manquante	1907	92		25	1865	865	115	335
	a								
	ye		695				2633		
	vav	1		733	2940			1919	802
	elif	265				217			
Autres syllabes	Manquante	8	151			8	13		1
	a	5							
	ye		1674				4551		
	vav				1319				1881
	elif	2382				1931			

TABLEAU II

Mot turc en caractères arabes	Mot transcrit correct	Mots probables	Probabilités
biat	BAYAT	BAYAT	1.000000
		BEYET	0.019795
		BİYET	0.000417
		BUYAT	0.000072
xti	ATI	ATI	1.000000
		ETİ	0,244989
		UTİ	0.000390
birlx	BİRLE	BİRLE	1.000000
		BIRLA	0.000006
suzuk	SÖZÜK	SÖZÜK	1.000000
		SÜZÜK	0,037563
bşlxdim	BAŞLADIM	BAŞLADIM	1.000000
		BEŞLEDIM	0.030383
		BÜŞLEDIM	0.028184
		BIŞLADİM	0.002419
		BUŞLADİM	0.001508
turutkxn	TÖRÜTKEN	TÖRÜTKEN	1.000000
		TÜRÜTKEN	0.532179
		TURUTKAN	0.047494
		TORUTKAN	0.000116
		TARUTKAN	0.000002
xikid.kxn	İKİD.KEN	İKİD.KEN	1.000000
kçurkxn	KEÇÜRKEN	KEÇÜRKEN	1.000000
		KİÇÜRKEN	0.349120
		KÜÇÜRKEN	0.231933
		KÖÇÜRKEN	0.007115
xid.im	İD.İM	İD.İM	1.000000

Pour le mot TÖRÜTKEN le programme donne une probabilité de rencontrer le mot TORUTKAN ou TARUTKAN bien que ce mot contienne un Kief qui exclut, en principe, une voyelle postérieure dans ce mot. Ceci est dû à des erreurs de transcription dans la version de M. ARAT que nous n'avons pas voulu modifier.





## ÉTUDE ARTICULATOIRE DE QUELQUES SONS DE L'OUBYKH D'APRÈS FILM AUX RAYONS X

SOMMAIRE. — Après une description articulatoire phonétique de certains sons de l'oubykh, ceux-ci sont regroupés selon deux critères articulatoires: a) zones d'articulation palatine et b) zones d'articulation linguale. L'analyse ultérieure du comportement articulatoire de ces sons permet de constater l'existence de certains automatismes et symétries articulatoires et d'en induire de nouveaux critères phonétiques et discriminatifs. La somme de ces données permet finalement de proposer, pour chacun des sons étudiés, une définition conforme à son comportement dans le système phonologique, et d'en dresser un tableau phonologique partiel\*.

Parmi les langues du Caucase du Nord-Ouest, particulièrement riches en consonnes, c'est incontestablement l'oubykh qui en distingue le plus grand nombre. « La distinction des 78 espèces consonantiques est maintenant certaine » — écrit G. Dumézil en 1959<sup>1</sup> — « mais la description et l'interprétation de plusieurs présentent encore des difficultés... » En 1963, dans son *Dictionnaire de la langue oubykh*<sup>2</sup>, H. Vogt présente un tableau phonologique qui contient 80 consonnes; ni G. Dumézil, ni H. Vogt ne donnent statut de phonème aux sons /g/, /k/, /k'/, qui font monter le nombre total des consonnes à 83. Dans son article sur « La langue oubykh »<sup>3</sup>, M. A. Koumakhov s'appuie sur les plus récents travaux de G. Dumézil et de H. Vogt, en présentant également 80 phonèmes consonantiques.

\* Nous tenons à remercier ici M. R. Gsell dont les conseils nous ont été précieux pour l'élaboration de ce travail.

1. DUMÉZIL G., *Études oubykhs*, Paris, Maisonneuve, 1959, p. 11.

2. VOGT H., *Dictionnaire de la langue oubykh*, Oslo, Universitetsforlaget, 1963.

3. KOU MAKHOV M. A., « Ubykhsij jazyk » (« La langue oubykh »), in : *Jazyki narodov SSSR, IV. Iberijsko-kavkazskije jazyki*, Moscou, Izd. Nauka, p. 689-704.

On conçoit aisément qu'un si grand nombre de distinctions phonologiques suppose un réseau de traits distinctifs complexe. Comme pour toutes les langues du Caucase du Nord-Ouest, les traits distinctifs qui agencent le système consonantique de l'oubykh relèvent de quatre catégories : A) traits de franchissement laryngal : sonorité  $\infty$  absence de sonorité ; aspiration  $\infty$  non-aspiration ; glottalisation  $\infty$  non-glottalisation ; B) modes d'articulation : occlusif, constrictif, nasal, vibrant ; C) points d'articulation et D) traits de résonance : simple ou « plein », palatalisation, labialisation et, en oubykh seulement, pharyngalisation. La combinaison de ces différents traits donne lieu à des unités phonétiques nombreuses et complexes ; la plupart de ces unités sont des phonèmes.

Les difficultés de définir certains de ces phonèmes sont liées, avant tout, aux traits distinctifs de la catégorie C. Une de ces difficultés est représentée par l'existence, en oubykh, de nombreuses consonnes sifflantes et chuintantes, simples, labialisées et palatalisées, dont le nombre atteint 27 au total. La distinction de certaines d'entre elles, par le moyen le plus immédiat, c'est-à-dire par la perception auditive, exige, de la part du non-oubykhophone, une oreille déjà rompue à cette langue. Il a fallu l'expérience linguistique et la profonde connaissance des langues du CNO de G. Dumézil, pour définir ces sons : d'après leurs qualités auditives, G. Dumézil a distingué des consonnes sifflantes, semi-chuintantes et chuintantes, et, à l'intérieur des semi-chuintantes, des « supérieures » et des « inférieures »<sup>4</sup>. Cette distinction s'est avérée nécessaire essentiellement pour définir la différence entre les deux sifflantes labialisées /ɕ<sup>o</sup>/ telle qu'elle se présente dans le mot ɕ<sup>o</sup>a « blanc » et /ʂ<sup>o</sup>/ telle qu'elle se présente dans le mot ʂ<sup>o</sup>a « mer ». La différence auditive entre les deux labialisées peut se résumer à « /ɕ<sup>o</sup>/ est plus sifflante que /ʂ<sup>o</sup>/ et /ɕ<sup>o</sup>/ est plus semi-chuintante que /ʂ<sup>o</sup>/ », cependant, G. Dumézil écrit à ce sujet<sup>5</sup> : « Il est tentant d'interpréter ɕ<sup>o</sup>, ɕ<sup>o</sup> comme z<sup>o</sup>, s<sup>o</sup> (sifflantes labialisées), mais il ne semble pas, malgré le sifflement qui se produit aisément quand ces phonèmes sont fortement articulés, que cette définition soit suffisante. » Si l'on note, comme le suggère G. Dumézil, /s<sup>o</sup>/ de ɕ<sup>o</sup>a « blanc » comme une « sifflante labialisée » /s<sup>o</sup>/, c'est-à-dire graphiquement non marquée, par rapport à /ʂ<sup>o</sup>/ de ʂ<sup>o</sup>a

4. Cf. *op. cit.*, p. 11.

5. Cf. *op. cit.*, p. 12.

« mer », graphiquement marquée, ceci explicite l'interprétation de /s<sup>o</sup>/ comme partenaire labialisé du phonème /s/ et de /š<sup>o</sup>/ comme partenaire labialisé du phonème /š/. Cependant, comme on l'a vu, cette interprétation ne semble pas entièrement satisfaisante, et si le tableau phonologique de G. Dumézil explicite l'apparement de /š<sup>o</sup>/ avec /š/, il n'en fait pas état pour /s<sup>o</sup>/ et /s/<sup>6</sup>. Bien que toutes deux considérées comme des « semi-chuintantes » (/š<sup>o</sup>/ et /š<sup>o</sup>/ viennent se regrouper avec les mi-occlusives), les « supérieures fricatives » /z<sup>o</sup>/ et /s<sup>o</sup>/ représentent, dans le tableau phonologique, un ordre non-intégré, sans partenaire simple ou non-labialisé.

Dans l'interprétation de H. Vogt, si la labialisée de s<sup>o</sup>a « mer » reste graphiquement marquée, elle n'est caractérisée ni comme sifflante, ni comme chuintante, mais, d'après son point d'articulation, comme dentale, tandis que sont regroupés ensemble, en tant que « sifflants », les phonèmes /s/, /s<sup>o</sup>/ de s<sup>o</sup>a « blanc » et /š/. Ce dernier est également caractérisé par le trait « apical ». La notion de « semi-chuintement » disparaît.

Les mi-occlusives, dont il n'existe qu'une seule espèce labialisée, sont regroupées, chez G. Dumézil, comme nous l'avons déjà mentionné, avec les semi-chuintantes, c'est-à-dire avec /š<sup>o</sup>/, tandis que chez H. Vogt elles appartiennent au même ordre que /s<sup>o</sup>/.

Reprenant le système de notation de H. Vogt, M. A. Koumakhov procède à une nouvelle répartition de ces phonèmes, où /š<sup>o</sup>/ est regroupé avec /s/, et /s<sup>o</sup>/ avec /š/, tandis que les mi-occlusives forment ordre, contrairement à l'interprétation de H. Vogt, avec /š<sup>o</sup>/.

Si G. Dumézil et H. Vogt font appel à des traits auditifs, M. A. Koumakhov n'utilise que des définitions en termes articulatoires. Ainsi, dans son tableau phonologique, /s/ et /š<sup>o</sup>/ figurent comme des « dentales » (simple et labialisée), tandis que /š/ et /s<sup>o</sup>/ comme des « dento-alvéolaires » (simple et labialisée).

En ce qui concerne les chuintantes proprement dites, simples et palatalisées, elles sont définies comme telles par G. Dumézil et H. Vogt, et en tant qu'alvéolaires, simples et palatalisées, par M. A. Koumakhov. G. Dumézil précise, à propos des chuintantes simples, qu'elles sont rétroflexes<sup>7</sup>.

Si les phonèmes /s/, /s<sup>o</sup>/, /š/, /š<sup>o</sup>/, /š'/ et /š/ sont ainsi définis, totalement ou en partie, d'après leurs traits auditifs chez les deux premiers auteurs, et en termes articulatoires chez le

6. Cf. tableau phonologique, p. 259.

7. DUMÉZIL G., *op. cit.*, p. 12.

troisième, les définitions des autres phonèmes du système phonologique, effectuées en termes articulatoires chez les trois auteurs, présentent une plus grande homogénéité. Ces définitions ne sont cependant pas exemptes de certains traitements différents : c'est là que réside un deuxième ensemble de difficultés.

Ainsi, les « vélaires » de H. Vogt et de M. A. Koumakhov sont caractérisées comme « arrière-vélaires » par G. Dumézil, et les « arrière-vélaires » à la fois labialisées et pharyngalisées de ce dernier sont traitées comme des pharyngales par H. Vogt et M. A. Koumakhov. La série des « sonantes » comporte, chez H. Vogt, les phonèmes /m/, /m/, /n/ et /r/, /y/ étant intégré comme spirante dentale simple ; ce dernier figure au nombre des sonantes chez M. A. Koumakhov. Les trois auteurs s'entendent pour donner à /g'/, /k'/, et /k''/ le statut de palatales palatalisées.

Nous reproduisons ci-dessous les trois tableaux phonologiques, en adoptant, pour les chuintantes et semi-chuintantes affriquées sonores du tableau de G. Dumézil (j, ĵ, ĵ') la transcription de H. Vogt (ž, ž, ž'), ainsi que le signe diacritique <sup>.</sup> (point au-dessus) pour les affriquées correspondant à ž et š dans le tableau de M. A. Koumakhov (cf. p. 261).

\* \* \*

Sur l'instigation et sous la direction de G. Dumézil, Ch. Leroy a procédé en 1968, à l'hôpital Saint-Antoine, dans le service et grâce à l'amabilité du professeur Chérigüé, à l'enregistrement sur film à rayons X du principal informateur de G. Dumézil, Tevfik Eseng, pendant l'acte de la parole. Une cinquantaine de termes ne présentant cependant que 36 phonèmes de la langue ont été enregistrés. Cette lacune était due à un manque de temps. Une étude partielle de cet enregistrement, se bornant à certains sons dont l'identité était la plus controversée, a donné lieu, de la plume de Ch. Leroy, à un article qui est resté, jusqu'à nos jours, inédit<sup>8</sup>. C'est grâce encore à G. Dumézil qu'un deuxième enregistrement a pu être effectué au mois de mai 1973, avec le même informateur, à l'Institut d'Études Linguistiques et Phonétiques de l'Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III) ; il avait pour but de compléter celui de 1968 et d'en préciser certaines parties.

8. LEROY Ch., *Description articulatoire de quelques sons de l'oubykh* (Résultats préliminaires), 1969, 15 pp.



Tableau phonologique de G. Dumézil

		Simples	Palata- lisées	Labia- lisées	Pharynga- lisées	Labialisées et pharyn- galisées
Arrière- vélares	occlusives	q q'	q' q''	q° q°'	q̄ q̄'	q̄° q̄°'
	fricatives	ɣ x	ɣ' x'	ɣ° x°	q̄̃ x̄̃	q̄̃° x̄̃°
Palata- les	occlusives		g' k' k''	g° k° k°'		
	fricatives	ǰ ʎ				
Dentales	occlusives	d t t'		d° t° t°'		
	sonante	n				
Labiales	occlusives	b p p'			<u>b</u> p̄'	
	fricatives	v f w			<u>w</u>	
	sonantes	m			<u>m</u>	
Latéra- les	occlusives		λ'			
	fricatives	l λ				
Sifflan- tes	semi-occl.	ʒ c c'				
	fricatives	z s				
Semi- chuintantes	sup. fric.			ʒ° s°		
	inf. semi-occl.	ʒ̣ c̣ c̣'		ʒ̣° c̣° c̣°'		
	fric.	ʒ̣ ṣ		ʒ̣° ṣ°		
Chuintantes	semi-occl.	ʒ̣̣ c̣̣ c̣̣'	ʒ̣̣' c̣̣' c̣̣''			
	fricatives	ʒ̣̣ ṣ̣	ʒ̣̣' ṣ̣'			
Autres sons		r ; y ; h				
ʒ°a « blanc »		ʒ°a « mer »				

Tableau phonologique de H. Vogt

		Occlusives et mi-occlusives			Spirantes et fricat.		Sonantes
		Sonores	Sourdes aspirées	Sourdes glottalisées	Sonores	Sourdes	
I. Labiales	simples	b	p	p'	w	f	m
	pharyngalisées	<u>b</u>	<u>p</u>	<u>p'</u>	<u>w</u>	<u>v</u>	<u>m</u>
II. Dentales	simples	d	t	t'	y		n, r
	labialisées	d <sup>o</sup>	t <sup>o</sup>	t <sup>o'</sup>	ž <sup>o</sup>	š <sup>o</sup>	
III. Sifflantes	simples	ʒ	c	c'	z	s	
	labialisées	ʒ <sup>o</sup>	c <sup>o</sup>	c <sup>o'</sup>	z <sup>o</sup>	s <sup>o</sup>	
	apicales	ž	č	č'	ž	š	
IV. Chuintantes	simples	ʒ̣	č̣	č̣'	ẓ̌	ṣ̌	
	palatalisées	ẓ̌'	č̣'	č̣ <sup>o'</sup>	ẓ̌'	ṣ̌'	
V. Latérales				λ'	l	ɬ*	
VI. Palatales	palatalisées	g'	k'	k <sup>o'</sup>	ǰ	χ	
	labialisées	g <sup>o</sup>	k <sup>o</sup>	k <sup>o'</sup>			
VII. Vélares	simples		q	q'	ɣ	x	
	palatalisées		q'	q <sup>o'</sup>	ɣ'	x'	
	labialisées		q <sup>o</sup>	q <sup>o'</sup>	ɣ <sup>o</sup>	x <sup>o</sup>	
VIII. Pharyngales	simples		q̣	q̣'	ɣ̣	x̣	
	labialisées		q̣ <sup>o</sup>	q̣ <sup>o'</sup>	ɣ̣ <sup>o</sup>	x̣ <sup>o</sup>	
IX. Laryngales						h	

s<sup>o</sup>a « blanc »š<sup>o</sup>a « mer »

\* [λ] dans la transcription de G. Dumézil.

Tableau phonologique de M. A. Koumakhov

		Occlusives			Semi-occlusives (affriquées)			Spirantes		Sonantes
		son.	asp.	abruptive	son.	asp.	abruptive	son.	asp.	
Labiales	simples	b	p	p'				w	f	m
	pharyng.	<u>b</u>	<u>p</u>	<u>p'</u>				<u>w</u>	<u>v</u>	<u>m</u>
Dentales	simples	d	t	t'	ɟ	c	c'	z	s	j, n, r
	labial.	d <sup>o</sup>	t <sup>o</sup>	t <sup>o'</sup>	ɟ <sup>o</sup>	c <sup>o</sup>	c <sup>o'</sup>	z <sup>o</sup>	s <sup>o</sup>	
Alvéolaires	simples				ʒ	č	č'	ʒ	š	
	palat.				ʒ'	č'	č''	ʒ'	š'	
Dento-alvéolaires	simples				ʒ̣	č̣	č̣'	ʒ̣	ṣ̌	
	labial.							z <sup>o</sup>	s <sup>o</sup>	
Palatales	palat.	g'	k'	k''				ǰ	χ	
	labial.	g <sup>o</sup>	k <sup>o</sup>	k <sup>o'</sup>						
Vélaires	simples		q	q'				ɣ	x	
	palat.		q'	q''				ɣ'	x'	
	labial.		q <sup>o</sup>	q <sup>o'</sup>				ɣ <sup>o</sup>	x <sup>o</sup>	
Pharyngales	simples		q̣	q̣'				ɣ̣	x̣	
	labial.		q̣ <sup>o</sup>	q̣ <sup>o'</sup>				ɣ̣ <sup>o</sup>	x̣ <sup>o</sup>	
Laryngales									h	
Latérales							l'	l	l*	

\* Respectivement, λ', l, λ dans la transcription de G. Dumézil.

La présente étude a été entreprise à la demande expresse de G. Dumézil de procéder à une définition articulatoire basée sur les films à rayons X de certains sons de l'oubykh. Elle représente les premiers résultats d'un travail plus vaste visant la description articulatoire et acoustique, à base instrumentale, de tous les sons de cette langue, et leur éventuelle redéfinition phonologique. Nous nous appuyons ici, d'une part, sur l'article cité de Ch. Leroy, et, d'autre part et essentiellement, sur l'élaboration récente des images et des données du dernier enregistrement filmique. Tout en nous bornant à l'étude des points d'articulation, notre but est double : cette recherche doit aboutir à une description articulatoire des sons étudiés (description phonétique), mais elle doit aussi amener, au-delà de cette description, à la définition en termes articulatoires de ces mêmes sons du point de vue de leur statut de phonèmes (définition phonologique). Nous n'examinerons ici qu'un petit nombre des sons de l'oubykh ; limités, eux aussi, à n'explicitier visuellement que les points d'articulation, les schémas ne font figurer aucune autre catégorie de traits, phonétique ou distinctif, excepté, et pour des raisons explicitées plus loin, ceux de la catégorie D<sup>9</sup>.

La transcription adoptée est celle de G. Dumézil dans *Études oubykhs*, avec la modification signalée p. 256 (s<sup>o</sup> est transcrit par s<sup>o</sup>).

Les sons présentés et étudiés ci-dessous sont les suivants :

[s]; [š]; [s<sup>o</sup>]; [s<sup>o</sup>]; [š']; [š]; [χ]; [k']; [k<sup>o</sup>]; [x/x<sup>o</sup>]; [x']; [x̄/x̄<sup>o</sup>]; [λ']; [λ]; [r].

*Contenu des films ayant servi à l'établissement des définitions :*  
Film de l'année 1968 :

s<sup>o</sup>a « mer » ; s<sup>o</sup>a « blanc » ; ša « trois » ; š'a « balle, projectile » ; ž<sup>o</sup>a « osier » ; z<sup>o</sup>a « ciel » ; az<sup>o</sup>ə « la foule » ; z<sup>o</sup>ə « dix » ; s<sup>o</sup>as<sup>o</sup>a « mer blanche » ; s<sup>o</sup>as<sup>o</sup>a « cent ans » ; mäs<sup>o</sup>a « odeur » ; mäs<sup>o</sup>a « appeler » ; mäs<sup>o</sup>a « jour » ; mäs<sup>o</sup>a « ours » ; q'a « corne » ; x'a « poire » ; asx̄an « je le râcle » ; q̄a « cours ! » ; x̄<sup>o</sup>a « porc » ; q'ap'a « main » ; q̄ap'a « poignée » ; apλə « rouge » ; p'λ'ə « quatre » ; s<sup>o</sup>əq'a « huile, graisse » ; s<sup>o</sup>əq'a « livre » ; ša « tête » ; q<sup>o</sup>a « fils » ; q̄<sup>o</sup>a « caverne ».

9. Cf. ci-dessus, p. 256.

Film de l'année 1973 :

*səč'aš'* « ma bonté » ; *səč'a* « ma bouche » ; *l'əɣawnə* « bravoure » ; *ɣag'a* « lui-même » ; *ak'a* « grenier » ; *ɣawk''ay'a* « ses compagnons » ; *sək<sup>o</sup>ak<sup>o</sup>an* « il se froisse » ; *ag<sup>o</sup>aɣa* « enclos » ; *ak<sup>o</sup>ən* « ils le tuent » ; *aq̄<sup>o</sup>a* « la caverne » ; *p'λ'əfa* « poitrine d'animal » ; *za* « un » ; *aλa* « le sang » ; *aλaxa* « la veine » ; *ax<sup>o</sup>a* « le grain » ; *asəxan* « je l'ouvre » ; *blaγ<sup>o</sup>a* « aveugle » ; *paqa* « sans nez » ; *p'aq'* « gros, épais » ; *caq̄aḡə* « maïs torréfié » ; *aža* « enclos couvert » ; *až'a* « (le) noir » ; *ač'a* « le cavalier » ; *zaža* « empan » ; *až<sup>o</sup>až<sup>o</sup>a* « la fête » ; *aca* « la soupe » ; *ač<sup>o</sup>a* « la peau » ; *āca* « l'étui » ; *č'aq'a* « il le sut » ; *səby'ačan* « je tombe » ; *səč<sup>o</sup>an* « je pleure » ; *səžən* « je vomis » ; *yada č'aq'a* « il s'écoula beaucoup (de temps) » ; *aɣ<sup>o</sup>a* « la fumée » ; *aḡəmə* « la récolte » ; *γābawnə* « de force » ; *za-g<sup>o</sup>ara* « un certain » ; *asq'aq'ama* « je ne le lui dis pas » ; *səž'ən* « (à) mon vase » ; *waža* « buche » ; *s<sup>o</sup>as<sup>o</sup>a*, *s<sup>o</sup>aš<sup>o</sup>a*, *məsa*, cf. film 1968.

Pour la définition des zones articulatoires nous nous référons au schéma de Folke Strenger<sup>10</sup>, en y introduisant un découpage plus détaillé des différentes zones articulatoires. Lors de la description phonétique de la zone d'articulation sur la voûte palatine, celle-ci peut chevaucher sur plusieurs distinctions, et permettre ainsi deux descriptions également valables ; l'une d'entre elles figurera entre parenthèses. Dans les définitions, le premier terme fait référence à l'articulateur inférieur, tandis que le deuxième terme caractérise l'articulateur supérieur.

Pour tout ce qui suit nous procéderons de la façon suivante :

Après description articulatoire phonétique de chaque son, ceux-ci seront regroupés selon les critères utilisés : a) zones d'articulation palatine ; b) zones d'articulation linguale. L'analyse ultérieure du comportement articulatoire de ces sons nous permettra de constater l'existence de certains automatismes et symétries articulatoires et d'en induire de nouveaux critères phonétiques et discriminatifs. La somme de ces données nous permettra, finalement, de proposer pour chacun des sons étudiés une définition conforme à son comportement dans le système phonologique, et d'en dresser un tableau phonologique partiel.

10. Cf. in : MALMBERG B., *Manual of Phonetics*, Amsterdam, 1968, p. 339.



*Description articulatoire des sons d'après les schémas.*

s : Lamino-alvéolaire.

Une partie considérable de la surface de la pointe de la langue (lame) se rapproche des alvéoles, sans aller jusqu'aux dents supérieures.



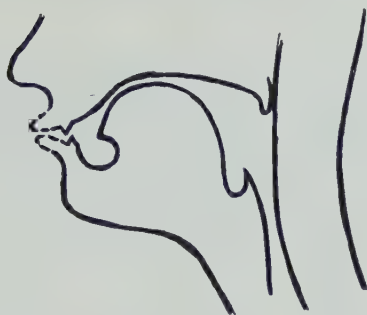
ś : Prédorso-prépalatale.

La partie antérieure du dos de la langue se rapproche de la zone intermédiaire entre les alvéoles et la région palatale. La langue est « ramassée »; la pointe de la langue est dirigée vers les dents inférieures. Les lèvres sont légèrement gonflées.



ś° : Prédorso-prépalatale labialisée.

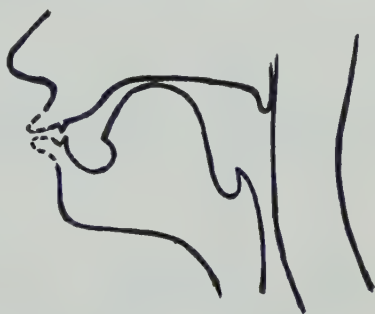
La partie antérieure du dos de la langue (à la limite du dos médian) se rapproche de la partie antérieure du palais (à la limite du palais médian); la pointe de la langue, dirigée vers le bas, suit le contour des alvéoles. Les lèvres sont projetées en avant, moyennement tendues.



III.

s° : (Pré)dorso-(pré)palatale labialisée.

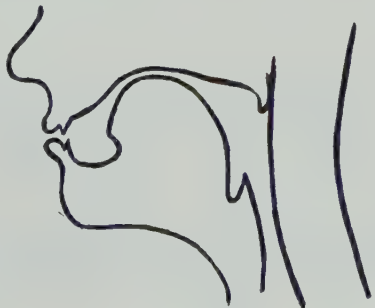
La partie antérieure du dos de la langue (à la limite du dos médian) se rapproche de la partie antérieure du palais (à la limite du palais médian) ; la langue est « ramassée », avec la pointe dirigée vers les dents inférieures. Les lèvres sont fortement projetées en avant, tendues.



IV.

š' : Dorso-(pré)palatale.

Le dos de la langue se rapproche de la partie antérieure du palais (à la limite du palais médian) ; la pointe de la langue est dirigée vers le bas.



V.

š : Apico-(pré)palatale rétroflexe.

La pointe de la langue se rapproche de la partie antérieure du palais (à la limite du palais médian), agissant perpendiculairement à la voûte palatine. La racine, gonflée, se retire légèrement en arrière et occupe une position médiane-haute par rapport à la position neutre, ceci étant dû à l'effet mécanique de l'articulation rétroflexe.



VI.

χ : Dorso-vélaire.

La partie postérieure du dos de la langue est rétractée et se relève vers le voile du palais, la pointe étant dirigée vers le bas.



VII.

k' : Dorso-palatale.

Le dos de la langue, dans sa partie médiane, entre en contact avec le palais médian. La pointe de la langue est dirigée vers le bas<sup>11</sup>.

11. Défini phonétiquement comme « palatal », nous serons amenés (v. ci-dessous) à transcrire ce son, en tant que phonème, comme une vélaire palatalisée, afin d'établir une corrélation de palatalisation.



VIII.

$k^{\circ}$  : Post-dorso-vélaire labialisée.

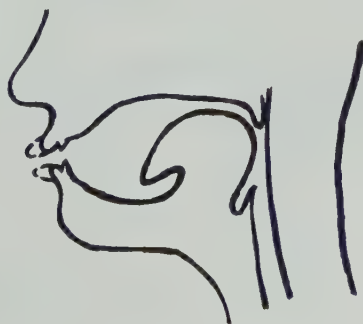
La partie postérieure du dos de la langue est rétractée et entre en contact avec le vélum. La pointe de la langue est dirigée vers le bas. Les lèvres sont projetées en avant.



IX.

$x$  ( $x^{\circ}$ ) : Uvulaire (labialisée).

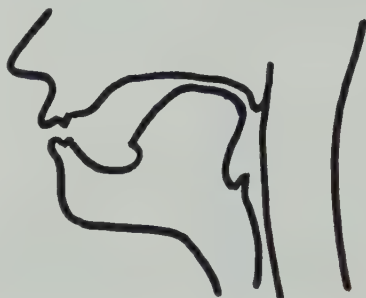
La partie postérieure de la langue, fortement rétractée, se relève vers la lue. La pointe de la langue est dirigée vers le bas.  $x^{\circ}$  est articulé avec les lèvres projetées en avant.



X.

$x'$  : Dorso-vélaire à constriction longue.

La partie postérieure du dos de la langue est rétractée et se relève vers le voile du palais, le recouvrant en totalité, de la luette jusqu'à la région palatale<sup>12</sup>. La pointe de la langue est dirigée vers le bas.



XI.

$\bar{x}$  ( $\bar{x}^0$ ) : Pharyngale (labialisée).

La racine de la langue est très fortement rétractée vers la paroi postérieure du pharynx. La pointe de la langue occupe une position verticale à la voûte palatine, au niveau de la partie médiane du palais. Ce fait semble être une conséquence mécanique de l'articulation pharyngale.



XII.

$\lambda'$  : Apico-alvéolaire (latérale) (glottalisée) (mi-occlusive).

La pointe de la langue entre en contact avec la partie antérieure des alvéoles.

12. Ce qui explique son timbre particulier en partie palatal.





XIII.

λ : Apico-alvéolaire (latérale) (constrictive).

La pointe de la langue entre en contact avec la partie antérieure des alvéoles. La langue est un peu plus gonflée que pour le son précédent.



XIV.

r : Apico-post-alvéolaire (à battement).

La pointe de la langue entre en contact avec la partie postérieure des alvéoles. La langue est légèrement plus gonflée que pour le son précédent.



XV.

*Regroupement des sons selon les critères utilisés dans la description phonétique.*

*A. Zones d'articulation le long de la voûte palatine.*

Six zones d'articulation se dégagent le long de la voûte palatine et jusqu'au pharynx pour les sons « simples » ; les positions sont définies comme suit :

— alvéolaire ([s]); — post-alvéolaire ([r]); — prépalatale ([ʃ]); — vélaire ([χ]); — uvulaire ([x]); — pharyngale ([χ̤]); (cf. schéma XVI).



XVI.

En prenant en considération les sons articulés avec les traits supplémentaires de la catégorie D (résonance buccale), les zones d'articulation le long de la voûte palatine se différencient davantage et présentent neuf points différents : [s]; [r]; [ʃ]; [s<sup>o</sup>]; [k']; [χ]; [k<sup>o</sup>]; [x]; [χ̤], où les nouvelles positions sont définies comme suit : palatale ([k']); post-vélaire ([k<sup>o</sup>]). L'articulation de [s<sup>o</sup>] étant « à cheval » entre la position que l'on a définie comme « prépalatale » ([ʃ]), d'une part, et comme « palatale » ([k']) d'autre part, son point d'articulation précis présente des difficultés terminologiques. Nous le désignerons par Y (cf. schéma XVII).



XVII.

En ce qui concerne les zones d'articulation des autres sons, elles se trouvent en relation paradigmatique avec les positions déjà définies, [λ'] et [λ] se regroupant avec [s] (cf. schéma XVIII); [š<sup>o</sup>], [š], [š'] se regroupant avec [š] (cf. schéma XIX), et [x'] se regroupant avec [χ] (cf. schéma XX).

post- alvéol.	alvéol.	prépal.	Y	palat.	post- vél.	vél.	uvul.	pharyng.
s	r	š	s <sup>o</sup>	k'	χ	k <sup>o</sup>	x	x̄
λ'		š <sup>o</sup>			x'		x <sup>o</sup>	x̄ <sup>o</sup>
λ		š						
		š'						



XVIII.



XIX.



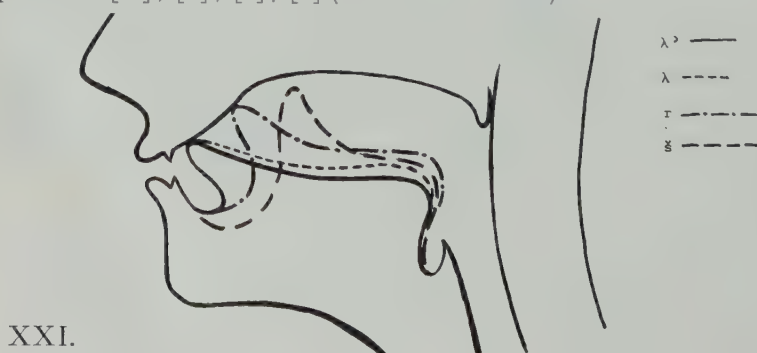
XX.

Ainsi, toutes les portions de la voûte palatine et jusqu'à la paroi pharyngale sont utilisées pour la production de ces sons, à l'exception de la région dentale dont on n'étudie pas ici les articulations propres.

### B. Zones d'articulation linguale.

En revanche, toutes les portions de la langue sans exception concourent à l'articulation de ces mêmes sons; ici encore, plusieurs d'entre eux forment des paradigmes.

Apicales : [λ']; [λ]; [r]; [š] (cf. schéma XXI).



XXI.

Laminales : [s]; cf. schéma I.

Prédorsales : [š], [š<sup>o</sup>]; (cf. schéma XXII).

XXII.



Dorsales : [s<sup>o</sup>], [š'], [k']; (cf. schéma XXIII).

XXIII.



Post-dorsales : [χ]; [x']; [k<sup>o</sup>]; [x/x<sup>o</sup>] (cf. schéma XXIV).

XXIV.



Radicales : [x̄], [x̄<sup>o</sup>]; cf. schéma XII.



En ce qui concerne l'articulation prédorsale et dorsale, respectivement, de [š], [š<sup>o</sup>] et de [s<sup>o</sup>], il est assez difficile de déterminer exactement la portion de la langue où a lieu la constriction; nous y reviendrons plus tard.

Le tableau récapitulatif (p. 275) des traits phonétiques caractérisant ces sons *a)* du point de vue de la voûte palatine et *b)* du point de vue de la langue, permet de constater les différences et les non-différences fondamentales suivantes (où le signe  $\neq$  signifie « est différent de » et le signe  $=$  signifie « n'est pas différent de ») :

$\neq$	$=$	Par les traits de l'articulation	
		palatine	linguale
s/š		x	x
s/s <sup>o</sup>		x	x
š/s <sup>o</sup>		x	x
s/š <sup>o</sup>		x	x
s <sup>o</sup> /š <sup>o</sup>		x	x
[λ/λ']/r		x	
[λ/λ']/š		x	
r/š		x	
š/š'			x
š'/š			x
[š <sup>o</sup> /š]/š			x
s/λ			x
s/λ'			x
	š/š <sup>o</sup>	x	x
	λ'/λ	x	x
	χ/χ'	x	x

Tableau récapitulatif des traits phonétiques

		s	λ'	λ	r	š	ś	šo	š'	s°	k'	χ	x'	k°	x	χ̄
Voûte palatine et cavité buccale	alvéol.	x	x	x												
	post-alvéol.				x											
	prépalat.					x	x	x	x							
	Y									x						
	palatale										x					
	vélaire											x	x			
	post-vél.													x		
	uvulaire														x	
	pharyngale															x
Langue	apicale		x	x	x	x										
	laminale	x														
	prédorsale					x	x									
	dorsale								x	x	x					
	post-dors.											x	x	x	x	
	radicale															x

Ainsi, si [ś], [š], [šo] et [š'] se regroupent par une commune zone d'articulation sur la voûte palatine cependant que [λ], [λ'], [r] et [ś] se regroupent par un trait commun de l'articulation linguale, [ś] et [šo] (cf. schéma XXII), [λ'] et [λ] (cf. schéma XVIII) et [χ] et [x'] (cf. schéma XX) restent phonétiquement indifférenciés du point de vue des deux ensembles de traits examinés. Parmi ces derniers sons, [λ] et [λ'] se distinguent par des traits qui relèvent des catégories (glottalisation) qui n'entrent pas dans le propos du présent travail, et ne seront pas examinés ici de ce point de vue. Tout comme pour [λ] et [λ'], l'identité articulatoire de [ś] et [šo], d'une part, et de [χ] et [x'] d'autre part, n'est que partielle, la distinction semblant résider, pour la paire [ś]-[šo], dans un trait de « labialisation », et pour la paire [χ]-[x'], dans un trait de palatalisation. D'un autre côté, l'identité

articulatoire respective des deux paires de sons suggère la définition de [s°] comme étant le partenaire labialisé de [s], et de [x'] comme étant le partenaire palatalisé de [χ]. Les nouvelles distinctions « labialisé » et « palatalisé » requièrent cependant un examen phonétique supplémentaire des traits ainsi introduits et relevant de la catégorie D.

### *Automatismes articulatoires.*

#### *A. Labialisation.*

Comme le montrent les schémas XXV, XXVI, XXVII, rapportée à une articulation « neutre », l'articulation « labialisée » s'accompagne du déplacement de la langue « vers



l'arrière » dans la cavité buccale, ce qui entraîne automatiquement un changement de la zone d'articulation sur la voûte palatine. Ceci se produit de façon régulière à condition que la cavité buccale soit « libre » dans cette zone ; lorsque cette cavité est naturellement obstruée comme pour l'articulation de  $[\bar{x}^0]$  par rapport à  $[\bar{x}]$ , le retrait de la langue ne peut plus se réaliser (cf. schéma XII).

### B. Palatalisation.

Comme en témoignent les schémas XXVIII, XXIX, rapportée à une articulation « neutre », l'articulation palatalisée s'accompagne du déplacement de la langue « en avant » dans la cavité buccale, ce qui entraîne automatiquement un changement de la zone d'articulation sur la voûte palatine.



Ainsi, les consonnes « palatalisées » et « labialisées » se révèlent comme les partenaires respectifs d'une troisième consonne, « neutre », dont la zone d'articulation sur la voûte palatine se situe entre celle de la « palatalisée » en avant, et celle de la « labialisée » en arrière dans la cavité buccale. Cet

automatisme est cependant perturbé, en « avant » et en « arrière » de la cavité buccale par l'existence de deux paires de sons labialisés de nature très proche, respectivement, [s<sup>o</sup>]-[s<sup>o</sup>] et [x<sup>o</sup>]-[x̄<sup>o</sup>], et n'est pleinement réalisé que pour la triade « médiane » [k']-[χ]-[k<sup>o</sup>]<sup>13</sup> (cf. schéma XXX).



XXX.

En ce qui concerne la perturbation de cet automatisme à l'« arrière » de la cavité buccale, s'il n'existait pas, en oubykh, deux espèces de consonnes « d'arrière » labialisées transcrites par x<sup>o</sup> et x̄<sup>o</sup>, les articulations [x'], [x] et [x̄<sup>o</sup>] pourraient être l'expression d'un automatisme articuloire pleinement réalisé. L'existence d'un [x<sup>o</sup>], non empreint de pharyngalité, ainsi que l'existence d'une consonne « simple » « pharyngalisée » ou pharyngale, interdisent, du moins en ce qui concerne la labialisation, une telle interprétation. Dans le cas de la consonne labialisée [x<sup>o</sup>], la langue ne peut pas se retirer, par rapport à l'articulation de la « pleine » [x], plus en arrière dans la cavité buccale, sans que le son produit ne se confonde avec [x̄<sup>o</sup>]. Ainsi, si le déplacement du point d'articulation peut se réaliser normalement vers l'avant (cf. schéma XXIX), ceci s'avère non pas phonétiquement, mais phonologiquement impossible, dans la direction opposée. En revanche, c'est pour des considérations physiques que le retrait de l'articulation labialisée par rapport à la « pleine » est impossible pour la consonne pharyngale [x̄<sup>o</sup>].

#### *Forme et/ou volume de la langue.*

Puisque la labialisation entraîne automatiquement le retrait de la langue dans la cavité buccale, les traits articu-

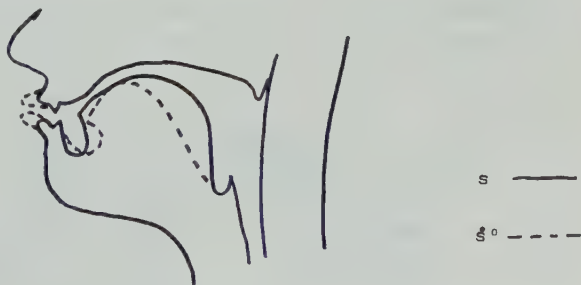
13. Les trois occlusives « pleines », [g], [k], [k'], existent bien dans la langue, mais elles n'ont pas été retenues en tant que phonèmes : cf. G. Dumézil, *op. cit.*, p. 12, ainsi que les tableaux phonologiques pp. 259-261. Les enregistrements ne contiennent aucun de ces sons.



latoires, palatin et lingual, communs à [š] et [šo] s'inscrivent en faux contre l'allégation selon laquelle, tous autres traits égaux, [šo] serait différent de [š] par justement ce trait de labialisation, et, partant, que [šo] serait le partenaire labialisé de [š]. Comme, contrairement à [š] et [šo], aucun trait phonétique commun ne permettait d'induire un apparemment éventuel parallèle entre [s] et [s<sup>o</sup>], et comme l'apparemment supposé entre [š] et [šo] s'avère ainsi inexact, on ne peut que constater que le problème de la relation entre [s], [s<sup>o</sup>], [š] et [šo] n'a pas pu être tranché avec les traits phonétiques choisis.

L'étude de ces sons doit être abordée du point de vue d'un trait supplémentaire, trait que suggèrent d'ailleurs les schémas eux-mêmes et qui serait celui de la forme ou/et du volume de la langue au niveau de la zone d'articulation.

D'après la forme de la langue, à volume légèrement changé, [s] se regroupe avec [šo] (cf. schéma XXXI) et [š] avec [s<sup>o</sup>] (cf. schéma XXXII), le caractère prédorsal de [š] et de [šo] n'étant tel que par rapport à [š'] et à [k'] (cf. schémas V, VIII). Étant donné le changement du volume (moins gonflé-plus gonflé) et le glissement en arrière de la zone d'articulation en cas de labialisation, on peut constater une sorte de symétrie articulatoire entre [šo] et [s], d'une part, et [s<sup>o</sup>] et [š] de l'autre : š<sup>o</sup> : s ≈ s<sup>o</sup> : š et s : š ≈ š<sup>o</sup> : s<sup>o</sup> (cf. schémas XXXI, XXXII, XXXIII, XXXIV). [šo] est donc à considérer comme partenaire labialisé de [s], tandis que [s<sup>o</sup>] est à considérer comme partenaire labialisé de [š].



XXXI.

XXXII.



XXXIII.



XXXIV.

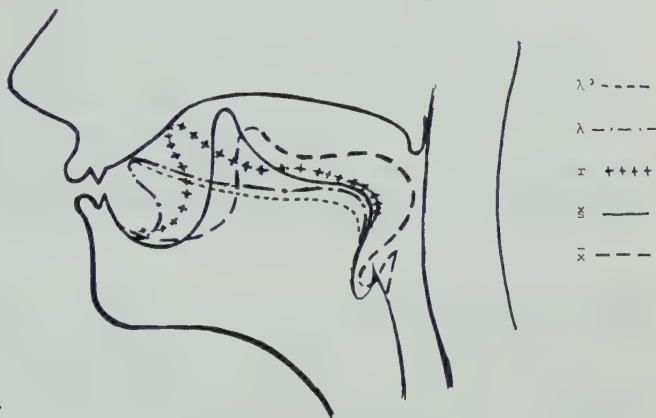


Les articulations de [s], [s̥°], [s̥] et [s°] s'organisent donc de la façon suivante (cf. schéma XXXV) :

XXXV.



Le trait « forme/volume » semble différenciateur, si l'on fait abstraction de la glottalisation, en ce qui concerne les latérales  $[\lambda]$  et  $[\lambda']$ , où le volume de la langue pour  $[\lambda]$  semble plus gonflé que pour  $[\lambda']$ . Pour les sons qui ont le trait commun « apical », tout mouvement de la pointe de la langue vers l'arrière de la cavité buccale s'accompagne de l'augmentation du volume (gonflement) de la langue. Ceci est vrai même dans le cas des articulations pharyngales où la position de la pointe de la langue n'est ni phonologiquement, ni phonétiquement pertinente (cf. schéma XXXVI).



XXXVI.

*Surface de la langue et zone d'articulation palatine.*

Comme nous l'avons vu, c'est sensiblement la même zone de la voûte palatine qui sert à l'articulation de trois types de consonnes différentes :  $[\acute{s}/s^o]$ ,  $[\acute{s}']$  et  $[\acute{s}]$ , ces sons se distinguant entre eux par la partie de la langue qui produit la constriction. Il semble cependant que la distinction — réelle ou physique — prédorsale/dorsale entre  $[\acute{s}/s^o]$  et  $[\acute{s}']$  soit si peu différenciative que l'on est obligé de recourir, pour définir la différence entre ces deux sons, à un trait supplémentaire qui est celui de la superficie de la langue au lieu de la constriction. La différence de cette superficie dans l'articulation de  $[\acute{s}]$  et de  $[\acute{s}']$  est notable : elle est moindre pour  $[\acute{s}]$  et plus grande pour  $[\acute{s}']$ , ce qui produit une constriction plus longue par rapport à  $[\acute{s}]$ , qui se caractérise donc par une constriction plus brève<sup>14</sup> (cf. schéma XXXVII).

14. Les adjectifs « long » et « bref » se rapportent à la durée ; lorsqu'on classera cependant le son  $[\acute{s}']$  dans un ordre, on le considérera comme une consonne palatalisée.

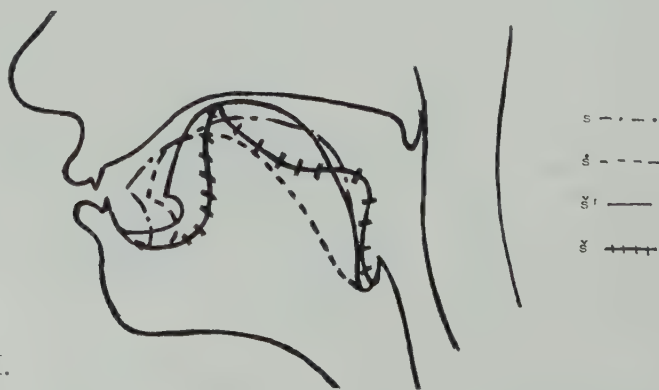


XXXVII.

Ce même critère pourrait être appliqué à  $[\chi]$  et  $[\chi']$  qui, à zone d'articulation égale, ne diffèrent que par la superficie de la langue où se produit la friction (cf. schéma XX). Mais on a déjà vu qu'en vertu de l'automatisme articulatoire dégagé plus haut,  $[\chi']$  est en réalité le partenaire de  $[\chi]$  et non pas de  $[\chi]$ . Parmi les sons tributaires de cet automatisme, une plus grande superficie de la langue caractérise également  $[\chi']$ , partenaire de  $[\chi]$  (de  $[k]$ ) (cf. schéma XXVIII).

#### *Symétries articulatoires.*

Outre la symétrie articulatoire constatée pour  $[s/\acute{s}]$ ,  $[\acute{s}^o/s^o]$  et  $[\acute{s}^o/s]$ ,  $[s^o/\acute{s}]$ <sup>15</sup>, une symétrie articulatoire peut être décelée pour deux séries de sons : une série antérieure, définie comme telle et du point de vue de la zone d'articulation palatine, et du point de vue de la zone d'articulation linguale, qui s'articule de manière symétrique avec une série de sons postérieurs, définis comme tels selon les mêmes critères (cf. schémas XXXVIII et XXXIX). Suivant cette symétrie,  $s : \chi \approx \acute{s}' : x' \approx \acute{s} : \bar{x}$ .



XXXVIII.

15. Cf. pp. 278-280.



XXXIX.

*Traits phonétiques et traits distinctifs.*

Les traits phonétiques utilisés par la langue pour l'articulation des sons étudiés sont ainsi les suivantes :

- A. Zones d'articulation le long de la voûte palatine et jusqu'au pharynx :  $[s/\lambda/\lambda'] \neq [r]$ ;  $[r] \neq [\dot{s}]$ ;  $[\dot{s}] \neq [k']$ ;  $[k'] \neq [\chi]$ ;  $[\chi] \neq [x]$ ;  $[x] \neq [\bar{x}]$ ;
- B. Articulation linguale :  $[\lambda/\lambda'/r/\dot{s}] \neq [s]$ ;  $[s] \neq [\dot{s}]$ ;  $[\dot{s}] \neq ([\dot{s}']) [k']$ ;  $[k'] \neq [\chi/x]$ ;  $[x] \neq [\bar{x}]$ ;
- C. Extension de l'articulation de la langue le long de la voûte palatine au lieu de contact ou de constriction : « palatalisation » ou « constriction longue » (trait secondaire) :  $[\dot{s}] \neq [\dot{s}']$ ;  $[k']$ ;  $[x']$ ;
- D. Arrondissement des lèvres : « labialisation » (trait secondaire) :  $[s] \neq [\dot{s}^o]$ ;  $[\dot{s}] \neq [s^o]$ ;  $([k']) \neq [k^o]$ ;  $[x] \neq [x^o]$ ;  $[\bar{x}] \neq [\bar{x}^o]$ .

Si un même son peut être caractérisé par l'ensemble ou par certains ensembles de ces traits en même temps, chaque trait en particulier se révèle distinctif, du point de vue du système phonologique, au moins pour une paire de sons ou de phonèmes :

Le trait A :  $/s/ \sim / \dot{s} /$ ;  $/ \chi / \sim / x /$ ;  $/ x / \sim / \bar{x} /$ ;

Le trait B :  $/ \dot{s} / \sim / s /$ ;  $/ s / \sim / \dot{s} /$ ;  $/ \dot{s} / \sim / \dot{s} /$ , etc.

Le trait C :  $/ \dot{s} / \sim / \dot{s}' /$ ;

Le trait D :  $/ x / \sim / x^o /$ ;  $/ \bar{x} / \sim / \bar{x}^o /$ .



*Définition phonologique.*

Les définitions données aux sons étudiés ici, du point de vue de leur comportement phonologique, découlent directement des résultats auxquels nous sommes parvenus au cours de cette analyse. C'est ainsi que, compte tenu de certaines règles articulatoires qui semblent ordonner, dans une certaine mesure, l'organisation du système (symétries et automatismes), /s<sup>o</sup>/ et /s/ seront définis, respectivement, comme partenaires (labialisés) phonologiques de /s/ et de /š<sup>16</sup>/; le statut de partenaires de /χ/ (/k/), respectivement, palatalisé et labialisé, sera assigné à /k'/ et à /k<sup>o</sup>/; de même à /x'/ et à /x<sup>o</sup>/ par rapport à /x/, tandis que /x̄<sup>o</sup>/ sera considéré comme étant le partenaire labialisé de /x̄/. Les vélaires, simple, palatalisée ou labialisée, sont articulées sans exception avec le dos de la langue, fait dont il n'est donc pas nécessaire de tenir compte dans une définition phonologique. Ceci vaut également pour l'articulation radicale des pharyngales<sup>17</sup>.

- /λ'/ (occlusive) apico-alvéolaire (glottalisée) (latérale);
- /λ/ (constrictive) apico-alvéolaire (sourde) (latérale);
- /r/ apico-alvéolaire (à battement);
- /s/ (constrictive) lamino-alvéolaire (sourde) simple;
- /s<sup>o</sup>/ (constrictive) lamino-alvéolaire (sourde) labialisée;
- /š/ (constrictive) prédorso-prépalatale (sourde) simple, à constriction brève;
- /š<sup>o</sup>/ (constrictive) prédorso-prépalatale (sourde) labialisée;
- /š'/ (constrictive) dorso-prépalatale (sourde) à constriction longue [ou palatalisée];
- /š̄/ (constrictive) apico-prépalatale (sourde) rétroflexe [simple];
- /χ/ (constrictive) vélaire (sourde) simple;
- /k'/ (occlusive) vélaire (sourde) palatalisée;
- /k<sup>o</sup>/ (occlusive) vélaire (sourde) labialisée;

16. Cf. p. 279. La graphie adoptée jusqu'ici pour noter les deux phonèmes labialisés se révèle ainsi inadéquate et doit être changée : la labialisée partenaire de /s/, telle qu'elle se réalise dans le mot « mer » sera désormais transcrite par une graphie non-marquée /s<sup>o</sup>/, tandis que la labialisée, partenaire de /š/, telle qu'elle se réalise dans le mot « blanc » sera notée, par une graphie marquée /š<sup>o</sup>/.

17. Dans les définitions, les traits qui ne font pas l'objet de ce travail figurent entre parenthèses.

- /x/ (constrictive) uvulaire (sourde) simple ;  
 /x'/ (constrictive) uvulaire (sourde) palatalisée ;  
 /x<sup>o</sup>/ (constrictive) uvulaire (sourde) labialisée ;  
 / $\bar{x}$ / (constrictive) pharyngale (sourde) simple ;  
 / $\bar{x}^o$ / (constrictive) pharyngale (sourde) labialisée.

Le fait que chacun des phonèmes définis ci-dessus représente un ordre<sup>18</sup> nous permet d'établir le système consonantique partiel suivant<sup>19</sup> (cf. p. 286).

### *Conclusion.*

1) Du point de vue phonétique, l'oubykh utilise toutes les zones d'articulation, palatine et linguale, des alvéoles et jusqu'au pharynx, et de l'apex jusqu'à la racine de la langue.

2) Le système phonologique ne fait pas usage de toutes ces possibilités, laissant « inoccupée » la zone d'articulation proprement « palatale » qui se prête ainsi à la réalisation de certains automatismes articulatoires.

3) Le système phonologique semble s'organiser, en outre, suivant certains mécanismes articulatoires qui se manifestent :

a) dans le déplacement automatique de la zone d'articulation palatine « en avant » ou « en arrière » de la cavité buccale, en cas, respectivement, de « palatalisation » et de « labialisation », par rapport à un phonème « médian » neutre, à condition qu'au moins deux de ces variantes, dont la variante « neutre », soient réellement représentées dans le système phonologique ;

b) dans une certaine symétrie articulatoire par paires ou par séries de phonèmes, les automatismes articulatoires procédant, en réalité, de ce principe de symétrie.

4) De tels mécanismes doivent être interprétés comme l'expression de l'économie de l'effort articulatoire.

Christine LEROY, Catherine PARIS.

C. P.

60, boulevard Pasteur,  
94260 Fresnes.

18. L'appartenance supposée des autres sons à un ordre donné a été contrôlée sur l'image et confirmée par celle-ci.

19. Le tableau fait figurer des traits pertinents supplémentaires qui n'ont pas été étudiés ici.

				Occlusives			Constrictives		à bat- tement	
				son.	sour.	glott.	son.	sour.		
Alvéolaires	apico-alvéol.	à relâchement constrictif <sup>21</sup>	latérales <sup>20</sup>				λ'	l	λ	r
	lamino- alvéolaires		simples		ʒ	c	c'	z	s	
			labialisées					z <sup>o</sup>	s <sup>o*</sup>	
Prépalatales	prédorso- prépalatales		constriction brève	simples	ʒ̣	č	č'	ʒ̣	š	
				labialisées	ʒ̣ <sup>o</sup>	č <sup>o</sup>	č <sup>o'</sup>	ʒ̣ <sup>o</sup>	š <sup>o**</sup>	
	apico- prépalatales		rétro- flexe	simples	ʒ	č	č'	ʒ̣	š	
	dorso- prépalatales		constr. longue	palatalisées	ʒ'	č'	č''	ʒ'	š'	
Vélaires			simples				ğ	χ		
			palatalisées	g'	k'	k''				
			labialisées	g <sup>o</sup>	k <sup>o</sup>	k <sup>o'</sup>				
Uvulaires			simples		q	q'	ɣ	x		
			palatalisées		q'	q''	ɣ'	x'		
			labialisées		q <sup>o</sup>	q <sup>o'</sup>	ɣ <sup>o</sup>	x <sup>o</sup>		
Pharyngales			simples		q̄	q̄'	ɣ̄	x̄		
			labialisées		q̄ <sup>o</sup>	q̄ <sup>o'</sup>	ɣ̄ <sup>o</sup>	x̄ <sup>o</sup>		

20. Excepté /r/.

21. Pour les occlusives.

\* s<sup>o</sup>a « mer »\*\* o<sup>3</sup>a « blanc »

## LES PRONOMS LOGOPHORQUES

*(Exemples en mundang, tuburi, éwé et langues oubanguiennes ;  
cas du japonais et du coréen)*

SOMMAIRE. — Le terme « logophorique » est ici proposé pour désigner une catégorie particulière de substituts, personnels et possessifs, qui réfèrent à l'auteur d'un discours ou à un participant dont sont rapportées les pensées. Ces substituts distinguent celui auquel ils réfèrent du locuteur lui-même, lequel les emploie dans ce qu'on est convenu d'appeler « discours indirect ». En fait, ce discours n'est, dans bien des cas, qu'implicite. La réalité du procès rapporté est alors imputée au locuteur secondaire, vis-à-vis duquel le locuteur principal, qui cite un discours effectif ou présupposé, prend ses distances en employant le logophorique. Au contraire, il assume la réalité du procès rapporté lorsqu'il ne se sert pas de ce type de substitut. Tels sont du moins les faits en mundang et en tuburi, langues du Cameroun et du Tchad, ainsi qu'en éwé, parlé au Ghana, et dans quelques langues oubanguiennes. On les compare ici aux faits connus en japonais, pour faire apparaître négativement la spécificité des logophoriques, puisqu'il ne semble pas que dans cette langue (et, de même, en latin classique), on puisse poser une telle catégorie. En coréen, au contraire, il existe un logophorique à signifiant zéro. L'étude de ce type de substituts peut avoir un intérêt pour la linguistique générale. Elle est une pièce du vaste dossier des référents personnels. Elle peut également apporter des éléments dans le débat relatif aux marques du « discours dans le discours ».

On a maintes fois souligné la place centrale des substituts personnels dans les langues. « Une langue sans expression de la personne ne se conçoit pas », écrit E. Benveniste<sup>1</sup>. La variété extrême des systèmes de modalités personnelles dans

1. « De la subjectivité dans le langage », repris dans *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, p. 261.

les idiomes connus reflète celle des rapports qui peuvent s'instaurer entre les participants de l'acte de communication linguistique selon les types de sociétés. Il est significatif, à cet égard, que bien des linguistes usagers de systèmes où certaines distinctions formelles sont faites s'efforcent de déceler des discriminants aptes à lever les « ambiguïtés » dans les langues où l'absence de ces distinctions les embarrasse, alors que d'autres éléments, le contexte situationnel en particulier, peuvent suffire à la clarté de la communication entre les locuteurs natifs. Pour ne prendre que deux exemples au milieu d'un grand nombre, le finnois et le chinois (mandarin) n'ont pas de distinction de genre dans les personnels, ce qui conduit un auteur comme William R. Cantrall<sup>2</sup> à déclarer que dans un énoncé comme

*Juhani kertoi Marjalle että hän hullei hänen kanssaan*  
Jean a dit à Marie que il/elle partait lui-elle avec,

c'est la force accentuelle qui fournit un critère de distinction : elle serait identique pour le pronom et pour le nom auquel il réfère, de sorte que *hän* étant accentué avec la même force que *Juhani* ou que *Marjalle* selon qu'il renvoie à l'un ou à l'autre, et de même pour *hänen*, les deux sens possibles seraient bien distingués par cet indice formel. En chinois, pareillement, dans un énoncé comme

*Shen gàosu Ling shuō tā shì tāde tóngbàn*  
Shen déclarer Ling dire il/elle être de lui/d'elle associé,

où Shen est un nom d'homme et Ling un nom de femme, les symétries accentuelles permettraient de décider sans erreur si le sens est « Shen dit à Ling qu'il est son associé » ou « Shen dit à Ling qu'elle est son associée ». Or, après contrôle auprès d'informateurs<sup>3</sup>, nous constatons, dans un cas comme dans l'autre, une telle irrégularité dans les réalisations de l'accent d'intensité, que le critère proposé, faisant appel à des caractéristiques dont la codification dans l'activité de parole est malaisée, doit être abandonné. Du moins ces exemples révèlent-ils l'influence que peut exercer sur le linguiste une distinction formelle qui existe dans le système des pronoms de sa langue maternelle.

2. « Pitch, stress and grammatical relations », in *Papers from the fifth regional meeting of the Chicago Linguistic Society*, Chicago, 1969, p. 13-14.

3. Nos informateurs finnois sont MM. Aarni Ikola et Aimo Aalto. Nos informateurs chinois sont M. Chin Dai Hsi et M<sup>lle</sup> Maria Qiu. Tous vivent à Paris.



Cette influence s'explique par l'importance de l'expression des relations entre participants de la communication. Il en est un, en particulier, dont la désignation par une forme spécifique est loin d'être aussi répandue, dans l'univers linguistique, que la distinction des genres. C'est celui qui prononce, explicitement ou implicitement, un discours au sein du discours, celui qui est cité, et qu'on peut nommer le locuteur secondaire, par opposition au locuteur principal. En Occident, on appelle ordinairement « réfléchies » les formes qui ont un tel point de référence, peut-être parce qu'il se trouve que, dans une langue comme le latin classique, elles sont homophones des formes réfléchies proprement dites, comme il apparaît dans cet exemple :

(*Patres conscripti*) *legatos... miserunt... qui a rege peterent ne inimicissimum suum secum haberet sibi que dederet* (Cornelius Nepos, 23, 12, 2)

« Les sénateurs envoyèrent des légats demander au roi de ne pas garder auprès de lui leur plus grand ennemi et de leur livrer. »

Ici, la même forme, à deux cas différents, est employée deux fois, d'abord comme réfléchi (*se* dans *secum*), ensuite comme représentant de l'auteur de la requête (*sibi*), auquel réfère également l'adjectif<sup>4</sup> possessif *suum*, qui a lui aussi la forme du réfléchi. En fait cette identité formelle entre les deux types de substituts, que les auteurs de manuels distinguent pourtant, en général, sous les noms de « réfléchi direct » et « réfléchi indirect »<sup>5</sup>, a une origine restituable dans l'histoire de la langue, mais en synchronie, elle ne signifie pas qu'il y ait un lien sémantique nécessaire entre le pronom référant au sujet d'un énoncé indépendant et celui qui renvoie au participant dont sont citées les paroles ou rapportées les pensées. Le premier ne fait qu'établir une symétrie entre deux actants dont le référent est le même (Ex. *Vix a se manus abstinuit*, Cicéron, *Tusculanes*, 4, 79, « Il eut peine à détourner ses armes de lui-même »). De là l'identité formelle

4. Nous appellerons uniformément « pronoms » dans ce qui suit, pour simplifier, des éléments dont certains, ne pouvant tenir lieu d'un nom et venant toujours en expansion secondaire, sont, *stricto sensu*, des adjectifs.

5. Cf. pour le latin Ernout et Thomas, *Syntaxe latine*, Paris, Klincksieck, 1953, p. 182, et pour le grec ancien, où les réfléchis indirects sont beaucoup plus souplement employés qu'en latin, Bizos, *Syntaxe grecque*, Paris, Vuibert, 1949, p. 31, et Humbert, *Syntaxe grecque*, Paris, Klincksieck, 1954, p. 62.

fréquente de ce pronom à toutes les personnes, par exemple en russe, où on a *sebja* (*sebje*, *soboj*, etc.), en hindi (*apnee*), etc. Ce pronom n'est donc pas proprement personnel par lui-même. Il est un opérateur de réflexivité. Au contraire, le second se réfère très précisément à un participant dont la qualité d'auteur d'un discours ou d'une pensée le distingue radicalement des autres, et d'abord du locuteur principal lui-même.

De fait, il existe dans de nombreuses langues des formes différentes pour les deux séries. Dans plusieurs langues africaines de la grande famille Niger-Congo, le réfléchi est exprimé par des termes qui désignent la tête, ou les yeux, ou le corps. En mundang, parlé au Tchad et au Cameroun sur un vaste territoire qui correspond à la région du Bec de Canard, on a

à *kó* sù à: *Î<sup>6</sup>* bî

il voir corps son eau « Il s'est miré dans l'eau ».

A ce moyen d'expression du réfléchi, dont il est fait un usage moins important qu'en français (beaucoup de « verbes pronominaux » du français ayant pour équivalent mundang des racines originales) s'opposent, en mundang et en tuburi, langue parlée immédiatement à l'est et au nord du mundang, des formes référant à l'auteur d'un discours, d'un sentiment, d'une pensée (« il dit qu'il », « il croit qu'il »), proférés ou impliqués. Cette catégorie particulière de pronoms ne saurait être étudiée dans le cadre du réfléchi, d'autant plus que ces langues n'ont pas pour ce dernier d'expression originale. Renonçant à la notion confusionniste de « réfléchi indirect », nous proposons d'appeler ces pronoms « logophoriques », c'est-à-dire « renvoyant au discours ». C'est parce que l'auteur de ce discours n'est pas nécessairement présenté comme tel dans les énoncés que nous avons préféré ce nom à un nom qui aurait signifié « renvoyant à un locuteur ». Nous allons examiner le comportement des logophoriques en mundang, en tuburi, en éwé et dans quelques langues oubanguiennes. Nous comparerons ensuite ces données à celles d'une langue vivante où les emplois du réfléchi ont des points communs avec ceux qu'on observe en latin, le japonais, pour mieux caractériser négativement le logophorique, qui ne semble pas exister dans ces deux langues (le coréen, en revanche, possède un logophorique à signifiant zéro).

6. Le signe *a* note une voyelle postérieure à appendice uvulaire ; *;* note la longueur, opposée à la bréveté ; *I* note une voyelle intermédiaire entre *i* et *e*, les trois degrés d'aperture étant attestés dans cette langue comme en de rares autres (cf. le khmer).

# I. Les logophoriques en mundang.

Les exemples mundang que nous citons ci-après sont empruntés au corpus que nous avons recueilli au cours de trois enquêtes à Léré (Tchad) et à Kaélé (Cameroun), en 1970, 1971 et 1973. Les résultats de ces enquêtes sont en voie de publication (description phonologique et grammaticale, et comparaison avec le tuburi, apparenté génétiquement et typologiquement).

On trouve en mundang trois formes *zɪ̃*, *ázɪ̃* et *Mɪnʔ*, employées les deux premières comme pronoms proprement dits (la deuxième est la forme forte, avec préfixation d'un *á-* comme dans les pronoms du paradigme principal), et la troisième comme expansion d'un nominal, au sens possessif. Ces formes réfèrent ordinairement au sujet d'un verbe déclaratif-constatif ou déclaratif-injonctif. Elles sont particulièrement fréquentes dans les dialogues ou dans les entretiens plurilatéraux rapportés par le locuteur principal, chaque répartie étant introduite par des verbes signifiant « dire », « répondre », « ordonner », etc. Ces verbes, que nous appelons *verbes introducteurs*, sont parfois suivis, comme dans d'autres langues<sup>8</sup>, d'un morphème que nous appelons *ouvreur*, le morphème *jé*, non indispensable en mundang<sup>9</sup>. Le verbe introducteur et son sujet apparaissent toujours dans un contexte tout proche du logophorique, le plus souvent l'énoncé qui précède immédiatement, parfois un énoncé légèrement antérieur, jamais un énoncé trop ancien, par le déroulement temporel du discours dans une langue de l'oralité, pour que l'auditeur ou les auditeurs en aient encore le souvenir.

Voici des exemples d'occurrence des logophoriques ainsi définis par leurs conditions d'emploi :

(I) à *rɪ̃* *zɪ̃* *lwà* *fàn* *sā̃*:

il déclarer log.<sup>10</sup> trouver chose beauté

« Il déclara qu'il avait trouvé quelque chose de beau »

7. Les consonnes majuscules, pour le mundang comme pour le tuburi, notent des préglottalisées. En mundang, la corrélation de glottalisation intéresse à la fois les occlusives, les nasales et les continues. Ce dédoublement de trois séries par le même trait est un fait rare, à en croire Troubezkoj, qui n'en cite comme exemple que l'irlandais (*Grundzüge der Phonologie*, p. 143). Nous avons étudié la phonologie mundang dans « About system constraints in the presentation of phonemes in Mundang », *J. of Afr. lingu.*, Berkeley, 1973.

8. Cf. plus bas, note 23.

9. Pour le tuburi et l'éwé, cf. plus bas, p. 297 et 302-303.

10. « log. » signifie, dans la traduction mot-à-mot, « logophorique ».

(2) à fá zĭl gâ wâ búlúm  
il dire log. être sur le point de battre tam-tam  
« Il dit qu'il allait battre le tam-tam »

(3) á fá zà:Nìn mó dāi Bè ázĭl fá  
il dire jour que arriver modalité d'accompli log. dire  
Bĭ ā: hŷ wé bā  
affaire ce(tte) donner vous modalité de futur  
« Il dit : « Quand le jour se sera levé, je vous conterai cette affaire »

(4) à fá mò ʔĪ zĭl nē  
il dire tu voir log. interrogatif  
« Il lui demanda : « Est-ce que tu m'as vu? »

(5) à fá gŌ<sup>11</sup> mó ʔĪ dē hŷ zĭl Dĭ  
il dire chef que tuer vache pour log. modalité d'injonctif  
« Il dit : « Que le chef tue une vache pour moi! »

(6) à zĭl zā: ā: rù jĭ kĭ  
elle répondre bouche sa nous exclusif détester réciproque  
zĭl Bĭ mō yā wōr  
log. prendre toi (forme complément à ton moyen) case mari  
Min  
log. possessif

« Elle répondit : « Nous nous détestons (mon mari et moi).  
Je t'emmène dans la case de mon mari »

(7) à fá jé zĭl dzō fàn mēy mò hŷ fĪ  
il dit ouvrier log. faire chose ce(tte) tu donner quoi ?  
zĭl nē  
log. interrogatif

« Il dit : « Si je fais cela, que me donneras-tu? »

(8) à fá mò tĭl wāl zĭl ʔĪ Dĭ  
il dire tu se transformer nourriture log. voir modalité  
d'injonctif

« Il dit : « Transforme-toi en nourriture, que je voie! »

Nous avons traduit les deux premiers exemples au « style indirect » et tous les autres « au style direct » parce que les

11. Le signe *O* figure une voyelle postérieure légèrement arrondie, d'aperture intermédiaire entre *u* et *o*, c'est-à-dire semblable à celle de *I*. Le système, à l'arrière comme à l'avant, présente une grande variété de degrés d'aperture.

deux premiers sont les seuls qui, en français, restent clairs dans la formulation par discours rapporté, soit du fait de leur brièveté, soit parce qu'il n'y a d'autre participant exprimé que le locuteur secondaire. Mais en mundang, ils sont tous clairs, et il n'existe pas d'autre possibilité que l'emploi du logophorique.

Dans l'énoncé où il apparaît, le logophorique, quand il n'est pas le possessif (exemple (6)), peut être le sujet du prédicat d'une indépendante (exemples (1), (2) et (6), ou d'une principale (exemple (3), où apparaît la forme forte), ou d'une subordonnée, qu'il s'agisse d'une hypothétique antéposée à marque tonale de dépendance (exemple (7)<sup>12</sup>, ou d'une consécutive présentant la même marque (exemple (8)); le logophorique peut également être le complément d'objet du verbe, le sujet étant représenté par le partenaire du dialogue rapporté (exemple (4), ou le second complément d'un verbe à double rection (exemple (7) : seconde occurrence de *ʒl̥*), ou le régi d'une préposition (exemple (5), où *hŋ* est employé dans un contexte où on peut démontrer qu'il n'est plus le verbe « donner », mais bien la marque de l'attributif).

Plus rarement, le logophorique s'emploie dans un énoncé introduit par un verbe n'appartenant pas à un des types précédents. Il s'agit d'un verbe signifiant « penser, croire », comme dans cet exemple :

*Kàzà kà: fò Bɛ ʒl̥ dzɔ̌ Déné*  
 Kaza modalité d'inceptif penser affaire log. faire comment?  
 « Kaza se mit à se demander comment il allait faire ».

Mais on constate alors que même si aucun discours n'est proféré, il s'agit toujours d'une parole implicite, comme le prouve la possibilité de faire précéder d'un ouvreur *fé* l'énoncé où est employé le logophorique.

Il existe cependant des cas où l'impossibilité du logophorique est révélatrice de tendances qui méritent un examen. Jusqu'ici, en attendant un élargissement d'enquête, nous trouvons deux cas d'exclusion :

*a)* dans une relative :

12. En mundang, le ton de la voyelle initiale ou unique du verbe et celui du pronom sujet constituent ensemble une unité discontinue, dont le signifié correspond à l'aspect. Dans nos exemples, on voit que lorsque l'énoncé est dépendant ou injonctif, la voyelle du verbe présente un ton moyen.



Ex. à *fá mò tĩ dĩb má kál mè nē*  
 il dire tu connaître homme qui dépasser moi interrogatif  
 « Il dit : « Connais-tu un homme qui me dépasse? »

La relative *má kál mè*, dans cet exemple, contient un pronom du paradigme principal, le pronom *mè*, première personne du singulier.

b) dans une séquence de forme fixe, couplet, proverbe, où le locuteur secondaire n'est pas personnellement mis en scène, et qu'il introduit lui-même dans son discours à titre de citation, sans s'identifier au « je » qui y parle :

Ex. à *kán zá: ā: dzák fá jáklè jáklè mè láe*<sup>13</sup>  
 il mettre bouche sa flûte dire carpe carpe je entendre  
*sā: Bò*  
 beauté ta

« Il emboucha sa flûte et fredonna : « Carpe, carpe, j'ai entendu parler de ta beauté ».

Si on examine ce qui se produit en dehors de ces deux cas d'exclusion du logophorique, c'est-à-dire dans les neuf exemples précédemment cités, il apparaît clairement que la distinction y est toujours maintenue entre le locuteur principal et le locuteur secondaire, ainsi qu'entre ce dernier et un « il » qui n'est pas une personne intégrée à une communication et peut référer à n'importe qui et n'importe quoi. Le *mè* personnel et le *Bè* possessif ne réfèrent normalement qu'à la personne dont l'avènement comme locuteur est lié à l'acte de communication linguistique lui-même. Le *à(kò)* personnel et le *ā:(Ī)* possessif réfèrent à ce ou celui dont le « je » parle ou qu'il met en scène, et c'est au sein du discours réel ou implicite de ce dernier que les logophoriques apparaissent, distinguant nécessairement ce « je » au second degré du « je » que le discours pose à la fois comme référent et comme référé. Dès lors, en dehors des cas d'exclusion, aucune ambiguïté n'est possible en mundang. En français, au contraire, comme le fait remarquer E. Benveniste, « Si je perçois deux instances successives de discours contenant *je*, proférées de la même voix, rien... ne m'assure que l'une d'elles ne soit pas un discours rapporté, une citation où *je* serait imputable à un autre. »<sup>14</sup>. Pourtant, le maintien des formes de la première

13. Le signe *ae* note une voyelle d'aperture intermédiaire entre *e* et *a*.

14. « La nature des pronoms », repris dans *Problèmes de linguistique générale*, p. 252.

personne dans les deux cas de la relative et du texte figé que le locuteur secondaire reproduit semble créer une ambiguïté. En fait, au sein d'une proposition qui n'est qu'une détermination nominale, le risque de confusion entre les deux locuteurs a moins d'importance que dans les principales et dans les subordonnées complétives et circonstancielles, ce qui, remarquons-le, n'empêche pas que dans d'autres langues (voir ci-dessous le cas du tuburi), le logophorique soit possible même dans les relatives. Quant au second cas, celui des textes figés que le locuteur secondaire cite, les formes de première personne ne peuvent évidemment y référer au locuteur principal, du fait qu'elle constituent un troisième discours au sein même du discours rapporté.

Quoi qu'il en soit de ces deux cas d'exclusion, il est utile de noter encore qu'une personne engagée elle aussi dans l'acte de communication, la « deuxième personne », ne donne pas lieu à des formes spéciales au discours rapporté. *mò* « tu », *Bò* « ton (ta, tes) », ainsi que *wè* « vous », *Biri* « votre (vos) » présentent des flexions tonales selon leurs fonctions, mais sont indistinctement utilisés pour référer à celui ou ceux auxquels s'adresse le discours, que celui-ci soit tenu par le locuteur principal ou par le locuteur secondaire. Certes, celui à qui le discours est adressé n'est pas, pendant qu'il est proféré, un locuteur, mais il pourrait y avoir, comme en éwé (cf. *infra*), un logophorique référant à lui. Le récepteur pourrait aussi donner lieu à deux formes distinctes, selon qu'il est le récepteur du message principal ou celui du message secondaire. En fait, seule l'identité des *locuteurs* les uns par opposition aux autres est en jeu au moment où ils parlent, même s'il est vrai que *je* sois lié à *tu* par une relation d'inversion. Il serait intéressant de rechercher les langues où un « tu » auditeur du discours principal aurait une forme différente du « tu » auditeur du discours rapporté. En tout état de cause, en mundang, ce qui est le plus clairement indiqué et sur quoi il n'y a pas d'ambiguïté, c'est l'identité propre des divers locuteurs dont les discours s'imbriquent.

On notera qu'il n'existe pas en mundang de logophorique correspondant à la première personne du pluriel. Nous avons vu dans l'exemple (6) un « nous » exclusif référant à l'ensemble constitué par le sujet du verbe « dire » (ici « répondre ») et une autre personne, à l'exclusion du destinataire du discours. On trouve dans l'exemple suivant un « nous » inclusif référant aux locuteurs secondaires, dans un énoncé injonctif qui s'adresse à tous les intéressés et n'exclut personne :

à f'á rɛ nà kām fɛ  
 il dire pluriel nous inclusif fixer (+injonctif tonal) fête  
 « Ils dirent : « Fixons (le jour de) la fête! »

Pourtant, même en l'absence d'une précision qui, au contraire, est présente en tuburi, où un logophorique pluriel est distingué du singulier, il n'y a pas d'ambiguïté en mundang : le « nous » qui suit un verbe déclaratif appartient au discours que ce verbe introduit et ne peut donc inclure le locuteur principal. Dès lors, on pourrait se demander si au singulier, de même, l'emploi des formes de la première personne ne serait pas possible, puisque, en tout état de cause, elles ne référerait qu'au locuteur secondaire, venant après un verbe introducteur. C'est là se demander pourquoi une langue ne fait pas ce qu'on souhaite qu'elle fasse. Mieux vaut partir des faits attestés, pour constater, dans le cas qui nous occupe, que les formes de la première personne du singulier sont, en dehors des cas d'exclusion du logophorique que nous avons mentionnés, totalement absentes du discours rapporté, et qu'au pluriel, il faut mettre en lumière l'hétérogénéité des sens sous le syncrétisme des formes, et apercevoir dans le *rà* exclusif et le *nà* inclusif respectivement deux exclusifs et deux inclusifs, selon qu'il s'agit du discours direct ou du discours rapporté. Le *nà* qui suit un verbe déclaratif, par exemple, ne peut référer qu'à l'ensemble constitué par le ou les locuteur(s) secondaire(s) et le ou les destinataire(s) du discours rapporté, tout comme *zɪ* réfère au locuteur secondaire. C'est pourquoi il est impossible de traduire littéralement en mundang des énoncés français comme « il dit que je ne sais pas le mundang » ou « ils disent que nous n'avons pas coupé le mil ». Si le discours est adressé au locuteur principal, on aura « il me dit : « Tu... » ou « ils nous disent : « Vous... ». S'il ne l'est pas, ce sera le locuteur principal qui présentera son discours, en employant une formule d'imputation comme le français « d'après ce qu'il dit » ou « selon lui », etc. En mundang, c'est un syntagme *Bɛ ā* : « dans sa parole », et l'on sait que dans de nombreuses langues on se sert de morphèmes dérivatifs intégrés au verbe, qui peuvent, dans certains cas, avoir un sens beaucoup moins précis que le *Bɛ ā* : du mundang, et imputer, par exemple, la formulation du procès à un ou des locuteurs indéterminés par lesquels le locuteur principal a appris ce qu'il dit : tel est le cas du suffixe *-miş* du turc. Ce qui ressort, en tous cas, de l'impossibilité d'une formulation

comme « il dit que je... » est qu'il n'existe pas en mundang de discours indirect. Le « discours rapporté » est un discours direct au sein duquel le locuteur principal ne peut se réintroduire. Pour la même raison, toute « troisième personne » en est bannie, comme le montre le refus surpris des informateurs à qui on propose des calques du français « il dit qu'il... ». Les logophoriques du mundang renvoient donc bien à un discours.

## II. *Les logophoriques en tuburi.*

Les exemples cités ci-après proviennent du corpus recueilli au cours de deux enquêtes à Dawa (Tchad) et à Doukoula (Cameroun), en 1971 et 1973.

Dans cette langue, dont nous entreprenons de démontrer ailleurs l'étroite parenté avec le mundang, les faits relatifs aux logophoriques sont un peu différents de ceux que nous venons de voir. D'une part, le personnel et le possessif ont la même forme, *sē* (le ton phonologique moyen est réalisé bas ou haut dans certains contextes, selon des règles d'attraction et de chute ou élévation tonale dont nous ne donnerons pas ici le détail, notant toujours un ton moyen). D'autre part, l'ouvreur *gā* apparaît toujours avant le début du discours, et parfois seul, le verbe introducteur lui-même pouvant être absent. En outre, ce verbe n'est pas seulement un déclaratif-constatif ou un déclaratif-injonctif. Il est souvent optatif, d'exhortation ou de volonté. Ainsi, on peut avoir, aussi bien,

— *á (rīŋ) gā lī sē tʃí sē*  
il dire ouvrier tête log. faire mal log.

« Il dit qu'il a mal à la tête »

et

— *á dā gā sē mò wō lī lūmō*  
il vouloir ouvrier log. que aller à marché

« Il veut aller au marché ».

De plus, il existe en tuburi un logophorique pluriel référant à des locuteurs secondaires : sa forme canonique est *sā:rā* (personnel ou possessif) :

— à<sup>15</sup> (ríŋ) wò gā tí sã:rã tʃí sã:rã  
 il dire pluriel ouvrier tête log. faire mal log.

« Ils ont dit qu'ils avaient mal à la tête ».

On note encore que le verbe introducteur peut fort bien, contrairement à l'usage mundang, n'être employé qu'une fois au début, de sorte que des logophoriques apparaissent dans des énoncés très éloignés de ce verbe dans le temps du discours. Ainsi, un vieil informateur, nous contant l'origine de son clan, nous dit, treize minutes après le passage initial, qui contenait un verbe introducteur (« Mes aînés m'ont appris que... ») :

— sã:rã dúš sō  
 log. se disperser alors

« Ils se sont alors dispersés ».

Une autre particularité par rapport au mundang est que le logophorique s'emploie dans des propositions subordonnées pour renvoyer à un participant dont l'énoncé ne présente pas explicitement le discours, mais qui est pris comme point de référence. Cet emploi, comparable à certains des usages du « réfléchi indirect » en latin classique, est surtout attesté dans les cas où deux participants du procès sont opposés, représentés chacun par des pronoms de deux paradigmes différents :

Ex. wíl pān Bē hày mbár nē gā á  
 enfant père son mod. d'accompli battre lui ouvrier il  
 mò tʃáʔ gítʃē né sē wā  
 que couper mensonge à log. négation prohibitive  
 sò  
 désormais

« L'enfant a été battu par son père pour qu'il ne lui dise plus de mensonges ».

Mais dans d'autres cas, cet emploi du logophorique s'oppose à celui des pronoms du paradigme principal, également possibles, alors qu'en mundang, les logophoriques sont, le plus souvent, ou bien seuls admis, ou bien exclus. Ainsi, dans la proposition relative, qui constitue en mundang, nous l'avons vu, un cas d'exclusion, le locuteur principal a le choix

15. En tuburi comme en mundang, les variations tonales qui concernent solidairement les voyelles du pronom sujet et du verbe sont liées à l'expression de l'aspect.



entre les deux paradigmes, selon qu'il présente le procès comme une réalité indépendante de la personne dont il rapporte les paroles ou la pensée, ou qu'au contraire il le lui fait assumer en un discours virtuellement produit. Ainsi s'opposent les deux énoncés suivants :

— *á Dīk tí mǎy mà:gā à kó n sú:*  
il penser à jeune fille relatif il voir anaphorique hier  
*mònò*  
corrélatif

« Il pense à la jeune fille qu'il a vue hier »

— *á Dīk tí mǎy mà:gā sē kó n sú: mònò.*

Il est difficile de traduire en français cette différence. Il semble, d'après les explications des informateurs, que le second énoncé n'implique pas nécessairement que l'intéressé dise, pense ou rêve qu'il a rencontré la jeune fille, mais qu'en tout état de cause, le locuteur principal indique qu'il n'intègre pas à son propre discours la réalité du procès. La même possibilité de choix apparaît avec les expressions marquant le sentiment. Il n'est pas du tout nécessaire, pour que le logophorique puisse être employé, qu'il réfère au sujet grammatical du verbe de sentiment :

Ex. *Bíl Bē gò fē: tí mà:gā sē*  
cœur son modalité assertive être heureux sur relatif log.  
*dá? mbàrgā mònò*  
trouver enfantement corrélatif

« Elle est heureuse d'avoir enfanté ».

A cette formulation s'oppose celle-ci : *Bíl Bē gò fē: tí mà:gā à dá? mbàrgā mònò.*

Dans certains cas, il n'y a pas accord entre les usagers. Ainsi, selon les uns, le logophorique seul est possible dans

*hÍ:nÍ dzǒ nē gā sē lÍ? tʃlǵl*  
peur faire lui ouvreuse log. tomber maladie

« Il a peur de tomber malade ».

Selon les autres, on peut employer soit *sē*, soit *á*. D'après ce qui précède, on peut supposer que pour ceux qui n'admettent que le logophorique, ce dont on a peur s'exprime de préférence dans le discours propre de celui qui a peur, alors que pour les autres, il est possible à un tiers d'en parler de l'extérieur.

Comme nous l'avons vu, l'ouvreur *gā* n'apparaît nécessairement qu'avec le premier énoncé du discours rapporté. Mais il existe au moins un cas où le logophorique est employé sans aucune marque de discours rapporté, même lointaine. C'est celui dans lequel ce pronom présente un locuteur secondaire défini comme tel par l'existence d'un discours vis-à-vis duquel le locuteur principal prend ses distances, par exemple parce qu'il le désavoue. Ainsi, on dit

*dzī* *tʃáʔ* *gīlīʔē* *dīŋ* *sē*  
celui qui couper mensonge être log.

« Le menteur, c'est lui »

et

*dzār* *tʃár*<sup>16</sup> *gīlīʔē* *dīŋ* *sā:rā*  
ceux qui couper mensonge être log.

« Les menteurs, ce sont eux ».

Cet emploi a l'intérêt de montrer combien est importante la différence, formellement marquée, entre le discours propre du locuteur, et tout discours, même évoqué seulement, et non effectivement rapporté, dont il n'est pas l'auteur.

Pour caractériser, par rapport à ce qu'on a exposé plus haut pour le mundang, les conditions d'emploi des logophoriques en tuburi, il faut observer qu'ici encore, l'identification des discours respectifs les uns par opposition aux autres est toujours formellement marquée. Mais les emplois sont plus souples qu'en mundang. La référence à un discours seulement implicite et non proféré est beaucoup plus fréquente. Le libre choix entre les deux paradigmes selon la position prise par le locuteur principal vis-à-vis du discours rapporté indique clairement qu'il s'agit ici d'un discours indirect, comme le confirme le caractère obligatoire du morphème ouvreur devant les premières séquences. Ce morphème *gā* s'est même figé, en tuburi comme dans bien d'autres langues, en marque de subordination, et c'est ce qu'on peut voir dans ceux des exemples précédents où il introduit des propositions dépendantes, en particulier complétives ou finales. C'est même par

16. En tuburi, comme en mundang, un grand nombre de verbes transitifs prennent certains suffixes, ou même changent totalement de forme, en accord avec la pluralité du sujet, ou de l'objet, ou du procès. Ici, c'est la pluralité de l'antécédent (*dzār*) d'une relative à marque tonale d'annexion (*tʃár*) qui commande la forme verbale à suffixe *-r*.

ce figement en outil d'hypotaxe que l'on doit expliquer la possibilité du logophorique dans les relatives. En effet, le relatif tuburi est constitué de *mà*: (joncteur utilisé dans la détermination adnominale autre que relative, c'est-à-dire adjectivale, démonstrative, etc.) + *gā*, ce dernier ayant précisément pour rôle de faire d'un énoncé entier un déterminant de nominal (= proposition relative). Mais comme *gā* se trouve être en même temps le morphème ouvreur de discours secondaire, les propositions relatives, introduites par un *mà:gā* qui comporte *gā*, peuvent contenir un logophorique. Cette mécanisation du morphème ouvreur en marque d'hypotaxe est loin d'être particulière au tuburi et son étude détaillée peut apporter des lumières à l'histoire de bien des langues et à la linguistique générale, en permettant de préciser les liens entre l'ouverture de discours et la subordination, ou même, dans certains cas, l'épithèse. Mais pour nous en tenir à notre présent objet, insistons surtout sur le fait que l'emploi du logophorique n'est pas lié en tuburi, comme il l'est en mundang, à un discours direct au sens strict.

### III. *Le cas de l'éwé.*

Nous utilisons pour cette langue les données présentées par Westermann<sup>17</sup>, Ansre<sup>18</sup> et Clements<sup>19</sup>.

Dans l'éwé parlé au nord du Ghana (dialectale Anlo) ainsi que dans d'autres langues du groupe kwa, comme l'avatime, l'idoma, l'igbo, le yoruba, il existe, de même qu'en tuburi, des logophoriques pouvant référer non seulement au sujet d'un verbe « dire », mais aussi à celui d'un verbe « croire », « vouloir », « ordonner », « viser à ». Leurs formes sont *yè* pour le singulier, *yèwo*<sup>20</sup> pour le pluriel. L'élément *be* « dire », qui introduit le discours rapporté, apparaît toujours, également, quand le verbe introducteur est autre que « dire ». Une originalité par rapport au mundang et au tuburi est que le logophorique peut référer aussi à une ou plusieurs « deuxièmes personnes » :

17. *Grammatik der Ewe-Sprache*, Berlin, Dietrich Reimer, 1907.

18. *The grammatical units of Ewe*, Ph. D. Dissertation, University of London, 1966.

19. « The 'self-reporting' pronoun /yè/ in Ewe », in *Papers from the fourth Annual Conference on African Linguistics*, New York, Queens College, April, 1973.

20. Nous reproduisons la notation de Clements, qui ne marque que certains tons.

- Ex. — *kofi be e dzo* (sans logophorique) « Kofi a dit qu'il (un autre que lui) est parti »
- *kofi be yè dzo* « Kofi a dit qu'il (lui-même) partait »
- *è dyi be yè a* (modalité d'inaccompli) *dzo a* (interr.) « Veux-tu partir? »
- *è be yèwo a va* « tu as dit que vous viendriez »

Dans le dernier exemple, on note que le logophorique pluriel peut référer à un « tu » inclus dans le « vous ». Ainsi, le logophorique est simplement coréférentiel de celui qui parle ou dont la pensée ou les sentiments sont rapportés, qu'il s'agisse d'un locuteur secondaire étranger à la communication du moment, ou du récepteur lui-même, devenant, sans prendre la parole, locuteur secondaire au sein du discours du locuteur principal. C'est là une situation fort différente de celles que nous avons précédemment analysées. Pourtant, c'est bien toujours de logophorique qu'il s'agit, puisqu'un discours, explicite ou virtuel, est, quel qu'en soit l'auteur, l'objet d'une référence par formes spécifiques.

Il existe cependant des contextes où *yè(wo)* ne peut s'employer : la proposition relative d'une part, la complétive suivant un verbe de perception d'autre part :

- Ex. — *kofi do nku nyonuvi hi dze e gbo dyi*  
 Kofi poser œil fille relatif rester lui côté sur  
 « Kofi s'est rappelé qui était la jeune fille qui se trouvait à côté de lui »

- *kofi se koku wò le e dzu m*  
 Kofi entendre Koku il être lui insulter progressif  
 « Kofi a entendu Koku l'insulter ».

Dans ces deux exemples, *e* « lui » est seul possible, à l'exclusion du logophorique. Nous avons vu que la même exclusion s'applique aux relatives en mundang, et que si elle n'a pas lieu en tuburi, c'est parce que le morphème ouvreuse de discours, figé en outil d'hypotaxe, entre comme élément de composé dans le signifiant du relatif. Tel n'est pas le cas du *be* de l'éwé, mais ce morphème s'est également figé, d'une façon plus particulière, en outil obligatoire d'ouverture de

discours, même si le verbe introducteur n'est pas « dire ». L'ouvreur *gā* du *tuburi* n'apparaît qu'avec le premier énoncé du discours rapporté, alors qu'en éwé, l'emploi du logophorique est lié à la présence de *be* « dire ». Cela ne signifie pas qu'il y ait toujours discours explicite, mais le logophorique est toujours coréférentiel de celui que Clements appelle « experier » et qui est le participant du point de vue duquel est présenté le procès. Le fait que ce point de vue engage l'intéressé, qu'il profère ou non une parole est, selon Clements, la cause de l'exclusion du logophorique dans les complétives suivant un verbe de perception, car il s'agirait d'un acte involontaire. Au contraire, après les verbes que l'auteur appelle « psychologiques », il n'y aurait aucune exclusion. Ce qui, pour nous, mérite surtout d'être souligné, ici comme en *tuburi*, c'est qu'il n'est pas nécessaire que le terme qui représente l'« experier » soit le sujet du verbe introducteur. Ainsi, les quatre énoncés suivants signifient « elle est heureuse d'avoir un enfant », et seul le troisième répond à ce trait, ce qui n'empêche pas le logophorique d'être présent dans tous :

- |     |            |               |               |             |
|-----|------------|---------------|---------------|-------------|
| (1) | <i>dyi</i> | <i>dzo</i>    | <i>e</i>      |             |
|     | cœur       | renforcer     | elle          |             |
| (2) | <i>e</i>   | <i>dzo</i>    | <i>dyi</i>    | <i>na e</i> |
|     | cela       |               | pour          |             |
| (3) | <i>e</i>   | <i>kpo</i>    | <i>dyidzo</i> |             |
|     | elle       | voir          | force de cœur |             |
| (4) | <i>do</i>  | <i>dyidzo</i> | <i>na e</i>   |             |
|     | poser      |               |               |             |
- } *be yè a dyi vi*  
porter enfant

Mais comme en *tuburi*, l'ouvreur peut s'employer avec ou sans logophorique, selon que le locuteur principal assume dans son propre discours ou fait assumer au locuteur secondaire la réalité du procès rapporté. Ainsi s'opposent les deux énoncés

*e nyo na ama be yè a dyi vi*  
cela être bon

« Cela ferait plaisir à Ama d'avoir un enfant »

et

*e nyo na ama be wò a dyi vi.*

Il en est de même dans les propositions finales ou consécutives.



Ainsi, dans les trois langues africaines que nous venons d'examiner, que le locuteur secondaire profère ou non des paroles, que le morphème ouvre soit ou non obligatoire dans le contexte immédiat, l'emploi des logophoriques suppose toujours référence à un discours différent du discours principal.

#### IV. *Les logophoriques dans quelques langues oubanguiennes.*

Nous disposons de matériaux directement accessibles sur les logophoriques de quelques langues oubanguiennes grâce aux travaux de l'Équipe de Recherche 74 du C.N.R.S. En ngbaka, en gbandili et en banda (parlés en République Centrafricaine), il existe, selon F. Cloarec-Heiss, une distinction « entre le discours direct et le discours indirect » pour les modalités personnelles sujet et objet, ainsi que pour les possessifs. On trouve dans le n° 14 de la *SELAF*<sup>21</sup> une liste de ces unités pour chacun de ces trois contextes (p. 62, 66, 68 et 69). Les inventaires s'enrichissent du fait qu'en ngbaka, les pronoms objets directs se distinguent formellement des pronoms objets indirects, dans le paradigme des logophoriques comme dans l'autre paradigme; par ailleurs, les possessifs des nominaux se distinguent de ceux des nominoïdes (noms dépendants désignant les parties du corps) dans les deux paradigmes en ngbaka et en banda. Il s'ensuit une profusion remarquable des formes, encore augmentée pour le ngbaka par le fait que dans cette langue, le logophorique peut référer à une « deuxième personne », comme en éwé, mais aussi, dans le cas du possessif, à une première personne, donnant lieu, dans les cas du pronom objet direct et du possessif, à des formes distinctes de celles de la troisième personne.

Cependant, l'emploi de ces formes, beaucoup plus nombreuses que dans les autres langues examinées, paraît soumis à des conditions plus strictes. F. Cloarec-Heiss précise que les logophoriques s'emploient « si le sujet de la subordonnée est le même que celui de la principale » (p. 62). Dans la description la plus complète que l'on possède du ngbaka<sup>22</sup>, il est dit aussi que « les personnels et les possessifs concernant la même personne que le sujet de la principale ont une forme particulière au discours indirect; les autres personnels et

21. F. Cloarec-Heiss, *I. Banda-Linda de Ippy, II. Les modalités personnelles dans quelques langues oubanguiennes (Discours direct-Discours indirect)*, Société d'études linguistiques et anthropologiques françaises, Paris, Klincksieck, 1969.

22. Jacqueline M. C. Thomas, *Le parler ngbaka de Bokanga*, Paris, 1963.

possessifs, ne concernant pas le sujet de la principale, restant les mêmes que ceux du discours direct » (p. 287). En effet, aucun des dix exemples donnés p. 288-289 ne présente la situation que nous avons rencontrée en tuburi et en éwé, où le logophorique n'est pas nécessairement coréférentiel du sujet grammatical du verbe introducteur :

Ex. ʔé kō Bēē Bō ʔi nō tēbōlō

il dire à elle ouvrier log. aller forge

« Il lui dit qu'il allait à la forge ».

Cependant, ici comme en tuburi, le morphème ouvrier, *Bō*, que l'auteur appelle une « conjonction », apparaît très fréquemment sans verbe introducteur, ce dernier étant pourtant présent quand il s'agit non d'un verbe déclaratif, mais d'un déprécatif, d'un assertif, etc.<sup>23</sup>.

Ainsi, les données des langues oubanguiennes ne se distinguent que sur des points de détail de celles des trois autres langues précédemment examinées. Ici comme là, il existe un paradigme de logophoriques, c'est-à-dire de pronoms toujours coréférentiels de l'auteur réel ou virtuel d'un discours secondaire.

## V. La situation en japonais moderne.

Il est intéressant d'opposer les données qui précèdent à celles d'une langue qui, malgré l'apparence, ne possède pas de véritable logophorique. Le pronom *zibun* du japonais a donné lieu à une abondante littérature, dont nous n'exploiterons que les titres les plus récents.

*zibun* est utilisé aussi bien comme réfléchi que comme pronom coréférentiel de l'auteur d'un discours secondaire. Cette particularité, qui rapproche le japonais du latin classique, le distingue nettement des langues africaines étudiées. En outre, l'emploi de *zibun* comme coréférentiel de l'auteur d'un discours secondaire n'est pas lié à la présence d'un morphème ouvrier. Il est beaucoup plus libre qu'en éwé et même qu'en tuburi. Il est courant dans les relatives, entre autres celles qui déterminent un nom comme *tokoro* « endroit »

23. Il faut signaler que l'association d'un verbe introducteur « dire » et d'un morphème ouvrier est un fait courant en Afrique. Nous l'avons mentionné pour un parler arabe dans notre *Profil d'un parler arabe du Tchad*, Paris, Geuthner, 1974, p. 50.

(« à l'endroit où »), etc., et dans les subordonnées temporelles commandées par *toki* « quand ». Mais de par cette liberté même, jointe à l'homophonie avec le réfléchi, *zibun* est souvent ambigu, d'autant plus qu'il n'est nullement nécessaire que ce pronom soit coréférentiel du sujet de la principale. Dans l'exemple suivant, cité par Takatsugu Oyakawa<sup>24</sup>, deux sens sont possibles selon que *zibun* réfère à l'un ou à l'autre des deux participants :

<i>Goro</i>	<i>wa</i>	<i>otooto</i>	<i>ni</i>	<i>zibun</i>
Goro	focalisateur	sœur cadette	marque d'agent	soi-même
<i>no</i>	<i>sigoto</i>	<i>o</i>	<i>s - ase - la</i>	
joncteur	travail	marque d'objet	faire faire	accompli

« Goro fit faire son travail à sa sœur cadette » ou « Goro fit faire son travail par sa sœur cadette » (on notera au passage la différenciation que permet au français l'utilisation qu'il fait dans certains contextes factitifs, comme d'autres langues, de la marque d'attributif comme marque d'agent. Précisons, pour le cas où la différence de sens entre les deux traductions que nous proposons ne paraîtrait pas évidente, que le travail dont il est question dans cet exemple peut être celui de Goro ou celui de sa sœur).

Cette ambiguïté peut être levée, mais cela précisément s'il est possible de se servir d'une formulation en discours direct, c'est-à-dire quand les paroles d'un locuteur secondaire sont rapportées. Ainsi, *zibun* est ambigu dans le premier de ces deux exemples, où le discours injonctif est indirectement rapporté par l'emploi du morphème *yoo*, le verbe étant à la forme neutre en *-u* ; au contraire, il n'y a pas d'ambiguïté dans le second exemple, où est employé le morphème *to*, ouvrier de discours direct, et où, par conséquent, le verbe de l'injonction est à la forme en *-e* d'« impératif brusque » :

— <i>syoogun</i>	<i>wa</i>	<i>heisotu</i>	<i>ni</i>	<i>zibun</i>
général	focalisateur	soldat	marque d'agent	soi-même
<i>no</i>	<i>kutu</i>	<i>o</i>	<i>migak - u</i>	<i>yoo</i>
joncteur	chaussures	marque d'objet	cirer	« que »
<i>meireisi-la</i>				
ordonner	accompli			

— *syoogun wa heisotu ni zibun no kutu o migak-e to meireisi-la*<sup>25</sup>

24. « Japanese reflexivization », *Papers in Japanese Linguistics*, Volume 2, n° 1, Été 1973, Université de Californie, Berkeley, p. 97.

25. *Ib.*, p. 126.

Le premier exemple donne en français un énoncé ambigu comme dans l'original : « Le général a ordonné au soldat de cirer ses chaussures ». Le second donne : « Le général a dit au soldat : « Cirez vos chaussures ! » ».

L'intérêt de ces deux exemples pour notre propos est de faire apparaître une différence essentielle entre les faits japonais et ceux des langues africaines examinées. Ici, loin qu'un logophorique permette d'imputer avec certitude un certain discours à un certain locuteur, c'est la marque du discours direct qui lève l'ambiguïté attachée à un pronom du discours rapporté qui est homophone du pronom réfléchi.

Il convient de noter, cependant, que le choix entre *zibun* et les pronoms non réfléchis permet en japonais, comme en tuburi et en éwé, d'imputer ou de ne pas imputer la réalité du procès rapporté au locuteur secondaire. Une controverse a récemment opposé deux spécialistes japonais à propos de la façon exacte dont le locuteur secondaire est impliqué dans le procès en cas d'emploi de *zibun*. Selon Kuroda<sup>26</sup>, c'est simplement du « point de vue du sujet » que les faits sont présentés alors. Ainsi, des deux exemples suivants, le second, par opposition au premier, propose le point de vue du locuteur principal. Tout comme pour les cas précédemment étudiés (tuburi et éwé), le français, qui ne connaît pas cette différence au niveau des pronoms, n'offre pas de moyen grammatical direct de la restituer, ce qui ne veut évidemment pas dire qu'au niveau du lexique il ne puisse pas le faire :

— <i>Yamada-si</i>	<i>wa</i>	<i>zibun</i>	<i>no</i>	<i>ie</i>
M. Yamada	focalisateur	soi-même	joncteur	maison
<i>ga</i>	<i>yake-ta</i>	<i>no</i>	<i>o</i>	
marque du « sujet »	brûler accompli	« que »	marque d'objet	
<i>mada</i>	<i>sir-ana-i</i>			
encore	ne sait pas			

— *Yamada-si wa kare no ie ga yake-ta no o mada sir-ana-i*  
(*kare* est le pronom de « troisième personne », « il ») « M. Yamada ne sait pas encore que sa maison a brûlé ». Plus récemment, Kuno<sup>27</sup>, affinant l'analyse, a tenté de montrer que l'emploi de *zibun* impliquait une prise de conscience : « The constituent

26. « Where epistemology, style and grammar meet », à paraître dans *Studies presented to Morris Halle*. Les exemples que nous reproduisons sont cités par Takatsugu Oyakawa, dans l'article dont nous donnons les références en note (24), et à la page 129 de cet article.

27. « Pronominalization, reflexivization and direct discourse », *Linguistic Inquiry*, 3. 2, p. 192.



clause that contains *zibun* represents an action or state that the referent (i.e. a noun phrase of the matrix sentence with which *zibun* is coreferential) *is aware of* at the time it takes place... or... *has later come to be aware of*, and *is now reflecting upon* ». A son tour, Kuroda cite des contre-exemples, dans lesquels *zibun* s'emploie alors qu'on ne peut toujours dire que le participant auquel il réfère soit conscient ou informé de la réalité du procès : ainsi, Kuroda propose l'énoncé :

<i>John</i>	<i>wa</i>	<i>Bill</i>	<i>ga</i>	<i>zibun</i>	<i>o</i>
Jean	focalisateur	Bill	marque du « sujet »	soi-même	marque
<i>ut</i>	<i>ta</i>	<i>toki</i>	<i>Mary</i>	<i>no</i>	<i>soba ni</i>
d'objet	frapper	accompli	quand	Marie	joncteur côté à
<i>tat-te</i>		<i>ita</i> <sup>28</sup>			
debout		était			

« Jean était debout à côté de Marie quand Bill l'a frappé ».

Selon Kuroda, pour peu que le coup ait tué Jean, il n'est pas question de dire qu'il en ait eu conscience. Sans doute cela se laisse-t-il discuter, mais tel n'est pas notre objet. Quelle que soit la façon dont le participant coréférentiel de *zibun* est impliqué dans le procès, il est certain que le japonais, même s'il ne possède pas de logophorique proprement dit, appartient avec le tuburi et l'éwé à l'ensemble, sans doute assez vaste, des langues où existe une différenciation formelle permettant au locuteur principal de prendre à son compte un procès prédiqué dans une proposition dépendante, ou au contraire de marquer ses distances par rapport à sa formulation.

Il reste que *zibun* ne présente pas les propriétés essentielles des logophoriques du mundang, du tuburi, de l'éwé ou du ngbaka, et que dans l'état actuel de notre documentation, nous ne pensons pas que la notion de logophorique soit applicable au « réfléchi » du japonais. La raison de cette exclusion n'est pas seulement l'homophonie entre pronom du discours rapporté et opérateur de réflexivité. Ce fait formel demeure secondaire. Il peut fort bien exister un morphème qui réponde aux conditions d'emploi du logophorique et dont le signifiant soit zéro. C'est le cas, semble-t-il, en coréen, où le pronom de « troisième personne » n'est exprimé, dans une complétive dépendant d'un verbe déclaratif, que s'il n'est pas coréférentiel du sujet de ce verbe. Ainsi, dans le premier énoncé ci-dessous,

28. S.-Y. Kuroda, « On Kuno's direct discourse analysis of the Japanese reflexive *zibun* », *Papers in Japanese Linguistics*, 2, 1, 1973, p. 145.



l'absence de *k̄i* dans la proposition *ka kess ta* indique nécessairement que le sujet de cette proposition est le même que celui du verbe déclaratif *mal-ha*, ce qui revient à poser un logophorique de signifiant zéro. Au contraire, dans le second énoncé, la présence de *k̄i* indique nécessairement que ce pronom a pour référent quelqu'un d'autre que Han<sup>29</sup> :

—	<i>kɪi</i>	<i>ka</i>	<i>ka</i>	<i>kess</i>	<i>ta</i>
	il	marque du sujet	aller	futur	morphème final d'énoncé
		<i>ko</i>	<i>mal-ha</i>	<i>əss</i>	<i>ta</i>
	déclaratif <sup>30</sup>	marque d'objet	dire	accompli	morphème final d'énoncé déclaratif

« Il a dit qu'il irait »

—	<i>Han</i>	<i>ka</i>	<i>kɛi</i>	<i>ka</i>	<i>lɛna</i>	<i>əss</i>
	Han	marque du sujet	il	marque du sujet	partir	accompli
		<i>la</i>		<i>ko</i>		<i>mal-ha</i>
	morphème final d'énoncé	déclaratif		marque d'objet		dire
	<i>əss</i>		<i>la</i>			
	accompli	morphème final d'énoncé	déclaratif			

« Han a dit qu'il (un autre que lui-même) était parti ».

Il serait souhaitable que l'enquête sur les logophoriques, dont cette étude présente l'amorce, soit étendue au plus grand nombre de langues possible. Encore qu'il ne s'agisse que d'une pièce réduite du vaste dossier des référents personnels, il n'est pas exclu qu'il y ait des enseignements à tirer, pour la linguistique générale, d'une semblable enquête. Mais elle peut également apporter des éléments nouveaux dans un débat voisin, relatif aux diverses façons dont les langues marquent la présence d'un discours au sein du discours. Il peut s'agir d'un « dire » autre que celui du locuteur, et l'on est ramené au problème du logophorique. Mais il peut aussi s'agir du « dire » même du locuteur. On sait l'importance que peuvent prendre dans certaines langues (moré, coréen, etc.) les énoncés, formellement marqués, qui équivalent à « je dis que je ... », cas particuliers, sans doute, de ce qu'on a appelé, d'un terme fort diversement accommodé aujourd'hui, les

29. Nous empruntons ces exemples à Hong Bae Lee, « Performatives in Korean », *Papers from the sixth regional meeting of the Chicago Linguistic Society*, Chicago, avril 1970, p. 364 et 378.

30. Il s'agit du morphème qui, en coréen comme dans d'autres langues (cf. *moré me*) marque obligatoirement toute proposition assertive ou déclarative.

« performatifs ». On sait aussi que même au niveau de la formation des unités linguistiques, le « dire » peut être présent. E. Benveniste a montré que les verbes dérivés de locutions, qu'il appelle « délocutifs », sont avec leur « base nominale dans la relation « dire ... », et non dans la relation « faire ... » qui est propre au dénominatif. Ce n'est pas le caractère le moins instructif de cette classe de nous montrer un signe de la langue dérivant d'une locution de discours et non d'un autre signe de la langue. »<sup>31</sup> L'existence des logophoriques, quant à elle, montre comment la langue peut intégrer des différenciations que la situation concrète du discours ne suffit pas toujours à rendre claires. Bien d'autres illustrations de ce rapport existent, dont l'étude approfondie dans diverses langues pourrait être du plus grand profit.

Claude HAGÈGE.

18, rue Berthollet,  
75005 Paris.

31. « Les verbes délocutifs », repris dans *Problèmes de linguistique générale*, p. 285.

---

# PROBLÈMES DE MUTATIONS CONSONANTIQUES EN THAVUNG

SOMMAIRE. — *Le thavung, du même stock linguistique que le vietnamien, a, au début, suivi le type d'évolution de celui-ci, mais par la suite il a été fortement influencé par le lao, langue totalement différente. Il est possible d'établir une chronologie relative des mutations consonantiques et des emprunts qui pourrait nous permettre de suivre les grandes étapes de l'indivisionnalisation des langues du groupe viet-muong. L'étude des langues mineures de ce groupe est d'un grand secours pour la linguistique du vietnamien.*

## 1. GÉNÉRALITÉS

A l'intérieur de la famille austroasiatique le groupe viet-muong comprend, outre le vietnamien et le muong, quelques autres langues assez archaïques et parlées par des groupements humains dispersés dans la Cordillère Annamitique à la hauteur du Moyen-Laos. Le thavung (*t'avuun*) est une de celles-là. J'ai mené mon enquête en Juin 1965 puis en Août 1970 à Khammouan au Laos, avec un informateur originaire du village de Keang Lech (province de Khammouan) situé sur la route venant de Gnômmarath et bifurquant vers Napé et Khamkeut.

## 2. ESQUISSE PHONOLOGIQUE

### 2.1 Structure du mot en thavung.

Les éléments phonologiques constitutifs du mot sont les consonnes, les voyelles et les tons. Les mots sont monosyllabiques ou disyllabiques.

Les monosyllabes sont du type CV(C)/T

Les disyllabes sont du type CvCV(C)/T

Dans ce dernier cas ils sont formés d'une syllabe principale (encore appelée syllabe accentuée, syllabe majeure ou tonique) où les timbres vocaliques et les tons se réalisent pleinement, précédée d'une présyllabe (encore appelée syllabe non-accentuée, syllabe mineure ou prétonique) qui ne comporte qu'un appui vocalique de timbre non pertinent et non noté dans la transcription.

CV/T	<i>ti</i> <sup>2</sup>	« aller »	<i>tu</i> <sup>1</sup>	« vendre »
CVC/T	<i>tih</i> <sup>2</sup>	« asticot »	<i>tuk</i> <sup>1</sup>	« ciseler »
CvCV/T	<i>kli</i> <sup>4</sup>	« aval »	? <i>tu</i> <sup>1</sup>	« huile »
CvCVC/T	<i>klih</i> <sup>2</sup>	« piler »	? <i>tuk</i> <sup>1</sup>	« pousser, bouter »

## 2.2 Unités consonantiques initiales.

Ces unités se rencontrent dans les monosyllabes et dans la syllabe principale des disyllabes.

		labiales	apicales	palatales	vélaires	labialisées	laryngales
occlusives orales	aspirées	<i>p</i> <sup>ε</sup>	<i>t</i> <sup>ε</sup>	<i>s</i>	<i>k</i> <sup>ε</sup>	<i>k</i> <sup>ε w</sup>	<i>h</i>
	sourdes	<i>p</i>	<i>t</i>	<i>c</i>	<i>k</i>	<i>k</i> <sup>w</sup>	?
	sonores	<i>b</i>	<i>d</i>	<i>j</i>			
nasales		<i>m</i>	<i>n</i>	<i>ñ</i>	<i>ŋ</i>		
fricatives		<i>v</i>	<i>l</i>	<i>y</i>			

Il s'agit d'un tableau phonologique. Phonétiquement *s* est une sifflante, *v* une labio-dentale, *l* une latérale, *c j ñ y* sont des palatales et *k<sup>ε w</sup> k<sup>w</sup>* des vélaires labialisées.

## 2.3 Unités consonantiques finales.

		labiales	apicales	palatales	vélaires	laryngales
occlusives	orales	<i>p</i>	<i>t</i>	<i>c</i>	<i>k</i>	?
	nasales	<i>m</i>	<i>n</i>	<i>ñ</i>	<i>ŋ</i>	
fricatives	sourdes			<i>ɕ</i>		<i>h</i>
	sonores	<i>w</i>	<i>l</i>	<i>y</i>		

## 2.4 Les voyelles et les tons.

2.4.1 Le thavung présente un système à quatre tons qui, comme nous en verrons l'explication plus loin, se répartissent en deux séries : l'une dite « haute » (tons 1 et 3) et l'autre « basse » (tons 2 et 4). La distribution et les réalisations vocaliques dépendent de la série.

série haute (tons 1 et 3)			série basse (tons 2 et 4)		
<i>i</i>	<i>u</i>	<i>u</i>	<i>i</i>	<i>u</i>	<i>u</i>
( <i>é</i> )	( <i>ö</i> )	<i>o</i>		<i>ə</i>	
<i>e</i>	<i>ə</i>	<i>ɔ</i>	<i>E</i>		<i>O</i>
	<i>a</i>			<i>A</i>	
<i>ia</i>	<i>ua</i>	<i>ua</i>	<i>ia</i>	<i>ua</i>	<i>ua</i>

Toutes les voyelles (sauf *ia*, *ua* et *ua* toujours longues) peuvent s'opposer de longues à brèves. Les longues sont alors notées en redoublant le signe vocalique.

Il y a neutralisation des oppositions de longueur devant ? *h* (réalisation brève) et *s* (réalisation longue).

En syllabe ouverte les voyelles sont toujours longues, mais dans ce cas le signe vocalique n'est pas redoublé.

Dans la série haute, les voyelles *é* et *ö*, assez rares, n'apparaissent que dans des mots expressifs ou empruntés récemment au lao et encore sentis comme tels. *é* apparaît aussi comme réalisation de *E* devant *h*. La voyelle *ə* de deuxième degré d'aperture du thavung ayant une réalisation ouverte, la voyelle *ö* de deuxième degré du lao s'est glissée entre *u* et *ə*, d'où la série des centrales *u* *ö* *ə* *a* résultante à quatre degrés d'aperture.

*E*, *A* et *O* se réalisent légèrement diphtongués [*eɛ*], [*əa*, *ea*] et [*oɔ*] avec un faible souffle concomitant.

Ces deux systèmes vocaliques sont en distribution complémentaire, ils ne sont que des variantes de réalisation selon la série tonale d'un système unique qui est :

<i>i</i>	<i>u</i>	<i>u</i>
	<i>ə</i>	<i>o</i>
<i>e</i>	<i>a</i>	<i>ɔ</i>
<i>ia</i>	<i>ua</i>	<i>ua</i>

Remarquons qu'il y a neutralisation de *o* et *ɔ* en *O* dans la série basse.



2.4.2 Les quatre tons se systématisent comme suit :

série haute	1	3
série basse	2	4

Les réalisations sont :

- 1 haut plain
- 2 bas plain
- 3 haut glottal
- 4 bas glottal

Exemples d'oppositions :

<i>pih</i> <sup>1</sup>	« sept »	<i>pih</i> <sup>2</sup>	« fendre »
<i>ta</i> <sup>1</sup>	« oncle maternel »	<i>ta</i> <sup>2</sup>	« berge, peindre »
<i>kpO</i> <sup>2</sup>	« chenille »	<i>pO</i> <sup>4</sup>	« porter »
<i>ka</i> <sup>1</sup>	« poulet »	<i>ka</i> <sup>3</sup>	« poisson »
<i>co</i> <sup>2</sup>	« obliger »	<i>co</i> <sup>3</sup>	« neveu, petit-fils »
<i>kɔɔ</i> η <sup>1</sup>	« dos »	<i>kOO</i> η <sup>2</sup>	« gong »
<i>ceem</i> <sup>1</sup>	« jupe »	<i>?cEE</i> m <sup>2</sup>	« nourrir »

## 2.5 La présyllabe.

La présyllabe précède la syllabe principale dans les mots disyllabiques de la forme CvCV(C)/T. Les unités consonantiques de la présyllabe sont comprises dans celles des monosyllabes tout en étant moins nombreuses.

<i>p</i> <sup>ʼ</sup>	<i>t</i> <sup>ʼ</sup>	<i>s</i>	<i>k</i> <sup>ʼ</sup>	<i>h</i>
<i>p</i>	<i>t</i>	<i>c</i>	<i>k</i>	<i>ʔ</i>
<i>m</i>				

Le timbre de la voyelle d'appui de la présyllabe se réalise [ǎ] ou [ǽ] mais n'étant pas pertinent il n'est jamais noté dans la transcription. Donc des digrammes comme *kp*, *tn*, *p'd*, *th*, *pl*, *?k*, *hp*, etc. représentent des groupes et sont à lire avec une voyelle d'appui intercalaire. Par contre des graphies comme *p*<sup>ʼ</sup>, *t*<sup>ʼ</sup> ou *k*<sup>ʼ</sup> transcrivent des phonèmes uniques.

Exemples :	<i>p'da</i> <sup>1</sup>	[ <i>p'ǎda</i> <sup>1</sup> ]	« enceinte »
	<i>?kAAy</i> <sup>2</sup>	[ <i>?ǎkAAy</i> <sup>2</sup> ]	« muntjak »
	<i>hpA</i> η <sup>2</sup>	[ <i>hǎpA</i> η <sup>2</sup> ]	« entendre »
	<i>plOO</i> η <sup>2</sup>	[ <i>pǎlOO</i> η <sup>2</sup> ]	« lune »
	<i>thuul</i> <sup>1</sup>	[ <i>tǎhuul</i> <sup>1</sup> ]	« hache » (différent de <i>t'uul</i> <sup>1</sup> « souffler »)

## 3. MUTATIONS CONSONANTIQUES ISOLÉES

Leur intérêt n'est pas lié aux problèmes exposés dans les chapitres suivants mais il paraît bon de les signaler pour expliquer certaines correspondances.

3.1 Nous avons pu remarquer l'absence d'une vibrante dans le système consonantique. En finale ce n'est pas surprenant car à notre connaissance elle n'existe dans aucune langue du groupe viet-muong. Par contre à l'initiale, la comparaison avec le vietnamien ou le khamou montre qu'il existait bien un ancien \**r* actuellement représenté par *h*.

	thavung	vietnamien	khamou
« forêt »	<i>mhi</i> <sup>1</sup>		<i>bri</i> ?
« pou d'habit »	<i>hhiŋ</i> <sup>3</sup>	<i>rân</i>	<i>mbriñ</i>
« dragon »	<i>mhiŋ</i> <sup>1</sup>	<i>rông</i>	
« pilon »	<i>?hə</i> <sup>1</sup>		<i>cndre</i> ?
« laver (visage) »	<i>ha</i> <sup>1</sup>		<i>ra</i>
« tortue »	<i>hə</i> <sup>1</sup>	<i>rùa</i>	
« intestins »	<i>həc</i> <sup>1</sup>	<i>ruột</i>	

3.2 Le système des occlusives finales du thavung atteste un ordre de palatales *c ñ* distinct des apicales et des vélaires. Ce fait est important pour la reconstruction linguistique car le vietnamien (et le muong semble-t-il) n'a plus de palatales finales, les *ch* et *nh* de la graphie n'indiquant que des variantes des vélaires *c* et *ng*.

Toutefois cet ordre de palatales montre des signes d'instabilité : entre mes deux enquêtes de 1965 et de 1970 j'ai constaté, avec le même informateur, une tendance à la confusion de *c ñ* avec les vélaires après *i* ou les apicales après *u* et *a*, du moins pour les exemples dont je dispose. En raison de l'insuffisance des sources on ne peut tirer de loi stricte de ce phénomène qui est loin d'affecter toutes les finales palatales mais il mérite d'être cité.

	1965	1970
« tirer (fusil) »	<i>piñ</i> <sup>1</sup>	<i>piŋ</i> <sup>1</sup>
« becqueter »	<i>kiñ</i> <sup>3</sup>	<i>kiŋ</i> <sup>3</sup>
« déchirer »	<i>ti</i> <sup>1</sup>	<i>ti</i> <sup>1</sup>
« cendres »	<i>buuñ</i> <sup>1</sup>	<i>buun</i> <sup>1</sup>
« après-demain »	<i>?muuc</i> <sup>1</sup>	<i>?muut</i> <sup>1</sup>
« liens de bambou »	<i>laac</i> <sup>1</sup>	<i>laa</i> <sup>1</sup>
« siffler »	<i>k'laac</i> <sup>1</sup>	<i>k'laa</i> <sup>1</sup>

## 4. FORMATION DES INFLEXIONS TONALES

Pour expliquer la formation du système tonal nous le comparerons au vietnamien dont l'origine des tons a été clairement mise en évidence<sup>1</sup> et au khamou langue conservatrice.

4.1 Pour simplifier l'exposé nous commencerons par examiner le cas des mots en syllabe ouverte. Nous constatons qu'il y a correspondance entre les tons 3-4 du thavung, les tons *sắc-nặng* du vietnamien et l'occlusive glottale finale du khamou.

	thavung	vietnamien	khamou
« fruit »	<i>p'lə<sup>3</sup></i>	<i>trái</i>	<i>ple?</i>
« pou de tête »	<i>kə<sup>3</sup></i>		<i>se?</i>
« taro »	<i>t'o<sup>3</sup></i>		<i>sro?</i>
« riz décortiqué »	<i>?ko<sup>3</sup></i>	<i>gạo</i>	<i>ɾŋko?</i>
« chien »	<i>cə<sup>3</sup></i>	<i>chó</i>	<i>sə?</i>
« poisson »	<i>ka<sup>3</sup></i>	<i>cá</i>	<i>ka?</i>
« feuille »	<i>sla<sup>3</sup></i>	<i>lá</i>	<i>hla?</i>
« neveu »	<i>co<sup>3</sup></i>	<i>cháu</i>	<i>je?</i>
« femme, féminin »	<i>kə<sup>3</sup></i>	<i>gái</i>	
« sang »	<i>ɬmu<sup>3</sup></i>	<i>máu</i>	
« porter sur le dos »	<i>pO<sup>4</sup></i>		<i>bə?</i>
« mère »	<i>mA<sup>4</sup></i>	<i>mẹ</i>	<i>ma?</i>

4.2 Les tons non marqués 1-2 correspondent globalement aux tons *ngang-huyền* du vietnamien.

« main »	<i>si<sup>1</sup></i>	<i>tay</i>
« trois »	<i>pa<sup>1</sup></i>	<i>ba</i>
« rêver »	<i>?po<sup>1</sup></i>	<i>mơ</i>
« malade »	<i>tu<sup>1</sup></i>	<i>đau</i>
« huile »	<i>?tu<sup>1</sup></i>	<i>dầu</i>
« aller »	<i>ti<sup>2</sup></i>	<i>đi</i>
« acide »	<i>cu<sup>2</sup></i>	<i>chua</i>
« poulet »	<i>ka<sup>1</sup></i>	<i>gà</i>

1. André-G. Haudricourt, « De l'origine des tons en vietnamien », *Journal Asiatique* 242, 1954 : 69-82.

Remarquons bien que, comme précédemment, il n'est question que de correspondance globale de deux tons à deux tons car il n'y a pas toujours correspondance de ton à ton.

Nous n'avons pas ici donné d'exemple en khamou car les correspondances n'auraient pas été régulières, des mots comme « main » *ti?* et « rêver » *mpə?* ayant une occlusive glottale finale. Le khamou n'appartenant pas au même groupe que le thavung, en est trop éloigné pour que les correspondances soient parfaites. Des mots aux tons *sắc-nặng* s'ils sont présents en khamou auront un ? final mais la réciproque n'est pas forcément vraie.

4.3 Les tons *hỏi-ngã* du vietnamien proviennent de la chute d'une ancienne fricative finale *h* ou *s* et nous allons vérifier que les correspondances sont régulières dans les trois langues.

	thavung	vietnamien	khamou
« nid »	<i>suh</i> <sup>1</sup>	<i>tỗ</i>	
« poumon »	<i>suh</i> <sup>1</sup>		<i>tuś</i>
« sept »	<i>pih</i> <sup>1</sup>	<i>bảy</i>	
« écaille »	<i>kpeh</i> <sup>1</sup>	<i>vảy</i>	
« ouvrir (porte) »	<i>boh</i> <sup>1</sup>	<i>mở</i>	
« peigner »	<i>caas</i> <sup>1</sup>	<i>chải</i>	<i>jrias</i>
« némorhède »	<i>keh</i> <sup>1</sup>		<i>keh</i>
« bois à brûler »	<i>kuus</i> <sup>1</sup>	<i>củi</i>	
« herbe »	<i>koh</i> <sup>1</sup>	<i>cỏ</i>	
« langue »	<i>laas</i> <sup>1</sup>	<i>lưỡi</i>	
« nez »	<i>muus</i> <sup>1</sup>	<i>mũi</i>	<i>muh</i>
« racine »	<i>heh</i> <sup>1</sup>	<i>rễ</i>	<i>rias</i>
« sangsue des bois »	<i>tEh</i> <sup>2</sup>	<i>đĩa</i>	

Le thavung ayant conservé ses fricatives finales, n'a donc que quatre tons alors que le vietnamien, dans ses parlers les plus complets, en a six. Les mots en *h s* (comme ceux en *p t c k*) se sont donc répartis entre les tons non marqués 1 et 2.

4.4 Donc dans les trois langues il y a correspondance entre les inflexions tonales (ou catégories tonales<sup>2</sup>) et les consonnes finales.

2. André-G. Haudricourt, « Bipartition et tripartition des systèmes de tons dans quelques langues d'Extrême-Orient », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 56(1), 1961 : 163-80.

	A	B	C
vietnamien	ngang-huyền	sắc-nặng	hỏi-ngã
thavung	tons 1-2	tons 3-4	<i>h s</i>
khamou	zéro	?	<i>h s</i>

## 5. LES TONS DANS LES SYLLABES FERMÉES

5.1 Normalement, en raison même de leur origine, les tons 3-4 ne devraient se rencontrer que dans les syllabes ouvertes, tandis que les syllabes fermées devraient ne recevoir que les tons 1-2. L'examen du lexique montre que, si la majorité des mots suit cette règle, un nombre non négligeable d'entre eux ayant en finale une nasale ou la latérale peuvent admettre le ton 3 et plus rarement le ton 4.

« mortier »	<i>kool</i> <sup>3</sup>	« pondre »	<i>lluul</i> <sup>3</sup>
« lance »	<i>bool</i> <sup>3</sup>	« cane à sucre »	<i>ñiim</i> <sup>3</sup>
« cordon ombilical »	<i>p'nooñ</i> <sup>3</sup>	« chair »	<i>meeŋ</i> <sup>3</sup>
« marmite »	<i>vɔɔŋ</i> <sup>3</sup>	« économiser »	<i>klOOŋ</i> <sup>4</sup>

Il est difficile pour l'instant d'en donner des explications sûres. On pourrait penser que le système à quatre tons, une fois constitué dans les mots en syllabe ouverte a pu, pour assurer de nouvelles distinctions, s'étendre aux mots en finales sonantes (nasales, liquide et semi-voyelles) tout en maintenant une incompatibilité entre les occlusives orales finales et les tons 3-4 en raison de la nature glottale de ces derniers.

5.2 Un fait est troublant : dans les mots à sonante finale la correspondance lexicale avec le vietnamien, quand elle existe, se double d'une correspondance des inflexions tonales, le ton 3 correspondant au ton *sắc* (et au ton *nặng* dans un exemple).

	thavung	vietnamien
« termite »	<i>k'mool</i> <sup>3</sup>	<i>môi</i>
« huit »	<i>saam</i> <sup>3</sup>	<i>tám</i>
« quatre »	<i>poon</i> <sup>3</sup>	<i>bôn</i>
« cime, extrémité »	<i>ŋɔɔn</i> <sup>3</sup>	<i>ngọn</i>
« tube (de bambou) »	<i>?ooŋ</i> <sup>3</sup>	<i>ống</i>



S'il est exact que le système une fois constitué dans les mots en syllabe ouverte a pu se transmettre aux mots en syllabe fermée par des sonantes il faut, pour expliquer le comportement identique des mots (actuellement thavung et vietnamien) supposer qu'ils appartenaient à une même langue. La chute du ? final aurait été bien antérieure à celle de *h* et la séparation des deux langues se serait produite entre les deux.

Une exception : le ton de *ktOOŋ*<sup>4</sup> « économiser » ne correspond pas à celui du vietnamien *tôn* ; peut-être s'agit-il d'emprunts séparés au thai.

## 6. FORMATION DES SÉRIES TONALES

Nous n'avons jusqu'ici expliqué (ou tenté d'expliquer) que la formation des inflexions tonales, et il nous reste à élucider l'origine des registres haut et bas.

6.1 Comme peut nous le laisser deviner la connaissance des phénomènes généraux d'évolution dans de nombreuses langues du Sud-Est asiatique, les registres sont dus à la mutation d'une ancienne série d'occlusives sonores initiales en sourdes, avec conséquemment la formation de registres de tons pour maintenir les distinctions, les mots en ancienne initiale sonore se retrouvant dans la série basse et ceux en ancienne initiale sourde dans la série haute. C'est à ce moment-là que le thavung est passé de deux à quatre tons par la bipartition des deux inflexions, 1-2 d'une part et 3-4 d'autre part.

Il y a bien une série actuelle d'occlusives sonores *b d j*, mais l'absence de la vélaire et leur appartenance à la série tonale haute montre qu'il s'agit d'une ancienne série de préglottalisées. Là encore, il s'agit d'un fait courant qui ne peut nous surprendre. Quant aux aspirées du thavung, elles ne semblent pas d'origine.

Rappelons le schéma général de ces phénomènes.

p   t   c   k   ? → p   t   c   k   ?	série haute
'b   'd   'j..... → b   d   j	
b   d   j   g... → p   t   c   k	série basse

C'est ce qui, entre autre, s'est passé en vietnamien où les tons *ngang-sắc-hỏi* (de même que 1-3 en thavung) sont de la

série haute tandis que *huyền-nặng-ngã* (et 2-4) sont de la série basse.

En lao, pour ne retenir que ce qui nous intéresse ici, les anciennes occlusives sonores *b d j g* sont devenues *p' t' s k'* se confondant avec une série préexistante.

6.2 Le thavung est troublant à bien des égards, car à côté du premier type de mutation (que nous appellerons type vietnamien) il atteste des cas, moins nombreux il est vrai, de mutations du type lao. Nous illustrerons ces faits en comparant le thavung au thai commun<sup>3</sup>, forme restituée du lao (et des dialectes thay-lao) d'avant la mutation, car le thavung a emprunté un vocabulaire massif au lao à cette époque-là.

Dans les colonnes suivantes seront donnés des mots thavung dans l'un ou l'autre des deux types avec en regard la forme en thai commun et la prononciation lao actuelle (sans tenir compte des tons).

	type lao	type vietnamien	thai commun [prononciation lao]
« aviron »	<i>p'AAy<sup>2</sup></i>		* <i>bây</i> [ <i>p'ây</i> ]
« vanner »	<i>p'AAt<sup>2</sup></i>		* <i>văt</i> [ <i>făt</i> ]
« radeau »		<i>pE<sup>2</sup></i>	* <i>bē</i> [ <i>p'ē</i> ]
« cher »		<i>pEEη<sup>2</sup></i>	* <i>bēn</i> [ <i>p'ēη</i> ]
« mille »		<i>pAn<sup>2</sup></i>	* <i>ban</i> [ <i>p'an</i> ]
« bois »	<i>t'Aη<sup>2</sup></i>		<i>slay</i> (phon sung)
« remplacer »		<i>tEEn<sup>2</sup></i>	* <i>dēn</i> [ <i>t'ēn</i> ]
« mesurer »		<i>tEEk<sup>2</sup></i>	* <i>dēk</i> [ <i>t'ēk</i> ]
« berge »		<i>tA<sup>2</sup></i>	* <i>dā</i> [ <i>t'ā</i> ]
« mousse »		<i>tAw<sup>2</sup></i>	* <i>daw</i> [ <i>t'aw</i> ]
« lentement »	<i>sA<sup>2</sup></i>		* <i>jā</i> [ <i>sā</i> ]
« lancer (javelot) »	<i>sAt<sup>2</sup></i>		* <i>jat</i> [ <i>sat</i> ]
« étage »		<i>cAn<sup>2</sup></i>	* <i>jan</i> [ <i>san</i> ]
« peser »		<i>cAη<sup>2</sup></i>	* <i>jan</i> [ <i>saη</i> ]
« menton »	<i>k'AAη<sup>2</sup></i>		* <i>gān</i> [ <i>k'āη</i> ]
« herse »	<i>k'AAt<sup>2</sup></i>		* <i>grăt</i> [ <i>k'āt</i> ]
« prix »		<i>kA<sup>2</sup></i>	* <i>gā</i> [ <i>k'ā</i> ]
« crasse »		<i>kAy<sup>2</sup></i>	* <i>gay</i> [ <i>k'ay</i> ]
« personne »		<i>kOn<sup>2</sup></i>	* <i>gon</i> [ <i>k'on</i> ]
« gong »		<i>kOOη<sup>2</sup></i>	* <i>gōn</i> [ <i>k'ōη</i> ]
« rive »		<i>kEEEm<sup>2</sup></i>	* <i>gēm</i> [ <i>k'ēm</i> ]
« s'étouffer »		<i>kEEn<sup>2</sup></i>	* <i>gēn</i> [ <i>k'ēn</i> ]

3. André-G. Haudricourt, « Les phonèmes et le vocabulaire du thai commun », *Journal Asiatique* 236, 1948 : 197-238.

6.3 Avant de chercher l'explication globale de cette différence de comportement, voyons si quelques cas ne peuvent se traiter isolément.

— Pour « vanner »  $p'AA\eta^2$ , le  $v$  de la forme originale s'est comporté comme un  $b$  car le thavung, contrairement au lao, n'a pas de  $f$ . C'est peut-être le caractère fricatif qui s'est maintenu par l'aspiration.

—  $t'A\eta^2$  « bois, végétal » doit être comparé au phon song (langue voisine du thavung)  $slay$ . L'aspiration peut s'expliquer par une mutation de la liquide car nous avons par ailleurs « taro »  $t'o^3$  et « sable »  $t'eh^2$  qui en khamou sont  $sro?$  et  $sreh$ .

— Dans  $k'AA\eta^2$  « herse », l'aspiration pourrait être consécutive à la chute de la vibrante de  $*grāt$ .

En dehors de ces cas douteux il reste des exemples où il n'y a aucune équivoque.  $p'$  dans  $p'AAy^2$  et  $p$  dans  $pAn^2$  proviennent tous deux d'un  $*b$ ;  $s$  dans  $sA^2$  et  $c$  dans  $cAn^2$  proviennent de  $*j$ ;  $k'$  dans  $k'AA\eta^2$  et  $k$  dans  $kOO\eta^2$  proviennent de  $*g$ .

Le comportement des voyelles et des tons, même dans les mots d'origine lao, est typiquement thavung; l'ambiguïté n'existe que pour les consonnes initiales qui évoluent tantôt sur le type vietnamien (le plus souvent) tantôt sur le type lao. Cette différence de traitement ne peut s'expliquer ni par les tons ni par les voyelles. L'importance des emprunts anciens au lao nous permet de supposer des contacts étroits entre les deux populations et conséquemment le bilinguisme des locuteurs thavung. Si les mutations se sont produites en même temps dans les deux langues, on peut penser que le thavung tout en évoluant normalement sur le type vietnamien, a vu une petite partie de son vocabulaire évoluer sur le type lao sous l'influence de cette dernière.

Le bilinguisme serait en définitive une explication plausible de ces différences de traitement des anciennes occlusives sonores.

## 7. SYSTÈME TONAL FINAL

Suite aux deux séries de phénomènes, chute de consonnes finales et confusion de consonnes initiales, les correspondances tonales entre le thavung et le vietnamien doivent être comme suit :

	A	B	C
série haute	<i>ngang</i> 1	<i>sắc</i> 3	<i>hỏi</i> h/s
série basse	<i>huyền</i> 2	<i>nặng</i> 4	<i>ngã</i> h/s

Dans l'immense majorité des cas les inflexions se correspondent mais l'examen des comparaisons dans les chapitres précédents montre qu'à l'intérieur d'une même inflexion les séries ne se correspondent pas toujours. Ce qui revient à dire que deux mots apparentés ont pu se comporter l'un comme une sonore, l'autre comme une sourde, puisqu'ils n'appartiennent pas à la même série dans les deux langues. Ces anomalies s'expliquent très bien par le disyllabisme qui, d'une manière générale, a tendance à se réduire. La chute d'une pré syllabe peut faire passer le mot d'une série dans l'autre.

## 8. CONCLUSION

Il est possible maintenant de retracer sommairement l'histoire linguistique des langues du groupe viet-muong.

Premièrement : Au commencement il n'existe qu'une seule langue ou plusieurs dialectes suffisamment proches pour réagir de manière identique à l'évolution. La chute de l'occlusive glottale finale entraîne la formation d'un système à deux tons infléchis : actuellement *ngang-huyền* et *sắc-nặng* en vietnamien, et tons 1-2 et 3-4 en thavung. Les mots en sonante finale peuvent se retrouver sous le ton marqué.

Deuxièmement : Cette langue unique se scinde et évolue dans deux directions : d'une part le thavung (avec le phon soung et le pakatan), de l'autre le vietnamien (avec le muong, le nguôn, le hung et le khongkheng). Dans cette dernière, les fricatives finales tombent en formant une inflexion tonale supplémentaire *hỏi-ngã*. Le vietnamien a alors trois tons tandis que le thavung reste avec deux. Ce dernier emprunte massivement au lao.

Troisièmement : les occlusives sonores initiales se dévoient en provoquant des confusions consonantiques et la bipartition du système tonal. Le thavung passe de deux à quatre tons et le vietnamien de trois à six. Les phénomènes n'étant plus liés dans les deux langues, ne se sont pas forcément passés en même temps. Le vietnamien se séparant des langues voisines apparentées se met à évoluer d'une manière propre<sup>4</sup>. Mais ceci ne concerne plus la présente étude.

Michel FERLUS.

7 L, bd Jourdan,  
75014 Paris.

4. André-G. Haudricourt, « La place du vietnamien dans les langues austro-asiatiques », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 49(1), 1953 : 122-28.

---





## TONS ET SEGMENTS DU DISCOURS EN LANGUE PAICĪ (NOUVELLE CALÉDONIE)

**SOMMAIRE.** — *Le pāicĭ est une langue à trois tons, mais le ton bas apparaît surtout dans les syntagmes ou groupes de syntagmes. La morphologie tonale est assez complexe car la plupart des monèmes en inventaire restreint sont clitiques et se répartissent en plusieurs sous-classes à réalisation tonale particulière. Par les clitiques se marquent des relations et s'opèrent des regroupements, ainsi qu'une diversification prosodique sommaire des groupes syntaxiques.*

Le pāicĭ est parlé au centre de la Nouvelle Calédonie, immédiatement au nord du houaïlou et au sud de la langue de Touho (cāmūhĭ) dont les trois registres ont fait l'objet d'études diachroniques dans les précédents numéros du bulletin<sup>1</sup>.

Le système consonantique est en gros le même qu'à Touho<sup>2</sup> : les séries sont nasales, semi-nasales et orales ; par contre le système vocalique, beaucoup plus riche et équilibré, est à peu près celui du houaïlou : quatre degrés d'aperture ; voyelles avant, centrales et arrières ; nasales et non nasales ; brèves et longues.

Bien que parlé par trois mille locuteurs, chiffre record pour la Grande Terre, le pāicĭ a été fort peu utilisé par les missions, protestantes ou catholiques. Jusque vers les années soixante, le seul vocabulaire dont on disposait était la liste de mille

1. André Haudricourt, *La langue de Gomen et la langue de Touho en Nouvelle Calédonie*, BSL 63, 1, p. 218-235 (1968). Jean-Claude Rivierre, *Les tons de la langue de Touho (Nouvelle Calédonie) : étude diachronique*, BSL 67, 1, p. 301-316 (1972).

Pour une présentation des langues de Nouvelle-Calédonie, se reporter à l'étude d'André Haudricourt, *New Caledonia and the Loyalty islands in Current trends in linguistics*, Vol. 8 édité par Thomas A. Sebeok, Mouton, 1971, p. 359-396.

2. Le pāicĭ n'a pas de *h* nasal mais a un *r*.

mots recueillie par Maurice Leenhardt lors de son inventaire des langues de Nouvelle Calédonie publié en 1946<sup>3</sup>. Toutefois la prosodie de cette langue semble avoir attiré assez tôt son attention puisqu'il en parle dès son étude sur le houailou : « Quelques langues de Nouvelle Calédonie ont un ton musical très caractérisé. Celle de Ponérihouen, le pati, monte haut, redescend et rebondit, mais en des quarts de ton insaisissables, dissonants, et, l'on a l'impression d'un aboiement qui se calme et reprend sans cesse »<sup>4</sup>. En 1946, dans sa présentation du vocabulaire recueilli, son appréciation (beaucoup plus juste) vaut aussi d'être citée : « accent et ton — la phrase a un profil musical net qui se développe sur un clavier très large, passant rapidement d'un son haut à un son bas. Tout le poids d'un long mot tombe sur la seule syllabe portant l'accent tonique. Le reste du mot est escamoté, ou la voix s'abaisse brusquement... ».

George W. Grace (1955) puis André Haudricourt (1963) ont établi le système phonématique de la langue et vérifié qu'il s'agissait de tons. J'ai pu aborder la tonologie une première fois en février 1967, muni du lexique d'André Haudricourt, mais cette brève enquête m'a seulement permis de noter les unités lexicales et de constater qu'il existait des variantes morphologiques<sup>5</sup>. Ce n'est qu'en 1973 qu'il m'a été possible de revenir plus longuement sur l'étude grammaticale et prosodique des énoncés.

\* \* \*

## 1. *Tonologie du monème.*

La syllabe est V ou CV. Les voyelles sont brèves ou longues et chaque more est réalisée à une hauteur qui a valeur distinctive. Les monèmes de 1, 2 ou 3 mores ont en grande majorité même ton sur leurs mores successives (deux tons identiques sur une voyelle longue seront notés par un seul

3. *Langues et dialectes de l'Austro-Mélanésie*, Travaux et mémoires de l'institut d'ethnologie, tome 46, Paris (1946).

4. *Vocabulaire et grammaire de la langue Houailou*, Travaux et mémoires de l'institut d'ethnologie, tome 10, Paris (1935).

5. A cette époque j'ai également corrigé la transcription des textes écrits en langue vernaculaire par les informateurs de Jean Guiart. En 1973 j'ai pu travailler sur les enregistrements et transcriptions de l'ethnologue Alban Bensa avec qui je collabore au sein de la RCP n° 259.

signe). Les monèmes et les syllabes s'opposent par deux degrés de hauteur que nous qualifions respectivement de haut et moyen.

1 more	<i>ú</i> « génie »	<i>ū</i> « souffle »
	<i>pwǎ</i> « bouche »	<i>pwā</i> « tortue »
2 mores <sup>6</sup>	<i>née</i> « nuage »	<i>nēe</i> « nom »
	<i>c'ǎmí</i> « éteindre »	<i>c'āmī</i> « planter »

Il n'existe en tout et pour tout que cinq monèmes à ton bas, tous monosyllabiques, dont quatre appartiennent au paradigme des modalités d'aspect. Il s'agit de : *ò* « futur », *mwàa* « ponctuel successif », *bwàa* « en voie d'achèvement », *mù* « habituel », *è* « le » (article). La liste des monèmes de quatre mores ou plus ne comporte aucune unité isotone au registre moyen. Par contre on y trouve bon nombre d'unités à schème mélodique moyen-bas. Ces unités ont *toujours* la forme suivante :

2 mores au registre moyen + 2 mores (ou plus) au registre bas

<i>āūkòò</i>	« cagou » (Rhynochetos jubatus)
<i>ādōòwè</i>	« se lever tard »
<i>lēepàa</i>	« arriver »
<i>pwērētòtù</i>	« vent »
<i>l'āmāgòòrì</i>	« connaître », etc.

Cette chute du registre moyen au registre bas ne peut donc se produire qu'après deux mores moyennes, mais elle n'est jamais attestée dans les unités qui n'en comportent que trois. Quatre mores isotones au registre moyen sont possibles mais il s'agit toujours d'unités à caractère synthématique senties comme telles par les locuteurs. Exemple *gōrī-dūu* « long-os » (index)<sup>7</sup>. Enfin le segment abaissé ne peut jamais être suivi d'une remontée mélodique (toujours dans les limites d'un seul monème).

On peut en conclure que ce schème mélodique moyen-bas, métriquement bien défini, est la forme particulière que revêt tout monème long à ton non-haut. Les trois tons : haut,

6. Les (ou la) mores finales d'un monème isotone haut peuvent être abaissées au ton moyen en finale d'énoncé.

7. Mais *jāwē* « eau » et *bārājāwè* « bord-eau » (rive) comme s'il s'agissait d'un monème indécomposable, alors que *wīā* « mer » donne *bārā-wīā* « bord de mer ». Cf. la langue française qui distingue le syntagme « bord de la mer » et le syntème « bord de mer ».

moyen, bas ne sont donc opposables qu'en initiale de monème, en tenant compte des cinq monosyllabes bas précités. Au-delà de deux mores une seule opposition tonale subsiste, amplifiée dans sa réalisation puisque le segment non-haut s'y trouve abaissé d'un registre. Cette accentuation de l'opposition concerne non seulement les syllabes où elle se réalise mais l'unité signifiante dans son ensemble puisqu'à l'opposition de registre des deux unités s'ajoute désormais l'opposition de leur schème mélodique. Bien que l'abaissement de registre soit conditionné, nous dirons pour simplifier la description que le segment abaissé est affecté de tons bas. *La réalisation d'un ton* par rapport au ton précédent, qu'il en soit ou non séparé par une frontière de monème, peut être décrite en terme de contraste : un ton se réalise plus haut, au même registre ou plus bas que le ton qui précède. Il n'existe pas de contraste plus ou moins haut ou plus ou moins bas. Le ton bas : il est plus bas que le ton haut ou moyen mais reste au même registre que le ton bas<sup>8</sup>. Le ton moyen : il est plus bas que le ton haut mais reste au même registre que le ton moyen ou bas. Le ton haut : il contraste vers le haut sauf après ton haut.

Voici quelques exemples de ces réalisations<sup>9</sup> :

<i>ābōrō kīrī</i> « personne 2 2 2 1 1 petite »	<i>ābōrō mālīnā</i> « personne 2 2 2 22 2 grande »
<i>pāīēē kīrī</i> « serpentine 2233 2 2 petite »	<i>pāīēē mālīnā</i> « serpentine 2233 33 3 grande »
<i>pāīēē bwūucūrū</i> « serpentine verte » 2233 3 3 4 4	

8. En ce qui concerne la réalisation du ton bas à l'initiale, on peut opposer par exemple *pwi* « le » (masculin), *ī* « le » (déterminé), *ē* « le » (ici-présent), en commutation devant le substantif *ābōrō* « personne » :

<i>pwi</i>	<i>ābōrō</i>	<i>ī</i>	<i>ābōrō</i>	<i>ē</i>	<i>ābōrō</i>
1	2 2 2	2	2 2 2	2	3 3 3

en réalité *ē* se réalise avec un mouvement mélodique descendant de 2 vers 3. *ī* et *ē* se réalisent de façon identique partout ailleurs car ils appartiennent à la même classe morphotonologique.

Les quatre particules d'aspect à ton bas permettent une opposition de trois registres après pronom sujet à ton moyen : *rāl cāa wādō* « ils boivent ensemble », *rāl jē wādō* « ils ont bu », *rāl ō wādō* « ils boiront » ; mais une particule d'aspect à

ton bas se réalise comme un ton moyen après ton haut ; même chose après ton bas : *rāl ō mwāa...* réalisé comme *rāl ō tāl...*

2 3	33	2 3	3
-----	----	-----	---

9. 1, 2, 3... de l'aigu vers le grave.



En fait la chute de registre provoquée par le ton bas est à peine remontée par le ton haut qui lui succède. Après un ton bas il est toujours possible d'accéder à un registre plus grave, mais après un palier formé de mores moyennes : la mélodie tonale de l'énoncé paici entre deux pauses peut être comparée à un escalier descendu marche par marche, entrecoupé de nombreux paliers ou de remontées, mais en un point quelconque on ne remonte jamais plus haut que la dernière marche descendue.

## 2. Morphologie tonale.

Une centaine d'unités d'une ou deux mores ne se réalisent pas en fonction de leur ton propre<sup>10</sup> mais selon le rapport prosodique qu'elles entretiennent avec le lexème qui les précède et selon le ton ou le schème tonal de ce lexème. Nous désignerons ces unités comme enclitiques<sup>11</sup>. A l'inverse, d'autres unités ont la propriété de modifier le ton du lexème qui les suit cependant que le leur ne varie jamais. Nous désignerons ces unités comme proclitiques. Les éléments de la langue qui sont en inventaire restreint appartiennent en général à l'un de ces deux types. Dans la suite, les lexèmes avec lesquels ces unités sont en rapport prosodiques seront désignés comme des centres toniques précédés ou suivis d'éléments clitiques.

### Les enclitiques.

#### 1 — rapport contrastif : enclitique (c).

La première syllabe de l'enclitique (c) contraste automatiquement avec la dernière more du monème qui précède. Elle est moyenne après une more haute et elle est haute après une more moyenne ou basse. En voici des exemples<sup>12</sup> :

enclitique (c) <i>bwēlī</i> « bien »		$\bar{e}$	<i>pūu</i>	+	(c) <i>bwēlī</i>	« il dort + bien »			
		2	11		2 2				
$\bar{e}$	<i>cābū</i>	+	(c) <i>bwēlī</i>	« il danse	$\bar{e}$	<i>lāmāgòrī</i>	+	(c) <i>bwēlī</i>	« il connaît
2	2 2		1 2	+ bien »	2	2 2 33	3	2 3	+ bien »

10. Ils sont toujours isotones moyens, à l'exception de l'article  $\bar{e}$  à ton bas déjà cité.

11. Comme plusieurs enclitiques peuvent se suivre, le ton de l'un peut être fonction de celui qui précède.

12. Tout contraste haut ou bas à conditionnement morphologique est signalé par une flèche montante ou descendante.

(le signe + indique que la réalisation du monème situé à sa suite est soumise à des règles morphologiques).

## 2 — rapport intégré

— enclitique (i). Cet enclitique est considéré comme partie intégrante du monème tonique ou du groupe prosodique qui précède et adopte le ton de la dernière more. Il est donc selon les cas affecté d'un ton haut, moyen ou bas. Si l'ensemble : monème tonique à ton *moyen* + enclitique (i) atteint quatre mores, les deux dernières sont au registre bas selon le type de réalisation propre au *monème*

tonique haut + enclitique (i) :

$it\lambda\Delta + (i) \text{ d}\acute{a}r\acute{i}$  « courir à la rencontre »  
 1 1 1                  1 1

tonique moyen-bas + enclitique (i) :

$t\acute{e}sp\grave{a}a + (i) \text{ d}\grave{a}r\grave{i}$  « arriver à la rencontre »  
 22 33                  3 3

tonique moyen + enclitique (i) :

↓  
 $n\grave{a}j\grave{a}i + (i) \text{ d}\grave{a}r\grave{i}$  « franchir à la rencontre »  
 2 23                  3 3

↓  
 $b\ddot{o}o + (i) \text{ d}\grave{a}r\grave{i}$  « descendre à la rencontre »  
 22                  3 3

Si l'ensemble tonique moyen + enclitique (i) n'atteint pas quatre mores, il reste au registre moyen :

$\bar{a}g\bar{o} + (i) \text{ d}\bar{o}$  « sauter + vers le haut »  
 2 2                  2

$t\bar{u} + (i) \text{ g}\bar{e}e$  « étendre la main + horizontalement »  
 2                  22

— enclitique (j). La dernière règle ci-dessus vaut pour les enclitiques (i) mais ne vaut pas pour les enclitiques (j) semblables à eux en tout point par ailleurs. Les enclitiques (j) sont donc intégrés, mais toujours un registre plus bas que le tonique moyen qui précède, même s'il ne fait qu'une more.





monème suivant : le ton d'un proclitique est invariable et ne peut même être modifié par celui qui le précède<sup>15</sup> :  
exemple : proclitique  $t\bar{\lambda}$  « rester à » ; proclitique  $p\bar{o}$  « vraiment »  
centre verbal

$t\bar{\lambda}g$  « demeurer »  $g\bar{\lambda}$   $t\bar{\lambda}$   $p\bar{o}=t\bar{\lambda}g$  « tu rester à vraiment =  
2 2 2 12 demeurer » (reste donc!)

### 3. Clitiques et catégories.

Les *proclitiques* se recrutent surtout parmi deux catégories : les modalités préverbaux et les modalités nominales. Aucune modalité à ton haut n'a le statut prosodique de proclitique. Une partie seulement des modalités à tons non-hauts figure parmi les proclitiques. Les modalités nominales « personnelles » (pourvues d'un genre) à ton moyen sont proclitiques :  $t\bar{u}p\bar{e}-d\bar{u}$  « les deux » (masc.),  $d\bar{u}$  « les deux » (fém.),  $t\bar{e}e-p\bar{a}$  « les » (masc.)  $p\bar{a}$  « les » (fém.). Bien qu'ils n'aient pas de statut catégoriel, il convient encore de signaler les préfixes nominaux et verbaux, tous sont proclitiques s'ils n'ont qu'une more et sont pourvus d'un ton moyen<sup>16</sup>. Préfixes verbaux :  $p\bar{i}$ - (réciproque),  $p\bar{a}$ -

15. Lorsqu'un proclitique est suivi de l'ensemble centre moyen + enclitique, les règles de modification tonale diffèrent sensiblement. L'ensemble est relevé sur les deux premières mores si le centre tonique est un monème de trois ou quatre mores, sur la première si le centre ne compte qu'une ou deux mores ; la more qui suit le relèvement est automatiquement au registre moyen. Ce contraste haut-moyen équivaut exactement à un contraste moyen-bas : une chute à un registre plus grave ne peut intervenir qu'après le centre tonique moyen suivant.

↓ ↑  
 $\bar{a}b\bar{o}r\bar{o} + (i-i)k\bar{e}e$  « sa personne »  $t\bar{e}e-p\bar{a}=a\bar{b}o\bar{r}\bar{o} + (i-i)k\bar{e}e$  « ses personnes »  
2 2 3 33 22 2 1 1 2 22  
personne + à-lui

↓  
 $\bar{e} t\bar{u} + (i)g\bar{e}e + (i)d\bar{\lambda}r\bar{\lambda}$  « il étend la main + horizontalement + vers »  
2 2 ↑ 23 3 3  
 $\bar{e} p\bar{o}=t\bar{u} + (i)g\bar{e}e + (i)d\bar{\lambda}r\bar{\lambda} + (d)\bar{i}$  « il étend la main + horizontalement + vers +  
2 2 1 22 2 2 2  
le ».

16. Il existe d'autres préfixes proclitiques :  $w\bar{a}$  « à » est enclitique (j) en initiale de syntagme locatif ; mais le syntagme locatif peut être conjugable,  $w\bar{a}$  est alors un préfixe verbal proclitique à ton moyen et signifie « être à » :

↑  
 $\bar{e} w\bar{a}=b\bar{o}o$  « il est à=en bas » mais  $\bar{e} p\bar{a}r\bar{a} + (j)w\bar{a} b\bar{o}o$  il va + à en bas  
2 2 12 ↑ 2 1 1 1 22  
et  $\bar{e} p\bar{a}r\bar{a} + (j)w\bar{a} b\bar{o}o=w\bar{i}i\bar{d}\bar{o}$  « il va + à en bas = Wiido, etc.  
2 1 1 1 22 12 2





2. « déterminants » du nom (le nom est préposé)

$l_{\Delta}/l_{\Delta}-r_{\Delta}$	« pour » exprime la destination
$k_{\Delta}/k_{\Delta}-r_{\Delta}$	« à » exprime l'appartenance
$rV$	« à » (impersonnel)
(j) $n\bar{\lambda}$	« que » (relatif)
(j) $c\bar{e}n\bar{\lambda}$	« un certain que »
(j) $n\bar{\lambda}-\bar{i}\bar{a}$	« celui que »
$m\bar{\lambda}$	« et »
$b\bar{a}\bar{u}$	« et » (suivi de non personnel)
(j) V	précède les modalités non personnelles en initiale de syntagme nominal) <sup>19</sup> .

— Tous ces monèmes sont enclitiques de l'unité prosodique qui précède, quand bien même elle n'est pas celle à laquelle ils se rapportent.

— En principe tout le paradigme auquel ils appartiennent est formé d'enclitiques; les exceptions sont pourvues généralement d'un ton haut. Exemple *bá* « en guise de », fonctionnel à ton haut.

— Les enclitiques sont au contraire minoritaires dans le paradigme des locatifs et des temporels :

enclitiques locatifs	(i) $n\bar{i}$	« ici »
	$pw\bar{i}r\bar{i}$	« là »
	$m\bar{u}ny\bar{\lambda}bw\bar{e}$	« auprès »
	$\bar{i}\bar{l}\bar{i}$	« au loin »
enclitiques temporels	(i) $n\bar{i}$	« tout de suite »
	(i) $pw\bar{i}r\bar{i}$	« dans un instant »
	(j) $\bar{e}r\bar{i}$	« tout à l'heure » (futur)
	(j) $n\bar{\lambda}b\bar{\lambda}$	« aujourd'hui »
	(i) $b\bar{i}\bar{u}$	« autrefois »

*éri* avec un ton haut signifie « tout à l'heure » au passé

— les modalités personnelles : *gō* « je », *gā* « tu », *ē* « il », etc. préposées au verbal sont enclitiques (i); seulement lorsqu'elles sont précédées d'un coordonnant ou d'un subordonnant.

tonale est (j). Lorsque le syntagme sujet débute par *i* ou *é*, l'indicateur de sujet (j) leur est amalgamé mais leur réalisation (d) prévaut. Même amalgame pour *wā* (personnel) à ton moyen partout ailleurs mais (j) en début de syntagme sujet.

19. Sauf s'il s'agit de *i*, *é*, *cē* : la réalisation morphotonologique de ces monèmes prévaut.

Parmi ces derniers, seuls *māl* « et », *nālū* « pour » (après les verbes de mouvement), *būrāl* « en même temps que » sont enclitiques (i) ; les autres (une dizaine) sont toniques. Exemple :

↓

*ǎ jū pwā māl + (i) jū bōo + (i) nālū ...* « puis nous deux faire  
 1 2      2 1      1 22      33      pour que + nous deux »  
 descendre + pour ...

(puis nous faisons en sorte de descendre pour...)

*jū* « nous deux » (incl.) est tonique après *ǎ* « puis », mais enclitique après *māl* « pour que ». *nālū* « pour » est au ton bas puisqu'il est enclitique d'un verbal moyen de deux mores.

#### 4. Morphologie tonale et fonctions.

Les procédés morphologiques décrits jusqu'à présent sont utilisés pour diversifier l'expression prosodique des « compléments » (au sens le plus large : objet, sujet, déterminant...) et celle de leur rapport au complété qui les précède.

Le sujet et le complément de lieu par exemple sont toujours introduits par un enclitique. Le caractère « complémentaire » et relié de ces syntagmes est rendu manifeste par le statut prosodique de leur segment initial. Les groupes prosodiques constitués « chevauchent » les syntagmes successifs. Exemple :

↓

*ē /tēpàa + (i) nàa/ /wīido + (j) ò/ /bwālē/*  
 2 22 33      33 33 4      4 44

il arrive + à      Wiido + suj.      Bwālē « Bwālē arrive à Wiido »

(les groupes prosodiques sont entre barres obliques alors que dans ce cas précis les syntagmes prédicat, locatif, sujet sont situés entre les croix).

Les centres toniques en relation ne sont jamais contigus l'un de l'autre. Fonctionnellement chaque lexème peut être déterminé séparément.

D'autres fonctions ont une expression prosodique différente : quand par exemple les compléments sont obligatoirement juxtaposés au centre prosodique auquel ils se rapportent. Le groupe *complété + complément* se rapporte comme un tout au reste de l'énoncé, l'un ou l'autre des termes du groupe ne peut faire l'objet d'une détermination séparée. Dans ce cas le complément peut ne former qu'un seul groupe prosodique avec le complété :

— le « complément » est enclitique lorsqu'il n'est jamais déterminable, il se juxtapose avec ce statut au terme auquel il se rapporte. Exemple : verbal + directionnel enclitique ; lexème + fonctionnel, lorsque le complément introduit par le fonctionnel n'est pas exprimé (beaucoup de fonctionnels et joncteurs admettent cette construction) :

$$\begin{array}{ccc} p\acute{a}r\acute{a} + (i) & d\acute{a}r\acute{i} & \text{« aller + à la rencontre »} \\ 1\ 1 & 1\ 1 & \\ & \downarrow & \\ t\tilde{\Delta}g\bar{o} + (i) & t\tilde{\Delta}r\tilde{\Delta} & \text{« herbe magique + pour »} \\ 2\ 2 & 3\ 3 & \end{array}$$

— le « complément » peut être un centre tonique. Si le complété n'a qu'une more, il devient toujours proclitique de son complément :

$$\begin{array}{ccc} \uparrow & & \\ b\bar{a} = m\tilde{\Delta}i\tilde{n}\bar{\Delta} & \text{« peuple = grand »} & (m\tilde{\Delta}i\tilde{n}\bar{\Delta} \text{ « grand »}) \\ 2 & 12\ 2 & \\ \uparrow & & \\ b\bar{w}\bar{\Delta} = j\bar{a}w\bar{e} & \text{« réserve = eau »} & (j\bar{a}w\bar{e} \text{ « eau »}) \\ 2 & 1\ 2 & \\ \uparrow & & \\ \bar{u} = b\tilde{\Delta}r\tilde{\Delta}d\bar{a} & \text{« faisceau = sagaie »} & (b\tilde{\Delta}r\tilde{\Delta}d\bar{a} \text{ « sagaie »}) \text{ etc.} \\ 2 & 1\ 2\ 2 & \end{array}$$

Ce même traitement prosodique est réservé à deux centres toniques juxtaposés avec la même fonction :

$$\begin{array}{ccc} \uparrow & & \\ \bar{e} \ t\tilde{\Delta} = t\tilde{\Delta}b\tilde{\Delta}t\bar{u} & \text{« il vole = descend »} & (t\tilde{\Delta}b\tilde{\Delta}t\bar{u} \text{ « descendre »}) \\ 2\ 2 & 1\ 2\ 2 & \end{array}$$

Enfin une même fonction peut avoir une expression prosodique différenciée. Certains compléments sont juxtaposés, alors que d'autres sont séparés du « complété » par un enclitique. Les premiers forment avec le complété un groupe fonctionnel simple, alors qu'il n'en est pas de même pour les seconds. La diversité des groupes complété + complément peut résulter :

- soit de la catégorie des unités qui remplissent la fonction
- soit de leur classe sémantique
- pour une même unité elle peut aussi résulter d'un choix effectué par le locuteur.

Exemple 1 : Une détermination possessive *non personnelle* est toujours séparée du déterminé par un enclitique, même après un nom dépendant :

			↓	
nom dépendant	$k\bar{\Delta}$ - « chose »	$k\bar{\Delta}+(i)$	$r\bar{\Delta}+(d)$	$i \quad \acute{u}k\acute{a}i$
		2	2	3 2 22
		chose	à	le chef
		« le bien du chef »		

alors que modalité personnelle et nom propre sont obligatoirement juxtaposés au nom dépendant et forment avec lui un groupe fonctionnel simple. La modalité personnelle est enclitique :  $k\bar{\Delta}+(i) \quad g\bar{\Delta}$

	2	2	
	chose	toi	« ton bien »

le nom dépendant choisi en exemple n'ayant qu'une seule more, il devient proclitique du nom propre moyen, obligatoirement haut sur sa première more dans ce contexte :

↑
$k\bar{\Delta}=bw\Delta\bar{e}$
chose = bwΔe : « le bien de bwΔe »

exemple 2 : Le personnel objet est enclitique du verbe auquel il se rapporte, cependant que le syntagme complément à modalité non personnelle en est toujours séparé par un enclitique. Toutefois les verbes admettent aussi une juxtaposition directe du complément. Pour nombre de verbes le schème : proclitique d'une more à ton moyen suivi d'un centre haut sur sa première more s'impose à l'ensemble, quelque soit la longueur et le ton du verbe :

		↑	
$p\bar{o}r\bar{u}$ « grimper »	$g\bar{o}$	$p\bar{o}=nu$	« je grimpe = cocotier »
$n\bar{u}$ « cocotier »	2	2 1	
		↑	
$i\bar{t}i$ « fabriquer »	$g\bar{o}$	$\bar{i}=w\Delta\eta\bar{\Delta}$	« je fabrique = bateau »
$w\bar{\Delta}\eta\bar{\Delta}$ « bateau »	2 2	1 2	
		↑	
$c\bar{a}r\bar{i}$ « couper »	$g\bar{o}$	$c\bar{a}=upw\bar{a}r\bar{a}$	« je coupe = arbre »
	2 2	1 1 1	
		↑	
$c\bar{\Delta}m\bar{i}$ « éteindre »	$g\bar{o}$	$c\bar{\Delta}=any\bar{e}$	« je éteins = feu »
$\bar{a}ny\bar{e}$ « feu »	2 2	1 2	



$c\bar{\Lambda}m\bar{i}$  « planter »       $g\bar{o}$   $c\bar{\Lambda} = n\Lambda g\bar{o}r\bar{i}$  « je plante = igname »  
 $n\Lambda g\bar{o}r\bar{i}$  « igname »      2 2 1 2 2  
 etc.

On peut remarquer que les groupes fonctionnels complexes ont une réalisation prosodique opposée à celle des groupes simples. Pour les premiers l'expression enclitique du rapport complété/complément tend à amplifier et répercuter les oppositions de registre, alors que c'est l'inverse qui se produit pour les groupes simples, lorsque le complément est un centre tonique.

Voici encore un exemple d'amplification :

$\bar{e}$   $\acute{i}j\acute{a} + (j)$   $w\acute{a}$   $w\bar{i}d\bar{o}$  « il mange + à Wiido »  
 2 1 1                      1 22 2 »  
 ↓  
 $\bar{e}$   $k\bar{e}c\bar{e} + (j)$   $w\acute{a}$   $w\bar{i}d\bar{o}$  « il joue + à Wiido »  
 2 2 2                      3 33 3

Les tons ont donc une place particulière parmi les unités aptes à jouer un rôle distinctif puisque par eux peut transparaître épisodiquement les relations entre monèmes ou syntagmes, la diversité des compléments et celle des groupes fonctionnels constitués. Cela tient à leur caractère suprasegmental et à leur réalisation en contraste constant les uns par rapport aux autres dans la chaîne. Cette utilisation de la prosodie est probablement plus fréquente dans les langues à accent que dans les langues à tons<sup>20</sup>. Mais le *pāicī* a la particularité d'être bordé au nord par une langue à trois registres, au sud par une langue à système accentuel complexe<sup>21</sup>, et d'être parlé sur une faible superficie par des locuteurs plurilingues.

Jean-Claude RIVIERRE.

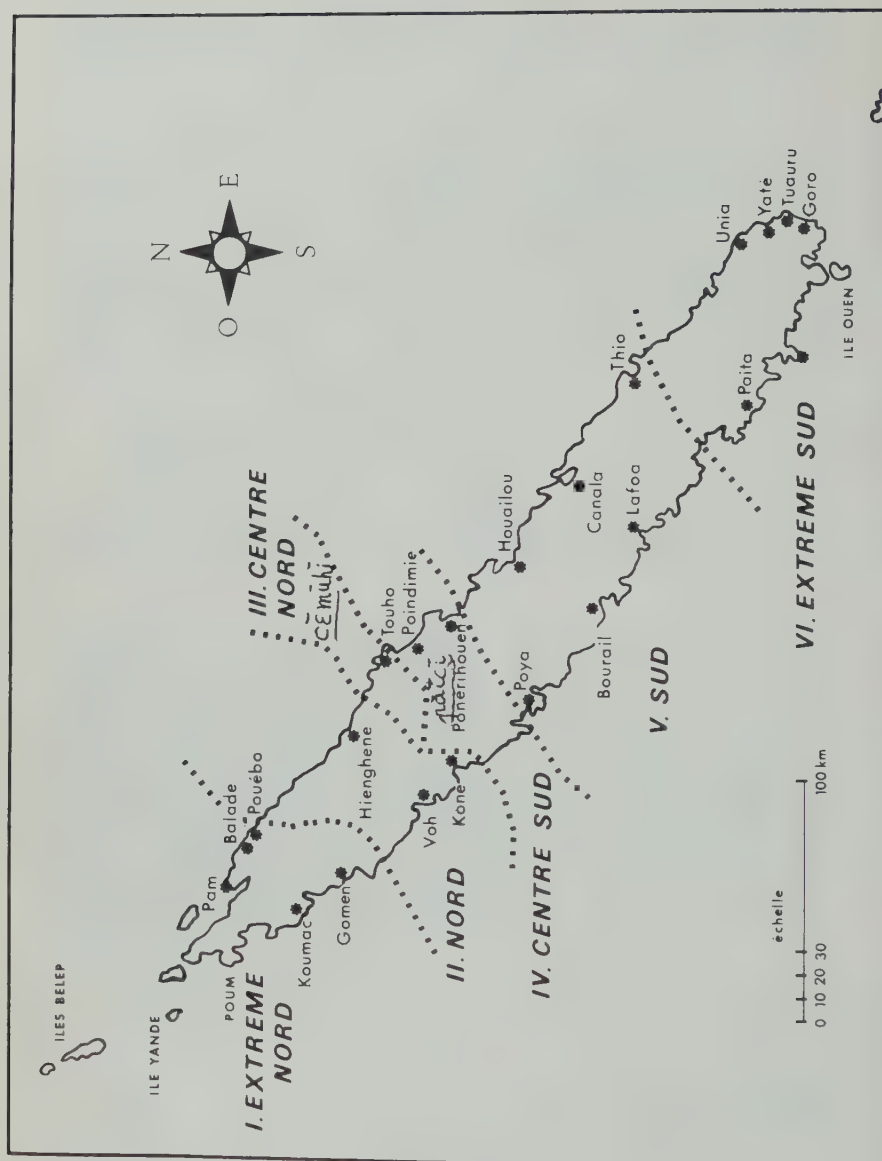
22-A rue Jean-Moulin,  
 93100 Montreuil-sous-bois.

20. Des études très poussées de certains systèmes accentuels soulèvent des problèmes du même ordre que ceux évoqués ici. Cf. la thèse de Henri Campagnolo sur le fataluku (Timor Portugais), à paraître dans la collection de la SELAF.

G. Manessy aborde cette question sous un angle théorique dans son article *phonèmes et tons*, BSL 66, 1, p. 369-378 (1971) et cite une langue à tons, le mande (Sierra-Leone) dont la tonologie semble présenter des points communs avec celle du *pāicī*.

21. La langue houailou a fait récemment l'objet d'une thèse d'état (à paraître à la SELAF), présentée par Jacqueline de la Fontinelle.

## GROUPES LINGUISTIQUES DE NOUVELLE CALEDONIE

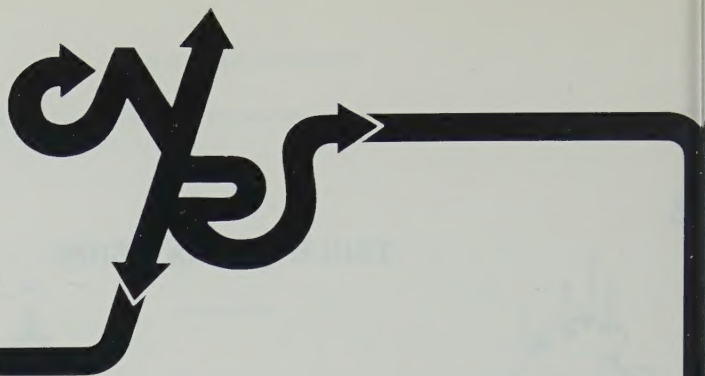


## TABLE des MATIÈRES

---

<i>Procès-verbaux des séances de l'année 1973</i> .....	1
Françoise BADER, Persée, $\pi\epsilon\rho\theta\omega$ et l'expression archaïque du temps en indo-européen.....	1
Claude SANDOZ, Une classe résiduelle du verbe indo-européen.....	55
Michel LEJEUNE, Hittite <i>hatrai-</i> et les témoignages italiques.....	63
Giuliano BONFANTE, Hittite <i>idalus</i> , allemand <i>eitel</i> .....	69
Charles MALAMOUD, Sur deux noms védiques de la « peau ».....	73
Jean KELLENS, Les noms-racines avestiques.....	85
Jean-Louis PERPILLOU, Comparatifs primaires et loi de Sievers.....	99
Ernst RISCH, A propos de l'origine des masculins grecs en $-\bar{\alpha}\zeta$ .....	109
Xavier MIGNOT, Sur les alternances dans les thèmes consonantiques de la 3 <sup>e</sup> déclinaison latine.....	121
Fredrik Otto LINDEMAN, Note sur latin <i>aiō</i> .....	155
Haim Vidal SEPHIHA, Problématique du judéo-espagnol.....	159
Joseph TUBIANA, Passé et futur des emprunts lexicaux : l'exemple de l'amharique.....	191
Lionel GALAND, Défini, indéfini, non-défini : les supports de détermination en touareg.....	205
Aurélien SAUVAGEOT, Le problème du sujet.....	225
Andrée TRETIAKOFF, Transcription automatique des textes turcs écrits en caractères arabes.....	247
Christine LEROY et Catherine PARIS, Étude articulatoire de quelques sons de l'oubykh d'après film aux rayons X.....	255
Claude HAGÈGE, Les pronoms logophoriques.....	287
Michel FERLUS, Problèmes de mutations consonantiques en thavung....	311
Jean-Claude RIVIERRE, Tons et segments du discours en langue pāīci (Nouvelle Calédonie).....	325

---



Georges MONGREDIEN

RECUEIL DES TEXTES  
ET DES DOCUMENTS  
DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE  
RELATIFS A LA FONTAINE

Ouvrage 16 × 25, 242 pages, relié ..... 46 F

ISBN 2-222-01601-0

**Editions du CNRS**  
15 quai Anatole France. 75700 Paris

CCP. Paris 9061-11 - Tél. 555-92-25

M \_\_\_\_\_  
profession \_\_\_\_\_  
adresse \_\_\_\_\_  
achète le livre \_\_\_\_\_

chez son libraire  
à défaut aux Editions du CNRS (chèque joint) ☐  
et demande votre documentation ☐  
☐ Sciences humaines  
☐ Sciences exactes et naturelles  
☐ Trésor de la langue Française  
☐ Revue de l'Art



## BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

(Remise consentie aux membres de la Société : 20 %).

### Édition originale :

Jusqu'au tome XLI (année 1941) .....	le fascicule : 23 F
Du tome XLII au tome LV (années 1942 à 1960) .....	le fascicule : 34 F
Du tome LVI au tome LXII (années 1961 à 1967) .....	le fascicule : 45 F
Tomes LXIII, LXIV et LXV (années 1968 à 1970) .....	le fascicule : 50 F
Tome LXVI (année 1971) .....	le fascicule : 80 F
Tome LXVII (année 1972) .....	le fascicule : 75 F
Tome LXVIII (année 1973) .....	le fascicule : 90 F
Les tomes épuisés peuvent être complétés par les reproductions.	prix T.T.C.

### Reproductions (comblant toutes les lacunes de l'édition originale) :

Tomes I-II (1869-1875 : fasc. 1 à 12) en un volume .....	100 F
Tomes III-IV-V (1875-1885 : fasc. 13 à 26) en un volume .....	150 F
Tomes VI, VII, VIII (1885-1894 : fasc. 27 à 38) : le tome .....	100 F
Tomes IX, X (1894-1898 : fasc. 39 à 46) : le tome .....	75 F
Tomes XI à XXI (1893-1919 : fasc. 47 à 67) : un volume par tome :	
tomes XI, XII, XIII, XIV, XVII, XIX, XX : chaque tome .....	100 F
tome XV .....	75 F
tomes XVI et XVIII : chaque tome .....	150 F
tome XXI .....	125 F
Tomes XXVII (1926-27 : fasc. 81 à 83) et XXIX (1928-29 : fasc. 86 à 88) : le tome .....	125 F
Tomes XXXVII à XXXIX (1936-38 : fasc. 109 à 117) :	
tome XXXVII .....	100 F
tome XXXVIII et XXXIX : chaque tome .....	125 F
Tomes LXII à LXV (1967-1970) : chaque tome .....	210 F

prix H.T.

## MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

(Remise consentie aux membres de la Société : 20 %).

Tomes I à XXIII (1868-1935) : 5 ou 6 fascicules par tome ; le fascicule .....	20 F
Les tomes I (fasc. 2 à 4), VII (fasc. 1, 2 et 5), XIV (fasc. 1 à 4), XV (fasc. 4), XVI (fasc. 2 et 4), XVIII (fasc. 1, 5 et 6), XIX (fasc. 1), XXI (fasc. 1, 2, 3 et 6) XXII (fasc. 1 et 3) et XXIII (fasc. 1) sont épuisés.	
Table analytique des tomes I à X : un volume .....	30 F

prix T.T.C.

Toutes ces publications sont en vente à la

**LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK 11, rue de Lille 75007 PARIS**



# PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

## COLLECTION LINGUISTIQUE

### Ouvrages disponibles

25.	L. HOMBURGER. Noms des parties du corps dans les langues négro-africaines .....	24 F
28.	A. SAUVAGEOT. L'emploi de l'article en gotique .....	16 F
31.	K. SANDFELD. Linguistique balkanique. Problèmes et résultats, reproduction .....	50 F
32.	M. CAHEN et M. OLSEN. L'inscription runique du coffret de Mortain ....	16 F
35.	G. DUMÉZIL. La langue des Oubykhs .....	48 F
36.	A. YON. Ratio et les mots de la famille de « reor » .....	50 F
37.	S. LYONNET. Le parfait en arménien classique .....	24 F
38.	P. CHANTRAINE. La formation des noms en grec ancien, reproduction ..	80 F
40.	A. MEILLET. Linguistique historique et linguistique générale. Tome II ....	36 F
42.	F. MOSSÉ. Histoire de la forme périphrastique être + participe présent en germanique. 1 <sup>re</sup> partie : introduction, ancien germanique, vieil anglais.	16 F
49.	M. DURAND. Voyelles longues et voyelles brèves. Essai sur la nature de la quantité vocalique .....	40 F
50.	M. VEY. Morphologie du tchèque parlé .....	32 F
53.	J. MAROUZEAU. Quelques aspects de la formation du latin littéraire ....	48 F
54.	A. ERNOUT. Les adjectifs latins en -osus et en -ulentus .....	24 F
55.	J. VENDRYES. Choix d'études linguistiques et celtiques .....	60 F
57.	W. LESLAU. Étude descriptive et comparative du gafât (éthiopien méridional) .....	60 F
58.	A. BASSET. Articles de dialectologie berbère .....	40 F
60.	É. BENVENISTE. Études sur la langue ossète .....	40 F
61.	J. GAGNEPAIN. La syntaxe du nom verbal dans les langues celtiques, vol. 1 : Irlandais .....	72 F
62.	L. FLEURIOT. Dictionnaire des gloses en vieux-breton .....	100 F
64.	A. SJÖGREN. Les parlers bas-normands de l'île de Guernesey. I. Lexique français-guernésiais .....	40 F
65.	D. TILKOV. Le vocalisme bulgare ; les mouvements articulatoires et leur effet acoustique dans la formation des voyelles bulgares .....	80 F
66.	A. CARTIER. Les verbes résultatifs en chinois moderne .....	80 F
67.	A. SAUVAGEOT. L'élaboration de la langue finnoise .....	88 F
68.	M. PETURSSON. Les articulations de l'islandais à la lumière de la radio-cinématographie .....	84 F
69.	C. PARIS. Système phonologique et phénomènes phonétiques dans le parler besney de Zennun Köyü (Tcherkesse oriental) .....	96 F

prix T.T.C.

(Remise consentie aux membres de la Société : 25 %)